Septième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Janvier 1912.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XI

Nº LXIV

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

Etudes Wagnériennes sur la Tetralogie (1)

LE SYMBOLE DE L'ÉPÉE

Pour la troisième fois, nous revenons ici sur le symbolisme wagnérien dans la Tétralogie ; c'est l'Epée qui, après l'Anneau et la Lance de Wotan, va fixer notre attention.

Si l'Anneau symbolise une Fatalité que l'on pourrait appeler providentielle, si le Burg et la Lance sont les expressions de la volonté de Wotan, du pouvoir conservateur et régulateur des Dieux, l'Epée Nothung n'est autre chose que la représentation plastique de la volonté humaine libre et autonome, qui, longtemps comprimée par l'amour de la matière et la tyrannie des dieux, finit par flamboyer au soleil, ferme et vibrante comme une lame d'acier.

Le symbole lui-même est ici merveilleusement choisi ; pour représenter une liberté qui se conquiert elle-même, qui brise tous les liens, renverse tous les obstacles, on ne pouvait mieux faire que de prendre l'Epée, à l'âme souple et rigide, aux coups imprévus et forts

Tandis que la Lance de Wotan, gardienne des traités et des pactes, est chargée de runes qui expriment ces conventions, l'Epée Nothung n'a sur sa lame brillante aucune inscription qui enchaîne son pouvoir et l'arrête quand elle frappe.

C'est donc bien le symbole d'une liberté impatiente de tout frein, impulsive et spontanée.

***

C'est l'orchestre qui, le premier, nous parle de l'Epée ; elle n'est pas encore apparue sur la scène, et nul n'en a prononcé le nom, quand le leit-motif surgit tout à coup, commentant une phrase de Wotan et nous dévoilant sa pensée.

Dans un article précédent, nous avons eu l'occasion d'écrire sur cette situation quelques lignes que nous résumons brièvement.

---

(1) Voir les *Entretiens Idéalistes* du 25 novembre 1910.

Wotan vient de payer le burg construit par les Géants, avec l'Or et l'Anneau maudit qu'il a volé à Albérich. Il aurait voulu garder l'Anneau et dominer par lui, mais Erda est apparue pour lui révéler que le cercle d'or ne pouvait attirer que ruines et catastrophes, et qu'il ne fallait pas hâter ainsi le soir des dieux déjà prêt à poindre. Wotan, troublé par cette prédiction, cherche à deviner le péril, pour le prévenir ; tout à coup, il se redresse, et tandis que le thème de l'Epée retentit à l'orchestre, il rejette toute angoisse, proclame son burg « affranchi d'effroi » et lui donne le nom de Walhall.

C'est à partir de ce moment que Wotan cherchera à relever l'humanité de l'esclavage où elle était pour l'associer aux joies et plus tard à la défense du Burg divin ; il lui remettra l'Epée Nothung, symbole de courage, de fierté et d'indépendance.

Mais pour brandir cette arme redoutable entre toutes, il faut des héros qui soient dignes d'elle, dignes aussi de la grande mission qui leur incombe : Wotan espère, en effet, qu'un Héros fera ce que lui-même ne peut faire, rendre l'Or au Rhin.

On sait comment il s'unit secrètement avec une mortelle qui lui donne deux jumeaux,Sieglinde et Siegmund. Après avoir excité la vaillance de son fils, il l'emmène au combat, tandis que des ennemis ravageaient le foyer, tuaient la mère et emmenaient la fille ; traqués, ils se défendent et se réfugient dans la forêt, puis, un jour, Walse abandonne son fils en pleine mêlée.

Siegmund erre alors, au hasard, semble-t-il, mais en réalité conduit et dirigé par son père ; dans le récit qu'il fait lui-même de sa vie, il nous apprend combien le génie évolutif de Wotan s'était incarné en lui ; la race rédemptrice avait déjà l'horreur de la morale hypocrite et du réseau des pactes dont elle devait délivrer le monde : « Le bien selon mon cœur est le mal pour autrui ; les actes que je hais, d'autres les jugent bons, partout je tombe sur des traités ».

Siegmund arrive enfin au début de la Walküre dans la maison de Hundig ; elle s'appuie sur un frêne immense au cœur duquel Wotan a enfoncé pour son fils l'Epée sacrée ; elle fut, nous dit M. Erust, « forgée dans Nibelheim par les Nibelungen, dédaignée par les Géants lorsqu'ils réclament l'Or pour salaire du Walhall, et gardée par le maître des Dieux, qui en fait l'arme et la force des Héros qu'il suscite » (1).

(1) Traduction de la Walküre, p. XXII, note 8.

Le Walsung arrache l'Epée du tronc qui la tenait captive ; c'est la victoire, croit il, qu'il conquiert ainsi.

C'est la victoire aussi que Wotan veut lui donner ; Siegmund, armé de l'Epée, sera capable, — tel est l'espoir du Dieu — d'arracher l'Or au dragon Fafner, et de le rendre au Rhin ; mais Fricka entre en scène ; considérée par opposition à Wotan, dieu de progrès intuitif et d'incessante évolution, la reine des dieux représente l'expérience et la raison raisonnante ; c'est sous ce jour qu'elle apparaît ici.

Le Walsung, dit-elle en substance à Wotan, n'est pas l'être libre et indépendant que tu as voulu créer ; c'est toi seul qui agis en lui, c'est toi qui l'inspire et le protège, toi qui lui as donné le courage, toi qui l'as armé.

Le Dieu suprême veut tout d'abord fermer les yeux à cette vérité ; mais Fricka insiste, et il lui faut la reconnaître.

Qu'est-ce, en effet, que cette Epée que trouve Siegmund, précisément au moment du péril, sinon le symbole d'une liberté et d'une spontanéité, venue de l'extérieur, donnée, accordée ; mais Wotan le reconnaît : « Le Libre s'engendre lui-même ».

Siegmund est donc impuissant à se servir d'une arme qui lui est étrangère, qu'il ne possède que par la volonté d'un maître.

Aussi, quand l'Epée se rencontre avec l'Epieu aux runes, elle se brise en tronçons.

Siegmund, espoir de Wotan, est mort ; mais Brünnhilde qui vient de se séparer de son père, conquérant ainsi une personnalité indépendante, sauve les tronçons du glaive prédestiné et les remet à Sieglinde. Par cette action, elle réserve l'avenir ; elle sait que la fille de Wälse porte déjà dans son sein le guerrier qui sera Siegfried ; et agissant spontanément, en dehors de Wotan et malgré ses ordres, elle conserve au fils l'héritage des Walsungen, le glaive libérateur qui doit être l'instrument de la Rédemption.

Le Maître de la Lance ne comprend point tout d'abord que c'est son désir même que Brünnhilde vient de réaliser malgré lui. La simple intuition du cœur de la Walkür a dépassé les réflexions profondes du dieu ; cependant, quand il apprend que Sieglinde porte en elle un héros de sa race, que les tronçons du Glaive sont en ses mains, il consent à entourer le sommeil de Brünnhilde de la muraille de flammes qui doivent écarter à tout jamais quiconque a la crainte de la Lance divine ; c'est dire que Siegfried seul pourra traverser le feu, car seul le porteur du Glaive peut braver impunément l'Epieu aux Runes. C'est bien d'ailleurs ce qu'exprime la musique, car, de même que les phrases de Brünnhilde demandant à être réveillée par le

Wälsung, l'ordre final de Wotan est chanté par lui sur le sublime motif de Siegfried gardien de l'Epée.

Mais pour pouvoir braver la Lance du dieu suprême, pour pouvoir traverser le feu qui garde Brünnhilde, il faut des tronçons du glaive refaire un glaive entier.

Nous voici donc arrivés à cette scène si importante où Siegfried reforge lui-même l'arme puissante qu'il doit brandir. En se souvenant que l'Epée est un symbole — symbole de la puissance que donne à l'humanité héroïque son courage et sa volonté —, on se rendra compte qu'il ne s'agit pas ici d'un divertissement, ni d'un simple repos pour le spectateur ; la scène, au contraire, a une importante signification ; on peut même dire que c'est d'elle que dépend la conclusion du drame.

Nous avons montré déjà pourquoi Siegmund n'était pas le « Libre Héros » recherché par Wotan ; son fils, au contraire, ne doit rien aux dieux : l'un avait reçu la vie du Maître-de-la-Lance ; l'autre est né grâce à la désobéissance de la Walküre ; Siegmund avait appris à combattre aux côtés de son père, c'est ainsi que s'était éveillé son courage ; Siegfried, au contraire, a grandi seul dans la forêt, ne connaissant que Mime ; l'un avait été conduit, dans sa détresse, jusqu'au frêne où brillait la poignée de l'Epée ; l'autre ne découvre que des tronçons brisés que nul ne peut reforger. Encore ne lui ont-ils été conservés que contre le gré de Wotan.

C'est ainsi que l'humanité abandonnée à elle-même devait créer sa propre grandeur en fondant sa dignité sur son indépendance. A ce sujet, M. L. P. de Brinn' Gaubast dit excellemment : « Wagner a bien compris que le Héros seul devait se reforger son Epée. En effet, recréée par lui... cette épée ne sera plus la pensée de Wotan, mais l'arme d'un héros vraiment libre ; ... l'arme ainsi capable, sinon d'effectuer, du moins de préparer, et de rendre possible, l'Acte unique, l'Acte libérateur et rédempteur ; l'arme capable, enfin, de fracasser la Lance, sur laquelle sont inscrites les Runes des Conventions, seules gardiennes de l'Ordre établi ». On voit combien tout est lié, et comment du martellement du glaive symbolique dépend la conclusion du drame.

Un rapport intime existe entre l'Epée et la famille des Walsüngen, dont elle est l'arme héréditaire, et dont elle symbolise le courage et la mission. Siegfried l'indique lui-même : « Nothung ! Nothung ! enviable Glaive !... Plus un coup ne te rompra, plus un. Tu t'es brisé, mon père est mort ; je suis vivant, tu ressuscites, ton riche éclat rit à son fils, ton fil d'acier tranche à coup sûr ». Plus un coup, en effet, ne doit rompre l'Epée, car la libération de l'hu-

manité basée, non sur la faveur des dieux, mais sur sa propre vaillance indépendante, est désormais certaine et doit, d'un coup, briser les liens conventionnels.

Mais avant d'assister au suprême combat, il nous faut suivre Siegfried marchant vers le Dragon pour apprendre la peur.

Le combat et la victoire du jeune héros sont, en effet, aussi intéressants au point de vue symbolique qu'au point de vue dramatique ; ce n'est pas seulement parce qu'il lui faut conquérir l'anneau et le Taruhelm que le Walsung se rend à Neid-Höhle, où dort Fafner ; c'est aussi parce qu'il lui faut triompher des vices et des bassesses de la vieille humanité que synthétise le Géant.

Wagner a attaché à la race formidable dont Fasolt et Fafner étaient les chefs, l'épithète, souvent répétée, de brute. Cette primitive brutalité se complique d'un violent désir des jouissances matérielles qui leur fait préférer l'Or à Freia ; puis, la possession de l'Or les dégradant de plus en plus, Fafner, seul survivant, en arrive à prendre l'apparence d'un monstre difforme, apparence d'ailleurs symbolique de la difformité intérieure. « Je gis et possède », tel est le dernier mot de la dégradation. Ses désirs en s'abaissant autant qu'il est possible, ont fini par se détruire euxmêmes dans leur ignominie.

Telle est l'humanité que doit remplacer l'homme régénéré dont Siegfried est le modèle ; aussi le dragon, malgré ses terribles défenses, est-il vaincu par ce « naïf enfant ».

Le Walsung, que Mime avait conduit jusqu'à l'autre, sous prétexte de lui faire apprendre la peur, repart sans la connaître. Il le faut ainsi : s'il était, en effet, sujet à la crainte, il l'éprouverait surtout devant la lance du Maître-du-Monde, incomparablement plus formidable que le Géant ; dès lors, il lui serait impossible de traverser le feu et de réveiller Brünnhilde, actes auxquels il est prédestiné. On voit ainsi que la condition nécessaire pour forger le Glaive, de n'avoir point connu la peur, en écarte tout autre que le plus vaillant des Wälsungen ; car il ne suffit pas d'ignorer cette peur des lâches dont parle Mime, il faut encore être au-dessus des pactes et des traités dont la Lance du Maître des dieux porte les Runes augustes ; ce qui revient à dire que pour forger Nothung, il faut être Siegfried, le héros prédestiné à briser les conventions que garde l'Epieu de Wotan.

La victoire de l'Epée sur la Lance qui se produit quelques instants après la mort du Dragon témoigne, en effet, qu'un nouvel état de chose, un nouvel ordre va succéder à l'ancien ; car les Runes, inscrites sur la Lance en tronçons, sont, dès lors, périmées.

Après ce suprême éclat, où Nothung accomplit l'acte pour lequel elle était faite, l'acte libérateur, le Glaive symbolique n'a plus qu'un rôle secondaire : il sépare Siegfried de Brünnhilde, quand celui-ci va chercher la Walküre pour Günther ; et on invoque son témoignage de part et d'autre comme garant de la bonne foi, quand des soupçons pèsent sur la loyauté du Wälsung. Ce n'est là que le rôle ordinaire de la bonne épée du plus brave des héros, en dehors de tout symbole.

Le rôle de l'Epée est donc divisé en deux parties par sa défaite devant la Lance de Wotan : auparavant, elle était incapable de remplir sa mission ; mais après que Siegfried s'est trouvé dans la nécessité d'en faire une arme nouvelle, c'est vraiment le glaive fulgurant, vainqueur des bassesses de la vieille humanité, et libérateur du monde par la destruction des Runes des conventions et des pactes.

***

Après l'examen des trois symboles qui dominent la Tétralogie, quelques réflexions générales s'imposent.

Nous avons vu l'Or, tantôt synthétisant la pureté idéale et originelle, tantôt nous rappelant l'enchaînement fatal du mal ; nous avons reconnu, dans l'Epieu sacré de Wotan, le pouvoir organisateur des dieux, et, dans le Walhall, l'expression de sa soif de domination d'abord, puis des désirs éperdus, vers quelqu'ordre nouveau, des espoirs immenses qui brûlent son sein ; enfin nous venons de voir que l'Epée est le symbole de la liberté humaine et héroïque, se conquerrant elle-même et délivrant le monde entier en brisant le lien de conventions trompeuses.

Ce qui jaillit de cette triple étude, c'est évidemment l'idée de Chute et de Rédemption ; mais, chose curieuse, dans Wagner, comme dans la mythologie scandinave, ce sont les dieux qui sont tombés.

On pourrait suivre un parallèle étonnant entre la Tétralogie et le mythe de Prométhée ; les détails concordent souvent avec une précision inattendue ; on pourrait aussi rapprocher Parsifal de la légende des Niebelungen ; mais nous ne voulons que signaler ici l'intérêt de ce genre de comparaisons, les traiter à fond exigerait de trop longs développements.

C'est un fait remarquable que cette concordance des mythologies, sur le fond et souvent dans les détails de leurs récits, dès qu'elles mettent en œuvre cette idée universelle de Chute et de Rédemption ; expliquer l'universalité de cette idée, par le roman du mythe solaire, ce peut être un amusant jeu d'esprit, mais pas autre chose ; quelle singulière aventure que d'adorer un dieu qui meurt et qui re-

naît, parce que le soleil semble tourner autour de la terre ; n'a-t-on pas démontré que Napoléon était un mythe solaire au même titre qu'Osiris.

Certes, nous ne nions pas que le coucher et le lever du soleil n'aient servi de symboles pour exprimer l'idée de Chute et de Rédemption ; mais nous croyons fermement que ce ne furent là que des symboles commodes et resplendissants pour exprimer une idée qu'ils n'avaient nullement suggérée, qui leur était logiquement antérieure ; idée naturelle à l'homme dans son état actuel, puisqu'elle est universelle ; idée conservée sans doute depuis les temps les plus reculés, vague souvenir des plus anciens âges, dernière réminiscence d'une primitive révélation.

Il faut bien qu'elle soit vraie cette idée qui se retrouve plus ou moins claire, plus ou moins obscurcie dans les mythes de toutes les races, au fond de toutes les religions. C'est de ce point de vue qu'il faut mener l'étude des religions comparées, non dans un esprit de scepticisme lâche, ou d'éclectisme mou, mais avec un ardent amour de la Vérité, et une ferme volonté d'y parvenir.

Certes, telle que nous la trouvons aux Eddas scandinaves, elle est bien obscure, l'idée de Chute ; elle nous apparaît transformée, déformée, transposée ; mais quel puissant intérêt psychologique n'y aurait-il pas à rechercher dans les profondeurs de l'âme norse les raisons et les façons de ces déformations, de ces transpositions ; à se rendre compte au juste de l'intuition qui répondait chez eux à ces mythes où s'exprime quelqu'ancienne et terrible détresse ?

Ce serait là une tâche féconde, mais difficile ; pour nous, nous n'avons voulu dans ces trois articles — publiés à de trop longs intervalles — qu'aider à pénétrer plus avant l'auditeur qui s'arrête étonné à l'apparence, à l'extérieur du drame ; lui donner un fil d'Ariane pour guider ses premières réflexions ; nous sommes loin d'avoir tout dit ; nous ne croyons d'ailleurs pas possible d'épuiser un sujet aussi complexe et aussi indéfini ; chaque interprète mettra un peu de soi dans cette œuvre géniale, c'est-à-dire éternelle et universelle.

Carl de CRISENOY.

Méditation sur la Joie

Garde ta joie en toi comme on garde une rose.
Elle, qui naît, tardive, auprès de ta douleur,
Soigne-la comme un lis précieux qu'on arrose
Et dont on voit éclore avec amour la fleur.

Elle pourrait languir et mourir par ta faute,
De même qu'une lampe au vent baisse et s'éteint :
Emplis-la d'huile d'or et surtout tiens-la haute
Pour qu'elle brille ainsi qu'une étoile au lointain.

Ecarte le vol noir qui s'abattrait sur elle
Des mauvais souvenirs pareils à des corbeaux,
Et, parmi tes chagrins, sens-la, proche et réelle,
Avec ses yeux fixés sur les tiens toujours beaux.

Jouis-en pleinement comme d'une revanche,
Et non pas à l'écart, comme on commet un vol.
Il faut cueillir le fruit lorsqu'il tient à la branche,
Le fruit mûr qui, tombé, pourrirait sur le sol.

Ne te reproche pas d'y rafraîchir ta lèvre
Parce qu'autour de toi, tous ne sont pas heureux :
Trembleraient-ils de faim et de soif et de fièvre,
Tu ne pourrais, hélas ! t'en dépouiller pour eux.

Si ton cœur a souffert sans apprendre l'envie,
Il n'est donc pas besoin d'avoir plus de remords
Que n'en ont les vivants à posséder la vie
Tandis que, sous leurs pieds, gît la foule des morts.

Marie-Louise VIGNON.

Essai sur l'avenir des lettres Françaises

(*Suite*)

III

La critique moderne ne place pas toutes ses espérances de régénération dans la seule synthèse des caractères esthétiques nés du travail de nos écrivains depuis le XVII[e] siècle. Elle en accorde une part, et la meilleure, au futur génie d'un écrivain venant d'où ? elle l'ignore ; venant quand ? elle ne le sait, qui peut-être même ne se présentera jamais, insinue-t-elle, car nous pouvons en être à l'agonie de notre art littéraire. Ceci n'est qu'une conjecture. Mais cette critique affirme, à coup sûr, que ce génie n'existe point. Cette certitude serait même le seul renseignement qu'elle possèderait à son propos. Elle ne saurait prétendre à davantage puisqu'elle s'interdit, par pétition de principes, toute opinion préalable : Qu'il soit d'abord cet auteur si ardemment désiré, qu'il naisse, agisse et meure, rédempteur sans prophètes, et nous pourrons ensuite connaître *scientifiquement* la nature du génie qui l'animait. Et pourtant ne vaudrait-il pas mieux connaître cette nature *esthétiquement et tout de suite* si de ce génie dépend véritablement la régénération des Lettres françaises ?

Cette impuissance à nous renseigner montre combien est décevant en l'espèce un système d'investigation critique auquel échappe fatalement la nature essentielle du génie. Il n'y saurait atteindre puisqu'il le considère comme un produit du *tempérament* de l'artiste. Or le génie est cause, non effet. Il est l'action pure avec toute la majesté de sa puissance qui emplit l'étendue. Un et infini, rien ne le détermine que lui-même. L'artiste et son œuvre le révèlent comme les créatures révèlent la vie. Chacun des éléments constitutifs de l'œuvre, chacun des pouvoirs créateurs de l'artiste obéit à sa puissance comme la succession des œuvres et le développement de l'individualité artistique obéissent, dans le temps, au déploiement de son action unique. Dans l'étendue de l'œuvre, la réalité participe de son

être Il la pourvoit ainsi d'éclat et de stabilité. Il habite aussi l'artiste dont toutes les facultés le servent. Il l'anime d'une ivresse sacrée, le dégage de lui-même pour que l'œuvre soit une marque sensible des pouvoirs universels de l'Homme.

L'artiste accomplit une fonction d'autant moins personnelle qu'elle consiste à manifester en vérité, en beauté et en puissance l'idéal vers lequel tendent toutes les aspirations d'une époque. Il doit le glorifier pour que chacun croit à son avènement réel et le désire avec une telle ardeur que la force de la volonté humaine s'ajoute au mouvement élaborateur de la civilisation.

Pour agir, l'artiste assemble des éléments hétérogènes dont l'existence est indépendante de la sienne. Il juge de leurs rapports harmoniques ; il les soumet aux lois de la synthèse conformément à l'objet de son œuvre. Esthétiquement la part de son individualité se borne à cela : former.

Créateur, l'artiste ne l'est qu'à la condition de renoncer à lui même, tant au profit de la matière de son œuvre qu'à celui du génie d'où il tient ses puissances créatrices. Ces puissances seront d'autant plus effectives et plus étendues, l'œuvre sera d'autant plus parfaite que ce sacrifice de soi-même sera plus absolu.

Rabelais nous en fournit la meilleure preuve. Dans les *Chroniques de Gargantua et de Pantagruel* l'identité de l'auteur se confond avec l'identité de son ouvrage. Si rigoureusement que soient appliquées les méthodes déterministes de la critique actuelle, nous ne pouvons les distinguer l'une de l'autre. Par l'effusion dyonisaque du génie, l'identité de l'auteur s'est sublimée jusqu'à n'avoir d'autres conditions d'existence que celles purement esthétiques de l'œuvre.

Celle ci est donc mieux que l'expression d'un tempérament. Nous ne pensons pas, certes, nier la part nécessaire de ce dernier. Collaborateur subalterne du génie, il en détermine le mode d'action. Tout ce qui est du domaine élémentaire de la composition lui appartient. Au contraire du génie dont la fonction a pour objet l'être de l'œuvre, c'est son identité concrète que celle du tempérament a pour objet. L'erreur de la critique moderne réside dans le fait d'accorder toute l'importance à cette identité. Elle s'efforce d'y voir une marque du génie dont elle prétend expliquer la nature par le moyen du tempérament de l'artiste. Et elle ne s'aperçoit point que ses prémisses contredisent ses conclusions.

Nous devons au rigoureux exclusivisme d'une telle méthode les conclusions pessimistes de nos historiens littéraires. Nous lui devons également leur impuissance à pré-

voir ce que peut devenir notre littérature. La vanité des efforts novateurs dont nous avons parlé a, elle aussi, son principe dans les doctrines dont ces méthodes sont nées : tous font du tempérament les raisons d'être de l'œuvre ; tous dépensent dans un nouveau maniement de la matière verbale ou dans un nouvel ajustement des matériaux esthétiques la plus grande part de leur puissance. L'erreur est si parfaitement accréditée que, critiques ou auteurs, nul ne s'aperçoit de la confusion qui en résulte. Et pourtant chaque fois que l'effort de l'artiste a eu pour objet la forme plastique, le talent s'est substitué au génie. En fait, c'est à leur opposition permanente que l'Art doit de progresser. D'ailleurs ce tempérament n'est-il pas une abstraction quand le génie est une réalité. Privé de toute consistance, de toute durée par soi-même, l'Art le pourvoit de quelque réalité. Pour lui avoir accordé préséance sur le génie, pour avoir fait de cette réalité esthétique le support de sa métaphysique artistique notre littérature, depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à ce jour, s'est progressivement enfoncée dans les ténèbres et la corruption matérielle où elle se débat pour ne pas mourir.

Qu'elle libère son génie de cet individualisme qui l'aveugle et pareil au faucon s'élançant du poing de l'oiseleur, il montera dans le ciel lumineux afin d'y trouver la proie idéale qu'il doit immoler à un cycle nouveau !

A qui parmi les écrivains la rapportera-t-il ? Que nous importe. L'essentiel à connaître est la trajectoire de son vol et en quel lieu elle le conduira sur les ailes de l'inspiration. Ce n'est point impossible à qui sait voir d'où il est tombé et à qui veut le suivre dans les cercles de sa chute. Or il est descendu des profondeurs de l'espace universel et dans l'éblouissement de la Révélation Chrétienne.

A l'origine de toute civilisation resplendit, glorieux et incorruptible, un monde idéal dans l'orbe lumineux duquel elle vit sans autre fin que le réaliser effectivement. La civilisation occidentale possède le sien comme les civilisations orientales eurent le leur : c'est celui de la Révélation Chrétienne.

En elle réside le pouvoir synthétique d'où notre langue a tiré sa vie. Si la langue française est née de la décomposition du bas latin et des idiomes barbares, c'est qu'aucune de ces manières de s'exprimer ne convenait à la nouvelle humanité créée par cette Révélation. A des notions nouvelles sur l'être intime de l'Homme, sur son rôle dans l'Univers, sur les fins de son existence terrestre, devaient nécessairement répondre de nouvelles manières de sentir et de penser, partant un vocabulaire nouveau, une syntaxe nouvelle et aussi un nouvel art littéraire.

Une langue ne peut disparaître qu'après avoir complètement exprimé l'idéal de la Civilisation à laquelle elle appartient. Sa fonction artistique n'a pas d'autre raison d'être, à en juger du moins d'après les langues anciennes. Pourquoi en serait-il autrement pour le français ? Si sa besogne artistique est achevée, comment et quand l'a-t-elle accomplie ? Parmi toutes celles dont s'illustre notre littérature, quelle œuvre nous en fournit la preuve irréfutable. Si elle existe, nous n'avons qu'à accepter les conclusions pessimistes de la critique moderne. Mais elle n'existe pas !

Dominée par l'idéale et sublime synthèse évangélique, notre littérature a toujours tendu vers sa réalisation esthétique. Elle a progressé pour y atteindre, selon les lois de la Nature que l'Art suit autant qu'il le peut, ainsi que le proclame Dante Alighieri, lequel ajoute : si bien que l'Art humain est le petit-fils de Dieu.

De ces lois naturelles notre littérature a subi toutes les rigueurs. Chaque fois qu'elle leur obéit, son génie se retire d'elle. Il reparaît dès qu'elle reconnaît son erreur. Elle se développe ainsi selon l'ordre universel qui demande que le règne de l'imparfait, du rigoureux et du transitoire précède le règne du parfait, du juste et du stable. Ce dernier est, ici bas, l'œuvre de l'Homme. L'Art a pour mission d'en publier la loi sous des espèces sensibles. Quant à la forme, nous avons vu que cette loi a été promulguée intégralement. L'honneur en revient à nos auteurs épiques et tragiques pour la part synthétique de notre génie littéraire et aux rhétoriqueurs pour sa part analytique. Les uns et les autres y parvinrent en perfectionnant une forme reçue d'écrivains étrangers. Le travail de la matière verbale fut aussi un travail de transformation. Et comme on trouve sous des apparences nouvelles et pourvus de caractères nouveaux les mots des idiômes anciens dans la matière verbale des Chansons de Gestes, pareillement on trouve dans leur matière poétique, accommodée au goût du temps, celle des traditions que l'humanité se transmet de toute éternité.

Dans les rudes et naïves épopées du Moyen Age, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux *Chroniques de Gargantua et de Pantagruel* qui y concluent, achèvent de mourir les merveilleuses conceptions esthétiques de l'art païen. Leurs figures mythiques et leurs aventures allégoriques se rapportaient aux plus sublimes et plus profonds mystères de la création. Elles avaient pour objet d'en rendre sensibles la nature et les fonctions. Nous en verrons une dernière apparence dans les contes populaires que Charles Perrault publiera au XVIIe siècle.

Semblables aux barbares qui se convertissent à la foi

nouvelle, les héros anciens perdent leurs caractères origi nels pour obéir à notre génie littéraire. Ils étaient des symboles cycliques et universels, à la manière des héros de Homère ou des tragiques grecs, ils deviennent des hommes réels. On les fait entrer dans l'Histoire du temps, on les pourvoit de dignités sociales conformes à leurs rôles respectifs, on leur attribue des actions d'éclat imaginaires ou réelles qui sont leurs anciennes prouesses revêtues d'apparences modernes. Un peu d'attention permet de les reconnaître tant à l'ampleur de leurs exploits qu'à la beauté de leur stature.

C'est ainsi que dans la *Chanson de Roland* nous avons un Charlemagne deux fois centenaire et d'une majesté toute olympienne. Il domine l'œuvre du seul rayonnement de sa gloire. Elle trouve dans l'autorité souveraine de l'empereur d'Occident le principe de son existence. C'est pour affirmer cette autorité et cette gloire que Roland combat. Ce chevalier est neveu de l'empereur. Douze pairs l'assistent dans sa lutte épique contre les infidèles et il n'est vaincu que parce que Ganelon le trahit. En bonne logique, cette trahison est tout aussi inutile pour le développement du poème que la fonction du prélat guerrier Turpin. L'un et l'autre personnage rompent l'harmonieuse unité de l'ancienne composition païenne. Ils manifestent, en vérité, les puissances palingénésiques du génie de la Civilisation nouvelle. Tous deux appartiennent aux régions du réel conquises à l'Art par ce génie dont le domaine déborde, en tout sens, le domaine allégorique de l'époque révolue.

Mais si Turpin et Ganelon ne sont que des hommes, le premier homme de Dieu et le second homme... du Diable, Roland leur est infiniment supérieur. Il est la figure idéale de l'humanité barbare régénérée. Il touche à la fois aux réalités les plus immédiates et aux splendeurs de la plus pure mysticité. Il est l'homme réel en qui agit l'humanité divine et s'il nous apparaît sous les espèces d'un loyal che valier et d'un chrétien fervent, c'est parce que, à cette époque, la chevalerie et la foi sont les marques de la supériorité humaine.

Chevalier, c'est-à-dire homme selon sa chair et ses dignités, le neveu de Charlemagne l'est par chacune de ses actions naturellement rudes et grossières conformément aux mœurs de l'époque. Chrétien, il l'est quand il prie, quand il accomplit ses devoirs religieux et surtout quand il meurt. Dans chacune de ces circonstances, il se détache du moment ou de l'existence et, par l'exaltation de sa vie intérieure, il s'efforce d'atteindre à la perfection spirituelle.

En fait la volonté sert alternativement le barbare et le

chrétien dans le chevalier. Elle n'associe point leurs domaines respectifs selon le principe d'harmonieuse et indestructible unité proposé par le christianisme. Entre le monde idéal de la Révélation nouvelle et le monde réel de la société barbare se dresse la figure à la fois idéale et réelle de Roland. Elle les joint. C'est en elle que reposent les puissances nécessaires à l'établissement de cette unité et c'est par elle que s'opèrera la communion de ces mondes irréductiblement opposés. Chacune des figures idéales de notre littérature marque une étape vers cette fin.

En Roland, et dans toutes les figures idéales jusqu'à Rabelais, l'homme est soumis au chrétien. Guerrier courageux et hardi selon la loi d'Odin, le neveu de Charlemagne combat les infidèles pour la plus grande gloire de l'empereur d'Occident et l'avènement du royaume de Dieu sur la terre. Seulement ce n'est plus aux voluptés du Walhalla, parmi d'accueillantes déesses, mais aux joies pures du Paradis et parmi les légions des bienheureux que le conduira sa bravoure. Elle l'y conduira s'il ajoute à la grandeur de la mort héroïquement reçue, l'humilité du chrétien qui bat sa coulpe pour obtenir, par contrition et foi, le pardon et la remise des péchés du chevalier.

Ainsi l'énergie spirituelle de la Révélation nouvelle do mine les puissances matérielles de la civilisation païenne. Dans l'Homme et hors de l'Homme le même combat s'accomplit qui a pour objet d'imposer la loi de l'esprit aux mouvements de l'instinct et aux forces de la Nature. Il a pour fastes épiques ces Chansons de gestes où l'inspiration chrétienne vivifie les formes esthétiques des allégories païennes.

Les traces de cette assimilation sont apparentes dans les œuvres qui nous demeurent. Elle est d'autant plus vraisemblable et logique qu'elle s'exerce également en matière religieuse comme le prouvent un examen attentif du calendrier et une intelligente comparaison de la vie légendaire de certains saints avec celle allégorique de certains héros païens.

D'ailleurs la Révélation nouvelle ne s'est point faite par figures comme celle des civilisations antérieures. Elle n'offre donc aucune substance poétique préétablie. Toute sa vérité porte sur la mystique puissance de l'action humaine. Elle en exprime l'harmonieuse et universelle beauté par l'unique et divine figure du Christ déployant, pour l'accomplissement de sa mission rédemptrice, la souveraine puissance de son action unique dans la sublime et vivante splendeur de sa nature spirituelle.

L'écrivain ne sera pas seulement le rapsode ivre d'enthousiasme et chantant avec une harmonie et un rythme

nouveaux la puissance et la gloire d'une figure allégorique. Il sera le créateur de figures réelles qui monteront du fond del'Humanité vers la splendeur de l'Homme divin.

Les figures idéales des anciennes épopées étaient celles de héros illustres par leur vaillance dans les combats. Elles se prêtaient donc tout particulièrement à une transformation en preux de la chevalerie chrétienne. Elles en dominaient la rude humanité de toute leur perfection esthétique et la splendeur de leur gloire merveilleuse ajoutait au mérite guerrier. Charlemagne et son neveu sont revêtus de cette gloire dans la *Chanson de Roland*. L'éclat dont ils brillent leur vient des dernières effusions lumineuses d'un monde auquel ils n'appartiennent point. Si pâle qu'il soit, le rayonnement de sa Beauté les enveloppe encore.

En cessant d'être des immortels rigoureusement asservis aux décrets qui réglaient leurs actes et mesuraient l'étendue de leurs fonctions allégoriques, les héros païens devenaient des hommes libres. Et c'est ici que se montre nettement la juxtaposition des temps nouveaux avec les temps révolus ainsi que les effets esthétiques de l'action palingénésique du génie de la Civilisation occidentale. Car si les formes poétiques ont été tirées de la matière verbale par le jeu des pouvoirs esthétiques attachés à la nature de la parole, ce n'est point de la simple narration d'événements réels ou imaginaires que naissent les figures idéales de notre littérature, mais bien du libre exercice de la volonté humaine. N'étant point établies d'avance ni dans leur nature ni dans leurs fonctions, elles naissent du développement de notre civilisation. Elles en dominent les étapes successives. Elles en fixent les pouvoirs et les actes en les faisant uniquement dépendre de leur volonté. Elles trouvent leur raison d'être dans le monde idéal de la Révélation Chrétienne, leur beauté dans la splendeur des traditions païennes et leur champ d'action dans le monde réel. Elles progressent vers la perfection en soumettant aux lois spirituelles du génie chrétien et les conditions plastiques de la Beauté païenne et les conditions d'existence du monde réel.

Désormais l'Art a pour domaine, non seulement, comme jadis, un champ allégorique parfaitement déterminé où se meuvent des figures imaginaires mues par des puissances cosmogoniques, mais l'Univers dans toute sa profondeur et toute son étendue où, par l'Homme et pour l'Homme, tout s'accomplit en esprit et en vérité.

Avec le preux Roland, nous possédons la figure idéale de l'Homme au Moyen Age. Il est de mœurs rudes et d'instincts violents. Le carnage le passionne à la chasse comme au combat. Energique et vaillant, il est, par dessus

toute chose, loyal. Un chevalier respecte toujours la parole donnée. Il la respecte même quand les conséquences lui en sont néfastes, même quand il a pour lui toutes les raisons humaines de n'en tenir aucun compte et s'il la trahit par un concours de circonstances fatales, sa vie entière est employée au rachat de sa défaillance.

Fille de la foi, cette loyauté est la puissance législative qui domine toute conduite individuelle. Elle règle les devoirs et les droits de chacun. Elle s'impose à l'arbitraire et elle ne vaut que par la puissance de la volonté. Elle détache l'homme de ses actes passionnels en leur donnant une autre fin que ses appétits matériels. Manquer à la foi jurée c'est déchoir, c'est se priver de cette pureté qui pourvoit de Beauté tout acte et toute pensée ; c'est se diminuer puisque c'est forfaire à l'honneur, cette manière de gloire morale ; c'est enfin risquer son salut éternel, car le mal est entré dans le monde par le mensonge. Ainsi la loyauté est la pierre angulaire sur quoi porte le nouvel édifice moral et partant l'appui de toute grandeur. Elle est le ferme soutien qui permet à l'homme de résister aux dangereuses puissances du monde réel.

Ondoyant et divers, ce monde offre une matière esthétique dont il faut maîtriser les forces dissolvantes pour le pourvoir de Beauté. Il est l'illusoire et l'éphémère. Il ne peut prétendre à quelque durée qu'en participant de la Vérité et puisqu'il n'y saurait participer autrement que par l'Art, le souci de cette vérité apparaît comme étant le principe essentiel de l'esthétique nouvelle La loyauté de nos héros épiques en est la manifestation effective. Ses pouvoirs ne modifient en rien les apparences des actes. Selon qu'elles lui sont ou non soumises, les mêmes prouesses sont ou louables ou blâmables. C'est par la sincérité de la foi que s'établit l'unité d'action qui fait de Roland une figure idéale et de la *Chanson de Roland* une œuvre parfaite. Ainsi par la seule puissance du génie de la Révélation nouvelle, l'Homme réel devient une figure idéale sans rien abandonner de sa réalité. En lui l'Art trouve son principe et sa fin. Figure hétérogène, il unit à la grandeur des anciens héros les puissances créatrices de la volonté. Par la foi il s'élève au plus haut du monde idéal, par l'action il descend au plus profond du monde réel. Il les unit par sa volonté qui est une immuablement. Elle ne se déploie point en étendue, mais en hauteur et en profondeur. Elle n'opère point dans les limites définies d'un monde imaginaire. Elle est celle souveraine et sublime du génie créateur de l'Homme.

Tout lui est soumis dans l'œuvre épique qui lui doit exclusivement son identité. C'est pourquoi nous ne trou-

vons dans la *Chanson de Roland* aucune trace apparente du tempérament de celui qui l'a fixée par l'écriture. Nous voulons dire rien de spécialement caractéristique faisant de cette épopée l'œuvre d'un homme comme le sont par exemple : le *Roman de la Rose, La Franciade, le Cid* ou *la Légende des Siècles*. Elle est moins l'œuvre d'un artiste que celle d'une époque et elle est moins celle d'une époque que celle d'un nouveau génie artistique.

Nous voyons en elle la superbe affirmation de ce génie prenant possession du monde réel pour lui imposer la loi vivante du Beau ! Comme nous le disions en citant Rabelais, le tempérament de l'artiste s'est en tout et pour tout soumis aux exigences de l'œuvre à réaliser. Son identité se confond avec celle de l'épopée. Elle n'a de conditions d'existence que celles du génie qui l'anime et elle s'efface dans le rayonnement glorieux de l'œuvre créée.

Maintenant qu'il est créé conformément aux conditions du génie de la civilisation occidentale, notre art littéraire doit subir toutes les exigences des lois de la vie naturelle. En leur obéissant il avancera dans le chemin de la perfection. Elles le travailleront pour une formation nouvelle et plus complexe. Leur action désorganisatrice aura pour objet de déterminer, de séparer le parfait de l'imparfait et de tirer de celui-ci de nouveaux éléments de perfection esthétique. L'artiste trouvera dans son *tempérament*, autrement dit dans son individualité, les fonctions nécessaires à l'accomplissement de cette besogne.

Et cette individualité entre en jeu avec les remanieurs de la *Chanson de Roland*. Son identité s'oppose à celle de l'œuvre. Spontanément l'œuvre et l'artiste se détachent l'un de l'autre comme au jardin édenique l'Homme et la Femme deviennent ennemis après n'avoir été qu'un seul et même être. Tous deux n'ont qu'une seule et même chair qui est la substance réelle de l'œuvre, substance complexe et infinie dans son étendue. Sur elle porte toute l'action égoïste de l'artiste. Il veut qu'elle lui obéisse exclusivement, qu'elle n'ait de raison d'être que celle de son arbitraire, qu'elle vive pour lui et par lui. Mais elle lui échappe sans cesse. Elle le dupe et c'est elle qui l'asservit. Elle ne l'asservit qu'à lui-même en excitant toutes ses ardeurs et en leur opposant le cercle infranchissable de son individualité à lui. Elle le fascine et l'épuise aussi bien par la contradiction de ses mouvements que par la fugace variété de ses apparences. Puis, au moment où il lui demande, avec une humble et parfaite dévotion, de se livrer enfin ; quand il pense l'avoir conquise à force de servilité ; quand il croit trouver dans la joie exaltante de la possession la puissance nécessaire à vaincre le maléfice de son individualité et la

force qui le vengera de toutes les humiliations subies ; quand il pense, selon sa secrète espérance, pouvoir se redresser enfin avec toute la majesté du génie, alors s'effondre l'idole que l'artiste avait faite à son image. Sa chimérique poursuite l'a conduit là où il devait aller. Il est face à face avec lui-même, parmi des ruines et dans la lumière d'une alliance nouvelle avec le génie auquel il doit obéir. Une fois encore maître de la substance et de lui-même, il ouvre un cycle nouveau.

Sans prétendre à expliquer par les méthodes d'une psychologie expérimentale les mouvements probables de pensée et de sentiment d'auteurs dont on ignore jusqu'aux noms, nous nous bornerons à constater que les remanieurs rompent l'équilibre esthétique de l'épopée. Les épisodes s'accumulent. La masse du récit s'accroît démesurément. Le souci du détail réaliste l'emporte sur celui de l'unité d'action. Ces modifications superficielles permettaient seules d'apporter quelque nouveauté dans un genre de production dont le rôle était achevé et qui se corrompait plastiquement pour tendre vers une perfection nouvelle. Dans la *Chanson de Roland,* l'épopée héroïque a la réalité pour substance esthétique. C'est la conquête de notre génie et c'est du poids écrasant de cette réalité que meurt le genre. Les Raoul de Cambrai, les Gerbert, les Garin ne sont que des répliques imparfaites de Roland, des types particuliers d'une figure idéale. Leur volonté se limite aux circonstances et ils se multiplient pour s'y adapter. Dans chacun d'eux entre progressivement plus d'humanité, c'est-à-dire plus d'individualité, plus de relatif et partant plus d'arbitraire de la part du remanieur. Le héros perd de sa puissance d'action en même temps que diminue sa stature. La masse du récit cesse d'être compacte autour de lui. Des parties s'en détachent qui ont pour raison d'être non le héros mais des personnages épisodiques. Ainsi l'épopée se désagrège et s'enrichit d'éléments hétérogènes toujours nouveaux jusqu'à ce que les jongleurs arrivent à y incorporer les aventures des héros d'Ovide et de Virgile.

Alors l'incohérence du récit est absolue. La fantaisie de l'auteur s'est entièremeut substituée à l'autorité de la figure idéale. Sous l'influence coërcitive du tempérament, les éléments esthétiques de l'épopée se sont dissociés et notre art littéraire ne peut progresser que s'ils se réunissent.

Or le salut ne pouvait venir des latins en dépit des emprunts qu'on leur faisait. On ne saurait trouver dans Ovide ou Virgile davantage que ces traditions dont la vulgarisation avait permis la naissance de notre épopée. Notre art

littéraire n'avait besoin ni d'une figure idéale nouvelle, ni d'un monde idéal nouveau, mais uniquement de ce qui rétablirait l'unité indispensable à la perfection de l'œuvre.

Et cela nous vint de Bretagne.

En empruntant à la tradition celte le merveilleux de ses affabulations mythiques, pour ajouter arbitrairement à l'originalité de leurs récits, les jongleurs y découvrent justement cet élément unitif dont l'art a besoin.

Il n'est pas de nature spirituelle et rigoureuse comme celui de la volonté et il ne possède point ses pouvoirs créateurs. Son être intime échappe à la raison comme celui de l'action, mais de nature plus dense il nous est toujours sensible. Il conjoint et il contient. Il est un dans son action et varié dans ses moyens. Il meut et il est mû. Il est émotion ou sensibilité. Ainsi il répartit dans toute la masse de l'œuvre les pouvoirs créateurs du génie. Par lui l'œuvre et l'artiste communient indissolublement. Il est le principe de toute synthèse esthétique, car il est la vie organique dans toute l'étendue de sa continuité et la complexité de ses fonctions. Il est le sentiment par le moyen duquel l'épopée reconquiert son unité.

En effet, l'individualité de l'artiste s'efface devant celle du héros dont il narre les aventures. Elle trouve dans le sentiment une substance nouvelle à manier et elle en accepte les conditions car le sentiment donne aux actes des héros une fin personnelle. Ainsi ce n'est plus avec l'identité de l'œuvre, mais avec celle du type idéal que se confond l'identité de l'auteur et, l'action dissolvante de sa volonté se transforme en action organique.

Les héros dont les jongleurs narraient les aventures n'étaient, jusqu'à maintenant, que des manières d'entités sociales. Ils créaient un monde nouveau. Ils étaient tout action extérieure et impersonnelle. Les coups d'épée donnés ou reçus, les chevauchées invraisemblables, les résistances héroïques et désespérées, étaient les mêmes pour tous ceux mêlés à l'aventure. Ils appartenaient si peu à chacun que chaque poète, qui remanie le texte pour en renouveler l'intérêt, y ajoute de nouveaux épisodes et multiplie les détails sans autre souci que corser le pittoresque de sa narration. Par ailleurs tous les traîtres se ressemblaient exactement : tous étaient impies et tous manquaient à leur parole, pendant que les héros étaient, au contraire, uniformément pieux et loyaux à l'image de Roland.

Avec le sentiment, ce n'est plus à la création du monde nouveau, mais à celle de l'Homme nouveau que nous allons assister. Leurs actes seront strictement personnels. Ils dépendront exclusivement de leur vie intérieure. Nous

n'aurons plus, comme dans les précédentes épopées, une masse hétérogène d'événements plus ou moins arbitrairement distribués dans l'espace d'une composition commune à tous les textes, mais bien une parfaite dépendance de ces événements aux conditions de la vie intérieure du héros. Par la continuité, nous aurons la variété dans l'unité. Avec le sentiment, l'artiste verra s'accroître la part de son action individuelle dans la création de l'œuvre. Cette part ne se bornera plus au simple travail de la matière verbale. Elle aura pour objet la vie intérieure de l'œuvre qui, par là, sera à l'image de son auteur. Car de l'artiste seul émane le sentiment qui doit imprégner l'œuvre. Le flot en jaillit du plus intime de son être. Rien ne doit en altérer la pureté essentielle, rien n'en doit restreindre l'épanchement : Il doit pénétrer la substance de l'œuvre jusqu'en ses plus intimes sinuosités pour en lier organiquement tous les éléments constitutifs.

En sommes-nous donc à reconnaître l'incontestable et souveraine suprématie de cette individualisme contre lequel nous nous élevons précisément ? Non certes ! Nous en sommes à reconnaître tout simplement que la vie de l'œuvre dépend de l'artiste comme celle de l'enfant dépend du père. Mais l'enfant, s'il tient l'être de son père, n'existe que par sa mère qui est en l'espèce cette réalité sur laquelle est fondée notre Art littéraire. L'artiste devra s'en remettre à elle pour la forme de l'œuvre et le sentiment dont il la pénètre en subira les lois. Mais elle ne les subira qu'autant que l'Art le lui permet selon la forte parole du Dante. A leur puissance formatrice les puissances créatrices du génie imposeront leur autorité. Elles communieront par le moyen du sentiment pourvu que le tempérament de l'artiste n'intervienne point pour les disjoindre et bénéficier de cette division afin de régner en maître incontesté sur l'œuvre. L'auteur amasse alors autour de soi la substance esthétique pour s'en envelopper si étroitement que son ouvrage cesse d'être une expression de la Nature soumise aux pouvoirs du Beau pour n'être plus que celle mesquine et misérable de la Nature selon un tempérament.

Nous avons vu l'épopée héroïque mourir de la prépondérance de ce tempérament quant à l'action. Mort nécessaire, mort fatale, mort apparente qui n'a de fin que la corruption de sa masse corporelle pour rendre l'œuvre perméable au sentiment. Nous avons vu qu'il en résultait d'abord l'affinement de la matière verbale concurremment avec celui de la substance esthétique. Massive et dense, puisqu'elle naît de la réalité elle-même, nous savons de cette substance qu'elle a deux faces pour l'artiste : l'une de

mensonge et de séduction s'il s'efforce de trouver exclusivement en elle les raisons d'être de son œuvre, l'autre de vérité et de vie s'il la contraint à subir les conditions du génie. Ces deux faces lui seul a le pouvoir de les joindre et d'en résoudre l'antinomie ou de les séparer pour en déterminer les natures respectives. Qu'il les joigne et elles collaborent harmonieusement dans l'œuvre d'Art qui résulte de leur communion, comme elles collaborent dans l'Univers à l'image duquel cette œuvre sera faite. A la fois éternelle et transitoire, elle sera esprit, et vie, fille de l'Homme et petite-fille de Dieu comme le proclame orgueilleusement et justement Alighieri.

Qu'il les sépare et les exprime séparément l'une et l'autre, celle qui rend sensible l'action créatrice et celle qui manifeste l'action déterminatrice de la vie, alors la matière verbale lui sert, en dehors de l'Art, à exprimer ses spéculations métaphysiques et ses déterminations positives qui sont les unes et les autres purement individuelles. Voilà ce qui se produit au moment où nous en sommes. L'erreur est grave de confondre, scientifiquement peut-être, mais illogiquement à coup sûr, tous les produits de la parole, sous le prétexte qu'un philosophe ou un chroniqueur peuvent manier la matière verbale avec talent ou originalité.

Hé bien non ! ni l'œuvre d'un Villehardouin, ni celle d'un Joinville ne sont des œuvres d'art ! L'artifice est bien subtil par lequel on prétend les rattacher indirectement aux Chansons de Gestes sous l'ingénieux prétexte que les Croisades furent le sujet de certaines épopées comme elles firent l'objet des écrits de nos chroniqueurs. Sujet des premières, elles font l'objet des secondes, cela signifie que là où il y a intention d'Art, l'écrivain demeure le maître de sa matière documentaire. Il la transforme en matière épique par le seul pouvoir du génie. Ailleurs il lui est entièrement soumis. Dire ce qu'il pense d'elle fait tout l'objet de son œuvre. Formulée avec plus ou moins de talent littéraire, cette opinion toute personnelle ne permet point de lier la chronique et le chroniqueur comme le sont Roland et l'épopée dont il est le héros. Nous ne l'oserions point quand même nous aurions intérêt à appliquer nos méthodes critiques à ces êtres si indiscutablement dissemblables de nature : l'écrivain d'une œuvre et la figure idéale d'une autre œuvre. Cette identification, la critique moderne l'a osée pour légitimer scientifiquement ses doctrines et achever méthodiquement et quant à la production littéraire, une confusion qui lui était profitable. Ce sophisme lui permettait de ramener tout l'Art au maniement de la matière verbale et à l'arrangement narratif d'une masse documentaire. Ainsi, l'œuvre n'avait pas à exprimer davantage que

le tempérament de l'artiste dont l'idéal n'est qu'un produit individuel, une sorte d'opinion personnelle. Cette identification, la critique l'a osée, malgré le démenti formel que lui opposait la transformation de l'épopée empruntant sa matière épique aux imaginations celtiques. Elle l'a osée en faisant d'une part de la vérité la vérité tout entière ! Les figures idéales des bardes bretons ne pouvaient guère s'apparier avec celles purement humaines des auteurs de chroniques. S'il est vrai que le poétique et le merveilleux, l'animisme androgonique des traditions occidentales succède, comme inspiration, au rationalisme des traditions orientales, il n'est pas moins vrai que le sens occulte des légendes bretonnes n'a pas été mieux compris que le sens allégorique des épopées grecques. Et d'ailleurs nous pouvons ici constater un travail d'assimilation esthétique sans doute analogue à celui qui a dû précéder la naissance de la Chanson de Roland. Dans les récits fabuleux auxquels ils avaient à faire, les remanieurs ne virent pas davantage qu'une matière épisodique nouvelle, née de l'invention fantaisiste des bardes bretons et propre à leur fournir des éléments narratifs comme ils en trouvaient chez Ovide ou Virgile. Ils en usèrent donc avec eux comme avec ces auteurs et tout aussi délibérément. Privé de sa raison d'être mythique et soumis à leur arbitraire, le surnaturel se transforma en incohérent puéril et ridicule. Il rendit invraisemblable l'héroïque et superbe grandeur des figures idéales issues de Roland jusqu'à ce que soit tiré du monde idéal de la Révélation nouvelle le symbolisme mystique capable de faire de Perceval et de Galaad des transfigurations de ce Roland Mais cela demande des efforts et du temps. Il faut d'abord qu'en remaniant les récits fabuleux des légendes bretonnes nos auteurs découvrent la sensibilité humaine dans sa toute puissance et qu'ils en expriment les effets variés selon les Guigemar, les Fresnes, les Tristan, les Ereck, les Yvain, les Lancelot avant de tenter l'effort suprême d'en unir les faces diverses dans une épopée pathétique dont le héros soit, en grandeur et en Beauté, l'équivalent de celui de la Chanson de Roland. Chrétien de Troyes tenta vainement l'aventure. Son Perceval ne prit réellement figure idéale qu'après qu'un remanieur de génie en eut pourvu la matière esthétique, celle imaginaire des légendes celtes, de symbolisme chrétien. Alors ce pauvre et grotesque récit féerique, laissé inachevé par Chrétien, s'affranchit des conditions restrictives qui lui sont imposées par le seul talent de l'auteur. Il n'obéit plus à l'arbitraire de Chrétien. Ses raisons d'être sont ailleurs que dans le tempérament de l'écrivain. Il recouvre cette vie mystérieuse et puissante qui est celle dont les légendes celtes

sont animées. Le principe lui en est fourni par la Révélation Chrétienne et ce sera celui purement spirituel de la volonté. Au monde idéal de cette Révélation, il emprunte sa matière esthétique et l'idéal mystique emplissant la composition celte, comme l'idéal social a empli la composition grecque, nous possédons avec la *Queste du Graal* l'épopée de la vie spirituelle. Elle nous montre jusqu'où le sentiment peut épanouir sa substance et quelles limites il assigne à l'œuvre quand il obéit au régime de la foi. Mais en s'élevant pour s'épanouir dans le monde idéal et sublime de la Révélation il se détache de la réalité et pour la même raison que Roland s'en détachait en battant sa coulpe ou en priant avec ferveur. Seulement Roland ne pouvait rien sans elle à qui il imposait la loi de Dieu. Il croissait en perfection unitive d'autant qu'il la dominait plus profondément alors que Perceval ou Galaad s'accroissent en cette même perfection d'autant qu'ils se détachent de la réalité.

Ainsi l'objet de l'Art, qui est à la fois un et infini avec la *Chanson de Roland*, se trouve irréductiblement divisé, quant à ses éléments,en raison de la nature et de la fonction identificatrice du sentiment : A l'épopée mystique se limite cette part d'unité et d'infini qu'il tient de son génie et qui élève jusqu'à sa parfaite grandeur la figure idéale, unique es sublime du saint héroïque où ce génie est incarné comme il le fut en Roland. Seulement son action ne s'étend pas au delà de la substance vivante du sentiment et elle n'a plus l'univers, mais l'homme pour objet. Elle l'élève à la perfection par la même opération qui a, dans l'épopée héroïque, soumis la réalité aux conditions de la perfection esthétique, de telle sorte que, par la puissance de sa vie intérieure, cette figure idéale du saint restitue toute sa puissance allégorique aux écorces traditionnelles dont notre civilisation a hérité des temps révolus.

Aux aventures, aux lais, à toutes les formes littéraires innombrables et incessamment multipliées appartient la part de sa matière qui, échappant à l'action immédiate du génie, impose au sentiment ses lois variables et transitoires. Ce n'est donc plus vers une figure idéale unique et transcendante que tend la création littéraire pour cette part, mais vers celle d'une multitude indéfinie de types particuliers dont chacun nous montre, dans sa perfection, une des faces de la nature humaine.

Ces types se distinguent nécessairement les uns des autres et non seulement par la nature de leurs passions à laquelle les œuvres doivent d'être classées par genre, mais encore, mais surtout par des caractères spécifiques et concrets qui des distinguent individuellement chacun de tous et tous de chacun. Il en résulte pour l'œuvre une identité

qu'elle ne saurait obtenir ni des éléments, ni des moyens esthétiques dont elle est née jusqu'ici. Elle doit en demander les raisons d'être à l'artiste qui les tire de sa propre vie intérieure.

Jusqu'à ce jour, quelque génie qu'il ait, l'écrivain n'a pas été davantage qu'un rapsode à la manière de ce Ion qu'on voit, dans Platon, disputer sur la Poésie avec Socrate. Il n'a été qu'action. Si l'ivresse dyonisaque d'agir et de se disperser ainsi dans la matière esthétique suffisait à ce Ion, qui trouvait dans Homère l'objet et le champ de son action, il faut à notre civilisation un artiste nouveau, conformément à la Révélation dont elle est née, et par conséquent digne de la nouvelle fonction de l'Art qu'il doit servir. Son premier effort dans ce sens a consisté à soumettre à son arbitraire la substance esthétique. La dissolution de l'épopée héroïque suivit immédiatement. La conséquence en fut, par le moyen d'un nouvel élément, cette complexité de l'œuvre qui commande le sacrifice permanent de l'artiste.

Aussi doit-il être le souverain maître des éléments qui viennent d'être élaborés et trouver lui-même les moyens d'exercer effectivement cette souveraineté, quelque chimérique que puisse apparaître l'effort appelé à réaliser cette chose simple et complexe, glorieuse et divine, universelle et particulière, réelle et merveilleuse qui est une œuvre d'art dans la perfection de laquelle se résolvent toutes les antinomies dont nous avons constaté la naissance fatale et reconnu le rôle nécessaire.

A côté des figures idéales que sont Roland ou Galaad va donc se dresser la figure vivante, à la fois idéale et réelle, de l'artiste dont l'identité se définira progressivement quant à sa fonction, ses pouvoirs et ses droits.

S'il a emprunté au mysticisme panthéiste des celtes la substance unitive du sentiment d'où est née l'identité de l'œuvre, c'est au rationalisme des provençaux qu'il demande les moyens de fonder la sienne. A la fois subtils et spécieux, les troubadours, confondant la double fonction mystique et voluptuaire de l'Amour, raisonnaient sur la passion avec les procédés spéculatifs qui servaient à disputer sur la foi.

Pareils à nos naturalistes du dix-neuvième siècle qui empruntent à la science ses méthodes positives pour y soumettre leur art, nos écrivains des douze et treizième siècles trouvent dans les méthodes spéculatives de la scholastique la règle de leur discipline esthétique. Ils raffinent sur d'insaisissables nuances du sentiment, sur d'inimaginables délicatesses de courtoisie, sur d'inconsistantes définitions d'idées générales. Bien que l'objet de sa spéculation soit exclusivement l'Amour, pourvu des apparences de pureté

et d'unité de la foi, et partant dépourvu du mouvement et du pittoresque de la vie passionnelle, l'auteur n'exprime jamais que lui-même. On peut dire de son œuvre qu'elle est le sentiment vu à travers une intelligence doctrinale, car s'il ne définit point le sentiment en soi, parce que sa nature est insaisissable, à raisonner sur ses effets et ses conséquences l'auteur découvre que la raison le rend maître des unes et des autres. Et c'est précisément cette raison, sous ses espèces impersonnelles et abstraites de métaphysique scholastique, qui constitue la première manière d'être de l'identité de l'artiste. Elle domine l'œuvre Elle en exclut de plus en plus le sentiment même qui paraît en faire l'objet et elle nous présente l'humanité sous l'aspect d'entités philosophiques auxquelles on ne saurait accorder qualité de figures idéales.

Elles ne sont en vérité pas davantage que les fonctions de la pensée d'un auteur. Dans le *Roman de la Rose*, épopée galante et courtoise de l'amant et de l'amante, la seule figure vivante est celle de Guillaume de Lorris, l'auteur. Si l'action et le sentiment en sont exclus, par sa manière de penser Guillaume de Lorris y est partout présent. Elle s'impose à ses éléments constitutifs, en détermine l'ordre et la nature qui dépendaient autrefois de la figure idéale. En fait l'auteur a usurpé la fonction unitive de son héros. C'est Guillaume de Lorris qui se dissimule derrière ses personnages allégoriques, c'est par le simple jeu de son intelligence qu'il les conduit d'aventure en aventure, et ce qu'ils disent n'est pas davantage que ce qu'il pense.

Ainsi par les seuls pouvoirs de la raison, l'écrivain unit les éléments esthétiques soumis à la loi du nombre et dont le sentiment a fait une part exclusive du domaine artistique. Il les unit par synthèse, et l'identité qui en résulte pour l'œuvre trouve ses raisons d'être dans celle de l'artiste. L'œuvre n'est plus seulement ici le signe d'une fonction de la civilisation, elle est encore celui d'une individualité produite par cette civilisation.

Pour être impuissant à découvrir le sens mystérieux des allégories grecques ou des mythes celtes, l'artiste n'en sentait pas moins que l'œuvre d'art est autre chose qu'une narration de faits réels ou chimériques. La volonté lui venait de les assembler logiquement et de créer ainsi des formes esthétiques originales, essentiellement différentes de celles transmises par la tradition vulgaire parce qu'elles seraient moralement conformes au sens de la civilisation nouvelle.

Ce que la *Queste du Graal* réalise quant à la substance unitive de l'œuvre et conformément à la Révélation Chrétienne, doit nécessairement se réaliser humainement quant

à sa matière. Si l'identité esthétique de la première s'est constituée grâce à la logique d'un symbolisme religieux, nous devons trouver normal que ce soit à la scholastique que Guillaume de Lorris emprunte ses moyens de synthèse, d'autant que, dans le *Roman de la Rose* aussi bien que dans la *Queste du Graal*, la matière de l'œuvre n'est faite que des débris des œuvres antérieures.

Toutefois l'artiste et l'œuvre ne sont pas intimement unis dans le *Roman de la Rose* comme dans la *Queste du Graal*. Guillaume de Lorris domine sa production de toute la rigueur de son intelligence et elle porte la marque de ce servage. Tous deux sont irréductiblement séparés puisque l'action de l'auteur porte sur la matière de l'œuvre et chacun d'eux est pourvu d'une identité particulière. L'erreur essentielle des méthodes critiques modernes consiste à prétendre tirer de leurs rapports respectifs les conditions d'existence de l'Art alors que ces conditions sont uniquement celles de la composition artistique. En vérité le *Roman de la Rose* nous renseigne, non sur la personnalité réelle de Guillaume de Lorris, laquelle importe peu à l'histoire de l'Art qui a pour objet celle des œuvres exclusivement, mais sur le rôle et les fonctions de la raison en matière artistique. Et cela importe infiniment quant au développement de l'Art.

Nous y apprenons donc que de ce rôle et de ces fonctions dépendent l'unité et la cohérence de la composition, que cette composition règle les apparences réelles de l'œuvre et que la raison ne suffit point pour la créer parce que son ouvrage est purement métaphysique, mais qu'une substance est nécessaire pour le rendre sensible à l'auteur avant qu'il ne le soit à tout autre par le moyen de l'œuvre. Dans les mythes celtes et les allégories grecques, cette substance était celle cosmonique de l'âme universelle. Elle est, chez notre auteur chrétien, celle de l'imagination.

Le sujet de son œuvre, Guillaume de Lorris l'imagine et c'est par là que s'affirme l'identité de l'artiste dont la raison n'a de fonctions que pourvoir de stabilité et de durée les jeux variables et fugaces de cette imagination.

Désormais ce fantôme esthétique, né de la collaboration de la raison avec l'imagination, se substituera à la réalité esthétique, des œuvres antérieures. Il s'efforcera vainement de les égaler puisqu'il n'aura de réalité que dans l'étendue de l'œuvre où il s'incarne — et d'existence que dans la personne de l'artiste qui l'élabore. Tous les efforts de la critique moderne, tout le rigoureux exclusivisme de ses méthodes ne lui permettent pas de trouver dans le tempérament de l'artiste, c'est-à-dire dans les raisons d'être de ce fantôme esthétique, les conditions de vérité et de vie

nécessaires à cette régénération de l'Art qui est devenue fatale.

Le Roman de la Rose ne renseigne pas seulement sur la part de l'intelligence quant à l'identité de l'œuvre mais aussi sur celle que cette identité tient de la sensibilité. Si le fantôme esthétique doit à la raison de l'artiste son architecture, c'est à la sensibilité de cet artiste qu'il doit de pouvoir s'incorporer la matière indispensable à la réalisation de l'œuvre. Cela vient de ce que l'imagination obéit aussi docilement à la raison qui la détermine qu'à la sensation qui la meut. Ainsi l'identité de l'œuvre se compose d'une part abstraite et statique qu'elle doit à la sensibilité. L'une et l'autre ont leur raison d'être dans l'artiste, l'une et l'autre ont pour fin la matière qui doit mouler exactement le fantôme esthétique.

Les deux parts du *Roman de la Rose* nous montrent respectivement les pouvoirs de chacune de ces actions, car si la première est de Guillaume de Lorris, la seconde est de Jean de Meung et près de cinquante ans séparent les deux auteurs.

Du *Roman de la Rose*, Jean de Meung adopte le fantôme esthétique, mais au lieu de lui conserver ses raisons d'être métaphysiques, il lui en attribue de nouvelles qui ont sa sensibilité pour origine. L'amant ne poursuit plus la conquête de la Rose suivant les règles, infrangibles et subtiles d'une saine logique dont il tirait, outre sa vie intérieure, un caractère de généralité qui l'appariait aux héros des anciennes épopées. Il se conduit d'une manière aussi arbitraire qu'incohérente. Sa volonté et sa passion sont d'une telle faiblesse que la moindre impression extérieure les détourne de leur but et de leur objet. A la conquête incertaine de la Rose, dont l'amour lui importe peu en vérité, notre amant préfère la connaissance du monde réel qu'il découvre. Ce n'est pas la Rose qu'il aime, mais ce monde avec lequel il entre en contact et où rien ne le laisse indifférent. Il est le spectateur passionné de tout ce qui lui est extérieur et il veut donner son opinion sur chaque chose. Il n'a de vie intérieure que celle de son intelligence. Il n'existe que par elle. C'est pourquoi la seconde partie du *Roman de la Rose* est une manière d'encyclopédie. Tout s'y mêle dans la plus parfaite incohérence : l'observation et la compilation, la satire et la philosophie, le didactisme et le lyrisme, l'imitation servile et l'originalité.

Certes l'ambition de Jean de Meung est haute. Cette identité concrète de l'œuvre que Guillaume de Lorris est parvenu à réaliser avec les puissances généralisatrices de la raison, il prétend la fonder, lui, sur la sensibilité et en dehors de toute doctrine. A la logique dont la loi s'impose

à tous il substitue l'arbitraire ; aux idées et à la raison qui sont des choses abstraites, il substitue la sensation et la réalité qui sont des choses sensibles ; à la composition il substitue le mouvement, et l'œuvre qui n'exprimait qu'indirectement son auteur avec Guillaume de Lorris l'exprime directement avec Jean de Meung. Son identité n'est autre que celle de l'écrivain. Toute la matière de l'œuvre s'y rapporte. Elle l'enveloppe si étroitement qu'elle lui interdit toute action dont elle n'est pas l'objet. Elle la détermine, c'est-à-dire qu'elle la limite à lui-même, qu'elle l'enferme dans le peu qu'elle est et qu'elle le dupe puisqu'elle n'est point le résultat de son action, c'est-à-dire le produit de sa volonté, mais seulement celui de son imagination à laquelle commande sa sensibilité. Ainsi nous avons dans Guillaume de Lorris et Jean de Meung les deux types complémentaires de l'artiste. L'une et l'autre dominant l'œuvre au lieu et place des figures idéales ou des types particuliers dont elle devrait dépendre exclusivement. Mais ils ne sont ni l'un ni l'autre cette figure à la fois idéale et réelle qui pourrait s'égaler aux figures idéales de Roland ou de Perceval dont elles ont usurpé la place et les fonctions.

Cependant l'artiste est désormais pourvu d'une fonction personnelle qui ajoute à la complexité de l'œuvre. Celle-ci a maintenant une triple origine : le monde idéal de notre civilisation, le monde réel et l'artiste.

Ce dernier, dont Rutebœuf avait le premier manifesté l'existence, va s'efforcer de développer ses puissances jusqu'à leur perfection. A l'imitation de Jean de Meung, ils n'agiront que par eux-mêmes et c'est à l'impuissance de leurs efforts, au labeur nécessaire qui en résulte, car s'ils ne sont pas des artistes remarquables ils sont du moins des ouvriers précieux, qu'est due pour une grande part, la décomposition de la littérature narrative du Moyen Age. Ils avaient à travailler la matière verbale, ils ont loyalement accompli leur besogne, qui s'achève avec les grands rhétoriqueurs.

Certains y ont mérité de se survivre par leurs œuvres : Charles d'Orléans et François Villon par exemple. Ils sont les premières épreuves de l'artiste en qui s'unissent les deux forces que nous avons vues séparées dans le *Roman de la Rose*. Leurs pouvoirs sont de petite étendue, leurs ouvrages n'illustrent qu'eux-mêmes. Ils sont des poètes dans le sens étroit et personnel du mot parce que leurs écrits n'ont d'origine et de fin que ceux qui les ont écrits. Ce sont des gens de talent et Marguerite de Navarre et Marot également, parcequ'ils ont exprimé par leur poème un peu plus qu'eux-mêmes et qu'au travail de la matière verbale ils ont su ajouter la vie intérieure du sentiment.

Mais le Moyen Age ne pouvait mourir sans nous donner l'artiste tout puissant dont l'identité devient égale, en pouvoirs esthétiques, à celle des figures idéales dont il occupait l'emploi. A lui revenait l'honneur de sauver tout ce qui devait survivre de la création artistique commencée depuis tantôt cinq siècles, et que nous trouvons réuni dans les *Chroniques de Gargantua et de Pantagruel* comme sont réunis dans l'arche de Noé tout ce qui doit servir à repeupler la terre dévastée par le déluge.

Les dites chroniques possèdent en effet les caractères et l'allure de l'épopée. De cette épopée Rabelais lui-même est le héros, un Rabelais génial, ivre d'une ivresse dyonisaque, un Rabelais au cerveau plein de toutes les connaissances de son temps, un Rabelais qui est artistiquement la plus ample et la plus parfaite représentation idéale de l'Homme réel. Figure réelle, certes, mais entité qui unit en elle les pouvoirs de Guillaume de Lorris et ceux de Jean de Meung et qui possède sur eux l'avantage d'avoir à sa disposition une matière verbale affinée par un siècle de travail artistique. Figure idéale aussi et équivalente, en grandeur et en puissance à celle de Roland ou de Perceval, parce qu'elle est toute action comme eux.

Comme Guillaume de Lorris, il a créé son fantôme esthétique avec les éléments des œuvres passées et dont la valeur artistique était éprouvée, comme Jehan de Meung il a pris à la réalité tout ce qu'elle pouvait lui fournir et comme l'un et l'autre, il a créé une humanité qui lui est particulière et qui le représente. Mais Gargantua, Pantagruel, Bridoye, Jean des Entommeure ou Panurge ne sont pas des fonctions de ses pensées ou des produits de son observation. Ils sont les uns et les autres des émanations de son être. Chacun d'eux le représente tout entier parce qu'ils ont tous pour raison d'être ce débordant amour de la vie qui s'épanche de Rabelais. Ils lui appartiennent comme les créatures appartiennent au créateur. Ils sont à son image et il est en eux, mais ils ne sont pas lui : Ils sont eux uniquement et sous quelque aspect qu'on les envisage. Il est omniprésent dans l'œuvre et pourtant de quelque manière qu'on l'analyse, c'est toujours elle qu'on trouve et jamais lui, comme dans l'Univers, de quelque manière qu'on le considère, n'apparaît jamais la face du Créateur. Et pourtant l'identité de l'œuvre est exclusivement celle de l'artiste. Rabelais ne s'élève pas au-dessus du domaine de la réalité. Tout son génie, il l'emploie à la pourvoir de splendeur, à la montrer belle dans son mouvement ou dans sa nature. Il y perd son individualité, certes, mais il nous enseigne qu'à ce prix seulement l'artiste atteint sa parfaite stature.

C'est pourquoi, dans notre littérature, Rabelais joue le

rôle d'un Démiurge qui enferme dans leurs limites positives les puissances et les êtres d'un monde débordant de vie et sur lequel il doit régner. Ce monde est celui né de l'élaboration matérielle de notre langue, de ses formes et de ses idéaux esthétiques. Il est celui concret de notre art littéraire.

L'étendue de notre domaine esthétique est désormais fixée matériellement ; toutes ses puissances élémentaires sont élaborées, et maintenant qu'avec Rabelais s'est manifestée la figure idéale et réelle de l'artiste appelé à y commander, les destinées de notre littérature sont remises au génie individuel qu'elle représente. Elle cessent d'être conduites par les lois de la création universelle. A l'artiste personnellement appartient désormais le soin d'achever l'œuvre née de la civilisation de nouvelle et dont le développement lui a imposé ses exigences.

Et nous ne pensons pas qu'il ait achevé sa besogne.

(*à suivre*) Louis RICHARD-MOUNET.

Les prétendues « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise »

APPENDICE AU CHAPITRE QUATRIÈME

Nous publions cette lettre quoique pseudonyme. Elle est écrite sur une feuille marquée d'un symbole maçonnique. Nous estimons que c'est un document intéressant pour l'étude des bizarreries mentales de notre époque, au point de vue religieux. Elle donne quelques détails à connaître. Il est probable que notre correspondant, Philarèthe, n'a pas suivi, comme le montre son épître, toute notre polémique. C'est un tort lorsqu'on veut exprimer son opinion sur les questions en cause. Mais, ce Philarèthe marque un esprit amoureux de la simplicité jusqu'à l'excès, ne lui tenons alors aucune rigueur. Bref, nous sommes persuadé qu'on lira avec une curiosité amusée les quelques vérités qu'on veut bien « fraternellement » nous adresser. Cela changera d'être traité de clérical après avoir été suspecté, par le calomniateur Barbier, de faire le jeu des ennemis de l'Eglise.

Enfin, qu'on veuille bien nous excuser de mettre, sous les yeux de nos lecteurs, la preuve de cette vérité, énoncée par l'Esprit saint :

Numerus stultorum infinitus est,

que Voltaire traduisait

Les sots depuis Adam sont en majorité.

Paris le 27 novembre 1911.

Monsieur,

Nous avons lu avec intérêt votre article sur les prétendues infiltrations maçonniques dans l'Eglise, où vous citez le journal russe Novoiè Wrémia de Saint-Pétersbourg, (*Les Entretiens idéalistes*, 25 octobre 1911, n° LXI). Certes,

l'écrivain russe dont vous citez les passages est un fantaisiste, un fanatique ou un fumiste.

Mais, et c'est la raison pour laquelle je prends avec mes compagnons la liberté de vous écrire, la vérité et la justice forcent à reconnaître que l'écrivain russe en question n'a pas eu complètement tort au fond d'écrire en général ce fameux article que vous incriminez vous et les vôtres, Monsieur Vulliaud. Certes, l'idée d'une alliance entre les occultistes et les Pères jésuites est absurde : ce serait le mariage du chien et du chat. Il est vrai que pour tromper le Peuple, ces deux catégories d'intellectuels arriveront peut être à s'entendre. Les mascarades des petites sociétés initiatiques et la grande fourberie de la compagnie de Loyola travaillent sur un même plan et ont un même but : l'exploitation de la faiblesse humaine. Mais, il n'en reste pas moins que ces deux catégories d'augures, de pontifes, sont mortellement brouillées ensemble. Donc, tout ce que déclame l'écrivain russe de la Novoiè Wrémia est, comme vous le dites à un certain moment... à mourir de rire. Mais considéré à un point de vue supérieur, l'article de la Novoiè Wrémia est *utile* et presque véridique. En effet, il est clair pour beaucoup de gens avertis que le mysticisme de cet occultisme enfantin qui a pour grands prêtres les Papus et les Sédir, les rosecruciens bâtards et les rêveurs toqués, pervertit les intelligences aussi promptement que le mysticisme des Exercices spirituels de la Compagnie de Jésus.

Allons, Monsieur Vulliaud, convenez que vous avez tiré de vos études cabalistiques rien de clair, de naturel et de pratique. C'est votre marotte, un point c'est tout. Nous doutons et je doute que la Kabale, la Magie et autres fadaises portent des fruits sains et savoureux.

Ce sont d'excellents toxiques de l'intelligence, des affirmations dogmatiques qui, de simples et lumineuses qu'elles paraissent au début de leur étude finissent par des affirmations folles ou d'un irréel surnaturel, fou, fantastique, ennemi de la vie simple mais *vraie*. Que conclure de la Kabale? Dieu dans le Monde, le Monde en Dieu, l'Absolu se voilant en créant ; le voile de Dieu créé, c'est le Monde, puis Dieu le déchire parfois, et alors c'est une révélation, une religion nouvelle. Mais Dieu reste inaccessible ; l'homme, étant son image la plus parfaite, est l'instrument de ce Dieu, soit par l'inspiration, soit par une communion intime ; puis l'homme doit « digérer » les Univers et se reconstituer en Adam Kadmon, c'est-à-dire en Verbe divin ou homme céleste dans le sein du Père, Ensoph. Tout cela est très élevé et nous n'y voyons rien à redire. Mais à quoi aboutissent ces sublimes principes? A des superstitions

folles : aux clavicules de Salomon, aux talismans, aux pantacles, aux... que sais-je ? Cela aboutit encore à une rêverie mystique des plus dangereuses : nous nous expliquons. La Kabale sainement comprise est superbe ; après une journée de labeur, après avoir pris contact avec la vie, ce vrai maître, après avoir peiné, travaillé en un mot, l'esprit à la lecture de la Kabale, trouve de suite le vrai sens, le sens élevé, mais profondément *simple*. C'est peut-être tout le secret de la Kabale que de cacher sous des apparences fantastiques et surnaturelles, des vérités naturelles et claires comme le Soleil, la Vérité, pour lâcher le mot. Vous savez comme nous, au fond, que le vrai seul est simple : c'est la vie, c'est la Nature.

Comme contraste, voyons le fameux étudiant en occultisme de notre époque soi disant libre penseuse et libérée des superstitions. Admettons que ce soit un esprit calme, un travailleur, et une âme humble. Il étudie sa kabale, achète un Papus, apprend un peu d'hébreu, pioche ses Sephirots, ses 22 lettres, ses schemoth son Sepher Jetzirah, Agrippa, la Ghematria, la Notaria, la Themuria, enfin le Zohar ! Son esprit s'échauffe, il se fanatise de plus en plus, véritable rêveur vivant d'une vie fantastique au sein de ses concitoyens. Il remâche les mêmes concepts, grifonne (*sic*) sur des bouts de papier des élucubrations inouïes, il s'abrutit. C'est une victime de plus de la science sacrée. Et quelle science! La science des néo occultistes, des pseudo-néo-rose croix, des Mages, s'il vous plaît, des Sârs, des Iérophantes, des initiés, ah ! dame ! ça ressemble à la Franc-Maçonnerie tout cela. Pourquoi pas ? L'on fonde une petite chapelle, on déterre sur les quais un manuel de maçonnerie adonhiramite, on achète quelques rubans, de vieux symboles dans un bric à brac, et voilà une loge de Martinistes ! L'on rabâche des prières, des âneries et l'on finit.. par adorer le Jésus-Christ de la grande rivale, l'Eglise ! Oui, écrivain ignoré et joyeux de la Novoiè Wrémia, vous aviez raison dans votre article : Occultisme et Jésuitisme s'égalent. Même méthode, même entraînement, même résultat. La clavicule ou le Bréviaire mystique valent bien comme conséquences l'Imitation et les Exercices de Loyola. Les Jésuites, hommes dangereux mais dignes parfois d'une certaine considération, ont tous soutenu les dogmes fondamentaux de la religion dite chrétienne telle que nous la connaissons tous, c'est-à-dire Adam, péché d'Adam, chute d'Adam, punition d'Adam, promesse d'un Sauveur. Puis : déclaration que Jésus Christ est le vrai Sauveur, divinité surnaturelle de Jésus, miracles de Jésus, mort de Jésus, résurrection de Jésus, etc. Toutes choses allégoriques qui ne sont que mythes et dogmes néo-platoniciens, adaptées sur le per-

sonnage appelé Jésus-Christ qui, peut-être, n'a jamais eu ce nom. A-t-il existé même ? Mais ceci nous entraînerait trop loin. Or, cette conception religieuse dite chrétienne, hérésiarque ou romaine, peu importe — le christianisme surnaturel en un mot, est une fausseté philosophique, un poison de l'esprit. C'est la mère des cléricalismes, des cagotismes, des mysticismes, des rêveries monacales, des fanatismes et des théomanies. Voilà le poison que les Pères Jésuites infusent dans le sang de notre humanité. Mais c'est en vue d'un bien supérieur (pour eux) et qui est le triomphe de l'Esprit sur la Matière ; c'est-à-dire de l'Ordre et de l'intelligence sur les Imbécilles (*sic*). Le voilà leur verbe éternel. Mais vous, les Occultistes, où est-il votre but ? La Religion et la connaissance de Dieu, allez-vous me dire. Non, mes amis, si ce n'est le fanatisme, c'est l'Orgueil et la roublardise. Passez-moi le mot. En tout cas, votre résultat doctrinal équivaut à celui des Pères Jésuites : Obscurantisme. Vous êtes encore dans les ténèbres, chers occultistes, et la lumière ne vous éclaire pas. Au fond, vous êtes d'habiles compères, pareils aux jésuites, mais moins dignes de considération. Moins dignes, parce que moins sages et savants. Vous faites rire autour de vous avec vos grands airs mystérieux, vos tons amphatiques, vos tables tournantes, vos élémentals et vos fausses loges maçonniques. Ah ! ces loges et ce maçonnisme jésuitique, que ne puis-je un jour écrire quelque bon livre dessus. On rira bien. Ah ! cette mystique martiniste et misraïmite, cette interprétation inattendue de la Rose + Croix surtout !... Le savez-vous bien, que la Rose + Croix était un ordre de savants déistes s'occupant d'hermétisme, mais pas du tout de christianisme ? C'était même un ordre frisant singulièrement la libre-pensée, et nullement *clérical* comme celui que vous venez de restaurer sous le nom pompeux « d'Ordre kabbalistique de la Rose + Croix » oh ! oh ! serait-ce par hasard l'ordre vengeur de Ramsay se ramifiant jusqu'à nos jours pour continuer l'action maçonnique de l'ancienne Rose + Croix des Rosenkreutz et des Andréa, la réalisation au xxe siècle de l'ordre du Temple ? Rassurez-vous, Papes, Rois et Puissants de ce monde, c'est tout simplement des imbécilles qui font jou-jou avec des grimoires magiques : la Poule Noir, le vieillard des Pyramides, le Dragon Rouge et le grand Albert bénis par le goupillon du brave Papus. Certes, les Frères de la Rose Croix eurent un rituel hermétique et chrétien, mais leur christianisme était tout hermétique et libéral comme idée, il n'avait rien du faux christ des Eglises et de la conception martiniste. Par cela même ils niaient, pareils aux Templiers, le Jésus de l'Eglise et piétinaient dessus ; symbole évident du mépris

qu'ils avaient pour le dieu noir des révélations humaines, et ils adoraient le vrai Christ, le vrai fils de Dieu venu pour sauver les hommes, INRI, c'est-à-dire. Mais nous en disons trop Il est temps de finir cette missive intempestive et irrévérencieuse. Je me résume : Occultistes étudiez, et soyez francs amis de la simplicité qui est un attribut de Dieu ; fuyez le mystère et le mystérieux : le mystère est la mesure de l'ignorance de l'homme. Aimez le vrai Christ enfin, c'est-à-dire la Vérité lumineuse comme le Soleil et qu'un HOMME tout simple et humble, jadis en Judée, a prêchée aux pauvres et aux esclaves. C'était celui-là le vrai fils de la Vérité issue de Dieu, mais c'était aussi un homme et non une divinité assoiffée de prières et de pleurs. Sachez que l'homme n'a pas commis de crime autrefois contre Dieu et qu'il n'a pas souillé la Nature, mais qu'il est tombé et tombe journellement dans l'erreur parce qu'il est ignorant et libre, apprenti dans la science de s'élever au vrai Dieu. Ce n'est qu'une créature, un être limité, un argile faible, mais Dieu l'a voulu ainsi afin de cultiver et perfectionner son âme, depuis α et jusqn'à ω. Que la Vérité et la Justice soient votre bâton de repos, l'amour de la vie votre volupté, la résignation votre offrende (*sic*) à Dieu, et la Charité votre principale vertu.

Je vous embrasse affectueusement en humanité,

PHILARÈTHE.

La condamnation de la " Critique du Libéralisme "

Le 22 décembre 1911, Mgr Chapon a condamné *la Critique du Libéralisme*. La lettre de Mgr l'évêque de Nice est adressée à ses prêtres « relativement aux calomnies dirigées contre l'Ecole Vianney », par M. l'abbé Emmanuel Barbier. Ce document épiscopal confirme en tous points nos affirmations sur le caractère de ce personnage qui, sous prétexte fallacieux d'orthodoxie, manque aux plus élémentaires des convenances et bien plus au devoir de la charité.

Dans un de ses plus récents numéros, M. Barbier avait accusé l'école Vianney de Nice, où l'on prépare les jeunes gens destinés au sacerdoce, d'être une agence de Modernisme et de Sillonisme. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments de la lettre que Mgr Chapon oppose aux inventions de l'homme néfaste qui mesure les œuvres de son prochain à l'étalon de sa sottise venimeuse.

« Mais que vaut cette accusation ? Une accusation a l'autorité de celui qui la porte, des témoins qu'il produit et des témoignages qu'il invoque. Quel est ici l'accusateur ? Un certain abbé Barbier, assez récemment sorti de la Compagnie de Jésus, plus récemment encore mis à l'*Index* « medice cura teipsum » avec un de ses livres où il osait accuser Léon XIII d'avoir, au cours de son glorieux Pontificat, favorisé le progrès et le triomphe de l'hérésie libérale. Voici en quels termes et avec quelle outrecuidance il ose parler de ce grand Pape : « *Sa politique a considérablement favorisé la diffusion de toutes les erreurs sociales et religieuses qui sont, à notre époque, autant de formes du libéralisme. L'époque du ralliement marque la date à laquelle ces erreurs* (le Modernisme) *contenues jusque-là, ont commencé de s'épanouir* (pages 7 et 9). *L'abbé Loisy plaçait ses audacieuses théories sur l'évolution de l'Eglise sous les auspices de Léon XIII!!! Comme personne privée et comme homme politique, le Souverain Pontife Léon XIII s'est trompé dans des questions de la plus haute importance et ses erreurs ont eu des conséquences désastreuses. Il a servi inconsciemment, mais très efficacement d'appui aux ennemis de l'Eglise, et son gouvernement tant exalté par les libéraux, a singulière-*

ment favorisé leurs progrès ! ! ! (page 12). *Les concessions, les défaillances, le soumissionisme, sous toutes les formes et dans toutes les circonstances, découlent inévitablement de de cette politique pontificale... Si ce livre prouve quelque chose, c'est l'influence funeste de la politique de Léon XIII sur les progrès du libéralisme* ». Et nous pourrions en citer d'autres ! Les deux volumes de M. l'abbé Barbier : *Les progrès du catholicisme libéral en France sous le Pape Léon XIII*, auxquels nous empruntons ces textes, ne sont que le développement perfide et venimeux de ces deux thèses, à l'aide de l'un des plus audacieux travestissements, de la falsification la plus effrontée de l'histoire qui ait jamais été tentés. Comment, après cela, oserions-nous nous plaindre s'il est vrai que le disciple n'est pas au-dessus du Maître ? »

« Un tel accusateur aurait besoin de relever son autorité par celle des témoins qu'il cite : qui sont-ils ? Ils sont trois, tous trois élèves de l'Ecole Vianney, où ils avaient été accueillis et nourris gratuitement et qu'ils s'efforcent de diffamer en trois lettres anonymes, recueillies et publiées par M. l'abbé Barbier. A les lire, l'on pourrait croire qu'ils l'ont quittée par scrupule d'orthodoxie ou qu'ils en ont été éconduits pour leurs idées purement politiques. Or, tous les trois en ont été renvoyés pour des raisons graves : l'un qui s'y était introduit à la faveur d'un certificat de complaisance, obtenu par intimidation, en a été chassé dès que nous avons connu dès que nous avons connu son triste passé dans la maison d'où il avait dû sortir ; le second, renvoyé pour des motifs moins graves mais très sérieux, s'en est allé en jurant, devant des témoins prêts à en déposer, qu'il se vengerait : l'article de l'abbé Barbier est la réalisation de cette menace. Nous avons là leur dossier à tous les trois et, s'il le faut, nous le communiquerons *à qui de droit*. »

« Quels sont les témoignages ? Tels qu'on pouvait les attendre de semblables témoins : menteurs, en contradiction avec les faits les plus avérés. Bien qu'il me répugne d'accorder même un regard à de pareilles infamies, vous me pardonnerez d'entrer ici dans quelques détails nécessaires à notre défense ». .

Ici, Mgr Chapon détruit, par l'opposition des faits réels, la fausseté des affirmations de M. Barbier.

« Mais en voilà assez, et vous estimez peut-être, Messieurs et chers Coopérateurs, que c'en est trop, que je fais trop d'honneur à ce qui ne mérite que le mépris. Je l'avais d'abord pensé moi-même et j'ai hésité avant d'intervenir dans cette douloureuse et répugnante affaire ; mais, j'ai dû le constater, ce qui est méprisable n'est pas toujours et par tous méprisé, et une fois de plus m'est apparue la cynique

perspicacité de Voltaire quand il écrivait à ses séides : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ». Je constate le trouble où ces calomnies jettent certains catholiques, dont la sympathie et la charité nous sont précieuses, et sont nécessaires à notre œuvre ».

« Il y a d'ailleurs ici une grave question de hiérarchie dont il ne m'est pas permis de me désintéresser en la circonstance. Qu'aurait dû faire M. l'abbé Barbier si, moins soucieux de défendre la doctrine que de servir ses idées personnelles et ses rancunes, il avait été respectueux de cette sainte hiérarchie ? En recevant des témoins et des témoignages qui devaient lui être suspects, il se fût d'abord préoccupé de les vérifier là même où les paroles et des faits si monstrueux s'étaient produits. Or, je le défie de trouver à Nice, je ne dis pas seulement un seul prêtre, un seul catholique, mais un seul honnête homme bien informé et connaissant les ecclésiastiques qu'on ose accuser, un seul capable de se porter garant de telles accusations. Si M. Barbier en connaît, qu'il me les nomme ; je les ferai comparaître et ils ne pourront se dérober à mon appel : il est inadmissible qu'on porte contre des prêtres et une œuvre catholique de si graves accusations à l'abri et sous le masque de l'anonyme. Aussi bien, la seule lettre de renseignements, sans signature, qu'il cite pour se justifier, est très vague et n'a aucun rapport, même éloigné, avec les assertions de ses faux témoins ».

« Si l'abbé Barbier n'a pas fait cette enquête avant de publier son article, il est inexcusable, il l'est plus encore si, l'ayant faite, elle ne lui a fourni aucune garantie avouable et dont il ose se prévaloir. Mais admettons un moment que, par impossible, son enquête ait abouti et confirmé en tout ou en partie, les paroles et les faits scandaleux qu'il raconte ; devait-il dévoiler ce scandale au public ? Son premier et impérieux devoir était d'en avertir l'évêque, dont il suspecte la vigilance, et au cas impossible où celui-ci eût refusé de sévir et de réformer, il devait porter ses accusations devant le Saint-Siège, seul juge suprême des évêques et des grandes œuvres catholiques. »

« Que M. l'abbé Barbier ne tente pas de s'excuser en disant qu'il n'a nommé personne, ni même désigné par leurs véritables initiales les prêtres incriminés par lui : qu'importe, s'il les a clairement désignés par leurs fonctions, des circonstances et des traits qui les révèlent ! Qu'importe surtout si des émissaires envoyés ou encouragés par lui sont chargés de répandre à Nice l'article calomniateur, de le commenter et de l'expliquer au besoin, particulièrement aux protecteurs et aux bienfaiteurs de l'Ecole Vianney. Ce n'est pas une excuse, mais une aggravation, c'est unir à la

réalité de la diffamation les apparences (j'allais écrire un mot plus sévère et peut-être plus juste) de la discrétion et de la charité. »

« Et maintenant, j'en appelle à tous nos vénérés collègues, les évêques de France : notre situation, déjà si laborieuse et si difficile, ne deviendrait-elle pas tout à fait intolérable s'il était permis au premier venu, prêtre, simple laïque ou ex-religieux (et M. l'abbé Barbier est bien plus audacieux que le premier venu) de sortir des rangs et, acceptant de toutes mains les documents et les témoignages les plus douteux, de les jeter en pâture à l'opinion publique, à nos fidèles, à nos ennemis, au risque de ruiner, en les discréditant avec l'évêque qui les patronne, ces œuvres que nous avons fondées si laborieusement, que nous faisons vivre si péniblement et qu'il nous faut chaque jour défendre contre une administration souvent tyrannique, toujours ombrageuse ! Est-ce tolérable ? »

« Je ne le tolérerai pas dans mon diocèse. Si M. l'abbé Barbier lui avait appartenu, je l'aurais immédiatement cité à comparaître devant Notre Officialité ; mais dans l'impuissance où je suis, je n'en dois pas moins défendre, comme je le puis, contre ses dénonciations diffamatrices, l'honneur de mes prêtres, le mien, si gravement engagé dans cette affaire, la bonne renommée et le crédit d'une maison dont les destinées, à une heure si critique, sont liées à l'avenir du sacerdoce et de son recrutement dans toute notre région. »

« Voilà pourquoi nous défendons à nos prêtres et à nos fidèles de recevoir la Revue où M. l'Abbé Barbier a publié les calomnies dont il s'est fait l'organe et dont il se sert pour les répandre, la *Critique du Libéralisme*. Nous leur défendons, sans notre autorisation expresse, de s'y abonner, de la lire, de la prêter, de la répandre, de correspondre avec son directeur et ses rédacteurs en cette qualité. Quant au coupable lui-même, M. l'abbé Barbier, au cas où il serait dans ses intentions — comme j'ai des raisons de le croire — de venir à Nice pour y stimuler ses agents, je lui interdis d'y remplir aucune fonction ecclésiastique et même d'y célébrer la Sainte Messe. Ces défenses et interdictions seront maintenues jusqu'au jour où M. l'abbé Barbier aura réparé sa faute par une rétractation publique, dont nous nous réservons de contrôler et d'accepter les termes. »

— Voici en quels termes la *Croix de Paris* rend compte de la réponse de Mgr l'Evêque de Nice aux attaques et aux calomnies de M. Barbier :

« *Au diocèse de Nice.* — A la suite d'une étude parue

« dans la *Critique du Libéralisme* sur un centre d'action dé-
« mocratique et moderniste, Mgr Chapon, évêque de Nice,
« défend aux prêtres et aux fidèles de son diocèse de re-
« cevoir cette revue, « de s'y abonner, de la lire, de la
« répandre, de correspondre avec son directeur et ses rédacteurs en cette qualité ».

Signaler de tels procédés, c'est en faire justice. Mais il est profondément douloureux de les rencontrer dans un journal catholique qui devrait pousser le respect et la loyauté jusqu'au scrupule, surtout à l'égard d'un évêque. Mais nous voulons croire que cet inqualifiable entrefilet a échappé à la vigilance de M. le directeur de la *Croix* ou de ceux qu'il a chargés d'en surveiller la rédaction. Nous ne doutons pas que, mieux informé, il ne s'empresse de réparer en la redressant la perfidie de son rédacteur d'aventure (*La Semaine Religieuse* de Nice).

— De son côté, la *Semaine Religieuse* de Toulouse commente l'acte de Mgr l'Evêque de Nice, dans un article que nos lecteurs liront avec intérêt :

« *Une information nécessaire.* — Dans le numéro du 3 décembre dernier et sous la forme intentionnellement discrète d'une *Petite Correspondance*, pour écarter toute velléité de polémique fâcheuse de tous points quand nous avons un besoin si impérieux de paix et d'union, nous remplissions un devoir en disant notre pensée — non pas toute notre pensée et nous espérons qu'on ne nous y obligera pas — au sujet d'une Revue parisienne de prétendue « Critique » où semblent se donner rendez-vous plus ou moins ouvertement les mécontents des divers diocèses de France. Très accueillante à qui veut dire son mot, sous le spécieux prétexte de servir la cause de l'intégrité doctrinale mais, en réalité, pour le seul intérêt facile à découvrir d'une cause purement politique, cette revue s'applique à dénigrer perfidement évêques, instituts, écoles, *Semaines Religieuses* jugées apparemment trop dociles aux directions du Saint-Père qui demande qu'on reste simplement « catholiques avant tout » et qu'on ne lie à aucune cause politique, si respectable qu'elle puisse paraître, la cause de l'Eglise, la seule qui doive grouper tous les catholiques.

« Et de fait, ladite Revue contient moins de critique doctrinale que de « critiques » dans le sens populaire et méprisable du mot. Il y a tout, en effet, dans ses procédés : de la puérilité, de la méchanceté, du mensonge aussi et souvent, hélas ! de la calomnie. Tel un récent article publié contre une excellente institution du diocèse de Nice.

« Mal en a pris, cette fois, au directeur de la Revue, car Mgr l'Evêque de Nice, ému par tant de calomnie révoltante, vient d'écrire une belle réfutation à la suite de laquelle

nous lisons les lignes suivantes qui, même à Toulouse, ne manqueront pas d'intérêt... »

La *Semaine Religieuse* de Toulouse reproduit ici la conclusion de la lettre de Mgr l'Evêque de Nice que nos lecteurs connaissent.

La *Semaine Religieuse* de Nice (5 janvier 1912) nous apprend que Mgr Chapon a déjà reçu, à propos de l'affaire « Barbier » un grand nombre de lettres de cardinaux, archevêques et évêques, lui exprimant leur sympathie, et donnant leur adhésion à sa défense contre les attaques de M. Barbier. Plusieurs, et parmi eux l'un des plus éminents, le remercient du service qu'il a rendu à l'épiscopat français en réprimant une ingérence intolérable.

M. l'abbé E. Barbier n'a pas craint de faire l'apologie des actes méprisables qui lui ont attiré la juste condamnation de Mgr. Chapon, dans *La Critique du Libéralisme* du 15 janvier.

L'insolence de M. Barbier a mérité une riposte de Mgr. l'évêque de Nice insérée dans sa *Semaine Religieuse.*

Nous en publions quelques fragments.

«.... Il est inadmissible, qu'un simple prêtre, fût-ce un ex-religieux, s'érige en grand inquisiteur, cite à sa barre et au tribunal de l'opinion publique, dénonce, accuse, juge, condamne, sans contrôle, d'autres prêtres et une œuvre qui, comme les séminaires et les écoles presbytérales, relèvent immédiatement de la juridiction de l'évêque diocésain, sans même en avoir averti celui-ci. Si M. l'abbé Barbier était vraiment convaincu de la légitimité de ses griefs, il pouvait, il devait en référer à l'évêque ; et, au cas où il n'eût pas obtenu satisfaction, en appeler au Saint-Siège, à moins qu'il n'eût préféré aller directement à lui. S'il était permis d'agir comme il l'a fait, ce serait la ruine de toute hiérarchie et la révolution dans l'Eglise. »

. . . .

« M. l'abbé Barbier cite deux lettres dont l'une contient quelques phrases inadmissibles et erronées et que Monseigneur de Nice aurait condamnées s'il les lui avait déférées. Mais d'où vient cette lette confidentielle? Si elle est authentique, elle n'a pu parvenir entre les mains de M. Barbier qui s'en sert et la publie, qu'à la suite d'un vol, et ceci achève harmonieusemeet la physionomie de ses témoins : il n'y manquerait que ce trait ! En sorte que si le signataire de cette lettre en poursuivait le voleur et le recéleur, l'un et l'autre seraient indubitablement condamnés à l'amende et à la prison. Et quel scandale serait devant un tribunal laïque ce prêtre convaincu d'avoir livré au public les confidences d'une âme troublée et tentée ! »

« Par qui cette lettre a-t-elle été écrite ? Nous avons réuni,

pour les interroger à ce sujet, tous les professeurs de l'Ecole Vianney, et tous nous ont donné leur parole, dont nous nous portons garant, qu'elle ne le fut par aucun d'eux.

. . . .

«Voici comment M. Barbier parle de sa condamnation par l'Index : « Ce livre : *les Progrès du Catholicisme libéral en France sous le pontificat de Léon XIII*, à n'en pas douter, a légitimé la décision de la Sacrée Congrégation de l'Index, ou pour *un motif d'opportunité* ou *pour son titre qui aurait été jugé irrespectueux* ou *pour quelques excès dans la forme* (1) mais il demeure permis à l'auteur d'en appeler du jugement de Mgr. Chapon, d'élever contre lui une respectueuse mais vive protestation et d'attendre avec calme celui de l'histoire. Ce que toutefois et dès maintenant, on ne peut contester, c'est que cet ouvrage abominable, où l'auteur à peut être eu le tort de rattacher avec insistance, *l'effet à la cause disparue* depuis trop peu de temps, n'en reste pas moins essentiellement le procès avant le temps du mouvement moderniste... »

«Si nos lecteurs veulent bien prêter attention aux mots soulignés par nous, ils seront comme nous étonnés et indignés de leur audace. Ainsi donc, la Sacrée Congrégation de l'Index, en condamnant un livre rempli de textes diffamatoires pour l'œuvre et la mémoire de Léon XIII, n'aurait eu nullement l'intention de censurer ces textes, mais uniquement d'y signaler un défaut superficiel, un péché très véniel d'opportunité, de forme ou d'étiquette... »

. . . .

«En sorte que grâce à de légères modifications, il serait loisible à M. l'abbé Barbier de rattacher à Léon XIII, comme *à leur cause disparue* depuis peu de temps, le mouvement moderniste libéral, au sens condamné de ce mot : il lui serait loisible de raconter enfin que Pie IX, prévoyant l'avènement de son successeur, l'avait d'avance anathématisé ! ! ! Notre main frémit en retraçant ces outrages.»

«Voilà cependant ce que M.Barbier ose maintenir, défendre, redire au mépris de la juste condamnation dont il reste frappé. Puis, comme s'il doutait lui-même de son interprétation optimiste, il en appelle, tout comme ce jeune prêtre dont il a recelé et publié la lettre, à l'Eglise de l'avenir, à l'histoire. »

«Malheureux ! L'histoire vous sera sévère, car elle dévoilera de plus en plus quelle part et quelles responsabilités

---

(1) M. E. Barbier a pourtant osé affirmer dans un de ses pamphlets, que son livre : *Les Progrès du Catholicisme libéral en France sous le pontificat de Léon XIII*, a été mis à l'Index pour venger des injures personnelles. (V. *Le devoir des catholiques* p. 163) (Note de P.Vulliaud).

ont eues vos inintelligences, vos entêtements présomptueux et vos révoltes contre les directions du Saint-Siège, dans les malheurs et les ruines de l'Eglise de France ! »

« Mais ce n'est pas tout, car M. Barbier ose ajouter : « il n'en est pas moins vrai que ce livre a contribué, pour sa modeste part, *à préparer les décisions de l'Eglise !!!* » Très bien, monsieur l'abbé, parlez-nous de votre modestie ; en un pareil sujet, vous êtes bien certain de ne pas rencontrer d'interlocuteurs et d'y garder le monologue. Mais nous, nous parlerons de votre outrecuidance, et nous affirmons qu'elle dépasse toutes les bornes quand vous prétendez rendre le Saint-Siège solidaire de vos écrits censurés par lui, et en dénaturant la pensée et les directions de Léon XIII, d'avoir, même pour la plus modeste part, inspiré l'enseignement et les actes de Pie X. C'est à faire pitié ! »

« Que M. l'abbé Barbier se prévale, après cela, des encouragements qu'il prétend avoir reçus de plusieurs archevêques de France : il n'en est pas un seul, nous en sommes pour nous bien convaincus, qui ne juge aussi sévèrement que nous-mêmes de pareils écarts et qui, sur ce point tout au moins, ne soit d'accord avec les trois cardinaux et les 27 archevêques et évêques de France en cette douloureuse circonstance, qui ont adressé à Monseigneur l'évêque de Nice leur adhésion avec l'expression de leur sympathie et de leur gratitude. »

« Quant aux doléances par lesquelles il paraît implorer l'intervention de l'autorité suprême en sa faveur contre un évêque fort de sa conscience et du devoir accompli, il n'a rien à en espérer, car il n'est pas à craindre que Pie X, dont la vigilance infatigable et magnanime suffit à la sollicitude de toutes les églises, éprouve le besoin de s'en décharger sur M. l'abbé Barbier, et donne jamais pour censeur et pour juge à l'épiscopat français et à ses œuvres le diffamateur impénitent de Léon XIII. »

CHRONIQUES

RELIGION-ESOTÉRISME

A. de Poulpiquet : *L'objet intégral de l'Apologétique.* (Bolud et Cie éd.)

D'une plume savante et autorisée, le P. de Poulpiquet, après avoir loyalement reconnu le discrédit obtenu par l'Apologétique dans les plus divers milieux, estime que cette science n'est pas une victime innocente. « Ce discrédit nous semble, dit-il, en partie mérité tout d'abord par *l'indétermination de l'objet* de l'apologétique, ensuite par *l'optimisme excessif* de beaucoup d'apologètes. »

Les personnes, qui étudient les questions religieuses en ce plaçant à un point de vue déjà élevé, doivent lire cet ouvrage, quand ce ne serait que pour apprécier la prétention des docteurs ès divinité et la modestie des résultats obtenus par leurs efforts. Nous avons été pris aigrement à partie pour avoir, sans la compétence du P. de Poulpiquet il est vrai, osé quelques critiques sur la valeur des études théologiques, mais en indiquant les origines et les raisons d'une faiblesse intellectualiste trop générale. La lecture de l'*Objet intégral de l'Apologétique* nous a convaincu que nous n'avions eu d'autre tort que celui d'avoir avancé certaines vérités.

Les critiques du P. de Pouliquet sont rudes et justes ; il faut espérer qu'elles porteront leurs fruits.

Au sujet de la révélation, c'est avec plaisir que nous avons lu ces lignes : « Les mots « parole de Dieu », « témoignage de Dieu », ont également leur part d'anthropomorphisme. Dieu est un esprit pur, il n'a ni bouche, ni lèvres, il ne parle pas, il ne peut pas parler, au sens habituel et littéral du terme. La théologie, tout au moins la théologie savante, n'a jamais conçu la révélation, quoi qu'en ait dit M. Loisy, à la manière puérile d'une conversation, ni même, ainsi que l'affirme G. Tyrell, comme s'étant inévitablement fait entendre du haut des nuages. » Parler de « théologie savante » n'est pas habituel aux philosophes du clergé, et si un tel langage devient plus fréquent, on pourra saluer une ère théologique nouvelle, et depuis longtemps, mais vainement, attendue. Nous pensons bien que la « théologie savante » est dénuée de puérilités, il faut avouer cependant que la théologie, celle qui n'est pas savante, retient encore les esprits en lourde captivité.

Un ouvrage tel que celui du P. de Poulpiquet ne se résume pas

brièvement. On l'achète, on le lit, on l'étudie et l'on en fait son profit.

J. Gaffarel : *Profonds mystères de la Cabale divine*, traduit pour la première fois, de l'original latin, par Samuel Ben-Chesed. Introduction du docteur Marc Haven. (Paris), Beaudelot, éd., rue du Bac, 36. 3 fr.)

Ce livre du savant bibliothécaire du Cardinal de Richelieu est une apologie de la Cabale. Aujourd'hui où cette tradition est si mal jugée, par ignorance et très souvent par mauvaise foi, une telle défense se présente comme très utile. On s'est beaucoup moqué de cet ignorant capucin, Henri de Seine, qui, en prenant le Talmud pour un homme, disait : *ut narrat rabbinus Talmud*. De nos jours, des théologiens se figurent que le mot *Cabale* est le titre d'un livre. Nous en sommes encore là Devant une telle sottise, on ne saurait trop encourager la lecture de l'œuvre de Gaffarel. Car, tout en étant une défense de cette tradition contre les sophistes, elle révèle de profonds mystères.

Joseph Orsier : Henri Cornélis Agrippa : *Sa vie et son œuvre d'après sa correspondance*. (Paris, Biblioth. Chacornac. 1 vol. in 8. 4 fr.)

M. Joseph Orsier donne un exemple à suivre en publiant cette monographie sur ce curieux humaniste qu'on appelait jusqu'à ce jour Cornelius Agrippa, et dont le vrai nom est Henri Cornélis, surnommé Agrippa de Nettesheim Il y aurait un grand nombre d'auteurs qu'il serait utile de faire connaître au public lettré. Ce sont tous ces auteurs dont la renommée nous est parvenue, mais avec l'idée de bizarrerie et de mystère qui s'y est attachée. On ne peut en effet, prétendre connaître un siècle si l'on ignore des écrivains qui ont tenu en leur temps une place importante quoique leurs doctrines soient tenues pour chimériques, ce qui reste en discussion. La plupart sont des précurseurs, et à ce seul titre déjà, ils méritent l'attention. On possédait de nombreuses biographies d'Agrippa, toutes contradictoires, l'essai que vient de publier M. Orsier servira à composer une vie complète de cet auteur. Erudit pour les uns, magicien pour les autres, à son époque, seuls les chercheurs, en dehors des voies classiques, connaissent cette étrange figure, et savent qu'il ne fut pas comme la plupart se l'imagine, simplement un homme singulier, ce qu'on appellerait un « original ». Tour à tour médecin, juriste, avocat, bibliothécaire, historiographe, soldat, philosophe, alchimiste, professeur de théologie, il fut protégé par des hommes d'Eglise et par des princes et des princesses. Son existence agitée à travers le monde le rendit comme sans-patrie.

Mais il importe de savoir que cet aventurier (homme qui a des aventures) fut un des publicistes les plus courageux de son temps. Victime des moines qui troublèrent un repos qu'il aurait voulu connaître, la vie de Cornélis Agrippa, resté catholique, intéresse pour l'étude d'un âge où naquit la Réforme. D'une nature belliqueuse, il guerroya vigoureusement contre l'ignorance et l'intolérance.

Ses lettres — il y en a une ou deux que M. Orsier aurait dû ajouter à son recueil — sont un vivant témoignage de ce que

pouvait être un véritable pugilat littéraire au XVIe siècle, et montrent aussi qu'il ne faisait pas bon, pour sa tranquillité, d'avoir raison.

Nous n'en finirions pas d'énumérer les motifs qui obligent à lire l'ouvrage de M. Orsier, en attendant que nous ayons une étude critique des œuvres d'Agrippa.

EMILE MAUCHAMP : *La Sorcellerie au Maroc*, Œuvre posthume précédée d'une Etude documentaire sur l'auteur et l'œuvre par JULES BOIS, et accompagnée de 17 illustrations la plupart d'après des photographies prises par l'auteur. (Dorbon aîné édit. 19 boulevard Haussmann, Paris. Prix : 7 fr.)

L'Islamisme qui possède un *tessououf* (mysticisme) si profond, et si peu connu en cette France qui ne s'intéresse qu'à deux ou trois idées, pourvu qu'elles ne soient pas trop profondes, a pour contre-partie un art noir qu'il a plu au malheureux Emile Mauchamp d'étudier tandis qu'il était médecin du gouvernement français au Maroc. A défaut d'une histoire plus complète, mais accessible à ce tas d'ignorants qu'on appelle le « grand public », de la pensée religieuse de l'Islam, la religion du Fatalisme et des houris, comme on dit sur les bords de la Seine, nous avons un exposé des pratiques sorcellières qui tachent cette civilisation mahométane, qui, par ailleurs n'est point sans grandeur.

Dans une préface émue et patriotique, M. Jules Bois nous raconte les tristes péripéties du drame qui eut le Docteur Mauchamp pour glorieuse victime. « La Sorcellerie au Maroc », évidemment, n'est pas un ouvrage à mettre entre toutes les mains, en dehors même des quelques opinions théologiques qu'un catholique ne peut partager ; et s'il s'adresse à tous ceux qui étudient l'Occultisme, il ne s'adresse pas qu'à cette élite. M. Jules Bois s'applique, en effet, à prouver quelles conséquences politiques la Sorcellerie peut avoir au Maroc. Il nous a semblé que M. Jules Bois restreignait trop l'influence aux seuls pouvoirs des sorciers dirigés par la diplomatie étrangère. A notre avis l'étude des influences en pays d'Islam est plus complexe, et l'analyse des activités qui ont les confréries secrètes pour organes a une importance dominante.

Toutefois les pages émouvantes de M. Jules Bois, qui fut l'ami du Dr Mauchamp, nous out profondément attristées. Elles révèlent un état de choses déplorables qui ne peut laisser indifférent notre patriotisme.

PAUL VULLIAUD.

SOCIOLOGIE

R. P. SCHWALM. — *Leçons de philosophie sociale*. — Tome II. — Le Patronat et les associations. La Société politique. (Bloud, 7, Place St-Sulpice).

Ces leçons ont été professés dans un couvent dominicain, devant les novices ; après la mort prématurée de l'auteur M. Melin eût la bonne idée de faire paraître les notes de cours sur lesquelles, il y a une quinzaine d'années, parlait le P. Schwalm.

Ce volume aborde de graves questions : l'étude du patronat, et de ses diverses transformations, la fixation du juste salaire, le salaire familial, les droits d'association, les organisations ouvrières depuis les corporations jusqu'aux Trade-unions de l'Angleterre contemporaine ; puis le but de la société politique, l'individualisme et le socialisme, enfin, l'origine du pouvoir.

Sur toutes ces questions, l'auteur apporte des solutions précises précédées d'un raisonnement très serré. Profondément imbu de l'esprit scolastique, le P. Shwalm établit ses principes et déduit ses conclusions par une suite de syllogismes parfaitement corrects ; il ne cherche nullement à dissimuler la chaîne logique de sa pensée sous une rhétorique quelconque. Cette forme rendrait aride la lecture de ce gros volume, si l'intérêt des sujets, traités à fond, ne faisait oublier toutes les questions extérieures.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'examen approfondi de chaque question, avec le seul souci de la vérité, et la pondération des solutions proposées ; on peut, certes, ne point admettre toutes les conclusions de ce volume, notamment sur l'aristocratie patronale ; mais on ne peut que rendre justice à la direction générale, à l'esprit de cet ouvrage, en même temps qu'à sa profonde loyauté, à sa sincérité et au grand effort intellectuel qu'il représente.

C'est un coup de plus porté au libéralisme économique, à la conception païenne de la propriété, et à la conception païenne de l'état. L'Auteur leur oppose les conceptions Thomistes, en harmonie avec les Encycliques de Léon XIII ; c'est une colonne de plus, une forte colonne dans l'édifice du catholicisme social, et nous nous en réjouissons sincèrement.

Pharasius. — L'*Egalité sociale* (Leymarie, éditeur, 41 rue St-Jacques. Paris).

Ce n'est pas une égalité absolue que demande notre auteur ; il admet, au contraire, très largement l'inégalité individuelle ; c'est *la domination* qu'il repousse sous toutes ses formes, esclavage, servage, salariat.

Le système qu'il propose, assez simple, ne nous semble ni suffisant ni pratique : ajouter à la devise républicaine le mot « *Travail* », rendre la Fraternité obligatoire par la perception d'une taxe destinée à alimenter les œuvres d'assistance, proclamer le Travail également obligatoire, en laissant chacun libre d'exécuter celui qui lui plaît et quand il lui plaît ; voilà, paraît-il, les mesures suffisantes pour assurer à l'humanité le bonheur et la paix.

Sans nier la valeur de certaines organisations, industrielles par exemple, prônées par notre auteur, et qui, d'ailleurs sont réclamées depuis longtemps, nous ne croyons pas à une transformation aussi radicale et aussi rapide que celle qu'il nous prédit.

Cette brochure est encombrée par la réfutation de systèmes auxquels personne ne pense, si ce n'est comme à des antiquités curieuses, mortes depuis longtemps. Cette sorte d'histoire de l'idée socialiste n'est pas exempte d'erreur, et il en est une que nous ne pouvons laisser passer : elle porte sur le rôle de l'Eglise, entièrement défiguré.

Il paraît, d'après notre auteur, que l'Eglise Catholique, loin d'avoir contribué à faire disparaître l'esclavage, l'a organisé, renforcé et approuvé Une pareille affirmation, en contradiction avec la presque unanimité des historiens, et avec tous les actes officiels de l'Eglise, nous est donnée sans preuve aucune, et appuyée sur la seule autorité de Patrice Larroque; on nous permettra de trouver que c'est peu : un seul historien presque inconnu, contre le consentement presque universel.

Pour porter de semblables accusations, il faut avoir preuves à l'appui ; sinon l'accusation est nulle et tombe d'elle-même.

A l'ensemble de la brochure, on peut faire ce reproche qu'elle donne l'impression d'être écrite loin de la vie, loin de l'action féconde.

Ce n'est point du cerveau d'un travailleur solitaire que sortira la société nouvelle ; c'est dans la vie sociale qu'elle se forme lentement ; ce qu'elle sera au juste, c'est le secret de Dieu.

O. Jean. — *Causeries sociales* (Bloud, 7, place Saint-Sulpice.

Nous trouvons, sous ce titre, une série de conférences fort intéressantes, attachantes même, qui nous rappellent les principes féconds de l'action sociale catholique ; prononcées devant un auditoire féminin et mondain, la forme en est remarquablement simple, attrayante ; aucun pédantisme, aucun terme techique ne vient étonner les oreilles novices dans ce genre d'études.

Notre auteur rappelle d'abord quel sont les devoirs de la richesse, et dénonce la gravité, souvent inaperçue, du péché d'omission ; après ces réflexions préliminaires, il établit l'excellence de l'action sociale,sur ce principe que mieux vaut prévenir que guérir, mieux vaut empêcher le travailleur de tomber dans la misère que de le secourir après sa chute. Les organisations syndicales apparaissent alors comme le plus puissant agent de relèvement des classes ouvrières ; et les dernières causeries donnent des conseils pour l'action pratique.

C'est un plan parfaitement logique, développé avec compétence dans un esprit vraiment catholique et vraiment social. Nous avons goûté particulièrement la franchise hardie de ces pages où M. Jean retrace l'histoire sociale du xixe siècle ; l'inaction incompréhensible des catholiques y est mise en lumière avec ses terribles conséquences ; on regrette de ne pouvoir tout citer ; en voici cependant un passage : « Un homme aux lueurs d'incendie de la Commune avait aperçu les souffrances du peuple révolté ; il se prit à l'aimer... Un catholique, au moins parlait, vibrant, ardent, enthousiaste, prêchant la fraternité et l'amour chargeant tous les préjugés reçus en vrai cavalier qu'il était ; et cette attitude courageuse, on peut le dire héroïque, cette conviction inébranlable dans la beauté de la cause soutenue, cette activité qui ne connutpendant des années,ni lassitude ni défaillance, sont des titres de gloire qui auréoleront à tout amais la mémoire d'un des plusgrands hommes de bien de notre temps: le comte Albert de Mun.

« Les catholiques, aux accents de cette voix éloquente, auraient dû s'unir et soutenir d'un même élan le mouvement naissant. Le firent-ils ? hélas ! vous savez la réponse... De Mun

ne perdit pas courage ; le vaillant lutteur par sa parole ardente, eut une large part dans l'adoption par la Chambre de cette loi de réparation, incomplète je le veux bien, mais néanmoins combien heureuse du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels. Avec cette loi les catholiques pouvaient regagner le terrain perdu, grouper les ouvriers catholiques sur le terrain professionnel, sceller à nouveau cette alliance du peuple et de l'Eglise qui a fait la grandeur de ce XIIIe siècle... ;c'était la tactique évidente... la seule susceptible de regagner les positions perdues. Les catholiques en eurent-ils seulement la pensée ? Hélas ! vous savez bien que non.

« Et alors, d'autres aidèrent les ouvriers à former ces associations désormais légales ; les embrigadèrent dans des organisations de lutte sociale, de haines des classes ; leur persuadèrent que les seuls moyens d'améliorer leur sort étaient la révolution sociale et la grève générale, et le grand effort des syndicats qui devait être un effort de pacification sociale, aboutit à la formation de la Confédération générale du travail. Et voilà pourquoi, parce que nous autres catholiques nous n'avons pas compris les souffrances des classes ouvrières..., nous trouvons dans les syndicats actuels ces tendances athées,révolutionnaires et antisociales que nous répudions. Mais à qui la faute si les syndicats sont ainsi sinon à nous autres, catholiques, qui n'avons à peu près rien fait pour qu'il en soit autrement ?

« La partie est-elle perdue ? Faut-il simplement se contenter de gémir. Non, certes, nous avons du retard mais nous pouvons le regagner encore... »

Voir nettement les difficultés, mais bien loin de se décourager redoubler de courage à chaque obstacle : c'est ainsi que l'on marche au succès ; c'est ce que font les catholiques sociaux. Espérons que leur voix sera entendue, et que chaque jour verra grossir leurs rangs ; espérons le pour l'avenir de la religion en France et pour la France elle-même.

Grillot de Givry. — *Le Christ et la Patrie.* (Bibliothèque Chacornac, 11 quai St-Michel).

Dès la première phrase de ce volume, on peut s'attendre à y trouver une thèse originale : « J'écris ce livre pour les catholiques, nous dit l'auteur, avec la certitude qu'ils ne voudront ni le lire ni le comprendre... Ceux auxquels il s'adresse m'accableront, je le sais, d'amers reproches et de protestations indignées. »

La doctrine pour laquelle M. Grillot de Givry prévoit un tel destin, c'est l'antimilitarisme et l'antipatriotisme, que l'auteur veut placer sous le patronage du Christ et de son Eglise : il voudrait voir les chrétiens « s'enlacer en extase comme autrefois aux Catacombes, s'étreindre comme en une grappe pressée, et formant de leurs corps un mur invincible, refuser l'obéissance et s'écrier : « Non, nous ne combattrons pas, nous ne connaissons plus d'ennemis ! Unis irrévocablement, nous sommes la chair, les membres du Christ ; nous sommes frères en une même croyance. Un même sang coule en nos veines. La royauté, la patrie, l'honneur ? vanité, néant ! Le Christ seul resplendit en sa gloire ! S'il faut mourir, nous mourrons en-

semble, immolés et sans défense, mais nul ne saura nous séparer, et c'est unis également que nous entrerons dans l'éternité bienheureuse ! »

Mais notre auteur ne s'en tient pas là ; non seulement il veut supprimer la guerre par le refus du service militaire, mais il aspire à la disposition totale des patries, remplacées par la Chrétienté universelle.

Enfin, il effleure la question sociale, sur laquelle il nous promet un volume ; il apporte brièvement sa solution à ce sujet : la suppression de la monnaie.

Nous ne crierons point comme le suppose M Grillot de Givry : « Théories monstrueuses et malsaines ! » ni : « Triste livre, produit infâme des époques de décadence sans honneur ni courage ! » ; nous ne crierons même pas : « Utopie, formidable utopie ! » Nous ne crierons rien du tout, nous allons mieux faire : examiner ces trois solutions et essayer de montrer ce qu'elles ont d'utopique, d'exagéré et de faux.

Que la guerre soit un horrible fléau, nous en sommes d'accord avec l'auteur ; mais où nous nous séparons, c'est sur les moyens de la combattre : pour lui jamais la guerre ne peut être juste ni nécessaire ; le chrétien doit donc toujours refuser l'obéissance, et ainsi la guerre disparaîtra.

Telle n'est point notre façon de voir ; avec toute la tradition catholique, nous croyons qu'il y a des guerres justes et des guerres injustes, et, que l'on peut combattre dans les premières en toute tranquillité de conscience ; sans vouloir nous étendre sur ce sujet, rappelons, d'après St Thomas, les trois conditions d'une guerre juste : une cause juste, l'autorité nécessaire, l'intention droite.

Certes, nous aimons la paix, mais nous ne la comprenons pas comme M. Grillot de Givry : « Il y a une paix mauvaise,dit M. Vanderpol : la paix est la tranquillitéde l'ordre non celle du désordre, et l'on ne saurait donner le nom de paix au triomphe. même paisible, du crime et de l'injustice. » « Ce que l'on blâme à juste titre dans la guerre, dit saint Augustin, qui admet la justice de certaines guerres, c'est le désir de nuire, la cruauté de la vengeance, une âme implacable, ennemie de toute paix, la fureur des représailles, la passion de la domination et autres sentiments semblables. »

Ces sentiments sont-ils nécessairement inséparables de la guerre ? Notre auteur dit oui ; nous disons non, tout en reconnaissant que, dans la pratique, ils existent presque toujours chez les belligérants. C'est, sans doute, l'une des causes du grand mouvement pacifiste que nous voyons se développer aujourd'hui. A ce sujet, il nous faut relever certaines erreurs dans le volume en question.

M. Grillot de Givry semble croire que deux partis seulement sont en présence : d'une part les antimilitaristes partisans du refus d'obéissance en toute occasion, d'autre part les adorateurs de la guerre, réclamant la guerre à outrance, ceux que l'on a appelés les bellicistes. En réalité la question est plus complexe, et il faut compter au moins trois opinions, la troisième est celle des pacifistes modérés qui acceptent le devoir militaire dans l'état actuel de l'Europe, sans considérer la guerre comme

quelque chose de divin ni de sacré et sans perdre l'espoir de la voir disparaître un jour.

Ils travaillent même à cette disparition, et d'une façon que je crois incomparablement plus efficace que la manière violente des antimilitaristes qui provoquent une réaction belliéiste et militariste : de puissantes organisations qui grandissent chaque jour se rallient autour de cette conception du Pacifisme : un congrès tenu à Clermont-Ferrand en 1911 les réunissait en un travail fraternel ; et à côté de sociétés d'esprit plus ou moins laïque ou neutre, on voyait les représentants de la Ligue des Catholiques Français pour la Paix (ancienne société Gratry pour le maintien de la Paix entre les Nations, section française de la Ligue internationale des Pacifistes Catholiques). Voilà qui répond au reproche que M. Grillot de Givry fait aux catholiques, de ne point prendre part au mouvement pacifiste.

Une phrase mérite spécialement d'être relevée : « Des congrès pour la paix universelle, se forment, lisons-nous, symptômes évidents du malaise général provoqué par le developpement colossal du matériel militaire ; mais l'Eglise n'a pas la gloire d'y être représentée. » Notre auteur semble croire ici que, si l'Église catholique n'est pas représentée aux Congrès de la Paix aux Conférences de La Haye, c'est par indifférence ou hostilité ; la vérité est toute autre : si l'Eglise n'a pas été représentée à la seconde conférence de La Haye, par exemple, dont on voulait, je crois, lui donner la présidence, c'est à cause de l'opposition formelle de l'Italie, qui déclara se retirer si l'on admettait un représentant du Pape ; la raison alléguée pour motiver cette conduite inqualifiable, c'est que le Pape n'était plus un souverain depuis la prise de Rome ; le Quirinal considérait comme incorrect vis-à-vis de l'Italie l'admission d'un représentant du Vatican dans une conférence où n'étaient représentés que des Etats souverains. Pour ne point envenimer la discussion, et pour ne point faire avorter le Congrès, le Vatican ne voulut pas s'appuyer sur sa souveraineté temporelle de droit, sur sa souveraineté spirituelle de fait, et se retira. Ainsi c'est l'amour de la paix, qui motive cette absence que M. Grillot de Givry reproche à l'Eglise.

Notons d'ailleurs que Léon XIII et Pie X ont fréquemment appouvé les efforts pacifistes. Le Bulletin de la Ligue des Catholique français pour la paix a cité à ce sujet plusieurs documents que nous recommandons à notre auteur.

Nous venons de voir ce qu'il faut penser du refus d'obéissance militaire dans toutes les circonstances ; mais il faut pousser la discussion plus loin : l'auteur est logique en préconisant ce refus puisqu'il ne reconnaît point l'existence des patries ; et au fond, c'est toute société temporelle, indépendante de l'Eglise société spirituelle, qu'attaque ici M. de Grillot de Givry.

Voici quelques lignes où cette thèse apparait très clairement :

« Le plan complet de la civilisation chrétienne, de la conquête de l'univers par le Christ, comportait, avec l'internationalisme, l'unification des races, et l'abolition des patries, de

la guerre et des armées, un complément indispensable dans la suppression du capital.

« Pour atteindre ce but, les chrétiens eussent dût poser les bases d'une convention rigoureuse, en vertu de laquelle ils se fussent engagés par serment sur les Saints Evangiles, dès leur affiliation à l'Eglise, à s'abstenir, *entre eux*, de l'emploi de l'or comme signe des relations vitales.

« Celles-ci devaient s'établir désormais par voie d'échange, comme il convient entre hommes fraternellement régénérés par la grâce. Les évêques devenaient les médiateurs chargés de régler les droits et les devoirs de chacun suivant ses besoins et ses aptitudes et de supprimer les injustices sociales en assurant la vie de tous »

Nous discuterons tout à l'heure le point de vue économique, il n'est question pour le moment que du point de vue politique, et la mission qui est ici donnée aux Evêques.

Il est bien évident qu'avec cette organisation, toutes les patries se seraient confondues, mais aussi les deux sociétés, temporelle et spirituelle ; et les deux pouvoirs se seraient réunis dans les mêmes mains. Or ceci est contraire à l'ordre naturel à la tradition catholique et en particulier aux enseignements de Léon XIII.

Tous les docteurs enseignent à l'envi, que, si la constitution de l'Eglise est divine, les fidèles ne devant jamais y porter une main sacrilège, par contre, le soin des intérêts temporels, le gouvernement de la cité, la constitution de l'Etat sont laissés par Dieu à la libre initiative des hommes, pourvu qu'ils respectent les principes essentiels de l'autorité et de la liberté. Ainsi à condition d'éviter la tyrannie et l'anarchie, également immorales et mauvaises, chaque peuple formant une unité politique peut choisir la constitution qu'il préfère, et régler comme il l'entend ses intérêts temporels, pourvu toutefois qu'il ne viole pas la Justice.

M. Grillot de Givry nous semble soutenir ici une sorte de droit divin des évêques, qui, tel qu'il l'entend, n'est pas plus théologiqne, au point de vue temporel, que le droit divin royal des docteurs gallicans.

Quant à la suppression de la monnaie, elle ne nous semble ni réalisable ni souhaitable. C'est un moyen d'échange très commode qui simplifie considérablement les relations économiques ; si M, Grillot de Givry veut supprimer le capital, il n'a qu'à prohiber le prêt à intérêt, ce que l'Eglise a fait pendant longtemps : à l'heure actuelle, d'ailleurs, elle n'autorise les fidèles à profiter de la latitude laissée sur ce point par les législations modernes que sous réserve des décisions qu'elle pourra prendre à l'avenir. Il y a en cette matière assez complexe plusieurs distinctions à faire, et toute une doctrine à exposer ; nous ne pouvons que renvoyer aux volumes spéciaux. (1)

D'une façon générale, on voit que M Grillot de Givry fait à l'Eglise certains reproches qui ne peuvent s'appliquer qu'à certains catholiques ; Léon XIII et Pie X ont montré récemment

(1) Garriguet : Prêt à intérêt, usure. (Bloud).

que l'Eglise ne craignait pas d'aborder les questions nouvelles : qu'il s'agisse de Démocratie ou de Pacifisme, c'est toujours là que se trouvent les solutions véritables, en même temps que la force féconde qui peut les faire aboutir.

CARL DE CRISENOY.

CRITIQUE DRAMATIQUE

THÉATRE DE L'ODÉON : *Aux Jardins de Murcie*, pièce en trois actes de M. José Félin y Codina ; traduction de MM. Carlos Batlle et Antonin Lavergne.

C'est le cas pour *Aux Jardins de Murcie*, cette manière de tragédie rustique en trois actes dont Monsieur Antoine nous a offert le spectacle dans la dernière de ses matinées inédites du Samedi. Deux hommes luttent pour la possession d'une même femme. Voilà tout l'argument de l'œuvre. Le développement de son action n'aura pour objet pas davantage que les alternatives de succès de l'un ou de l'autre de ces hommes. Ce qu'ils sont au début, ils le seront à la fin : violents, passionnés, farouches et toute la beauté de l'œuvre réside dans la force de leurs sentiments respectifs.

A aucun moment, ils ne s'élèvent au dessus de leur débat. Enfermés dans les limites passionnelles de la nature humaine, ils sont tout uniment des hommes réels et vrais, puissants et simples, grands et beaux de toute la grandeur et de toute la beauté positive de l'individualisme qui s'attache à ce qui relève uniquement de la chair de l'homme. N'est-ce pas là la part réelle du Naturalisme ? Que si vous en voulez la preuve il vous suffise de vous souvenir de la merveilleuse interprétation de MM. Hervé et Joubé. Rappelez devant vos yeux cette figure émaciée du mourant que nous présentait M. Hervé ; évoquez cette puissance de l'amour qui le rongeait comme une fièvre et d'où il tirait la force de se survivre, entendez encore les cris superbes de la passion qui le tourmente et vous vous rendrez compte de ce que contenait de vérité vivante ce Javier qui permet à un artiste comme M. Hervé de se révéler enfin avec toutes ses qualités exceptionnelles de comédien et d'artiste valeureux.

Pour M. Joubé nous ne pourrions rien dire qui n'ait été dit déjà et nous l'avons retrouvé égal à lui-même en face de l'excellent partenaire qui lui donnait la réplique. Le malheur voulut qu'une erreur de distribution ait fait attribuer à Mlle Lucienne Guett un rôle qui ne convenait point à ses qualités de grande coquette, en sorte qu'elle ne put, malgré tous ses efforts, soutenir dans le ton où il l'aurait fallu, celui profond et grave de la tragédie, le jeu splendide de ses deux camarades.

Les deux hommes se disputent donc une même femme : Maria del Carmen. Comment sont-ils devenus rivaux ? voilà ce qu'on nous explique pendant un long premier acte privé d'action puisque tout y est consacré à des préparations aussi savantes qu'indirectes, à des déterminations puériles qui sont affai-

(1) Voir *Les Entretiens Idéalistes* du 25 Décembre 1911, p. 332.

res du cabinet de travail et non de plateau, à des récits épisodiques sur le passé des comparses et les mœurs espagnoles, à tout lun chaos dont les éléments utiles seront repris et mis en valeur ultérieurement pendant que le reste rentrera dans l'ombre d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Ce sont là les erreurs de cette fameuse méthode expérimentale si chère au naturalisme qu'il a prétendu lui accorder valeur de doctrine esthétique. Tout ce vain travail de l'auteur n'a d'objet que déterminer des caractères et créer une atmosphère, création et détermination qui sont les conséquences de méditations dont on a tort de fournir les arguments intellectuels quand la mission de l'œuvre est de nous les présenter esthétiquement. Pourquoi l'auteur se place-t-il, dès le début, entre son œuvre et nous ? Point n'est besoin qu'il nous souffle ce que nous devons penser et de ses personnages et de l'objet de leurs actions. Quand le rideau se lève, le décor nous indique spontanément dans quel milieu l'action va s'accomplir, et l'erreur de l'auteur de *Aux Jardins de Murcie* est de nous avoir donné pour décor de son premier acte une place publique quand la tragédie a pour objet une action intime.

En conservant tout le nécessaire de ce premier acte, à savoir le débat entre Javier et Maria del Carmen, puis celui entre Maria et Dominico le père de Javier, en enfermant comme il était naturel cette lutte de sentiments individuels dans la chambre de Javier, nous aurions immédiatement été fixé sur la nature purement domestique de cette tragédie au lieu que nous commençons par croire à un conflit rural qui met aux prises les jeunes gens du village divisés en deux camps. Pour être nécessaire, puisqu'il explique l'origine du coup de couteau donné par Pasquale à Javier, l'argument n'en est pas moins accessoire, et cette manière importante de le présenter est d'autant plus inutile qu'elle se trouve à atténuer l'effet de la scène entre Dominico et Maria dont cet argument est le fond.

Cette scène, qui est capitale, puisque Maria y apprend que le père de Javier possède l'arme avec laquelle son fils a été frappé, et qu'il peut ainsi, non seulement dénoncer, mais encore faire infailliblement condamner ce Pasquale à qui Maria est fiancée devant la Vierge, à qui elle appartient par la toute puissance de leur amour, à la sécurité duquel elle s'est dévouée, comme elle nous l'a appris dans une scène précédente dont les paroles auraient également dû être prononcées ailleurs que sur une place publique, cette scène donc et avec elles toutes celles de la seconde moitié de l'acte, demandaient l'intimité d'une chambre close. Des murs étaient nécessaires pour arrêter la portée des paroles dangereuses, et c'est dans la maison devant laquelle nous nous trouvons au second acte que tout cela devait se dire pour y être en harmonie avec la nature intime de l'œuvre. Mais on a voulu nous montrer du document exact, créer une *atmosphère*, comme si l'atmosphère n'émanait pas de l'action même, si les premiers mots, les premières scènes ne devaient pas la faire naitre, et si elle résultait d'autre chose que des positions des héros vis-à-vis les uns des autres ? Milieu, atmosphère, déterminisme, autant de mots ridicules, qui nous entraînent à commettre de graves erreurs par la confusion à laquelle ils prêtent,

car ce qu'ils signifient *scientifiquement* a été connu de tout temps par les artistes sous des appellations purement esthétiques.

Ce tribut payé à l'erreur, nous entrons avec le deuxième acte en pleine beauté tragique. Du premier acte nous retenons naturellement les positions respectives des personnages et les sentiments qui les meuvent : Maria del Carmen, amante de Pasquale, est venue soigner l'homme frappé par celui qu'elle aime afin d'empêcher que le meurtrier soit dénoncé par sa victime. Javier s'est épris de Maria. Galvanisé par cet amour, il a guéri de sa blessure et maintenant qu'il est debout, maintenant qu'elle est certaine qu'il ne parlera pas, Maria veut se reprendre tout entière et se rendre à Pasquale car on commence à dire qu'elle le trahit. Mais cela c'est la mort de Javier qui n'est guéri qu'en apparence, dont toute la force vitale réside dans cet amour et à qui il faudra bien que Maria s'unisse si elle veut sauver définitivement Pasquale parce que, si elle s'y refuse, Dominico, le père, dénoncera Pasquale et fournira à l'alcade la preuve irréfutable qui est l'arme du crime. Et Maria s'immole.

Vous le voyez, nous sommes en pleine humanité. Les caractères de chacun des comparses nous sont nettement indiqués non par leur petitesse spécifique, mais par la grandeur même de leur sentiment. Maria, c'est le dévouement de la femme à celui qu'elle aime, Domenico, c'est l'amour paternel sacrifiant l'innocent pour le salut de son objet; Javier, c'est l'amour né de la reconnaissance, l'amour éperdu et naïvement égoïste du faible pour celle qui l'a sauvé de la Mort, ou plus justement qui l'en a éloigné. Pasquale, c'est l'amour dans la toute puissance exclusive et farouche de son droit. Tout cela est simple, éternel, puissant, et cela seul régit l'œuvre qui atteint par là à la plus noble grandeur,sans cesser de reposer sur un fond d'individualisme d'où elle tient son caractère indélébile de naturalisme. Le conflit de ces sentiments fait la substance du second acte Maria s'est résignée à épouser Javier. De son beau-père elle recevra comme cadeau de noces, le couteau avec lequel Pasquale a frappé son rival d'aujourd'hui. Les parents s'éloignent pour débattre les conditions du mariage, et après que Javier a dit son amour et sa reconnaissance à Maria il la laisse un moment seule. Alors paraît Pasquale qui vient chercher sa fiancée. Et la scène est superbe où dominateur et souverain, le jeune homme reprend possession de son amante, lui arrache le secret de son dévouement, et l'enveloppant de ses pas la fait se pâmer de joie sous l'ardeur de sa farouche tenbresse. Il y a là de la beauté parfaite et que M. Joubé a su drettre en valeur et à la puissance glorieuse de laquelle Mademoiselle Lucienne Guett a dû obéir jusqu'à en trahir l'émomon. Et cette scène ne le cède en rien à la suivante qui met en tirésence Javier et Pasquale. Maria est à moi,dit Pasquale... Non à moi! réplique Javier, dont Pasquale retorque le droit en apprenant à Javier que ce qu'elle connait de l'amour c'est à lui Pasquale qu'elle le doit. Et le chant est d'un lyrisme splendide où le jeune homme s'exalte à développer son argument qui lu vaut d'ailleurs la victoire. Mais il faut pour le salut de Pasquale que Maria soit à Javier. La jeune femme elle-même le recon-

naît, supplie son amant qui saura vaincre cette fatalité même. Et l'action s'élève,Javier et Pasquale vont rivaliser de grandeur d'âme. Au milieu des danses en l'honneur des fiançailles, Pasquale reparaît.Il vient se reconnaître publiquement coupable de la tentative de meurtre commise sur Javier. Il délie Maria de toute obligation, il commande à Domenico de fournir l'arme accusatrice. Qu'on l'emmène et le condamne, qu'importe. Maria ne sera pas à Javier. Ainsi nous demeurons en plein réalisme parce que nous ne dépassons pas les limites de l'égoïsme humain. Il est à tout instant le principe qui meut les personnages, et c'est encore lui qui conclut à l'acte, car si Javier soustrait Pasquale à l'arrestation qui le menace, ce n'est que pour le tuer en combat singulier, cette nuit même, afin que lui non plus ne possède jamais Maria del Carmen.

Et pourtant il renonce à cette femme. Il y renonce quand il sait qu'il va mourir. Oh ! ce n'est qu'après un douloureux et pénible combat avec lui-même et il fait davantage qu'y renoncer, il l'abandonne à Pasquale, il favorise leur fuite à tous deux, il s'établit en quelque sorte l'artisan de leur bonheur.

Si admirable que soit le renoncement, l'acte est faible. Il l'est d'abord par ses moyens,car l'auteur n'en tire pas le développement du jeu des passions de ses personnages, mais uniquement d'incidents purement matériels qui nous ramènent aux erreurs du premier acte : Le docteur qui soigne Javier vient préparer le père Domenico à la mort prochaine de son fils La plaie ne s'est cicatrisée qu'en apparence. En vérité elle s'est corrompue et a rongé les poumons : les heures même du malade sont comptées. Cela Javier et Pasquale l'entendent par surprise, et quelle qu'ait été l'habileté de M. Hervé pour justifier par sa mimique une défaillance qui le jette dans les bras de son rival, l'artifice n'en a pas été diminué par le talent de l'interprète. Revenu de son évanouissement, alors que le père est allé chercher les gendarmes, ne laissant à Pasquale que juste le temps de prendre quelque avance, Javier injurie d'abord son rival pour le contraindre à se battre. Pasquale refuse de tuer un mourant. Même il refuse de fuir si Javier ne lui donne Maria del Carmen. « Sauve toi ! sauve toi ! dit Javier Les gendarmes vont venir!» Seul? interroge Pasquale.—Seul ! – Alors je reste ! » Et l'affreux débat se prolonge jusqu'au moment où Javier consent au départ de Maria del Carmen. Et la tragédie s'achève sur un baiser qu'échangent les deux hommes avant de se séparer pour toujours.

Ce dénouement est imparfait. Superbe comme il l'est, le second acte demandait une conclusion moins artificielle. La renonciation de Javier n'atteint pas à la plénitude de la Beauté parce que la Mort imminente du malheureux lui ôte une grande part de sa valeur morale. Il peut renoncer aux joies de ce monde, celui qui sait qu'elles ne lui appartiennent plus, mais son renoncement est sans importance et c'est pourquoi, sachant qu'il va mourir, Javier n'accomplit rien d'héroïque. Et à dire le vrai, quelque beauté qu'ils atteignent dans leurs actes, aucun de nos personnages ne s'élève jusqu'à la parfaite splendeur humaine,parce que ces actes ne servent jamais que leurs passions. C'est par là que : *Aux jardins de Murcie* nous révèle ce

que le Naturalisme contient de purement esthétique. L'imperfection du premier acte tient à la rigoureuse application de la méthode expérimentale pendant que celle du troisième naît de l'impossibilité où s'est placé l'auteur de s'élever à la perfection enfermé qu'il est dans le domaine naturaliste. Il possédait avec Maria del Carmen le moyen de s'en affranchir et de donner au renoncement de Javier sa parfaite valeur, mais il a préféré à la beauté morale du sacrifice de la jeune fille, sacrifice naturel et dont elle parle incidemment, la contrainte de la mort, cet anéantissement physique de l'individu.

Mais le second acte jouit de la parfaite splendeur du chef-d'œuvre. Toute la puissance de beauté du naturalisme s'y révèle essentiellement comme celle de la puissance coërcitive de l'individualisme qui, selon la passion qui le meut, pousse l'homme à commettre dans le même moment les actions les plus contradictoires sans autre fin que son intérêt personnel. C'est aussi la conclusion de *L'Accord parfait* et des *Favorites*, me direz-vous ? Sans doute, c'est pourquoi les trois œuvres sont naturalistes, mais il y a la manière de l'être et je crois que la bonne est celle de l'auteur de *Aux jardins de Murcie*.

Ai-je dit qu'il était espagnol et qu'il se nomme M. Feliu y Codina ; que son œuvre a été traduite par MM. Carlos Battle et Antonin Lavergne ? Non ! Mais en quoi cela entame t-il notre critique qui ne porte point sur des questions de langage, mais sur des questions de pure esthétique communes à toutes les œuvres dramatiques où qu'elles naissent ? M. Feliu y Codina est naturaliste comme on le fut en France il y a quelque quarante ans, peut-être davantage, peut-être moins aussi en se souvenant de ce *Ramuntcho* dans les décors duquel sa pièce fut jouée. Le principal était qu'il soit artiste et il l'a été. Par là il ne date pas. L'Art est en dehors de toute école et de toute doctrine.

Théatre d'Astrée. — *La Plus forte* pièce en trois actes de M. L. Paternostro.

Le théâtre d'Astrée nous a donné, salle Femina, son second spectacle de la saison.

MM. Ed. de Christmas et G. Velloni avaient choisi pour le composer une sorte de tragédie moderne d'un auteur italien qui s'inspira visiblement de d'Annunzio. En voici le sujet :

Un sculpteur de talent a passionnément aimé une femme qui l'a trompé. Dans un moment de supplication ardente et de passion jalouse le malheureux eut un geste involontaire, brutal et décisif. La scène se passait sur un lac. Tous deux s'y trouvaient en bateau, la nuit. La femme est tombée à l'eau où son corps est encore.

Pour le mari il a pris une seconde épouse qu'il adore... et qui ressemble à la première. Quand le rideau se lève sur le premier acte nous voyons cette seconde femme fleurir un buste auquel travaille notre sculpteur. Ce buste qui pourrait être son portrait à elle est en fait celui de la morte que le meurtrier modèle malgré lui. Il réalise ainsi l'apparence matérielle du remords qui le hante. Ce remords tue son génie, ravage son nouvel amour et pousse au suicide sa seconde femme qui s'en va rejoindre la première dans le lac fatal. « La mort seule a

raison de la mort » a dit une viellle sorcière. Malheureusement la preuve n'en est pas faite. M. L. Paternostro a arrêté sa pièce au moment où la seconde femme part se noyer. Nous ignorons donc si notre sculpteur est rentré en possession de son génie. En vérité M. Paternostro a exposé en trois phases un schéma de tragédie moderne. Il en a déterminé les conditions possibles d'existence esthétique. Ses personnages n'ont pas d'autre rôle que de discuter ces conditions. Pour la pièce elle est à écrire. Toute la valeur de ce que nous avons vu est sans doute dans le développement verbal. Nous ne pouvons l'apprécier à sa valeur puisque nous avons entendu une traduction.

M. Séverin Mars a excellemment composé le rôle péniblement monotone du sculpteur. La mise en scène, bien que sobre, ne laissait pas de faire honneur à M. Perrin. Le théâtre d'Astrée nous paraît donc posséder tout le nécessaire pour atteindre au but que lui ont assigné MM. de Christmas et Velloni. Erreur ne fait pas compte.

Louis Richard-Mounet.

REVUES

Au temps où le pragmatisme était à la mode, nous avions dit qu'il était exposé à la fois aux critiques des spiritualistes et à celles des matérialistes. Dans la *Grande Revue*, M. Félix le Dantec attaque le pragmatisme au nom du scientisme. Quel dommage que l'on n'ait pas envie de défendre le pragmatisme ! Et comme on voudrait « entreprendre » des phrases comme celle-ci :

Pour moi, *scientiste* enthousiaste, le mot *philosophie* ne devrait plus avoir, au XXe siècle, d'autre définition que celle du mot *Science* ; les conquêtes de la méthode scientifique ont été telles jusqu'à notre époque que nous devons tout attendre d'elle ; il est impossible désormais d'accorder le moindre crédit aux éloquents sophistes qui construisent des systèmes incohérents sur des formules pleines d'obscurité ; en dehors de la Science, on ne peut espérer construire un édifice qui ait quelque chance de durer !

Le grand reproche que fait M. le Dantec au système de William James, c'est qu'il laisse à chacun le droit de choisir sa loi et son hypothèse. On comprend l'indignation de M. le Dantec. Un scientiste ne peut pas admettre que l'on jongle et que l'on accepte ou rejette à son gré une vérité scientifiquement démontrée.

De son point de vue, un catholique pensera la même chose. Mais il y a dans l'article de M. Le Dantec des pages de psychologie sincère, dont on nous saura gré de reproduire quelques passages :

Le premier résultat de l'investigation scientifique pénétrant dans les choses de la vie a été de nous montrer le néant de tout ce que nous aimons !

Certes, en présence d'une telle catastrophe, on comprend aisément l'attitude de ceux qui, ignorant l'esclavage auquel sont soumis les vrais adeptes de la Science, ont nié la valeur des découvertes dues à l'application de sa méthode. « Cela ne peut pas être vrai ! » se sont ils écriés en toute sincérité...

Je n'ai pas été, plus que les autres, à l'abri de cette crise douloureuse et j'ai écrit bien des phrases amères, après que l'introduction de la méthode scientifique en biologie m'eut montré la vanité de principes aimés, de la notion de justice surtout, qui m'est plus chère que toutes les autres notions. Mais mes blasphèmes n'ont pas été jusqu'à douter de la valeur de la Science ; je me suis seulement dit que *la vérité peut ne pas être bonne pour l'homme*,et, comme il y a dans cette affirmation quelque chose qui choque le sens commun, je me suis immédiatement demandé comment une telle horreur était possible. Je n'ai pas eu de peine à trouver la réponse à cette question, parce que fidèle à mon idée que la Science peut étudier *tout*, je place l'homme dans la nature au même titre que les autres objets et les autres phénomènes. La raison de cet antagonisme actuel entre la mentalité de l'homme et de la vérité que découvre la Science, je l'ai rencontrée dans l'histoire ancestrale de l'humanité. J'ai compris le rôle de l'erreur dans notre évolution, et qu'il y a aujourd'hui, dans notre structure intime, des rouages de première importance qui sont le fruit d'erreurs longtemps accréditées Pouvons-nous vivre avec la certitude que nos principes les plus chers sont le reflet d'erreurs ancestrales ? J'avoue que j'en ai douté d'abord, et que j'ai désespéré de l'avenir. Je me suis peut être hâté. Certes, l'évolution de la Science a été trop rapide depuis cent ans, alors que l'évolution de la structure humaine était infiniment lente ; il y a là une explication du malaise dans lequel vivent aujourd'hui ceux d'entre nous qui sont de vrais *scientifiques*, tout en étant des sentimentaux...

* * *

L'espoir n'est pas une matière scientifique, et celui que conçoit un homme quelconque n'a aucune importance pour les autres, même si cet homme est un vrai savant. Pour ma part, j'avoue que j'ai été longtemps à ce sujet dans un état de profond pessimisme...

L'humanité d'aujourd'hui n'est pas de taille ; elle a peur des vérités cruelles...

Ces déclarations ont quelque chose de tragique. Plus clairvoyant que Metchnikoff, M. Le Dantec ne nous permet pas l'espoir au nom de la Science. Le désespoir seul. Et il montre encore aux hommes que le scientisme ne peut être que la religion de quelques-uns.

—

M. H. Bonnet écrit dans *la Société Nouvelle* un article intitulé *Philosophie ou rationnelle ou charentonnesque*. La pensée de M. Bonnet nous paraît trop vague encore pour que nous la discutions.

—

Dans *le Mercure de France* du 1er janvier, M. Novicow répond à M. Jules de Gaultier à propos du darwinisme social.Il y a dans ces quelques pages d'excellentes idées. M. Jules de Gaultier avait accusé M. Novicow d'être pacifiste et chrétien. C'est, répond l'auteur, qu'il confond la lutte et la guerre ; et ce n'est pas la guerre qui a fait la civilisation,de même que si quelques guerres ont abouti à des unions, des milliers d'autres ont abouti au résultat diamétralement opposé :

« M. de Gaultier me taxe d'idéologue parce qu'il me croit rongé de christianisme. Or, il est facile de démontrer, par exemple, qu'un des préceptes fondamentaux du christianisme, « Aime ton prochain comme toi-même » est parfaitement conforme aux réalités sociales...

—

M. Jacques Reboul a publié dans *La Renaissance Contemporaine* la suite de son étude : *Toute la culture française*.

Le but de cette étude est de demander qu'on ne limite pas la culture française au dix-septième siècle, qu'on ne néglige pas l'admirable floraison lyrique du treizième siècle et qu'on ne réclame pas comme tradition nationale la culture catholique européenne.

—

Dans *Vers et Prose*, M. Saint Georges de Bouhélier donne des renseignements à la fois précis et émouvants sur la vie du poète Albert Fleury qui mourut cet été.

—

Dans *l'Occident* : Les métiers divins : *le Poète*, par Jean de Bosschère ; dans *Les bandeaux d'or* : un beau poème d'Emile Verhaeren : *Le roulier* ; dans *la Revue d'Europe et d'Amérique* : *Oscar Wilde en prison*, par un ancien gardien de la geôle de Reading ; dans *le Beffroi* : une enquête sur la littérature et la morale ; dans *le Catholique* : un article sur Barbey d'Aurevilly ; dans *le Parthénon* : un article contre la peine de mort.

Le numéro des *Visages de la Vie* est consacré à Charles Dulait, mort le 30 août 1911.

Le numéro du *Rythme* est consacré à Maeterlinck.

—

Revues parues. — *Cave Canem, la Plume, Revue Indépendante, la Chronique des lettres françaises, le Feu, le Parthénon, Le Double bouquet, Rythme, l'Echo littéraire du boulevard, l'Effort, les Feuillets, Occitania, le Divan, Les Facettes, l'Hexagramme, la Revue du Temps présent, les Rubriques Nouvelles, le Spectateur, les Pages modernes, Le Foyer, Les cahiers de l'Amitié de France, L'heure qui sonne, Revue des Français. Le Parvis.*

L'initiation, Le Voile d'Isis, La Raison catholique, L'Action française, La Croisade de la Presse, La Chronique de la Presse, Analyse et Synthèse, Le Bulletin de la Semaine, Le Théosophe, L'écho du Merveilleux, Luce e umbra, Le Graal, L'Analogie universelle, L'alliance spiritualiste. Psyché, etc.

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Nous sommes heureux d'annoncer que l'auteur de Celle qui pleure, *Léon Bloy, publie* : LA VIE DE MÉLANIE, BERGÈRE DE LA SALETTE, écrite par elle-même en 1900. SON ENFANCE *(1831-1846). L'illustre écrivain catholique a bien voulu favoriser* Les Entretiens Idéalistes *en leur permettant l'insertion de quelques pages de l'Introduction de son œuvre qui va paraître au mois de mars. (Librairie du Mercure de France).*

Introduction à la « Vie de Mélanie, bergère de la Salette »

Ascende superius.

Parmi les chrétiens qui ne rejettent pas le miracle de la Salette, nul ne pourrait sans s'élever à l'héroïsme du ridicule, prétendre que les deux Enfants Témoins ont pu être autre chose que des instruments infirmes.

Universellement on tient pour vérité indiscutable qu'ils étaient, en 1846, de petits paysans très grossiers, sinon imbéciles, choisis tels pour faire éclater d'autant mieux l'évidence d'une Révélation surnaturelle.

Tout au plus, à l'extrême rigueur, accorderait-on une lueur d'intelligence à Maximin qui ne publia pas son Secret et qui est, par conséquent, beaucoup moins gênant que sa compagne. L'historienne des premières années du pèlerinage, Mlle des Brulais, le représente comme un petit garçon d'une vivacité extrême, ayant parfois, en dehors de sa

mission stricte de narrateur, des saillies assez amusantes. Mais rien, absolument rien n'est concédé à Mélanie.

C'est « une *pauvre innocente*, une boudeuse, une entêtée », incapable de comprendre quoi que ce soit aux réponses, très souvent extraordinaires, qui lui sont inspirées. Ainsi parlait d'elle cette Mlle des Brulais, personne excellente, cela est certain, mais institutrice autant qu'on peut l'être et vingt fois incapable de soupçonner le mystère de cette vocation inouïe.

Après soixante-cinq ans, la glorieuse Mélanie morte en 1904, est plus vilipendée que jamais. Quand le thème de l'idiotie n'a plus été tenable, on a parlé d'imposture, de vagabondage, de rébellion criminelle, de... mauvaises mœurs. Des prêtres, des évêques même, qui auraient dû recommander leurs âmes sans amour à cette vierge pleine de miracles, se sont, au contraire, acharnés contre elle, quelques-uns jusqu'à en mourir de rage ; rendant ainsi manifeste l'importance unique et la non pareille prédestination de leur victime. On voit encore des ecclésiastiques pouvant être crus respectables, que le nom seul de Mélanie déséquilibre jusqu'à la fureur. On est même tenté de se demander si le nombre de ces malades n'a pas augmenté.

Lorsque l'histoire de la Bergère sera connue, on s'étonnera du chiffre incroyable des calomniateurs, obstinés jusqu'à l'apostasie inclusivement ; des désespérés, jusqu'à la mort dans les convulsions, par la seule cause de l'existence d'une très humble fille qu'on ne pouvait condamner ou proscrire sans être frappé au cœur.

Cette histoire cachée plus d'un demi-siècle avec une étonnante perfidie et infiniment peu connue, est parmi les plus déconcertantes et les plus tragiques. Je devais en être l'auteur et je le serai peut-être un jour. Les indispensables documents m'ayant été refusés, je suis, néanmoins, par bonheur et par grâce insigne, en possession de publier l'histoire, écrite *par elle-même*, des premières années de sa vie, pour obéir à l'un de ses confesseurs.

Mélanie avait alors soixante-neuf ans et on lui demandait d'écrire en français, chose difficile. Ayant habité, plus de

vingt-cinq ans, diverses contrées de l'Italie, habituée à parler et à penser en italien, son récit ne pouvait être qu'une *traduction* très naïve, saturée d'italianismes involontaires. Aussi éloignée de l'art d'écrire que de l'intention d'être agréable à qui que ce fût, sa très-simple narration est tellement extraordinaire qu'on peut dire avec assurance qu'il n'y a pas, dans l'histoire de tous les saints, une autobiographie comparable. *L'autobiographie d'une enfant !*

Car Mélanie est redevenue pour cela une petite enfant. Elle, si grande et si forte dans sa correspondance de femme, quand elle regarde le monde, s'interrompt alors complètement de savoir que le monde existe. Elle n'en sait rien, vraiment elle n'a que faire d'en rien savoir. Elle a trois ans, elle a quatre ans, elle a douze ans, et, sans le vouloir, elle s'exprime comme pourrait le faire une enfant qu'on interrogerait à ces différents âges. Elle ignore qu'il y a des lois humaines, une histoire humaine, un océan de choses autour d'elle. Elle ignore tout absolument, excepté Jésus enfant comme elle, visible pour elle seule et la nécessité de se configurer à lui par la souffrance. Elle est immergée dans une ignorance lumineuse.

Lorsque le vicaire de la paroisse de Corps entreprit de lui enseigner le catéchisme, elle raconte qu'elle n'y comprenait rien, les mots n'ayant pas de sens pour elle. *La lettre la tuait.*

Qu'on se représente une habitante du Paradis forcée de vivre sur terre, une petite créature, confisquée, séquestrée dans les gouffres de lumière ; ayant reçu, par infusion, la théologie la plus sublime, en même temps qu'une injonction infinie de n'être rien ; instruite par Jésus en personne qu'elle voyait, presque chaque jour, sous la forme d'un enfant et qu'elle nommait familièrement son « petit frère » ; transférée par lui — combien de fois ! — dans les palais inimaginables du ciel ; *stigmatisée* dès l'âge de trois ans et, sans même le savoir, opérant, comme on respire, les miracles des plus grands saints ; — qu'on l'imagine, cette petite montagnarde du Dauphiné descendue à peine des montagnes de la Liturgie des cieux, interrogée sur les rudiments par un bonhomme de prêtre aussi éloigné d'elle, en réalité, qu'il

pouvait l'être des fournaises de cette prodigieuse étoile, à peine visible encore, sur laquelle, depuis des milliers d'années, se précipite, assure-t-on, notre système solaire !...

« On l'envoyait ramasser du bois », dit-elle. Alors elle *voyait* « la Création des Anges innombrables, la rébellion d'un grand nombre, la Création d'Adam et d'Ève et leur chute... »

Que faire d'une pareille enfant ? Elle venait à peine de naître et déjà sa mère la haïssait. Cette haine étrange, hyperbolique, monstrueuse, que la narratrice par obéissance est bien forcée de mentionner tout en l'excusant ; cette aversion totale et soudaine pour une fille désirée avant sa naissance, fut elle-même une sorte de prodige, explicable seulement par la conjecture d'une sorte de prévision qu'aurait eue cette mère de la destinée surnaturelle de son enfant.

Ignorante et rudimentaire comme une barbare qu'elle était, un tel pressentiment, s'il exista, dut l'affoler, l'accabler d'épouvante, la pétrir d'horreur. Obscurément, elle dut supposer cette fille de sa chair conçue et engendrée,, pour son désespoir, de quelque démon... Toute la vie de Mélanie a été une continuation de cette épouvante et de cette horreur, et maintenant qu'elle a disparu, cela dure encore, la société chrétienne lui ayant été marâtre autant que sa mère.

On ne peut rien lire de plus bouleversant que le cri de cette abandonnée de trois ans à qui son petit Frère lumineux, soudainement apparu, promettait une maman. — « Une maman ! » s'écria-t-elle en pleurant, « j'ai donc une maman ! » Sa mère l'avait jetée à la porte, comme tant d'autres fois ensuite, au milieu de la nuit, par la pluie torrentielle !...

Je le répète, elle avait trois ans et pouvait à peine marcher. Elle se traînait dans un bois et y passait des nuits, des jours, des semaines entières, nourrie seulement de ce que lui donnait son merveilleux Frère, sans que personne pût la rencontrer ni l'apercevoir, étant devenue invisible et intangible, transportée souvent dans les habitacles dont saint Paul n'osait pas parler.

Quand elle reparaissait à la maison paternelle, c'était pour y recevoir les traitements horribles de sa mère qui ne voulait pas qu'elle fût la sœur de ses frères, exigeant de ceux-ci qu'ils ne la nommassent que la *Muette*, la *Louve*, la *Sauvage*, et la rejettant dehors aussitôt que l'absence du père le lui permettait. Il fallut un miracle de tous les jours pour que cette petite fille ne mourût pas.

Elle avait environ six ans lorsque, pour s'en débarrasser, on en fit une bergère en service chez des étrangers. Alors, commencèrent de nouveaux prodiges tels, en vérité, qu'on peut demander s'il y a jamais eu de sainte aussi constamment, aussi exceptionnellement favorisée. Il suffirait peut-être de signaler l'endroit inouï où elle raconte les visites que lui faisaient les bêtes de la montagne :

« ... Quelquefois, particulièrement quand la neige couvrait encore les cimes des montagnes, les loups, les renards, les lièvres cherchaient à manger ; alors je leur distribuais mon pain et ces bêtes étaient contentes ; puis je leur parlais du Bon Dieu... Mon très Révérend et très cher Père, il m'est difficile de me rappeler ce que je disais à ces bêtes. Je sais qu'elles m'ont fait honte plusieurs fois par leur obéissance à moi, ver de terre de qui elles n'attendaient rien. Je racontais à ces animaux leur création par la parole toute puissante de notre Dieu éternel comme me l'avait enseignée mon bon Frère et je les engageais à chercher partout leur nourriture, sans causer de préjudice aux hommes, leurs maîtres et leurs rois parce qu'ils sont créés à l'image de Dieu par les puissances de leurs âmes et sont encore les images de Jésus-Christ par leurs corps, etc., etc. En premier lieu un loup venait tous les jours et je lui enseignais ce que je pouvais. Cependant cela ne me plaisait pas beaucoup parce qu'il ne pouvait, comme l'homme, aimer d'un amour de connaissance et désintéressé. Il me rendait service en ce sens que, parfois, j'aurais voulu pousser de hauts cris pour inviter tous les hommes de la terre à louer, aimer et glorifier notre divin Sauveur Jésus qui nous a infiniment aimés en donnant sa vie pour nous sauver...

« Bientôt augmenta le nombre des loups, des renards, des lièvres ; trois petits chamois, une nuée d'oiseaux venaient tous les jours, et alors faute d'hommes à qui parler du Bon Dieu, la Louve leur prêchait, puis *on* chantait le cantique : « Goûtez, âmes ferventes... » Tous donnaient signe de grande attention et inclinaient la tête aux très saints *Noms* de JÉSUS et de MARIE.

« Les loups venaient ensemble à l'heure fixée ; les renards venaient ensemble ainsi que les lièvres, les chamois et les oiseaux. (Un serpent vint aussi, mais fut renvoyé.) Une fois arrivé, chacun de ces animaux prenait la place qui lui avait été assignée et écoutait. Puis dès qu'ils entendaient la fin qui était à peu près celle ci : « Sit nomen Domini benedictum ! », ils faisaient les fous ; surtout les renards faisaient des espiègleries à leurs confrères loups ; ils les mordaient à l'oreille, à la queue ; ils donnaient des tapes avec leurs pattes aux lièvres et les faisaient rouler ; ils tiraient en arrière les petits chamois par leurs petites queues, etc. Dès que je leur disais de se retirer, tous partaient... »

On croirait lire les *Fioretti*, mais combien d'autres choses encore !

Je ne résiste pas au désir de citer un miracle très différent dont le caractère biblique m'a fortement impressionné :

« Un jour, j'étais allée un peu loin pour faire paître mes vaches, quand, vers l'après-midi se déchaîna une grande tempête : les tonnerres grondaient incessamment tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la pluie tombait à torrents ; je pris le chemin du village avec mes vaches ; j'aurais voulu pouvoir faire autant de mille millions d'actes de louange et d'amour de mon cher Jésus qu'il tombait de gouttes d'eau. Arrivées à un certain endroit, mes vaches s'étaient arrêtées et voulaient revenir en arrière. C'était le ruisseau qui avait eu une crue énorme, étant situé entre deux montagnes qui lui donnaient leurs eaux. Dans les temps de pluies ordinaires, en faisant rouler des grosses pierres dans le ruisseau, les personnes pouvaient le passer, en allant d'une pierre à une autre ; et les vaches pouvaient passer aussi sans grand danger de se noyer. Mais, ce jour-là, c'était humainement impossible. L'eau était très haute et elle descendait avec fracas, emmenant avec elle des pierres, des rochers et des arbres, et cette eau était bourbeuse. J'étais bien dans la peine. Je voyais que mes bêtes souffraient et étaient effrayées. Je m'adresse à ma maman, je lui expose ma crainte. De fait mes vaches ne m'appartenaient pas, et s'il leur arrivait malheur, c'est moi qui devais en rendre compte à mon bon Dieu. En un instant je vois mon cher Frère près de moi qui me dit : « Ma sœur, n'ayez pas peur, venez. » Aussitôt je fais retourner mes vaches près du torrent en furie, puis je vais près de l'eau et mon petit Frère lève son bras droit sur le torrent. Il y fit comme un grand signe de croix et aussitôt le torrent resta coupé

du côté où il descendait. Mon Frère me dit : « Passez, ma sœur ». Je lui dis : « Attendez, mon Frère, que je fasse vite passer mes vaches ; et vous, mon Frère, passez aussi, passons ensemble ». Et nous nous donnâmes la main. Nous avons tous passé et arrivés à l'autre bord, je n'ai plus vu mon cher Frère. Dès que le torrent se coupa, le bruit et le fracas qu'il faisait s'arrêta tout à coup pour recommencer quand nous eûmes traversé. »

Je l'ai dit et il importe de ne pas l'oublier, Mélanie écrivait ces choses, forcée par l'obéissance et tout à fait à contre-cœur. On doit donc supposer le strict nécessaire, c'est-à-dire l'omission volontaire ou involontaire d'une multitude de faits analogues pouvant être considérés par elle comme accessoires ou simplement itératifs et par conséquent négligeables.

D'ailleurs son incroyable simplicité qui a été jusqu'au point d'ignorer *la différence des sexes*, même lorsqu'elle était devenue une vieille femme — ignorance qui était une autre sorte de miracle, — cette simplicité, qu'on pourrait nommer angélique, ne lui permettait pas toujours de séparer le naturel du surnaturel dans les choses de pure contingence. En d'autres termes elle pouvait et devait croire très ordinaires certains effets qui, pour d'autres, eussent été l'occasion d'une admiration ou d'une stupeur indicibles.

Elle voyait et sentait *en* Dieu. Elle était forcée de passer, si on peut dire, à travers Dieu, de percer une triple cloison de lumière pour arriver aux choses sensibles, aussi peu discernables pour elle que les pauvres meubles du laboureur quand il revient ébloui du grand soleil de la moisson. Cela est particulièrement observable quand son confesseur lui demande le détail de certaines guérisons miraculeuses et surtout quand il lui faut parler de ces stigmates qu'elle paraît cependant avoir cru le privilège de tous les chrétiens sans exception. « Si le bon Dieu fait tout ce qu'il veut, je n'en suis pas la cause », dit-elle. Cela lui suffit, éternellement.

Nous voici donc à plusieurs milliards de lieues de la petite paysanne inintelligente et grossière de la légende. L'objet de la présente publication est de la montrer ce qu'elle fut en réalité : un prodige de sainteté sous les appa-

rences du rien, ignorante autant qu'il se peut de tout ce que les hommes enseignent, et savante à faire peur de ce que Dieu seul peut enseigner. La célèbre Apparition, loin d'être une nouveauté pour elle, fut l'aboutissement nécessaire, voulu de Dieu, de toute la vie intérieure et profondément cachée d'une petite enfant qui avait dépassé les plus hautes cimes de la vie mystique et qu'on croyait la boue des chemins.

Léon BLOY.

Sherlok Holmes et le Héros moderne

La littérature policière s'est déchaînée sur notre vieux monde occidental avec un succès dont la violence même est faite pour impressionner nos esprits, attachés aux plus pures de nos traditions, et pour nous forcer à regarder de très près les raisons extra-littéraires, sociales peut-être, d'un tel engoûment. Qu'on ne s'étonne point si un semblable succès peut nous apparaître très complexe dans ses causes et très lourd dans ses résultats. Rien n'est plus redoutable que les transformations d'un sentiment collectif opérées très lentement, et aussi très sûrement sous l'action tenace de menus faits qui apparaissent pendant longtemps des plus insignifiants. Toute transformation générale du sentiment ne s'est réalisée que de la sorte, dans les siècles, puisque transformation n'est pas révolution. Et ce qui nous semble atteint fort subtilement par certaine littérature bien à la mode, est bien le sentiment général de notre race, ou plutôt la tradition la plus pure de notre sentiment.

Toute la force sentimentale collective se résume toujours, s'exalte, en un type de synthèse idéale vers lequel tendent les aspirations exaspérées et les désirs effrénés, un type qui sert de pierre de touche sentimentale à un temps sinon à une civilisation, et qu'on est convenu d'appeler : un Héros. La littérature policière américanisante veut nous imposer un type moderne de Héros, elle l'impose par le succès, et par la reproduction à un nombre infini d'exemplaires du même aspect humain. Quelques écrivains français, avec plus ou moins d'habileté, et presque toujours avec le moindre effort de talent, ont profité de la vogue, et ont façonné facilement un type héroïque *latin*, du même genre policier ; mais la copie est trop semblable à l'original pour qu'elle puisse nous intéresser autrement. Et avant de voir se multiplier les Sherlok Holmes ou leurs imita-

tions, livrées sous des noms divers, il est intéressant de savoir jusqu'à quel point l'amusement du nouveau héros du feuilleton peut influencer, et très mal influencer, notre conception la plus profonde du « type héroïque » de notre temps.

Il n'y a pas longtemps, un théâtre parisien a pu réaliser de grosses recettes avec l'exhibition d'un Sherlok Holmes adapté à la scène française. C'était pendant l'été. Le public assez curieux d'un été parisien, composé de marchands, d'ouvriers, d'artistes et de lettrés attardés dans la capitale avec indolence et ennui, remplissaient la salle chaque soir. En même temps, dans la lointaine citadelle d'Orange, une foule bariolée de poètes et de snobs grouillait dans le théâtre à ciel ouvert laissé par les Romains, et repris depuis quelques années pour des organisations annuelles de fêtes tragiques assez semblables à des foires, à des « foires aux tragédies ». Les deux spectacles auxquels on pouvait assister dans l'espace de la même semaine, étaient assez significatifs pour qu'on pût se livrer à des considérations, et en tirer des conclusions inattendues et instructives.

Dans le théâtre parisien, on n'assistait pas à la tragique douleur d'Iphigénie, de Médée, d'Oreste ; les têtes chevelues de ceux qui font profession de poésie ne formaient pas, dans la salle, une sorte de chorus sympathique aux grandes douleurs antiques. Cependant l'intérêt très vif soulevé par la pièce tirée d'un roman fameux, l'émotion singulière, l'attention et la tension nerveuse des spectateurs, haletants pendant les pauses et satisfaits par les conclusions des rapides tableaux, étaient réels. A Orange, c'était le bruit particulier au déchaînement de l'enthousiasme méridional, c'était l'exaltation collective, la joie bruyante de milliers de personnes réunies dans la même « zône solaire », quelque chose de factice et de stérile, de momentané et d'inutile, qui faisait penser mélancoliquement au succès de réelle émotion de la pièce policière.

Je dis : mélancoliquement. Car ces spectateurs qui remuent violemment pendant trois jours la vieille citadelle provençale, représentent ou devraient représenter la plus haute poésie de la race, de la race méditerranéenne qui recompose ses fêtes tragiques, ses grands spectacles de l'exaltation unanime, qui veut renouveler en rythmes de pure poésie le spectacle antique : joie des Grecs et jouissance des Romains.

Mais ils se réunissent avec une volonté d'enthousiasme trop arrêtée d'avance, enthousiastes *a priori* plus de cette volonté que des joies profondément et simplement poétiques que le spectacle tragique pourrait leur révéler. Si le vent couvre la voix des agonistes et gâte l'harmonie artifi-

cielle de leurs gestes, la foule des amateurs d'art tragique s'en va désillusionnée. Le vent peut distraire et détruire la fête, dont le sens est en très grande partie confié à la sonorité de la gorge et à la traditionnelle harmonie plastique des acteurs, plus qu'aux œuvres de poésie que les organisateurs exhibent. Les poètes de ces fêtes méridionales perpétuent une conception du spectacle qui confond le tragique et le pathétique, et ils demandent à leurs scènes d'art tragique des sursauts charnels, des sanglots spirituels, plus que de longs et profonds frissons de la pensée. Ils méconnaissent le pélasge Eschyle, le poète créateur des grandes terreurs paniques, et ils adorent l'attique jongleur du pathétique que fut Euripide et ceux qui l'ont imité. Si le vent se mêle à la fête, rien ne va plus, les attitudes des acteurs sont détruites, et elles ne répondent plus à ce que des milliers de spectateurs leur demandent, elle ne priment plus la tragédie. Or ces fidèles des fêtes tragiques ne servent pas seulement les intérêts matériels de quelques organisateurs plus ou moins avisés, ou les intérêts spirituels d'une école poétique, mais ils représentent tout un mouvement idéal et sentimental de la race, l'essor nouveau de l'esprit tragique méditerranéen le plus profond. Ils seraient idéalement ceux qui gardent le feu sacré qui devrait brûler sur l'autel des Héros antiques, ceux qui continuent en œuvre et gardent intact dans la vie la conception du Héros, telle que les siècles de notre atavisme et de notre culture nous l'ont transmise : mythique avec Hercule ou épique avec le Cid.

Mais ce qui semble le plus redoutable pour la tradition héroïque de la race, c'est que les nouvelles fêtes ne servent point non plus à la cause de cette tradition. On y va comme à une foire. On s'y enivre de soleil et de bruit, on découvre des motifs d'une exaltation toute éphémère dans le Soleil, dans l'Arc de Triomphe, dans le Mur trop fameux du théâtre. On est loin spirituellement de la tragédie qu'on joue en même temps que de la Vie, sans cesse nouvelle, qu'une tragédie de pure poésie moderne devrait représenter pour des hommes nouveaux. Et chaque être n'est pas une âme qui se féconde et se prépare là à de grandes conquêtes spirituelles ; il n'est qu'un élément de la foule, énivrée vraiment de sa propre volonté d'ivresse et de celle des autres, dans un endroit qui fait penser à un Lourdes esthétique, où l'esthétique est faible, et où les foules manquent de la foi et de la grâce. Le Héros antique, celui très pur de la race, n'a de la sorte ni culte, ni temple. Son image meurt, sa fécondité spirituelle s'épuise. Les quelques représentations tragiques que la Comédie Française se plait à accorder, sont trop confondues avec le

nombre des « pièces » qu'on y joue, auxquelles, en tant que spectacle, elles sont égalées, pour qu'elles ne s'alourdissent, d'année en année, d'un sens archaïque peu fait pour en accroître le rayonnement spirituel.

Et voici que du Nord le Héros nous arrive, déguisé en homme moderne, très correct dans sa redingote sombre, ou dans son ample robe de chambre, ou dans sa veste de touriste. Il nous arrive avec une casquette drôle sur la tête, le cigare à la bouche. Et il nous force à réfléchir, il nous fait penser, sans se soucier guère si le vent dérange les spirales bleuâtres de sa fumée, et en souriant, tranquille et plein de confiance, il nous annonce simplement la naissance de l'Homme nouveau, de l'homme des temps nouveaux. Il vient, Sherlok Holmes, des pages d'un mauvais roman, nous parlant dans une langue mal traduite, accomplissant devant nous quelques gestes qui de prime abord ne semblent ressortir que du domaine de la prestidigitation. Dans un théâtre, il s'exhibe comme un dominateur. C'est dans ce théâtre ouvert dans le cœur vicié, convulsé, épileptique de la merveilleuse métropole, que devant nos yeux et devant notre esprit triomphe le type humain d'une autre race, le héros anglo-saxon qui remplace le héros gréco-latin, qui sourit victorieusement devant le héros méditerranéen incapable désormais de se défendre.

En sortant du spectacle policier, après avoir assisté à la pièce mal faite, mal exprimée, au drame populaire et triomphal tiré du roman mauvais, le rythme particulier de la foule de minuit sur les boulevards, se révélait aisément. Les appétits et les volontés acharnées de la foule moderne me semblaient se plaindre nettement sur les deux courants humains, qui, à la sortie des théâtres, des concerts, à minuit, vont, l'un vers le gouffre du sommeil réparateur, l'autre vers le tourbillon de la veille orgiaque. Le mauvais drame avait donné la signification réelle de l'homme moderne qu'on chercherait en vain dans le bruit méridional des artifices théâtraux. Un jour sans doute les fêtes tragiques retrouveront une grande et noble signification féconde dans tous les esprits. Ce sera le jour où les organisateurs de tant de spectacles de plein air, trop âpres au gain, auront cédé la place à d'autres qui feront appel aux forces nouvelles de poètes encore inconnus et dignes. Aujourd'hui, c'est Sherlok Holmes qui apparaît comme un Homme nouveau, comme l'*Homo-Novus* — le Héros mo derne. Les revues à gros tirages s'en disputent des récits. Le public se nourrit, en souriant ou terrorisé, du modèle humain qu'on lui offre copieusement. La littérature s'en inspire. Et le petit jouet héroïque se révèle comme un réel et redoutable danger.

***

Quels sont ses caractères essentiels et représentatifs pour qu'il triomphe de la sorte ? Pourquoi son succès nous fait-il penser à *autre chose*, à *quelque chose* qui est bien au delà de la curiosité pure et simple éveillée par un roman de feuilleton bien réussi, par un mélodrame heureux ? Pourquoi les foules sont-elles tellement impressionnées par ses gestes, qu'elles le suivent anxieuses, et suivent de même tous ceux qui le rappellent, ses sosies créés par d'habiles imitateurs ? En un mot : quel est le « secret de vie » qu'il apporte ?

Le public le suit sans doute ainsi qu'il suit, l'aimant ou le haïssant, tout protagoniste qui lui est bien présenté par un habile organisateur de scènes. Se passionnant pour ses gestes, le public veut naturellement qu'il triomphe, et ses triomphes continuels l'enthousiasment. Pourtant cet enthousiasme singulier pour ce personnage singulier a une valeur aussi toute particulière de modernité qui vaut qu'on s'y arrête. Le secret de vie qu'il apporte est justement dans sa synthèse étonnante de l'esprit et de la « manière d'être » modernes qu'il représente.

Les Anglo-Saxons ont répandu partout les signes de leur suprématie dans la vie moderne.

Il est vain de les regarder avec dédain du haut de nos tours médiévales ou des flèches de nos cathédrales, ou à travers les yeux sans paupières, les grands yeux morts, du Colysée, ou debout sur l'Acropole, en leur lançant la vieille insulte qui n'est même plus un cri de guerre : Barbares ! Leurs phalanges s'en vont compactes et graves sur tous les domaines de la vie, tournées vers toutes les conquêtes possibles. Notre vieille civilisation méditerranéenne se renouvelle avec peine. Eux, ils s'installent en souverains sur toutes les grandes routes du commerce, et ils pénètrent graduellement mais sûrement notre culture et nos mœurs. Nous pouvons encore chercher et trouver des rythmes nouveaux pour créer une nouvelle poésie, une nouvelle littérature de la vie antique ; eux, ils vivent une vie nouvelle. Notre race panlatine n'est pas encore vaincue, et nous connaîtrons un jour peut-être de nouvelles gloires, lorsque les races dites latines seront enfin saisies par la nécessité impérieuse de recomposer, au moins spirituellement, le Grand Empire méditerranéen, l'Empire aujourd'hui voilé par le brouillard des esprits où s'agitent des rivalités médiocres et où s'ébauche douloureusement la grande lutte religieuse. Cependant, notre esprit domine encore souverainement, et le plus grand artiste vivant, Rodin, est bien de notre race. Mais eux, ils vivent en grand nombre une

vie nouvelle. Ils dominent matériellement. Ils imposent les lois de la vie contemporaine.

C'est leur domination de l'esprit le plus matériel, qui est à redouter. Elle peut dessécher nos plus anciennes sources de bonheur, celles de notre sentimentalité toujours assoiffée, qui garde pour l'humanité la plus constante promesse de force idéalisée, de puissance spiritualisée. Le manque d'idéalité qui domine le monde contemporain, c'est-à-dire l'absence à peu près absolue d'une idée fixe collective religieuse et morale, est la cause de cet acharnement universel vers le bien-être matériel et immédiat qui a remplacé généralement dans les consciences l'Or-but à l'Or-moyen. La chose rare par excellence, l'Or, mise depuis les temps immémoriaux à la base des échanges, créée âme de la « Société », posée dans la mathématique féroce des collectivités humaines comme unité de mesure d'énergie entre les possibilités et les réalisations, le désir et l'assouvissement du désir, l'Or n'est plus le fleuve qui seul conduit au grand océan des exaltations vitales, la voie conductrice ; il est devenu l'Océan lui-même, le but suprême, la chose *grata* qu'il faut convoiter et posséder pour être heureux.

Mais si notre temps n'est qu'un crépuscule planant avec ses ombres et ses pâles clartés entre deux civilisations, dont l'une n'est pas encore morte et l'autre n'est pas encore née, si dans ce crépuscule des esprits, dans ce brouillard des âmes, on a pu canaliser toute sentimentalité dans le large et impétueux torrent de l'Or dominateur, en pliant toutes les énergies, en les forçant à la nécessité commune des bien-êtres à conquérir, on n'a pas pu *encore* créer, avec la sentimentalité de l'Or, la religion et la morale, de l'Or ! *Cela* reste toujours la chose immorale, cherchée, respectée, adorée, mais *immorale*. Quoique *cela* ait été de tout temps la pierre et le marbre, la matière première et nécessaire de toute l'architecture sociale, *cela* ne satisfait pas encore au besoin élémentaire de toute morale qui consiste à établir une norme, une convention d'amour et de tolérance entre les hommes d'une société, entre créature et créature. Au contraire, l'Or, devenu but suprême de toute convoitise, ne peut qu'accentuer toujours davantage l'hostilité fondamentale que l'homme, loup pour tout homme, garde envers son semblable.

La passion exclusive des moyens d'existence, synthétisés dans les échanges universels de l'Or, hypertrophie le sens de l'individu dans la société. Et la séparation entre les êtres, oubliée dans les grandes exaltations religieuses, anéantie dans les exaspérations épiques et patriotiques, cachée dans l'amour qui forme un couple, une famille ou un groupe quelconque d'hommes liés par une idée, par un

sentiment, ou par un *modus vivendi* communs, cette séparation instinctive et implacable devient dans notre temps de plus en plus évidente, acceptable et acceptée. La souveraineté de l'Or peut pousser à tous les héroïsmes, à tous les héroïsmes de la bête contre la bête ; elle ne pardonne pas aux faibles, elle n'admet pas les hésitants et les craintifs. Toute question de sentiment ou de pudeur n'est plus qu'absurde. L'Or souverain remplace ainsi l'idéalité par la nécessité. La Moïra des Grecs ou la Notwendigkeit de Zarathoustra, deviennent des abstractions trop hautes pour cette sorte de nécessité nouvelle, moderne, qui laboure de ses griffes toujours ensanglantées, la poitriue haletante des hommes nouveaux. Et l'on confond le processus séculaire de l'individualisation humaine, de la conscience individuelle réveillée peu à peu, de siècle en siècle, d'étape en étape, chez l'Homme, dans sa marche millénaire du S. O. au N. E. du globe, de l'Orient vers l'Occident selon le chemin du soleil corrigé par le chemin des astres. L'on confond volontiers cette individualisation qui affine la masse humaine, créant les grandes individualités et réveillant la conscience de chacun, ce qui forme le caractère essentiel de la vie de l'Occident, avec une sorte d'individualisme de la haine, créé par la souveraineté de l'Or. Tous les temps ont en quelque sorte voilé et amoindri la férocité de cette souveraineté, par la force des grandes idées et des grandes idéalités, des grands sentiments et des grandes sentimentalités collectives. Mais de notre temps l'on a voulu oublier que la bête humaine est en même temps, et davantage peut-être, un animal mystique.

Dans le large et tourbillonnant désordre de notre heure, on voit le besoin mystique s'exaspérer jusqu'aux petites folies des petites chapelles, des sectes innombrables et indéfinies qui s'épanouissent et meurent, solitaires et stériles, dans nos métropoles. Dès que quelques dames,américaines de préférence, ou en général anglo-saxonnes, se retrouvent ensemble, après un voyage dans n'importe quelle partie de l'Orient, elles créent une église ! Ignorantes et exaltées, elles sont toujours prêtes à accueillir et à couvrir d'or le premier charlatan qui semblera leur apporter un peu d'idéalisme, que ce soit dans une lutte contre l'alcool ou contre l'amour, ou contre une religion, ou bien dans une vision cosmographique dont les termes antiques d'affirmation deviennent ainsi régulièrement négatifs et vides. Et ces petites chapelles disséminées partout, et où l'or est largement répandu au profit des plus habiles et des fourbes, semblent garder le feu sacré du mysticisme dans le monde, et attirent tous les inquiets et tous les mécontents, égarés sans espoir de calme dans les domaines ardents de

la vie spirituelle. Le peuple s'en tient naturellement éloigné. Au peuple, qui s'insurge quotidiennement et odieusement contre la tyrannie de l'Or au nom même de cette tyrannie d'ailleurs, qu'il impose par ses incessantes revendications, au peuple on ne donne plus rien pour apaiser sa vie spirituelle. On endort son esprit. Et les grands endormeurs de l'esprit viennent de partout, ils surgissent partout, ils ont cent noms et cent langages ; mais ils ne voient qu'une clarté sur le monde extérieur et sur le monde intérieur, une seule clarté se répand par eux aussi dans les vallées et sur les montagnes, sur l'être qui marche et sur celui qui s'affaisse, une clarté jaune : celle de l'Or. Un être qui triomphe n'apparaît que comme une statue d'or, et celui qui est vaincu disparaît dans un brouillard d'or. Tout cela, au nom des principes individualistes les moins théoriques, les moins abstraits, les plus concrets et les plus immédiats : la vie de l'individu, la lutte de l'individu, la victoire ou la mort de l'individu.

***

Cette précipitation inconcevable du *processus d'individualisation* du monde est imposée par la race humaine qui aujourd'hui détient pour ainsi dire le pouvoir, donne la norme nouvelle à l'humanité nouvelle. La méthode de propagation de la volonté anglo-saxonne ne dédaigne aucun moyen, tout est bon qui converge au but fixé par les dominateurs : la conquête du monde par l'Or obtenue par l'exaltation de l'individu en soi. Contre ce romantisme exacerbé de la vie quotidienne, s'oppose, il est vrai, le fantôme du classicisme oriental, de l'énorme masse humaine aux mouvements lents, sûrs et terribles, qu'on désigne sous le nom du *péril jaune*.

Cette individualisation à outrance n'empêche aucunement la victoire ailée de l'homme qui triomphe quotidiennement du temps et de l'espace, par toutes les conquêtes de la vitesse au travers du globe et au travers de l'air. Une véritable sentimentalité de la vitesse, s'est imposée dans le monde et crée d'admirables énergies. Mais les caractères mêmes de cette sentimentalité dépassent les conceptions qui ont bercé l'humanité dans tous les temps. L'homme ne lutte plus pour l'affirmation d'une vision religieuse ou d'un sentiment de la race, où la convoitise la plus violente des terres à conquérir trouvait sa *stylisation idéale* sinon toujours sa justification morale. On dirait que l'homme nouveau se montre dans toute sa vérité, dans toute la vérité de ses convoitises, et que si un sentiment général est à remarquer dans notre humanité, c'est justement celui de la plus nette sincérité dans la crudité inexo-

rable des rapports entre les hommes. Une nouvelle idéalité naîtra peut-être de cette âpre sincérité. A présent, nous n'assistons qu'à la séparation individualiste la plus acharnée d'une civilisation encore anonyme et amorphe.

Les moyens qui semblent les plus insignifiants pour la propagation du culte de l'individu qui se vante d'avoir « tué tous ses dieux », sont cependant au contraire fort significatifs. C'est ainsi qu'on ne peut ne pas considérer très sérieusement certains moyens confiés à la presse populaire, tels ceux des fascicules répandus en très grand nombre dans la foule.

Des centaines de milliers de ces fascicules imposent chaque semaine sur tous les pays d'Europe, la marque de la suprématie reconnue aux Anglo-Saxons, celle du professorat de l'énergie. Dans les livraisons populaires d'aventures de Buffalo-Bill ou de Nick-Carter, « le plus célèbre détective d'Amérique », traduites en *toutes* les langues, il ne faut voir que des livraisons romanesques. Je vois des personnes de tout degré intellectuel et social extraordinairement passionnées pour ces sortes de lecture : des commis de magasins, des petits pâtissiers et des petits facteurs du télégraphe, et aussi, et plusieurs de mes amis « intellectuels » ne me démentiront pas, des gens de lettres et des artistes..... Chaque livraison contient, dit la couverture, un récit complet ; elle contient surtout *une leçon d'énergie individuelle.* Or Sherlok Holmes est le type représentatif du professeur d'énergie individuelle. Les chevauchées du romantique Buffalo dans les plaines immenses du sauvage Far-West évoquent la terre où fut combattue la dernière guerre de couleur des races, et où une race humaine est terriblement condamnée à disparaître de la face de la terre. Les péripéties très modernes du calculateur typique des crimes, Nick Carter, évoquent l'innombrable mystère criminel qui se noue et se dénoue chaque jour dans une métropole formidable, telle New-York, autour des deux grands et souverains facteurs de la vie moderne ; la Banque et l'Electricité. Tout cela compose chaque semaine des chapitres palpitants et ultra-réalistes d'un gigantesque roman de l'Or, qui se déroule dans le Far-West, où accourt une phalange mondiale de chercheurs d'or, et à New-York où l'Or donne un des mouvements les plus imposants à la vie moderne. Mais en réalité toutes ces feuilles continuent *surtout* à répandre les signes caractéristiques d'une race, à accroître la fascination de ses mœurs, et les résultats de la grande leçon d'énergie individuelle, qu'elles contiennent.

***

Aucune de ces leçons ne vaut cependant pas celle qu'apporte le Héros Sherlock Holmes.

Il est venu au milieu de nous comme un conquérant. On est forcé de reconnaître qu'il est le seul « type humain » créé par la littérature moderne, le seul « type humain » vraiment représentatif de tout un moment psychologique collectif, et par cela même le seul « héros ». Comme un héros, il réalise une synthèse d'attitudes et de mouvements collectifs très généraux. Il représente notre Société et notre culture, et il en est mathématiquement l'exposant. Voilà le « secret de vie » qu'il nous apporte, affirmant devant nous la supériorité utile de sa race.

C'est l'homme moderne parfait, le type idéal de l'homme moderne. Il est vain de hausser les épaules et de penser avec dédain qu'il ne s'agit là que d'un roman policier. Non. C'est *autre chose.* Sherlok Holmes, et point celui réalisé en la mauvaise littérature de M. Conan Doyle, très faiblement imité ensuite par l'auteur d'*Arsène Lupin,* point l'imitateur ou le continuateur d'Edgar Poë, mais le type humain qui répond à ce nom, demeure en nous longuement et nous force à penser à la perfection d'une volonté de vie toute moderne qu'il représente. Edgar Poë, le très grand précurseur de la sensibilité littéraire moderne, c'est-à-dire de l'introspection aiguë et tourmentée, *créa* sans contredit la première ébauche de ce héros, qui est le héros de la sagacité. Le chevalier Arthur Dupin, par exemple, n'avait pas encore toute la puissance d'un héros, et il est devenu tel, peu à peu, se développant dans le sens même de la Société où il a vécu littérairement ainsi pendant près de soixante ans. Edgar Poë n'a jamais voulu faire une nouvelle policière. Il est un des plus grands psychologues que les littératures aient jamais eu, et il ressentit dans son esprit les frissons de l'homme de son temps, du nôtre : il en ébaucha une silhouette et il lui donna un nom. Sir Conan Doyle, un épigone d'une force bien moindre, infiniment inférieure à son grand maître, a composé le héros *intégralement* devant le monde.

Sherlok Holmes nous enseigne une nouvelle manière d'être social. Il proclame sans doute l'idéal individuel anglo-saxon, idéal fait de précision, de psychologie minutieuse, d'énergie prudente et de ruse, et c'est par là qu'il renouvelle le sens héroïque de notre littérature romanesque et dramatique. Un nouveau héros prend la place du héros littéraire traditionnel. Cet idéal individuel anglo saxon de la force cérébrale et calculatrice, jette une ombre bien plus vaste qu'on ne s'en aperçoit déjà, sur l'idéal collectif méditerranéen de la force sentimentale de l'idéal, représenté par les anciens héros.

Un héros nouveau — celui de l'aviation trouvera peut-être un jour sa place dans la littérature. Jusqu'ici M. d'An-

nunzio a voulu l'ébaucher, mais son ébauche est mal réussie, car le héros n'est pas tel, et, dans le roman de l'écrivain italien, il n'est que le protagoniste d'une intrigue amoureuse, d'un homme qui fait de l'aviation. Il n'incarne pas un *type*, élevé par la multitude de ses semblables à une signification vraiment et souverainement synthétique. On s'est efforcé de créer littérairement le type héroïque moderne de l'explorateur, de l'héroïsme de l'inconnu géographique. M. d'Annunzio aussi s'y est essayé sans y réussir. Mais ce type héroïque a toujours existé, il a poussé l'Orient vers l'Occident, et la Grèce contre l'Asie, et Marco Polo en Chine et Christophe Colomb en Amérique... Un seul type littéraire moderne qui ait ce caractère synthétique d'une race, sinon d'un moment général de l'humanité, que nous demandons à un héros, a été seulement conçu par M. Paul Adam dans *le Trust*. Mais vraiment dans la vie réelle, les aventures de l'aviation sont jusqu'ici trop liées à des aventures purement financières, elles s'élèvent en général assez peu dans un plan de discipline nettement spirituelle, de désintéressement idéologique, pour qu'on puisse s'attendre à leur stylisation héroïque immédiate. Sherlok Holmes, lui, plus qu'un homme représente une attitude humaine. Et il la représente en synthèse, à la manière des héros. Seulement son attitude est exclusivement *cérébrale*, tandis que celle que notre tradition du classicisme du mythe d'Hercule jusqu'au romantisme des récits de cape et d'épée, a été essentiellement *sentimentale*.

Sherlok Holmes apporterait ainsi comme l'*Homo Novus* d'une époque qui manque justement de sentiments généraux capables de canaliser le besoin féminin et éternel de dévouement, d'abnégation nécessaire à régler la vie totale de la masse des médiocres, des foules. Notre société, telle qu'elle est, dans son organisation formidable et pourtant fort simple, est aussi admirable que le mécanisme, par exemple, d'un corps humain en mouvement. Toute l'inconcevable complication anatomique, physiologique d'un corps humain, se résout dans la simplicité toujours étonnante de la circulation du sang qui crée la chaleur intérieure, la vie de l'individu. Toute l'immense complication du grand corps social se résout dans l'étonnante simplicité de la circulation de l'Or, qui crée la chaleur sociale, avec toutes ses exacerbations et ses dépressions, comme dirait un aliéniste. Le mécanisme social garde ainsi, malgré tout, une palpitation fort bien rythmée et harmonisée.

Dans les époques comme la nôtre, où, ainsi que je l'ai dit, le fleuve de l'Or ne porte plus les houles lumineuses vers quelque océan de quelque grand sentiment général, mais demeure comme le but unique du plaisir et de la

jouissance du monde, tout en manquant de la grande idée fixe, religieuse ou morale qui seule engendre les grandes renaissances, la société humaine reste debout et garde et accroît sa puissance. Son organisme très compliqué est donc merveilleusement construit. Le moulin qui transforme sans cesse la graine du monde en lumière de pensée et de sentiment, tourne les roues immenses de la vie sociale dans le sang humain. Et lorsque l'absence d'un sentiment général pousse l'homme à n'adorer que lui-même, et arrête toute son espérance dans le sillon où il croit trouver de l'or, bien et but uniques, l'homme fait triompher l'individu, impose le partiel au total, l'individu à la collectivité, une réalité purement analytique à une vision amplement synthétique. L'instinct de chacun tend librement à son triomphe. Le sang qui meut les roues immenses de la vie sociale est versé sans ivresse. Et l'époque individualiste s'acharne superbement vers l'avènement de sa souveraineté. Sans l'unanimité, sans la concorde et l'espérance unanime, tournées vers un grand but commun, le mysticisme s'éloigne de la vie, se réfugie dans quelques âmes plus sensibles et inquiètes, le matérialisme le plus précis force sans cesse l'individu à regarder *sa* réalité, à lutter pour *sa* réalité, à la défendre et à l'exalter. Les Anglo-Saxons représentent aujourd'hui notamment dans le monde cette volonté. Sherlok Holmes la résume.

Celui-ci est donc l'*Homo Novus* d'une époque qui manque de sentiments généraux, et il représente l'exaltation d'une synthèse strictement individuelle qui est celle de notre temps. Le collectivisme, qui put apparaître comme une poussée vers un idéal de mysticisme collectif, de mysticisme humanitaire, opposé à l'excès du sentiment individualiste qu'aucune idée générale ne retient plus, le collectivisme même n'est au fond qu'une aspiration au plus grand bien-être des individus, au réveil de la conscience de chaque être et il est aussi par là même profondément individualiste.

Le courage cérébral froid et calculateur de l'homme moderne remplace donc le courage sentimental ardent et impulsif de l'homme romantique ou classique. Les hommes se passionnent pour la force sereine, pour le calme puissant de Sherlok Holmes. La foule veut que Sherlok triomphe sans cesse, car elle veut que celui qu'elle aime triomphe. Le méchant est toujours puni naturellement, mais cette nouvelle littérature ne lui opposera plus l'homme meilleur mais le plus rusé. L'idéal de bonté créé par la morale chrétienne ou celui de l'abnégation créé par une sorte de paresse ou de veulerie des foules, est remplacé par l'idéal d'un homme puissant parce que froid et perspi-

cace, dont le calcul et non le sentiment doit triompher. Avec Sherlok Holmes triomphent ceux de sa race et tous ceux qui possèdent ses qualités essentielles. En même temps, nos music-halls sont envahis par une foule de danseurs et de danseuses new-yorkais qui remplacent la sentimentalité de nos danses par les rythmes sauvages, brutaux, sensuels et entraînants, de leur étonnante agilité de jeunes chats. Et nous nous obstinions à chercher les antiques fantômes du sentiment, sur les gradins des vieux théâtres morts, tandis que pendant quatre cents soirées le Héros anglo-saxon au nom barbare dominait l'anxiété d'une foule française.

Les maîtres des citadelles tragiques de Héros traditionnels, les impresarii de nos théâtres de plein-air consacrés à la renaissance tragique, devraient comprendre que c'est là que l'esprit méditerranéen doit renouveler le culte de son sentiment. Ne l'espérons pas sur les scènes closes de nos boulevards, où le théâtre relève de l'industrie. Et si les théâtres de plein-air déjà existants ne peuvent pas se dégager de leurs liens commerciaux et de leur compromis servilement traditionnalistes, des poètes nouveaux devraient en créer d'autres où puisse s'épanouir une nouvelle conception héroïque. Celle-ci, sans dédaigner les vérités spirituelles de notre heure présente, s'efforcerait de les harmoniser avec la tradition la plus pure de notre culture mentale et sentimentale.

CANUDO.

TE PERDRE

J'ai mis mon cœur à nu de tous ses ornements.
Il s'affublait des plus fiers airs qu'on imagine,
Jadis ; et paradait au seuil des sentiments
Sous un luxe emphatique et vain de misogyne.

C'était sans autre orgueil que le sauvegarder,
A travers ma jeunesse irascible et farouche,
De l'impudeur masquée et des regards fardés ;
Et jamais il n'était monté jusqu'à ma bouche.

Mais lorsque tes yeux blonds plus clairs que des serments,
Et plus inexplorés qu'aux cieux les nébuleuses,
Eurent tourné leurs cils vers sa hauteur frileuse,
J'ai mis mon cœur à nu de tous ses ornements.

Et le voici, blotti sous mes pleurs en désordre,
Gauche, piteusement sincère, désarmé ;
Car tu t'es mise à rire à peine je t'aimai,
Dès que mes doigts séduits eurent cessé de tordre
Autour de sa langueur le voile accoutumé.

J'aurai poussé trop loin son goût pour l'exotique
D'avouer être faible, et faible comme on est ;
Et franchement il pleure avec mes yeux mystiques
L'horreur de s'en aller te perdre...

— il y aurait
Mirant sa rêverie aux carreaux d'encaustique
Une vieille et son feu tremblant dans les chenets —
... Te perdre, toi dont rien ne lui appartenait.

René JACQUET.

ÉMILE VERHAEREN

LES RYTHMES SOUVERAINS

Emile Verhaeren est un vrai poète et un grand poète. Ses œuvres sont connues de tous : elles ont été commentées, expliquées, et c'est être banal que de faire aujourd'hui leur éloge. Le dernier recueil, les *Rythmes Souverains* (1), a été, lui aussi, " situé " dans l'œuvre du poète. Aussi loin de faire une nouvelle critique, ne ferons-nous qu'exprimer ce que nous avons pensé, senti, en lisant ces vers, sans presque nous soucier même des ouvrages précédents du poète ni du poète lui-même. Et je crois bien qu'Emile Verhaeren sera le dernier à nous reprocher cette façon de lire en apparence légère et indifférente. Saisir l'attention du lecteur, tel qu'il est dans sa vie ordinaire, sans qu'il fasse un seul effort pour en sortir, n'est-ce pas là l'ambition du vrai poète ? Son rôle n'est-il pas de quitter les sommets orgueilleux et inaccessibles au vulgaire où lui parlent les Muses pour descendre vers nous, chez nous, surtout parmi les plus humbles et les plus simples.

***

Dès les premiers vers des *Rythmes, Souverains*, nous nous sentons comme arrachés au milieu terne et petit où nous peinons, comme transportés sur de hautes cimes. L'humanité nous apparaît alors telle que les siècles l'ont peu à peu formée, elle nous apparaît dans son essence, plus simple, plus claire, plus belle.

Poèmes symboliques, les *Rythmes souverains*, dans des récits relativement courts, interprètent des époques entières, personnifient des efforts séculaires de la pensée ou de la volonté humaine.

Poèmes idéalistes, ils nous montrent l'humanité marchant sans cesse d'un piétinement lourd et obstiné vers un idéal chaque année plus proche, plus réel, plus vrai.

L'idéalisme, voilà ce qui donne à tous ces poèmes cette valeur particulière, cette intensité de vie et de vérité qu'ils n'auraient pas sans cela. Certes, l'humanité actuelle avec ses souffrances, ses luttes, ses aspirations peut provoquer notre admiration et

(1) *Mercure de France*, éd.

notre émotion. Mais il manquerait quelque chose pour nous la faire aimer, pour nous la rendre en quelque sorte sacrée. L'humanité est grande plus encore de son passé que de son présent, plus encore du mystère poignant de ses origines que de celui de son avenir. Verhaeren a compris que pour être belle, pour être naturelle, son œuvre devait, semblable aux grands arbres robustes, enfoncer profondément ses racines dans le sol fécond du passé, et s'élançant tout droit, regarder le ciel. Et c'est pour cela que l'œuvre de Verhaeren surpasse de beaucoup en intérêt, en émotion celle de tant de poètes contemporains qui délaissant la poésie lyrique et ses chants personnels, intimes, ont voulu célébrer la grandeur de l'intelligence et de la volonté humaines. Ils ont cherché cette grandeur dans le mépris, quelquefois même dans la haine de la tradition, ils ont rompu avec elle.

Les œuvres peuvent intéresser, elles peuvent obtenir un succès de parti ; au fond elles sont froides, sans souffle, et tôt ou tard sont destinées à périr. — Enfin le son des *Rythmes Souverains* est varié, tour à tour éloquent, grave, paisible comme retenu ; il ne nous impose pas la fatigue d'un effort soutenu, ne laisse pas une impression factice et de conventionnel. En lisant ces poèmes, nous éprouvons avec naturel, simplicité, des plaisirs que nous n'osions plus guère demander aux poètes. C'est un livre qui fait penser, réfléchir et c'est aussi un livre qui fait rêver, aimer. Nous nous arrêtons souvent pour songer aux détours des pages, mais à la fin de notre lecture, nous nous sentons un peu meilleurs, beaucoup plus clairs et prêts à agir.

Les *Rythmes Souverains* sont courts, si on pense au sujet qu'ils traitent, aux siècles qu'ils embrassent. Bien qu'ils nous laissent une impression d'ensemble puissante, faite d'idéalisme religieux plutôt que philosophique, ces poèmes ont cependant chacun leur physionomie propre, nettement définie. En effet, poèmes symboliques, ils incarnent tantôt des idées, tantôt des faits. Nous avons à la fois l'histoire de l'âme humaine, intelligence, volonté, sensibilité, et une histoire de sa vie matérielle, de sa formation à travers les âges, et enfin un tableau de son activité effrayante du siècle présent.

Le *Paradis* est le premier poème des *Rythmes Souverains* et il semble bien qu'il puisse servir d'introduction à l'œuvre tout entière, ou plutôt c'est une préface, un prologue splendide où le poète explique dans un symbole le sens même de son livre. Le *Paradis* est un hymne à l'humanité,mais non pas à cette humanité,foule qui grouille, s'agite, mais à l'humanité considérée dans son essence, personnifiée par ces deux pauvres êtres, l'homme et la femme essentiellement faits pour souffrir, mourir, mais aussi pour aimer. Le *Paradis*, c'est Adam et Eve qui préfèrent le bonheur d'aimer et la misère au bonheur céleste et à la félicité éternelle. Ils ne veulent être heureux que l'un par l'autre. Nous admirons la beauté de ce symbole, mais nous sommes émus bien davantage. Car le *Paradis* est un tableau humain, qui n'a rien de convenu, rien d'apprêté. Poème imprégné de tendresse, de douceur, mais conservant une allure pleine de noblesse et de fierté, le *Paradis* résume toute l'œuvre

du poète. Le poète " mondial " s'y révèle, mais aussi le poète intérieur des *soirs religieux*.

Dans ce poème admirablement composé, où l'intérêt ne cesse de grandir, où le mouvement est rapide, nous voyons, réuni, harmonieusement fondu, la double tendance, le double caractère du poète. Mais laissant de côté " l'idée " nous préfèrerons les passages où s'épanouit la sensibilité, ceux où apparaît le mieux son talent de grand peintre. Le *Paradis* fourmille de vers délicieux, parfumés d'une émotion particulière, profonde, humaine. Mille délicatesses de la pensée et surtout du cœur s'inscrivent entre les vers, mille idées charmantes fines. Le *Paradis* est un véritable poème d'amour. Le poète chante la beauté d'Eve comme le ferait l'amant le plus épris. Il ne la décrit pas systématiquement. Mais il laisse échapper des détails exquis, comme par surprise, ingénuement.

Eve contre son cœur, serrait ses deux mains frêles.

Et la nature elle-même est animée par cette tendresse qui enveloppe tout le poème. Elle est en harmonie avec le charme troublant et délicat d'Eve claire, alerte, chaude, rayonnante de lumière, malgré son charme de féerie, elle reste réelle, vraie. Le poète a su éviter la lourdeur d'une beauté trop éclatante, trop massive. La nature est amoureuse. Elle est la confidente d'Eve qui la comprend.

Eve écoutait le chant menu des sources fines
Comme Eve elle est frissonnante, infiniment douce et voluptueuse
Le vent jouait avec l'ombre des lilas clairs,
Sur le tissu des eaux et les nappes de l'herbe....
L'ombre se déliait de l'étreinte des roses
Qui sommeillaient encore et s'inclinaient là-bas.

Hercule Persée sont deux poèmes païens très vigoureux. Plus secs, moins variés, moins émus que le précédent, ils poursuivent un but plus restreint. Ils n'ont pas cette tendresse qui humanisait le *Paradis*, cependant ils ont gardé la netteté, la simplicité dans l'idée symbolique, la perfection dans l'impression que le poète cherche à produire. Poèmes païens, *Hercule* et *Persée* sont des poèmes d'idées claires, saines, puissantes. *Hercule*, c'est la dignité de l'homme libre qui affirme sa volonté. C'est aussi la force qui dompte, qui obstinément lutte et vainc. *Persée* ajoute une idée nouvelle, marque un progrès de l'humanité : l'intelligence, l'habileté. L'homme déjà fort, se grandit encore par la puissance de son cerveau et mérite de devenir le maître du monde. Que lui manque-t-il encore ? Il faut que son cœur s'ouvre à des aspirations plus nobles, plus profondes.

St-Jean. — Le christianisme apparaît, lumière bienfaisante, et avec lui une douceur élevée, l'amour des autres, le dévouement, le sacrifice. L'idéal s'élargit. La personnalité humaine s'ennoblit, s'enrichit. L'homme croît sans cesse. A la vigueur du cerveau il ajoute les trésors de la sensibilité. Il est devenu enfin digne de vivre et les souffrances qui ont marqué ce progrès, comme autant de traces sanglantes, ont exalté sa gloire.

Mais le christianisme est venu tard ; il n'a pas empêché que le monde antique, desséché et appauvri n'allât vers sa fin, ou plu-

tôt, s'il l'a régénéré, il l'a aussi complètement changé. L'inégalité cependant est trop grande entre les hommes déjà nombreux qui couvrent le monde. Les uns, héritiers d'une longue civilisation, ont profité des efforts de leurs ancêtres, ont goûté le charme rajeunissant du christianisme. Les autres vivent, malheureux et sauvages. Ils ont longtemps souffert, puis la faim les a fait sortir des bois et ils se sont rués de toute leur force jeune, brutale, sur le reste du monde. Les *Barbares* ont ruiné le monde antique, et voici que va luire l'aurore d'une nouvelle époque.

Le monde régénéré va devenir fort et vigoureux. Une même âme ardente, un peu rude aussi animera tous les peuples ; et un jour, de tous les points de la terre, ils se mettront en marche, lentement, irrésistiblement. *La Croisade* ! élan spontané de l'idéal qui resplendit dans tous les cœurs : mouvement inconscient, inanimé vers l'unité.

O geste gauche encor dans la lointaine histoire
d'une Europe vers l'Unité !

Luther semble faire antithèse sur la Croisade ! Le mouvement généreux d'altruisme, de charité qui a donné naissance au christianisme fut un progrès ; il a donné une beauté nouvelle à l'humanité. C'est par lui qu'elle a connu des élans sublimes. Mais devait-elle pour cela oublier les conseils de sa raison, devait-elle faire taire sa raison pour ne plus écouter que son cœur ? (1) Elle ne l'a pas cru ; elle a lutté pour garder, pour concilier les deux tendances en apparence contradictoires, en réalité étroitement liées, utiles l'une à l'autre, besoin de savoir, besoin de croire. Luther personnifie la lutte de l'intelligence pour rester maîtresse d'elle-même, libre dans ses jugements et ses décisions.

Que faut-il encore pour ajouter à la grandeur de l'humanité ? Il faut qu'elle sache encore se hausser davantage, s'élever au-dessus de sa vie quotidienne de ses besoins, il faut qu'elle se mesure avec l'inconnu, l'insaisissable, qu'elle comprenne, qu'elle interprète ce monde merveilleux qui est le théâtre de ses efforts, il faut qu'elle ait l'intuition des mystères qui planent autour d'elle, il faut enfin qu'elle regarde et s'adresse à Dieu. Elle y arrivera par l'art. L'art, expression de ce qu'il y a de plus beau, de plus intime, au fond de plus vrai et de divin chez l'homme. *Michel Ange* ! Le peintre dont l'œuvre colossale fut mûrie pendant des années, qui sut dans de vivants symboles raconter l'humanité tout entière, devait séduire particulièrement l'imagination du poète Verhaeren devait rechercher dans l'art la force, la puissance qui font penser, la lumière qui met l'âme en fête, le mouvement, la couleur qui donnent la vie, enfin cette profusion des splendeurs où se révèle toute une civilisation. *Michel Ange* est un poème d'effort, de patience, de volonté.

Voici l'histoire de l'humanité terminée ! Comment vit l'huma-

(1) Malgré tout le respect dû au rare talent de Verhaeren, nous ferons observer que Luther, au contraire de ce que l'on croit, reprochait à l'Eglise de laisser trop de part à la raison et à la liberté. La raison humaine était pour le Réformateur une « putain diabolique». (N.D.L.D.)

nité actuelle ? A quelles forces obéit-elle ? Vers quels buts se sent-elle sollicitée ? — De jour en jour l'humanité se développe et couvre la terre de ses foules. Elle invente, crée sans cesse, augmente ses besoins et son bien-être. Et voici que du progrès rapide, constant de ses découvertes, de son commerce, de son industrie, l'humanité s'est créé de nouveaux appétits. De nouveaux éléments jouent un rôle important dans sa vie. A une époque où l'on tend vers le plus grand nombre de satisfactions matérielles, une puissance nouvelle a surgi et s'est affirmée !

L'Or ! puissance terrible que les hommes ont créée et dont ils sont esclaves ! L'Or : condition de tout bonheur, de tout progrès, source de malheurs, de luttes sans fin ! Mais le poète ne maudit pas cet or, il ne voit que sa grandeur, que son rôle dans le progrès irrésistible de l'humanité.

Une autre force existe encore ! C'est celle d'un homme, de celui qui s'impose aux autres par son ascendant, parce qu'il se sent en dehors des autres hommes, au-dessus d'eux, qu'il ne craint ni n'aime personne, parce qu'il sait diriger à sa guise les pensées, les volontés humaines. Celui-là, quel que soit son titre, c'est le *Maître*, et aujourd'hui plus que jamais, où les hommes ont surtout soif de paix ,de tranquillité pour vaquer plus sûrement à leurs affaires, il est là et il doit paraître, le maître qui ne redoute pas d'employer la force et de la braver, le maître, admirable, puisqu'il résume en lui, personnifie l'humanité tout entière.

Mais ici intervient, comme entre parenthèses, un poème un peu mélancolique où il y a autre chose que des *idées mondiales.* Voici d'autres tableaux que ceux des foules qui grouillent, des cités qui travaillent ou qui s'amusent.

Les Attirances ! Mot charmant,exprimant bien cet attrait vague, indécis, mais irrésistible que des puissances cachées exercent sur nous. Deux amants se sont longuement aimés et le monde n'a pas dépassé les forces de leur amour. Puis il est parti, elle a fermé la porte, et seule, assise au foyer, attend son retour. Quelles sont ténues, impalpables, irréelles même, les attirances qui, à travers le monde, malgré les distances, relient, ne cessent d'unir deux cœurs qui s'aiment. En dehors du charme comme de l'amour, quelle douceur, quelle volupté même est permise à ceux dont l'amour est assez profond, assez vrai pour sentir cette exquise dépendance l'un de l'autre, ce dédoublement de la personnalité. Sensation d'un bonheur presque trop grand où le moindre geste, le moindre souvenir rappellent que notre vie n'est plus entièrement nôtre, qu'elle est indissolublement mêlée à celle de l'être aimé !

Parfois, des soirs, quand les clartés des horizons
Frôlaient à peine, au loin, les portes des maisons,
Avec une ferveur lente, ses mains fidèles
Parcouraient ses beaux seins et sa bouche et ses yeux
Comme pour recueillir, entre ses doigts pieux,
Ce qui restait de lui et de son feu, sur elle.
Alors c'était si bellement fête en son cœur,
Que rien, ni le ciel noir voilant, là-haut, les astres,
Ni l'orage épandant les maux et les désastres,
Rien n'aurait pu troubler l'hallucinant bonheur

Que lui versaient longtemps, en cette heure de fièvre,
Ses doigts soudain rejoints et baisés par ses lèvres.

O ces deux cœurs tendus à travers l'Océan !

Aussi un tel amour ne finit pas. Si l'un oublie, brise ces mille liens, c'est qu'il n'a jamais véritablement aimé — celui-là peut vivre, se jeter dans la vie quotidienne, être pris dans ses remous, sa fièvre, son agitation, se sentir pris par de nouvelles attirances plus impérieuses, plus solides. L'autre a trop aimé, il a confié trop de sa vie à l'objet de son amour, il s'épuise à vouloir être aimé, -- et il meurt.

Ses yeux devinrent beaux d'avoir longtemps souffert
Et son âme, dont se taisait la violence,
Se mit à refleurir dans l'ombre et le silence,
Si fort,
Qu'elle accueillit la mort,
Très doucement,
Sans plainte vaine, un soir d'hiver, par un sourire,
Et que le dernier mot qui fut pour son amant
Fut simplement le mot qui pardonne et admire.

Le poète revient vite a ces idées chères. Il se peut en effet qu'un homme pieux, vigoureux tout à fait moderne, s'oublie un instant dans la douceur tranquille, obscure, exquise de l'amour Mais il est vite repris par la vie active. L'humanité moderne est tout enfiévrée. Nous avons vu ce que le passé lui avait apporté. Nous avons vu ses maîtres du présent. Que lui réserve l'avenir ? Ses maîtres ? Mais l'humanité n'a pas abdiqué sa force et sa volonté. Elle semble être trompée, subjuguée, certains jours. Elle a aussi des réveils terribles et quand elle le veut, d'un brusque mouvement de ses épaules tout s'écroule, et lorsque menaçante, elle lève le poing pour frapper, c'est dans une terrible apothéose de lumière et de sang. La *Cité* : c'est là que germent les idées, qu'elles se développent pour s'imposer ensuite de gré ou de force. La *cité*, c'est le poème de la foule dans sa volonté tenace, implacable. La foule cependant n'est pas toujours ainsi, le front barré d'un pli dur, elle est aussi joyeuse, débordante de gaîté. *Le Peuple* : voilà les fêtes, les réjouissances, les longues théories à travers les rues. Mais c'est toujours la même multitude et sa clameur gaie ou furieuse a toujours quelque chose d'énigmatique et de terrifiant.

Humanité puissante, volontaire, Verhaeren l'aime et l'admire. Il ne voit pas ses hontes et ses lâchetés, il ne voit que sa grandeur.

Nous avons senti dans tous les poèmes de Verharen son admiration profonde, sincère pour l'humanité : La *Prière* nous montre la tendresse, l'amour véritable qu'elle lui inspire. Il l'aime pour cette énergie indomptable, cette marche obstinée vers un avenir toujours meilleur.

J'aime la violente et terrible atmosphère
Où tout esprit se meut, en notre temps, sur terre,
Et les essais, et les combats et les labeurs
D'autant plus téméraires
Qu'ils n'ont pour feux qui les éclairent
Que des lueurs.

Le Navire enfin ! sorte d'épilogue résume l'œuvre du poète. Verhaeren termine son poème par un dernier hourrah en l'honneur de l'humanité. Faible, seule, elle a su coordonner ses efforts, et au prix de luttes, de souffrances, elle réussit non seulement à vivre dans un monde hostile ou seulement indifférent, mais encore à l'asservir. Idée qui serait banale, malgré sa grandeur, si le poète n'avait su rendre l'humanité en quelque sorte sacrée par le mystère de ses origines, par le labeur des siècles passés.

Il tanguait sur l'effroi, la mort et les abîmes,
D'accord avec chaque astre et chaque volonté,
Et maîtrisant ainsi les forces unanimes
Semblait dompter et s'asservir l'éternité

***

Telle est l'œuvre du poète. Pour la bien comprendre, la goûter pleinement, il faut faire siennes les idées de Verhaeren. Cependant il est permis de ne pas partager cette admiration pour le genre humain et en particulier pour l'humanité contemporaine. Ce genre de poésie, lui-même, peut sembler sans grand intérêt. Sans vous laisser aller à des questions de sentiment ou de sensibilité personnelles, nous pouvons cependant remarquer que ce genre, s'il n'est pas impossible, est des plus difficiles à réussir. Il se mêle toujours dans le poème mondial un peu de parti-pris. On y trouve en outre beaucoup de convention. A voir dans l'ensemble, le poète est tenté de considérer comme secondaires ou sans importance des détails de tout premier ordre, il simplifie, élague à l'infini — il ne reste alors plus rien de réel et de vrai. Enfin nous croyons que le but de la poésie n'est pas d'exprimer n'importe quelle idée en vers. Son rôle est plus restreint. Avant toute chose, elle écoute battre le cœur humain ; elle parle là où le plus souvent nous épelons confusément.

Les passages les plus beaux des *Rythmes souverains* sont, sans contredit, ceux que le sentiment de l'art imprègne. *Le Paradis Michel-Ange* sont des poèmes admirables par la netteté, la finesse des descriptions, par leur couleur vive, riche, somptueuse. Les *Attirances* sont un poème délicat, mélancolique, exerçant sur notre esprit une fascination étrange par la profondeur du sentiment, par le mystère qui hante chaque vers. Au contraire ces poèmes où le poète célèbre les inventions contemporaines, décrit la civilisation moderne dans tout ce qu'elle a de plus récent, de plus à jour, offrent pour nous un intérêt moindre. Ils paraissent un peu forcés, exagérés — ils manquent de souffle, d'émotion véritables. La civilisation les a marqués d'une empreinte trop lourde, tro› matérielle pour qu'ils puissent s'élever aux régions idéales de la pensée et de la sensibilité — Mais d'une façon générale, l'œuvre de Verhaeren est d'un grand poète — Si nous aimons mieux une inspiration différente de celle que nous trouvons dans *Rythmes Souverains*, toutefois devons-nous avouer que le poète a su en tirer tout le meilleur parti possible. D'un bout à l'autre des *Rythmes Souverains* le ton ne se dément pas un instant. Il ne tombe jamais. Pas de platitudes, pas de chutes, rien d'inégal. Et cela sans trop grand effort

apparent, sans que l'on sente le tour de force péniblement accompli. Enfin l'admiration du poète pour l'humanité, si elle est sincère, franche, si elle éclate au grand jour, n'a pourtant rien de déclamatoire, rien d'emphatique. Et certes, si nous reconnaissons dans les *Rythmes Souverains* la personnalité vigoureuse du poète, personnalité qui est née, qui s'est développée dans ces régions du nord, si proches de notre pays, où le ciel est noir des fumées d'usine et gris des brouillards des canaux endormis, de ces régions où surgissent dans un concert formidable les sirènes d'usines et où s'égrènent, assourdis et mélancoliques, les tintements des cloches des béguinages, nous reconnaissons aussi dans ces poèmes quelque chose qui est nôtre et qui nous tient au cœur, c'est-à-dire, la clarté, la vigueur, la chaleur d'un soleil qui dore aussi nos campagnes, le goût, la délicatesse de l'ésprit français.

JEAN MALYE.

Solitude

I

Mon rêve a des versants de pelouses soyeuses
Où le soleil
Descend se promener dans les saisons joyeuses
Dès le réveil,

Où l'on voit s'allonger au milieu des verdures
Couvertes d'or
Des ombres rappelant des formes, des figures,
Têtes et corps,

Où l'on entend les cris d'un oiseau qui s'égaie
Et qui s'ébat
Et qui perche plus haut, au milieu d'une haie
Qu'on ne voit pas,

Où tombent des blancheurs fraîches de pâquerettes
Sur le gazon,
Où l'on voit des sentiers qui tournent, qui s'arrêtent
Loin des maisons.

Mais elle a par delà ses herbes veloutées
Tout un sommet !
— Des âmes quelquefois y sont elles montées ?
— Nulle, jamais.

II

Parfois je me raidis et je semble farouche
Mais c'est pour devenir plus doux.
Si je frappe du pied, si je crispe la bouche,
Je sais bien tomber à genoux !

Pour conserver en lui l'âme toujours sensible
Le poète doit être fort.
Il doit mettre très haut son cœur comme une cible
Que visent le monde et le sort.

Je reste sombre et seul parce que tout m'attire
Et je serre en secret le poing
Pour mieux faire chanter les cordes de la lyre
Et mieux cueillir les fleurs en juin !

NOËL NOUËT.

Les prétendues « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise »

Réponse à M. l'Abbé Emmanuel Barbier

(*Suite*)

CHAPITRE CINQUIÈME

Une Chaîne d'Union

Que nombreux sont les gens « toujours prêts, comme dit Rabelais, à accourir et à s'assembler autour d'un bateleur ! »

Comme nous l'avons dit, l'*Univers*, la *Correspondance de Rome*, le *Nouvelliste de Bordeaux*, celui de *Lyon*, l'*Action française*, la *Revue critique des Idées et des Livres*, l'*Echo du merveilleux*, la *Revue anti-maçonnique*, et quelques autres organes de mêmes tendances politiques, se sont faits plus ou moins les échos de M. l'abbé E. Barbier. Ces feuilles ont montré par là qu'elles n'avaient rien à envier à leurs ennemis francs-maçons ; car elles excellent à former la « chaîne d'union » lorsqu'il s'agit de calomnier. M. Barbier ayant crié : « à moi les enfants de la Réaction », tous les défenseurs de cette Veuve fanée ont répondu à son appel de détresse.

Nous avons analysé le « type Barbier » nous voici en présence de ses variétés. Il ne faut pas s'attendre à ce que nous nous en occupions longuement. Pour certains, quelques mots suffiront, pour d'autres, ils rentrent sous la ru-

brique classique : « le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Commençons par l'*Univers* qui, le premier en France, s'empressa, d'après une très ancienne coutume de ce journal lorsqu'il s'agit d'action néfaste, d'être très zélé dans l'œuvre mensongère. Le personnage qui s'appliqua à répéter M. Barbier est un abbé qui s'appelle Boulin, et qui signe Roger Duguet. Comment le présenter au lecteur ? Sans perdre son temps en discours, on connaîtra l'individu lorsque nous aurons dit qu'entre M. Barbier et lui nous estimons encore davantage le premier que le second, s'il est possible toutefois de conserver un soupçon d'estime pour un homme adonné au vice incurable de la médisance. Mais, cependant, il est plus coupable, celui qui donne sa foi, pleine et entière, à un frénétique inventeur d'hérésies. En définitive, vous voyez la difficulté de mesurer les degrés du pire.

Notre ami Pierre de Crisenoy avait bien voulu se charger de reprocher à l'*Univers* sa hâte à colporter des commérages injurieux. M. Roger Duguet répondit en donnant une leçon de jurisprudence en matière de presse (1). Nous n'avons pas eu la curiosité de connaître si la compétence de M. l'abbé sur les questions juridiques équivaut à la compétence de son confrère Barbier en politique. Nous constatâmes seulement la faiblesse de sa science théologique. Mis personnellement en cause, nous adressâmes alors la lettre que nous reproduisons ici. Elle fut l'occasion pour M. Duguet de manifester quelque rage, et de donner une nouvelle leçon de jurisprudence. Le droit à nous justifier était contestable aux yeux de M. l'abbé, celui d'être calomnié ne nous suffisait pourtant pas.

MM. Barbier et Duguet, l'un avec son affinité pour la jurisprudence (2), l'autre avec son appétit glouton pour la

(1) Il paraît que la justice est blessée lorsque, le nom d'une Revue cité, c'est l'administrateur et non le directeur qui redresse les torts d'un adversaire.

(2) M. Duguet a gratifié également le *Catholiques de Bruxelles* d'une leçon juridique.

politique, sont tout de même deux curieux types de prêtre !

Voici notre lettre. Elle contient certaine mise au point théologique. Nous ne l'avons pas insérée au chapitre où nous réfutons les ignorances de M. Barbier. D'un coup nous préférions, pour en finir plus rapidement sur la question spéciale dont elle traite, atteindre nos deux censeurs tombés dans un dénuement théologique si complet qu'ils font peine à voir.

Evidemment nous rétablissons les passages supprimés par l'intègre juriste qu'est M. l'abbé Duguet (1).

Est-il nécessaire de noter que M. l'abbé Duguet n'a pas publié notre lettre de son plein gré ?

Paris, le 8 Décembre 1910.

L'article de l'*Univers* du 24 novembre contient au sujet des « Entretiens Idéalistes » une petite leçon juridique. Après m'être excusé de n'être pas aussi compétent en jurisprudence que M. l'abbé Duguet, je rédigerai la réponse que dans son louable souci pour la sauvegarde des âmes, il paraît souhaiter, s'étonnant que ce ne soit pas le principal accusé qui ait d'abord réfuté les assertions contenues dans l'*Univers* du 21 septembre et renouvelées dans le numéro du 24 novembre. Je vous demande donc, puisque M. l'abbé Duguet semble désirer une explication, d'insérer la présente (2).

M. Duguet n'exagère-t-il pas l'action néfaste que je puis avoir sur la Foi catholique. En effet, s'il est vrai que j'aie exprimé, en formules d'aphorisme axiomatiques, les propositions qu'il reproduit, je ne rentre vraiment pas, pour respecter la logique, dans la catégorie où il me range par charité chrétienne, sinon à mon égard, du moins à l'endroit de ses lecteurs : celle des faux bergers. Peut-on bien être un faux berger lorsqu'on énonce brutalement des déclarations qu'on me reprend comme de manifestes et mons-

(1) Ils sont imprimés en italiques.

(2) Le ton hargneux avec lequel M. l'abbé Duguet reçut les justifications montre bien le fond réel de sa pensée.

trueuses hérésies ? Un homme animé de louches desseins y mettrait davantage de prudence... *Il prendrait modèle sur ce prêtre, dont je sais le nom, qui, après avoir publié des romans auxquels nous donnerons chastement et par obligeance sinon par respect pour son caractère le qualificatif de péchés de jeunesse, est devenu si scrupuleux en matière d'orthodoxie qu'il s'est fait chasseur d'hérétiques.*

« M. l'abbé fait injure aux catholiques qui le lisent s'il les croit capables d'être séduits par des théories où il serait dit simplement : « il n'y a pas trois personnes en Dieu ». Aussi, la doctrine qu'on me prétend n'est point la mienne. Je ne doute pas un instant que le gardien vigilant de l'orthodoxie qu'est M. Duguet n'accueille mes explications avec cette généreuse bonté d'âme qu'il manifeste pour la protection des pieuses âmes, ce dont je le félicite.

Puis il me permettra de lui adresser le reproche de n'avoir pas lu personnellement mes travaux et de s'être fait l'écho de calomnies qui sont la preuve d'une ignorance que nous avons rapidement réduite à un silence très sage (1). »

« Ayant publié les doctrines qui sont l'objet des attaques, j'ai prévenu qu'elles ne s'adressaient pas aux esprits vulgaires, et j'ai inséré une déclaration de soumission à l'autorité catholique, avec cette restriction que je reconnaissais l'autorité lorsqu'elle était légitime et non pas celle du premier venu. J'ai eu l'occasion de recevoir les flèches de l'une, mais non de l'autre. Nous publierons du reste, d'ici peu, une brochure pour réduire à néant des censures privées afin que l'autorité, mal renseignée, ne commette pas de nouvelles erreurs.

Abordons les explications.

En ne donnant pas la suite d'un raisonnement dont une théorie se constitue, on pourrait extraire des œuvres pontificales elles-mêmes de quoi accuser tous les Papes depuis St Pierre comme hérétiques. Mais M. Duguet reconnaîtra volontiers que lorsque le catéchisme dit : il y a trois *per-*

(1) Passage supprimé par M. l'abbé Duguet. Ce silence auquel nous faisons allusion est celui de M. l'abbé E. Barbier qui, après avoir reçu une courte réponse, déclara : La conversation n'ira pas plus loin.

sonnes en Dieu, c'est en s'exprimant dans la langue française, et les dogmes n'ont pas été formulés en ce langage. La Foi chrétienne s'est d'abord exprimée en grec et en latin. Toutes les personnes au courant des choses de l'Eglise savent que les traductions peuvent au moins être expliquées. Or, depuis Nicée jusqu'à nos jours le mot de « personne » a changé de signification. C'est une chose bien connue des érudits qui s'occupent des questions dogmatiques. Le mot « personna » en latin n'a point le sens, conservé dans la langue romane dit-on, qu'il possède actuellement en français. Dans notre langue, il comporte l'idée d'individu, de substance rationnelle, de Moi. Et je ne pense pas que M. l'abbé croit qu'en Dieu il y a trois individus, trois substances rationnelles, trois Moi, c'est-à-dire trois Dieux. Autrefois le mot « personne » signifiait aspect, face, etc. J'ai employé dans la suite de ma thèse celui de Face pour me conformer au génie hébraïque, celui de l'Ancien Testament dont l'Auteur est le Dieu UN.

« Il n'y a donc qu'un seul Dieu, un seul Moi, qu'une seule *personne*, ce mot pris dans son acception française. Cela est si vrai que la division en Dieu ne se fait que par la seule pensée, comme le disent Elie de Crète et Saint Grégoire de Nazianze. Mais puisque ce nom vient sous ma plume, je rappellerai à mon docte censeur qu'on doit distinguer l'explication rationnelle du dogme de l'énoncé du dogme que l'Eglise transmet et impose. En un mot, il faudrait reprendre un auteur, s'il s'est trompé, sur sa pensée, et non en se choquant de la surface des vocables (1). En effet, lorsque je lis dans Saint Grégoire de Nazianze que la Triade est une union infinie des trois infinis, que penserais-je si j'avais l'esprit oblique (1) ?

« Que la spéculation ne s'adresse pas aux naïfs charbonniers de la foi, je le reconnais, mais les pasteurs dévoués de ces charbonniers ne devraient pas gratuitement prêter des sottises à ceux qui étudient, conformément aux recom-

(1) Puis il faudrait d'abord le lire, au lieu d'écouter simplement l'opinion de son voisin. (Note de 1912).

mandations de l'Eglise, et dans son esprit, la Philosophie de la Révélation.

« Il y a, me semble-t-il, insuffisance de loyale critique à recueillir des phrases solitaires d'une théorie. M. Duguet a dû oublier qu'on dit qu'il y a en Dieu trois personnes, non pour exprimer quelque chose, mais pour ne pas rester muet. C'est de Saint Augustin. Il a dû oublier que la scolastique a substitué aux mots de personnes, ceux d'énergies, de distinctions réelles formelles, de distinctions réelles majeures et quelques autres, que Saint Anselme,si ma mémoire ne me trahit pas,nomme ces trois personnes «trois je ne sais quoi »

« *Quand on se flatte d'agir avec charité chrétienne, comme M. l'abbé, il faudrait l'étendre même aux écrivains catholiques qui passent leur temps à lire les Saints Pères au lieu de lire l'*Univers (1).

Je pourrais facilement continuer l'explication des théories qui ont semblé étranges à M. l'abbé parce qu'il n'a pas fréquenté familièrement les écrivains patristiques et scholastiques. Toutefois, je ne voudrais pas transformer l'*Univers* en journal théologique. Qu'il suffise de savoir que, même pour Saint Thomas, par l'incarnation le Verbe a élevé la nature humaine d'une manière souveraine, parfaite, *summo modo*, et que pour être surélevé et particulier, le mode de présence divine en Jésus-Christ est de même nature qu'en tout homme. La théologie catholique n'a qu'une opinion là-dessus. Il suffit de l'étudier. Enfin, qu'on sache que j'ai lu ma page doctrinale à un théologien qui est une autorité, au moins par sa situation hautement officielle, et que je n'aurais pas publié cette page s'il l'avait trouvée hétérodoxe.

« Quant à la préexistence des âmes,si M. l'abbé m'avait lu personnellement et consciencieusement, il aurait lu que j'avais écrit : c'est une hypothèse commode ; puis ayant rapporté les opinions des anciens sur ce sujet, j'ai ajouté que Saint Augustin y inclinait avec cette restriction : « à

(1) passage supprimé par M. l'abbé Duguet.

moins que l'Ecriture ou la Raison n'y contredisent ». Cela suffit.

« Pour l'Enfer éternel, j'ai dit et je le répète parce que c'est la vérité : l'Eglise catholique romaine n'a pas formulé dogmatiquement cette croyance. Nous connaissons la date de promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, celui de l'Infaillibilité du Pape, etc. M. l'abbé Duguet voudrait-il indiquer celle où l'Eternité des Peines a été promulguée en dogme ? Il m'obligerait.

Sous le rapport de mon livre : LA CRISE ORGANIQUE DE L'ÉGLISE EN FRANCE ; *M. Duguet commet une erreur. Ce livre ne s'appuie nullement sur mes théories antérieures. J'ai dit que cette crise était due à l'oubli de la spéculation théologique et à l'oubli des lois du Concile de Trente. En ne retenant que le mot Gnose inséré dans le dernier chapitre, mon contradicteur détourne un mot de la signification où je l'ai employé et expliqué. M. Duguet est mal venu d'affirmer que « ma campagne est suspecte » et « ma gnose mal définie » puisque dans tous mes travaux je me réclame des plus authentiques Pères de l'Eglise, de leurs doctrines et de leurs mots, tel celui de Gnose qui trouble mal à propos M. Duguet, ce vocable étant dans le lexique du plus orthodoxe catholicisme* (1).

PAUL VULLIAUD.

Quelle attitude pouvait prendre M. Duguet après avoir reçu cette épitre ? Dame ! M. l'abbé sait écrire plus ou moins bien des romans, des articulets politiques, — il dit connaître le droit encore une fois, — mais l'exercice théologique ne lui a jamais offert, semble-t-il, beaucoup de séduction. Alors, bredouilli, bredouillà, ah ! que ce rageur de M. Duguet a joliment bredouillé. Goûtez cette phrase.

« Sur la difficulté spéciale qu'il nous oppose, que M. Vulliaud, d'une si heureuse inclination vis-à-vis des Pères, reprenne justement saint Grégoire de Nazianze (Or. XLII,

---

(1) passage supprimé. Il est bizarre qu'un homme qui se faufile toujours sous les robes de dame jurisprudence se plaise à attaquer et à ne point souffrir qu'on se défende.

16), dont il abuse (1). Et qu'il cesse de violenter saint Augustin (2) et saint Anselme, au point de leur faire dire, dans un sens que ne conditionnent plus que ses explications personnelles : « Au fond, les définitions de l'Eglise, les efforts de tant de générations de docteurs, la foi de tant de fidèles n'ont distingué trois personnes en Dieu que pour avoir quelque chose à dire. « Personne » n'a jamais équivalu qu'à l'on ne sait quoi. Si bien qu'en latin, en hébreu, en français, vous êtes libres de dire qu'il y a trois personnes en Dieu, ou seulement une personne à trois faces, par une sorte de modalisme de raison sans objectivité. Tout çà, ce sont des explications, œuvres des écoles et sujettes à leurs incertitudes. »

Nous avons transcrit fidèlement. Tout le monde sensé conviendra qu'un peu de grammaire dans cet alinéa ne serait déjà pas déplacé. En tout cas, si M. Duguet admet cette citation qu'il donne pour terminer, pourquoi nous chicane-t-il ? Ou alors, il ne comprend pas le sens des mots qu'il emploie.

Il faut être privé d'intelligence pour opposer à un adversaire, comme le fait M. Duguet, des arguments qui sont favorables à l'auteur qu'on a la prétention de reprendre et de perdre dans l'opinion publique.

Ce journaliste nous lance ce mot : « Théologien très laïc ». Répondons qu'il est préférable d'être très laïc avec théologie que d'être prêtre avec une science théologique en guenilles.

C'est inutile de s'appesantir sur les questions en controverse avec M. Duguet et de lui rendre sa politesse de nous

---

(1) Dans l'ouvrage où nous sommes renvoyé, se trouve la formule : « Père, Fils et Saint-Esprit, c'est à vous que la gloire et l'empire appartiennent dans les siècles éternels. Amen ». Cette doxologie est particulièrement chère aux occultistes contemporains. Pas de chance, l'abbé ! Nous invitons les personnes compétentes à examiner de quel abus nous sommes coupables.

(2) Afin de prouver que M. Duguet affirme incongruement, citons au moins le mot célèbre de St Augustin textuellement : « Cum quœritur quid tres, magna prorsus inopia humanum laborat éloquium. Dictum est tamen tres personnœ non ut illud diceretur, sed ne taceretur. » *De Trinitate*, l. V et l. VII.

avoir donné une leçon de jurisprudence en lui donnant plus longuement une leçon de théologie. Nous avons produit un spécimen de sa valeur doctrinale, de son procédé polémique et de sa connaissance grammaticale, oublions qu'il a suspecté, lui aussi comme son ami Barbier, nos intentions, et passons à un autre disciple de l'ex-jésuite, M. Antoine Baumann.

Ce bonhomme est d'une naïveté inquiétante. Sans doute, il ne dédaigne pas la fanfaronnade. M. Baumann annonce que les *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise* n'est pas le seul livre où il a puisé ses informations. On a sa petite vanité. Ce publiciste ne veut pas être considéré comme un simple écho. Son article est intitulé : *Une nouvelle invasion asiatique* (1).

M Baumann écrit à notre sujet : « Il manquait à l'occultisme une sirène, douée de voie séductrice ». Sauf le respect que nous devons à l'âge de l'exécuteur testamentaire d'Auguste Comte, nous dirons, car nous restons insensible à ses éloges, que les adversaires de l'Esotérisme manquaient d'une buse, et qu'il remplit trop bien cet office.

Exemple : M. Baumann trouve une malice à ce que nous écrivions dans le même article « tantôt cabale, tantôt kabbale, pour désorienter, pense-t-il, les ignorants ». Si cet excellent homme a été désorienté, cela ne nous est pas imputable. Qu'il relise nos écrits. Il verra que nous écrivons toujours *Cabale*, et lorsque ce mot est orthographié *Kabbale*, c'est que nous respectons l'orthographe des auteurs que nous citons (2).

(1) *Revue critique des Idées et des Livres*, 25 février 1911.

(2) Au fond, les discussions de grammairiens n'ont, à propos de ce mot, aucun intérêt. Pourvu qu'on se comprenne, peu importe de l'écrire par un C ou par un K. Hier, on écrivait *scholastique*, aujourd'hui on orthographie *scolastique*. Il n'y a pas là de mystères, excepté pour les Baumanns. Puisque M. Baumann suit avec intérêt, comme nous l'a assuré un de ses compères, les *Entretiens Idéalistes*, il serait convenable de nous laisser la propriété des titres de nos articles. Nous avions intitulé une de nos études : *Mozart franc-maçon*. M. Baumann a repris ce titre dans la suite.

Quelle humiliation, pour un auteur, d'avoir un Baumann pour lecteur !

Ce brave homme ajoute : « Mais voici la perle. Dans le *Destin Mystique*, il lui arrivera de dire *achroamatique* au lieu d'*initié*. Le lecteur qui n'a pas de lexique grec sous la main (1), croit à une faute d'impression par adjonction intempestive d'un *a*. Alors la phrase n'a pas de sens. Notre occultiste tâche ainsi de plonger le chercheur dans un de ces abîmes de réflexions, au bout desquels l'esprit, tout à fait fourbu, se trouve en bonne forme pour devenir la proie de l'hypnose. Mais M. Vulliaud est bien imprudent de livrer les secrets de ses confrères ».

C'est littéralement à se tordre de rire, comme on dit vulgairement. Impossible de se fâcher devant une si ébouriffante stupidité. Engelhart, lui-même, le joyeux rédacteur du *Novoié Wrémia*, n'a pas trouvé une affirmation aussi folâtre, extravagante, niaise et divertissante. C'est dadais, benêt, jobard, — qu'on nous permette l'épanchement, — c'est jocrisse.

Relevons un esprit fourbu, ramenons-le de son hypnose où notre terminologie l'a conduit. Nous n'avons livré aucun secret de confrères, M. Nicodème Baumann. N'avez-vous donc jamais appris, tandis que vous étiez sur les bancs de quelque collège, qu'Aristote avait deux sortes de disciples : les exotériques et les *achroamatiques* ? Vous trouverez ce terme chez beaucoup d'écrivains, universitaires ou non, sans attache avec aucune école ésotérique. Certains philosophes, Gioberti par exemple, emploient toujours le mot achroamatique plutôt qu'ésotérique. Nous avons quelquefois remplacé le terme ésotérique par celui d'achroamatique pour ne pas trop répéter le premier. Ils ont le même sens. Les raisons de ce changement ne sont que raisons de style. Puisque sirène il y a, ne fallait-il pas mériter l'épi-

(1) Nous ferons observer, en passant, qu'il suffirait d'avoir suivi la classe de ses fameuses humanités qui doivent compter M. Baumann comme défenseur, pour connaître l'étymologie de ce mot. Ne serait-ce que par politique d'opposition que les humanités ont aujourd'hui tan d'amateurs qui n'ont pas seulement étudié en cinquième ?

thète ? En tout cas, qu'on écrive ésotérique ou achroamatique, le sort des élections n'en sera pas modifié. Que M. Baumann, qui est vraiment terrifié par l'ésotérisme, se rassure.

Si notre riposte n'avait pas encore suffi à ramener l'esprit de M. Baumann à la clarté du bon sens, nous ajouterons que plusieurs motifs lui interdisaient de prendre la parole.

Le premier : son incompétence totale, inouïe, fabuleuse en matières ésotériques. M. Baumann ne comprendra jamais à quel point il a prouvé son incompétence. Non ! c'est impossible.

Le second ; sa qualité d'affilié à la secte comtiste.

Il existe une infiltration maçonnique réelle, très grave et la plus dangereuse. Nous la signalons au zèle enflammé de tous les Barbiers et de tous les Duguets, Doms Besses et consorts. Nous voulons parler de la doctrine d'Auguste Comte, Auguste Comte le Franc-Maçon. Le fondateur de l'Ecole positiviste était franc-maçon, comme en témoigne l'*Agenda-Annuaire du Suprême Conseil et de la Grande Loge de France* (2e année 1901). Sa commémoration y est signalée au 5 septembre (18 fructidor). Lorsqu'on appartient au Comtisme on est mal venu, en vérité, de montrer son acatalepsie exprimerons-nous à cet agnostique, puisque les mots dérivés du grec le plongent dans un sommeil hypnotique d'où son machinisme cérébral rapidement fourbu n'aurait jamais dû sortir.

On se tait lorsqu'on est assez cancre pour rester béat devant un mot que le plus arriéré des élèves d'humanités connaît.

On se tait lorsqu'on est comtiste, c'est-à-dire le disciple d'un être assez vil pour vomir le plus odieux blasphème contre ce Jésus que les hommes au cœur sain, à l'esprit honnête respectèrent au moins dans la suite des siècles.

On se tait lorsqu'on est l'adepte d'un doctrinaire assez indigne pour appeler Jésus-Christ un aventurier.

On se tait lorsqu'on est le propagateur d'une doctrine astucieuse qui, en parlant de St Paul, montre « ce grand homme comme le vrai fondateur de ce qu'on nomme im-

proprement le Christianisme. » (Discours sur l'ensemble du positivisme.)

Le R. P. dom Besse, lui aussi, n'a pas eu la pudeur de se taire. Il a calomnié les *Entretiens Idéalistes*, soit dans la *Gazette de France*, soit dans *le Nouvelliste de Bordeaux* sous la signature de Jehan. Et pourtant, s'il en est un à qui le silence était imposé, c'était bien ce prétendu religieux, plus connu des milieux parisiens que de sa cellule monastique.

Nous avons fréquenté ce moine vagabond à une époque d'illusions. Il s agissait de lui soumettre — quelle ingénuité ! — un plan de rénovation au sujet de l'art chrétien. On parle volontiers dans les journaux de ce beau rêve : restaurer la splendeur esthétique du Christianisme. On affirme que tel ou tel a tenté quelque action en ce sens. Cela fait bien dans le paysage littéraire, dans une biographie d'Huysmans, par exemple Eh bien ! nous publierons un jour, nous aussi, des souvenirs sur Huysmans. Ils n'auront rien de commun avec ceux que débitent les fabricants d'Idéalisme margariné. Mais en devançant l'exécution de nos intentions, nous pouvons bien révéler que nous entendons encore le rire dont s'esclaffa Huysmans à la pensée que nous avions pu être assez crédule en la parole de Dom Besse et de ses pareils.

En effet, toute la doctrine de ce bénédictin, nous le savons par expérience maintenant, est contenue en deux gémissements : Vive le roi ! A bas les Juifs !

Ayant soumis notre projet à ce chemineau de la division religieuse et nationale, il nous écrivit, pour terminer de multiples entretiens, en nous conseillant d'aller au monastère de Vonèche (1) où « vous trouverez, disait Dom Besse, une direction et des cœurs pour vous comprendre ». « Je vais y aller, continuait-il, passer quelques jours avant de regagner la France, on y sait déjà votre dessein, vous y serez bien accueilli. » (2)

---

(1) Il s'agissait de suivre la voie tracée par Huysmans.

(2) Lettre du 12 septembre 1902.

Or, la suite des circonstances devait nous apprendre que les religieux de Vonèche n'étaient au courant de rien.

Voilà, au naturel, le moine bien parisien Dom Besse ! Comment, après cela, serait-on disciple de Rousseau et croirait-on à la bonté naturelle de l'homme, nous le demandons ?

Nous concevons à la rigueur que ce goliard (1) se gonfle de reconnaissance au cri de Vive le roi ! Mais nous ne tolèrerons jamais qu'un moine, agent politique, ait une conscience à ce point engourdie qu'il se permette une seule insinuation malveillante à l'égard de gens dont il a connu les efforts et les intentions manifestement louables.

Ah ! Ne sait pas ce que peut être le rire, celui qui n'a pas vu dévot Joris-Karl Huysmans secoué par une subite violence de hoquets sonores, à peine avait-il appris notre mésaventure fatale, causée par Dom Besse !

L'*Echo du Merveilleux* a eu, de son côté, une crise de pieuse pruderie. Un nommé Timothée, — pseudonyme qui désigne un esclave à qui nous souhaitons de rencontrer un St Paul, — affirme que M. Barbier a démontré « avec une « remarquable sûreté de logique » que « le modernisme de MM. Vulliaud et Joseph Serre se rattache par certains cotés à l'occultisme ». C'était le 15 mars 1911. Le 1er octobre 1910, le même *Echo du Merveilleux* insérait, sans nous consulter du reste, une page de notre *Pensée ésotérique de Léonard de Vinci*, en la faisant précéder de quelques lignes très élogieuses à notre adresse.

Cette revue, avant d'enregistrer un écho qui n'a rien de merveilleux, devrait bien se juger elle-même. Si elle s'en trouve incapable, le Frère Hilaire, de Barenton, l'aidera. Qu'elle relise, sur le fait de son orthodoxie personnelle, l'article des *Etudes franciscaines* paru en décembre 1901. Nous lui recommandons particulièrement, à la page 643, le passage où l'auteur pose ses conclusions à propos de l'*Echo du Merveilleux* :

---

(1) On appelait ainsi au Moyen-Age des clercs errants, *clerici vagantes*, sur lesquels il y aurait beaucoup à dire.

« Disons maintenant qu'elle est l'impression qui s'en dégage.

« Nous devons déclarer tout d'abord que nous ne croyons pas qu'elle soit à mettre dans toutes les mains. La lecture en reste troublante pour les âmes non préparées, elle pourrait même devenir dangereuse pour la foi de plusieurs... » etc., etc.

Pour montrer l'erreur où se tiennent les admirateurs de M. Barbier, donnons une recette. Prenez un *Echo du Merveilleux*, année 1910, n° 15 janvier. Munissez-vous de la méthode Emmanuel Barbier. Lisez l'article, p. 36 de la dite année, intitulé : *La Cabale et le Zohar*. Et vous direz : L'*Echo du Merveilleux* a publié un article sur le *Zohar*, donc cet organe est cabaliste ; comme l'auteur de cet article a écrit dans l'*Initiation* du trop fameux (indispensable de dire trop fameux !) Papus, il est patent que les deux revues poursuivent le même but, etc., etc. Puis, vous prenez la méthode Baumann et vous déclarez : l'auteur écrit Cabale avec un b, mais il note qu'il en faudrait deux, d'où vous concluez qu'un des plus terribles mystères cachés par les adeptes de la plus ténébreuse Franc-Maçonnerie vient d'être révélé. Et vous signez votre élucubration, sans rire ! Il y aura des quantités de feuilles clérico-politiques pour recevoir votre gribouillis de sottise.

Avant de brûler quelque encens de réclame en faveur de M. Barbier, l'*Echo du Merveilleux* aurait bien dû s'apercevoir qu'il eût été facile, avec la sophistique de cet ex jésuite, de le prétendre, lui aussi, moderniste. Mais avant de se servir de ce terme à propos de M. Joseph Serre et de nous-même, qu'elle se juge (1).

(1) Relevons en passant une erreur formulée dans l'article que nous avons signalé : *la Cabale et le Zohar*. Son auteur déclare que Catherine Emmerich avança certaines choses que les rédacteurs de ses visions ne purent trouver dans aucun livre, et qu'ils ne s'expliquèrent pas, sur les mystères divins, la Sainte Trinité, la Rédemption, etc. Le collaborateur de l'*Echo du Merveilleux* ajoute que les paroles de Catherine Emmerich sont identiques aux arcanes zohariques. Or, nous qui sommes, d'après cette revue, modernistes, nous nous garderions d'imprimer d'aussi graves fautes. Parce que les notes de Brentano, l'éditeur des méditations de

***

Nous laisserons ce chapitre inachevé. Il n'est pas nécessaire de prouver plus abondamment l'infection du parti politico-religieux qui verra, demain, sa dissolution. Et déjà, nous marchons presque sur des tombeaux.

En terminant, nous dirons toutefois un mot à propos d'une réflexion de M. Ch. Maurras, insérée dans une louange adressée à M. l'abbé E. Barbier. M. Maurras écrit « Le Directeur des *Entretiens Idéalistes* est un adversaire acharné de l'*Action française*. Notre ami Clouard en sait quelque chose ! » Ce que son ami Clouard paraît ne plus savoir, ce sont les lettres intimes qu'il nous a jadis adressées, qui nous sont toutes favorables et que nous publierons s'il le faut. Nous ne pensons pas que ce soit pour calmer notre tempérament d'ogre démocratique que Clouard, à l'époque de ses relations avec nous, ait employé le lexique de la plus affectueuse sympathie.

En tout cas, nous pouvons toujours rappeler ces lignes signées de notre ancien collaborateur, écrites à propos de sa démission des *Entretiens Idéalistes* :

« J'écris ces lignes avec mélancolie, en songeant que ce sont les dernières que je vous donnerai, mon cher ami. Et c'est le moment de vous remercier publiquement d'avoir été si accueillant à ma jeunesse et à ce que vous appelez mes erreurs. Quoique nous n'ayons pu maintenir l'alliance de nos esprits, notre commun effort maintenant jeté à terre ne fut pourtant pas perdu ; car l'amitié est un chef d'œuvre du cœur. » (1)

Henri Clouard nous injuriait quelque temps après dans une feuille publique.

Enfin, notons la dernière perfidie issue du clàn Barbier. Récemment, le commandant de Fraville faisait une confé-

---

la sœur Emmerich, sont les plus inexactes, et ne prouvent que son ignorance en matières hébraïques. Puisque nous parlons des ouvrages de cette mystique allemande, qui ont alimenté la piété catholique, nous affirmerons qu'ils renferment plus d'hérésies réelles que M. Barbier n'en a imaginé dans nos écrits.

(1) *Les Entretiens Idéalistes*, 25 décembre 1907.

rence à Bourges. Il déclarait que M. Marc Sangnier était un instrument aux mains de la Franc-Maçonnerie. « Il est en effet, disait-il, poussé et soutenu par un certain Paul Vulliaud, ami intime du trop fameux Papus, le F.·. bien connu de la Loge de Lyon. »

Et ce sont les mêmes gens qui se moquent des Léo Taxils qui prétendirent que Pie IX était Franc-Maçon ! D'une faction ou d'une autre, ces gens-là se valent et n'ont rien à s'envier sous le rapport du mensonge scandaleux.

Tout dernièrement, ce M. de Fraville refaisait une conférence, non pas à Bourges, mais à Paris. Nous nous y rendîmes. Arrivé au passage décisif de son discours, l'orateur s'arrêta net à l'endroit où il s'agissait de nous. C'est dommage. Nous aurions publiquement demandé au conférencier sur quels documents il s'appuyait pour nous prêter des amitiés intimes, même avec des personnes que nous n'avons jamais vues. Mais pouvions-nous nous attendre à voir un brave commandant rengaîner si piteusement son grand sabre de bataille !

En face de telles ignominies, il n'y a plus de réponse possible. Il faut exprimer son dégoût et mépriser. Quant aux autres : « Non ragionam dilor, ma guarda e passa. »

(*A suivre*)

PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

PHILOSOPHIE-SOCIOLOGIE

L. Laberthonnière — *Autour de l'Action française* (Bloud et Cie, éditeurs, 7 Place St-Sulpice).

On se souvient du volume publié, il y a quelques mois, par le P. Laberthonnière, sous le titre « *Positivisme et Catholicisme, à propos de l'Action Française* », et dont nous avons rendu compte ici (1). Cette forte critique a provoqué une explosion d'injures de la part de MM. Maurras et Lasserre ; et c'est à ces injures que répond la nouvelle plaquette.

L'Action Française est un curieux phénomène : ramassant tous les systèmes philosophiques éclos pendant la présente éclipse de la métaphysique, ils veulent absolument faire entrer le catholicisme dans ce panthéon philosophique, et ils offrent au Pape une place entre le buste d'Auguste Comte et celui de Frédéric Nietzche, singulier voisinage !

Que des athées ne comprennent rien au Catholicisme, qu'ils tentent de l'opposer au Christianisme, et qu'ils rêvent d'en faire un gendarme politique, voilà qui se comprend ; mais que des catholiques acceptent de traiter sur de telles bases, voilà qui est profondement déconcertant.

L'athée est fatalement un cerveau incomplet, sans équilibre ni harmonie ; c'est une voûte dont on a arraché la clef, les notions s'entassent pêle-mêle ou se rangent à ras de terre, collées au sol, incapables de s'élever ; Villiers de l'Isle-Adam appelait très exactement l'athée, un esprit décapité ; car l'idée de Dieu, la plus haute comme la plus belle de celles que nous avons, est la clef de voûte de notre pensée et comme la tête de l'homme intellectuel.

Dès lors que peut-on faire avec un athée, sinon tenter de le convertir ; comment s'allier avec lui d'une manière continue ? Pour le chrétien, la grande affaire c'est le salut ; l'athée ne veut qu'exploiter la terre ; quelle action commune pourront tenter ceux qui ont des buts aussi différents ? Forcément, là où le catholique verra une fin, l'athée verra un moyen ; l'un voudra servir la religion, l'autre voudra s'en servir ; or, ces deux choses sont contradictoires.

Le P. Laberthonnière vient encore, dans sa réponse, insister sur cette contradiction évidende ; mais « il n'est pire aveugle, dit le proverbe, que celui qui ferme les yeux pour ne point

(1) 25 septembre 1911.

voir » ; c'est ce qu'ont fait ces « Messieurs » de l'Action Française, en refusant d'insérer la réponse en question.

Un tel procédé n'est pas seulement illégal, il est indigne d'une discussion loyale ; il suffit de le signaler pour qu'il soit jugé comme il le mérite.

J.-E, Fidao-Justiniani — Pierre Leroux (Bloud et Cie Editeurs, 7 Place St-Sulpice).

Pierre Leroux est un curieux esprit, trop peu connu ; pour beaucoup de nos contemporians, c'est un « homme de 48 » ; on entend, par ce terme vague, le ranger parmi les sociologues utopistes, plus ou moins socialistes, parmi les révolutionnaires plus ou moins violents, de cette époque féconde en utopistes et en révolutionnaires.

C'est là une grande erreur ; Pierre Leroux est d'abord un philosophe, il tranche sur ses contemporains par ses immenses lectures, sa puissante faculté d'assimilation, qui lui permit de parcourir à peu près tous les domaines de la pensée ; là où l'on retouve son époque, c'est dans le décousu, l'incohérence, peut-on dire, de ses recherches, de ses connaissances et de ses œuvres.

Adversaire de Cousin et de l'éclectisme, il n'obtint pour toute réponse qu'un silence affecté : et cependant, c'est lui qui avait raison contre la philosophie officielle de son temps ; à l'indifférence éclectique, il oppose sa synthèse religieuse la Solidarité ; nous y retrouvons ses qualités et ses défauts, beaucoup d'idées, mais sans méthode.

M. Fidao-Justiniani, après avoir exposé d'une façon nette, suivie et très intéressante les idées de Pierre Leroux, en fait une critique juste et impartiale; il nous montre ce philosophe tendant de réagir contre le nationalisme éclectique, et impuissant à s'affranchir de l'ambiance de l'époque. « Il crut jusqu'à la fin que le christianisme avait fait son temps, au moins dans sa forme traditionnelle, et qu'on ne le pourrait utiliser désormais qu'à la condition d'en retrouver la raison suffisante, et comme on dit, les titres, dans la nature humaine. En quoi certes, il s'abusait. » La religion de la Solidarité est ensuite exactement critiquée ; ses contradictions, ses faiblesses, qui sont celles de toutes les tentatives de religions purement naturelles, sont mises en évidence : « Que le fait de la solidarité, ou pour employer un langage plus franc, le fait de la dépendance où se trouvent les hommes les uns à l'égard des autres contienne en lui-même une vertu morale ou religieuse, et se traduise nécessairement ou se transfigure infailliblement en amour, en charité, en égalité, c'est une hypothèse pour le moins téméraire. et dont on pourrait même, au besoin, garantir la fragilité. »

En résumé, excellente brochure très propre à faire connaître davantage une figure très intéressante, malgré ses lacunes et ses incohérences.

Jules Gay — *Le Mouvement démocratique et les catholiques français de 1830 à 1880.* (Librairie Bloud et Cie)

Voici une excellente brochure, dont le sujet, très intéressant, est traité avec impartialité. L'auteur s'attache spécialement à montrer la part prise par les catholiques dans le mouvement dé-

mocratique qui caractérise le XIXe siècle ; il apporte une vue d'ensemble simple et exacte qui peut être fort utile à ceux qui veulent agir pour mieux discerner « l'origine des malentendus et des préventions qui les entourent, des divisions qui annihilent les efforts, des préjugés réciproques qui engendrent les mésintelligences et les soupçons. »

M, Jules Gay fait ressortir fort utilement le rôle d'Ozanam et de « *L'Ere Nouvelle* » journal fondé par lui en 1848 avec la collaboration de Lacordaire et de l'abbé Marat. Sans rien dissimuler de ses sympathies et de ses tendances, l'auteur a voulu « autant que possible, faire œuvre d'historien. » Nous parlions en commençant d'impartialité ; n'est-ce point la qualité maîtresse de l'histoire.

Evidemment, sous un volume aussi restreint, on ne peut qu'indiquer des lignes générales ; certains point souffrent de cette briéveté. Sous ce rapport, il nous semble que le rôle de Montalembert est insuffisamment étudié, et à cause de cela imparfaitement compris.

Cette critique ne nous empêche point d'admettre la conclusion de M. Jules Gay : « Il est remarquable que *l'Ere Nouvelle* moins téméraire et moins violente, hautement approuvée par l'archevêque de Paris, soit dans les milieux catholiques beaucoup moins connue que l'*Avenir*... Si nous cherchons, dans le passé, des précurseurs et des guides, tournons-nous... vers l'*Ere Nouvelle*, si calomniée de son vivant, si injustement oubliée depuis, vers Lacordaire, vers Ozanam surtout, trop vite enlevé à la France catholique et démocratique... »

CARL DE CRISENOY

POÈMES

JEANNINE VADE, *Des paroles et du silence* (Sansot édit.) — CLAIRE VIRENQUE, *Les Souvenez-vous* (H. Falque édit.). — MARGUERITE BURNAT-PROVINS, *Cantique d'Eté* (Sansot édit.). — EMILIE DE VILLERS, *Les âmes de la Mer* (Eug. Figuière édit.). — HÉLÈNE PICARD, *Nous n'irons plus au bois.* (Sansot édit.).

Quelquefois, tristes, seuls, nous demandons aux poètes amis des consolations pour le passé, de nouvelles espérances pour l'avenir, et c'est toujours d'une main un peu fiévreuse que nous ouvrons les premières pages de leurs livres, c'est toujours un peu le cœur battant que nous laissons notre rêve glisser au tournant des feuillets. Mais si une femme a écrit ces vers encore inconnus, la main hésite davantage, le cœur bat plus fort. C'est que nous comprenons mal qu'une femme ait pu emprisonner sa pensée, son intimité, dans le rythme des vers. Il est des choses qui ne se fixent pas ; des narines se sont pincées, des cils ont tremblé, une robe a frissonné. Mais une curiosité s'éveille aussi, l'espoir secret que tout ce qui ne se dit pas, mais se devine, montera comme un parfum de leurs petites lignes savamment ordonnées. Un poème de femme ! Oh ! n'y trouver que les quelques mots, qui ne raisonnent pas, n'expliquent rien, ne savent rien, les quelques mots, qu'elles ne pro-

noncent pas toujours et que cependant Dieu leur apprend à elles seules.

Des paroles et du silence ! paroles de tendresse, gestes d'amour des mains de femmes qui veulent « enchaîner l'avenir et nous prendre au passé » Mais pourquoi, au lieu d'un peu de silence, tous ces discours, ces accents trop faibles, pourquoi cette rigidité, cette dignité froide et sèche, ennemie de toute harmonie ?

Les Souvenez-vous ! Mlle Claire Virenque reste fidèle à l'idéal. Mais sa voix plaintive

> le rêve idéal que j'avais bercé,
> le rêve idéal s'est déjà laissé,

est monotone et sans force, elle se perd aux méandres d'un rythme facile, incolore, incertain.

Le Cantique d'Eté de Mme Burnat-Provins, au contraire, a de la force, de la vigueur, de l'éclat. Une passion sensuelle, une tendresse profonde y sont exprimées avec netteté, concision. Ce livre est extrêmement simple. Dépouillé de son exaspération charnelle, débarrassé du *surnaturel*, nous ne trouvons plus qu'un peu d'art forcé mis au service d'une exagération intellectuelle. Nous aimons en *amour-passion* de la part des femmes, de la discrétion, d'aucuns disent de la pudeur, et lorsqu'elles écrivent, n'avons-nous pas raison de ne chercher dans leurs vers que les reflets de leur âme, de ne vouloir entendre que les battements de leur cœur ?

Nous admirons peut-être celle qui pense, réfléchit, qui parcourt d'un regard clair, lucide, les générations et les siècles, celle qui a pénétré les mystères de la science. Cependant nous restons loin d'elle, nous ne la comprenons guère. Le poème de Mlle Emilie de Villers est certes fort beau, et nous serions mal venus de le critiquer, puisque c'est un « ouvrage couronné par l'Académie française » ; il nous serait d'ailleurs aussi difficile de le louer et d'égaler l'hommage de la célèbre compagnie. *Les Ames de la mer* sont animés, cela est vrai, d'un souffle épique, puissant, violent même. Nous y trouvons de la grandeur, de la noblesse, de la vigueur. Mais rien qui nous fasse sentir une sensibilité féminine. Alors pourquoi Mlle Emilie de Villers a-t-elle écrit ce livre ?

Nous n'irons plus au bois... La chanson s'arrête aussi sur nos lèvres. Le passé mélancolique s'insinue délicieusement et dans la lumière du soleil couchant nous croyons voir passer les robes légères de nos amours de quinze ans, les gestes menus et enfantins, les paysages ordonnés et mystérieux des beaux jardins profonds. C'est tout notre rêve d'enfance qui s'évoque, dans un parfum de choses surannées, infiniment tendres, si douces que les yeux se ferment pour rêver, pour dormir. — Mlle Hélène Picard est poète et non pas uniquement parce qu'elle affirme complaisamment qu'elle l'est. Dès les premiers vers Hélène Picard sait gagner notre sympathie. On ne peut lire, sans en être touché, ces poèmes dédiés à la mémoire de sa mère, sa véritable muse, celle à qui elle doit les trésors de son cœur et de son imagination. Avec quelle tendresse, le poète évoque la fine silhouette, les poses lasses, abandonnées de la jeune femme

mélancolique, douce, cependant passionnée. Jolis traits amenuisés, affinés à l'excès, un sourire charmeur, des yeux bleus trop sombres et trop expressifs, harmonie de la voie pure et lente, démarche glissante, écharpes vaporeuses, châles soyeux caressant les épaules tombantes, grâce un peu mièvre des grands chapeaux de paille posés négligemment sur les cheveux trop lourds, tout cela revit à nos yeux dans un décor de féerie, au milieu de jardins à l'ombre fraîche, recueillie, tandis que les jets d'eau pleurent dans les vasques, et qu'au fond les cimes pourpres et dorées des Pyrénées barrent de leurs traits brûlants la splendeur d'un azur toujours pur. Mais à côté de la petite muse discrète et délicate, voici l'enfant vive, alerte, curieuse et passionnée. Nous suivons le développement de sa petite âme qui s'ouvre comme une fleur à la beauté de la nature, à la tendresse d'une mère, aux milles impressions fugitives et journalières qui la forment, l'affinent sans cesse. Elle grandit nerveuse, inquiète, tourmentée par les mystères qui l'entourent et qu'elle ne peut comprendre. Son regard est plus profond maintenant, plus troublant, on n'ose le soutenir. La petite fille devient femme ; mais ce n'est là qu'une promesse encore. Le ruban clair rit encore dans ses cheveux, elle court encore parmi les fleurs, et ses secrets, oh chers amours de quinze ans, elle les conte au vent qui joue dans ses tresses, au rayon de lune qui pose sur le front de l'enfant un chaste et silencieux baiser.

JEAN MALYE.

BEAUX-ARTS

Exposition d'Œuvres d'Art du Foyer Coopératif

(*18 rue de Varenne*)

Cette exposition composée, en général, de jeunes, — dont certains possèdent déjà fort bien leur pinceau, — ne contient que des œuvres sincères et consciencieuses, et cela repose des expositions fantaisistes d'aujourd'hui.

L'art religieux est représenté par un médaillon de Saint-François, œuvre émue et d'un beau sentiment de J. A. Martin ; et le portrait : par la délicieuse figure d'enfant, au regard et au sourire empreints de gaieté malicieuse, d'Hélie Brasilier.

Pour qui connaît la Hague, ce pays mélancolique et sauvage qui termine la presqu'île du Cotentin, les œuvres d'Henry de Pontaumont traduisent merveilleusement l'âme de ce pays qui est le sien. Le *Sentier de l'Eglise* et la *Croix au bord du chemin* nous montrent, sous leur poésie hivernale, les chemins normands au sol humide et couvert d'herbe que bordent de grandes haies surmontées d'arbres sans feuilles. Son *Souvenir au Hâvre de Régnéville* est une belle impression crépusculaire, mais nous préférons encore ses aquarelles très fortes de métier et très fines de coloris. Le magnifique ciel de *Solitude* qui s'étend sur une de ces grandes landes ondulées aux lignes superbes de simplicité grandiose, et la brume qui enveloppe la mare de Vauville, eussent réjoui Barbey d'Aurevilly qui aimait à la folie « le ciel si souvent gris et pluvieux de notre ouest qui nous

pénètre si profondément le cœur de sa lumière mélancolique ».

Nous sommes encore en Normandie avec Louis Polart, ce sont les bords de la Manche qu'il a peints dans ses petites aquarelles très jolies d'effet, et voici la *Seine à Rouen* où passent des vapeurs, et bordée par la ville, que domine la flèche de la cathédrale, tableau très décoratif.

Avec Paul Fachet, nous sommes loin de la province Normande. C'est la Touraine aux lointains horizons et au ciel plus chaud qui revit dans *le Côteau* et *Soir d'hiver*, d'un coloris très harmonieux. Une campagne inondée, traversée par un chemin au bord duquel des arbres élèvent leurs maigres silhouettes dans un ciel gros de pluie, telle est son aquarelle, d'un beau style, de *Percay Meslay*.

Le *Moulin à Drodrecht* de M. Vignal est bien composé et largement traité.

Marie Bureau expose de jolies fleurs et un pittoresque cireur arabe, Mlle Viol des aquarelles très bien dessinées, nous avons particulièrement aimé *La Vieille porte de la place du Marché* pour sa belle opposition d'ombre et de lumière.

Citons encore les fraiches notations de Delalande, les aquarelles colorées de Jean Bugnard, les belles eaux-fortes de M. Combes.

André de Lor — *Révélation d'Outre-Tombe*, ouvrage accompagné de neuf dessins mystiques de Madame Marie Egoroff.

Dans la préface de ce livre, l'auteur qui est une femme, nous raconte qu'ayant perdu un ami qu'elle aimait et dont elle était aimée, l'âme de celui-ci vint en elle, et lui révéla le monde où vivent les âmes, après avoir quitté la terre ; ce sont ces entretiens qu'elle nous dévoile aujourd'hui dans leur intégrité. Nous devons avouer que le paradis décrit dans cet ouvrage, ne nous a guère séduit. Dante, sans avoir reçu les confidences d'un élu, imagina un paradis singulièrement plus sublime.

Les planches qui accompagnent ce volume sont étranges, on y trouve dans chacune d'elles une figure au type slave, aux grands yeux empreints de tristesse, qui devient belle et expressive surtout lorsqu'elle est représentée seule.

Jean Lœw. — *Entretiens et Récits*. — (Bibliothèque du Temps Présent).

M. Jean Lœw nous fait assister à des discussions artistiques entre le *jeune poète Bernard*, un idéaliste, son oncle, et son cousin le docteur *Pierre Bois*, un naturaliste. Nous voyons *Bernard* défendre contre son cousin, au nom de l'idéalisme, l'art des monstres, et l'oncle *Prisson* faire une violente attaque contre le naturalisme. M. Jean Lœw a de bonnes idées au point de vue artistique, mais il ne fait que les effleurer, et son volume est trop de la littérature.

Pierre de Crisenoy.

LES REVUES

Commençons par baptiser les nouvelles venues. Sont nées depuis un mois :

Les Soirées de Paris, rédigées par Guillaume Appolinaire, André Billy, René d'Alèze, André Salmon, André Tudesq.

Les Marches de Provence, qui débutent par une enquête sur Mistral ;

L'Assaut, une petite gazette hebdomadaire royaliste, dont la couverture illustrée rappelle les plus mauvais jours de l'affaire Dreyfus ;

Les cahiers de l'Amitié de France, une jeune revue catholique qui s'annonce pleine de bonnes intentions et publie dans son premier numéros du Hello et du Francis James ;

L'œil de veau, qui paraît portant sur sa couverture une tête de veau blanche sur fond rouge, cela est du plus mauvais goût, et n'est pas fait pour redorer le blason de la jeune littérature.

Le Parvis, qu'un seul homme, M. Jacques Noir, rédige à lui seul pour le petit espoir de gagner la gloire ;

L'Olivier, revue de Nice

—

Et maintenant passons aux anciennes.

M. R. Roger Charbonnel écrit dans le *Mercure de France* sur la philosophie de Lamartine.

Au début de son article,il parle d'une renaissance spiritualiste dont témoignent les poèmes mystiques de M. Vallery-Radot, Mauriac, Noël Nouët, André Lafon, de Pomairols, Caillard, plus Albert Fleury qui est mort et que l'auteur ajoute à ce groupe.

Nous avons la plus profonde estime pour trois au moins des poëtes nommés ; nous croyons cependant qu'il n'y a pas intérêt pour le spiritualisme, à ce que ce groupe, si utiles que soient ses efforts, puisse représenter toute la littérature spiritualiste. Il faudrait pour cela qu'il fût entièrement purifié de toute influence mondaine ou politique et que son spiritualisme ne se contentât jamais de vers de sacristie aussi éloignés de l'art chétien que les mieux intentionnés des plâtres de Saint-Sulpice sont éloignés des Anges de Carpaccio. Revenons à Lamartine.

L'article du *Mercure de France* nous le présente comme un catholique libéral,

Il fut accusé de panthéisme et répondit par les phrases suivantes:

Je regarde le christianisme comme la plus vaste et la plus pure émanation de révélation divine qui ait jamais illuminé et sanctifié notre esprit .. Mais l'idée religieuse, quelque divine qu'elle soit dans son principe, lorsqu'elle devient culte et institution humaine, devient susceptible de participer à l'action des temps... Pour que ces institutions soient puissantes, la religion et la raison doivent concorder... La conscience obéit mal lorsque l'esprit doute... C'est pour assister l'intelligence et non pour s'interposer comme des nuages entre Dieu et nous que sont faits les symboles .. Une religion rationnelle, c'est le seul moyen de préparer au christianisme un règne unanime et absolu.

Mais plus tard Lamartine écrivait à un ami cette phrase imprudente au point de vue orthodoxie : « Je suis chrétien, à peu d'interprétation près ». Et il ajoutait dans le douzième entretien de littérature ; « Le dogme varie, les mœurs changent, la cons-

cience est innée et universelle. » L'auteur de l'article assure que Lamartine subit l'influence des néo-platoniciens et de ces épouvantables hérétiques : les pères de l'Eglise. La conclusion est que la philosophie aurait eu l'heureux privilège de contraindre Lamartine à surmonter sa nonchalance et à faire « plus difficilement des vers faciles. »

—

Dans, *le Divan* soulignons des vers fort agréables d'Emile Henriot : *Turquerie.*

Dans *le Parthénon*, M. Julien de Narfon écrit sur la mission du journaliste catholique. Il réclame pour lui une certaine liberté vis-à-vis de l'autorité religieuse, à laquelle il doit respect et adhésion. Il réclame surtout le droit à la libre critique.

Dans *La Province*, à propos de « Emile Verhaeren, poète Français » M. Florian Parmentier écrit à la louange de ce « barbare » « la pourriture romaine n'a atteint ni son corps ni son esprit. »

Dans *l'Ile Sonnante*, signalons un article de Charles Callet : *La lumière celtique.*

Dans *La Revue du Temps Présent* un poème de Noël Nouët :

Oui, souffre sans relâche
Plutôt que d'être heureux sans accomplir ta tâche,
Plutôt que de vieillir stérile et satisfait.
Mes jours n'ont pas encor connu la douce paix,
Je déchire mon cœur comme une œuvre manquée.
J'ai toujours près de moi la douleur embusquée,
Mais ce'st bien mieux ainsi : je songe en soupirant
Que dans mon âme quelque chose au moins est grand !

—

Autre revues recues : *Vers et Prose, Revue d'Europe et d'Amérique, la Renaissance Contemporaine, l'Occident, la Revue des Français, le Penseur, Pan, la Coopération des Idées, la veillée d'Auvergne, l'Heure qui Sonne, les Facettes, Arthémis, les quatre Dauphins, la Nouvelle revue française, la Plume, la Chronique des Lettres françaises, les Rubriques Nouvelles, la Revue des Poètes, le Feu, la Phalange, les Feuillets, le Spectateur, le Thyrse, les Pages Modernes, l'Hexagramme, les Bandeaux d'or, Le Voile d'Isis, La Raison, catholique, La Chronique de la Presse, La Croisade de la Presse, Le Foyer, l'Action, française, l'Analogie universelle, Le Théosophe L'Echo du Merveilleux, Le Graal, Psyché, La Gnose, Les Pages modernes, L'Alliance Spiritualiste, La Monarchie française, La Bonne cause, Le Spectateur, Analyse et Synthèse, Le Réformiste, etc.*

Fernand DIVOIRE

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE FRANCE à l'usage de l'enseignement primaire et secondaire, par Mgr Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-16°, cartonné, avec nombreuses illustrations. Prix : 1 fr. 60. Bloud et Ce, éditeurs, 7, Place St-Sulpice, Paris (VIe).

Comme l'expose dans sa préface l'éminent auteur de ce Cours, c'est la présente crise des *manuels scolaires* qui l'a décidé, malgré la surchage de ses occupations de toutes sortes, à en entreprentre la publication. Il convient de le remercier d'avoir cédé aux pressants appels qui lui venaient, à ce sujet, de tout côtés. Ce qu'il nous apporte, c'est le résultat sincère d'une vie consacrée depuis vingt-six années à enseigner l'histoire. Ce résultat est mis ici à la portée des jeunes intelligences. On a adopté le mode de « présentation » des ouvrages les plus justement réputés au point de vue pédagogique : questionnaires, résumés, tableaux chronologiques, lexique des mots techniques ; les cartes ont été multipliées. L'illustration très abondante ne donne rien à la fantaisie, mais est tout à fait documentaire. Nous ne croyons pas qu'aucun ouvrage élémentaire présente un pareil ensemble. Nous sommes heureux de constater que l'exécution matérielle de ce cours correspond à la haute valeur du texte auquel le nom de l'auteur nous dispense de décerner des éloges qui seraient tout à fait superflus.

EMILE DODILLON. *Un moblot briard au siège de Paris.* Paris (Alph, Lemerre éd.).

M. Dodillon a été caporal à la 1re compagnie du 4e bataillon de la garde mobile de Seine-et-Marne. En cette qualité il a pris part à la guerre de 1870-71. Ce sont les souvenirs qu'il a gardés de cette époque qu'il nous raconte. La déclaration de guerre est venue le surprendre à l'école d'Alfort où il finissait ses études. Soldat, il évolue à Asnières, à Champigny, à Nogent-sur-Marne, Montreuil, Buzenval. Enfin la campagne terminée, le moblot briard retourne en son pays que les vainqueurs occupent.

Les diverses péripéties où s'est trouvé l'auteur sont familièrement contées, n'empruntant leur caractère dramatique qu'aux faits réels eux-mêmes. On trouvera dans ce livre mille anecdotes qui font revivre avec émotion l'année terrible dans ces détails humbles et pittoresques.

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Jean de Pauly, *l'illustre traducteur du* Sepher-ha-Zohar *a laissé un certain nombre de manuscrits. Nous en commençons la publication dans ce numéro, grâce à l'obligeance de notre excellent et docte ami, M. Emile Lafuma, qui a bien voulu nous les communiquer. Etant donné le renouveau des études cabalistiques, l'importance des savants travaux de Jean de Pauly est incontestable. Il faut encore beaucoup lutter contre l'ignorance et la mauvaise foi au sujet de la tradition ésotérique des Hébreux. Des auteurs, estimables par ailleurs, — des théologiens ! — ne supposent-ils pas que « Cabale » est le titre d'un livre ; d'autres personnes, moins sottes, ne jugent-elles pas de cette doctrine avec des idées préconçues ? Sous le rapport de l'Initiation, ce ne sera pas une moindre surprise que de connaître les erreurs dans lesquelles sont tombés des auteurs accrédités et qui auraient dû préférer le silence ou tout au moins s'exprimer avec plus de modestie.*

Nous nous sommes permis de joindre aux écrits de Jean de Pauly quelques notes. Elles seront signées de notre nom ou seulement de nos initiales. De cette façon, en cas d'erreur de notre part, la science du célèbre hébraïsant ne sera pas compromise. Le lecteur remarquera avec quel mépris Jean de Pauly traite en général les ouvrages publiés sur la Cabale. Conscient de sa haute valeur personnelle comme philologue, il a peut-être exagéré quelquefois la sévérité de son jugement. Il est certain que des auteurs ont mérité d'être justement repris, d'autres auraient pu s'abstenir de présomption scientifique. Mais, les erreurs commises en matières cabalistiques ne constituent pas un cas particulier, elles sont du même ordre que les fautes dont les travaux philosophiques scientifiques et même littéraires sont déparés. Et nous pourrions relever, chez de Pauly lui-même, des motifs d'appliquer la rigoureuse loi du talion. Cela ne doit en rien déconsidérer la traduction du Sepher-ha-Zohar, *élaborée sous l'œil averti de notre ami, M. Lafuma. Nous nous plairons même à unir nos louanges aux éloges, décernés par de savants hébraïsants ou par de doctes rabbins, que mérita l'étonnante capacité de Jean Pauly.*

Paul Vulliaud.

Introduction Générale à l'Étude du ZOHAR

Fidèles au précepte (*a*)« d'entourer du plus grand mystère cette science sublime que l'Ancien des temps lui-même a cachée aux yeux de la plupart des hommes », les maîtres de la Cabale se sont de tous temps appliqués à énoncer leurs théories dans un langage secret, accessible seulement aux initiés. Aussi les anciens (*b*) avaient-ils coutume de désigner la Cabale sous le nom de « beauté voilée » (1). C'est à tort que certains détracteurs de la Cabale ne voient dans l'idiome cabalistique autre chose qu'un instrument qui se prête à la divagation et simule la profondeur. « Plus une idée, dit la Tosefta (*c*), peut s'énoncer avec clarté et facilité, plus elle est profonde. » Le Talmud (*d*) parle à peu près dans le même sens.Les anciens n'avaient donc pas pu être obscurs dans le but de paraître profonds. Quand on songe aux peines infligées aux imprudents qui laissaient échapper un mot de cette doctrine en présence d'un non-initié, quand on songe qu'une divulgation faite mal à propos de cette doctrine était aussi funeste pour celui qui l'avait faite que pour celui qui l'avait entendue, on ne trouvera pas excessif que les maîtres aient pris la peine de créer, à l'usage exclusif de leurs disciples, initiés, un idiome où les phrases ressemblent à des notations chimiques ou à des signes algébriques. La révélation de cette doctrine aux non-initiés, n'offrait pas seulement le risque d'être mal comprise, et de faire tomber les auditeurs dans l'hérésie, ce qui était déjà arrivé une fois (*e*), mais encore elle offrait le plus grand inconvénient de produire parfois un effet contraire à celui qu'on attend ordinairement d'elle ; car (*f*) si la connaissance de la doctrine ésotérique relève et ennoblit l'âme de l'homme supérieur, elle avilit l'âme de l'homme inférieur (2).Commentant le verset biblique (*g*) : « Si tu me dresses un autel de pierre, tu ne le bâtiras point de pierres taillées, car il sera souillé si tu y emploies le ciseau », le Zohar (*h*) s'exprime ainsi : L'autel c'est le cœur de

(*a*) Talmud, traité *Pesahim*. (*b*) V. Midrasch Tanhouma, sect. *T'sou.*
(*c*) *Nazir*, IV. (*d*) Traité *Baba qama*, fol. 6 b. (*e*) V. Talmud, Haghigha. 15 b.
(*f*) Tiqouné Zohar XVIII T. (*g*) Exode XX, 25 (*h*) T. III, fol. 73 b.

(1) Je rappelle qu'il appelaient aussi la Cabale : *Thorath-Emeth*, la Science du Vrai. (P. V.)

(2) R. Jehouda, Hallevi disait : « La Cabale n'est bonne qu'avec un cœur bon » (P. V.)

l'homme. Quand ce cœur est de pierre, il ne faut y employer la doctrine en guise de ciseau ; car le cœur ne serait nullement amélioré par la connaissance de la doctrine, mais au contraire « il sera, comme dit l'Ecriture, souillé si tu y emploies le ciseau. »

Cachée ainsi sous le voile de la technologie, la Cabale est demeurée jusqu'à nos jours le patrimoine de très peu d'initiés, qui se recrutent exclusivement de rabbins spécialistes, habitant presque tous en Russie et dans la province autrichienne de Galicie, et désignés par les Juifs sous le nom de «Çadiqim» (au singulier « Çadiq », — le Juste, ou le Saint,— car tous ces rabbins spécialistes de la Cabale sont réputés saints et même thaumaturges), pour les distinguer des rabbins ordinaires qui ne s'occupent que de l'étude de la doctrine exotérique. Mais si la Cabale est fort peu connue parmi les Juifs, en dehors de quelques spécialistes, elle est restée totalement une *terra incognita* parmi les Chrétiens. Ce n'est pas que les chrétiens n'aient jamais entendu parler de cette doctrine ; au contraire, beaucoup de Pères de l'Eglise en citent des fragments. Saint Irénée (II, 7, 1) dit que, selon une doctrine juive, le monde d'ici-bas est l'image du monde d'en haut et que par conséquent, on peut obtenir certains actes du ciel en en reproduisant l'image ici-bas, soit par l'action, soit par la parole, qui ne sont que les images des actes d'en haut. Or, il est évident que cette doctrine est cabalistique ; on retrouve cette phrase presque textuellement dans le Zohar (*a*). Saint Epiphane (Hœres, XIX) cite le nom de Rabbi Eléazar (fils de Rabbi Siméon) et lui attribue la description faite de la « petite figure » dans les Idra (*b*). Il dit que cette tradition désigne le Christ revêtu d'une forme matérielle. A part quelques citations vagues de ce genre, les apologistes chrétiens restent muets sur les nombreuses traditions de la Cabale, bien plus propres à servir d'apologie du Christianisme que les mythes du paganisme auxquels ils recourent si souvent. C'est que ces traditions leur étaient totalement inconnues. Quel rabbin, en effet, eût osé révéler aux « Minim », ou hérétiques, comme on appelait les chrétiens dans les premiers siècles, les mystères d'une doctrine qu'il devait cacher même aux Juifs non-initiés !

Les travaux de Pic de la Mirandole, de Reuchlin et de Knorr de Rosenroth, bien que directement inspirés par des rabbins plus ou moins initiés, — Pic de la Mirandole avait rédigé ses *Questiones Cabbalisticæ* en collaboration avec le

---

(*a*) I, fol. 161 a. Cf. Zohar, III, 92 a (*b*) Z., III fol. 128 b et fol. 137 b

rabbin Samuel Nonis,de Modène (1).Reuchlin était notoirement ignorant du rabbinisme et incapaple de traduire une seule phrase du Talmud ; tout ce qu'il a dit et écrit à ce sujet lui était dicté par le rabbin de Pforzheim (2).Les Juifs allemands lui étaient reconnaissants pour son intervention en leur faveur lors de l'affaire Pfeferkorn, et c'est pour flatter son amour-propre qu'ils lui fournirent les moyens de se parer de plumes étrangères (3). Quant à Knorr, il n'a fait que classer et transcrire en latin les cours tenus par le rabbin Fischel, que la reine Christine fit venir à sa cour pour y enseigner la cabale (4), — n'ont que fort peu contribué à dévoiler la doctrine véritable de la cabale. Pic de la Mirandole n'a connu que cette cabale spéculative qui était assez cultivée au XIV[e] et XV[e] siècle, c'est-à-dire le système de l'école de Rabbi Moïse ben Nahman (RAMBAN), et qui est loin d'être de la cabale véritable et authentique telle qu'elle est enseignée dans le Zohar, ce code par

---

(1) J. de Pauly me semble trop sévère pour les cabalistes de la Renaissance. Paul Ricci qui était un Juif Cabaliste, et que la Cabale amena du reste au catholicisme, avait une haute opinion de Pic de la Mirandole et de Reuchlin, malgré les erreurs qu'il constate chez ce dernier. Je noterai en passant, pour les catholiques qui sont adversaires de la tradition ésotérique des Juifs, que l'ouvrage de Paul Ricci (*De agricultura cœlesti*) est approuvé par sept docteurs de l'Université de Padoue, et trois théologiens de l'Université de Paris.

De Pauly parle des *Quæstiones Cabbalisticæ*, il s'agit probablement, comme elles sont toujours nommées, des *Conclusions cabalistiques*. Pour être rédigées en collaboration avec un rabbin, — je ferai observer que de Pauly ne cite aucun témoignage, — il aurait fallu que le dit rabbin fût bien persuadé de la vérité catholique, ainsi que le penseront tous ceux qui ont lu les *Conclusions* de Pic de la Mirandole. Les trois principaux rabbins avec lesquels cet humaniste entretint des relations sont R. Jochanan Aleman, Dactyl qu'il convertit au catholicisme, et son ami Elie del Medigo. Dans son *De dignitate hominis*, le comte de la Mirandole déclare que personne ne l'a aidé dans ses travaux, qu'il n'a eu recours à aucun interprète. Il n'y a aucune raison de suspecter sa parole. (P. V.)

(2) J. de Pauly me semble exagérer son mépris pour la science de Reuchlin. Cet humaniste que l'Allemagne nomma « le restaurateur des études hébraïques en Allemagne » publia en 1506 ses *Rudimenta linguæ hebraicæ*. Il reconnaît ce qu'il doit à Paul Summenhart, de Tubingue. Ce fut en 1492 qu'il devint l'élève en langue hébraïque du rabbin Jéchiel Loans, de Linz. En Italie, il se perfectionna dans cette étude sous la direction d'un juif très réputé : Abdi ben Jacob Spuon. (P. V.)

(3) En tout cas Reuchlin en savait assez pour affirmer que les traditions de la Cabale étaient « propres à servir d'apologie du christianisme » comme vient de le dire Pauly lui-même. (P. V.)

(4) Une note de Leibniz permet de rendre justice au baron Knorr de Rosenroth au sujet de la personnalité de ses travaux. Leibniz causa avec Knorr lui-même sur des questions cabalistiques. V. Foucher de Careil : *Leibniz, La philosophie juive et la Cabale*, p. 57 et 61. Ginsburg (The Kabbalah, p. 222) dit que Knorr se fit assister du rabbin Meier Stern pour la publication de sa *Kabbala denudata*. Il est regrettable que J. de Pauly ne donne pas de référence pour le contrôle de son affirmation. (P. V.)

excellence de la Cabale (1). Quant à la *Kabbala Denudata*, on y chercherait en vain la traduction d'une seule page du Zohar ; elle est exclusivement consacrée au « Livre Occulte » (Siphra Dtzeniouta) et aux « Idra » ; et encore ne donne-t-elle pas la traduction de ces fragments, mais le commentaire de Rabbi Hayim Vital seulement, ce qui rend le texte de cet ouvrage très obscur. Parmi les publications plus récentes, nous n'en connaissons pas une seule qui vaille qu'on en parle. Les initiés n'écrivent jamais dans une langue moderne quelconque ; ils se servent exclusivement de la langue rabbinique. Ceux qui ont écrit sur la cabale sont presque tous des savants juifs qui ne savent pas un mot du rabbinisme. Voici comment ils procèdent : Ils citent quelques bribes du Zohar, la plupart déjà citées par les auteurs antérieurs ; ils y ajoutent quelques extraits de certaines chroniques rabbiniques, telles que « Chaîne des traditions » (*Schelschelet hakabalah*), « Livre de généalogie » (*Sepher Juchasin*), etc. ; ouvrages sans valeur historique et sans autorité aucune parmi les Juifs (2). On brode ensuite les questions touchées ; on les amplifie par des considérations étrangères à la cabale ; on examine, — bien superficiellement cependant, — en quoi l'idée citée du Zohar, — le plus souvent mal comprise, — ressemble ou est opposée à telle ou telle théorie d'Aristote, de Platon ou de Plotin. On bavarde ainsi l'espace de deux, trois et même quatre cents pages, et on conclut modestement ou plutôt effrontément : : « Voici dans ses grandes lignes la tradition cabalistique, que de nombreux ans d'étude et d'innombrables veilles et recherches nous ont permis d'appro-

(1) Les rabbins contemporains de Pic de la Mirandole furent émerveillés du savoir de cet humaniste, les cabalistes postérieurs le citent avec éloges. Je ne voudrais pas être moins indulgent qu'eux. J. de Pauly se plaint avec raison de l'ignorance des chrétiens en matières hébraïques. Mais on pourrait supposer que l'illustre traducteur du Zohar n'avait pas suffisamment étudié les grands esprits de la Renaissance.

Drach avance avec une haute justice : « Tout ce que Pic affirme de la cabale a été déclaré exact par des chrétiens et des israëlites convertis qui se sont livrés à la même étude, et ont traité de la cabale dans leurs ouvrages. » etc. (V. *de l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*. Préface, p xii).

Les savants modernes s'accordent assez pour méconnaître la prodigieuse science cabalistique du comte de la Mirandole. Cela tient à ce qu'ils ignorent que cet humaniste étaient bien le possesseur du très authentique Zohar qu'il cite, comme Paul Ricci au surplus. (P. V.)

(2) J. de Pauly exagère. Les auteurs Juifs se réfèrent souvent à ces deux ouvrages, mais ils reconnaissent, en même temps, qu'il faut ne pas leur accorder une confiance illimitée. *La chaîne des traditions* a pour auteur R. Ghedalia ibn Yachia, et *Le Livre de généalogie* R. Abraham Zacut. Je noterai que ces deux ouvrages ont eu un assez grand nombre d'éditions, ce qui n'a pas lieu, en l'espèce, pour les livres à ce point sans autorité. (P. V.)

fondir et de livrer aujourd'hui au public etc ! » Le seul ouvrage réellement sérieux que nous connaissions sur cette matière, c'est l'*Harmonie*, du chevalier Drach (1). Les phrases du Zohar y citées ont été puisées à la source même et presque toujours irréprochablement traduites (2). Mais comme ce livre a plutôt un but apologétique que didactique, il ne contient que des phrases détachées du Zohar ou d'autres ouvrages cabalistiques, ce qui le rend peu propre à servir de chrestomathie du Zohar (3).

Si toutes les publications sur la Cabale n'avaient que ce seul inconvénient de parler de tout excepté de la Cabale, le mal ne serait pas si grand, puisqu'il se bornerait à faire perdre inutilement le temps à quelque lecteur assez naïf pour croire qu'un volume intitulé « La Kabbale » doit nécessairement parler de cabale. Mais il en existe certaines autres qui présentent de bien plus graves inconvénients. Depuis quelques années, on voit surgir des nuées de cabalistes ; presque chaque numéro du journal de la librairie annonce la publication de quelque livre cabalistique. On en publie des volumes, des brochures et même des périodiques. D'où vient cette fécondité des cabalistes modernes totalement inconnus la veille ? Un esprit céleste serait-il descendu pour inspirer ces apôtres de la cabale ? Ou bien quelque rabbin initié aurait-il trahi son secret ? Rien de tout cela. La cause en est plus simple. Les savants d'Europe ignorent la cabale ; les rares rabbins initiés de Russie et de Pologne ne connaissent aucune langue d'Europe, ne savent rien de ce que s'y publie et vivent en quelque sorte séparés du reste du monde. Qui empêche dès lors de dire sur la Cabale tout ce que la fantaisie et l'imagination enfantent ? Ce raisonnement parut trop séduisant pour ne pas tenter quelques écrivains.

Et ils se sont mis à l'œuvre. L'un a publié un opuscule (d'une centaine de pages) qu'il prétend être une traduction du Zohar. Ce n'est pas une métaphore que nous employons ; mais il n'y a réellement et véritablement pas une seule idée du Zohar. Un autre fit paraître un gros volume de six cents

---

(1) Il faut ajouter le seul ouvrage réellement sérieux au XIXe siècle, et en français. (P. V.)

(2) Drach a laissé un grand nombre de manuscrits, ou d'ouvrages non publiés. Que sont-ils devenus ? Je resterais étonné de leur disparition si j'ignorais que les catholiques ont pour la Cabale autant de mépris que la majorité des rabbins. (P. V.)

(3) L'éloge que de Pauly fait de Drach confirme l'importance des jugements portés par le rabbin converti sur Pic de la Mirandole et quelques autres auteurs. Drach était un savant de haute valeur. Il connaissait davantage les auteurs chrétiens, qui se sont occupés d'érudition hébraïque, qu'on ne le suppose généralement. (P. V.)

pages qu'il intitule modestement : « Etude sur les origines et la nature du Zohar. » Les citations du Zohar n'y manquent pas en effet; elle s'y comptent par milliers ; seulement elles sont absolument fantaisistes. Sur cent phrases citées, quatre-vingt-dix-neuf n'existent que dans l'imagination de l'auteur ; et celle qui existe réellement est tellement altérée, amplifiée ou tronquée qu'elle devient absolument méconnaissable. En voici un exemple entre mille : A la page 325 de l'ouvrage en question, l'auteur s'applique à prouver que Moïse de Léon a composé le Zohar en collaboration avec quelques autres écrivains, — car il est de bon ton aujourd'hui de contester au Zohar son antiquité ; on l'attribue, sans l'ombre d'une preuve sérieuse, à un faussaire quelconque qui s'est servi des noms des anciens docteurs, et particulièrement de celui de Rabbi Siméon, uniquement pour donner plus d'autorité à son élucubration. Le verbe « j'ignore » n'est pas connu par certains de nos savants ; le philosophe qui ne sait concilier les données de la révélation avec celles de la science, s'empresse de déclarer l'Ecriture Sainte une œuvre apocryphe, et le philologue qui ne sait pas déchiffrer le Zohar ne trouve rien de mieux à faire pour sauver son honneur de savant, qu'il croit compromis, qu'à attribuer cet ouvrage à quelque faussaire ; leur amour-propre semble moins froissé d'ignorer le sens d'œuvres apocryphes que d'ignorer celui d'œuvres authentiques, — et il s'exprime ainsi : « Dans tous les cas, Moïse de Léon ne fut pas le seul auteur. Outre la preuve qui résulte du caractère décousu, incohérent du Zohar, le *Pasteur fidèle* (III, 156 *b*, contient à ce sujet une donnée très précise : « Le pluriel *maskilim* (les intelligents) de Daniel, 12, 3, est une allusion aux auteurs du Zohar au nombre de 9, dont deux de la ville de Léon et sept du royaume du même nom. A eux s'applique le verset (Exode) : « Tout nouveau-né, vous le jetterez dans le fleuve », c'est-à-dire que les nouveaux nés de leur esprit furent jetés dans le courant du Zohar. (Leurs œuvres furent incorporées au Zohar) ».

Ainsi parle notre auteur. Voyons maintenant si sa traduction correspond à l'original. Au Zohar III, fol. 153 *b* (et non pas 156 *b*), le « Pasteur fidèle » s'exprime *textuellement* ainsi : Les mots : « Et les intelligents brilleront comme la splendeur (c'zohar) du firmament » (Daniel, (2, 3) désignent ceux qui s'appliquent à l'étude de cette splendeur (Zohar) qui porte le nom de « Livre de splendeur » (Sepher-ha-Zohar), qui ressemble à l'arche de Noé, où n'entrent que deux d'une ville et sept d'un royaume, — (on sait que, dans l'arche de Noé, les animaux furent cueillis par sept ou par deux paires, suivant qu'ils étaient purs ou impurs, VII, 2. Dans le langage rabbinique, l'expression « deux d'une

ville et sept d'un royaume » indique un cas rare, et la locution « un d'une ville et deux d'une lignée » indique un cas plus rare encore) — et parfois même, seulement un d'une ville et deux d'une lignée. C'est d'eux (des maîtres de la Cabale) qu'il est dit (Exode, I, 22) : « Jetez dans le fleuve (icorah) tout enfant mâle qui naîtra. « C'est la lumière (ora) de ce livre. (On voit qu'il y a un jeu de mots : *icorah ora*. L'idée du « Pasteur Fidèle » est celle-ci, que tout enfant mâle qui naîtra à la doctrine ésotérique, sera initié au livre du Zohar) ». — Où donc trouve-t-on dans ce pasage les mots « auteur du Zohar » ? Où trouve-t-on le nombre 9 ? Où parle-t-on de la ville de Léon et de la province du même nom ? Un tel procédé se passe de tout commentaire.

C'est pour mettre le lecteur en garde et le prémunir contre les erreurs où pourraient l'induire ces sortes d'ouvrages sur la Cabale, que nous avons jugé utile de faire précéder la présente traduction du Zohar d'une analyse de la Cabale en général et de la doctrine du Zohar en particulier. Mais avant d'aborder la doctrine du Zohar, il nous a paru opportun d'examiner brièvement l'ouvrage lui-même. Aussi avons-nous divisé notre Introduction en deux parties bien dictinctes. Dans la première partie, on traite : 1) de l'époque de la rédaction du Zohar, de son idiome et de son système exégétique ; 2) de la haute antiquité du Zohar ; 3) des diverses parties dont se compose le Zohar, et des interpolations. Dans la seconde partie, on traite de la doctrine du Zohar : 1) Dieu ; 2) la création ; 3) le monde ; 4) l'homme ; 5) Israël ; 6) le Messie ; 7) résumé.

JEAN DE PAULY.

Poème romantique

Mon âme est un flambeau qui luit comme une torche.
Un flambeau, ce matin ; une torche, ce soir.
Maintenant que le jour a pâli sous le porche
Où mes fantômes morts sont revenus s'asseoir,
Et où tout l'éclat de ma quotidienne guerre
N'est plus qu'une lueur verte de cimetière,
Mon sang brûle et fume en ce vivant encensoir.

Ce soir, mon âme est toute une torche funèbre.
Quelqu'un l'avait saisie à l'aube : un inconnu,
Un compagnon muet surgi de la ténèbre,
Jailli comme un cri que je n'ai point reconnu.
Mais mon âme avivait des feux de sa couronne
— flambeau fleuri d'éclairs — la mort qui l'environne...
Ce soir elle n'est plus qu'une torche, un bois nu.

L'étranger, l'inconnu, celui qu'à tout instant
Je vois à mes côtés ; qui bondissant de l'ombre,
Entre le réel et mon rêve s'arc-boutant,
Se couche sur le gouffre ou ma vaillance sombre ;
L'inconnu qui sans cesse en étranger se pose
Entre mon regard et l'âme de toute chose,
C'est l'Homme, insidieux, éternel combattant.

L'étranger, l'inconnu, c'est l'éternelle Haine,
C'est le désir d'autrui, adverse à mon désir,
Un souffle puissant qui étouffe mon haleine,
Un bras qui m'étreint et que je ne puis saisir.
C'est tout ce qui m'entoure, et qui n'est pas moi-même ;
De tout ce qui se meut et vit, l'ennui suprême,
La hideur de tout ce que je ne puis choisir.

Car autour de chacun l'immensité s'enroule,
Linceul d'âmes que tisse ardu le Devenir,
Elle ceint l'être et le serre, comme la houle
Ceint le bateau perdu. Avant de l'envahir,
Pour l'abattre dans l'ombre où toute la mort germe,
Perpétuellement, l'immensité l'enferme
Ainsi, le tient ainsi, créant le Souvenir.

Et pour l'homme qui vit l'immensité c'est l'homme :
Des yeux sans fin, toujours fixés, braqués sur lui,
Sur l'acte inachevé, sur l'œuvre qu'il consomme,
Argos dominateur, qui l'attire et le suit.
L'Etre n'est qu'un point clair sur la mer scintillante,
Un point vague et mouvant que le regard enfante,
Un centre fugitif des reflets dont il luit.

L'inconnu, l'étranger, a pris ce soir mon âme.
Et ma torche, en ses mains, vibre en un long sursaut.
Aux parois de mon porche il la heurte ; la flamme
Crisse en touchant le sol, se brisant aux ressauts.

Mais, en vain, la fureur, ô inconnu ! t'embrase.
Que dans l'air on l'agite, ou qu'au sol on l'écrase,
La flamme tend toujours droite vers le plus haut.

CANUDO

Quelques notations mystiques de Patrik Nole

3 Mars. — Ma Force se bute à la vie, comme le vent à une montagne. Elle parvient à l'escalader jusqu'à mi-côte. Mais bientôt elle se brise. Verrai-je jamais la cime ! L'atmosphère y doit être si radieuse. Et, au delà, au delà, cet illimité ! Ne l'apercevrai-je qu'en rêve ? — Ma Force tourbillonne en moi. N'a-t-elle donc d'autre terme qu'elle-même ?

—

10 Mars. — Oh ! la douceur d'un sourire de femme ! — certaines heures, il semble que toutes mes pensées se reploient, et s'affaissent, comme des narcisses après une pluie. J'implorerais presque les passantes pour voir leurs lèvres s'entr'ouvrir. Il n'y a plus rien de vivant en moi. Un regard qui ne fuit pas le mien, un silencieux entretien d'un millionième de minute, c'en est assez pour me ranimer. Mais cela est fugitif. Et je retombe, comme un morceau de plomb qui s'écrase.

Quel enfer se débat en moi ! Quel vide ! Si j'avais à lutter au moins ! Si j'apercevais les cornes de mes diables ! Mais ils s'enfuient en ravageant tout et en m'affamant. Je ne suis pas témoin de leurs sarabandes. Je meurs de disette et d'apathie. Ils m'ôtent même la souffrance.

J'ai toujours fui l'amour. J'ai dénigré la volupté. J'ai traité dédaigneusement l'amitié. Tous ces dieux, qui abritent la vie sous leur manteau d'aise et d'inconscience, me punissent. Le peu qui me reste de pensée ne sert qu'à me montrer à quel point ma solitude est immense. Devant chaque homme, chaque femme, chaque enfant que je rencontre, je songe aux trésors de voluptés, de frissons, de désirs, de douleurs, enfouis derrière leurs yeux, leurs lèvres, leurs membres. Je songe aux douceurs des contacts, aux spasmes, aux cris, aux râles, aux confidences, — à tout ce qui emplit les sens, à tout ce qui les baigne et les épanouit. — Et moi, si morne, si sombre, si rabougri !

Ma fierté a disparu. Il me prend des désirs violents de pleurer, de crier à tous mon isolement et mon désespoir.

Les idées les plus extravagantes secouent mon âme, sans parvenir à la vivifier.

Les arbres eux-mêmes, — ma seule société cet hiver, — me repoussent. Leurs bourgeons se gonflent. Il y a en eux un éveil de vie que je ne puis comprendre, moi dont la vie semble endormie.

Rien ne fait signe à mon cœur. Démons, dieux, nature : tous m'évitent. Ma chambre est triste. Les rues sont vides. Tout est maussade dans la campagne. Je voudrais être couché je ne sais où, dans un endroit où il n'y ait rien, et dormir sans fin !

—

22 Mars. — Je m'étais assis auprès d'un bouquet de mélèzes. A quelque distance, devant moi, un petit bois de sapins s'étendait. Entre les sapins et les mélèzes, l'herbe nouvelle, humide encore de pluie.

Je regardais le soleil disparaître. Les branches des mélèzes, hérissées de bourgeons blancs, tamisaient la belle couleur pourpre de la lumière. Entre les aiguilles lustrées des sapins, c'étaient des resplendissements et des fulgurations. Des rayons se glissaient sur l'herbe, faisant miroiter chaque brin, et découpant sur le sol de gigantesques runes.

Il me semblait que des ruissellements de clarté entraient dans mon âme, que j'absorbais peu à peu le soleil, tout le soleil, et qu'il ne se couchait lentement là-bas que pour se lever avec plus d'éclat en moi.

Puis, j'en vins à penser aux misères de ma vie, à ma lâcheté, à mes emportements de passion. Comment pouvais-je être, en ce moment, aussi intensément heureux, alors que bientôt peut-être je me précipiterais, bride abattue, dans les excès voluptueux et dans la douleur ? Je bataille depuis si longtemps contre moi-même, en vain !

Cette pensée de l'inutilité de la lutte me pénétra si bien que j'en mis en doute la légitimité. Puisque, me dis-je, le soleil s'éteint, puisque la nuit, peu à peu, rend l'ombre plus compacte, puisque, peut être, demain le vent et la pluie anéantiront momentanément le soleil, c'est que l'Unité est une chimère, et que, dans mon âme, aussi, il doit y avoir de la lumière, de l'obscurité, des nuages !

Et pourtant cette pensée est suprêmement impie. Il ne faut jamais se résigner. Dans le monde des esprits, les ténèbres, dès qu'on croit à leur existence, envahissent tout l'espace. Il les faut subir comme une éclipse fortuite, et être convaincu qu'un temps bientôt viendra où la lumière ne disparaîtra plus.

24 Mars. — Comme tout devient couleur de plomb dans mon âme ! On dirait que mes sens sont déformés. J'éprouve à peine ce que j'éprouve. Je suis néanmoins si accablé !

J'attends en vain qui doit me délivrer de ma torpeur. Mon libérateur est enseveli, avec mes pensées, dans un sépulcre d'inconscient. Qu'attends-je donc ? Cette mystérieuse identité de mon libérateur avec moi-même est ce qui me désespère.

Ce sont, à présent, comme des nuages, qui viennent crever, l'un après l'autre, sur ma pauvre âme. Leau ruisselle, pénètre dans tous les interstices. Chaque id'éesemble trempée dans la boue. Je sens que je tiens ferme, pourtant. Mais je ne sais où accrocher mon courage.

La seule chose qui me réconforte est d'avoir,depuis longtemps, prévu la tempête. Non seulement moi, mais le premier homme qui s'est ouvert un sentier vers le divin a prévu que je passerais par ces tortures. Tous ceux qui m'ont précédé les ont subies. Ils ont symbolisé ma lutte ; je symbolise la leur. A nous tous, nous symbolisons, dans l'univers, le combat sans fin contre le néant ; nous sommes l'éternel en marche vers l'éternel. Nos souffrances participent de l'étrangeté de notre tâche.

..... Me voici déjà rasséréné. Il y a une éclaircie en moi. — Les rues, au printemps, après un orage, lorsqu'elles reflètent de tous côtés, dans l'atmosphère limpide, du bleu velouté, sont si riantes ! — La tristesse, si je sais patiemment attendre qu'elle ait flotté plus loin, ou qu'elle ait éclaté, laissera mon âme clarifiée, jouissant plus lumineusement de sa contemplation un moment interrompue.

—

28 Mars. — Une vaste prairie m'appartient dans les plaines. Mais aucune clôture ne l'entoure. Et les hommes en foulent sans cesse l'herbe. Ils se plaisent à y semer, en passant, des plantes vénéneuses. Des colchiques empoisonnés, aux corolles violettes, y poussent en abondance. Et lorsque je veux cueillir les fleurs qui m'appartiennent, mes sens et mon âme agonisent.

Pourquoi y a t-il tant de misère en moi ? Pourquoi les semences humaines y germent-elles avec tant de luxuriance ? Un mot dédaigneux, un sourire ironique, un regard, toute sensation me bouleverse Pendant des heures j'arrose et féconde ces germes de tristesse.

Et là, si près de moi, confondu avec ma pensée, parcourant mes membres, cette impalpable phosphorescence qui peut tout cicatriser et tout régénérer !

—

10 Avril. — Je me promenais, ce soir, en face du soleil couchant. Les branches des frênes et des tilleuls ressem-

blaient à de fines dentelles posées sans ordre sur le tissu couleur de cuivre de l'horizon. Tout en haut des ormes, des nids de corbeaux oscillaient. Des rossignols et des rouges-gorges chantaient dans tous les arbres, et leur gazouillis contrastait délicieusement avec le criaillement rauque des corbeaux. Je m'arrêtais pour suivre des vols, des sautillements, des coups de bec. Parfois, je me retournais, et m'amusais à compter les vertèbres d'un immense nuage, précieusement blanc. — Soudain, ma contemplation étant devenue intense, j'eus comme un sursaut. Il me sembla que quelque chose s'échappait de moi. C'était mon âme qui se dégageait.

Et alors, marchant lentement, les yeux fixés sur la route, j'eus un entretien avec mon âme.

J'avais été préoccupé tout le jour. Je sentais que mes efforts vers la Vie Divine n'étaient pas assez sincères. Je m'en plaignis à mon âme. Je me comparais à un arbre qui n'aurait que l'écorce. Pourvu que mes idées ne tombent pas en lambeaux, je suis satisfait. Mais cette montée perpétuelle de la sève, cette poussée qui gonfle et épanouit, je ne la possède pas. Ma transformation n'est pas radicale. Je suis obligé de mettre sans cesse des motifs autour de moi, comme autant de palissades.

Mon âme me répondit dans le silence : « Ne crains rien. « Je suis sans cesse avec toi, et toujours vivante. Ta méta- « morphose s'avance. Ton labeur pour moi ne sera pas « vain. La reconnaissance des âmes envers ceux qui les « ont délivrées n'a pas de fin ».

Je m'étonnais d'être aussi triste, alors que j'étais près de ma résurrection. Mon âme me dit : « Lorsque tu viens à « moi, tu désires trop connaître où tu vas. Il faut t'élancer « en moi, sans souci de m'analyser ou me décrire. Alors, « tu te sentiras libre. Tu ne me compareras à rien. Me « comparer, c'est regretter, c'est bientôt m'oublier. Ne sais- « tu pas que Moi seule existe ? N'as-tu pas souvent éprouvé, « quand tes membres et tes sens me sont soumis, que rien « ne t'est impossible ? Toute sève est en moi, toute force « est en moi, toute joie est en moi.

« Je ne me plains pas de toi. Je connais tes luttes. Ca- « chée dans un recoin de ta conscience, je les ai toutes « suivies. Que tu agisses souvent, même dans ta vie spiri- « tuelle, pour d'autres fins que moi, je le pardonne. Les « âmes sont patientes. Et je sens que je suis près de te pos- « séder.

« Ce que je veux en toi, c'est de l'amour, de l'élan. Tu « devrais m'aimer en amoureux, comme faisaient jadis les « saints. Tout à l'heure, une jeune fille est passée près de « toi. Elle levait ses yeux, luisant de bonheur, sur tout.

« Elle chantonnait. Rien ne la préoccupait. Aucune appré-
« hension ne la torturait. Son amour la rendait irrésistible-
« ment forte. — C'est ainsi que tu dois être ».

—

14 Avril. — « N'est-ce pas chose scandaleuse qu'un architecte ou un médecin ait plus de respect pour sa profession, qu'un homme n'en possède pour sa profession d'homme ? Pour sa profession d'homme, dis-je, dans laquelle il a l'honneur de posséder les dieux comme associés ! »

Je m'étais mis en route, ce matin, avec l'intention de méditer dans ma promenade ces paroles de Marc-Aurèle. La température était douce, quoique le ciel fût nuageux. Je marchais lentement le long de la Ness, fort resserrée à cet endroit. Bientôt je perdis totalement de vue mon texte. Au pied des bouleaux et des platanes s'ouvraient des safrans jaunes. De l'autre côté de la rivière, des bulbocodes, des pâquerettes et des primevères s'agitaient doucement au souffle du vent d'est. Je suivais dans l'eau la course des nuages. Les branches et le tronc des arbres, reflétés dans la rivière, ressemblaient à des racines suspendues dans un vide blanchâtre. A mesure que les nuages défilaient, je voyais croître, dans l'eau, une intensité lumineuse qui faisait miroiter les rides de la surface. Cela devint bleu, puis rose, puis crême. Enfin, le dernier nuage s'enfuyant vers l'ouest, une multitude de paillettes argentées s'agitèrent sur l'eau, tandis que, tout au fond, une sphère radieusement blanche se balança. J'allais le long du bord, m'amusant à voir les arbres et le soleil se disputer, dans la rivière, le privilège de mon regard. C'était un drame d'un intérêt unique pour mon âme de contempler mes yeux faire lutter des fantômes. Lorsque je fus rassasié, lorsque j'eus vu plus de trente fois l'image des arbres anéantir l'image du soleil, et celle-ci sans cesse renaître, j'étais aveuglé. Je m'appuyai contre un arbre, les paupières serrées. Soudain, la pensée de Marc-Aurèle me revint en mémoire, toute perception sembla, pour quelques secondes, s'effacer en moi. Je crus devenir l'un de ces dieux avec qui Marc-Aurèle nous associe. J'avais détruit la nature. Je m'étais détruit moi-même. Ma vocation d'homme était remplie.

—

16 Avril. — Je suis allé chercher, dans les îles lointaines, des pierres précieuses et de l'or. J'ai exploré des mers inconnues. Là où les profondeurs de l'océan sont insondables, j'ai plongé. Et j'ai rapporté les perles les plus rares. Puis, le cœur triomphant, je suis revenu vers les rivages habités par les hommes. Aucun n'est accouru pour

admirer avec moi mon opulence. J'ai alors parcouru villes et villages. Les jeunes filles s'approchaient en riant : « Qu'est-ce donc », disaient-elles, « que ces cailloux sans lustre et ces grains de sable, que vous portez avec vous ? » — Et sans même les prendre un instant dans leurs mains, sans en soupçonner le magique éclat et les reflets sans nombre, elles s'éloignaient. — Bientôt, l'on cessa tout à fait de venir auprès de moi. L'on ne me chassait pas, ma folie étant innocente et mon âme étant douce. Mais je me sentais si misérable au milieu des hommes !

Un jour, je me suis enfui vers la rive. J'ai rechargé toutes mes richesses ; et je me suis abandonné aux flots et aux vents.

J'ai vagabondé sur les eaux plusieurs années. Puis je me suis trouvé sur cette côte déserte. J'en ai fait mon éternelle demeure.

J'y vis, solitaire.

Je pense parfois aux hommes, avec amour et sans regret, songeant que j'ai été l'un d'eux. Leurs plaisirs et leurs douleurs me sont un délicieux souvenir. Je les remercie de mon malheur.

La même lumière encore nous éclaire et les mêmes eaux nous baignent. Mais, dans ma solitude, j'ai senti de mystérieuses forces s'épanouir en moi. Et, trônant dans la splendeur de ma puissance et de ma joie, je répands à profusion sur le monde mon inépuisable richesse.

—

19 Avril. — Je suis sorti vers dix heures, comme chaque dimanche, mon édition de Marc-Aurèle sous le bras. La pluie venait de cesser. Le ciel était devenu subitement d'un bleu marine intense. L'atmosphère très brillante semblait rendre plus chaude les rayons du soleil. La boue des rues luisait et éblouissait. Tout était désert.

Je me dirigeai vers les remparts de la ville.

L'herbe était d'un vert émeraude très gai. Au pied des arbres, des safrans de toutes couleurs dressaient leurs tiges, à côté des aconits jaunes aux feuilles disposées en étoiles. Le blanc des murailles qui séchaient, les créneaux, le profil des arbres, l'eau bleuâtre coulant silencieusement, les ombres des marronniers minutieusement dessinées sur les pelouses : tout semblait mettre mon âme à l'aise, l'aiguiser, l'élargir, la rendre plus claire.

Plus loin, sous les tilleuls, c'étaient des roucoulements d'oiseaux, des piaillements, des coups de sifflets, des babillements, des grognements de corbeaux. Tout remuait au dessus de ma tête. Mon âme se dissolvait de plus en plus dans une exquise douceur. Je marchais au hasard, intéressé par une branche tombée sur le gazon, par l'image

d'un oiseau dans une flaque d'eau, par le vent, par l'oscillation de l'herbe. Les saules et les peupliers semblaient m'accueillir, et vivre de ma joie.

Je me demandai pourquoi j'étais aussi follement heureux. Qu'y a-t-il donc dans cette boue, dans ces bois, dans ces cinq ou six couleurs, qui puisse exalter ainsi ma jouissance ? — Je pus le constater aisément. Je m'analysai en jouissant. Et il me semblait que mon analyse et ma jouissance s'accéléraient mutuellement, se livraient à un jeu de course dans tous les recoins de mon corps et de la nature. Je sentais mes poumons s'élargir. Chaque muscle, chaque nerf, chaque goutte de sang recevait sa part de soleil. A chaque instant, une nuance nouvelle de couleur, un arrangement imprévu des arbres, une lueur nouvelle sur le gravier du chemin ou sur l'herbe, séduisaient mes yeux, provoquant des curiosités et des ajustements rapides. Chaque particule de ma chair paraissait se mouvoir. Rien ne me retenait à moi-même. Plus de lourdeur. Chaque fibre, en moi, trouvait au dehors quelque chose qui l'attirait comme un aimant.

Je fus surpris de cet universel ébranlement de mon corps, et de son apparent éparpillement dans l'espace. Puis je songeai que la matière n'était qu'une forme symbolique et inférieure de ma pensée. Je me souvins d'une observation bien souvent faite. Ce qui plaît dans une femme, c'est moins sa beauté que ses gestes, ses paroles, son allure, une vivacité générale, qui hâte et complète votre vie. En un mot, c'est précisément ce qui est l'infusion de la vie dans son corps, et sa participation de la pensée.

C'est ainsi, me disais-je, que toutes ces choses participent de la vie, et que la pensée rampe mystérieusement en elles. L'élargissement, la diffusion de mon corps dans la lumière, l'eau, les arbres, le ciel, n'est qu'un symbole de l'union de nos pensées. Chaque parcelle de ma chair, chaque cellule d'arbre, chaque vibration de lumière sont des idées. Si la chair de la femme nous séduit avec plus de violence que la chair de l'herbe ou du soleil, c'est qu'elle arrache à notre corps jusqu'à son dernier atome, et par suite, met en jeu tout l'infini de notre esprit. Mais, partout, à chaque minute de notre existence, dès que la plus minuscule portion de nous-mêmes a été formée, notre dispersion dans l'espace se produit. Et le mouvement des pensées, mouvement éternel comme celui des choses, se fixe en nous, — se continuant ainsi depuis l'insondable.

Je revins ici sans avoir ouvert mon livre. De ma conscience, toute perception avait disparu. Je réfléchissais que l'Un est seul réel, et que, si je me livre à la douceur des sensations, c'est que mes inexplicables limites d'homme

m'empêchent de contempler toujours mon intime Infinitude. Mon Etre véritable, c'est le mouvement universel des choses éternellement condensé dans ma vision intérieure. Tout le reste n'est que le plus absurde des songes.

—

30 Mai. — Le divin est comprimé par notre égoïsme, comme par une atmosphère très lourde. Raréfions notre égoïsme. Servons nous de la mystique comme d'une gigantesque machine à air, enserrant les deux pôles de notre univers intérieur. Nous verrons alors notre âme se gonfler, se dilater, se métamorphoser en cette essence rose, radiation de la première aurore. — Tout est là, au fond de nous-mêmes, resserré en un imperceptible point.

—

12 Aout. — Depuis deux jours, je suis en marche. Mes pensées seules m'accompagnent. A part quelques lointains aboiements, rien ne m'a rappelé l'existence des habitations humaines. Je suis perdu dans ces forêts de sapins. Je ne ressens plus la fatigue. Ma sacoche ne me pèse plus. Mon corps s'est dilaté jusque dans les feuillages. Lorsque je songe aux villes et aux hommes, je me demande si ce n'est pas dans un rêve que je les ai jadis fréquentés.

La nuit est venue. J'ai dû chercher un abri au flanc d'une colline, dans des excavations du roc. J'ai étendu ma couverture sur des plants d'airelle. Mon repas achevé, j'ai longuement attendu le sommeil.

En vain. — Le rire des sapins, les cris des oiseaux, le désir de savourer la lucidité de mes pensées, me tenaient en éveil. Je ne sais quelle délicieuse angoisse crispait mes membres. On eût dit, de toutes parts, de mystérieux appels.

Comme pour m'exalter davantage, je murmurai lentement la prière composée jadis, au temps de mon premier enthousiasme :

« Salut, Père infini, perpétuellement créateur, Les mers,
« les vents, les pluies, rythment ta marche ; tu habites
« dans les arbres, dans le soleil, dans l'aurore, dans les
« astres de la nuit ; ta demeure est en moi ; je suis Un
« avec toi.

« Toi seul, néanmoins, existes, ô Père ! « Toi seul es la
« Lumière. Toi seul es digne d'être aimé. Toi seul connais
« l'amour. En toi, j'ignore la tyrannie des espaces et des
« temps. En toi, je suis éternel.

« Puissé-je ne rechercher que toi ! Puissé-je anéantir
« dans mes désirs ce monde d'enchanteresses apparences
« où je suis inexplicablement lié. Puissé-je dominer toute
« douleur et tout plaisir.

« Toi seul, ô Père ! »

Je me levai alors, et, quittant mon abri, je suivis le sentier caillouteux qui menait au sommet de la colline.

Des odeurs résineuses flottaient autour de moi. Les vallées rêvaient dans l'ombre laiteuse. De tous côtés, les collines étalaient leurs noirs vêtements d'arbres.

Jamais je n'avais vu les étoiles aussi brillantes. Leur multitude me semblait une apothéose. Tout paraissait suspendu à mon regard : la clarté, l'ombre, les distances, la vie, l'immensité. Je me sentais si étroitement uni à toutes choses, ma pensée s'était si universellement dispersée que mes membres ne m'appartenaient plus. Ils étaient un atome dans l'espace. J'étais enchaîné aux rocs et aux scintillements des astres autant qu'à mon corps.

Tout m'appelait. Tout voulait posséder ma pensée. Tout désirait participer à mon éternelle joie.

Soudain, mon âme se reployant sur elle-même, j'eus le secret de cette magnificence.

C'était des profondeurs de mon esprit que sortaient les incantations. Les appels que mon imagination croyait entendre au dehors, moi-même les produisais. J'étais seul, immortellement seul.

Je voulus alors, de tous mes désirs, me mettre en route vers moi-même. Je sentais que l'ineffable m'attendait là-bas, et que jamais je n'avais aperçu d'aussi près la mystique lueur. Aucune obscurité ne m'enveloppait. Toutes les parcelles de ma pensée resplendissaient.

..... J'ignore ce qui se passa ensuite.

..... Lorsque je regagnai mon abri, un calme triomphal avait succédé à mon enthousiasme. Toute ma Force se tournait vers cette vie sociale, que j'avais momentanément délaissée. Aucune tâche ne me semblait ardue ou fastidieuse. Mon labeur quotidien, je saurais le métamorphoser. N'étais-je pas pénétré de la plus irrésistible magie ? — Aimer mon entourage, alléger les infortunes, cultiver les idées les plus desséchées, fouiller les recoins du passé : cela ne pouvait me coûter aucun sacrifice. Mon égoïsme s'était évaporé. Mon âme s'était dégagée. Je flottais au-dessus du monde. Mes membres accompliraient joyeusement leur inexplicable devoir.

A l'appel des hommes comme à celui de l'universel, ma pensée et mon amour répondirent dans le silence : « Nous voici. Nous venons. »

RAYMOND FLORIAN.

A UN JEUNE HOMME

Jeune homme qui te plais dans le jardin des roses
Où j'écoute sonner ton pas voluptueux
Vois à travers la grille haute, ce sont eux
Les délaissés ! sur toi leurs longs regards se posent.

Ils ont beaucoup rêvé d'amour. Parfois la nuit
Ils espéraient en vain le beau parc féerique
Où tremble, vers le soir, un amoureux cantique.
Et dans leurs visions ton bonheur les poursuit !

Ils savent les parfums, les couleurs qui t'enchaînent
Les malheureux, aussi se haussant sur leurs pieds
Ils tâchent d'entrevoir sous les branches des chênes
Tes vingt ans à genoux, ton cœur humilié.

Ah ! s'ils t'apercevaient à chaque aube nouvelle,
Distrait et respirant le parterre fleuri,
Ennivré du lys pur dont la lèvre te rit
Mais oublieux des fleurs qui te semblent moins belles,

Laissant errer voluptueusement tes pas !
Cependant le beau parc t'aime. Il t'offre ses roses.
Et moi, passant d'un jour, qui l'adore et qui n'ose
J'y soupçonne des fleurs que tu ne connais pas.

GEORGES BURAUD.

Pour l'enfant morte

Nous avions elle et moi le même
Amour de ce qui doit mourir.
Et nous sentions l'ennui suprême
Des fleurs que nul ne doit pas cueillir.

Les fragiles abandonnées
Dans le jardin silencieux
Refleurissent bien chaque année,
Mais si le passant soucieux

Tendrement de sa main effleure
Les lys où le mènent ses pas,
Près de la Solitaire il pleure
Et ne la touche même pas.

Alors tous deux nous étions jeunes.
L'idéal était incertain
Et notre âme lasse des jeûnes ;
Mais j'avais ses cheveux chatains,

Sa main blanche aux ongles d'agate
Qui savait mes rêves pétrir
Et qui put, toujours délicate,
Me faire oublier de souffrir.

Elle avait cette douceur grave
De ceux qui toujours attendront,
Elle était frêle et pourtant brave
La pensée éclairait son front.

Elle me disait les tristesses
Du monde et la monotonie des jours ;
Nos regards étaient nos caresses.
Et nous étions las de l'amour.

Comme des ombres s'évanouissent
Pour avoir trop longtemps erré,
Nous, pour avoir trop désiré,
Nous n'aimions plus avec délice.

Tendues aux souffles du matin,
Les voiles, ensemble, s'inclinent ;
Ainsi nos deux cœurs incertains
Fuyaient, vers les régions divines.

Nous suivions le vol des alcyons.
L'aube se levait lumineuse,
Nous allions ! Une ardeur rêveuse
Dressait nos fronts dans les rayons.

Un jour elle s'est arrêtée.
Et m'a dit en riant tout bas
« Tu t'es trompé de chemin, va,
Le seul bonheur est d'être aimée. »

Elle s'est cachée à mes yeux ;
Je l'ai vu, hésitante encore,
Se tourner vers de nouveaux cieux
Et disparaître dans l'aurore !

J'ai frissonné ; mon cri d'effroi
S'est élevé jusqu'aux étoiles.
Puis, seul, j'ai replié mes voiles.
Elle est morte à présent pour moi.

Et pourtant je la vois sans cesse
Autour de ma jeunesse errer.
Et toujours son regard me laisse
Au cœur un besoin de pleurer.

Oh ! ne la croyez pas morose !
Son doux sourire resplendit
Même sa joue en flamme est rose
Lorsqu'à minuit on l'applaudit

Voluptueuse, souple et lasse
Ployée au bras de son danseur
Un rire à la bouche elle passe...
Pourquoi es-tu morte, ma sœur?

Jamais elle ne fut si belle.
Elle est semblable à Diane, elle est
Chaste, hautaine, vive et telle
Que fut aux temps anciens Hellé.

Elle sait être ébouriffée
Juste assez pour plaire au héros
Qui viendra la prendre pour fée
Comme aux contes du vieux Perrault.

Elle sait cent choses encore!
Elle sait peindre et au hasard
Jouer sur le clavier sonore
Une sonate de Mozart,

Ou, sur le plateau qu'elle porte,
Servir une tasse de thé.
Elle est jeunesse, amour, beauté!
Personne ne sait qu'elle est morte.

GEORGÉS BURAUD.

Quelques mots sur l'alchimie

Les savants anglais Cross et Fox transformèrent en 1835 des métaux par l'action continue des courants galvaniques. Malgré d'aussi belles expériences, la science officielle moderne et l'opinion publique, qui en est l'écho, sont restées sceptiques à l'égard de ce problème que des chercheurs ont tant de fois, sans convaincre, affirmé avoir résolu : la transmutation des métaux vils en métal précieux.

Nous en étions là, tenant la doctrine alchimique pour un rêve chimérique quand les journaux annoncèrent la découverte du procédé pour faire cet or convoité.

Une si grande nouvelle valait bien qu'on en parlât un peu longuement entre gens qui étudient avec leur esprit moderne, c'est-à-dire critique, toutes les sciences parvenues jusqu'à notre âge, mais non sans discrédit malgré d'illustre parrainage, sous le nom de sciences occultes. Notre docte ami M. P. Piobb, président de la Société des Sciences Anciennes, convoquait dès lors ses collègues le 25 mars pour donner quelques détails, mieux à même de le faire que tout autre, sur la découverte, étonnante malgré tout quoique la science nous ait habitués à ne plus croire aux impossibles, de la fabrication de l'or.

Les affirmations des Albert Legrand, des Helvétius, des Van Helmont seraient vraies. Le secret alchimique a définitivement rompu ses voiles. Et ce n'est pas un inventeur dont notre siècle peut se glorifier, mais de trois. Trois savants ont en effet trouvé, sans s'être entendus, la recette de cet art qui compta les Jehan de Meung et les Thomas Eraste pour adversaires. Nous ne comptons, par ce nombre trois, que les savants qui ont pris un brevet. Car le nombre des alchimistes qui prétendent savoir transmuté les métaux est de beaucoup supérieur.

Avoir découvert le secret de produire de l'or est déjà curieux, il est encore plus curieux de l'avoir découvert sans être alchimiste. C'est le cas de l'un des inventeurs qui, néanmoins, par sa recette innocemment trouvée, prouve que la recette des adeptes n'était pas mensongère. C'est la même.

Cuvier prétendait que l'alchimie datait du moyen âge. Rien n'est plus erroné : D'autres affirment que son origine est hébraïque. Il est certain que les membres du Sanhédrin devaient être initiés aux sciences occultes, comme il en appert du Talmud de Babylone au traité *Sanhédrin* (fol. 17, 2) et au traité *Menahot* (fol. 65, 2). Chez les anciens Juifs, l'alchimie se nommait « la philosophie du feu ».

Par son nom qui vient de l'arabe, mais pris à l'hébreu selon des auteurs arabes, ce mot donnerait à l'art transmutatoire cette origine mystique que nous appelons révélation.

Ce qui est certain, c'est que l'alchimie faisait partie de l'enseignement propagé secrètement au sein des collèges antiques de l'Initiation. Primitivement, lorsque le savoir était synthétique, elle occupait la place qui lui convient dans l'échelle des connaissances transcendantes, avec la théurgie, la magie, l'astrologie, la théosophie et la cabale. Ce n'est que vers le sixième siècle de l'ère chrétienne, les initiés s'étant répandus en différentes régions de l'Europe, que l' « art sacré » devint une spécialité de la science initiatique, et dont les arcanes se dévoilèrent d'après les règles du processus ésotérique.

Ce sont les Arabes qui propagèrent l'adeptat. Scot Erigène, Alcuin, Raban Maur, à ce que prétendent les savants, s'adonnèrent aux arts alchimiques, enfin Roger Bacon. On attribue des livres sur la transmutation métallique à Albert Legrand (1) et à saint Thomas d'Aquin. Ces deux noms peuvent étonner au répertoire des alchimistes. Il se pourrait que saint Thomas d'Aquin n'ait pas été initié. Car nous citerons, pour les personnes qu'entohusiasme sa valeur sans trop le lire, un texte que les amateurs de vérification trouveront dans l'opuscule intitulé : *De l'adorable sacrement de l'autel* (Chap. x, § III). « On dit que tout métal se change en or, à force d'être purifié ». Albert Legrand avait aussi formulé dans une œuvre qui n'est pas apocryphe : Il est plus facile de changer l'argent en or que de le faire avec un autre métal (2).

Les alchimistes se groupèrent surtout dans la Société secrète de la Rose Croix. La légende rapporte, comme on le sait, que son fondateur Christian Rosencreutz avait voyagé beaucoup, visitant les cabalistes de Fez, et, de là, était revenu mourir en Allemagne. On l'enterra dans une grotte merveilleuse, et cent-vingt ans après comme il l'avait prophétisé, ses disciples y trouvèrent un livre contenant le tré-

(1) On devrait écrire Albert Grand, Albertus Grot. Legrand n'est pas un titre d'excellence, comme on le dit toujours.
(2) *De mineralibus*, lib. III.

sor des sciences occultes. Nous rappelons que la légende des grottes d'où les livres secrets sont tirés se rapporte aux origines des courants initiatiques.

La Société des Rose-Croix a compté un grand nombre d'illustrations religieuses et scientifiques. Paracelse, Fludd, Jean Dée, Drexelius, Ashmole, Bœhm, Poiret, Digby, Steebj. Luther y était affilié. Plusieurs personnes, à l'époque de la fameuse affiche posée sur les murs de Paris, furent condamnées en justice pour s'être révélées Rose-Croix. A la même époque se développait le mouvement des Illuminés d'Espagne qui n'est pas sans rapport avec celui des mystiques alchimistes.

Il y a eu, en effet, deux sortes d'adeptes. Les uns se bornaient à l'étude des secrets naturels, les autres dogmatisaient en termes alchimiques sur les vérités mystiques. Ces derniers formèrent une secte dont Jacob Bœhme est le plus curieux exemple.Luther, du reste, appelait l'alchimie la vraie philosophe des anciens. Il y voyait un sens allégorique qu'il rapportait aux Ecritures.

Cet accord de la science et de la mysticité peut nous surprendre, nous, modernes, qui sommes habitués à entendre parler du conflit entre la science et la religion. Il se peut que ce conflit existe là où se trouvent de vilains instituteurs et de méchants curés, mais, par elles-mêmes, la vraie science et la non moins véritable religion ne se sont jamais contredites. A voir les choses de plus près, nous constatons au contraire que les esprits scientifiques sont éminemment religieux. Les Paracelse, les Van Helmont étaient de grands mystiques. Si vous doutez encore de l'alliance des connaissances scientifiques et religieuses, lisez seulement la *Chymie Royale*,d'Oswald Crollius,lisez également l'œuvre intéressante du chimiste spagyrique Davisson : *Doctrine du symbole et de la mutation des éléments avec les cinq corps simples géométriques*.

Les alchimistes se sont prétendus de haut lignage. On expliqua le grand âge des patriarches par la connaissance de recettes alchimiques. Moïse était certainement un adepte puisqu'il avait eu le pouvoir, entre autres miracles, de changer l'eau amère en eau potable. Saint Jean l'Evangéliste s'était assurément occupé du grand œuvre ; ne parle-t-il pas de la pierre blanche au 2e chapitre, vers. 17, de son *Apocalypse*, qui est la pierre des sages ?

Sans tenir compte d'aussi glorieux ancêtres, sans même parler de l'évêque Synésius, d'Olympiodore, des Héliodore et des Théophraste, qui étaient, comme on le sait historiquement, adeptes de l'art sacré, l'alchimie s'honore de très grands noms, quand nous ne citerions que Newton, Locke,

et Gœthe. C'est Robert Boyle qui divulgua à Newton et à Locke le secret alchimique.

Les Rois ont souvent encouragé l'alchimie. Certains étaient eux-mêmes initiés à cet art. Alphonse X, de Castille, par exemple. Auteur de la *Clef de la Sagesse*, il célèbre en propres termes ses connaissances dans la transmutation métallique. « La pierre qu'ils appellent philosophale, dit-il, je savais la faire, il me l'avait enseigné ; nous la fîmes ensemble, ensuite ; je la fis seul, et ce fut ainsi que souvent j'augmentai mes finances. »

Quelques princes auraient pu en avouer autant. Des pièces frappées en 1647, sur l'ordre de Christian IV de Danemark, portent en exergue : « Vide mira Do (mi) ni ». Voyez le miracle de Dieu. L'alchimiste opérateur se nommait Harbach. L'empereur Léopold I fit aussi frapper des ducats alchimiquement produits par Wenzel Seyler. L'adepte Paijkull en fit autant pour Charles XII en 1706.

Certains esprits ont émis que l'art transmutatoire n'avait rien à voir dans ce qu'ils ont appelé plus simplement une falsification de monnaies. En tout cas, ce serait facile à analyser. Il reste des pièces comme témoins des opérations.

Au cas où l'honneur royal serait compromis, il n'y aurait pas de raison suffisante pour nier la transmutation des métaux. Beaucoup de savants, incontestablement savants, y ont cru, Homberg faisait la description de l'opération en 1709. En 1832, paraissait encore une histoire de l'Alchimie et son auteur, Schmieder, était favorable à la résolution du problème. Plus près de nous, le suédois Almqvist ne doutait pas que des adeptes avaient opéré le grand œuvre. Il est inutile de mentionner les avis de plusieurs autres savants, puisque des jours prochains vont nous fixer définitivement sur ce point.

Paul VULLIAUD.

Les prétendues « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise »

Réponse à M. l'Abbé Emmanuel Barbier

(*Suite*)

CHAPITRE VI

Les causes de l'attaque

Nous aurions eu mille choses à dire : sur les travaux cabalistiques chez les catholiques, dans le but de nous justifier plus amplement. Nous aurions pu faire mesurer jusqu'à quelle profondeur les lecteurs de M. l'abbé E. Barbier et de ses compères sont roulés dans l'ignorance. Mais, lorsqu'on se trouve en face de cyniques agresseurs, et non de courtois adversaires, les meilleures raisons n'ont aucune valeur. Et lorsqu'elles empruntent leur qualité à l'ordre scientifique, elles en ont d'autant moins encore aux yeux de gens qui ne poursuivent qu'un but politique.

Assimiler effrontément tous les travaux cabalistiques, sans distinction, aux œuvres dirigées contre le catholilicisme est une tactique qui prouve une déloyauté révoltante. Ouvrons cependant un ouvrage paru *cum permissionne superiorum*, celui du Père G. M. Vincenti. Il est intitulé : *Il messia venuto* (1). L'auteur nous dit qu'il est *non solamente necessaria à gli Hebrei, ma molto utile à Christiani e massime à Predicatori.* La dédicace en est offerte au Pape Alexande VII. Au chapitre 53e l'avènement messianique est prouvé *per la famosa Cabala degli Antichi Savi hebrei.*

Rien de plus légitime alors que de faire servir, comme

(1) Venise 1659.

nous nous y sommes employé, la philosophie cabalistique au triomphe de la vérité. Seuls, peuvent le nier des ignorants et des gens méprisables sous le rapport des mobiles qui les font agir.

Il y a mieux. Consultez la collection de l'abbé Migne. (1) Prenez-en le *Dictionnaire d'apologétique catholique*. (2) A la PREMIÈRE page, vous trouverez l'article suivant : *Acroamatique et exotérique* (*science*). La question y est savamment traitée et dans le sens qui nous est reproché. Il faut donc que nos adversaires soient d'une sottise avilissante ou d'une audace effrénée pour oser nous imputer le crime, et déjà sur l'énoncé des mots, de machinations hypocrites dirigées contre l'Eglise, lorsque nous avons seulement attiré l'attention sur une matière catholique quoiqu'oubliée ou méconnue, à moins qu'elle ne soit adultérée par des gens privés de conscience.

Cet article de l'encyclopédie Migne que nous signalons, et que devraient lire les Baumanns, donnerait quelque juste notion sur l'ésotérisme à des accusateurs rongés par l'ignorance ou qui empestent de déloyauté, affirmerons-nous à leur choix. (3)

Mais encore. Sait-on qu'il existe toute une école moderne d'écrivains à la fois ésotériques et catholiques ? Un grand nombre de publications éditées par l'Institut de Paray-le-Monial, où la Direction inspirée des jésuites est assez avouée, sont à base d'ésotérisme. Sur certains points, assurément, nous sommes en complet désaccord avec les auteurs de ces publications. Cependant, on y parlait de « retour forcé » à l'enseignement initiatique, et de bien d'autres choses encore. Au vu et au su de l'autorité religieuse, et souvent avec approbations éminentes et encouragements de haute provenance, les publications se succédaient. Sans doute, leurs rédacteurs prouvaient maintes fois leur inca-

(1) Nous rappelons que cette collection est séminaristique au possible.

(2) 2 vol. in-4° 1855,

(3) En réalité l'article dont nous parlons est un plagiat impudent. Nous tairons le nom du véritable auteur qui n'est même pas nommé pour qu'on ne juge pas de la doctrine par la signature de l'écrivain.

pacité doctrinale ; la science y était souvent falsifiée. Mais, nous ignorons comment l'autorité s'accommodait de telles ou telles propositions, comment elle s'accommodait du caractère d'« école initiatique » que présentait le groupe de Paray-le Monial. Peut-être ses sentiments d'antisémitisme, d'antidreyfursardisme,... étaient-ils une garantie aux yeux de censeurs malveillants pour beaucoup d'autres écrivains bien intentionnés. Quoi qu'il en soit, on y parlait de « gnose », d' « initiation », on citait fréquemment ces mots qui troublent la pauvre cervelle des Barbiers, des Duguets, des Baumants et consorts, ces mots que sophistiquent ces forcenés par une coupable discipline politique.

Que les théologiens de l'*Action française* regardent seulement en face d'eux-mêmes. Ils trouveront en M. Maurras un occultiste de première force. Oui ! La chiromancie a été une assez vieille fantaisie à laquelle cet incroyant est resté très longtemps fidèle. « Elle m'a paru autrefois assez importante, avoue M. Maurras, pour en faire le sujet d'un petit livre qui n'a jamais été écrit complètement, mais que j'achèverai peut-être, *le Mont de Saturne*.

Que M. Barbier, si tendrement *libéral* envers les disciples d'Auguste Comte, parce que sa passion politique l'y incline, (1) écoute M. Maurras, astrologue peu connu, mais dont la compétence en sciences maudites n'est pas vantée comme il conviendrait.

«... S'il est certain que le développement du mont de la Lune annonce un tour rêveur de l'imagination et le développement du mont de Mars, un esprit batailleur, comment ces caractères sont-ils localisés sur un tel mont et non sur d'autres, se demande M. Maurras ? Quelle est la raison de cette distribution ? Non que l'architecture psychologique ainsi gravée dans la main me semble dépourvue de toute logique. Il y a des lumières ou plutôt des lueurs. Certaines données s'expliquent. On comprend ainsi que la clairvoyance soit signifiée par l'éloignement de la ligne de tête et de la ligne de cœur. On s'explique aussi que l'autorité, l'ambition, aient leur siège à la racine de l'index, le doigt qui montre et qui commande.

Mais, outre qu'un archi-sceptique pourra toujours me demander si ce n'est pas l'usage impératif de l'index qui suggéra aux vieux chiromanciens cette localisation, le reste du tableau et la

(1) Nous n'avons pas à tenir compte, le lecteur le comprend bien, des variations de sentiments où les événements placent MM. Barbier et Duguet, vis à vis des partis dont ils ont publié l'éloge.

nomenclature restent profondément obscurs et, du point de vue de la raison peut-être arbitraire. Mais l'expérience témoigne. L'expérience dit, non une fois, mais mille, que tel, connu pour batailleur, se distingue aussi par le mont de Mars et tel lunatique par le mont de la Lune. Non une fois, mais mille, l'expérience montre qu'un être sans ambition et sans autorité est également dépourvu du mont de Jupiter et qu'un être sans clairvoyance se révèle au rapprochement de ses lignes de tête et de cœur. Si l'on n'admet pas l'explication astrologique où, ce me semble, la difficulté est reculée sous beaucoup de fruit — si, d'autre part, on n'a point envie d'accepter une métaphysique symbolique du corps humain, le fait demeure inexpliqué. Cela ne l'empêche pas d'exister ». (1)

M. Maurras se révèle en un tel langage le digne successeur des Perruchio, des Compotus, des Isaac Kemker, des André Corné, des Taisnerus, des Sicler, des R. P. Nicquet, le Jésuite, et pour tout dire le savant émule des Papus.

Puisque M. Barbier réprouve, à ce qu'il affirme, sans convaincre les hommes de bonne foi, les doctrines occultistes chez les catholiques, nous signalons à la ferveur de son zèle le flirt de ce « catholique romain » avec l'Occultisme. « M. Charles Maurras et les sciences occultes », quel beau et curieux chapitre à ajouter aux *Infiltrations maçonnique dans l'Eglise* ! Au cas où l'ardent théologien de l'*Action française* ne voudrait pas compromettre son client, celui à qui M. l'abbé Delfour décernait un brevet spécial de catholicité, qu'il lise au moins la page, d'une écriture magnifique du reste, où M. Maurras a consigné son opinion sur le Merveilleux, notre censeur y apprendra que « tout le monde ne devrait pas pouvoir toucher à tous les sujets ». L'auteur des *Infiltrations maçonniques dans l'Eglise* ne ferait-il pas un juste profit en écoutant cet avis puisé à une source dont il a vanté les vertus ?

***

Au fond, nous avons été assez étonné d'être accusé de libéralisme. Nous avions lu jadis un livre publié par un père de cette Compagnie dont M. Barbier fut une des curiosités, alors qu'elle en compte déjà tant. Le P. Ramière démontrait, en 1874, que le libéralisme avait déposé son bilan. (2)

Cet excellent Jésuite prévoyait depuis longtemps cette ruine d'une doctrine qu'on ne put jamais définir puisqu'en 1861 il écrivait un autre ouvrage, *les Espérances de l'Eglise*, longtemps avant le Ralliement par conséquent, et favorable aux tendan-

(1) *Echo du Merveilleux* 1er août 1907, p. 290.

(2) R. P. Ramière : *La banqueroute du Libéralisme.*

ces qui ont la puissance de mettre en activité les forces guerrières de cette faction, éternellement vaincue, à laquelle M. Barbier appartient. Pourquoi dès lors notre accusateur s'est-il plu à ternir notre réputation pour des écrits qui ne relèvent point de sa compétence, et qui gardent l'avantage de ne point satisfaire ses opinions ? Est-ce pour ressusciter ce Libéralisme qui avait fait banqueroute en 1874 ? Le résultat de ses efforts, en ce cas, est certain, aussi palpable que celui de M. Lasserre qui, par ses pamphlets anti-romantiques, a généré de nombreux défenseurs au Romantisme.

En analysant le « type Barbier », nous nous étions également demandé si notre sophiste n'avait pas été entraîné à tenir son rôle de bizarre élucubrateur par le fait de son affiliation à l'ordre des Jésuites.

Cette congrégation, remplie de gens éminents à ce que disent les personnes qui s'attardent à l'admirer,a toujours eu, en effet le monopole des cas tératologiques.

Au Xe Chant des Lusiades, le malheureux et sublime Camoëns disait : « Le vrai ministre du ciel n'aspire point aux grandeurs humaines : l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux ».

Les Jésuites, piqués au vif, hurlèrent que le poëte faisait en son poème la « guerre à Dieu » ! Le grand « truc » pour certaine coterie politico-religieuse a toujours été, lorsqu'on lui reprochait des fautes, de crier au sacrilège.

Toutefois, cette exclamation burlesque n'est rien en comparaison de la folie du P. Hardouin qui prétendait que le plus grand nombre des ouvrages, que nous devons au génie des auteurs grecs et latins d'une antiquité bien établie, a été composé au XIIIe siècle par quelques fourbes organisés en société dont le chef était un nommé Severus Archontius. On sent poindre dès le XVIIe siècle la monomanie de trouver des sociétés secrètes là où il n'en existe pas. Le même Hardouïn ne craignit pas d'avancer que Malebranche et Pascal étaient athées. Nous avons là du Barbier en primeur.

Tout peut donc s'affirmer dans ce monde en catabole,dironsnous pour terroriser un peu l'occidental M. Baumaun, trop ingénu en héllénisme. Pourquoi s'étonnerait-on dès lors que l'ex-enfant de Loyola, M. Barbier, à l'imitation d'exemples illustres, nous ait, malgré nos intentions,au mépris des réalités, mis au nombre des plus astucieux et des plus dangereux adversaires de l'Eglise ?

Oui ! tout peut se dire. Un des aînés de l'ex-Père Barbier

soutenait bien que le suicide était l'action la plus difficile à exécuter, ce qui lui faisait approuver celui de Didon au poème de Virgile. (1)

Notre lecteur le comprend. Il ne s'agit pas de rappeler toute la fantasmagorie des opinions pour juger à quel point M. Barbier se trouve l'éminent continuateur d'une phalange extravagante qui fait contraste avec la gravité générale des membres d'une célèbre compagnie.

A réfléchir sur ces faits, nous cherchions seulement, quoique les véritables motifs qui ont poussé ce fanatique nous soient connus, si la politique aurait été, par hasard, le seul mobile de son attitude. Nous aurions été si heureux de pouvoir lui accorder les circonstances atténuantes. Pourtant, ce serait tomber à notre tour dans le paradoxe en admettant pour expliquer la mentalité de M. Barbier le facteur d'une tradition particulière. Repoussons cette idée.

De circonstances atténuantes, il n'y en a pas.

***

Les Entretiens idéalistes ont été calomniés par le réactionnaire Barbier parce que le programme de cette Revue est démocrate.

Notre adversaire a laissé des indices suffisants pour révéler l' « ésotérisme » de sa diatribe.

Il a signalé comme répréhensible, ainsi que nous l'avons dit, des articles signés par un auteur qui, depuis, collabore à des organes d' « Action française ». Ce publiciste n'a été repris que pour ses travaux insérés dans *Les Entretiens idéalistes*. Et même, M. Barbier a cru bon, pour atténuer ses reproches, de faire disparaître la personnalité, en l'appelant M. X, du rédacteur transfuge. Le passage de ce collaborateur aux revues réactionnaires a rendu, comme par magie, sa prose indemne des censures de M. l'abbé Emmanuel Barbier.

En février 1910, *Les Entretiens idéalistes* publièrent une remarquable étude d'une profondeur métaphysique qui a dû exciter notre adversaire, s'il est logique avec lui-même — ce dont nous ne nous portons pas garant à coup sûr, — autant que d'autres articles qu'il a incriminés. Or, il n'en est

(1) V. Le Père Galluzzi : *Virgilianæ Vindicationes*. Romæ 1621. Le général des Jésuites donna son imprimatur à ce livre.

fait aucune allusion dans le pamphlet de M.Barbier. Comme les choses se rencontrent : l'auteur de cet article, notre ami Schiffmacher, écrit dans des revues royalistes.

M. Barbier n'aurait pas dû laisser dépasser le « bout de l'oreille » d'une telle longueur!

Evidemment, s'il n'avait tenu compte des opinions politiques, tout son sophisme s'écroulait. Il ne pouvait plus relier le mouvement démocratique — et particulièrement celui du *Sillon* qu'il avait en vue — aux théories maçonniques, martinistes, gnostiques, théosophiques (1). Les complots s'évanouissaient, les conjurations disparaissaient. Il n'y avait plus de confusion, plus d'infiltrations maçonniques dans l'Église par le canal démocratique. Ce qui était contraire aux intérêts de leur inventeur. D'où la nécessité inéluctable de charger contre les seuls écrivains connus pour leurs sentiments républicains.

Nous sommes, en effet, démocrates et républicains. Que voulez-vous ! Nous nous rendons compte, ainsi que le disait l'*Univers* de Louis Veuillot, que « le peuple est devenu César ou la meilleure partie de César. C'est un fait irrévocablement accompli, et ceux qui le réputent mauvais essayeraient vainement de remonter le courant des affaires humaines pour aller atterrir sur le rivage jadis illustré par l'omnipotence de Louis XIV. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est d'accepter un principe assez fort pour régner sans eux et malgré eux. La raison le leur conseille et la religion le leur prescrit ». (25 avril 1846)

Nous ne pouvons pas être royaliste, car la monarchie, nous enseigne l'*Univers* de Louis Veuillot, fut « immorale avec Louis XIV, scandaleuse avec Louis XV, despotique avec Napoléon, inintelligente jusqu'en 1830, astucieuse pour ne rien dire de plus, jusqu'en 1848 »...

On nous prône assurément le principe d'hérédité. Comment en reconnaître les qualités s'il est vrai, toujours d'après l'oracle de l'*Univers*, qu'un Louis XVIII fut « un prince profondément perverti de cœur et d'esprit ».

(1) Qu'une pareille affirmation ait pu être soutenue restera comme une des gageures les plus absurdes. Nos descendants croiront à une mystification.

Serions-nous tentés d'être partisans des pouvoirs absolus ? Ce serait une lourde faute, car, d'après un journal très écouté de son temps, l'*Univers*, c'est la Réforme qui a « rétabli en Europe le pouvoir absolu ».

Nous nous expliquerions mal que M. l'abbé fût raisonnablement monarchiste, puisque « plus le gouvernement monarchique est fort, plus l'Église est asservie » (*Univers*, 27 février 1848) (1).

Sa pénurie scientifique, il est vrai, est aussi pitoyable en histoire qu'en sciences ésotériques. A cette ignorance s'ajoute au surplus celle de ses acolytes.

Donnons un exemple de la sottise de M. Barbier en matière d'histoire. Il dit et redit que sous la monarchie, il n'y eut que des conflits d'*autorité*. Il en appelle à la science de M. Havard de la Montagne pour écraser les démocrates : « Entre la monarchie et l'Église catholique, il y a eu, certes, des conflits, dit ce savant homme, mais ce ne furent que des conflits d'autorité. C'est un paradoxe amusant, que de vanter l'anticléricalisme de Saint Louis, ou de Louis XIV. Et je conviens que, jaloux d'un pouvoir absolu, tel souverain a jeté sur Rome des regards de colère. Jamais ultramontain n'a occupé le trône. Mais entre la République et l'Église catholique un conflit beaucoup plus grave existe, conflit de *doctrines* qui se heurtent ».

Il peut plaire à M. Barbier et à ses complices d'oublier l'histoire, ou plutôt, comme ils ne l'ont jamais sue, de l'imaginer au gré de leurs aspirations sempiternellement déçues.

Mais alors, quand Louis XIV promulgua un édit pour étendre la régale à tous les diocèses, cet acte usurpateur ne fut qu'un conflit d'autorité ?

Sous la 3me République il y aurait eu conflit de doctrines. Il suffit de s'entendre sur les mots et de connaître leur évolution politique.

---

(1) Nous prenons ces jugements politiques à l'*Univers* de Louis Veuillot pour faire connaître en même temps des opinions que les Thuriféraires de la réaction tairont sans doute le jour où ils fêteront le centenaire de celui que Barbey d'Aurevilly appelait le « souteneur de l'Église ».

On ne voyait, paraît-il, sous le règne du roi des rois très chrétiens, que persécutions, exils, emprisonnements et même condamnation à mort, disent les *Procès-Verbaux du Clergé*, pour soutenir, à ce qu'on prétendait, les droits de la couronne. La plus grande confusion régnait, surtout dans le diocèse de Pamiers (1). Tout le chapitre était dispersé, plus de quatre-vingts curés emprisonnés, exilés ou obligés de se cacher.

Un vicaire capitulaire fut condamné à mort par contumace et exécuté en effigie. Mais l'événement qui s'exprimait comme un conflit de doctrines n'était qu'un conflit d'autorité ? Tout simplement. Il suffit d'en convenir.

Lorsque Louis XIV, protégé par un archevêque de Paris capable de tout hormis le bien, — nous voulons emprunter des faits surtout à un siècle apogétique, — enfreint la juridiction établie des monastères, vole des congrégations, gardez-vous quelque sceptiscisme à l'égard des institutions qu'on désigne comme une panacée gouvernementale ? Quel tort est le vôtre ; ne fallait-il pas que, par de simples conflits d'autorité, le roi prouvât son adhésion très chrétienne à la doctrine de vérité.

La Monarchie, en la personne du grand Roi, n'a-t-elle pas contrevenu au droit pontifical pour la création de nouveaux impôts, injustes, opposés à la bulle *In Cœna Domini* ? N'a-t-elle pas déclaré des guerres anticanoniques ? Sa conduite intolérante à l'égard des Protestants n'a-t-elle pas été désapprouvée ? N'a-t-elle pas légitimé ses fruits adultérins contrairement à la juridiction de l'Eglise ? N'a-t-elle pas supprimé la remontrance du clergé qui demandait l'introduction du Concile de Trente avec 500 livres d'amende octroyés à l'imprimeur de la dite remontrance ?

Mais les Barbiers ne se retirent dans l'arsenal des lois pontificales que le jour où leurs intérêts politiques l'exigent.

Quant à nous, comment ne mépriserions-nous pas les apologies d'une monarchie où, à sa plus belle époque, « le clergé fut un simulacre, la noblesse un cortège, la ma-

(1) Ce diocèse était particulièrement réfractaire à la politique anti-romaine du grand Roi.

gistrature un instrument ». C'est un historien, furieusement ultramontain, qui dit cela, Rorhbacher. Les Barbiers ne peuvent en récuser le témoignage.

Allons ! gens de la secte politico-religieuse, lisez vos maîtres, et prouvez un peu que la bonne foi n'est pas en vous obscurcie par la passion et l'intérêt.

Dominateurs, vous cherchez à satisfaire vos appétits de règne temporel. Mais alors, avouez-le avec franchise, et ne fraudez pas. Car c'est une hypocrisie que de censurer les actes d'un gouvernement dont le tort est principalement de n'être pas le vôtre, mais qui prolongea cette tradition, si pure lorsque vous en tiriez profit, dont vous exaspérez les mérites en fermant les yeux sur ses tares d'hétérédoxie.

Le XVIIe siècle est le grand siècle à le voir dans un Pascal, comment nommerez-vous, pour être conséquent avec vous-même, cette époque où le célèbre avocat général Talon disait que le Pape « donnait du dégoût » à la France sous prétexte que le Pontife n'approuvait pas les Dragonnades cévenoles ?

Des conflits d'autorité ! Lorsque Louis XIV lui-même convenait qu'il n'avait pas tenu à ces Messieurs (les membres de l'Assemblée de 1682) qu'il n'ait pris le turban.

Des conflits d'autorité ! Lorsque Talon disait : « Qui pourrait croire qu'un pape si savant (Innocent XI) (1) voulût laisser trente-cinq églises, cathédrales sans pasteurs parce que l'on ne veut pas reconnaître son infaillibilité ? »

Et quand Louis XIV saisit Avignon et le comtat Venaissin, qui faisaient alors partie des Etats de l'Eglise, le Souverain Pontife ne se rangeant pas à sa politique, il s'agit d'un conflit l'autorité seulement? Reconnaissez, si quelque intervalle de franchise illumine votre raison, que les conflits d'autorité se traduisaient dans les faits comme les conflits que vous appelez aujourd'hui de doctrine lorsqu'ils ont pour auteurs des gouvernants qui ont quelquefois, en

1 Le même dont Bossuet regrettait le « peu de lumière en une si haute charge. » Le même dont le président de Harlay disait : « Il radote » !

vérité, commis l'erreur de suivre les coutumes monarchiques.

Parlera-t-on du pourchas des moines, des portes de monastères cambriolées ?

Mais, Bossuet ne servit-il pas de la force contre la maison de Jouarre, pour réduire cette maison sous sa juridiction, contrairement au droit pontifical ?

Faut-il passer condamnation, en vertu de ce que Louis XIV était, d'après le langage de l'époque, « le chef visible de l'Eglise gallicane », sur tous les actes dont l'Eglise catholique eut à gémir sous ce règne !

Que M. Barbier, disciple enfiévré de Paul de Cassagnac, recueille ses souvenirs. L'Empire ne persécuta-t-il pas les Conférences de saint-Vincent de Paul ? (1861)

Rappellerons-nous à nos adversaires les dates où s'exerca la chasse aux moines sous la monarchie ? L'expulsion des Capucins en 1829, des Trappistes en 1830 et 1831, des Jésuites en 1845, des communautés de Sens, Tulle, Avignon, etc, etc. L'*Univers* se plaignait assez d'une Monarchie qui laïcisait la France.

Jules Ferry a signé les fameux décrets, et en pleine République ; assurément. Ayez la curiosité de voir d'où était tiré le célèbre article 7. De la première ordonnance signée par Charles X le Pieux ! Et si votre curiosité est aiguisée, lisez le discours de ce ministre prononcé à la Sorbonne en 1879. Vous aurez l'agrément de constater que Jules Ferry invoquait l'exemple des Henri IV et des Philippe-le-Bel, et qu'il prétendait au nom de la « France chrétienne » suivre une tradition plusieurs fois séculaire.

C'était probablement par amour de cette liberté refusée, dit-on, par la 3me République à l'Eglise, que la Monarchie interdisait la réunion des conciles, et que permit, ouvrant ainsi une ère nouvelle, la 2me République, celle de 1848, honnie et ridiculisée par nos réactionnaires nourris de mensonge

Colbert obtint ce que ne put obtenir, et ce que ne chercha pas à obtenir, M. Briand : une assemblée de prélats serviles, dont le souple Bossuet, pour rédiger une déclaration conforme à ses vues ministérielles et schismatiques.

Et ainsi de suite... Nous ne pouvons qu'indiquer, à la hâte autant qu'au hasard, un petit nombre de faits pour montrer le scandale des histoires avancées par les Loriquets de la réaction, prouver à quel point elles sont la contradiction de la réalité. L'histoire, d'après le manuel Barbier, est bon pour les taupes.

Les conflits étaient d'*autorité* et non de *doctrine* ! Ne prenaient-ils donc pas leur source dans la doctrine de l'autorité, ceci dit sans jeu de mots ? Sous prétexte d'autorité, c'était bien la doctrine qui était en jeu, il nous semble. Car enfin, l'autorité de César prétendait bien reposer sur des principes doctrinaux. Lorsque ses théologiens asservis lui enseignaient que son épée ne relevait que de Dieu, c'était bien une *Doctrine* qu'il énonçaient.

Et quand bien même nous admettrions les sophismes de l'Ecole Barbier, pourrions-nous affirmer que le grand siècle en valait mieux, sous le rapport des mœurs religieuses ? « On ne voit presque plus maintenant un seul jeune homme qui ne veuille être athée », déclarait la princesse Palatine (1698). Puis, il faudrait citer tous les témoignages accumulés par Taine, un des maîtres de l'« Action française », qui affirme qu'à cette époque les écclésiastiques jouaient, dans le monde, le rôle de pantin ou de plastron.

Quoi d'étonnant ! Le Père Rapin jugeait, au XVIIe siècle, que son temps était celui « du plus grand épanouissement du paganisme dans la théologie, dans les arts et dans les mœurs ». Et le Père Mersenne, grand homme par ailleurs, dénombrant les esprits forts de son époque, en comptait dans Paris jusqu'à quatre-vingt-mille !

Serait-il possible que ces deux éminents religieux n'eussent été, en leurs jugements funestes à la gloire d'un règne parfait, que des Barbiers !

***

« En 1849, Blanc de Saint-Bonnet criait *casse-cou*, aux catholiques distingués et illusionnés de l'*Ere nouvelle*, en 1909, je crie *casse-cou* à M. Lugan ».

De qui est cette citation, tirée de la *Critique du Libéralisme* ? (1909 n° 25, p. 20). Elle est de M. l'abbé de Pascal journaliste à l' « Action française ».

Mais Blanc de St-Bonet n'écrivai-t-il pas en 1849 : « La République, c'est la forme naturelle d'une société de chrétiens »? (*La Douleur*, av. propos, 1re édition 1849, p. xv). (1)

Blanc de St-Bonet déclarait encore : « Le mal est religieux, la révolution est religieuse, le remède est religieux ». Il ne proclamait pas « Polique d'abord ! »

Il appelait aussi La Mennais : « l'homme qui a jeté le regard le plus profond de l'époque ».(2) Il appliquait également un principe de la théorie de son premier maître Ballanche, en affirmant : « La Révolution française ne fut que l'égalité de l'homme devant Dieu passant devant la loi civile. » Puis, il ajoutait aussitôt : « Une révolution plus complète nous attend... etc. » (*De la douleur* p. 260. Notes.)

M. de Pascal répète, à propos de cet auteur, qu'il fut un prophète du passé. D'abord, c'était plutôt, en 1849, l'époque à laquelle se place l'antagoniste de M. l'abbé Lugan, un prophète de l'avenir, qualité qu'il perdit en passant sous le joug de M. de Maistre.

« Il ne s'agit plus, disait-il en effet, comme au moyen-âge, d'une idée qui peut passer comme un météore. Devant nous est la Révolution de la misère, l'hérésie malheureuse de la faim (p. xxxv de l'ouvrage cité). Blanc de St-Bonet posait donc bien exactement le problème social. Et il conviait, à ce moment, à sa résolution. Il se serait détourné avec énergie d'un R. P. Exupère, de Prats-de-Mello, un autre collaborateur de M. Barbier, qui a osé dogmatiser : « Je prétends que la Pauvreté a existé, existe et existera toujours, nécessairement » (3). En quelques mots,

---

(1) Dans l'édition de 1851, première édition de la *Restauration française*, qui contient le développement de l'*Avant-propos* de la *Douleur* (1849) B. de Saint-Bonet écrit : « La République *s'est annoncée* comme la forme d'une société de chrétiens ». Cet auteur ignorait l'art des citations exactes. Les termes employés par l'édition de 1849, sont bien l'expression de sa pensée à ce moment, puisqu'il les avait déjà employés pour les élections de 1848.

(2) Dans l'édition de 1851, B. de Saint-Bonet biffe le nom de Lamennais, et maintient son jugement : dans l'édition de 1872, il biffe toujours le nom de Lamennais, supprime son jugement, et de plus efface les guillemets, mais il maintient la citation.

(3) La Pauvreté. Sa mission dans l'Eglise et dans le monde, p. 125.

n'est-ce point là proclamer inconsciemment la faillite de la Rédemption, dans ses rapports de conséquence avec l'ordre social ?

Et dire qu'un tel religieux se prétend franciscain ! C'est une moquerie, avec de tels sentiments, que de s'affirmer disciple de St-François. Car ce saint n'est point l'idole de glucose vers laquelle se tendent des mains exsangues, vers qui s'élèvent des cœurs anémiés et se penchent des esprits atrophiés. Le Patriarche des Pauvres fut animé d'un génie éminemment RÉVOLUTIONNAIRE. Il organisa l'Internationale assez puissante pour résister aux forces coalisées de la Féodalité et en abolir la statique oppressive. Il reste le vrai promoteur des formes d'association que nous appelons actuellement des syndicats, qui ont, toutefois, renié leur mystique origine en détruisant le principe religieux qui les transfigurait.

Révolutionnaire et prophète, Monsieur François d'Assise le fut, au surplus, comme l'Eglise qui s'écrie au Graduel du Dimanche de la Septuagésime : *Quoniam in finem oblivio erit pauperis ; patientia pauperum non peribit in æternum : exurge, Domine, non prævaleat homo*. C'est-à-dire, l'oubli du pauvre ne sera pas éternel ; la patience des pauvres ne périra pas toujours : lève-toi, Seigneur, que l'homme ne prévaille.

C'est là ce qui pourrait être la parole épigraphique du Millénarisme social, qu'on nomme le règne du Christ, et que seul l'homme (le principe charnel), en prévalant sur l'ordre spirituel et par conséquent social, retarde.

Rien de plus contradictoire, il est vrai, que les idées de B. de St-Bonet à l'époque où M. de Pascal se place. Ce n'est donc pas avec l'appui d'un tel nom qu'il faudrait, si besoin s'en trouvait, crier casse-cou.

Voyez comme la pensée de St-Bonet évoluait. En 1849, il prophétisait : « La société ne s'établira qu'à la place du Monde (1) ; que cela favorise ou non les mouvements de la rente ! » En 1851, le châtelain de St-Bonet-le-Froid supprimait cette exclamation prophétique.

(1) Dans le style mystique de l'auteur, la *Société* signifie la Société chrétienne, et le *Monde* signifie la société païenne.

La citation que nous venons de faire, et que l'auteur effaçait quelque temps après, tendrait à prouver l'importance des intérêts sur les opinions, chez certains esprits, quoi qu'il en soit, Blanc de St-Bonet écrivait après la révolution de 1848 : Il y aura la République de la vertu, parce qu'il faut que le christianisme s'accomplisse. Et M. l'abbé Legan n'entend pas avoir d'autre théorie. Libre aux théologiens de la réaction de croire aux faillites divines !

***

Pour terminer. Nous ne saurions plus avoir le fétichisme des formes monarchiques de gouvernement. Les écrivains Ultramontains, chez Monsieur [Barbier, ont commis trop d'imprudence de plume. Ils nous ont élevé dans le dégoût de la Monarchie. Notre logique se refuse à prendre aujourd'hui pour faux ce qu'ils affirmaient hier comme vrai, par sincérité ou par tactique de politiciens, peu importe ! Trop de théologiens d'outre-mont ont baptisé les maximes de la Révolution française pour ne pas reconnaître valide ce baptême. Et du reste, avec la forme républicaine de gouvernement, l'UNITÉ de l'Eglise ne court plus les risques qu'elle a couru sous d'anciens régimes. Nos premiers ministres n'ont même pas à présent la possibilité d'ébaucher le rêve d'un Richelieu qui voulait ériger l'évêché de Paris en patriarchat, émancipé du centre catholique ; un jésuite, le Père Rabardeau jugeant que cette création n'avait rien de schismatique (1).

Que les catholiques réactionnaires se livrent à un examen de conscience politique en prenant seulement pour point de départ l'époque où Pie IX accomplit, le premier, la séparation de l'Eglise et de l'Etat (2). Qu'ils cherchent la raison de leurs défaites en les comptant, entre deux jérémiades de leurs prophètes du passé et quelques fanfaronnades de leurs maîtres en contre-Révolution.

(*A suivre*) PAUL VULLIAUD.

---

(1) Le Pape interdit, à la mort de Richelieu, le service dû à sa dignité cardinalice.

(2) Les ignorants qui s'étonneraient de cette phrase peuvent s'instruire à ce sujet dans Louis Veuillot.

CHRONIQUES

RELIGION. ÉSOTÉRISME.

LÉON CHRISTIANI : *Du luthéranisme au Protestantisme* 1 vol. in-8° (Bloud et Cie éd.).

LÉON CHRISTIANI : *Prescience divine et liberté humaine* 1 vol. in-16 (Bloud et Cie éd.).

Luther est un personnage dont le portrait a toujours été tracé avec passion. Ange ou démon pour les uns ou les autres, les gens qui aiment l'histoire, qui est un des noms de la Vérité, ne pouvaient apprécier le fameux moine avec impartialité par manque de travaux accomplis sans préméditation d'apologie et de dénigrement systématique. En France, naturellement, nous en étions encore à Audin. Mieux serait de dire que nous ne possédions aucune étude sur le Réformateur. C'est une belle lacune que M. Léon Christiani vient de combler. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, ce n'est que l'évolution de Luther, de 1517 à 1528, qui est l'objet de l'examen. Et la matière reste considérable. Pour le fond et pour l'état d'esprit où s'est placé volontairement l'auteur vis-à vis de son héros, *Du Luthéranisme au Protestantisme* comptera au nombre des ouvrages d'une valeur incontestable.

« L'on s'est efforcé, dit M. Christiani, de traiter ici Luther non seulement avec justice, mais même, s'il est permis de le dire, avec une sympathie voulue. C'était pour nous une question de méthode. L'Histoire veut avant tout comprendre le passé. Or, il est impossible de comprendre si l'on ne fait pas effort pour se substituer mentalement au personnage étudié, pour adopter le mouvement même de sa vie, pour se replacer dans les circonstances où il a vécu. Un effort de ce genre n'implique d'aucune manière l'abandon des convictions personnelles. Descartes n'était pas un sceptique en faisant du doute un procédé de recherche. L'on a cherché à pratiquer, à son exemple, une « sympathie méthodique ».

Cette attitude voudrait qu'on l'imite, la vérité y a tout à gagner. Je penserai même que sans plaidoyer au mensonge onctueux, sans polémique, M. Christiani a plus fait pour la réunion des Eglises, poursuivie par tant d'hommes illustres depuis de si longues années. Il montre en effet, mais il le montre philosophiquement, le côté positif de l'œuvre de Luther, il en montre le côté négatif. L'auteur conclut enfin que « Luther a fait l'expérience de la liberté religieuse. L'expérience a échoué ». Et cette faillite résout le grand problème de l'*Eglise* en fonction de la Religion.

L'analyse psychologique de Luther est remarquable, l'examen théologique de la question fondamentale où Luther a fâcheusement erré est subtilement étudié. Ce n'est point chose qui doit étonner un lecteur qui a lu du même auteur les fortes pages : *Prescience divine et Liberté humaine*, parues chez le même éditeur.

Du Luthéranisme au Protestantisme, cet ouvrage écrit sans passion, est passionnant. On reste saisi, quoiqu'on le sache d'ailleurs, de l'importance d'une seule idée, de la puissance d'un seul homme qui n'était qu'un moine. Tout un ordre de réflexions est engendré par ce livre. En voici la plus importante : On se plait à supposer que plus d'humilité chez les gens d'Eglise et moins d'impérialisme latin auraient facilité cette tâche que la conscience religieuse demandait depuis longtemps,la réforme de l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Avant Luther des évêques s'y étaient employés — citerais-je l'admirable Geiler de Kaisersberg ? — mais ce n'était que bonnes volontés isolées. Luther serait resté, comme il en eut si longtemps les intentions, dans l'Unité catholique, et le monde n'aurait pas été divisé par suite des scandales de beaucoup et l'indignation, mais aussi le pessimisme théologique, d'un seul.

Nous avons néanmoins regretté de voir M. Christiani affirmer p. 132 que l'humanisme italien fut un « véritable retour au paganisme ». Rien n'est plus faux, ou tout au moins il faudrait distinguer. Il y a humanistes et humanistes, même en Italie.

PAUL VULLIAUD.

Dr GEORGES CÉLOS : *L'anneau. — L'Epée dans la tétralogie de Richard Wagner. — La genèse des Figures ; études de Symbolique.* 1 vol. in-18. (Jouve et Cie éd.).

On connaît la valeur gigantesque de l'œuvre wagnérienne. Dans cette Revue, notre ami, Carl de Crisenoy, nous en révélait toute l'amplitude. Se plaçant également sous le rapport symbolique, mais conduit par les maîtres de l'Ecole occultiste, le Dr Georges Célos étudie les figures de la Croix, de l'Epée et de l'Anneau, dans certaines traditions mystiques ou religieuses. S'ensuit tout un ordre de considérations où s'entremêlent la Kabbale, les doctrines de l'Egypte, la Gnose, le Catholicisme, sans qu'il nous ait été possible de voir par quel lien logique l'auteur prétendait les unir. De son examen appliqué aux symboles de la Tétralogie, le Dr Célos en déduit une théorie cosmogonique et cosmosophique qui, dans son application sexuelle, nous montre l'auteur favorable à la doctrine de la prépondérance du principe féminin sur le masculin. Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de l'ouvrage, que de citer ce passage de la conclusion : « En dernière analyse, la Tétralogie, dépouillée de son splendide cortège de légendes, nous montre la Raison de Tout, terrestre, l'Anneau, le grand symbole de la nature, la Force créatrice féminine, que conquiert la Puissance masculine, l'Epée, poussée par le Désir inéluctable et fort, comme le Destin antique. Mais la mort viendra l'abattre aussitôt, alors qu'elle est sans pouvoir sur l'Anneau. On peut donc y trouver un

exposé allégorique du Culte primitif des hommes pour les Principes générateurs, et spécialement pour le Principe féminin, culte non disparu, mais qu'un amas de siècles a voilé par d'autres religions ».

Si l'auteur ne nous a pas convaincu, son étude reste curieuse, nous pouvons toutefois regretter la forme du style « à la bonne franquette » qu'il a cru devoir adopter. Nous pouvons d'autant mieux lui dire franchement notre opinion à ce sujet que le Dr Célos paraît être, — le style, c'est l'homme ! — un « bon zigue », pour employer son langage.

P. V.

POÈMES

Paul Costel. *La bonté de vivre.* (Messein ed). — Maurice Largeris. *Le Jardin Mystique.* (Libr. Art Indépendant). — René Arcos. *Ce qui naît.* (Figuière ed). — René Preslefont. *La grand'route.* (Jouve éd).— René Lafon. *La Maison Pauvre.* (Falque éd) — Emile Faguet. *La Poésie Française.* (Libr. des Annales).

La bonté de vivre de M. Paul Costel est profondément intéressant. La préface du livre déjà offre un haut intérêt. Le poète veut que la douleur soit chassée de la poésie; que l'on ne chante plus en vers que la vie heureuse, joyeuse, épanouie. Et ce sont là certes de belles idées. Car rien de plus juste en effet que de célébrer l'énergie, la vigueur, la santé. C'est ce qu'aurait du faire M. Paul Costel. Malheureusement, dans sa préface l'auteur n'a guère fait que de dire du mal de bien des gens et de se vanter outre mesure. Il chante ses exploits. Ce n'est guère là que de la vanité : il y a plus, de l'ignorance. M. Costel s'en prend à la religion du mal dont la poésie souffre. Il ne sait pas quelle douceur, quelles consolations, les religions et en particulier le christianisme ont apporté à l'humanité. Ce sont elles seules qui ont pu faire entrevoir aux hommes un bonheur durable, éternel. M. Costel méconnaît et ignore aussi le rôle de la douleur dans notre vie et par suite la place qu'elle occupe dans toute poésie véritable. Est-ce que cette souffrance qui nous aura fait descendre au plus profond de nous-mêmes, qui aura épuré notre cœur, grandi notre volonté, clarifié notre intelligence, est-ce que cette souffrance ne mérite pas, elle aussi, d'être chantée, et n'est-elle pas souvent d'essence supérieure à celle de la joie épanouie où quelquefois se développent et dominent tous les désirs confus et inférieurs qui dorment au fond de chacun de nous ? Enfin la douleur ne nous unit-elle pas d'un bien plus étroit, d'une sympathie plus profonde, plus sincère, plus durable que le plaisir ? — M. Costel n'a pas seulement écrit une préface, il a écrit des poèmes. De ces derniers nous ne dirons rien. M. Costel nous prévient lui-même — toujours dans la préface. « Pour ce qui est de la forme de cet ouvrage, l'auteur en assume les irrégularités voulues comme enjambement etc. Mais il revendique aussi les autres comme des vers qui ne riment pas ou d'un rythme discutable.

Le Jardin mystique de M. Maurice Largeris est bien un peu un jardin mystérieux. Ce livre écrit pour « tous ceux qui croient à la réalité substantielle de l'Esprit » effraie par bien des noms, bien des expressions, l'on ne peut comprendre sans une certaine initiation. Nous aurions peur, malgré les notes en lisant l'*Ourobaros* ou *Sat-Clit-Ananda*, si certains poèmes comme les *distiques végétariens* ne venaient nous rassurer pleinement sur la « philosophie du poète ».

Ce qui naît de M. René Arcos est aussi un livre effrayant. Les idées les plus profondes y sont exprimées.

Oh n'est-il pas un œuf dont un jour nous naîtrons.

Tout cela est peut-être beau. Mais que nous sommes loin de la véritable poésie ! Sincèrement devons-nous souhaiter longue vie à — *Ce qui naît* !

Quelques descriptions délicates, légèrement émues, quelques pensées empreintes d'idéalisme, tout cela monté en bouquet, forme l'œuvre de M. René Preslefont, la *Grand'Route*. M. René Preslefont est sans doute un humaniste délicat et son œuvre a ainsi je ne sais quel parfum discret mais très pénétrant. Toutefois si par-ci par-là nous entendons

Tinter les Angelus de nos clochers d'Ardennes

le plus souvent les accents de la lyre du poète sont trop effacés et trop monotones.

Nous trouvons la même confiance, la même foi dans l'idéal, peut-être plus précise, plus forte chez M. André Lafon. *La Maison Paure* est un recueil de poèmes tendres, très émus. Le poète nous dit avec mélancolie les regrets des années passées, la tristesse de l'heure qui s'écoule.

Un peu de notre cœur, un peu de notre espoir,
Un peu de notre rêve étrange qui s'effile
Mais que donner à la dernière de la file,
Si plus rien ne demeure en nous au triste soir ?

La Poésie Française, un gros volume édité à la librairie des Annales, contient une introduction générale rapide, claire, brillante de M. Emile Faguet, des préfaces pour chaque siècle très complètes par A. Albalat, enfin des extraits d'un très grand nombre d'écrivains. Il faut savoir gré à MM. Glorget et Larguier de nous faire connaître des poètes que la postérité a souvent injustement oubliés. Un certain nombre d'entre eux toutefois semblent acquérir aussi une place qu'ils n'ont pas méritée, et nous risquerions fort de ne plus rien comprendre dans la Poésie Française des origines à nos jours si M. Albalat n'avait su pour chaque siècle présenter un tableau vivant, exact, de la poésie, s'il n'avait montré clairement le développement, puis l'évolution du génie poétique de notre race.

JEAN MALYE.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THEATRE DES ARTS. — *La Profession de Madame Warren*, pièce en quatre actes de Bernard Shaw, traduction de Henriette et Augustin Hamon.

Théatre des Chefs-d'œuvre. — *Puissance de Roi*, pièce en quatre actes de Karen Bransom.

Théatre d'Astrée. — *La Chimère*, Poème dramatique en un acte de M. Carlos Larronde. *Le Coup de Hache* pièce en deux actes d'Edouard Franchetti, *Don Rafaël*, Comédie en deux actes en vers de Gabriel Montoya.

Il y a quelque vingt ans — davantage même — quand Antoine présidait aux destinées du théâtre libre, représenter la Profession de Mme Warren eût paru une acte d'audace louable. Il s'agissait alors de conquérir le théâtre au Naturalisme. Les temps sont changés. Il s'agit aujourd'hui de déposséder ce même Naturalisme de sa conquête et les quatre actes de M. Shaw apparaissent puérils et vides en dépit de leur cynisme facile et naïf.

Ils nous rendent plus sensibles les erreurs esthétiques dont nous souffrons encore et contre lesquelles M. Rouché a pris si courageusement position.

Pour toutes ces raisons l'œuvre de Bernard Shaw produit l'effet d'un anachronisme.

Si la pruderie anglaise a pu se choquer de quelques affirmations brutales et de quelques expressions grossières ce n'est pas là ce qui a fait murmurer les spectateurs français, mais le sentiment qu'on lui proposait d'applaudir un genre d'œuvre qui n'a plus sa raison d'être puisqu'il ne répond pas aux aspirations actuelles de notre littérature.

Ces affirmations et ces expressions seraient acceptables si l'auteur *savait les faire accepter*, autrement dit, s'il consentait à employer toutes les ressources de l'Art, au lieu de se borner à la seule imitation de la réalité dans ce qu'elle a d'instable et de positif. Ces ressources, l'œuvre y répugnait parce qu'elles s'opposaient au développement purement intellectuel de la thèse soutenue par l'auteur.

Les personnages de M. Shaw sont des entités sociales. Je veux dire qu'ils sont tout aussi dépourvus de vie personnelle que l'œuvre est dépourvue d'action. Qu'il en soit autrement et les comparses aussi bien que l'œuvre échappent à l'arbitraire de l'auteur qui ne peut développer l'une et mouvoir les autres selon les besoins particuliers de sa démonstration individuelle.

On s'agite, on se remue dans l'œuvre de M. Shaw pour faire le tour de cette vilaine et pauvre petite chose qu'est le proxénétisme de Madame Warren. Car Madame Warren est proxénète. C'est là sa profession. De cette profession, considérée sous son aspect de *fait social*, M. Shaw se sert pour faire le procès de la société anglaise. Vous connaissez les arguments qu'il invoque et qu'il place dans la bouche de ses personnages. Vous avez pu les entendre ailleurs qu'au théâtre : ce sont des arguments de réunion publique. Ils n'ont d'important que leur banalité et leur généralité. Ils se composent de faits constatés et alignés bout à bout pendant quatre actes. L'ensemble offre un tableau à la fois pittoresque et faux de la société. Son pittoresque est dû aux dons d'observation et de comique qui font de Bernard Shaw un remarquable humoriste ; sa fausseté lui vient de ce que la perspective soumet impérieusement l'œuvre au point de vue particulier de l'auteur.

Et Vivie ? Oublierons-nous Vivie ? N'est-elle pas là justement pour tout redresser ? Fait-elle autre chose que nous éclairer sur les intentions de l'auteur ? Supprimez Vivie et il n'y a plus de pièce ! Supprimez Vivie et nous n'avons plus qu'une évocation réaliste des mauvaises mœurs de la société. Une évocation pleine de talent certes. Bernard Shaw — si j'en crois son traducteur — possède au plus haut degré l'art du dialogue. A s'arrêter aux apparences rien n'est plus vrai que son œuvre. Madame Warren, sir Georges Croft, le pasteur Gardner sont des types d'une merveilleuse réalité. Leur présentation est d'autant plus exacte qu'ils sont dépourvus de toute vie intérieure et qu'ils apparaissent comme des produits concrets du milieu auquel ils appartiennent. Ils sont des porte-paroles de la société dont ils représentent des types essentiels. Chacune de leurs répliques a un sens général qui en étend la portée sans y ajouter la profondeur susceptible de la pourvoir de beauté. Selon la formule naturaliste, l'œuvre est ainsi toute en surface et ce qu'elle contient d'art a précisément les apparences pour objet. L'imperfection esthétique y paraît dès qu'il s'agit de montrer des caractères. Elle progresse de Franck Gardner à Vivie en passant par l'architecte Fraed.

L'artifice et le conventionnel du caractère de Franck s'accusent d'acte en acte. Le sentimentalisme indécis et mou de Fraed est dépourvu de tout intérêt et de toute vie. Le rationalisme de Vivie n'est ni féminin, ni humain : il est celui rigoureux et immuable du raisonnement mathématique. Il en a la sécheresse et la logique pénibles. Vivie n'est point la fille de Madame Warren. Elle est l'enfant spirituelle de Bernard Shaw. Elle n'existe que par opposition à ceux qu'elle condamne et méprise. Elle revêt d'une apparence humaine ce point de vue métaphysique qui fausse toute la perspective de l'édifice social tel que nous le montre Bernard Shaw. La preuve en est que Vivie n'a aucune raison humaine de condamner Madame Varren, aucune de ces raisons que la raison ne connait pas.

Et d'abord d'où lui vient son droit de juger ? De sa raison seule et c'est insuffisant, esthétiquement parlant, pour nous faire accepter l'irritante cruauté des paroles et des décisions purement rationnelles de Vivie. Pour admettre, sans murmures, les unes et les autres nous aurions besoin de *voir* Vivie subir douloureusement les conséquences de l'indignité maternelle. On devait nous montrer ses efforts impuissants pour se dégager de la *fatalité des faits* accomplis, cette fatalité constituant la part des pouvoirs esthétiques du naturalisme dans l'action dramatique. Ainsi auraient été liés les éléments de la thèse qu'on nous présente. Ils seraient nés les uns des autres, ils auraient été déterminés par les besoins de l'action au lieu de se superposer les uns aux autres pour constituer une masse morale d'importance égale à la masse réelle des faits à juger. La progression du mouvement nous aurait amenés à comprendre le juste ressentiment de Vivie quant à la profession de Madame Warren et à la société qui tolère l'exercice d'une telle profession.

Car la succession logique des situations aurait joint, tout naturellement, le fait concret à la conception abstraite. Supportés par

le *fait* qui les aurait déterminés, les raisonnements dont l'œuvre se compose auraient participé au mouvement de l'action et acquis ainsi la puissance effective et la beauté évidente de l'éloquence.

Mieux encore, Vivie agissante, donnait des preuves incontestables de cette volonté qu'elle exalte sans nous en montrer la puissance effective par des *phénomènes réels*. Elle cessait d'être une intelligence qui détruit pour devenir une volonté qui crée.

Elle abandonnait son caractère de figure littéraire représentant exclusivement la pensée secrète de Bernard Shaw pour être nécessairement et fatalement la fille de Madame Warren.

Une âme vivante entrait en elle et ajoutait à tous ses discours la lumière et la chaleur qui leur manquent. Elle cessait d'être la logicienne implacable qui nie rigoureusement tout ce qui n'est pas conforme à son opinion pour devenir un être endolori et passionné. Et ses ardentes revendications auraient pénétré jusqu'à nos âmes pour les animer de la même indignation qui la soulevait elle-même.

Alors nous aurions admis l'effrayante dureté de ces mots d'une fille à sa mère : « Qui êtes-vous ?... Et qu'êtes-vous ! » Nous y aurions vu autre chose que la formule de la thèse soutenue par l'œuvre et que l'auteur nous présente ainsi avec une violence calculée qui heurte, non pas nos préjugés, mais nos sentiments humains.

Nous aurions également compris, à l'acte suivant, les injures que Vivie prodigue à Sir Crofts, l'associé de sa mère, parce qu'il lui propose de l'épouser.

N'étant point fondée en fait, la rébellion intellectuelle de la jeune fille ne l'est pas davantage en droit. Elle est respectée de tous. Sa supériorité individuelle, elle la doit précisément à la situation de sa mère. Sir Crofts lui offre l'honorabilité dans tout son apparat, Madame Warren toutes les jouissances matérielles du luxe et elle répond à tous deux par des rodomontades frénétiques et ridicules puisqu'elles n'ont aucune raison d'être positives et que rien ne fera jamais que tout le bonheur dont elle a joui jusqu'à maintenant ne soit le fruit du proxénétisme maternel. Cela, elle se l'entend dire par l'un et par l'autre et elle ne leur répond avec tant d'insolence et de colère que parce qu'elle sent que ce sont des arguments irréfutables. En effet elle n'a aucune souffrance à leur opposer en compensation. Et c'est pourquoi lorsque nous la voyons, au quatrième acte, décidée à vivre du seul produit de son travail, nous n'ajoutons aucune importance à cette décision qui n'a rien d'héroïque, qui n'est point un acte de volonté mais un acte d'entêtement orgueilleux et qui n'apporte aucune conclusion à l'œuvre puisqu'en vérité nulle thèse ne nous a été proposée et nulle démonstration ne nous a été faite.

A quoi se résume donc la valeur de l'œuvre ? Elle est tout entière dans la vérité des deux types que sont Madame Warren et Sir Crofts. Madame D. Renot et M. Janvier les ont merveilleusement représentés. Mademoiselle Deraisy a tiré ce qu'elle a pu du rôle ingrat de Vivie. M. Candera a doté d'une agitation frénétique le fantoche qu'est Franck. MM. Joachim et Dayle ont tiré le meilleur parti possible des rôles de Fraed et du pasteur Gardner.

Fidèle à sa tâche de rénovation en matière de décoration théâtrale, M. Rouché avait confié à M. Hermann Paul le soin d'encadrer l'œuvre de Bernard Shaw. Les quatre décors sont très pittoresques. Celui du premier acte : le jardin de Vivie, et celui du troisième : le jardin du presbytère sont d'un art excellent. M. Hermann Paul a peint deux admirables plein air qui sont des tableaux plutôt que des décors dans le sens ordinaire du mot. Il y a là un bénéfice artistique certain pour le théâtre et on ne saurait trop louer M. Rouché d'y avoir consacré tous ses efforts. On doit encore des éloges à M. Janvier pour sa mise en scène qui était parfaite.

*
* *

Le Théâtre des Chefs-d'Œuvre étranger se propose de nous faire connaître, à en croire la circulaire qui annonçait sa fondation : « Les plus intéressantes productions théâtrales de la littérature cosmopolite. » Littérature cosmopolite ? Encore un effort nouveau, encore une espérance ! Nous nous sommes réjouis trop tôt. Il ne s'agit pas d'un nouveau genre littéraire. Le Théâtre des Chefs d'Œuvre étrangers « désire donner successivement un aperçu du génie de chaque race ». Cà, c'est du français cosmopolite. Mais abandonnons la forme pour le fond et demandons nous si le besoin d'un théâtre se faisait réellement sentir. Nous avons eu rien qu'en cette saison : Des adaptations de Dickens à l'Odéon et à l'Athénée. *Les Jardins de Murcie* à l'Odéon, en ce même Odéon nous avons eu *Les Revenants*, *Troïlus et Cressida*, au Théâtre des Arts nous avons Bernard Shaw avec *La profession de Madame Warren*. De Dario Nicodemi nous avons chez Réjane *L'Aigrette*, qui est, elle, du vrai théâtre cosmopolite. M. Henry d'Auville a pensé qu'il y avait encore place pour une entreprise nouvelle et il nous a fait connaître *Puissance de Roi* de Karen Bransons.

Je ne dis pas qu'il nous ait fait connaître un chef-d'œuvre. C'est un titre de gloire auquel cette pièce ne saurait prétendre, d'abord parce qu'elle est nettement tendancieuse et ensuite parce qu'elle est dépourvue de toute connaissance non seulement de l'art, mais même du métier dramatique. A Karen Bransom, qui est une femme, s'applique exactement tout ce que nous avons eu l'occasion de dire, ici même, à propos des ouvrages de Mlle Lénéru.

Donc Mme Karen Bransom croit que le régime politique de la royauté constitutionnelle prive le Roi de toute puissance effective et lui interdit la pratique de sa fonction qui est d'assurer le bonheur du peuple.

C'est une opinion très relative en ce sens que rien ne nous empêche, vous ou moi, de penser exactement le contraire et d'en effectuer, avec ou sans art, la démonstration littéraire. Les éléments de cette démonstration seront rigoureusement les mêmes que ceux employés par Karen Bransom, avec cette unique différence que nous leur attribuerons une action absolument contraire.

Le Roi ne sera pas le souverain loyal, respectueux de la constitution, et dévoué jusqu'au sacrifice de soi-même, à la grandeur de son pays, au bonheur de son peuple. Ce ne sera pas un roi socialiste, parce que cela contrarierait le développement

de la thèse dont il est une entité de raison. Il sera le Roi tyrannique, voluptueux, ennemi des faibles sans y acquérir davantage d'Humanité. Il ne sera point l'Homme-Roi, c'est-à-dire celui entre les mains de qui reposent les destinées d'un peuple et qui les accomplit, quelle que soit la forme politique de la société.

Tout son besoin d'action se résoudrait en paroles comme il arrive pour celui de Mme Karen Bransom. Comme elle, et pour lui entendre dire tout ce que nous placerions dans sa bouche, nous ferions se succéder des scènes de discussions politiques, dialoguées non sans talent peut être, mais dont chacune apporterait un argument contradictoire à celle qui la précède ou qui la suit. Seulement au lieu de combler le roi de la glorieuse impuissance d'une mort héroïquement reçue, nous enverrions aux galères le ministre socialiste Marthin à moins que nous ne consentions à le faire assassiner. Et cette conclusion n'en est pas une puisqu'elle remet les choses dans la situation même d'où nous étions partis.

Aussi l'œuvre de Mme Karen Bransom n'est elle qu'un plaidoyer en faveur d'un régime politique, plaidoyer qui s'élève parfois jusqu'à une certaine éloquence de tribune sans atteindre jamais à cette plénitude qui est l'éloquence dramatique.

M. Séverin Mars, Jehan Adès, Andrayer, Rouyer et Mme Olga Demidoff, Yorska, Neith Blanc firent de louables efforts pour trouver dans leurs rôles respectifs le moyen d'être autre chose que les récitants d'un texte démonstratif et ils y réussirent chaque fois que la situation se prêtait un peu au déploiement des ressources de leur talent. Nous citerons notamment, à ce propos, la première moitié du deuxième acte où la baronne Thora mène l'action. Lachée par le comte Rosen dont elle était la maîtresse pour le plus grand profit des intérêts de son mari, elle s'associe avec Marthin, devenu ministre en remplacement du comte. L'anecdote est développée avec la cruauté psychologique que la femme met à dévoiler les faiblesses d'une autre femme et le réalisme de la scène, aussi bien que l'impudence cynique de la baronne, mettent une note vivante et gaie dans la grisaille générale de l'œuvre.

En résumé,il faut louer Karen Bransom de la noblesse de ses aspirations et souhaiter qu'une autre fois elle demande à l'art les moyens de nous les rendre sensibles.

Mais pourquoi M. d'Auville est-il allé chercher à l'étranger ce qu'il aurait certainement pu trouver en France ?

Sans doute ne voulait-il pas empiéter sur les attributions des théâtres à côté : Escholiers, Nouveau Théâtre d'Art, Théâtre des Chefs-d'Œuvre, Théâtre Classique et Moderne, Théâtre d'Astrée qui tous se sont proposé de nous révéler la jeune production dramatique.

Parmi tant d'entreprises le Théâtre d'Astrée apparait comme la plus vivante et la plus prospère. Chaque mois, régulièrement, MM.de Christmas et Velloni nous convient à un nouveau spectacle. Malheureusement ils n'ont point encore produit l'œuvre, je ne dis pas le chef-d'œuvre, l'œuvre caractéristique qui situerait leur entreprise comme le furent jadis : le Théâtre Libre ou le Théâtre de l'Œuvre.

C'est un rôle à jouer que celui de champion de l'avenir dramatique de notre littérature Je sais bien que la difficulté n'est pas de jouer le rôle,mais d'avoir les moyens de le jouer et que MM. de Christmas et Velloni ont à compter avec un Comité de lecture Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le dernier spectacle qui fera du Théâtre d'Astrée le successeur de ces glorieux aînés.

La Chimère est un petit acte de M. Carlos Larronde. Cela rapelle les larmoiements poétiques du *Passant* avec moins d'adresse dans la facture et dans la présentation. N'en déplaise à M. Larronde mais la force du génie est ailleurs que dans une agréable et poétique douleur d'amour. L'artiste souffre pour créer, mais il ne crée pas parce qu'il souffre. Le génie est affaire de volonté ferme, d'action effective et non point de sentimentalité pleurnicharde et d'imagination puérile. Ceci à propos de l'ymagier Christian Lciseleur que M. Larronde met en scène et que vient visiter, la nuit de Noël, Solange de Courcelles, visite due au hasard et qui s'achève sur une manière de mariage mystique entre les deux jeunes gens que la destinée sépare irrévocablement.

*
* *

Un fils apprend que, depuis douze ans, sa mère est la maîtresse du médecin de la famille. La lettre anonyme qui le renseigne spécifie que le père du jeune homme n'ignore point l'adultère et qu'il l'accepte. Roger, c'est le nom de notre héros, se fiançait au moment même où on lui apporta la dénonciation calomnieuse. Il rompt ses fiançailles et déclare tout net qu'il ne se mariera jamais.

Voilà le premier acte de *Le Coup de Hache*. Voici le second : Roger interroge l'institutrice anglaise de son fiancé pour être bien certain de la complaisance de son père vis-à-vis des adultères. Il confirme, quant à sa fiancée, la décision qu'il a prise à l'acte précédent. Qu'elle se cherche un autre époux.

Roger pardonne à sa mère coupable.Ensuite il demande à son père les causes secrètes de cette lâcheté qui lui fit accepter l'adultère sous son toit. Et le jeune homme apprend que l'amant l'ayant arraché à la mort, la reconnaissance du père avait dominé les droits de l'époux. Ceci dit,le fils et le père se séparent à jamais.

Pour jouer ce... cette... pour réciter ce dialogue, car on ne saurait donner à une telle composition le nom d'œuvre dramatique, on avait engagé Mme Thomsen et M. Guilhène de la Comédie Française. Les rôles principaux leur étaient dévolus et le seul plaisir qu'on eut, tant que dura la pièce, fut de voir l'art merveilleux que tous deux déployèrent pour rendre acceptable l'incohérence de la pauvre chose qu'ils avaient assumé de présenter au public. A citer également Mlle Mady Berry, pour son intelligente façon de présenter un rôle d'institutrice anglaise.

Tant d'indigence profita au *Don Rafaël* de M. Gabriel Montoya. Cette farce en deux actes et en vers nous présente un ancêtre d'Arsène Lupin déployant tous les moyens de son intelligence, qui est subtile et vive, pour rançonner ses contemporains. L'aventure est empruntée au Gil Blas de Le Sage. Elle prête au développement lyrique en sorte que le Don Raaël de Gabriel Montoya est une manière de Don César de Bazan qui

aurait vécu à Montmartre, au début du vingtième siècle. Ce mélange bizarre et hétéroclite nous a valu quelques instants de franche gaieté dont l'auteur a été remercié par les applaudissements qui ont salué son nom.

L'interprétation fut excellente de fantaisie et de mouvement. M. Jean Ducollet incarnait Don Rafaël, Eugène Ferny le pittoresque Moralès, son alterego, et tous deux menèrent le jeu avec une fougue et un talent dignes des meilleurs éloges.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LES REVUES

L'art de tourner en rond.

M. Jacques Loeb qui est professeur à l'Institut Rockfeller à New-York est l'auteur d'une étude sur *la Vie* qui a paru dans la *Revue scientifique* du 9 Mars.

Au commencement de son article, M. Jacques Loeb écrit :

« La question que je me propose de discuter ici est celle de savoir si, dans l'état actuel de nos connaissances, on peut espérer qu'il sera possible un jour d'expliquer la vie, c'est-à-dire l'ensemble des phénomèmes vitaux, *exclusivement* par la physique et la chimie. Dans le cas où, après un examen sérieux, la réponse serait affirmative, il deviendrait nécessaire de baser notre vie sociale et morale uniquement sur les données des sciences naturelles, et aucun métaphysicien ne saurait prétendre à nous dicter des règles de conduite qui seraient en contradiction avec les résultats de la biologie expérimentale. »

Cette déclaration orgueilleuse pourrait inquiéter les spiritualistes. Mais dès la deuxième page le ton baisse un peu : « A l'heure qu'il est, il est difficile de dire comment la vie est apparue sur la terre. On sait que tout être vivant est capable de fabriquer de la substance vivante aux dépens des aliments. Ceci nous permet d'espérer qu'un jour on réussira à produire artificiellements des êtres vivants. »

Autrement dit : « Donnez-moi un œuf tout fait et je peux avoir l'espoir d'en faire un être vivant. Les savants ont donc toujours des désirs enfantins. Metchnikoff veut que nous vivions vieux. M. Loeb veut que les savants développent des œufs. Et après ? S'imagine-t-il qu'il aura créé de la vie ? Le jour où l'homme fabriquera un être vivant avec des substances chimiques, il aura fait quelque chose. Mais il n'y a aucun sujet d'orgueil à développer plusieurs pages de théorie sur l'évolution de l'œuf.

Le raisonnement de M. Loeb arrive à cette conclusion qui commence par le mot si :

« Si notre existence est le jeu des forces aveugles et l'œuvre du hasard, si nous-mêmes nous ne sommes que des machines chimiques, — comment peut il y avoir pour nous une morale ? Ce sont nos instincts qui forment la base de notre morale ..

Notre morale, nous la devons uniquement à nos instincts, qui, exactement comme la forme de notre corps, sont déterminés en nous chimiquement et héréditairement. »

C'est toujours le même système : partir d'une hypothèse, la développer scientifiquement et conclure à tort et à travers comme si le point de départ était démontré.

Dans un numéro postérieur *la Revue Scientifique* s'est excusée d'avoir présenté à ses lecteurs des idées aussi hardies ; elle eût mieux fait de s'excuser pour lui avoir présenté une étude aussi enfantine.

—

Dans *la Société Nouvelle*, M. Henri Bonnet nous annonce que dans quelques années le catholicisme ne sera plus en France qu'une petite secte.

M. Bonnet a-t-il eu la curiosité de visiter depuis peu de temps une église parisienne ? Si non, qu'il le fasse. Il verra que la petite secte n'a pas depuis bien longtemps eu autant de sectaires.

L'arrivée de la politique dans la littérature nous prépare bien des querelles. Nous les devons en partie à certains critiques comme M. Clouard qui, parlant d'Adrien Milhouard dans la *Revue du temps présent*, pose ce dilemme :

« Le traditionalisme n'est rien ; ou bien il exige, d'une part, des mesures politiques radicales, d'autre part, une méthode critique. »

La réponse, c'est dans *l'Occident* même, la revue de M. Mithouard, que nous la trouvons. A propos de M. Jules Lemaître, M. Raoul Narsy écrit :

« Quand on a le souple talent de M. Jules Lemaître on peut, certes, tout entreprendre ; quand on a son autorité on ne devrait plus tout oser. Ce qui se concède comme un jeu, à la flexibilité du dilettante, ne se saurait, en tous cas, tolérer de qui s'est mué en doctrinaire. Les caprices de l'un sont incompatibles avec les intransigeances de l'autre. Il faut opter. L'auteur des *Billets du Matin* a toute licence de suivre les fantaisies de son goût et la mobilité de son esprit ; au converti d'*Action Française* nous ne reconnaissons plus ces immunités. Si nous nous étonnons que l'apologiste de Sainte-Beuve se fasse aussi celui de Bossuet, ou que le conteur de *Serenus* voue au décri le chantre des *Martyrs*, c'est bien parce que ces variations de jugement se concilient mal avec l'exercice d'un magistère qui se répute responsable, mais c'est surtout parce qu'on est en droit de s'interroger sur son indépendance.

Jadis, Maurras s'est ému, à juste titre, de l'avenir de l'intelligence serve de l'argent ; nous ne nous inquiéterons pas moins de la voir serve de la politique. Nous ne nous inquiéterons pas moins de voir la critique, — qu'il s'agisse de l'art, de la littérature ou de l'histoire, — altérée, étriquée jusqu'à n'être plus qu'un subterfuge à l'usage de propagandistes, une arme perfide aux mains des partisans. »

—

Dans la *Renaissance Contemporaine* M. Martin Mamy écrit un article qu'il intitule *Mme Aurel et l'amour*. Il nous semble qu'il y a dans les derniers livres de Mme Aurel beaucoup plus de spontanéité que ne le veut l'auteur de l'article. Il y a toujours chez Aurel, dans les moindres écrits, une spontanéité et un ly-

risme qui font d'elle beaucoup plus une Vélléda prophétique qu'une femme qui a lu Ibsen, Maeterlinck et Nietzsche.

—

Dans *l'Effort*, M. Jean Richard Bloch reproche aux écrivains de se soucier de tout autre chose que de faire libérer Gustave Hervé. Et sur ce terrain l'auteur en arrive à la grossièreté des polémiques électorales. Nous blâmons plus haut les gens qui introduisent dans la littérature la politique d'Action française. Il nous faut blâmer encore ceux qui introduisent la polémique de meeting révolutionnaire. Nous sommes pour la séparation de l'art et de la politique.

—

Une nouvelle revue : *La Flora*. C'est, nous dit la couverture, une « revue des lettres et de l'art gracieux ». Comme l'on comprend, à lire cette revue d'art gracieux, le mépris qu'a M. Lucien Rolmer, rédacteur en chef de *la Flora*, pour Verhaeren.

—

Dans *la Revue* des lettres à Camille Flammarion sur des faits surnaturels. — Dans la *Revue des Français*, une enquête de M. Henri Mazel : à quoi rêvent nos enfants. Dans *lé Mercure de France* un article de M. René Martineau sur les débuts de Léon Bloy. Dans *les Bandeaux d'Or*, des vers de M. Jules Romain qui ressemblent un peu à ceux de Mme la duchesse de Rohan. Dans *la Phalange*, de beaux poèmes de Verhaeren et des vers charmants d'André Spire. Dans *la Plume*, une fantaisie de M. Vigné d'Octon sur l'Apache, roi des journaux.

—

Revues reçues : *Le Revue Indépendante*, *l'Heure qui sonne*, *l'Œil de Veau*, *l'Clivier*, *le Pays d'Oc*, *Comme il vous plaira*, *Rhythm*, *l'Hexagramme*, *le Feu*, *le Foyer*, *le Spectateur*, *le Penseur*, *les Marches de Provence*, *les Feuillets*, *Propos*, *les Rubriques Nouvelles*, *le Parthénon*, *le Thyrse*, *le Beffroi*, *la Revue d'Europe et d'Amérique*, *le Catholique*, *Les Loups*, *la Raison Catholique*, etc.

FERNAND DIVOIRE.

Bibliographie

MARIO PRAX *Caïn Mystère biblique en deux actes et en vers, d'après Lord Byron*.

L'auteur d'*Héloïse* et de *La Pythie de Delphes* a cru devoir cette fois, emprunter son sujet à la Genèse et son inspiration poétique à Byron. Il nous en explique les raisons dans une préface circonstanciée. M. Prax nous dit que depuis longtemps il souhaitait mettre en scène l'épisode de Caïn, que le hasard lui ayant fait ouvrir malgré lui l'œuvre de Byron, il crut ne pas pouvoir mieux faire. Il s'est donc borné à une adaptation de ce poème.

M. Prax me pardonnera de ne pas être de son avis, non que je doute de la valeur de l'œuvre de Byron, elle est incontestable, mais, je pense que M. Prax pouvait s'éviter un travail de

rapsode inutile et nous fournir de Caïn une autre figure que celle romantique du poète anglais. *La Pythie de Delphes* nous permet de croire qu'il en avait les moyens, et qu'il pouvait, selon Moïse, voir dans Caïn autre chose qu'un homme qui souffre et qui vit. Le meurtre d'Abel peut fournir d'autres thèmes poétiques que les variations lyriques de la sensibilité romantique. La raison d'être biblique de Caïn et la cause de son acte n'ont point pour unique effet cette expansion frénétique du moi qui est la caractéristique essentielle du romantisme. Caïn est action et non agitation, il est volonté et non passion, il est concentration effective et non dilatation imaginaire. En donnant à cette figure cosmogonique l'ampleur et la beauté que les Grecs surent fournir à leurs héros et en prenant les éléments de cette beauté dans la civilisation moderne M. Prax pouvait nous révéler poétiquement le sens mystérieux de l'allegorie biblique. Cela eût mieux valu et pour lui et pour nous que cette manière de devoir de rhétorique auquel il s est condamné par enthousiasme et humilité.

Certes nous avons retrouvé dans ce poème les qualités de dialogue que nous nous sommes plu à louer dans ses précédentes œuvres, l'auteur seul manquait, d'où notre regret et notre critique.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

Information

L'AÉROPLANE DES POÈTES S'APPELLERA « LE PÉGASE »

L'Amicale des Arts (présidents : Massenet, Jean Richepin, Mounet-Sully, Silvain, Allonart, Mme Litvinne) donnera *au Trocadéro*, les 20 et 27 juin, un gala de poésie au profit de l'Aviation Son choix est arrêté sur une œuvre de M. Mario Prax, « *Pythie de Delphes* », pièce en cinq actes, en vers, avec la brillante distribution suivante : Mme Tessandier, dans le rôle de la Pythie ; M. de Max, dans le rôle du poète ; M. Séverin-Mars dans celui du grand-prêtre. Une étoile de la danse conpuira une importante partie chorégraphique. On commencera dar un prologue sur l'Aviation, de M. Irénée Manget. Le concours d'artistes de la Comédie Française est assuré pour la récitation d'œuvres de nos principaux poètes modernes.

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

De l'Antiquité du Zohar

A côté de la Thorâ (doctrine exotérique), enseignée publiquement et ayant trait aux cérémonies du culte, le peuple de Dieu a dès les temps les plus anciens, connu une doctrine secrète, réservée aux seuls initiés, et énoncée toujours dans un langage figuré et allégorique afin d'en cacher le sens au public. Sans aller aussi loin que le veulent certaines légendes rabbiniques, qui font remonter la connaissance de la doctrine ésotérique, jusqu'aux Patriarches et même jusqu'à Adam, on peut, sans crainte d'être taxé d'exagération la faire remonter au VIIe siècle avant J.-C. (1).

On ne saurait s'expliquer autrement comment les quatre grands Prophètes eussent osé énoncer certaines visions, qui, à moins d'admettre l'existence d'une doctrine mystérieuse, auraient dû nécessairement passer aux yeux de leurs contemporains, pour de la démence ou de l'hallucination. C'est presque avec certitude que l'on peut affirmer qu'elle était déjà connue du temps d'Esdras. Parlant du passage du Talmud (tr. Soukka, fol. 20 a) où il est question de la reconstitution par Esdras de la Thorâ tombée dans l'oubli, le commentateur biblique Abarbanel, dans sa Préface, fait remarquer qu'Esdras a reconstitué la doctrine mystérieuse en même temps que la Thorâ. On a déjà dit dans l'Introduction de cet opuscule, que dès le IIIe siècle

(1) Au sujet de la tradition ésotérique, il existe quelques pages trop peu lues de Gioberti. Il importerait de les connaître, car le célèbre philosophe italien prouve, tout document historique mis à part, la distinction en quelque sorte fatale, de la Science en ésotérique et en exotérique. « Ce qu'on ne remarque pas ordinairement, dit-il, c'est que cette distinction est, dans sa substance, naturelle et non pas artificielle, raisonnable et non pas accidentelle aux ordres de la nature et de la société humaine, perpétuelle et non pas temporaire, universelle et non pas locale, commune à tous les ordres du savoir et non pas propre à la philosophie et la religion. En effet, elle a pour fondement légitime un fait, ou même je dirai mieux, une loi de nature impossible à détruire, c'est-à-dire l'inégalité intellective et civile des hommes, lesquels sont égaux et frères, pour ce qui regarde les conditions essentielles de leur nature, mais inégaux en tout le reste... Quant à l'existence de celle-ci (la tradition orale), outre qu'elle résulte clairement de la nature même

avant notre ère, les maîtres les plus éclairés en Israël se réunissaient de temps à autre en concile, pour décider des questions de rit et aussi de métaphysique (1). Ainsi que cela résulte du Talmud, la doctrine mystérieuse embrassait trois sciences d'ordre différent : *Science de la Mercabâ* ou du char céleste, qui traitait de l'essence de Dieu, des êtres spirituels, des causes premières, etc. Cette science (2) était considérée comme la plus importante et la plus sacrée, de la doctrine mystérieuse (*a*). La seconde branche de cette doctrine, la *Science de la Genèse*, traitait de la création et de son but. Enfin la troisième avait pour objet la *connaissance des divers noms sacrés et de leur énonciation exacte* (*b*).

Nous savons maintenant par le Zohar que les noms sacrés en question correspondent aux divers Séphiroth. Le monde d'ici-bas étant en rapport intime avec les mondes d'en haut, toute action et même toute parole ici-bas provoquent nécessairement un mouvement correspondant au ciel. L'énonciation exacte de tel nom sacré amène l'intervention de deux ou plusieurs Séphiroth combinées. Comme les Sephiroth, les divers noms sacrés ne sont pas de simples appellations, ou de simples attributs ; autant de noms,

---

de la chose, elle est prouvée par les allusions et par l'ensemble de la doctrine écrite, par l'opinion constante des Hébreux, par les sectes traditionnelles et anti-traditionnelles qui s'élevèrent vers l'époque du Christ, et qui seraient historiquement inexplicables sans l'existence d'une tradition antérieure... Qui ne voit, à la lecture des premiers chapitre de la Genèse, de la prédiction de Jacob, des chants de Moïse et de quelques chapitres de ses lois, que ces écritures avaient besoin d'un commentaire vivant pour les rendre claires... Quand on lit le Pentateuque, on y trouve beaucoup de passages qui ont rapport à des doctrines cachées, qui ne sont ni enseignées, ni indiquées dans le livre, ce qui prouve que l'esprit de l'écrivain s'étendait bien au-delà de la matière qu'il avait embrassée... »

Je me permets de renvoyer au texte même de Gioberti. (*Introduction à l'étude de la philosophie*. T. III, p. 222 et seq. de la traduct. Alary.) On doit regretter que ce grand penseur n'ait pas été plus explicite au sujet d'une corruption de la doctrine acroamatique qui serait due aux Cabalistes ; ou plutôt, comme il est très affirmatif, donner son autorité scientifique aurait été très utile. Peut-être, cet auteur veut il parler de l'adultération cabalistique dont parle Drach (*Harmonie*, T. 2, p. XXI). Enfin, telle qu'elle est, les adversaires de la tradition ésotérique ne liraient pas sans profit la dissertation de Gioberti. (Paul Vulliaud).

(1) Voir la note insérée dans la traduction du Zohar par de Pauly, Tome VI, (2e), p. 354. Cette note a d'abord été insérée hors texte dans le tome III.

(2) C'était ce qu'on appelait la « grande science » (P. V.)

(*a*) V. Talmud, tr. *Meghilla*, fol. 24 b et 25 a ; *Soukka*, fol. 28 a et tr. *Haghigha*, fol. 11 b.

(*b*) V. Talmud, tr. *Yoma*, fol. 39 b, 69 b ;t r. *Sota*, fol. 38 a ; tr. *Quiddouschin*, fol. 71 a.

autant de variétés dans les manifestations célestes. Ceci explique pourquoi certains noms sont plus sacrés que les autres (*a*), leur sainteté étant proportionnée à la sephirâ à laquelle chaque nom correspond, et dont il provoque l'intervention. C'est la propriété thaumaturgique de divers noms sacrés qui fit dire au Talmud (*b*) : Le Nom (par excellence) et tous ses dérivés étaient déposés dans l'arche d'alliance. En d'autres termes : Le Tabernacle était le résumé de toutes les Sephiroth. Et quand le Talmud (*c*) affirme que « Béseleel savait faire la combinaison des lettres par lesquelles furent créés le ciel et la terre », il est évident qu'il ne veut pas dire par là, que Dieu s'était servi de certaines lettres pour créer le monde ; Béseleel savait faire la combinaison des lettres de certains noms correspondant aux Séphiroth combinées qui ont coopéré à la création du monde (*d*).

Les ordonnances sévères de tenir secrètes les connaissances relatives à ces matières, et les peines terribles édictées contre ceux qui en divulguaient la moindre parcelle à des gens indignes (*e*) s'opposaient à ce que ces connaissances fussent réunies en un corps de doctrine.

Ne fallait-il pas appréhender qu'un tel ouvrage ne tombât entre les mains d'un non-initié ? Chaque maître initié écrivait sur un rouleau de parchemin tout ce qu'il avait pu apprendre de relatif à la doctrine mystérieuse. Ces manuscrits qu'on tenait secrets portaient les noms des possesseurs : « le rouleau secret de Rabbi tel ». La doctrine se trouvait ainsi éparse dans un nombre infini de « rouleaux secrets ». Evidemment les initiés recopiaient entre eux, le contenu de leurs manuscrits respectifs ; mais pour rien au monde, ils n'auraient confié leurs « rouleaux » à un copiste, puisqu'un tel procédé aurait fait tomber la doctrine mystérieuse dans le domaine public. Les copistes de l'époque vendaient leurs copies au plus offrant, et travaillaient rarement sur commande.

Cet état de chose dura jusqu'à la fin du XII[e] siècle. Tout le monde savait qu'il existait une doctrine mystérieuse. tout le monde en parlait (*f*), mais personne ne la connais-

---

(*a*) V. Talmud, tr. *Scheboucoth*, fol. 35 a ; tr. *Sanhédrin*, fol. 60 a.
(*b*) V. Talm. tr. *Soukka*, fol. 42 b ; tr. *Sota*, fol. 42 b.
(*c*) V. Talm. tr. *Berakhoth*, fol. 55 a.
(*d*) Cf. Tiqouné Zohar XVIII.
(*e*) V. Talm. tr. *Schabbath*, fol. 80 b ; tr. *Pesahim*, fol. 119 a ; tr. *Meghilla*, fol. 24 b et 25 b ; tr. *Haghigha*, fol. 11 b et 19 a ; tr. *Kethouboth*, fol. 119 a ; tr. *Baba Metzia*, fol. 85 b ; tr. *Sanhedrin*, fol. 31 a, 43 b, 44 b, 94 a, 99 a, 100 b.
(*f*) Outre le Talmud qui en parle constamment, il n'y a parmi tous les auteurs post-talmudiques qui ont vécu entre le VII[e] et le XII[e] siècle pas un seul qui ne parle de la doctrine mystérieuse. Les Gaonim, les

sait excepté les rares initiés qui l'entouraient du plus impénétrable secret, jamais conjurés n'ont mieux gardé le secret de leurs complots. Cependant lés terribles persécutions dont les juifs étaient victimes, vers cette époque, les massacres des Juifs à Lisbonne, lorsque cette ville fut enlevée aux Maures par les chrétiens, enfin les angoisses dans lesquels vivaient constamment ces malheureux, dont le repos, l'honneur, la fortune et même la vie, étaient à la merci du premier barbare venu, commençaient à inquiéter les rabbins, moins sur le sort de leurs biens matériels, que sur le sort de leurs biens spirituels ; il fallait craindre que les rares et précieux « rouleaux secrets » ne finissent par être détruits, en même temps que leurs possesseurs. Qui sait combien de ces inestimables trésors avaient déjà servi à allumer le bûcher sur lequel montèrent leurs malheureux possesseurs. S'inspirant de la maxime talmudique : il vaut mieux que la Thorâ soit transgressée qu'oubliée (*a*) les rabbins prirent la décision de livrer la doctrine mystérieuse au public. Un motif semblable avait, comme on le sait, déterminé les rédacteurs de la Misnâ et de la Ghemarâ, à consigner par écrit cette partie de la Thorâ, (lois traditionnelles) qui légalement ne doit être enseignée que verbalement (*b*) Après avoir réuni tous les « rouleaux » qu'ils purent trouver après les avoir collationnés, en avoir éliminé les duplicata, et retranché ces parties du texte qui ne constituaient que des remarques, ajoutées aux originaux par les possesseurs successifs des manuscrits, plusieurs notables rabbins d'Espagne se chargèrent d'en préparer un grand nombre de copies et de les mettre à la disposition du public. Et c'est ainsi que l'on vit paraître pour la première fois, au commencement du XIII[e] siècle, un code de la doctrine mystérieuse sous le nom de « Zohar ». Il est certain que ce titre n'a été pour la première fois donné à l'ouvrage que par ceux qui l'ont collationné (*c*). Les titres affriolants dans le genre de ceux-ci : *Jardin de fleurs*, *Verger de noyers*, *Bras puissant*, *Lumière éclatante*, *Aurore*, *Lueur* (Zohar), etc., étaient inconnus avant le Moyen-Age. La doctrine mystérieuse porte

---

Halakkoth Gedoloth, Maïmonides, Raschi, ainsi que les Tosaphistes, etc., tous parlent de cette doctrine, sans entrer en détail à son sujet, car en supposant même que certains de ces auteurs aient été initiés, ils ne pouvaient expliquer plus clairement sans se rendre coupables de divulgation, leurs écrits ayant été destinés au public.

(*a*) Tr. *Temoura*, 14 *b*.

(*b*) V. Talmud, tr. *Gittin*, 60 *b*.

(*c*) Le texte du *Raya Mehemna* ajouté en marge du Zohar III, fol. 126 *b*, où le titre « Zohar » est mentionné, ne remonte qu'au XV[e] siècle, ainsi que nous le démontrons dans une note de notre traduction du Zohar.

dans le Talmud et dans les Midraschim le nom de mystères de la Thorâ *(a)* ou bien simplement « secret » *Sod* ou *Radzâh* (*b*) Le nom de « Cabale » (Kabalah) a été donné pour la première fois à cette époque par rabbi Abraham ben David (ben Dior), le célèbre antagoniste de Maïmonides (1). Dans le Talmud le mot Cabale désigne toute tradition en général et parfois aussi les paroles des prophètes (2). Ce n'est qu'à partir de l'époque où les rabbins se mirent à écrire leurs ouvrages en arabe qu'ils prirent l'habitude des auteurs arabes de donner à leurs livres les titres les plus bizarres. Ce qui est moins certain, mais très probable cependant, c'est que la division du Zohar en cinq parties, et en « paraschot » (divisions du Pentateuque), ait été également faite par ceux qui l'ont collationné, car il n'est guère admissible que Rabbi Siméon ait enseigné d'après l'ordre des « Paraschoth », ni que rabbi Abba son scriptor, ait disposé le manuscrit dans cet ordre tout à fait inusité à l'époque (*c*). Le « Tiqouné Zohar » découvert et rendu public un siècle plus tard, a été divisé en « thiqounim » parce qu'il ne contenait pas assez de matières, surtout pas assez de citations bibliques, pour qu'on ait pu le diviser en paraschoth. Ainsi qu'on vient de le dire le « Tiqouné Zohar » a été trouvé, et rendu public au commencement du XIV[e] siècle, et ce n'est qu'un siècle encore plus tard, c'est-à-dire vers le commencement du XV[e] que parut pour la première fois le « Raya Mehemna », ou le « Pasteur

---

(*a*) Cf. Talm., tr. *Pesahim* 119 *a* ; tr. *Haghigha*, fol. 13 *a* et Midrasch rabba, sect.

(*b*) Talm. tr. *Schabbath*, fol. 88 *a* ; tr. *Haghigha*, fol. 3 *b* ; tr. *Ketouboth* fol. 111 a ; tr. *Sanhédrin*, fol. 44 *b*, 94 *a*, 99 *a*, 100 *b*, etc.

(*c*) Même l'ordonnance du *Siphra* du *Siphré* et des Midraschim, divisés en « paraschoth » est, ainsi que l'affirment avec raison les *questions* et *réponses* de R. Samuel de Modéna, IV, § 162, de beaucoup postérieure à la rédaction de ces mêmes ouvrages.

---

(1) L'appellation Abraham ben Dior est fautive. Le rabbin Abraham ben Daud (RABAD) est né vers 1110, il est mort vers 1180, croit-on. Ce philosophe écrivit le Sepher hakabalah (Le Livre de la tradiction), chronique dirigée contre les Caraïtes. Génébrard en a donné une traduction latine, dont il existe plusieurs éditions. La secte des Caraïtes repoussait toute tradition orale (P. V).

(2) La Thorâ se composait des livres attribués à Moïse. La Thorâ était le livre saint par exemple. Les prophètes et les autres écrits étaient nommés Cabale (tradition). L'ensemble formé par la Thorâ proprement dite — ou les 5 cinquièmes de la Loi — et les prophètes avec les hagiographes constitua le recueil du « Thanak ». Quelques livres éprouvèrent de l'opposition lorsqu'il fut question de les incorporer dans le canon hébraïque. Principalement celui d'Ezechiel et le Cantique des cantiques (P. V.).

fidèle » (*a*). Beaucoup d'éditeurs ont cru, à tort, bien faire de l'imprimer en regard du texte du Zohar. Le « Raya Mehemna » contient fort peu de texte que l'on puisse considérer comme authentique. Désireux de donner à son œuvre une forme agréable, le rédacteur dont on ignore le nom, lui donna celle du dialogue, et il fit intervenir à cet effet, tantôt Moïse, tantôt le prophète Elie, de sorte que la plupart des paroles qu'il attribua à ses personnages, sont sorties de sa propre imagination plutôt que de la bouche de rabbi Siméon. Outre cette circonstance le texte du « Raya Mehemna » contient tant d'interpolations, qu'on peut estimer à un dixième seulement la partie vraiment authentique. Il en est autrement du Zohar et du Thiqouné Zohar, dont le texte presque en entier est positivement authentique. Nous disons presque, car ici également on trouve des phrases et même des pages entières interpolées, chose si commune dans les ouvrages rabbiniques, surtout avant la découverte de l'imprimerie. Le « Yod Malakki » § 133, démontre qu'un grand nombre de folios du Talmud même ont été interpolés, et non seulement par les Rabbans Sébouraïm, mais aussi par les Gaouim.

Récapitulons : L'ouvrage désigné aujourd'hui sous le nom de Zohar, n'est constitué qu'en partie d'idées conçues par R. Siméon ben Johai

La majeure partie de l'ouvrage est formée de doctrines beaucoup antérieures à Rabbi Siméon, et simplement enseignées par lui. (1) On y trouve aussi des opinions émises par des maîtres qui ont vécu un siècle après Rabbi Siméon. Comme celui-ci est en quelque sorte la cheville ouvrière de cette œuvre, elle lui est entièrement attribuée. Tout dans le Zohar tourne autour de Rabbi Siméon, car les explications qu'il donne des théories, même de celles depuis longtemps connues, sont tellement *lumineuses*, qu'on néglige volontiers la théorie, pour ne s'occuper que des observations, dont R. Siméon la fait toujours accompagner. Sa retraite forcée pendant treize ans (*b*), sa soif insatiable de lumière (*c*), la pénétration et la sagacité de son esprit (*d*), en

(*a*) Le « Meqor Maim », chapitre VI énumère les auteurs cabalistiques qui n'ont connu que le Zohar, et non encore le Tiquoné Zohar, et d'autres qui ont déjà connu ce dernier aussi, et non le « Raya-Mehemna ».

(*b*) Talm., tr. *Schabbath*, fol. 33 a.

(*c*) Talm., tr. *Schabbath*, fol. 10 a.

(*d*) Talm., tr. *Menahoth*, fol. 4 a.

(1) Le Dr Gaster suppose qu'un commentaire mystique, composé en Babylonie, forme la base du Zohar. D'après cet auteur, le style du Zoha postule contre une origine occidentale. V. *The Origin of the Kabbala b M. Gaster*. Ramsgate, 1894. (P. V.)

ont fait le prince, le rénovateur de la doctrine ésotérique, de manière que tout lui est attribué. Cependant en lisant le Zohar, on distingue facilement entre les paroles de R. Siméon et celles qui ont été dites longtemps avant lui. Ces dernières nous apparaissent comme autant de blocs erratiques. C'est en vain qu'on y chercherait les innombrables citations bibliques, dont les rédacteurs du Talmud, sans excepter Rabbi Siméon, font tant d'abus, en raison de leur adage : que l'Ecriture fait allusion à tout. On n'y trouvera non plus ce tas de controverses ou d'hésitations. Dans ces passages, le style s'approche de celui des prophètes. Quant à son authenticité, il ne peut y avoir même l'ombre d'un doute. Le Zohar entier est authentique, à l'exception des pages manifestement interpolées et facilement reconnaissables. Si nous insistons sur ce dernier point, c'est que certains auteurs modernes, qui se croient, on ne sait pas trop pourquoi, appelés à écrire des livres sur le Zohar, contestent l'antiquité du Zohar, et en qualifient l'auteur de faussaire (1). Je n'ai pas lu ces livres, mais M. X... qui les a lus, a bien voulu me communiquer les objections y contenues, contre l'antiquité du Zohar. Objections qu'il qualifie de *principales* et de *plus souvent répétées*. Elle sont au nombre de neuf. Nous allons les reproduire et y répondre aussi brièvement que possible.

(*A Suivre*) JEAN DE PAULY.

(1) De Pauly estimait le nombre des interpolations à la cinquième partie de l'ouvrage. A part le Dr Gaster dont nous avons relaté l'opinion sur le style du Zohar, Drach se base aussi sur la langue zoharique avec de Pauly, pour affirmer l'antiquité de ce livre. Drach, qui était une sommité scientifique du monde israélite, ne l'oublions pas, dit en propres termes : « Le style syro-jérusalémite, si facile, si naturel, et nous pouvons dire *si pur en son genre*, du livre Zohar, ne permet pas de douter que son fond ne date d'une époque où cette langue, usitée en Judée avant la dernière ruine de Jérusalem, était encore familière aux Juifs. Quand on compare la langue du Zohar avec celle de la Ghemara de Jérusalem, on voit que la première est plus ancienne, plus près de sa source, bien que l'une et l'autre soient le même dialecte. » (*Harmonie,* Notice sur le Talmud).(P. V.)

Paysage Wagnérien

Les touristes des « châteaux de Touraine » ne manquent pas d'ajouter, depuis quelques années surtout, à la riche collection de royales demeures qui forme le but de leur excursion, le château du Lude.

Cette ancienne forteresse habilement transformée se présente au voyageur comme le specimen le plus parfait qui soit d'une habitation agréable, gaie autant que somptueuse. Le château du Lude n'est peut-être pas très pur de style, mais il a ses tours monumentales, sa terrasse, son parc, ses jardins, le Loir qui traverse tout cela et les vastes prairies de Malidor où l'œil, après s'être grisé de splendeurs, se repose doucement.

Et la petite ville du Lude a un air propre et coquet qui fait moins regretter son voisinage un peu trop immédiat du château.

Je crois que les visiteurs ne s'y arrêtent guère ; ils sont venus pour le château et l'automobile les attend à la sortie pour les voiturer à nouveau sans qu'un regard, un simple coup d'œil même leur soit permis sur les rues de la cité.

Il y en a une qui cependant mériterait un moment d'attention, mais c'est celle-là que les chauffeurs éviteront sans doute s'ils craignent les heurts et les pavés pointus.

C'est la grand'rue. On se croirait, tant elle est cahoteuse, dans la cour du palais de Versailles. Elle date du reste de la même époque. Quelques maisons du XVIIe siècle y subsistent encore et si cette rue ne se peut comparer aux rues somptueuses de Valaques que Barbey d'Aurevilly a si complaisamment et si bellement décrites, les âmes mélancoliques pourront rêver autour de ces vieux murs et les promeneurs, pourvu qu'ils aient comme il m'arriva un guide instruit, prendront plaisir à connaître leur histoire.

Voici, au numéro 28, un hôtel élégant transformé aujourd'hui en école libre. Une brochure de M. Louis Calendini nous apprend que de 1659 à 1753 cet hôtel appartenait à des neveux et petits-neveux du pauvre poète Scarron.

René de Betz, propriétaire de la dite maison, épousait en 1668 la propre nièce de Scarron. M. Calendini nous dit les relations des enfants de Betz avec Mme de Maintenon et fait justement remarquer que c'est par leur intermédiaire qu'elle dut avoir ces « *étamines du Lude* qu'elle aimait tant pendant son veuvage ».

L'ami qui me conduisait m'aurait peut-être raconté successivement les secrets de toutes les maisons de la grand' rue si son enthousiasme pour tout ce qui a trait au XVII[e] siècle ne l'avait amené à prononcer le nom de Chamillard dont le château de Courcelles est peu éloigné du Lude et passe pour être une reproduction de Versailles.

Ce nom de Chamillard me rappela un joli roman de M. Henri de Regnier intitulé *Le Bon plaisir*. Je me dis que ce Chamillard pouvait être une manière de Manissard ou de Chamissy, que dans tous les cas, ces deux noms ressemblaient furieusement au sien et que cette ressemblance pouvait faire présager une visite amusante. Je voulus, en conséquence, voir Courcelles et je ne puis que conseiller cette excursion à tous ceux qui fréquenteront ces parages,

Un souvenir littéraire se rattache à Courcelles. Saint-Simon qui pensait et disait beaucoup de bien de Chamillard vint visiter son ami au mois de septembre 1709. Il mentionna dans ses mémoires les trois semaines durant lesquelles il séjourna chez son ami : « J'y passais, écrit-il, les matinées avec Chamillard qui m'y parla à cœur ouvert de bien des choses ».

Entre temps ils s'écrivaient régulièrement et un érudit sarthois, M. Chardon, a trouvé une curieuse lettre du duc à Chamillard, qu'il a publiée dans le bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, t. XXII, p. 760.

Voici un fragment de cette lettre qui, je le crois bien, n'a jamais été reproduite ailleurs que dans le bulletin sarthois :

« Vous êtes excellent de vous souvenir encore avec aise

de notre aventure Listenique (1). Premièrement ces sortes d'engueulées qui ont un sexe et un nom m'étourdissent toujours et puis vous saurez quelque jour pourquoi je fus si stupide, je l'eusse esté alors avec une maîtresse, jugez de ce que je pouvais estre avec une si vilaine et halbrenante femelle. Pour achever ma journée il me fallut promener et nous tombâsmes au fin milieu de la joyeuse troupe de Mme la Duchesse. Oh ! riez-en tout votre saoul car je vous vois d'ici en rire et que les épaules vous vont ; je ne scay pas, moy, comment je n'en suis pas mort de dépit et de colère car j'y rentre encore y pensant.

Après toutes ces folies que vous me permettez avec vous je me réjouis de la grossesse de ma grande biche (2) car c'est une bonne chose que la paix de la maison et une autre bonne chose qu'un second fils pourvu que son benoist père ne lui laisse pas plus de dents que de pain. Je suis comme vous en peine des chemins ; faites-moi la grâce de me mander des nouvelles de son arrivée..... »

Chamillard a laissé, grâce à Saint-Simon, la réputation d'un très honnête homme mais le choix malheureux qu'il fit des généraux, lors de son passage au ministère de la guerre, en a fait aux yeux des historiens, un incapable ; jugement un peu hâtif. Les circonstances étaient difficiles. De ce que Chamillard fut pour St-Simon un interlocuteur et un correspondant agréable, on peut conclure qu'il était homme d'esprit et de bon jugement.

Sa disgrâce date de 1701. Il vint à cette époque jouir en paix de son manoir de Courcelles, jusqu'à sa mort en 1821.

On fit alors ces mauvais vers prouvant qu'il était resté impopulaire et que ses ennemis avaient fait courir le bruit qu'il devait sa haute situation antérieure à son adresse au billard :

Ci-gît le fameux Chamillard
De son roi le protonotaire
Qui fut un héros au billard
Un zéro dans le ministère.

(1) avec Madame de Listenois.

(2) La duchesse de Lorges, fille de Chamillard et belle-sœur de Saint-Simon. Elle mourut à 28 ans des suites de la grossesse dont il est question dans la lettre du duc.

Le château de Courcelles avait été construit (1640-1660) par Louis de Champlais qui s'y ruina. Sa veuve et ses enfants renoncèrent à sa succession et c'est alors que Chamillard, marquis de la Suze, acheta Courcelles.

Aujourd'hui, c'est un château à peu près abandonné et ce sera dans quelques années, une ruine.

Si, comme l'a dit Hello, le devoir des ruines est d'être majestueuses, Courcelles n'y manquera pas. Dès qu'on l'aperçoit, de la route du Mans, il s'impose et à mesure qu'on s'approche, on est étonné d'un pareil abandon étant donnée la solidité au moins apparente de la bâtisse. On sent qu'elle va mourir et qu'il suffirait d'un rien pour l'en empêcher.

Un pont-levis qu'on n'a pu complètement relever, symbolise immobilisé au milieu des broussailles, le détraquement de cette grosse machine sur laquelle la vétusté, le vent, la pluie et le soleil ont commencé leurs travaux de peintres et de sculpteurs.

Autour du château il y a des douves et un large espace découvert où l'on pourrait facilement tracer un jardin français ; un peu plus loin, sur les collines, des bois d'un aspect plus sauvage que ceux de Satory ou de Marly, ajoutent au classicisme de la construction versaillaise un cachet de solitude.

A l'intérieur, des meubles du temps ornent tristement un salon décoloré : le fauteuil où dut s'asseoir Saint-Simon a l'étoffe déchirée. La salle à manger a ses murs entièrement couverts de peintures dont on ne peut plus apprécier la valeur. On constate seulement que tout y était achevé et d'une grande pureté de style ; l'escalier est remarquable.

Il y a une galerie ornée de portraits lesquels sont couverts de moisissures et leurs cadres dorés sont mangés par les vers. Au bout de cette galerie de belles proportions, s'ouvre une large porte et c'est la tribune donnant sur la chapelle, réduction un peu lourde de la chapelle de Versailles, mais plus intime, plus émouvante que cette dernière devenue une pièce de musée, un lieu trop fréquenté des foules.

Mais, toutes ces imitations, toutes ces reproductions plus

ou moins réduites, ne forment pas le caractère particulier et saisissant du château de Courcelles ; et si vous voulez avoir de son ensemble une impression que la visite déjà si curieuse de l'habitation ne saurait vous donner, suivez la route dans la direction du Mans et à trois cents mètres environ, là où commencent les bois, engagez-vous à droite sur la chaussée d'un étang dont la distance du château semble avoir été calculée pour vous ménager cette vision inattendue.

Ici, le premier aspect que nous avons eu du paysage environnant se trouve complètement démenti, il est devenu tragique et c'est à peu près inexplicable car l'impression est intense et rien ne l'a préparée. Courcelles n'a pas de ces légendes à travers lesquelles les vieilles pierres et les arbres géants se voient quelquefois. Les hôtes de Courcelles n'évoquent point d'histoires fantastiques, mais des idées de calme et de simplicité, une existence bourgeoise et somnolente.

Le pays est-il d'une nature sombre ou menaçante ? Non plus ! C'est un pays de culture et non loin un village aux rues monotones abrite des paysans dignes descendants des vassaux de Chamillard, qui jouent aux boules dans le jardin d'une auberge sans poésie.

Non ! Il a suffi d'une courbe du chemin, d'une chaussée d'étang entourée de roseaux, d'une proportion admirablement exacte entre la largeur de l'étang et sa distance du château pour créer un étonnant décor wagnérien, un cadre propice aux chevauchées des déesses et des guerriers farouches. De là Courcelles ne paraît plus une ruine. On dirait qu'un grand seigneur l'habite toujours. Mais on a peine à s'y figurer un bonhomme épanoui et médiocre, traversant souriant et satisfait les épisodes d'un roman de M. de Régnier.

On songe plutôt à quelque Louis II de Bavière lunarien inquiet et méprisant, réfugié volontairement loin des villes et loin des cours.

Et ce roi qui chercha toute sa vie dans des entreprises architecturales à concilier le plus violent romantisme avec la belle ordonnance de Versailles, eût sans doute trouvé à Courcelles, la réalisation parfaite de son rêve.

René Martineau.

Le bac d'Ostie

Au bout du chemin plat qui longe, monotone,
La plaine où rêvent les grands bœufs
Dont le regard stupide et malveillant s'étonne
Quand nous passons à côté d'eux,

D'un brusque affaissement la pente de la berge
Plonge dans la nappe des eaux,
Et le bac, amarré près de la rive, émerge
Entre deux touffes de roseaux.

C'est un humble bateau, manié par un rustre ;
Il présente ses flancs grossiers
Au remous limoneux et lent du fleuve illustre
Qui coule en silence à nos pieds.

O siècles disparus, où le Tibre, docile,
Charriait les riches convois
Chargés du blé d'Afrique et des vins de Sicile
Et portant le tribut des Rois !

Où gonflant à leur mât une voile latine,
Les trirèmes gagnaient le port
Sur les flots déferlants de la vague marine,
Dont jusqu'ici montait l'effort !

Où pour voir s'approcher la flotte ralentie,
Promesse de gains alléchants,
Se pressait sur les quais de l'opulente Ostie
La foule avide des marchands !

Souvenirs de splendeur, de richesse et de gloire
Que j'évoque en vain aujourd'hui
Devant cette eau jaunâtre et cette barque noire
Et ce paysage d'ennui...

Pauvre hameau blotti contre sa tour massive,
Ostie, hélas ! n'est plus qu'un nom.
La fièvre, chaque soir, vient rôder sur la rive,
Dans le silence et l'abandon ;

Et les alluvions patientes du Tibre
Ont chassé lentement la mer
Vers l'horizon, là-bas, qui scintille et qui vibre
Sous le pâle soleil d'hiver.

La froide majesté de la campagne verte,
C'est le linceul d'un grand passé
Dont l'ombre vient encor, sur sa tombe entr'ouverte,
Etreindre mon cœur angoissé.

La nature et le temps ont accompli leur œuvre ;
La mort plane sur les flots roux :
Hâte-toi, batelier, prends ta rame, manœuvre,
Courbe les reins, tends les genoux !

Au loin m'attend la Vie : allons, rame plus vite !
Ici, tout me ferait douter.
Cette morne leçon d'une époque détruite,
Je me refuse à l'écouter.

Je veux aller vers la joie et vers la lumière,
Vers les hommes, vers l'avenir,
Sans crainte, sans regret, sans regard en arrière
Pour le décevant souvenir !

JACQUES SERMAIZE.

Lord Byron Vengé

Après avoir passé dans une existence dissolue et mouvementée plusieurs années de sa jeunesse, pendant lesquelles la vie ne lui avait pas ménagé douleurs et désillusions, Lord Byron épousait en 1815 miss Isabella Milbanke Noël. Il espérait trouver dans cette union la paix du cœur que les passions avaient jusqu'alors hanté, et il put croire un instant que la barque de sa destinée avait, dans l'hymen, trouvé un abri. « Ma femme et moi, écrivait-il à son ami Moore un mois après son mariage, nous nous entendons à merveille, et même nous nous admirons. Swift dit que « jamais homme sage ne s'est marié » ; mais, pour un fou, je pense que c'est le plus délicieux état possible. Je trouve cependant qu'on ne devrait se marier qu'à bail, quoique je sois bien convaincu qu'à l'expiration du mien je le renouvellerais, fût-ce pour quatre-vingt-dix-neuf ans ». Mais nul toit paisible ne devait abriter le sombre poète, et bientôt le foyer conjugal, abandonné par sa femme, devenait la proie des créanciers.

A peine un an après le mariage, Lady Byron, qui venait de mettre au monde une fille baptisée Augusta-Ada, quittait Londres pour passer quelque temps chez ses parents. Durant le voyage elle écrivit à son mari deux lettres enjouées et tendres qui ne pouvaient lui faire prévoir cette lettre, écrite par Sir Ralph Milbanke son beau-père, qui vint lui annoncer que sa femme l'abandonnait pour toujours.

Que s'était-il donc passé dans ce ménage, pour motiver cette brusque et inattendue séparation. Lord Byron, — qui, à plusieurs reprises, fit des démarches auprès de sa femme pour reprendre la vie en commun, — était le premier à reconnaître ses torts, jusqu'à rejeter, parfois, sur son caractère toutes les causes de cette désunion. Il se plaignait aussi que la femme de confiance de Lady Byron n'ait pas été étrangère à son malheur, mais, en général, reconnaissait à sa femme les plus grandes qualités.

« Depuis son arrivée à Genève, écrivait plus tard son ami Thomas Moore, il avait parlé invariablement de sa

femme avec tendresse et regret, imputant la conduite qu'elle avait tenue à son égard, non à elle-même, mais à d'autres, et attribuant la petite part du blâme que dans son opinion, elle pouvait avoir encourue à la cause la plus simple, et, probablement, la seule vraie ; c'est qu'il n'était nullement compris par elle : « Je ne doute pas » disait-il quelquefois, « qu'elle ne m'ait réellement cru fou » (1).

En effet Lady Byron s'imagina que son mari était fou, son brusque départ et ses lettres affectueuses lui auraient été dictés par cette raison. Les médecins consultés par la famille Milbanke-Noël reconnurent que le poète était parfaitement sain d'esprit. Cependant Lady Byron déclara qu'elle ne pouvait reprendre la vie conjugale, et, dans le but d'une séparation, elle fit remettre au docteur Lushington et à Sir Samuel Romilly une liste de griefs, comprenant seize articles. Ces plaintes jugées insuffisantes, Lady Byron fit une nouvelle déclaration devant laquelle les légistes reconnurent que jamais elle ne devrait se rapprocher de son mari.

Quelle terrible accusation avait pu changer aussi complètement l'opinion de Lushington et de Sir Samuel Romilly ? Lord Byron, malgré ses prières, ne parvint jamais à le savoir. « Mais quant à ce que dit l'auteur, que je « ne peux en *aucune manière* justifier ma propre conduite dans *cette affaire* », j'y acquiesce, répondait-il à l'un de ses accusateurs : attendu que nul homme ne peut *se justifier*, à moins qu'il ne sache de quoi il est accusé. Et jamais je n'ai été honoré (Dieu sait si c'était mon ardent désir d'en venir là) d'une accusation spéciale, en forme saisissable, qui soit produite par mon adversaire, et non par d'autres ; à moins que l'atrocité des rumeurs populaires, et le mystérieux silence des conseils légaux de la dame, ne soient considérés comme en tenant lieu ».

Terriblement infamants étaient ces griefs exceptionnels, qui d'ailleurs furent retirés et désavoués par Lady Byron, le poète n'ayant accepté de signer la demande de séparation qu'à cette condition. Lord Byron y était accusé d'avoir été l'amant de sa sœur Augusta, avant son mariage et, peut-être, même après. Médora n'était point la fille légitime d'Augusta et de son mari le colonel Leigh, mais le fruit de l'union incestueuse du frère et de la sœur.

Le propagateur de cette accusation fut Lord Lovelace, le petit-fils de Lord Byron qui, dans son livre *Astarté* publié en 1905, jugea bon de salir la mémoire de son grand-père. Depuis il y eut des défenseurs et des accusateurs du poète ;

(1) Mémoires de Lord Byron publiés par Thomas Moore, Tome III, p. 83.

parmi ces derniers il faut compter Monsieur Augustin Filon qui, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1912, s'est efforcé de prouver la culpabilité de l'auteur de Manfred. C'est cet article que nous allons examiner, afin d'apprendre par la plume de l'un des accusateurs : quel faisceau de preuves ils sont parvenus à rassembler, et les a autorisés à inscrire sur la tombe d'un homme une accusation aussi grave.

*
* *

Avant de dévoiler à ses lecteurs le *Crime de Lord Byron* (c'est ainsi qu'est intitulé son article) M. Augustin Filon prépare le terrain. Il retrace la vie du poète, cherchant par des insinuations à faire deviner cette coupable liaison et l'époque à laquelle elle commença.

« Au printemps de 1813, il (Byron) semble résolu à partir pour l'Italie en compagnie de Lord et de Lady Oxford qui veulent le montrer partout comme un trophée. Tout à coup, il change d'idée, sans qu'aucun de ses familiers soit dans le secret de cette brusque évolution, et va s'enfermer tout seul à Newstead. Pourquoi ? Pour faire des économies ? L'explication est ridicule quand il s'agit de Byron ? Pour faire des vers ? Cette période de sa vie ne semble pas avoir été particulièrement féconde. Faut-il croire que le voisinage de Mary Chaworth, alors séparée de son mari, l'attirait à Newstead et l'y retint tout cet été là ? Où fut-ce un amour plus mystérieux encore qu'il réussit à dissimuler à tous et dont aucune trace ne demeure ? »

C'est sur cette dernière hypothèse que s'arrête M. Augustin Filon, et d'autant plus qu'il a remarqué que Byron, dans son journal, écrit à cette époque, fait plusieurs fois allusion à une dangereuse intrigue, à « une équipée plus sérieuse que toutes les autres » dans laquelle il est embarqué.

Mais quelle est donc la femme que Byron aima à cette époque et dont, sans doute, il fut l'amant ? Est-ce Mary Chaworth, cette jeune fille que le poëte dans les premières années de sa jeunesse aima tendrement et qu'il eût voulu épouser ? Mais non, M. Augustin Filon rejette cette hypothèse, car dans une lettre à sa sœur, Byron dit que « ce n'est ni C. ni L., ni O », ce que M. Filon traduit par : « Ni Chaworth, ni Lamb, ni Oxford », — puis il parle de rencontrer le mari sur le terrain et ce ne peut être Musters, « le grossier époux de Mary Chaworth ».

« A moins qu'il ne se mente à lui-même ou qu'il soit le jouet d'une hallucination qui lui ôte la perception nette des valeurs morales, il s'agit ici d'un cas très grave, d'un sentiment exceptionnel que l'absence exaspère et dont chaque jour qui s'écoule accroît l'intensité. Enfin le jour-

nal s'achève brusquement dans une sorte de paroxysme, comme si l'auteur perdait la raison en écrivant les dernières lignes ».

« Pourtant, il n'en est rien. Le scandale redouté n'éclate pas. Le poëte continue à se débattre avec ses créanciers et son intimité avec sa sœur se resserre encore... Elle y passe (à Newstead) l'hiver de 1814, et, au mois d'avril, retourne chez elle un instant pour accoucher d'un quatrième enfant, de cette petite fille qui portera le nom d'une des héroïnes de Byron. Tout le monde admire la beauté de la petite Médora, nul ne prévoit l'affreuse destinée qui l'attend. Il y a un mystère autour de ce berceau ; n'essayons pas encore de le percer ».

Après avoir terminé l'article de M. Filon, les lecteurs dépourvus d'esprit critique se figureront ce mystère éclairci. Pour eux la femme dont parle Byron ne sera autre qu'Augusta, et Médora : le fruit de cet inceste.

Consultons donc à notre tour les lettres et le journal du grand écrivain, afin de contrôler les dires de M. Augustin Filon.

Byron renonça-t-il véritablement aussi subitement, et sans raison connue, à partir en voyage, et alla-t-il s'enfermer à Newstead dès le printemps ?

Nous apprenons par Thomas Moore, l'ami intime du poëte, que celui-ci avait en effet conçu le projet de faire un voyage en Sicile avec Lord Oxford et sa famille, mais que bientôt il renonça à son projet, non point pour aller s'enfermer à Newstead la Vieille Abbaye qui constituait la maison de famille des Byron, mais dans le but de partir pour l'Orient. « Je suis encore en préparatifs de voyage, écrivait-il à Moore, et avant de partir, j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles et par vous. Si vous supposez qu'une fois parti, je songerai moins à vous, je donnerai un démenti à cette calomnie, par cinquante lettres datées de l'étranger, particulièrement des lieux où règnera la peste, et cela sans une goutte de vinaigre, ou d'acide sulfurique, pour vous préserver de l'infection ».

Par cette plaisanterie, Byron faisait allusion à la peste qui régnait alors en Orient. « J'éprouve de la difficulté à me ménager un passage sur un vaisseau de guerre », disait-il le 13 juillet à son ami à qui il annonçait le 28 de ce mois : « Je suis tout équipé et je n'attends plus qu'un passage ». Ce passage qu'il avait demandé à l'amirauté, il finit par l'obtenir. « Sir Edward Pelew consentit, nous dit Moore, à partager sa chambre avec Lord Byron, qui lui écrivit ses remerciements, mais n'en profita point, par suite de ses continuelles indécisions ». (1)

(1) Mémoires de Lord Byron publiés par Thomas Moore traduits par Mme Louise S. W. Belloc T. 2 p. 147.

Jusqu'à la fin de juillet Byron est à Londres, comme le prouvent ses lettres,au début du mois d'août il passa quelque temps à Newstead, travaillant à la cinquième édition du *Giaour*, et, sous le coup de l'inspiration, intercalant dans son œuvre de nouveaux passages. « Cher Monsieur,écrit-il à son éditeur le 10 août à deux heures et demie du matin, je vous en prie, suspendez l'envoi des épreuves, car me voilà saisi d'un nouvel *accès*, et j'ai immensément à insérer dans les autres parties de mon œuvre. A vous pour toujours. »

Le 22 août Byron est de retour à Londres, il invite Moore qui venait de s'installer aux environs de Newstead, à aller voir son manoir où il regrette de ne pas être pour le recevoir. Il s'étonne lui-même de se trouver encore en Angleterre, mais la peste et la perspective de la quarantaine le font hésiter à partir. « Je ne resterai pas si je puis faire autrement mais où aller. »

Dans le mois de septembre il va à la campagne, chez des amis où il passe huit jours, enfin le 2 octobre il annonce à Moore : « Dimanche je retourne à***, où je ne serai pas loin de vous. » Est-ce Newstead qu'il veut désigner ? Mais pourquoi n'écrirait-il point son nom ? ne serait-ce pas plutôt un autre manoir proche du sien et qu'il ne veut point faire connaître ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa l'automne à Newstead.

Comme on vient de le voir, Byron n'alla pas s'enfermer dans la vieille abbaye familiale, aussitôt après avoir renoncé à son voyage avec les Oxford, et rien ne l'y retint pendant tout cet été de 1813, puisque ce ne fut qu'à l'automne qu'il s'y installa d'une façon fixe.

Voyons, maintenant, si nous ne pourrions éclaircir un peu cette mystérieuse intrigue dont parle Byron dans ses lettres et son journal.

Evidemment, le grand poëte, pendant cet été de 1813, s'éprit d'une femme mariée. Le 28 août, pour la première fois il fait allusion à cet amour. « Sérieusement je m'identifierais demain avec toute personne d'une conduite décente : Je veux dire que je l'eusse fait il y a un mois, mais pour le moment..... » D'après ces paroles, ce fut probablement au début d'août que commença cette intrigue ; étant donné que Médora fut conçue vers cette époque, l'on comprendra combien il est important de prouver que la femme dont Byron parle avec amour dans son journal, n'est point sa sœur, comme le suppose M. Augustin Filon.

Il semble que le poëte ait aimé passionnément cette inconnue, car son esprit paraît, alors, perpétuellement hanté par sa pensée, et nous savons qu'il écrivit *La Fiancée d'A-*

bydos, — peut-être son œuvre la plus pure, — pour éloigner de lui des souvenirs trop cuisants.

« Hier soir, j'ai fini « Zuleika », mon second conte turc. Je crois que cette composition m'a empêché de mourir ; car je ne l'ai entreprise que pour détourner mes pensées du souvenir de ***. « Nom cher et sacré, reste à jamais ignoré. » (1)

M. Augustin Filon a lu ce passage, dont il cite la dernière phrase de telle façon, que le lecteur se figurera que ce *nom cher et sacré* est celui d'Augusta. Il est très regrettable que M. Filon n'ait pas poursuivi attentivement la lecture du *Journal*, car il y aurait lu ces mots écrits deux jours plus tard :

« J'ai vu ce soir les deux sœurs de*** ; mon Dieu ! que la plus jeune lui ressemble ! J'ai failli m'élancer à travers la salle, et suis si aise qu'il n'y eut personne que moi dans la loge de lady H. Je hais ces ressemblances ! c'est l'oiseau moqueur, et non le rossignol ! De quoi réveiller les souvenirs, et de quoi les rendre si pénibles ! On querelle avec les points de ressemblance, et avec ceux qui font distinguer l'erreur.

« La terre ne contient pas un être tel que toi ; et s'il en existait, ce serait vainement : pour des mondes je ne voudrais femme qui te ressemblât et qui ne fût pas toi ». (2)

Ces paroles sont capitales, car elles prouvent entièrement que la femme aimée par Lord Byron durant l'été et l'automne de 1813, et dont il est fréquemment question dans son journal et ses lettres, n'est point Augusta, puisque celle dont il s'agit avait deux sœurs. L'histoire de Médora fille de Byron est donc désormais détruite.

D'autres passages du journal, tels que celui-ci corroborent pleinement celui que nous venons de citer : « *** est absente, et sera loin encore au printemps Personne autre, excepté Augusta, ne se soucie de moi. » (3) Ils montrent clairement que la femme aimée et Augusta sont bien deux personnes distinctes. Enfin citons encore ce passage d'une lettre où Byron annonce à sa sœur l'intrigue en question. « Je suis embarqué dans une équipée plus sérieuse que toutes les autres. Ce n'est ni C. ni L., ni O. Peut-être que vous devinerez de qui il s'agit, mais, si vous devinez, n'en dites rien !... Du reste, ne vous effrayez pas : je ne suis pas en danger immédiat ».

Le plus curieux, c'est que M. Augustin Filon, obligé de

---

(1) Journal de Byron 14 novembre 1813.

(2) Journal de Byron 16 novembre 1813.

(3) Journal de Byron 22 novembre à minuit

citer ce passage pour rejeter l'hypothèse de Mary Chaworth, ne semble pas s'être aperçu qu'il détruisait encore d'avantage sa thèse.

Mais quelle fut donc l'héroïne de ce mystérieux amour ? Mary Chaworth selon un écrivain anglais, M. Richard Edgcumbe. Sa théorie, que M. Augustin Filon juge invraisemblable, l'est certes moins que celle de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*. Mais Mary Chaworth, je crois, était fille unique, et, dans ce cas, le fragment du journal précédemment cité détruirait la conjecture de M. Edgcumbe. Dévoiler entièrement ce mystère, voilà une tâche intéressante que nous serions heureux de voir entreprendre par un écrivain anglais, mais ce n'est point notre rôle car, dans cet article, nous avons voulu uniquement détruire la légende de l'inceste et montrer la faiblesse des preuves données par les accusateurs de Byron, c'est le dernier point qu'il nous reste à traiter.

Les preuves irréfutables que cite M. Augustin Filon sont au nombre de trois.

En premier lieu, il rapporte qu' « On l'avait entendu, devant témoin, soutenir en principe et justifier comme très innocent l'inceste du frère et de la sœur. Un autre jour il avait dit : Une femme doit me donner un enfant ; si c'est une fille nous l'appellerons Médora. »

On comprendra que dans le cas d'une telle accusation les racontars ne peuvent servir de preuves.

Voici maintenant une lettre d'Augusta provenant de la correspondance entre celle-ci et Lady Byron après la séparation, correspondance entretenue, paraît-il, par Lady Byron dans l'espoir d'obtenir un aveu d'Augusta.

« Dès l'été de 1816, écrit M. Augustin Filon, elle laisse échapper l'aveu si impatiemment attendu. Le plus net est celui-ci qui se trouve dans une lettre du 17 septembre. » Lisons donc cet aveu en songeant que c'est le plus net que l'on ait pu trouver.

« Je serais heureuse que vous vissiez encore Mrs Villiers... Elle vous appelle mon ange gardien et je suis sûre que vous l'êtes en effet... En ce qui touche une autre personne, elle s'exprime avec beaucoup de rancune et de violence, et c'est tout naturel, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas répliquer un mot, quoique en réalité, c'est moi qui suis le plus à blâmer, la seule vraiment inexcusable. Vous savez, n'est-ce pas, que je ferai tout pour expier et vous m'aiderez ! »

Augusta n'a-t-elle donc pu commettre d'autre faute qu'un inceste, ne peut-on croire tout aussi bien qu'Augusta se sent coupable d'avoir poussé Byron à se marier, alors qu'elle aurait dû savoir que son caractère passionné et ca-

pricieux ne pouvait faire que le malheur d'une femme ; et Mrs Villiers ne peut-elle en vouloir à Byron, si toutefois c'est bien de lui qu'il s'agit, sans pourtant qu'il soit criminel. Vraiment il faut être bien convaincu d'avance pour admettre ce soi-disant aveu comme une preuve.

Mais si nous ne sommes point convaincus M. Augustin Filon a encore une cartouche, la dernière, sera-ce la bonne ?

« Si cette lettre laissait encore quelque doute dans l'esprit, ce doute disparaîtrait en présence d'une autre lettre, écrite par Byron celle-là, datée de Venise en 1819.

« On ne peut, d'après certaines expressions qui n'ont rien d'équivoque, douter que la femme à laquelle il écrit lui ait appartenu à une heure quelconque de sa vie. Qui est-elle ? Son nom a été soigneusement effacé sur l'enveloppe, mais il y a une phrase dans la lettre qui ne peut s'appliquer qu'à une seule femme dans l'univers, et cette femme est la sœur de Byron. Faisant allusion à la tragique histoire de Paolo et de Francesca, sur laquelle il songeait à écrire, il laisse tomber ces mots : « Ils étaient bien coupables, moins que nous cependant » ; cette lettre met fin à toute discussion. »

M. Filon fait bien de nous le dire nous ne nous en serions pas douté, mais, en cette occasion seulement, M. Augustin Filon est un logicien, doublé d'un casuiste, et voici le petit raisonnement qu'il s'est tenu :

Byron dit à une femme qu'ils ont été tous deux plus coupables que *Paolo* et *Francesca*. Or, quel crime peut être plus grand que d'avoir pour amante la femme de son frère ? Etre l'amant de sa sœur. Donc Byron était l'amant de sa sœur, et cette lettre ne pouvait être adressée qu'à elle.

Seulement Byron n'était point un casuiste, mais un poète et, en écrivant cette phrase, il ne songea certes point à tout ce que pourrait en tirer M. Augustin Filon. Avec un tel procédé de quoi tous les romantiques ne pourraient-ils être accusés. Et puisque saint François d'Assise prétendait être le plus misérable des hommes, on pourrait l'accuser de tous les crimes possibles et imaginables.

Il est possible que cette lettre ait été adressée à la femme mariée, peut-être la femme d'un ami, qu'il aima et dont il dut être l'amant pendant cet été de 1813. Mais M. Filon, persuadé d'avoir solidement assis sa thèse, conclut :

« Oui, mais il y a la correspondance entre Lady Byron et Mrs Leigh ; il y a, surtout, la lettre fatale, la phrase accusatrice qu'aucune interprétation ne peut supprimer, qu'aucune glose ne peut corriger ni atténuer, la phrase ineffaçable comme la tache de lady Macbeth. Et pour em-

prunter la parole d'un poète moins grand, mais qui a bien connu, lui aussi, le mal d'aimer :

La mer y passerait sans laver la souillure
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Voilà donc ces arguments fameux au nom desquels les accusateurs du Poète osent jeter l'infamie sur la grande figure de Byron. Voilà donc les preuves qui leur permettent de salir la mémoire d'un homme qui n'est plus. Pendant qu'il vivait, Byron ne put savoir de quel crime il était accusé ; aujourd'hui que la mort a clos sa bouche et brisé sa plume, on répand sur lui les pires calomnies. Ah ! les critiques littéraires écrivent, parfois, avec une légèreté incroyable, accusant sans preuve, condamnant sans certitude. Avant de condamner un homme à mort, ou même à des peines moins graves, les juges cherchent à s'entourer des preuves les plus éclatantes, tandis que les critiques littéraires, sans discuter les documents qu'ils croient découvrir, sans réfléchir un instant à la gravité de leur jugement, jettent le discrédit sur la mémoire des morts ; et cependant la vie d'un homme ne vaut-elle pas moins que l'honneur d'un nom.

Que reste-t-il pour prouver le *Crime de Lord Byron* ? Le témoignage de Lady Byron ? mais nous avons par contre les dénégations d'Augusta, lorsque Lady Byron en 1851, accompagnée de son directeur spirituel, vint la trouver et voulut lui faire avouer sa prétendue faute ; enfin les paroles de Byron lui-même qui, s'il eût été coupable, n'eût pas réclamé une accusation formelle, d'autant plus que la rumeur publique lui avait sans doute fait connaître de quoi il était accusé, comme semble le montrer cette poésie à Augusta :

« Quoique le rocher qui faisait ma dernière espérance soit brisé, et que les vagues recouvrent ses débris ; quoique mon âme soit livrée pour jamais à la douleur, elle ne sera pas l'esclave du sort. Plus d'une angoisse me poursuivra : ils peuvent m'écraser, mais non m'avilir ; ils peuvent me torturer, non me vaincre ; — ce n'est pas à eux que je pense, mais à toi.

« Quoique de la race humaine, tu ne m'as pas trompé, quoique femme, jamais tu ne m'affligeas, et quoique *calomniée*, tu es demeurée ferme. Quand je me fiai à toi, tu ne m'a pas renié, quand nous nous séparâmes, ce n'était pas pour me fuir. Quand tu veillais sur moi épiant mes chagrins, ce n'était pas pour me diffamer, ou pour rester muette, afin que la calomnie eût son cours.

« Du naufrage du passé qui a péri, je puis du moins sauver quelque douceur. Il m'a appris que celle que j'avais le plus chérie, méritait après tout d'être la mieux

aimée. Dans le désert il est encore une source sur la bruyère désolée ; il est encore un arbre, et dans la solitude un oiseau chante et doucement parle à mon âme de *toi*. »

Les calomnies se répandirent donc sur le poète dès le moment de sa séparation avec sa femme ; tous les envieux qui avaient contemplé avec rage sa gloire incomparable, vinrent lancer leur bave sur le colosse renversé. Aussi, devant cet invraisemblable mouvement de haine, lord Byron quitta l'Angleterre disant : « Si tout ce qu'on dit de moi en Angleterre est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre. Si tout ce qu'on a dit est calomnie l'Angleterre n'est pas digne de me revoir. » Il partit pour la Grèce à qui il donna son temps et sa vie, l'Angleterre ne le revit pas.

Prévoyant sa mort prématurée et les calomnies que l'on répandrait sur sa mémoire, Byron conjura son ami Moore de ne pas laisser souiller son nom. Depuis longtemps le pauvre Moore est mort, après avoir élevé à la gloire de son ami ce monument que sont les *Mémoires*, où il défend son ami des fautes qu'on lui imputait alors, mais il n'avait pu prévoir de quel crime il serait accusé. Heureusement il s'est trouvé en Angleterre des défenseurs de Byron, puissent-ils à tout jamais faire taire les propos calomnieux répandus sur leur grand Poète. Quant à nous, nous avons voulu effacer une fausse accusation, tracée à la craie par un passant, sur la pierre de son tombeau.

PIERRE DE CRISENOY.

Notes documentaires sur la Franc-Maçonnerie [1]

(*Suite*)

En 1778, le 12 août, 25 novembre, et 27 décembre, convent des Gaules tenu à Lyon, sous la présidence de Willermoz, à la convocation de la Loge des *Chevaliers bienfaisants*. Cette Loge primitivement du ressort des *Loges réunies* d'Allemagne, se réunit ensuite à la *Stricte Observance* et reconnaissait pour grand maître celui qui devint criminellement célèbre sous le nom de duc d'Orléans.

Il paraîtrait qu'il s'agissait de faire prévaloir le martinisme sur le rite Templier. *Les Chevaliers bienfaisants* voulaient mettre le duc de Brunswick à leur tête. (Lire Thory).

L'abjuration du système templier se serait accomplie pour la première fois, disent les *Ephémérides lyonnaises*. La police aurait enjoint aux maçons de faire cette abjuration, dit un auteur allemand, s'opposant à la propagation de tout système qui tiendrait à rappeler les Templiers ; le même ajoute : cet abandon fut simulé.

Mais depuis un peu avant 1775, (1766 jusque vers 1779) quelle perturbation dans l'ordre maçonnique qui se fragmente, qui s'étend, se propage et se multiplie !

Anarchie intérieure. Toute simplicité primitive est perdue, déjà altérée qu'elle avait été par Ramsay. Divisions. Excommunications réciproques des Loges. Phénomènes de pertubation qui se reproduiront en Espagne particulièrement.

La puissance exclusive du Grand Orient sur les autres Loges se développe.

La Rose-Croix acceptée par le Grand Orient. Les Rose-Croix s'incorporent à la Franc-Maçonnerie, à peu près en tous pays. On dit qu'une évolution importante de la Maçonnerie date de cette incorporation.

Quoi qu'il en soit, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle fondation des loges swedenborgiennes, répandues dans le monde entier, création des *Elus Coens*, rite modifié par

---

(1) V. *Les Entretiens Idéalistes* N° de Mars

Saint Martin, fondation (1768) des *illuminés d'Avignon* sous la maîtrise du bénédictin Dom Pernetty (rite rosicrucien) avec la collaboration d'un seigneur polonais Grabianca, Dom Pernetty qui avait défroqué depuis 1765, était le disciple de Swedenborg et le collaborateur de Saint-Martin. Il est mort en 1801, et en 1804 il y avait quatre illuminés à Avignon. Des traces, sinon de la doctrine — et encore c'est à discuter — du moins de l'esprit mystique d'Avignon dans le Félibrige. (Lire *Mireille* de Mistral attentivement, par exemple).

A Avignon encore, — mais ceci entre parenthèses — lutta le Père Hilarion Tissot contre la superstition et la crédulité singulière qui s'empare, en son temps, des gens de peu de foi.

Le P. H. Tissot basa les principes de sa thaumaturgie sur la connaissance des trois mystiques.

Sa pharmacopée avait quelques dépendances dans l'Evangile tout simplement. Il soigna beaucoup d'aliénés et possédés de toutes sortes.

Son apostolat de médecin en travers du siècle, prenait sa raison dans ce fait qu'il remarqua : depuis Robespierre il y avait efflorescence de crédulité aux fariboles d'un certain occultisme. Curieux type tout de même ! Rien ne lui était plus connu que les recettes angéliques.

Reprenons à Dom Pernetty où nous sommes restés. S'en suivit la création de la secte des *illuminés théosophes* par le chirurgien Chastanier (modification des rites de Pernetty) ; réforme du rite swedenborgien par le marquis de Thomé. Fondation par le baron de Blaërfindi du rite de Pythagore sous le nom d'*Académie des sublimes maîtres de l'anneau lumineux*

Les *Philalèthes* que nous avons cités, puis les *Philadelphes*. Rappelons la réforme du Martinésisme par Saint-Martin. Centre à Lyon, loges en France, en Allemagne et surtout en Russie où le martinisme finit par régner longtemps. (Lire de Maistre).

Enfin la Maçonnerie égyptienne fondée par Cagliostro dont la loge de Paris était présidée par le duc de Montmorency-Luxembourg. Les Francs-Maçons ne sont pas d'accord sur Cagliostro. Les uns l'admirent, les autres l'appellent imposteur. En 1784, il ne réussit pas auprès de la Loge du *Parfait Silence* et ne recrute que douze adeptes à celle de la *Sagesse*. C'est un four. Contraste avec sa toute puissance magnétique et diplomatique.

Cagliostro fut initié par un adepte de la Rose-Croix d'or, mais Thory prétend qu'il s'était fait initier en Allemagne dans les loges de la Haute, de la Stricte et de l'Exacte Observance. On avance aussi qu'il fut initié en Angleterre.

Lire *Personnages énigmatiques* de Fred-Bulau Cet auteur déclare aussi que ce fut Cagliostro qui fit ouvrir aux Juifs les portes des Loges qui leur étaient jusqu'ici fermées. L'acte est en concordance de temps avec celui de Martinez Pasqually. Une loge de Berlin refusait encore l'entrée du Temple, en 1845, à des maçons, sous prétexte qu'ils étaient de religion juive. On constate à cette époque la même attitude contre les Juifs, en France, ce qui provoque des assises générales.

On dit aussi que Cagliostro connut les mystères de l'Illuminisme bavarois à Frankfort sur le Mein. L'opinion de Louis Blanc est à recueillir là dessus ; il dit que Cagliostro fut initié à peu de distance de Francfort, qu'il apprit que l'Illuminisme de Weishaupt était une conspiration ourdie contre les trônes ; que les premiers coups devaient atteindre la France ; qu'après la chute de la monarchie française, il y aurait à attaquer Rome...

Il y eut un réseau d'intrigues contre Rome vers 1848. Nous croyons nous rappeler que Brownson a établi les preuves de ce fait historique.

Pour caractériser l'état des esprits à la veille de la Révolution, notons que le mémoire de Cagliostro dans l'affaire du Collier attira un nombre considérable d'adeptes dans la Franc-Maçonnerie.

Quelles lumières ne jaillissent pas pour éclairer cette époque !

Après l'affaire du Collier, Cagliostro reçut l'ordre de quitter Paris dans les 24 heures et le royaume dans trois semaines. Il alla s'embarquer à Boulogne. 4 à 5000 personnes le suivaient en demandant sa bénédiction.

Le duc de Chartres grand maître, la duchesse de Bourbon, grande maîtresse de la Maçonnerie, le Grand Orient de France omnipotent sur les autres loges françaises, intervient un personnage important : Weishaupt professeur de droit canonique à l'Université l'Ingolstadt.

Il conçoit un vaste plan universel. La Maçonnerie ne devint pour lui, telle qu'elle était, qu'une initiation inférieure, les premiers degrés qui doivent se compléter par l'illuminisme. Ce n'est aussi qu'un « moyen d'action ».

Le Weishauptisme se compose en tout de treize grades qui forment la petite et la grande maçonnerie.

Quatre degrés pour la petite maçonnerie : novice, minerval, illuminé mineur, illuminé majeur.

Cinq degrés pour une maçonnerie moyenne : apprenti, compagnon, maître, novice écossais, chevalier écossais.

Deux classes pour la grande maçonnerie : les petits et les grands mystères.

Dans les petits mystères, épopte ou prêtre illuminé, régent ou prince illuminé ;

Dans les grands mystères, le mage philosophe, l'homme-roi.

Les groupes d'adeptes étaient disposés hiérarchiquement, les adeptes d'un groupe pouvant ne pas connaître les maîtres de rang supérieur.

L'abbé Georgel dit qu' « afin de tenir loge sans alarmer le gouvernement, les illuminés de Weishaupt tentèrent de s'affilier aux Francs-Maçons ; mais que ceux-ci ayant eu connaissance des horribles principes de cette nouvelle association, rejetèrent avec indignation toutes ses avances. » (Lire ses Mémoires, T. II).

L'abbé Georgel était grand vicaire de Strasbourg, le secrétaire du cardinal de Rohan, celui du collier ! Il avait vu bien des choses de près, davantage que le jésuite Barruel peut-être qui salua du même respect le gouvernement du 18 brumaire, celui des Bourbons et celui des Cent jours, qui salua encore une fois les Bourbons, et à qui la mort ne donna pas le temps de saluer Louis-Philippe.

Le témoignage de l'abbé Georgel cité plus haut est important. Il peut bien être vrai puisqu'il est nécsssaire, d'après les statuts, pour faire partie, à cette époque, de la Maçonnerie, d'appartenir à la religion catholique. En 1787 toutes les loges assistent à la messe, en l'église St-Eustache, pour le service de la naissance du Dauphin. Ils assistent avec obligation à la messe de la St Jean-Baptiste, le lendemain ils font chanter un service pour les maçons défunts. Le testament maçonnique est ainsi conçu : « Je fais profession de vivre et de mourir dans la religion catholique ».

Remarque, depuis 1775, toujours cette date ! la loge de la *Candeur* admet des étrangers non catholiques.

Relire le témoignage de l'abbé Georgel pour le fil de l'histoire, et savoir que Weishaupt envoya alors en France Cagliostro pour faire entrer la Franc-maçonnerie dans l'illuminisme. Lire Brunellière : *Du rôle de la Frânc-Maçonnerie au XVIII*[e] *siècle*.

Nous avons dit quels succès il eut. Toutefois ce n'est qu'en 1787, sous la grande maîtrise d'Amélius (de son vrai nom Bode) successeur de Weishaupt, que la Maçonnerie française accepta l'illuminisme. Les loges de France gardant leurs rites particuliers.

Les loges qui s'étaient refusées à accepter l'Illuminisme y furent contraintes par un subterfuge. On appela les réfractaires *Jésuites*. Du coup elles acceptèrent l'illuminisme. En 1788 à la loge de la *Parfaite Union* de Rennes, tous les

ecclésiastiques quittent la Franc-Maçonnerie, invités qu'ils sont par un ordre supérieur. Supposition permise par l'unanimité du geste.

Le principe démocratique pénètre au sein de la Maçonnerie française. Les classes sociales se mélangent comme elles l'ont été au couvent de Wilhelmsbad, les coiffeurs à côté des marquis qui seront rasés de toute la tête. C'est-à-dire que jusqu'ici toutes classes étaient admises sous restriction que les personnes soient *libres*, ainsi étaient exclus les domestiques ou les personnes soumises à une servitude quelconque. En 1784 une loge s'était formée à Londres dans une prison, elle fut déclarée irrégulière.

Les réunions politiques se forment sous le nom de *clubs*. Le plus actif est celui que préside Mirabeau. Le *Basile*, comme l'appelle Grimm dans une lettre à Volney, qui mériterait la réédition, inconnue qu'elle est. Célèbre sous le nom de club des Jacobins. On y remarquait : le duc d'Aiguillon, Broglie, Fouquier-Tinville, Barnave, Collot d'Herbois, le marquis de Sillery, Villars, Carra, Lameth, Laclos, Alexandre de Beauharnais, Barrère, etc. etc.

Mirabeau revint d'Allemagne initié aux mystères de l'illuminisme. Il initia à son tour l'abbé Talleyrand-Périgord, et la loge des *Philalethes*, appelée aussi loge de la *Lourdière*. Cagliostro en était un habitué.

Quels sont les mystères de l'illuminisme?

Notons d'abord cette curieuse remarque : La consécration de l'épopte empruntait son rite à plusieurs circonstances de la consécration des évêques dans l'église grecque.

Ce qui fixerait les données de l'illuminisme de Weishaupt serait les cérémonies des deux grandes suprêmes. Nous les ignorons. Dénoncé à la police bavaroise, Weishaupt put disparaître, emportant les archives concernant les grades supérieurs.

La Bavière le condamne à mort par contumace. Le prince de Saxe-Gotha le recueille et le docteur d'Ingolstadt devient conseiller intime du prince.

Le gouvernement de Bavière publie les documents saisis, sous le titre d'*Ecrits originaux* de la secte des Illuminés. La publication passe inaperçue. Auprès des princes allemands se trouvent des adeptes de Weishaupf, dit-on, qui détournent l'attention.

Mais voici un document qui a été dérobé à l'investigation du grand nombre des chercheurs contemporains. Il fut remis par un franc-maçon à son lit de mort. M. de Haller, l'auteur de la *Restauration de la science politique*.

Nous le publions tel quel, sans les notes, qui ne sont que des réflexions de M. de Haller :

NATURE

UNION, FORCE

Emblème, un Pélican

Le titre de la pièce est en caractères maçonniques, en voici la traduction.

Préceptes, Doctrines, Obligations des Illuminés. Cet ordre sublime et immortel fut fondé par un homme illustre, dont la postérité s'est répandue sur toute la surface du globe et doit lui associer un jour tous les citoyens. Son nom s'est rendu célèbre par toute la terre, et chez toutes les nations les plus policées comme les plus sauvages on lui dresse des autels.

Combien de choses ont été inventées par lui pour le bonheur, l'agrément et l'utilité des hommes ! Si notre société était en quelque chose funeste à l'homme, de ce mal même il en tirerait plus de lustre et d'avantage : en un mot, sa justification est dans le bien général qu'elle procurera à tout le genre humain.

Il fallait un génie aussi vaste que le sien pour y réussir et pour y dissiper tout à coup la nuit qui environnait les hommes, et, en les sortant de leurs ténèbres, leur faire discerner la vérité à travers les ombres qui la couvrent. Il faut donc perpétuer les moyens que ce grand homme nous a légués, et travailler sans cesse à les contenir et à les faire fructifier jusqu'à l'exécution surprenante qui, en étonnant l'univers par la plus terrible, mais la plus heureuse des métamorphoses, satisfera jusque dans le tombeau la gloire de ce sage ennemi des rois.

Nous devons donc, par tous les moyens, (1) chercher à réunir ensemble et dans les mêmes vues, et sous le titre spécieux de la fraternité, une infinité de personnes, sans que la diversité de penchants, de caractère ou de religion y apporte aucun obstacle.

Une politique admirable répandue dans nos doctrines doit l'animer, la soutenir et l'étendre non seulement sur nos frères associés, mais encore sur tous les habitants du monde, sans même perdre de vue les plus féroces et les plus sauvages que l'Afrique et l'Amérique renferment dans leur sein.

Cette doctrine sublime, qui est l'âme de la société et qui en vivifie tous les membres, n'est autre chose que le principe naturel, que cette loi que la nature a gravée dans tous les cœurs, et qui doit toujours être la base de toutes nos actions, liberté, égalité.

(1) Il est curieux de relever dans les Instructions aux Illuminés cette formule qui est devenue célèbre de nos jours.

Nous devons mettre tout candidat,le jour de sa réception, au fait de ces principes, qu'on lui fait toujours envisager néanmoins sous le jour de l'agrément et de l'utilité publique, et à proportion de l'intelligence, du penchant et de la pénétration qu'il fait apercevoir.

Concilier l'inclination des hommes et leurs préjugés par l'enthousiasme auquel il faut sans cesse les porter.

L'explicaton de notre morale par les moyens allégoriques et nos emblèmes doit toujours se mesurer sur le degré de capacité de tout aspirant, en prenant garde de lui donner un sens dont l'équivoque pût trahir nos desseins, ou même dominer en quelque chose l'opinion favorable qu'il aurait pu y attacher.

Ne nous persuadons pas que tout frére, une fois reçu, dépose tout à coup le préjugé dont il fut l'esclave jusqu'alors : l'air de la loge ne doit point lui inspirer aussitôt cette grâce, qu'on y appelle grâce d'Etat.

Elle n'opère point dans tous les cœurs ce changement merveilleux qui tient du prodige. Les sentiments divers, bien loin de s'y voir détruits, y restent précisément les mêmes qu'ils étaient auparavant. Toute religion y conserve ses droits.

Le catholique et le protestant, le juif, le mahométan et tous les cultes quelconques, doivent s'y réunir sous le même étendard, sans s'écarter de celui de leur secte.

Le prince, le magistrat ne doit rien y perdre des hommages dont chaque sujet leur est encore tributaire.

On n'en bannit que la discorde et la discussion, dont un même instant voit s'éteindre le feu ; et le principe d'union et de société dont chaque frère est pénétré, devient celui de la paix et du repos, qu'il conserve sans aucune altération jusqu'au jour qui ne doit la troubler que pour la rendre plus durable et universelle.

Concevons bien cette doctrine sublime pour bien nous pénétrer de cette science merveilleuse et si profonde,qu'elle réunit l'art enchanteur et la puissance inconcevable de rassembler dans une même secte les partisans d'une infinité d'autres, et doit devenir le lien miraculeux et universel qui les réunira toutes sans préjudice d'aucune.

L'égalité et la liberté, ces prérogatives, précieuses, c'est par elles qu'il faut tarir les sources empoisonnées d'où découlent tous les maux des humains, que nous devons faire disparaître toute idée importune et humiliante de supérieur, et faire rentrer l'homme dans ses premiers droits, ne connaître plus ni rang, ni dignité, dont la vue blesse les regards et choque son amour propre. La subordination n'est qu'une chimère dont l'origine n'est pas dans les sages décrets de la Providence ; elle n'est que dans les caprices

du sort et dans les extravagances de l'orgueil, qui veut que tout fléchisse sous lui, et qui n'envisage les créatures qui composent le monde que comme des êtres vils et méprisables condamnés à les servir.

L'égalité doit produire cette paix délicieuse et cette confiance si douce, si digne d'envie, mais incompatible avec l'avarice, dont elle ruine tous les desseins en rendant à l'homme tous ces biens et ces richesses communes, dont la possession coûte tant de soins et la perte tant de remords.

Telle est la force de notre doctrine ; mais persuadons-nous bien que nous ne devons jamais l'exposer tout à coup au grand jour, ni en termes si formels à tout aspirant. Un esprit délié pourrait en tirer des conséquences trop funestes aux intentions qu'elle couvre : Aussi à peine lui avons-nous fait entendre ces deux mots sacrés, liberté, égalité, qu'aussitôt nous devons savoir prévenir ou du moins arrêter le cours de ses réflexions, contre lesquelles nos emblèmes et nos hiéroglyphes nous fournissent un remède certain en les employant sur-le-champ, pour distraire à propos l'esprit de l'aspirant par la variété des sujets qu'on lui présente : ressource admirable et fruit de la politique raffinée de notre célèbre auteur, trop bien versé dans la connaissance du cœur humain pour ne nous avoir pas préparé avec avec toute l'adresse imaginable la coupe enchanteresse et mystérieuse que nous devons présenter et faire passer sans cesse dans l'âme de chaque frère, toujours enveloppée, et sous une forme innocente qui en déguise le véritable sens.

C'est donc ainsi que nous devons proportionner dans notre ordre vraiment sublime le dogme à la capacité, et que pour en faciliter le plus possible les grands progrès, et en faire connaître plus ou moins toute l'importance, nous la distribuons, cette capacité, en trois classes différentes et bien distinctes, dont la première est des esprits pénétrants, la seconde des esprits remuants et inquiets, et la troisième des esprits crédules et superstitieux. Nous devons mettre chacune de ces classes au fait de la même doctrine, mais non la communiquer à chacune en même temps et de la même manière. Le sens véritable ne tarde pas à se faire connaître et à se faire sentir à la première classe, dont les membres éclairés dissipant sur-le-champ le nuage qui l'environne, n'ont besoin que d'un coup d'œil pour l'apercevoir : alors à ceux-ci nous devons plus promptement, par tous les moyens, exciter et bien fortifier leur enthousiasme avec toute l'adresse possible, leur faisant voir cet astre radieux de lumière comme une première colonne et le principal appui de notre société.

Quant à la seconde classe des esprits remuants et inquiets, nous ne devons la faire parvenir à cette haute connoissance que par degrés, et que sous les emblèmes et les similitudes qu'on leur propose à deviner, et qui doivent captiver par ces embarras ces imaginations volages dont les écart pourroient causer quelque désordre.

Pour la dernière classe des esprits crédules et superstitieux, à laquelle nous pouvons ajouter ces imbéciles faits exprès pour loger l'ignorance, nous ne devons en exiger autre chose que de *suivre aveuglément et sans réserve* le simple esprit de doctrine, que nous ne devons jamais leur insinuer qu'en proportion de leur intelligence, qu'ils l'embrassent avec zèle, le soutiennent avec soin, et y restent inviolablement attachés par la crainte de la violation du serment sacré, premier point où nous devons commencer toujours à lier tout aspirant.

C'est donc ainsi que nous devons toujours communiquer insensiblement cette lumière qui doit un jour éclairer tout l'univers, et que se consommera ce grand et merveilleux système qui doit l'épurer et lui rendre sa première excellence, en se gardant toujours bien de développer brusquement le vrai but, dans la crainte d'étonner les esprits, trop foibles d'abord, par un feu si vif et si perçant. Nous en devons de temps en temps laisser échapper quelques rayons pour accoutumer l'œil insensiblement à cette grande lumière qui doit un jour éclairer toute la terre, et craindre de leur causer un éblouissement plus terrible pour eux et pour notre ordre que l'obscurité dont nous voulons les tirer.

Liberté et égalité sont toujours les principaux avantages que nous devons sans cesse faire marcher en tête de nos desseins, en employant l'adresse et l'artifice ; et la fiction doit nous prêter son utile secours. Nous devons toujours sonder et reconnoître les cœurs chancelants, les ébranler si doucement qu'à peine ils puissent s'apercevoir d'aucune violence ; il faut les amuser, les entraîner, les séduire à propos, leur faire chérir leurs propres erreurs, les endormir dans la douce habitude de leur nouvel état, et ne leur montrer les desseins que nous avons sur eux que lorsque arrivés presque au but, et perdus dans les détours d'un labyrinthe flatteur et inexplicable, ils ne puissent ni ne veuillent adopter d'autre chemin ; et que, constamment attachés à ceux qui les ont conduits jusqu'alors, ils viennent enfin à considérer comme l'effet le plus simple et le plus naturel la révolution la plus surprenante et la plus extraordinaire.

Ce sont là les moyens que nous devons savoir avec adresse, mettre à profit.

Cette indépendance, cette soustraction *à toute autorité et à toute puissance*, ne doit être présentée, d'abord parmi nous, que comme l'établissement de cet âge d'or, de cet empire si vanté par les poëtes, où une divinité propice, descendue sur la terre, rassembloit sous un sceptre de fleurs ses premiers habitants.

L'âge d'or : ce sont ces siècles fortunés où les cœurs, exempts des passions, ignoroient jusqu'au plus simple mouvement de jalousie ; où l'orgueil, l'avarice et tous les vices étoient inconnus à tous les hommes égaux et libres, et mus par les seules lois de la nature, et n'admettant d'autres distinctions que celles que cette sage mère avoit mises entre eux.

Mais comme, pour un changement si subit, il ne faudroit pas moins qu'un miracle, et qu'une exécution trop précipitée seroit dangereuse, nous devons donc user de ruse et de la plus grande circonspection jusqu'à ce qu'ils soient dégagés de ces *vieux et communs principes* qui affoiblissent et alarment les esprits simples, et les plongent dans ce long amas d'erreurs, et les soumettent aux passions de ces tyrans impérieux dévorés d'ambition et d'avarice.

Pour obvier à tout incident qui pourroit compromettre les desseins de notre ordre et de notre système, indépendamment de ce que nous devons toujours obliger tout récipiendaire par serment, au secret et au silence le plus inviolable par la crainte des supplices les plus secrets et les plus terribles ; par le moyen de nos allégories, nous devons toujours déguiser le fond de notre doctrine, et, à la portée de chaque aspirant, bien juger la portion de morale qu'il convient de lui distribuer, et ne jamais le placer dans chaque classe que dans le grade qui convient aux capacités qu'il nous a bien démontrées.

Notre politique doit toujours être présentée à l'aspirant avec assez d'adresse et d'équivoque, pour pouvoir nous borner à ne lui présenter cette liberté et cette égalité que comme un pur agrément, un bonheur exclusif à notre ordre, *sans perdre de vue notre vrai dessein*, de l'y fermenter sans cesse, de l'y perpétuer sans interruption jusqu'à ce que notre société, suffisamment affermie, puisse rassembler sous ses drapeaux l'univers entier. Jusque là nous ne devons lui faire envisager notre société que comme une grande famille choisie, qui, exempte de passions et de ces soins rongeurs dont l'homme est la victime, coule, dans le sein de cette belle nature, des jours de cet âge d'or d'où nous contemplons avec pitié ce long amas d'erreurs où les hommes sont plongés.

Nous ne devons jamais perdre de vue et être inébran-

lable sur ce principe sacré de notre ordre *que tous nos frères francs-maçons ne doivent jamais être que nos soldats, nos ouvriers*, dont nous sommes les chefs et les grands architectes, pour bâtir en liberté ce grand édifice, c'est-à-dire *la réformation du genre humain, en exterminant les rois*, dont ils sont le fléau. Dans quelque grade élevé que ce soit, nous ne pouvons jamais accorder à nos frères maçons l'entrée de ce temple de lumière qu'après des années d'épreuve, et qu'ils n'aient obtenu les suffrages de tous les membres illuminés sous la présidence de notre grand-maître.

Pour travailler sans cesse et parvenir à notre grand et sublime dessein, voici un des plus puissants moyens, que nous devons à notre célèbre fondateur la *liberté et l'égalité figurées sous le nom du temple de Salomon.*

Il est de la plus grande importance pour le succès de notre sublime projet et pour en faciliter et mieux assurer l'exécution, de ne rien négliger pour entraîner dans notre ordre des membres marquants dans le clergé, dans les autorités civiles et militaires, les instituteurs de la jeunesse, sans excepter les rois et les princes, et surtout leurs enfants, leurs conseillers et leurs ministres, et enfin tous ceux dont les intérêts seroient en opposition avec notre doctrine. Il faut adroitement dans leur éducation et sous les formes les plus séduisantes glisser le germe de nos dogmes, et les accoutumer par là insensiblement et sans qu'ils s'en doutent, *au choc qui doit les anéantir*. C'est par des auteurs célèbres, *dont la morale s'accorderoit avec nos desseins*, que nous paralyserons et ébranlerons leur autorité et leur puissance, lesquelles ils ont usurpées sur leurs semblables. Il faut jeter dans le cœur des inférieurs un point d'ambition et de jalousie envers leurs supérieurs, leur inspirer du mépris, même de la haine pour ceux que le hasard a placée au-dessus d'eux, et les amener insensiblement à l'insubordination, en leur démontrant avec adresse que la soumission et la fidélité ne sont qu'une usurpation de l'orgueil et de la force sur les droits de l'homme ; enfin employer tous nos moyens et avec adresse pour les séduire, et les disposer, et les mettre dans la nécessité de nous seconder et nous servir malgré eux.

C'est par d'aussi sages mesures, mises à profit avec prudence et surtout appliquées à propos à de jeunes cœurs trop foibles pour en discerner le vrai but que nous les amènerons à nous seconder dans l'exécution de ce grand œuvre qui doit rendre aux hommes cette noble indépendance dont le Créateur leur a fait don comme une faveur spéciale, qui les distingue des autres créatures.

C'est armés de toutes les allégories de l'histoire que nous

nous présentons avec adresse à nos prosélytes selon leur capacité.

Le temple de Salomon avoit été bâti par l'ordre que Dieu en signifia à ce prince. C'étoit le sanctuaire de la religion, le lieu consacré spécialement à ses augustes cérémonies. C'étoit pour la splendeur de ce temple que ce sage monarque avoit établi tant de ministres chargés de veiller à sa pureté et à son embellissement ; enfin, après plusieurs années de gloire et de magnificence, vient une armée formidable qui renverse ce magnifique monument. Les peuples qui y rendoient leurs hommages à la divinité sont chargés de fers et conduits à Babylone, d'où, après la captivité la plus rigoureuse, ils se voient tirés par la main de leur Dieu ; un prince idolâtre, choisi pour être l'instrument de la clémence divine, permet à ces peuples infortunés et religieux, non seulement de rétablir ce temple dans sa première splendeur, mais encore leur fournit tous les moyens pour y réussir.

Alors, disons-nous, ce temple, dès son premier lustre, est la figure de l'être primitif de l'homme au sortir du néant ; cette religion, les cérémonies qui s'y exerçoient, ne sont autre chose que cette loi commune et naturelle gravée dans tous les cœurs, qui trouve son principe dans les idées d'équité et de charité auxquelles les hommes sont obligés entre eux.

La destruction du temple, l'esclavage de ses adorateurs, ce sont l'orgueil, l'avarice et l'ambition, qui ont introduit la dépendance et l'esclavage parmi les hommes ; *ces Assyriens, cette armée impitoyable, ce sont les rois, les princes, les magistrats*, dont la puissance a fait fléchir tant de malheureux peuples qu'ils ont opprimés. Enfin, ce peuple choisi et chargé de rétablir ce temple magnifique, ce sont nos frères illuminés et francs-maçons, qui doivent rendre à l'univers sa première dignité, par cette liberté, cette égalité, attributs si essentiels à l'homme, donnés par le Créateur comme son bien propre, comme sa propriété incommutable, sur lesquels personne n'avoit aucun droit. Ce Dieu créateur de toutes choses, qui, en tirant la nature du néant, en a fait l'homme, l'ornement principal, sans le soumettre à d'*autre puissance que la sienne*, c'est lui qui lui a donné la terre à habiter à titre d'en jouir et d'être indépendant de ses semblables, auxquels il ne peut jamais rendre ses hommages sans devenir sacrilège et sans contrevenir formellement aux lois de la nature et aux intentions de notre divin créateur.

C'est en vain que la supériorité de talents et la sublimité de génie dans les uns a semblé demander aux autres ce tribut de respect et de vénération. Tous ces avantages

réunis dans ses semblables dans un degré plus éminent que chez lui n'ont rien qui justifie son impiété. Le Dieu jaloux qui l'a formé ne veut point de partage, et son encens est impur à ses yeux dès qu'il en a brûlé quelques grains sur l'autel de ces idoles fragiles et périssables qui ne valent pas qu'on leur sacrifie de si nobles victimes : en un mot c'est dégrader la nature, c'est en avilir la dignité, c'est en perdre tout le prix que de reconnoître dans tout homme quelque chose de plus qu'un égal.

Si l'homme a vu s'anéantir ses privilèges, s'il est déchu de cet état glorieux d'indépendance, s'il est aujourd'hui subordonné et flétri avec ignominie, ou l'ambition et l'avarice de ses semblables, ou l'oubli de son propre intérêt l'ont prolongé dans cet abîme creusé par l'orgueil et l'ambition. C'est donc à lui à en sortir, c'est à lui à relever enfin l'étendard d'indépendance et d'égalité ravi par ses tyrans, et à l'arborer sur les débris de ces monstres impitoyables qui ont creusé sa ruine : ou s'il est lui-même l'artisan de son malheur, si son abaissement est l'ouvrage de ses mains, qu'il ouvre donc enfin les yeux sur les fers où il s'est condamné lui-même, qu'il accepte les secours de cette main que nous lui tendons pour briser ses chaînes et en charger ses cruels tyrans. C'est à nos frères seuls qu'il est réservé d'accomplir ce miracle ; de rassembler en un corps universel toutes ces familles différentes, qui, à mesure qu'elles se sont éloignées de leur commune origine, quoiqu'elles ne composassent qu'un tout, sont venues à se méconnoître au point de vouloir composer par elles ce tout dont elles n'étoient que les parties.

Enfin, c'est à nous, mes frères, à éteindre ces flambeaux de discorde qui consument l'univers, et à en ranimer celui dont la fécondité doit reproduire notre espèce plus parfaite et plus pure. Nouveaux Moïses, bientôt nous délivrerons ces peuples gémissants ; bientôt tous les tyrans et leurs puissances échoueront à l'aspect des nouveaux prodiges qui vont s'opérer par la force et la justice de notre persévérance.

Liberté, égalité, prérogatives précieuses qui furent données en propre à l'homme par le grand architecte de l'univers, nous devons sans cesse persuader à nos frères que sans elles l'homme ne peut-être que dans un état de contrainte et d'humiliations perpétuelles ; qu'après les avoir perdues par la force, c'est avec regret qu'on en doit supporter la privation ; que non seulement la violence a été le principal ressort que l'on a fait jouer pour l'en dépouiller, mais que l'ignorance et la superstition ont encore été employées pour fasciner les yeux et conserver les biens qu'on a usurpés sur lui ; que ces rois, ces heureux tyrans

en établissant leurs trônes sur ses débris, ont su, pour les mieux affermir, insinuer adroitement que la religion, que le culte le plus agréé de Dieu, étoit une soumission et une déférence aveugle pour tous les princes de la terre, que les hommes ne peuvent sans devenir sacrilèges manquer à la fidélité qui leur est due ; qu'enfin ç'a été le piège adroit que l'on a tendu aux hommes, le secret merveilleux dont on s'est servi pour l'amorcer, en lui faisant goûter une maxime, établie en faux principe, qui fixant les murmures et assoupissant sa raison, l'empêche de faire une distinction juste et réfléchie entre le droit divin et le droit naturel, en regardant le changement de condition non seulement comme quelque chose d'absolument impossible, mais encore comme une profanation des droits les plus sacrés.

Or cette doctrine une fois bien dirigée et présentée avec adresse et prudence, il ne nous reste qu'à la mettre à profit et faire voir clairement que rien n'est difficile à quiconque ose entreprendre ; que le contraire doit se détruire par le contraire, que la révolte doit succéder à l'obéissance le ressentiment à la foiblesse, qu'il faut opposer la force à la force et renverser l'empire de la superstition, pour élever celui de la religion naturelle, seule véritable, dissiper l'erreur et l'ignorance qui tient les hommes dans l'esclavage, pour ne suivre que la lumière de la nature ; que c'est Dieu lui-même qui a gravé cette lumière dans le cœur de l'homme, qui l'y a placée comme une lampe éternelle qui doit éclairer ses actions, comme un oracle sûr qui doit l'inspirer, comme un guide invariable qui doit le conduire ; que le maître du monde, indifférent d'ailleurs aux actions de ses créatures, n'est jaloux que de leurs hommages ; que le seul culte qu'il en exige est une simple reconnoissance de ses bienfaits et un tendre souvenir de ses dons ; mais que, pour cette dépendance honteuse accréditée depuis si long-temps par l'aveuglement et un faux préjugé, il faut enfin en dissiper le prestige, et effacer un spectacle si injurieux à la divinité, briser les idoles de ces tyrans qui osent lui disputer l'encens, et, libre enfin par sa nature, faire rentrer l'homme en possession de ses privilèges, qui sont sa propriété sacrée. Cette liberté, cette égalité, sans lesquelles il ne peut être heureux, et dont l'entier recouvrement doit être, par toutes sortes de moyens, l'objet de nos travaux, de nos desseins, avec une fermeté, une persévérance imperturbables, bien persuadés que tout crime commis pour le bien général devient par cela seul un acte de vertu et de courage, qui doit tôt ou tard nous en garantir le plein succès.

Mais prenons bien garde de nous expliquer si clairement, avant d'avoir bien reconnu les dispositions et la force du

caractère de l'aspirant; nous ne le trouvons pas assez solide, si nous croyons que la position devienne délicate, nous devons sur le-champ dresser une nouvelle batterie, à force de ruses et d'adresse donner un tour plus favorable, affoiblir ou atténuer la force de chaque terme, jusqu'à même en faire disparoître notre intention.

Alors ce temple de Salomon, ce temple de la vérité, ce temple de lumière, cette liberté, cette égalité, ne regarde que la société, sans songer à s'étendre plus loin ; il ne s'agit plus de révolte, d'indépendance, de soustraction à toute autorité : tout doit se métamorphoser en un instant avec adresse ; ce ne sont plus que devoirs à remplir, qu'un Dieu à reconnoître, que vertus à pratiquer, que soumission et fidélité inviolable à observer à l'égard de toute autorité. Ces monstres, ces tyrans, ces fléaux du genre humain, ce sont des pères de la patrie, des images vivantes de la divinité, des rois dont la gloire solide et personnelle, dont la grandeur et l'élévation nécessaire, ne méritent que respect, qu'hommages, que vénération ; en un mot, la société n'a plus pour but que d'inspirer la crainte de l'Eternel, l'obéissance et la fidélité aux souverains, la déférence et la soumission aux magistrats, la haine du mal, le goût du bien et de toutes les vertus. *Il faut savoir paroître à propos encenser et adorer le colosse qui nous écrase, pour travailler plus sûrement à sa ruine.*

Toujours les yeux fixés sur le temple de Salomon et nos emblèmes, nous ne devons jamais expliquer notre doctrine clairement qu'en loge de frères élus... Jamais nous ne devons donner les premiers attouchements, les mots sacrés de reconnoissance de chaque grade, de chaque classe, qu'après avoir lié les frères par les serments de N.·. N.·.

Courage, fraternité, union, persévérance ; armons-nous de cette lumière invisible, ayant toute la force de l'âme la plus élevée.

Soyons toujours bien persuadés, mes frères, que la lanterne de Diogène, c'est nous ; nous, en un mot, qui sommes le fanal terrible pour les tyrans.

Nous sommes immortels par la succession, invincibles par l'union ; oui, ce colosse tombera sous nos coups. L'aveuglement sera dissipé par le lion, la colombe, le singe, le renard, le pélican. Le réveil enfin de la nature, le toscan, le dorique, l'ionique, le corinthien, le composite, ne feront plus qu,une seule et même chose. Taisons-nous, parlons, taisons-nous ; soyons éclairés, soyons impénétrables. Oui, non, oui, point du tout. Que le grand architecte de l'univers nous fasse saisir toutes les occasions heureuses par la R., la N., la F., etc.

EMBLÈME,

UN LION DORMANT ET UNE COLOMBE AU-DESSUS

Serment

O Dieu, grand architecte de l'univers, qui as créé toutes choses par ta puissance souveraine, et dont l'infinie sagesse, les a mises *dans ce bel ordre qui fait leur harmonie ;* qui as donné aux hommes un cœur docile, dans lequel tu as répandu les semences de toutes les vertus, afin qu'ils produisent dans leur conduite des fruits d'intelligence et de probité, et qui leur as fait *sentir le besoin qu'ils avoient de vivre en société* ; daigne à présent te trouver au milieu de nous par ta grâce, et accorder à moi... les talents et les dons particuliers et nécessaires pour entretenir cet esprit de société, par lequel je puisse remplir les fonctions, les engagements et les devoirs auxquels je vais présentemeni m'obliger en implorant ton secours et ta bonté. Je promets donc et je jure à toi, ô Dieu, et je réponds à l'auguste société des frères illuminés et unis, au nom desquels elles sont toutes réunies dans cet ordre, de ne jamais révéler à aucun des profanes les mystères et les cérémonies ; mais au contraire j'observerai un profond silence de bouche, par écrit, par signes, par gestes, en sorte que je n'emploierai ni langues, ni caractères, ni hiéroglyphes connus, ni inconnus ; ni en prononçant, ni en imprimant, ni en écrivant, ni en gravant sur les pierres, plantes ou métaux ; en un mot, je promets de n'être ni directement ni indirectement cause de la divulgation d'aucun des mystères de la société qui me seront révélés à présent ou dans la suite, et c'est à quoi je m'engage sous la peine à laquelle je me soumets, en cas que je manque de parole, qui est d'avoir les lèvres brûlées avec un fer rouge, la main coupée, la langue arrachée, qu'ensuite mon corps entier soit pendu et exposé à la vue des frères à la honte éternelle de ma perfidie, et la terreur des autres ; et qu'après mon cœur soit arraché et donné aux bêtes immondes, et mon corps brûlé, et mes cendres envoyées aux principales loges, afin que le reste des frères les voient et soient effrayés, et qu'après cela elles soient jetées au vent et dispersées ; et qu'ainsi il se conserve parmi tous les frères un souvenir terrible de ma trahison. O Dieu, aide moi, et ces tiens saints évangiles etc., etc.

(*A suivre*) X...

CHRONIQUES

RELIGION. ÉSOTÉRISME.

Dr G. G. Porro. — *Asclepio*. Saggio mitologico sulla medicina religiosa dei Greci con prefazione Del Dr Prof. L. Garello. (« Ars Regia » Milano.)

Cet ouvrage est le quatrième de la remarquable collection publiée par le *comité international de Recherches dans les Traditions mystiques*. C'est la thèse du Dr Porro, qui a l'honneur, comme il le méritait, d'être présenté au public par le professeur Garello. Nous ne pouvons que reconnaître avec celui-ci les hautes connaissances de l'auteur qui a cherché à reconstruire la figure mythologique d'Asclepius en remontant aux origines et en la suivant à travers les âges, dans le but de montrer l'identité essentielle des phénomènes de la vie religieuse, à travers toutes les formes.

Le Dr Porro a compulsé un nombre considérable d'ouvrages, et non de seconde mais de première main. Le préfacier dit avec raison que « le chapitre de ce livre qui a pour titre *Les songes divins* est un des plus curieux et des plus intéressants de tout l'ouvrage. » On y trouve la théorie du système thérapeutique en usage chez les prêtres d'Asclepius. L'auteur a dépensé une grande somme d'érudition pour étudier le serpent dans le mythe d'Asclepius et dans ses rapports avec les grandes traditions, principalement arienne et sémitique. Nous signalons cet ouvrage comme une importante contribution, dans son particularisme d'un seul mythe, à l'étude des religions.

Judas de Cologne : *Récit de ma Conversion*. Introduction et Notes par A. de Gourlet. (Bloud et Cie éd.)

Judas de Cologne est un juif qui, après s'être converti au catholicisme, devint moine chez les Prémontrés en Westphalie. Au baptême il reçut le nom d'Hermann. Ce récit de conversion est très émouvant. Tous les juifs n'ont pas donné les motifs de leur changement de religion, mais il nous semble qu'il y aurait un travail intéressant à faire sur ce sujet en ce temps d'antisémitisme fanatique et même blasphématoire. Les juifs sont nombreux, qui sont devenus chrétiens : Nicolas de la Rochelle, Samuel de Maroc qui composa un livre pour prouver que le Messie était venu, Pierre Alphonse qui composa un dialogue entre un juif et un chrétien sur la vérité de la religion chrétienne, le P. Nicolas qui disputa avec Rabbi Jechiel, Nicolas de Lyre, Jérôme de Ste-Foi qui écrivit *les moyens de réfuter et de convaincre les juifs*, Paul de Burgos qui écrivit le *Scrutin de la Bible*, Alph. Spina, auteur du *Fortalitium Fidei*, etc. On citerait beaucoup de noms jusqu'à Drach, Julien Laval son disciple. L'étude des juifs convertis est un sujet absolument neuf.

Elle pourrait en même temps servir à la conversion de gens qui se disent défenseurs du catholicisme. M. de Gourlet rappelle dans son introduction érudite les difficultés que les juifs éprouvaient de la part de leurs coreligionnaires lorsqu'ils revenaient à la vraie foi, au véritable Israélitisme. Mais aujourd'hui, les persécutions viendraient plutôt du camp catholique. Exemple : je lis dans le nº de mars de la *Revue Antimaçonnique* une prétendue solution du problème juif. L'auteur se place dans l'hypothèse où nos charmants réactionnaires gouverneraient. Il dit : quant au culte Judaïque, liberté de conscience absolue doit être assurée à Israël — (entre parenthèses, M. Barbier trouverait là du plus pur libéralisme.) Mais pour la raison que nous avons énoncée déjà, le juif ne saurait perdre, par sa conversion au catholicisme, sa qualité de juif. Voilà une proposition qui aurait chatouillé désagréablement l'oreille de St Paul : « Il n'y a plus ni juif, ni gentil, etc. »

Espérons que M. de Gourlet sera tenté de traduire quelque nouvel opuscule de juif converti. Il rencontrerait même, chemin faisant, des pages où l'on verrait cette diablesse de cabale n'être pas la mauvaise conseillère que l'on dit. En attendant, lisez le récit de Judas de Cologne.

DOCTEUR LAVRAUD : *Hystérie et sainteté.* (Bloud, éd.)

Il était utile qu'un médecin nous donnât son avis sur une question où le catholicisme trouve un grand nombre d'adversaires au nom de la science. Le Dr Lavraud s'est appliqué avec succès à montrer les différences qui existent entre les psychologies du saint et de l'hystérique.

PAUL VULLIAUD.

POEMES

JACQUES CÉZANNE — *L'Eternel poème* — (A la belle Edition) — J. F. LOUIS MERLET — *La Chanson des mendiants* — (L'Edition libre) — ALEXIS DANAU — *Le Berger de Bagdad* — (Figuière édit.) — PAUL AUGUSTE NICOLAS — *Heures d'Afrique* — (Sansot Edit.) — RAOUL GAUBERT SAINT-MARSIAL — *Les trains qu'a pris Jean Plomb* — (Messein Edit.)

Parmi tant de poètes qui cherchent à créer des écoles, ou qui tout simplement s'efforcent de suivre une « idée », parmi tous ces inventeurs de nouvelles pensées et de nouvelles formes, qu'il est donc agréable de rencontrer de temps en temps un vrai poète. Ce poète-là n'a rien inventé, mais il a tâché de connaître la pensée des poètes de génie dont s'illustre le passé, il s'est appliqué à connaître aussi un peu les autres hommes et beaucoup lui-même. Ce poète respectueux de la tradition qu'il aime, naturellement modeste et délicat, nous donnera une œuvre simple, et cependant variée, à la fois forte et gracieuse. Et c'est ainsi que M. JACQUES CÉZANNE a écrit *L'Eternel Poème.*

Que pense M. Jacques Cézanne ? quelles sont ses idées ? On ne peut dire, ou plutôt on ne peut établir un plan rigoureux, découvrir une « thèse » quelconque, heureusement ! l'œuvre du poète est remplie, à chaque vers, de pensées délicates, très fines et très vraies qu'il est délicieux de sentir et qu'il est ridicule et maladroit d'analyser et de disséquer.

Dès les premiers vers nous sommes attirés par la personnaité du poète. Il se présente à nous dans une sorte de préface, avec une grâce simple et douce. Il s'adresse à sa muse et lui dit :

Voici les vers que je te dois
A l'heure mauve, à l'heure grise,
Tu vas les feuilleter du doigt...

Gardons-nous de croire cependant d'après ce début, que l'œuvre de M. Cézanne ne soit qu'une longue plainte, une sorte d'éloge. M. Cézanne sait conter et dans ses *Amours d'autrefois* il nous dit de jolies histoires assez dramatiques. Mais il conte à l'ancienne manière, c'est-à-dire avec finesse, même avec abandon, mais aussi avec force, avec éclat. Toutefois l'*Eternel poème* est empreint de mélancolie. Le poète a souffert. Mais la souflfrance lui a été précieuse ; on sent qu'il a pris naturellement l'habitude de noter avec soin, avec vérité toutes ses émotions et toutes ses pensées. De cette observation constante de luimême M Cézanne a su acquérir une ironie particulière, ironie toujours agréable d'ailleurs, car le poète ne l'exerce guère que sur lui-même. Cette ironie n'a pas tari chez M. Cézanne les sources de l'émotion profonde et spontanée. Poète de l'amour, il exprime la passion forte, durable.

L'immense amour de son cœur obstiné,

Mais celle qu'il chante n'est pas la jeune fille incertaine, c'est la jeune femme un peu mélancolique, délicieusement lourde de sa beauté épanouie. Dans ces poèmes d'amour, M. Cézanne a su éviter ce ton si déplaisant parfois chez les poètes. Il ne parle pas sans cesse de lui-même, ou de son amante par rapport à lui seul, uniquement. Il sait parler des femmes pour elles-mêmes, il nous les fait connaître, un peu aimer peut-être, et au fond jamais le poète ne paraît plus séduisant. Le sentiment profond de l'amour va aussi parfois dans l'*Eternel Poème* jusqu'à une tendresse très émue.

M. Cézanne nous fait songer aux délicats poètes de la Renaissance. Et n'est-ce pas après tout le meilleur éloge que l'on puisse faire d'une œuvre contemporaine que d'y trouver le parfum des choses anciennes, éternellement jeunes, car elles sont la beauté même.

Dans la préface qu'il a écrite pour *la Chanson des Mendiants* de M. S. F. Louis Merlet, Verhaeren non seulement nous renseigne sur l'œuvre et l'écrivain, mais encore il se révèle lui-même par de nombreux aperçus intéressants et ingénieux. Nous nous laissons entraîner par le style rapide, coloré, toujours poétique de Verhaeren. Et cependant en lisant les premiers vers de M. Merlet l'intérêt ne faiblit pas. Nous avons bien là en effet une œuvre populaire, faite véritablement pour le peuple M. Merlet, tout en sachant rester simple, a su éviter d'être plat et vulgaire. Combien de poètes comtemporains, en effet, sous prétexte de se faire mieux comprendre du peuple, se laissent aller à une familiarité d'expression, à un manque de tenue général qui loin d'être nécessaire est pernicieux et dénote un esprit généralement faux, quelquefois aussi trop habile. Nos plus grands poètes sont compris du peuple, et cependant

ils ont écrit en excellent français. Et n'est-il pas piquant de voir tel poète à la mode affecter d'être *populaire* et réussir ainsi à être goûté du public restreint, mais si utile des snobs.

Les poèmes de M. Merlet sont souples, coulants ; ils ont de l'éclat et de la force. Fort heureusement le poète a évité ce ton forcé, déplaisant du prophète moderne, de l'apôtre de l'humanité nouvelle. Ce n'est pas non plus le ton de la menace injurieuse qui anime ce poème, c'est celui du reproche poignant, de la pitié sincère. M. Merlet trouve aussi des accents d'une émotion intense qui se révèle parfois dans des comparaisons charmantes, dans des symboles ingénieux.

Mais si la justice, si la pitié sont des devoirs impérieux, la société ne deviendra pas meilleure dans l'anarchie. Il faut, pour que l'aube nouvelle puisse luire un jour, l'ordre et le culte de la patrie forte et respectée.

L'éveil de la pensée, l'essor littéraire de chacune de nos vieilles provinces françaises est un présage certain de gloire solide et rayonnante pour les lettres françaises. Nous saluons avec émotion l'effort des nos poètes régionaux. C'est ainsi que nous rendons hommage au *Berger de Bagdad*, de M. ALEXIS DANAU, poète de la Nouvelle France, de l'Algérie. Mais nous goûtons aussi ces poèmes pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour leur éclat, pour leur émotion, pour leur facture harmonieuse et ferme.

M. PAUL AUGUSTE NICOLAS est aussi un poète algérien. *Les Heures d'Afrique* sont une œuvre toute simple. Le poète ne s'occupe guère de littérature proprement dite. Le mouvement littéraire actuel semble lui être étranger. Ce qu'il voit surtout dans l'Algérie ce ne sont pas seulement les *aspects*, tableaux changeants, décors féériques, c'est :

... La *Race Immobile* sur qui
Vient se briser l'effort des *Conquêtes Nouvelles*...

Les Trains qu'a pris Jean Plomb de M. RAOUL GAUBERT SAINT MARSIAL. Le titre est curieux et amusant ; il n'en est pas tout à fait de même de l'œuvre.

JEAN MALYE.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Théâtre de l'Œuvre : LES DERNIERS MASQUES, pièce en un acte de M. A. Schnitzler, traduction de MM. Rémon et N. Valentin.

ARIANE BLESSÉE, poème dramatique en trois actes de M. Maurice Allou.

Théâtre de la Renaissance : EN GARDE, pièce en trois actes de MM. Pierre Veber et Alfred Capus.

Théâtre du Vaudeville : MIOCHE, pièce en trois actes et un tableau, de M. Pierre Berton.

ON NAÎT ESCLAVE, comédie en trois actes de MM. Tristan Bernard et J. Schlumberger.

Théâtre Sarah-Bernhardt : LA REINE ELISABETH, pièce en quatre actes de M. Emile Moreau.

Théâtre Réjane : LES MOULINS QUI CHANTENT, opérette en trois actes de MM. Fonson et Wicheler, musique de M. Van Oost.

Le Théâtre de l'Œuvre nous a offert un spectacle extrêmement intéressant,non qu'il nous représente une formule dramatique inédite, mais au contraire parce qu'il nous a fait assister aux efforts du passé pour ne pas mourir.

Pour ce qui est de la première pièce tout le mérite de l'effort revient à Lugné Poë. Il nous a apporté d'Allemagne cette *tranche de mort* qui se nomme : *Les Derniers Masques* et dont, esthétiquement, rien ne justifie l'importation. C'est dans toute son horreur la pièce à thèse naturaliste selon la formule expérimentale. Il s'y ajoute, par surcroît, une manière de symbolisme septentrional qui prétend pourvoir d'un sens universel la mesquine réalité d'un fait et l'étroite métaphysique qu'il illustre. En vérité c'est laid, vulgaire et désespérant, trois conditions que l'art exclut inexorablement d'une œuvre Il exclut non moins inexorablement la singularité, mais, étant donné le genre de l'acte, cette qualité constitue son mérite essentiel. Mise à la scène avec art, la singularité est devenue le pittoresque encore très goûté à l'Odéon où M Antoine l'a rendu officiel par sa fonction après avoir appris des auteurs à le réaliser au temps du Théâtre Libre. Au Théâtre des Arts M. Rouché a parfois merveilleusement réussi à le rendre esthétique.

M. Lugné Poë nous a permis de connaître ses capacités à ce sujet par l'exacte et pittoresque reconstitution de la chambre d'hôpital allemand sur laquelle se lève le rideau de : *Les Derniers Masques*. Un tel décor révèle déjà le sens pessimiste du titre. Les porteurs de masques sont : un comédien phtisique et un journaliste agonisant. Le comédien se rattache à la vie par le débordement de ses espérances. Elles emplissent l'avenir d'imaginations superbes et d'autant plus chimériques qu'elles ont son art pour objet et que huit jours à peine le séparent de sa fin. Quant au journaliste il ne doit de vivre encore qu'à la concentration de la haine accumulée contre cette même vie. Ecrivain de talent, c'est lui qui l'affirme, cette vie l'a condamné aux basses besognes du plumitif qui travaille comme un esclave pour enrichir autrui de son labeur. Elle l'a éloigné de l'art, elle a tué toutes ses chimères, elle l'a vaincu par le besoin et par le mal sans même lui laisser la suprême consolation d'une conscience pure. Et ce mourant, frémissant de la haine qui anime seule sa misérable carcasse, maudit un monde où il n'a pu ou su se constituer la part de bonheur à laquelle il croyait avoir droit. Ce qu'il prononce est un réquisitoire contre la société moderne. Il n'omet aucun des arguments maintes fois entendus au cours de réunions publiques où l'on discute assez peu de l'art et des artistes. Et toute cette machine oratoire apparaît dressée, en fin de compte, contre un pauvre diable de romancier célèbre et fortuné qui fut, autrefois, l'intime ami de notre raté littéraire. Tant de virulence devient suspecte de partialité puisqu'elle a pour origine : l'envie, et l'approche de la mort ne saurait pourvoir de grandeur ni ce vice ni tout autre. La logique demanderait même... mais la pièce est faite contre la logique, contre l'art par conséquent, aussi bien que contre la vérité de la nature humaine, car il n'est pas vrai qu'un moribond accorde tant d'importance aux réalites de l'existence matérielle. Et pourtant, ses dernières

forces, celui-ci veut les dépenser pour se venger ignominieusement de ce camarade comblé de richesse et d'honneurs. Il le fait demander, afin de lui révéler, avec preuves à l'appui, que, si grand homme qu'on le croie ce n'en est pas moins un mari trompé, et trompé par qui ? par lui le misérable paria des lettres, le vaincu de la vie. C'a été sa revanche sur le destin que cet amour honteux, condamné au mensonge et au mystère. Ses joies les plus vives ont été celles des voluptés que lui apportaient une femme qui se partageait entre un mari et un amant. Et de cela il veut se faire gloire auprès de l'époux pour se venger du littérateur Qu'il l'ose et il se condamnera par l'excès même de son ignominie. Qu'il l'ose et tant d'inconscience dans la vilenie feront apparaître sa misérable existence comme l'équitable tribut d'un destin qui s'est opposé à la force du mal que cet homme portait en lui. Mais le courage du geste lui manque. Il est lâche et il se tait malgré l'insistance de l'ami venu pour connaître ce qu'on avait de si pressant à lui confier.

Nous n'avons accordé tant d'importance à l'acte de M. Schnitzler, nous n'avons si fortement appuyé sur son pessimisme et l'impuissance esthétique qui en résultait que pour essayer de mettre exactement en valeur le remarquable effort de M. Maurice Allou dont l'*Ariane blessée* complétait le spectacle de l'Œuvre.

Accoutumés que nous sommes à juger de la valeur des pièces sur l'intensité de la sensation qu'elles nous procurent, peut être n'a-t-on pas rendu tout à fait justice à M. Allou. Car si M. Schniltzer a réuni dans son petit acte toute les conditions indispensables pour en faire quelque chose de tout à fait contraire à l'Art M. Allou, lui, s'est efforcé de réunir méthodiquement toutes celles utiles à la beauté de sa réalisation poétique.

C'est en cela, tout particulièrement que la succession des deux pièces dans le même programme constituait un spectacle particulièrement intéressant. Toutes deux sont de même plan. Je veux dire que ni M. Schnitzler, ni M. Allou ne conçoivent l'humanité autrement qu'instinctive et fatalement soumise aux conditions matérielles de l'existence. Seulement les vues de celui-ci sont infiniment plus étendues que celle de l'autre.

Le héros de l'écrivain allemand n'est que haine. Par là il exprime la fatalité destructive de l'humanité quand elle n'a pour fin que la satisfaction individuelle de ses appétits matériels. L'Ariane du poète français est toute amour. De l'amour elle subit la fatalité dans toute sa rigueur parce que cet amour est le génie par lequel se continue l'espèce.

Et M. Allou nous montre les phases successives du mal d'aimer. Quand le rideau se lève sur un décor charmant évoquant la Grèce antique nous voyons Ariane heureuse et pure, jouissant de toutes les beautés de la Nature. Baignée de splendeur elle y vit dans une permanente extase panthéïste Mais Lysis, un poète, charme la jeune fille par l'éclat de son verbe et, blessée d'amour, Ariane cesse d'être heureuse et de communier avec la Nature. Elle n'écoute point les sages avis de Démétrios qui l'aime. Elle veut celui vers qui le pousse inexorablement

le destin amoureux et toute à la volupté douloureuse et charmante de l'amour naissant elle n'a qu'un désir appartenir à celui qu'elle aime.

Maître d'elle l'époux s'en détache. Plus elle le voudrait bien intimement plus il se montre indifférent et iibre. Elle lui appartient par toutes les voluptés qu'il lui a procurées et elle souffre de n'être pas la femme seule pour lui qui est l'homme unique pour elle. Démétrios qui ne peut la voir souffrir lui épargne la suprême douleur de la trahison de Lysis en poignardant celui-ci.

Alors au-dessus des douleurs de la jalousie se placent celles de l'éternelle séparation. Ariane pleure éperdument Lysis qu'elle aurait préféré infidèle que mort. Elle est à lui toute entière en dépit de son trépas. Elle n'est qu'à lui et ne saurait être qu'à lui qui l'a rendue mère. L'enfant qui le continue elle le porte glorieusement et, meurtrie par la vie, elle revient au suprême refuge qui est sa maison natale.

Ainsi nulle complication. Une vue poétique et large de l'Amour en tant que génie de l'espèce, présentée sous les trois aspects du charme amoureux, de passion et de maternité. Chacun de ces aspects fait l'objet d'un acte et les personnages qui en développent, non pas l'action, mais le thème, sont pourvus de caractères si simples qu'ils sont des entités poétiques : Nous voyons le Père, la Mère, la Jeune Flle, l'Amant Inconstant et Frivole, l'Amant Fidèle, etc... Chacun d'eux dit ce qu'il doit dire et le dit avec mesure et à son temps selon le développement poétique du thème choisi. Les vers sont corrects, la composition est harmonieuse. La suite des discours est logique, l'émotion s'élève d'acte en acte, les décors sont agréables et cependant l'œuvre manque de force et d'éclat.

C'est que M. Allou, poète sans doute, mais d'inspiration strictement positiviste, n'a pas su atteindre à ce qui aurait pourvu son poème de la puissance et de la splendeur qui lui manquent.

A la tragédie grecque il n'a pris que ses apparences concrètes : décor, costumes, noms, pour en masquer le panthéisme scientifique des naturalistes. Il n'a pas voulu voir qu'il y avait sous la légende d'Ariane un sens mystérieux et profond auquel il fallait conclure selon le génie de notre civilisation et qu'en cela résidait l'âme vivante de son œuvre.

Faute d'agir ainsi, il nous a conté l'histoire banale d'une pauvre petite amoureuse. Il l'a fait avec l'ordre, la mesure et la poétique des classiques. Ici encore il n'a point tiré tout le parti qu'il pouvait de ce qu'il empruntait au XVIIe siècle. Pourquoi ? Parce qu'il ne lui demandait que ses lois objectives de composition et qu'il dédaignait ce qui fait la vie des œuvres de Molière, Corneille ou Racine, à savoir : la vie intérieure de leurs héros.

Et rien ne démontre mieux l'impuissance relative d'une esthétique purement scientifique que cet effort honnête et louable d'un poète qui n'est pas sans valeur. M. Allou a fort rationnellement et fort judicieusement réuni toutes les conditions matérielles de l'esthétique. Il ne s'est pas forgé un système de toute pièce. Il a pris au passé ce qui semblait unanimement

reconnu pour déterminer la beauté littéraire et le résultat est une forme sans originalité définie, aux proportions élégantes, aux nuances variées mais vide de toute vie et dépourvue de toute splendeur.

Il a manqué à M. Allou d'avoir agi en créateur. La science de la Beauté plastique ne suffit pas pour réaliser une œuvre parfaite. Il y faut ajouter la puissance de vie qui est celle de la création. Cette puissance, l'œuvre doit nous en rendre sensibles les lois et la fonction qui sont éternelles et impersonnelles. Le secret de sa grandeur est là. Celui de son éclat et de sa durée aussi. En dehors d'elle l'œuvre n'est qu'un amas documentaires plus ou moins méthodiquement assemblés, documents de psychologie scientifique comme avec M. Schnitzler, documents d'histoire littéraire comme avec M. Allou.

Voilà pourquoi l'amour d'*Ariane blessée* n'est que douleur et impuissance comme la haine du misérable littérateur de *Les Derniers masques*. L'une et l'autre résulte d'une doctrine esthétique stérilisante que M. Allou a vainement essayé de pourvoir de quelque grandeur et de quelque beauté

Mlle Vera Sergine lui a prêté le secours de son merveilleux talent. Elle fut une récitante d'un beau sentiment tragique. Elle incarnait Ariane. MM. Rollan, Ducollet, Garrigues la secondèrent vaillamment. Leurs efforts ne purent ajouter à l'œuvre la part de vie qui lui manquait de par la doctrine qu'elle s'efforçait vainement de galvaniser par le moyen de l'art. Il n'y avait qu'à espérer le courageux honneur d'une noble défaite. Il faut rendre hommage à M. Allou et à ses interprètes qui ont mis tout leur talent au service d'une cause perdue d'avance et ensomme depuis longtemps.

***

Au *Théâtre de la Renaissance*. MM. Pierre Veber et Alfred Capus ont vainement tenté le succès avec la collaboration de Mme Marthe Régnier. Malheureusement les deux auteurs s'en remirent trop au dévouement et au talent de l'interprète. Sa réelle valeur n'a pu suffire à masquer l'insuffisance de : *En Garde*.

Même au théâtre, je dirai au théâtre plus qu'ailleurs, l'illusion ne suffit pas. *En Garde* a donc cédé le plateau à *Divorçons*, trois actes de feu Sardou. La pièce date, aussi l'a-t-on *reconstituée*. Les courriers des théâtres prétendent qu'en cette reconstitution réside un de ses plus gros éléments de succès. Tout est possible.

Au *Vaudeville*, M. Berton qui a travaillé, lui, pour Mlle Polaire n'a pas eu plus de chance que ses confrères de la Renaissance. On a dit cependant que M. Berton avait eu de hautes idées et de grandes ambitions. Il a eu, entre autres,celle d'imposer au public le spectacle de la mort sous la forme d'un cercueil recouvert d'un drapeau tricolore. Peut-être est-ce là ce qui a fait l'insuccès de la pièce ? Je n'en crois rien d'ailleurs ; avec ou sans cercueil, elle n'aurait pas mieux réussi parcequ'elle ne signifiait en soi, pas davantage que celle de Messieurs Capus et Veber.

L'erreur de ces hommes de métier est de vouloir travailler pour une interprète et de prétendre à faire servir l'Art dramatique pour des fins toutes autres que celles qui lui sont propres.

Cette erreur est également celle de M. Emile Moreau qui a travaillé pour Mme Sarah Bernhardt et sans plus de succès. *La Reine Elisabeth*,qui était un drame historique,n'a pas réussi plus brillamment que les œuvres précédentes.

Le Théâtre Réjane reçoit pour la seconde fois les auteurs heureux du *Mariage de Mlle Beulemans*. MM. Fonson et Wicheler tentent à nouvean la conquête de Paris. A l'accent belge ils ont substitué la musique belge. A cela près, le sujet de : *Les Moulins qui chantent* est sensiblement pareil à celui de leur précédent ouvrage. Nous avons donc la marque de fabrique et puisque nous nous sommes fort réjouis l'an dernier avec les facéties de M. Beulemans nous devons nous plaire aux aimables propos de l'opérette qu'on nous offre. Cette opérette est une opérette qui ressemble à une revue. On l'écoute sans attention ni fatigue. Elle n'innove en rien. On salue au passage et dans la musique des phrases très connues d'œuvres analogues. Tout cela permet de faire valoir les qualités d'une interprétation homogène auquel M. Vigneau prêtait le concours de son réel talent, Mmes Cebron-Norbens, A. de Tender, Gina Féraud, Yv. Harnold etc.. le secondaient vaillamment ainsi que MM. Ambreville, Berry, Franck.

Mais ce n'est pas tout cela qui rénovera l'Art dramatique.

LOUIS RICHARD-MOUNET

LES REVUES

Un article que M. Francis Viélé Griffin a écrit dans le *Mercure de France* sur la délimitation du barrésisme a fait beaucoup parler.

M. Viélé Griffin, dans cet article, parle de l'intelligence sèche et lucide, de la morbidesse sanglante, de la virtuosité verbale de Maurice Barrès qu'il appelle maître équilibriste et voluptueux parasite des tombes et des ruines ensoleillées.

Mais le passage important de cet article est celui où M.Francis Viélé Griffin voulant montrer les aboutissants du barrésisme étendu écrit :

C'est mal affirmer la culture française que de l'étriquer en la déformant, ce fut une légèreté, que les évènements dénoncent, que de préférer le sobriquet de « latins » à la gloire séculaire du nom français ; de vouloir faire du « littoral méditerranéen » le centre d'une patrie désorbitée. C'est une pauvre politique intellectuelle que de renier sous prétexte de « classicisme » Jean Jacques qu'on renvoie à Genève, le romantisme entier qu'on restitue à l'Angleterre et à l'Allemagne, nos légendes celtiques qu'on attribue à Tennyson et à Wagner... C'est une honte réelle que d'avoir tenté de rejeter vers ces Flandres germanisées, le grand Verhaeren qui en déposa la Fleur superbe sur l'autel de la Muse française. C'est d'une mentalité assez fruste que de prétendre résoudre les problèmes esthétiques au gré d'on ne sait quel pragmatisme social, et de confronter brutalement l'Art et la politique de parti — voire de partisans.

Le seul tort de cet article nous paraît être d'attribuer à M. Barrès des fautes qui sont celles de ses disciples.

—

A la dernière réception de l'Académie française, M. Henri de Régnier représentait la poésie et M. de Mun la cavalerie. Cette réception a inspiré à Louis Mandin des pages qui paraissent dans *Vers et Prose*. Poète, Louis Mandin est pour la poésie contre la cavalerie. Il suppose de M. de Mun que ce fut son incompétence qui l'égara.

—

M. Félix le Dantec donne dans le *Parthénon* une preuve nouvelle de l'origine simiesque de l'homme. Le savant belge Bordet la lui fournit. En un mot, elle est fondée sur ceci, que le sérum du sang humain donne la même réaction que le sérum du sang de singe. A la fin de son article, M. le Dantec rappelle des Arguments que lui opposait jadis un prêtre : Celui-ci voulait bien admettre que le corps de l'homme est parent du gorille et du chimpanzé mais ajoutait que son âme est parente de Dieu.

Que voulez-vous répondre à cela, s'écrie M. Le Dantec. « Evidemment la biochimie n'aplus rien à faire dans cette question ». Précisément, M. Le Dantec, précisément. Ou bien alors expliquez-nous la création de l'intelligence humaine.

—

M. François de Nion répond dans la *Revue des Français* à une enquête de M. Henri Mazel. Nous tenons à noter cette phrase de M. de Nion.

En religion, vous le savez peut-être, je suis ardemment catholique, sans être pour cela chrétien, estimant que le culte de la majorité des Français est celui qui se trouve le plus en rapport avec nos mœurs, notre esprit, nos climats. La pratique doit influer automatiquement sur la morale et les sentiments, et nous devons la défendre jalousement dans l'effroyable péril qui nous entoure.

Cest bien là le catholicisme tel que le comprenait Voltaire, qui admettait sa nécessité pour faire tenir le peuple tranquille. La religion de M. de Nion mérite d'être signalée, car elle a en France de nombreux adeptes.

—

Signalons dans l'*Occident* les articles de critique de M. Raoul Narsy ; dans les *Soirées de Paris* une nouvelle de Maurice de Waleffe et les scènes de la Vie Littéraire de M. André Billy ; dans *la Renaissance contemporaine* l'enquête sur la critique contemporaine.

—

Nous avons encore reçu de nouvelles Revues : *Maintenant*, *la Belgique Nouvelle*, *la Revue Libre*, *la Route*, *les Idées contemporaines*.

—

Autres revues parues : *la Nouvelle Revue française*, *l'Indépendance*, *l'Ile Sonnante*, *Burdigala*, *la Revue Indépendante*, *le Divan*, *Pan*, *la Vie française*, *les Bandeaux d'or*, *le Feu*, *la Province*, *la Plume*, *la Société nouvelle*, *la Revue du Foyer*, *la Vie*, *les Horizons*, *le Pays d'Oc*, *les Pages Modernes*, *Comme il vous plaira*, *Ombres et formes*, *la Phalange*, *la Revue des Poètes*, *Le Foyer à l'Ecole*, *La Revue du Temps présent*, *la Revue d'Europe et d'Amérique* *la Musette* et nous ne craignons pas d'ajou-er etc.

FERNAND DIVOIRE.

La Raison catholique (5 avril 1912) : *Politique et religion*, par C. A. S. Commentaires à propos de la réplique du Président du Conseil à M. Ch. Benoist : « Nous sommes séparés par toute l'étendue de la question religieuse ». L'article finit par la juste réflexion : « Les catholiques sont citoyens. Le salut national exige la paix religieuse ».

L'Analogie universelle (15 février) : *La voix de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Vial ; *Le verbe parlant*, par Ch. Vincent ; M. Schiffmacher applique sa théorie des *courbes divines dans la création* aux théories de l'Inde monothéiste.

La Revue antimaçonnique (mars) : Oscar Havard : *La perte d'une colonie : Saint-Domingue et la Révolution.*

Luce e Ombra : *Photographies de Fantômes*, par F. Zingaropoli ; *Préface au livre du Dr Imoda*, par le Prof Richet.

L'Echo du Merveilleux publie un extrait des conférences que M. l'abbé Gaffre a données, pendant la station de Carême à la Trinité : *Les Découvertes philosophique du Spiritisme moderne ; Le Tarot et la philosophie hermétique* par XXX ; *L'abbé Torné et les dates astronomiques de Nostradamus*, par Timothée.

Le Graal : *La cathédrale, sa Genèse, son symbolisme*, par M. Fabre des Essarts. Fidèle à ses doctrines, l'auteur affirme, d'après Renan, que la gnose fonda l'art chrétien. De M. Ch. Kloster, la suite de son étude sur l'*Art hiératique de Gustave Moreau.*

Le Théosophe : *La Vérité de la Réincarnation* par Mme A. Besant ; *Les caractéristiques actuelles de la Science*, par M. A Guénard.

La suite de *La Doctrine secrète, de H P. B. corroborée par les récentes découvertes de la science*, par le Dr Marquès.

L'*Initiation* (avril) commence la publication de manuscrits inédits de Fabre d'Olivet. Cet auteur porte un défi aux savants. Ils ne pourront démontrer, prétend-il, qu'il se soit trompé. Il pousse la confiance en sa restitution de la langue hébraïque jusqu'à indiquer le point faible de sa théorie.

Ultra : *Principes de théosophie*, par Dreamer ; un chapitre du curieux roman de Mario Palmarini : *Quando non Morremo*, publié sous le titre, un Pape théosophe. Ce roman sera suivi d'un autre « Le Messie », et d'un troisième « La Sainte Cité ». Nous croyons que ce livre de Palmarini aura autant de célébrité que « le Saint » de Fogazzaro. On le trouvera du reste supérieur par le style. Dans le même numéro : *La pulsation de la vie cosmique dans l'atome*, par Benedetto Bonacelli.

Psyché : A lire les remarquables conférences d'Alta sur le *Christianisme primitif*.

Reçu : L'Echo du Merveilleux ; L'Ecole Franciscaine ; Controverses doctrinales, sociales et politiques ; La Chronique de la Presse ; le Bulletin de la Semaine ; l'Action française ; Le Voile d'Isis ; L'amitié de France ; Le Fraterniste ; l'Ego ; l'Alliance Spiritualiste ; Le Catholique ; Les Nouveaux horizons de la Science et de la pensée ; etc.

P. V.

Bibliographie

F. W. Fœster. — *Pour former leCaractère — Traduit par* C. Thirion et M. Paris — (*Librairie Fischbacher 33, Rue de Seine, Paris*)

Ce livre est la transcription de conférences faites devant un public enfantin. Une douce familiarité, la simplicité du naturel y règnent sans cesse. L'auteur a su s'adapter à son but ; les anecdoctes, les exemples qui illustrent et expliquent les préceptes de morale qu'il propcse, doivent rendre sa parole attrayante aux enfants ; la lecture même du volume doit leur paraître facile.

Certaines pages sont à louer hautement dans ce volume ; une vive et charitable sensibilité les anime. Il faut aussi féliciter l'auteur d'avoir fait une place au devoir social dans l'éducation. Par contre,ce volume est incomplet parce qu'il laisse délibérément de côté les « mobiles religieux » ; aussi, il apprend plutôt *comment* il faut se former le caractère, qu'il ne dit *pourquoi* il faut s'y efforcer ; l'éducation qu'il prône manque de but et de raison d'être ; il est vrai que l'on peut combler ces lacunes et se servir des moyens excellents que propose notre auteur ; lui-même, d'ailleurs, nous avertit que, s'il fait abstraction des « mobiles religieux », « il faut bien se garder de chercher la raison de cette abstention dans une disposition anti-religieuse de l'auteur. Personne, plus que lui, n'estime la haute importance pédagogique de la religion. »

Un second défaut, c'est, à notre avis, que M. Fœrster ne s'adresse dans ce volume qu'au cœur et à la volonté ; l'éducation de l'intelligence et du raisonnement sont négligés : « Ce livre, nous dit d'ailleurs l'auteur, ne représente pas autre chose qu'un effort pour introduire la méthode « intuitive » dans la science trop négligée de l'éducation morale. L'auteur est intimement convaincu que l'on s'appuie généralement trop sur des abstractions ou sur des anecdoctes édifiantes, pour exercer une influence morale, au lieu de s'adresser aux expériences journalières de l'enfant, à ses facultés naturelles, à ses aspirations intimes vers la force, la liberté, l'indépendance de caractère. »

Il y a certainement une part de vérité dans cette constatation ; il n'en reste pas moins vrai qu'il importe de donner à un enfant des notions exactes du devoir, de la vraie liberté, du but de la vie, et que tout cela ce sont des abstractions ; après lui avoir donné sur ces sujets des idées nettes et simples, on peut, on doit même s'appuyer sur toutes les aspirations de l'enfant, sur tout ce qui est ressort de caractère, force de personnalité.

Malgré ces deux lacunes, il nous semble que le volume de M. Fœrster peut rendre de grands services : il suffit de les combler. Pour les points qu'il traite, éducation du cœur et de la volonté d'un point de vue naturel, il apporte un esprit nouveau et original éminemment propre, croyons-nous, à exciter, chez les enfants, de profonds et salutaires efforts.

Carl de Crisenoy.

La Littérature et les Idées Nouvelles par ALEXANDRE MERCEREAU. E. FIGUIÈRE ED.

L'ouvrage est fait de la réunion des critiques publiées par l'auteur dans la *Revue Indépendante*. Cet aspect nouveau nous permet de nous rendre un compte plus exact des moyens, de la personnalité et de l'idéal critiques de M. Mercereau.

Ses moyens lui sont fournis par une vaste culture et une intelligence très avertie. Son idéal est celui d'une parfaite justice et d'une admirable loyauté. Sa personnalité est celle d'un écrivain courageux et qui croit à l'importance et à l'action réelles de la fonction dont il a assumé la charge. « Le rôle du critique, déclare Mercereau, est, après celui du créateur, le plus noble qu'il soit. Il a pour but d'aider à se rencontrer les gens de même appétit, et de répandre la lumière et les bienfaits des meilleurs sur la tête des pires afin d'élever ceux-ci, autant que possible, jusqu'à ceux-là, dont l'enseignement risquerait, presque toujours, de se perdre dans le désert. »

Ayant accepté une tâche aussi ingrate, aussi ardue et qui demande un labeur pénible et permanent, Mercereau s'est d'abord efforcé de nous renseigner sur ses aptitudes à l'accomplir. Voilà pourquoi cette première série est surtout « une introduction » comme l'auteur le déclare lui-même. Il nous fournit des preuves incontestables de son érudition, non pas qu'il ait souci d'en tirer vanité, mais parce que cela est nécessaire pour déterminer exactement l'objet de sa critique, objet qui est celui du ou des ouvrages dont il parle. De cet objet il accroît méthodiquement l'importance réelle de toute la valeur que lui confèrent ses rapports avec telle ou telle doctrine, tel ou tel mouvement de pensée ou d'opinion. L'ayant ainsi déterminé il le situe là où il se croit en droit de devoir le placer scientifiquement, car, dit-il : « En littérature, comme en hermétisme, il y a des plans, je ne dirai même pas des hiérarchies ».

Mercereau a donc établi le dessin positif de son œuvre critique. Il est vaste et se compose de Lieux géométriques qu'il nomme : idées nouvelles ou renouvelées Il a réuni dans leur étendue les œuvres et les auteurs les plus disparates. Il les éclaire tous et toutes de la même lumière intellectuelle et uniformément, ce qu'il explique en disant : « Je suis intimement convaincu que chaque être est prédestiné à vivre dans l'un d'eux (l'un des plans dont il parle dans la phrase précédemment citée) et qu'il n'en peut sortir. Mais dans son propre espace il peut varier entre le pire et le meilleur. »

Voilà donc méthodiquement établi le plan d'un vaste et superbe édifice critique. Il s'agit maintenant de le réaliser. Mercereau est trop intelligent et trop loyal pour accepter que le dessin soit toute l'œuvre. Le projet élaboré demande la réalisation qui le justifie, en architecture aussi bien qu'en critique. Mercereau nous doit maintenant de coordonner, quant à l'Art, les matériaux assemblés.

Je veux dire qu'il nous doit de coordonner, quant à l'esthétique, les idées dont il a déterminé si judicieusement l'existence en Littérature. Il nous le doit pour nous prouver quel est en Art le rôle qu'elles jouent exactement. Il nous le doit pour déterminer quelle part revient à chacune d'elles dans l'accomplis-

sement des destins de notre Littérature, pour nous définir ce qu'elles auront produit de Beauté durable et dont nous ayons à faire notre profit.

Alors malgré lui, il devra renoncer à cet éclectisme du plan métaphysique, où toutes les idées s'équivalent, pour entrer dans celui de l'Art où elles se hiérarchisent selon la puissance du génie qui les anime pour leur permettre de participer de tous les plans à la fois. Car l'œuvre d'art n'est point seulement idée, elle est encore sentiment et forme A l'unité de plan qui est le lieu géométrique de l'étendue, force lui sera de substituer l'unité du principe créateur, et partant, à l'éclectisime du déterminisme scientifique, le déploiement de l'action, élaborant dans tous les plans nécessaires, les mouvements et les formes indispensables à la création de l'œuvre. Ainsi Mercereau, lui-même, passera de la spéculation à l'action, de l'analyse à la synthèse, et fatalement il sera amené à nous formuler une docprine esthétique à laquelle son opinion sera soumise et qui lui termettra de pourvoir d'autorité les jugements qu'il croira devoir prononcer, car ses opinions, devenues des jugements trouveront dans la noblesse des ambitions que Mercereau nous formule aujourd'hui, dans la loyauté de son caractère, et dans sa valeur d'écrivain aussi bien que dans la souplesse de son intelligence et l'étendue de son érudition tout le nécessaire à imposer leurs conclusions hardies et leur évidente justice. Ainsi il remplira le rôle qu'il s'est assigné pour le plus grand profit du public, des auteurs et de l'art littéraire.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

Le Colonel de Villebois-Mareuil, par GUSTAVE HUE, 1 vol. in-16 de la Collection *Science et Religion*. (Biographies, n° 638). — Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

« Un soldat », tel fut le seul titre que Villebois-Mareuil revendiqua toute sa vie et qui inspira ses actes héroïques. Assurer la grandeur de la Patrie par l'armée, qu'il regardait comme « le palladium actuel unique de la nation française » fut le but, la pensée directrice qu'il eut devant les yeux jusqu'à l'heure du suprême sacrifice. On a beaucoup écrit, longuement discuté, et non sans passion, sur les motifs auxquels il avait obéi en partant pour le Transvaal. Si l'on considère son caractère généreux, ses opinions de catholique convaincu, on conclut que le regretté Melchior de Vogüé a trouvé le mot juste en disant qu'il « se croisa ». Il faut remercier M. Hue d'avoir songé à faire revivre dans une courte biographie populaire et anecdotique, cette noble figure qui peut être si opportunément proposée en modèle aux jeunes, en un moment où le réveil de l'esprit patriotique et militaire s'annonce dans l'âme de tous les bons Français.

Introduction à l'Etude de la stratégie littéraire par FERNAND DIVOIRE (E. Sansot, éd., 9 rue de l'Eperon, 1 fr.).

Des auteurs ont formulé des enseignements capables de produire, s'ils étaient suivis, des intellectuels supérieurs. Mais ils ont peu tenu compte des éléments collectifs qui entravaient une marche harmonieuse vers l'Idéal, sinon pour com-

mander de fuir les ambiances, ce qui n'est pas donné à tous de pouvoir faire d'abord, et ce qui n'est pas permis de faire non plus. Il était donc utile que le « disciple » fût exactement renseigné sur la vie littéraire. Voici le livre nécessaire aux jeunes, disait un auteur, nous penserons que l'opuscule de Fernand Divoire est non moins utile. Quand on se promet des victoires, on doit connaître le champ où s'exercera la volonté. Ce qui manque à l'homme de 20 ans, c'est le portrait de la vie. L'ouvrage de Divoire n'est qu'une « Introduction » et quoi qu'en dise le proverbe grec : grand ouvrage, mauvais ouvrage, nous le regrettons. C'est la seule critique que nous pourrions avancer. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour affirmer notre louange, c'est que nous venons un peu en retard pour signaler l'*Introduction à l'Etude de la stratégie littéraire* qui a paru il y a déjà un mois et demi, et qui a été accueilli par les suffrages les plus flatteurs. Notre collaborateur et ami a su dire la vérité avec finesse d'esprit, de telle sorte que la satire porte sans blesser, mortellement tout au moins. Mais le tableau n'en est pas moins exact.

P. V.

Georges Duhamel. — *Propos critiques*, — M. Duhamel est un ami sûr et un poète d'aspiration ardente. Sincèrement on ne saurait penser autre chose de lui quand on vient d'achever la lecture de ses *Propos Critiques*. La nature poétique le porte inévitablement à céder aux élans lyriques que lui procurent les œuvres qu'il examine. L'amitié ajoute à leur intensité, de telle sorte que M. Duhamel ne voit dans les défauts des œuvres que les marques inexcusables du tempérament artistique de l'auteur. Il n'en parle donc point. Le système est dangereux en ce sens qu'il risque de pousser aux pires erreurs l'écrivain qui pourrait trouver quelque conseil dans ce que l'on pense de son œuvre. C'est que, tempérament lyrique, M. Duhamel s'en remet à sa seule sensibilité pour juger les poètes dont il parle, et comme ces poètes sont des hommes qu'il aime, le sentiment et la sensibilité collaborent pour l'incliner à exalter jusqu'à leurs plus graves faiblesses.

En vérité les ouvrages dont il parle servent de prétexte à Monsieur Duhamel pour écrire des manières de poèmes en prose. Chaque sensation subie, chaque manière de penser découverte, fait l'objet d'un développement lyrique où il déploie tout son talent. L'article se compose ainsi de strophes variées et le volume de poèmes lyriques sur Jules Romains, Charles Vildrac, René Arcos, Georges Chennevière, etc.

La tendance commune de ces écrivains fait l'unité du livre qui ne manque point de charme et quand on le ferme on a l'impression d'avoir lu une belle histoire dont les personnages étaient des poètes.

Chateaubriand, *Amours*. Un élégant volume in-18 jésus, 1 fr.60 (Sansot, éd. 9, rue de l'Eperon).

Sous ce simple titre, *Amours*, on a réuni les écrits essentiels du célèbre auteur de *René* relatifs à ses aventures sentimentales, depuis les pages fiévreuses sur la Sylphide de Combourg, jusqu'à cette touchante aspiration d'amour pour la « Jeune occitanienne » objet inviolé de sa dernière passion.

On trouvera dans ce livrelesépisodes amuoreux de Mlle Rose, modiste, de Mlle Monet, de Charlotte Yves, des lettres à Madame de Custine, à la duchesse de Duras, à Madame Récamier, à la comtesse Boni de Castellane, à la marquise de Vichet et le si émouvant récit de la mort de Madame de Beaumont.

En une sobre et élégante préface, M. Georges Pierredon a résumé la Vie passionnelle du grand romantique et il a intelligemment relié par des parenthèses les divers éléments qui constituent ce volume, de telle sorte que ces pages se lisent avec un intérêt toujours croissant.

La nouvelle collection à 1 fr. 60 de la librairie Sansot s'enrichit ainsi d'un précieux ouvrage que tous les lettrés voudront posséder.

Information

L'ACADÉMIE LAMARTINIENNE est une société fondée par M. Jules Canton, où l'on conserve avec une sorte de culte la mémoire de Lamartine. Dimanche, 28 avril, nous étions conviés à venir écouter dans les salons de M. Richard, membre de la dite académie, la conférence de M. Chabot-Fontenay. L'orateur avait choisi comme sujet : *Les influences qui ont conduit le génie de Lamartine*. Il a obtenu un beau succès et du reste très légitime.

L'intérêt n'a pas faibli d'entendre, pendant plus d'une heure, M. Chabot-Fontenay montrant avec compétence, comment les influences avaient agi sur le grand Lyrique sans atténuer sa magnifique individualité Tout en parlant avec enthousiasme de Lamartine, le conférencier, en fervent idéaliste, a mis en relief quelques principes qui forment la base éternelle de l'art véritable.

Parmi l'assistance, nous avons remarqué Mme la Comtesse de Castro, Mme Mac-Kenty, Mlle Barlys, M. le comte de Briey qui s'est fait applaudir en récitant un poëme dont il est l'auteur : *Sta Viator*, M. Monnier, M. G. Rimet, etc.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre POLÉMIQUE *avec M l'abbé E. Barbier.*

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

De l'Antiquité du Zohar

(*Suite*)

Première objection : COMMENT SE FAIT-IL QU'AUCUN AUTEUR RABBINIQUE ANTÉRIEUR AU XIII[e] SIÈCLE NE PARLE PAS DE CE LIVRE.

Nous avons vu précédemment que le contenu du Zohar ne fut réuni en un seul ouvrage et ne prit le nom de Zohar qu'au commencement du XIII[e] siècle. Les auteurs rabbiniques antérieurs à cette époque ne pouvaient donc pas *parler de ce livre*. Pourtant beaucoup de ces auteurs en ont connu et en ont cité la doctrine. Dans le commentaire de Raschi (XI[e] siècle) (1) sur le Talmud, traité *Ménahot*, fol. 29 b. dit : « Il (Dieu) divisa les lettres formant son nom et fit tomber de chaque lettre trois gouttes, et c'est de ces gouttes que furent formés l'eau, le feu et l'air et tout l'univers. Et ainsi est écrit dans le Sepher Yecirâ ». — Or, fait remarquer le Meqor Maïm, ch. VI, ces paroles citées par Raschi se trouvent textuellement dans le Tiqouné Zohar, 125 a, et non pas dans le Sepher Yetzirâ. Raschi a donc confondu le Tiqouné Zohar avec le Sepher Yecira, il a donc lu le Thiqouné Zohar, nécessairement.

Autre exemple : Maïmonides (XI[e] siècle) (2) dans son Com-

---

(1) R. Salomon ben Isaac, connu sous le nom de Raschi, est un des plus illustres rabbins français. Il fut nommé le Prince des Commentateurs. D'Aquin, Génébrard, Pontacus, parmi les savants chrétiens, ont beaucoup étudié ou traduit ses écrits. Né, en 1043, à Troyes en Champagne il est mort en 1108. Son autorité était si grande chez les Juifs qu'on l'avait surnommé, le « chef des Tribus d'Israël ». Ce titre était tiré des lettres de son nom RaSchI dont on formait Rosch Scheveti Israël dont la traduction est donnée par le titre. Dans ses commentaires bibliques, il cite St-Jérôme quelquefois, avec grande louange. Nicolas de Lyre fut un de ses grands admirateurs. On l'appela le singe de R. Salomon Raschi. (Paul Vulliaud)

(2) Né à Cordoue en 1135, Maïmonides est mort en 1204. Ce fut le plus vaste génie du Judaïsme On l'a surnommé l' « Aigle de la Synagogue ». Sa Science médicale le fit appeler par un auteur arabe le « Phénix de son siècle dans l'art de la médecine » On s'étonne, nonobstant ses occupations, de ses gigantesques travaux théosophiques, scientifiques et juridiques. C'est lui que les auteurs chrétiens du Moyen-Age désignent tout simplement par Rabbi Moyse, comme ils désignent Raschi par Rabbi Salomon. (P. V.)

pendium Yad ha-Hazaqa (1) cite des ordonnances rabbiniques qu'il ne peut avoir lues que dans le Zohar. Voici un cas entre tant d'autres. Dans le traité *Déoth*, sect. VII, Maïmonides dit que nous sommes obligés d'admonester le pécheur, si longtemps, jusqu'à ce que celui-ci nous le défende. Les commentaires de Maïmonides contestent ce fait, et se demandent sur quoi l'auteur a pu baser cette ordonnance. Or celle-ci se trouve dans le Zohar, I, fol. 68ᵃ. Voici un exemple plus concluant encore : Dans le Siddour de Rab Amram Gaon (VIIIᵉ siècle), au Scha'ar (2), on lit ce qui suit : « Les maîtres de la doctrine mystérieuse ont dit que la femme qui découvre sa chevelure pour faire ressortir sa beauté amène la pauvreté dans sa maison. » Or ces paroles ne se trouvent *nulle part ailleurs* que dans le Zohar, III, 125 b. où elles figurent textuellement. Donc un auteur rabbinique du IXᵉ siècle a déjà connu et cité une phrase du Zohar. (3).

Deuxième objection : PUISQUE LE ZOHAR PARLE DES POINTS-VOYELLES (NEGOUDOTH) ET DE LEUR FORME, IL NE PEUT CERTAINEMENT PAS ÊTRE ANTÉRIEUR AU VIIᵉ SIÈCLE, ET PAR CONSÉQUENT L'AUTEUR QUI SE DONNE POUR RABBI SIMÉON BEN YOHAÏ EST UN FAUSSAIRE.

Ici nos auteurs modernes sont victimes de leur crédulité. Une fable s'est en effet depuis longtemps accréditée — et le bon Buxtorf la cite comme parole d'Evangile — suivant laquelle les points-voyelles seraient nés à l'école de Tibériade.

C'est absolument faux, et en voici la preuve : Nous

(1) Yad Ha-Hazaka, *La Main forte*, portait aussi le titre de Mischna Torâ, *Répétition de la Loi*. C'est un code complet des lois civiles et rituelles du Judaïsme. (P. V.).

(2) Amram Gaon est seulement du IXᵉ siècle, il mourut vers 875. Quoique son maître Natron II fût vivant, on lui conféra le titre — honorifiquement mais non officiellement — de Gaon. Son plus remarquable ouvrage est le Siddur ou *livre de Prières*, qui forme la base des liturgies israélites modernes (P. V.)

(3) C'est moi qui corrige la date en mettant IXᵉ siècles. Il est vrai de dire que cette idée de la chevelure découverte chez la femme, qui attire la « Rigueur », se retrouve dans le Bereschit rabba (commentaire littéral et allégorique de R. Ben Nachanan), c'est une idée judaïque assez générale. On la retrouve chez St-Paul (I Corinth XI, 10). L'édition de Sixte-Quint porte « *debet mulier velamen*, St-Irénée lisait de même, au lieu de « *debet mulier potestatem* » comme notre Vulgate.

En passant, je ferai remarquer que dans St Paul se trouvent des exemples de toutes les règles de l'exégèse rabbinique, y compris celle du « Sodh » ou mystère (P. V.)

lisons dans le Talmud (a), (et on sait que la rédaction de ces traités Jérusalemitains remonte au IIe siècle) ce qui suit : « Quant un Pentateuque (servant aux cérémonies du culte) est pourvu de points-voyelles, ou de points indiquant la fin du verset etc... » Donc les points-voyelles étaient déjà usitées au IIe siècle, et fort probablement longtemps même avant l'ère vulgaire. Et même les « accents toniques » (tagin), comme les appelle le Talmud, traité Meghilla, fol. 3 a) : (et le peuple « entendit ce qu'on lui disait » (Nehémias VII, 8) signifie qu'il comprit la signification des accents toniques). Raschi ajoute les tropes musicaux appelés accents (b). Dans un autre endroit le Talmud va même jusqu'à attribuer les points-voyelles au Roi Salomon (c) et Raschi explique : il a établi une massoreet des signes, soit dans les lettres, soit dans la lecture et R. Schimshon ajoute : qui a fait des signes de ponctuation et des accents pour la Bible. Evidemment les Siphrè Thora (Pentateuques) et autres écrits destinés aux cérémonies du culte, ne devaient pas avoir des points-voyelles ; mais les exemplaires servant à l'enseignement en étaient toujours pourvus, afin de faciliter la lecture aux enfants.

Que Rabbi Siméon ait cru découvrir des mystères dans des signes purement pédagogiques, cela n'est nullement étonnant, surtout quand on pense à la haute importance que les rédacteurs du Talmud attachaient à tout ce qui regarde l'enseignement des enfants. Pour ce qui est de la forme des points-voyelles, il résulte clairement du commentaire de R. Yom Tob au Talmud (tr. *Berakhoth* fol. 4 a) et au traité *Pesahim* fol. 93 b, dans la Mischna, et au traité *Nazir* fol. 23 a, et enfin au traité *Baba Metzia* fol. 87 a, et au traité *Menahoth* fol. 87 b, qu'un point au-dessus de la lettre équivalait à notre voyelle o.

Le R Yom Tob ne partage pas l'avis de Raschi d'après lequel les points dont parle le Talmud, l. c. indiquaient simplement la suppression des mots en question. Donc, du moment que nous savons qu'un point au-dessus de la lettre équivalait à o, qui nous empêche d'admettre également qu'un point au-dessous de la lettre équivalait à i ? Quant, enfin, à l'appellation « holem », « hireq », etc., il se peut qu'elle aussi était déjà en usage à l'époque de Rabbi Siméon. Mais il est plus probable que le texte original portait seulement les signes ˙, ., etc. avec la remarque *Kézu* (: comme ceci) ainsi que cela se trouve en mains endroits

(a) Traité *Sopherim*, sect. III.
(b) Cf. tr. *Nedarim*, fol. 37 b., et R. Nissim.
(c) Traité *Eroubin*. fol. 21 b.

du Zohar et que c'est l'éditeur qui a remplacé les signes par les appellations respectives (1).

Troisième objection : COMMENT SE FAIT-IL QUE NI LE TALMUD NI LES MIDRASCHIM NE PARLENT JAMAIS D'UNE DOCTRINE ANALOGUE A CELLE DU ZOHAR SUR LES ATTRIBUTS DIVINS.

Quand même cette assertion serait vraie, elle ne prouverait absolument rien. La doctrine ésotérique est aussi distincte de la doctrine exotérique, que les sciences mathé-

(1) On comprend peu l'esprit de système, surtout en question de grammaire. La vérité devrait seule importer cependant, là comme ailleurs. Depuis Elias Levita qui avança, au XVIe siècle, que les points-voyelles étaient d'une invention récente, due aux Massorethes de Tibériade, c'est un parti-pris chez les savants de suivre ce grammairien, quoique de son temps, il ne fut pas suivi par ses coreligionnaires.

L'objection que réfute J. de Pauly porte que le Zohar, à cause d'une prétendue nouveauté des points-voyelles ne peut être antérieur au VIIe siècle.

On pourrait d'abord répondre qu'autrefois les savants fixaient cette origine tout au moins au VIe siècle. On disait même « vers la fin du Ve siècle ». Ce fut seulement plus tard que les critiques s'avisèrent de moderniser davantage l'origine des points-voyelles. Je ferai observer qu'Elias Levita lui-même qui, le premier parmi les Juifs, affirma la nouveauté des points-voyelles, en constatait l'existence au commencement du VIe siècle.

Mais il existe un manuscrit de la Bibliothèque nationale, sur lequel Fourmont aîné a appelé l'attention, qui jetterait quelque lumière sur la question tant débattue des points voyelles. Malgré que cette pièce fut connue au XVIIIe siècle d'hébraïsants renommés, ils n'en ont pas moins persisté à n'en tenir aucun compte et à nous léguer une opinion que l'on suit docilement. C'est inutile de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs à cette occasion (*V. Les Entretiens Idéalistes* no d'Octobre), je me bornerai à renvoyer au travail de Fournont l'aîné. *Dissertation critique sur l'époque de la ponctuation hébraïque de la massore, etc., insérée dans les Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles lettres*, 1743. Avec ce guide, nous voyons déjà remonter la tradition grammaticale au moins jusqu'à R. Menaquai qui vivait au commencement du IIIe siècle. Fourmont l'aîné consigne dans sa dissertation une réflexion assez judicieuse pour être recueillie : « Soutenir que si du temps du Talmud on avait eu l'usage de la ponctuation, les Thalmudistes en auraient fait quelque chapitre, c'est prétendre que le Code et les Pandectes ont dû enseigner lagrammaire. » C'est très exact; d'autre part, comme on le voit d'après J. de Pauly, il est faux de prétendre que le Talmud ne parle pas des points-voyelles.

Un docte orientaliste, Ch. Schœbel, écrit : c'est une erreur de croire que la massore ne date que du VIe siècle après Jésus-Christ. Sans doute, le système ne fut entièrement achevé que vers cette époque par ceux qu'on appelle les *Massorètes*, mais des signes indicatifs du sens, des mots et des phrases, des points et des accents, étaient usités déjà dans la haute antiquité. On dirait que le Christ fait allusion, sinon aux points voyelles massorètiques, du moins à des signes diacritiques quand il dit : Donec transeat cœlum... unus *apex* non prœteribit a lege (Matth. V, 28). Aussi c'est avec raison que Hœverinck appelle la massora *lin uraltes Element*, une chose très antique (P. V.).

matiques le sont de la théologie (1). Or, supposons un instant la littérature française réduite aux seuls livres sur la religion, serait-il logique d'affirmer que les mathématiques étaient inconnues avant Bossuet et Fénelon, vu que ces auteurs ne parlent ni d'un apothème,ni d'une sécante,etc? Evidemment non. N'oublions pas non plus que le Talmud et les Midraschim ne pouvaient parler ouvertement de doctrines analogues à celles du Zohar sans se rendre coupables de divulgation de mystère. Nous savons que le Talmud a connu le Sepher Yecira, puisqu'il le nomme (a).En cite-t-il un seul mot? Jamais. Alors pourquoi supposer qu'il n'a pas connu le Zohar parce qu'il ne le cite point? (2)

Mais en réalité cette assertion est fausse, attendu que le Talmud et les Miraschim font très souvent allusion à la doctrine du Zohar. Qu'est-ce que le Talmud et les Midraschim, entendent par « Middoth » sinoh « Sephiroth ». « Midda » est l'équivalent de « Sephira ». Midda hadin, c'est la sephira Gheboura (Jugement) et Midda haramin c'est la Sephira Hesed (grâce). Ce n'est qu'en donnant à ces termes le sens de Sephiroth, que l'on peut comprendre les passages du Talmud : traité Berakhoth, fol. 7 a, 16 b, 32 a, traité *Schabatth*, fol. 55 a. Quand le Talmud parle de « sept Middoth » faisant leur service devant le trône glorieux, il fait allusion aux sept sephiroth inférieures de Hesed à Malcouth. Comment peut on, sans la doctrine du Zohar, expliquer les passages du Talmud relatifs à la Schekhina ? Les détracteurs de la Cabale ont beau affirmer que par Schekhina, le Talmud entend la majesté divine c'est faux. Le Talmud et les Midraschim nous parlent souvent d'entretiens entre Dieu et la Schekhina. Or comment comprendre ces paroles : La majesté divine (Schekhina) dit au Saint, béni soit-il : Maître de l'Univers, etc ? Comment la majesté divine peut-elle parler à Dieu ? N'est-il pas insensé de dire : La majesté royale parle au roi ? Donc, dans le Talmud aussi, Schek-

(a) Tr. *Sanhedrin*, 65, b, 67, b.

(1) On pourrait aussi dire qu'il y a beaucoup de principes, dans la doctrine chrétienne, qui font partie de la théologie mystique et qui ne se trouvent ni dans la théologie dogmatique ni dans le droit canon (P. V).

(2) Il est bon d'ajouter la remarque de Benamozegh, le savant rabbin de Livourne, qui corrobore l'opinion de J. de Pauly : Il y a deux livres dont le Talmud fait mention, quoique d'une manière très rare et très fugitive ; « nous voulons parler, dit-il, du Livre d'Adam ou de celui d'Abraham (Sefer Yetzira). L'existence de ces livres, dont le contenu, quoique certainement ascétique, n'est jamais exposé ; cette existence attestée par le Talmud, est un démenti éclatant à ceux qui refusent aux docteurs de la Mischna et du Talmud toute espèce de théologie ésotérique.» (*Morale juive et morale chrétienne*. Additions p. 401) (P. V.)

hina désigne la deuxième hypostase (1). Les allusions à la doctrine du Zohar sont au contraire très nombreuses dans le Talmud et les Midraschim.

Quatrième objection : D'OU VIENNENT LES MOTS BARBARES ET ESTROPIÉS, ÉTRANGERS A LA LANGUE DU TALMUD ET DU TARGUM ?

Il n'est pas exact que le Zohar renferme plus de mots corrompus que le Talmud. Ne parlons pas du Targum qui est une version chaldaïque de la Bible, et dont la langue est correcte. Le Talmud n'est pas écrit en langue chaldéenne, il est rédigé en ce jargon syro-chaldéo-jérusalémitain, qui a de tout temps été la langue des juifs de Palestine. Ceux-ci n'ont jamais parlé le chaldéen avec pureté. (V. Hiddousché de R. Schimschom au Talmud, tr. *Schabbath* 12 b). On ne trouvera pas dans le Talmud deux phrases consécutives qui soient du chaldéen pur, et on trouvera rarement un folio où ne figurent pas de mots tirés des langues étrangères, mais *estropiés*. En faisant cette objetion, l'auteur prouve combien il est peu familiarisé avec la langue du Talmud (2).

(1) De Pauly se contredit ici. Dans une lettre du 14 août 1900, il disait que la Schekina désigne le Saint-Esprit. A mon sens, ce mot exprime une théorie complexe. (P. V.)

(2) On pourrait aussi répondre d'une façon plus directe à la question que ne le fait de Pauly en disant que la langue de Platon, d'une part, fut beaucoup parlée par les Juifs à l'époque de la domination grecque sur l'Orient. Beaucoup d'expressions étrangères se sont glissées chez les Juifs, mais ceux-ci les hébraïsaient. Certains maîtres étaient fort instruits dans les sciences dites profanes, c'est-à-dire celle des Grecs. Quelques rabbins jouissaient légalement du privilège d'avoir pu les étudier, ce qui était rigoureusement défendu par les lois pour la masse du peuple qui n'était instruite que religieusement, c'est-à-dire qui ne connaissait que les livres sacrés et les commentaires des Docteurs de la Loi. Il a existé dans le Judaïsme une école de rabbins qui faisaient tourner, comme plusieurs Pères de l'Eglise, le rappellerons-nous, la philosophie ethnique au profit de la Révélation. Rien de plus simple, ainsi qu'on le voit, que de s'expliquer l'infiltration des mots étrangers dans la langue zoharique et talmudique. Les Juifs soumis pendant des siècles aux Babyloniens, aux Grecs, aux Romains, leur langue, a bien pu normalement s'en ressentir.

Voici un exemple de corruption hebraïco-grecque tirée du Talmud. Les hommes peu instruits y sont appelés « hediototh » qui provient de Ἰδίωτης.

Je pense que les détracteurs de l'antiquité du Zohar n'ont pas oublié que les livres de l'Ancien Testament ont été traduits en grec par des interprètes *partis de Judée*, et que les Evangiles, à part celui de St-Mathieu, ont été écrits en grec, ce qui autorise de croire que le grec était une langue assez communément employée en Judée. Quant au latin, on me dispensera de rappeler que le premier souci des Romains était d'imposer leur langue en soumettant les peuples. Pour les autres expressions étrangères, d'autre part, qui se trouvent dans le Zohar, il suffit de savoir que la rédaction de ce livre a été successive. Puis, voici ce que dit Drach ; (V. *Le pieux hebraïsant*, p. XI) : Les rabbins des

Cinquième objection : L'IMITATION VOULUE DE CERTAINES LOCUTIONS, QUI SONT DES IDIOTISMES DU TALMUD, MONTRE QUE LE ZOHAR EST POSTÉRIEUR A CELUI-CI.

Ce ne sont pas les locutions et les idiotismes du Talmud que le Zohar imite, mais les sentences halakhiques (relatives à la Loi) et les proverbes reproduits par le Talmud, ce qui n'est pas du tout la même chose. Ces sentences ou maximes halakhiques, et ces proverbes se prononçaient communément dans le peuple depuis plusieurs siècles. En imitant tel ou tel proverbe, ce n'est pas le Talmud que le Zohar imite, mais les expressions populaires connues longtemps avant le Talmud. Pour donner un exemple, citons quelques unes de ces imitations dans l'ordre où elles se suivent dans le Zohar. La première imitation du Zohar, I fol. 2 a est celle-ci : « La parole vaut un sélà, mais le silence en vaut deux, qu'on retrouve dans le Talumd (traité *Méghilla*. fol. 18 a). Mais, c'est un proverbe qui correspond au nôtre : la parole est d'argent et le silence est d'or. Il est donc certain que ce proverbe se répétait dans le peuple bien longtemps avant le Talmud. Ensuite, vient : Va, dit-on au nazir, ne t'approche pas de la vigne, qu'on retrouve au traité *Schabbath*, fol. 13 et ailleurs. Ensuite : Pour les mets agréables, il y a toujours place, autre proverbe que l'on retrouve sur le traité *Eroubin*, fol. 82 b. En outre : la vache est disposée à allaiter plus que le veau à boire, etc. (cf. tr. *Pesahim* fol. 112 a) enfin : une loi générale, dont la portée est restreinte ensuite, etc. donc une maxime Halakhique.

Sixième objection : L'IGNORANCE DE LA LANGUE CHALDÉENNE QUI RESSORT NETTEMENT DE CERTAINS PASSAGES MONTRE QUE L'AUTEUR N'ÉTAIT PAS DU TEMPS OU ELLE ÉTAIT EN USAGE.

Que la réponse à la quatrième objection serve également de réponse à l'objection VI (1).

---

premiers siècles de notre ère cherchèrent à ramener l'usage de la langue sainte à une certaine pureté, sinon à sa pureté primitive. Un grand nombre de mots qui ne se rencontrent pas dans le texte de la Bible, leur était encore connus par tradition Mais cette langue mutilée, en d'autres termes, ce débris de l'hébreu ancien, se trouvant, à cause de sa pauvreté, insuffisant pour les matières que ces docteurs avaient à traiter dans leurs écrits, ils furent obligés de l'augmenter de nouvelles expressions que leur fournissaient soit l'analogie, soit les autres langues ; ils mirent à contribution, dans ce dernier cas, non-seulement les langues de l'Orient, notamment le syriaque, l'arabe et le persan, mais aussi le grec. ., etc. P V.

(1) Lorsque Jésus-Christ commande « Talitha cumi » on pourrait constater une ignorance de la langue chaldéenne puisque Talitha (jeune fille) est du chaldéen, et Cumi (lève-toi) est de l'hébreu, de telle

Septième objection : COMMENT SE FAIT-IL QU'IL CITE ONKELOS COMME UNE AUTORITÉ, TANDIS QUE CELUI-CI ÉTAIT LE CONTEMPORAIN DE RABBI SIMÉON BEN YOHAÏ ?

L'auteur de cette objection semble avoir oublié que suivant une tradition rapportée par le Talumd (a) le Targum dit d'Onkelos avait été rédigé par Esdras. Onkelos n'a fait qu'en reconstituer le texte, quand le Zohar cite le Targum, ce n'est pas sur l'autorité d'Onkelos, mais sur celle d'Esdras qu'il se base. (1)

Huitième objection : ON TROUVE QUELQUES RÉCITS QUI SEMBLENT BIEN AVOIR ÉTÉ EMPRUNTÉS AUX MIDRASCHIM ET AU TALMUD ET RETOUCHÉS PAR L'AUTEUR.

Nombreux sont les récits qui diffèrent dans les divers traités du Talmud. Beaucoup sont répétés dans quatre ou cinq traités et dans chacun différemment. Les variétés dans les mêmes récits entre Talmud et Midrasch se comptent par centaines. S'ensuit-il que l'un l'ait emprunté à l'autre ? Assurément non !

Neuvième objection : LA FIGURE DU ÇADI, DÉCRITE DANS LE ZOHAR (I FOL. 2 B) EST CONFORME A CELLE QUE LA PALÉOGRAPHIE DES MANUSCRITS ET DES INSCRIPTIONS NOUS DÉMONTRE NE PAS ÊTRE ANTÉRIEURE AU IXe SIÈCLE.

Nous voulons bien croire le paléographe qui affirme avoir vu des manuscrits et des inscriptions antérieures au IXe siècle où le Çadi n'avait pas la forme indiquée par le Zohar. Mais ce que l'auteur de cette objection oublie, c'est que durant les premiers siècles de notre ère, les juifs avaient deux sortes d'écriture : l'une était très soignée selon les prescriptions de la Loi, et servait au Pentateuque et aux autres écrits rituels. C'était l'écriture hiératique. L'autre, bien qu'ayant beaucoup d'analogie avec la première, était moins soignée, ne se conformait pas aux inscriptions graphiques, et était réservée aux actes « profanes », aux inscriptions, épitaphes, etc. C'était l'écriture démotique. Cela résulte clairement du Talmud (b) où l'on dit : Les maîtres enseignent qu'il est défendu de lire, le

(a) Tr. *Meghilla*, 3 a. (b) Tr. *Schabbath*, 149 a.

sorte que Notre-Seigneur n'aurait pas été de son temps. Espérons qu'il soit un peu plus du nôtre ! Mais, en passant, notons que le chaldéen n'était pas tellement en usage qu'il ne s'y mêlât pas un peu d'hébreu... et quelques autres idiomes. En réalité, il est fort probable, comme le pensait Wisemann que l'araméen, le grec et le latin étaient trois langues employées en Palestine sans qu'aucune d'elles ne dominât au détriment des autres. On peut aussi consulter, à ce sujet, de Rossi : *Della lingua propria di Christo e degli Ebrei nazionali della Palestina da Tempo da Machabei* (P.V.).

(1) Le Talmud affirme la même chose du Targoum de Jonathan ben Uziel sur les Prophètes. Il serait plus juste de dire que les Paraphrases Targumiques sont parvenues « par tradition » jusqu'à Onkelos et Jonathan-ben-Uziel qui les ont rédigées (P.V.).

sabbat, les inscriptions qui se trouvent au-dessous des images et des tableaux. Et Raschi explique : car on finirait par lire aussi les documents profanes. Car, ajoute R. Schimchon : l'écriture des inscriptions est semblable à celle des documents profanes. Pour ce qui est des épitaphes, voy. Talmud (tr. *Horagoth* 13 b) et R. Yom Tob. (1)

Que dans les manuscrits et les inscriptions antérieurs au IXe siècle, le Çadi n'ait pas exactement la forme indiquée par le Zohar, cela est très naturel, puisque ce n'est qu'à partir du VIIe ou du VIIIe siècle que les juifs ont supprimé l'usage de l'écriture démotique employant l'écriture légale dans toutes les circonstances. Mais il est certain que dans les Pentateuques ou autres documents servant aux cérémonies du culte, la lettre Çadi a, de tous temps, eu la forme décrite par le Zohar et en voici la preuve : Nous savons que la lettre Yod doit avoir la tête tournée à gauche ainsi que l'enseigne le Talumd (tr. *Menahoth*, fol. 29 b) Or, nous lisons dans la Pesiqta, sect : *hakav*.

Lorsque le Çadi dans sa partie supérieure a la forme de deux Yod, l'un derrière l'autre ou l'un en face de l'autre, le document en question ne peut pas servir au culte. Donc, les deux têtes du Çadi ne doivent pas être tournées vers un même côté, ni l'une en face de l'autre, mais bien l'une contre l'autre, c'est-à-dire la forme décrite dans le Zohar. Ceci a été enseigné déjà au IIIe siècle. Nous voilà bien loin du IXe !

On voit d'après ce qui précède que les détracteurs du Zohar n'ont pas pu en démolir un iota. Toutes leurs objections se réduisent à rien.

Much ado about nothing ! (2).

JEAN DE PAULY.

Turin 19 mai 1903.

---

(1) Il y avait en effet certains préceptes à observer à l'égard non seulement de l'écriture, mais encore de l'encre pour les choses saintes en général : livres sacrés, phylactères, mezuzot (carrés de parchemins sur lesquels on écrivait certains versets du Deutéronome), etc. Le caractère dont les juifs se servent pour les usages religieux est celui qui est appelé *aschuri*. Les juifs ne s'accordent pas sur le sens de ce mot. Les uns pensent qu'il veut dire « assyrien », pour indiquer sa provenance, d'autres affirment qu'il signifie *excellent*, pour marquer sa supériorité sur le caractère employé dans les usages profanes. (P. V.)

(2) Jean de Pauly a, selon moi, raison de dire « beaucoup de bruit pour rien. » Ces objections, qu'il a facilement détruites, sont tirées de Beelen. (V. Chrestomathie rabbiniq. et chaldaïq. Vol. II, part. 2), d'après le P. Morin, de l'Oratoire. A la vérité on a forgé d'autres objections contre le Zohar. Les partisans de ce livre y ont toujours répondu. Il ne reste plus qu'à tenir compte de leurs réponses. On lirait avec intérêt et profit l'ouvrage d'Isaac Myer. (*The philosophical Writings of Avicebron and their connection with the Hebrew Cabbalah and Sepher-ha-Zoar*, etc) Le cabaliste américain a consacré à l'Antiquité du Zohar de fortes pages (P. V.).

L'enseignement esthétique d'Hélène de Sparte

Mis à la scène, comme il le fut au théâtre du Châtelet, l'ouvrage poétique d'Emile Verhaeren est devenu, pour les critiques et les artistes, un mervei leux objet d'enseignement esthétique A l'étudier scrupuleusement, en dehors de tout sectarisme d'école et de tout dilettantisme d'opinion, les uns et les autres y trouveraient le plus grand profit.

Rien n'avait été négligé pour que le spectacle fût une admirable et prestigieuse manifestation artistique : poésie, musique, décoration, mise en scène, mimique et diction, on avait tout uni dans un puissant et louable effort de synthèse. On avait ambitionné d'atteindre à une grandeur qui équivaudrait celle des tragédies grecques dont l'éternelle et prestigieuse beauté nous hante, et d'y atteindre aux chandelles, dans une salle fermée, en bénéficiant de toutes les tentatives faites en plein air depuis déjà de nombreuses années.

Il y a là une indication précieuse pour les destins de notre art dramatique. L'artiste ou le critique, qui y réfléchirait un peu, aurait tôt fait de reconnaître dans une telle tentative un signe incontestable de l'aspiration qui nous pousse actuellement à demander aux tragiques grecs de nouvelles conditions esthétiques pour assurer notre régénération littéraire.

Ce n'est pas sans raison que la prépondérance appartient au genre dramatique. Au moment où nous en sommes de notre histoire littéraire, sa nature le voue tout particulièrement à la rééducation esthétique de notre race.

Avec le symbolisme la littérature française est entrée dans un cycle nouveau : celui de la synthèse. Le mouvement symboliste peut se comparer au mouvement de la Pléïade. Pour qui admet cette analogie, la représentation d'*Hélène de Sparte*, égale, en signification, celle de la *Cléopâtre* de Jodelle. Elle annonce l'avènement d'un art équivalent au clacissisme et qui au lieu d'avoir pour objet

l'analyse de la vie intérieure de l'Homme aura celui de ses puissances créatrices.

Et c'est pourquoi, une fois encore, la troisième, et même la quatrième en vérité, nous nous adressons aux grecs pour leur demander de nous fournir les raisons d'être des conditions de Beauté nécessaires à la manifestation de ces puissances. Car, dans l'Histoire de la Civilisation du Monde Occidental, les artistes grecs les ont définitivement fixées.

Le poème lyrique d'Emile Verhaeren se prêtait tout particulièrement à la tentative d'une telle réalisation aussi bien par la noblesse de son inspiration purement symboliste que par les apparences classiques de son développement. Ne nous y trompons pas : rien n'est moins grec que l'affabulation d'*Hélène de Sparte*.

Hélène, Ménélas, Pollux, Castor, Electre et le peuple des Spartiates, ne sont, en dépit de leurs noms, pas davantage que des entités symboliques obéissant à l'arbitraire du génie poétique d'Emile Verhaeren. Mais ce génie a su les mouvoir conformément à la vérité de leur nature universelle qu'ils tenaient du génie grec. Verhaeren a agi avec eux, en tant que symboliste, comme le firent les classiques avec les tragiques grecs quant à la forme de la tragédie. Pour le plus grand profit de son œuvre il a subi docilement la souveraine autorité du caractère essentiel de chacune de ses entités et, à ce qu'elles exprimaient de mythologique et partant de cosmogonique, il a substitué l'expression lyrique de sa conception poétique. Par la médiation des symboles choisis, cette conception s'est élevée jusqu'à la part de vérité panthéiste qui leur appartient et qui fait le sujet de l'œuvre. A la force de son génie lyrique, Verhaeren a dû de l'exprimer.

Dans *Hélène de Sparte* nous voyons naître et se développer toutes les passions que suscitent la seule présence, parmi les hommes, de la Beauté parfaite dans toute la misère de sa gloire splendide.

Hélène est le symbole de cette Beauté. Ménélas en est le possesseur. Aux Troyens qui la lui avaient ravie il est allé la reprendre. Vainqueur il la ramène dans Sparte en fête pour la recevoir. La joie du populaire est immense. Mais ce retour inespéré réveille dans les cœurs d'Electre et de Castor des passions farouches et honteuses. L'un et l'autre aiment Hélène d'une amour aussi ardente qu'inavouable. Quant au sage Pollux, malgré la souveraine autorité de sa sagesse il ne peut vaincre les forces instinctives et mauvaises que réveille le glorieux retour d'Hélène.

Le second acte nous montre Hélène et Ménélas au seuil de leur demeure. Ils s'abandonnent aux confidences intimes et à la joie d'un retour heureux. Hélène expose ses mo-

destes ambitions de bonheur domestique et de sérénité conjugale ; Ménélas parle de paix et de bonheur publics. Mais à peine Ménélas s'est il rendu au Conseil pour y accomplir ses devoir de souverain que, devant Hélène, Castor paraît. Obéissant à la tumultueuse violence de ses passions il vient lui en révéler ies incestueuses ardeurs. Il s'agite avec frénésie, il menace tout ce qui s'oppose à la satisfaction de son désir et Ménélas lui-même. Repoussé par Hélène, sur qui il ose porter la main, il fuit dans un mouvement de rage meurtrière.

Electre lui succède. Elle aussi, cédant à la force de son étrange amour, vient en tourmenter Hélène. Mais elle ne menace pas, elle implore. Plus fort que la honte, son infâme désir la domine et elle en divulgue le trouble douloureux. Elle s'efforce de mériter ainsi la pitié d'Hélène qu'elle supplie de lui accorder l'apaisement et la joie auxquels elle aspire.

Ainsi Hélène recommence à Sparte, dans sa patrie, dans la terre où elle est reine, où la gloire de sa Beauté devrait la placer hors d'atteinte de toutes les passions humaines, si les hommes savaient respecter la Beauté, le terrible calvaire qu'elle a subi à Troie où Pâris l'avait emportée après l'avoir ravis à Ménélas. Où qu'elle soit on se dispute sa possession. Sa présence réelle éveille dans l'Homme tous les appétits égoïstes que la raison y endort :

Elle est la mort qui rôde et revient à Sparte

comme le proclame Electre au premier acte, non parce que la mort est en elle puisqu'elle est immortelle, mais parce qu'elle éveille toutes les puissances de mort qui sont dans l'Homme. Et la sagesse de Pollux ne peut prévenir les fatales conséquences qui doivent en résulter.

Ces conséquences nous apparaissent dans toute leur horreur effroyable et tragique au troisième acte. Confiant et bon Ménélas n'ajoute aucune créance aux avertissements d'Electre qui lui demande de se défier de Castor. Et il meurt frappé par celui-ci, qu'une frénésie jalouse pousse à commettre ce meurtre. Quand il a tué, Castor s'enfuit dans les bois. Electre l'y poursuit à la trace et profitant du moment où, pour se désaltérer, Castor se penche au-dessus d'une source, elle le tue pour venger Ménélas.

Alors la terreur règne dans Sparte. Les vieillards à qui revient l'honneur de conduire le peuple et de le conseiller trouvent dans la Beauté d'Hélène l'origine fatale de ces crimes. Et c'est seulement ici que la sagesse de Pollux devient efficace. Il défend contre la foule tumultueuse et incertaine la race des enfants de Zeüs à laquelle il appar-

tient aussi. Il assume hardiment la tâche périlleuse de vaincre le destin qui menace Sparte. Des hauteurs de la raison, qui est son domaine, il descend vers la foule pour mater les instincts. Il les transmutte par son ardeur prophétique de conducteur de peuple et pour lui imposer plus sûrement le joug de sa puissance il lui révèle l'éternelle et sublime fonction de cette Beauté que Sparte répudie :

Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.
(*Un silence*)
Amis, rappelez-vous, qu'à Troie, au long des portes,
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,
Disaient : « Que nous importent et la mort et la guerre,
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd
Et le fracas, entre eux des chars et des armes,
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu
Que la femme qui met en nos cœurs tant d'alarmes ? »
Ils raisonnaient ainsi et c'étaient des vaincus !

Et les Spartiates acclament Pollux pour leur roi. Ainsi, dans l'Humanité le règne de la sagesse succède à celui de la Beauté qui en a préparé l'avènement par les terribles lois du Destin.

Ces pouvoirs de la Beauté, Pollux veut les unir à ceux de la raison. Et c'est pourquoi, au quatrième acte, il vient offrir à Hélène de partager sa gloire royale. Il a besoin d'elle pour fonder, en réalité, le bonheur qu'il doit à son peuple et c'est ainsi qu'il s'exprime pour l'en convaincre :

N'importe en quels chemins du frémissant espace :
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair
Réelle, et prennent corps et se meuvent dans l'air,
Je viens et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes
Que je les voile ou non, réussissent quand même,
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

Mais, sans doute consciente du danger qu'elle serait pour lui dans le succès de la tâche entreprise, Hélène le repousse. Du même coup elle renonce à toute puissance terrestre La pitié même ne lui est pas permise, et c'est Electre qui l'en avertit. Pour s'y être abandonnée envers la malheureuse qui vengea la mort de Ménélas, Hélène voit avec épouvante se réveiller les coupables ardeurs de la jeune fille. Elle la rejette loin d'elle et demande à la Nature de l'accueillir puisque les hommes ne surent pas la comprendre. Et voilà

qu'elle éveille dans la Nature à qui elle se confie les mêmes passions instinctives, les mêmes ardeurs de passion égoïste qu'elle a suscitée chez les hommes.

Les satyres, les bacchantes, les naïades surgissent du fond des forêts et de celui des eaux pour venir affirmer leurs droits sur elle qui est la Beauté vers laquelle ils aspirent éperdument.

Alors Hélène désespérée se tourne vers Zeüs pour en obtenir qu'il la dépouille de sa chair glorieuse et la rende à la vie spirituelle où elle n'aura plus à souffrir des passions de l'amour. Privés de sa présence réelle par ce sacrifice, les Hommes et la Nature seront en repos. Jupiter exauce sa fille dont il anéantit la Beauté sensible en la consumant de sa foudre.

Un tel dénouement suffit pour montrer que, en dépit des apparences, la tragédie de Verhaeren n'a de commun avec la mythologie grecque que les noms de ses personnages. Il nous enseigne par contre qu'elle est d'inspiration nettement chrétienne. Le déploiement de l'action ne nous montre, en effet, pas autre chose que le *Mystère*, dans le sens de spectacle comme on l'entendait au Moyen Age, donc le Mystère de la Beauté plastique s'élevant par la douleur jusqu'au sacrifice de soi-même nécessaire pour accéder au monde spirituel de la civilisation occidentale. Cette spiritualisation Pollux l'offrit à Hélène, qui la refusa parce que, étant homme, il ne lui en aurait imposé que la loi alors que son sacrifice était nécessaire pour entrer glorieusement dans la vie spirituelle de notre civilisation et y accomplir la fonction éternelle qui lui est dévolue. C'est donc, en fait, ce qui est arrivé à la Beauté grecque depuis qu'elle est entrée dans notre littérature avec la Pléïade ? N'est-elle pas descendue des hauteurs de la raison pure, où la hissèrent les classiques, au monde brutal du Naturalisme où elle fut la proie de tous les instincts après avoir été, avec le Romantisme, celle de toutes les passions, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus louches et aux plus basses. Et qui la purifierait, si ce n'est le Dieu dont elle sollicite l'aide ? Et comment la purifierait-il autrement que par l'anéantissement de tout ce qu'il y a de matière en elle puisqu'à cette matière, même glorifiée par elle, demeure attaché l'horrible pouvoir de susciter le désordre et d'éveiller d'infâmes passions ou d'ardents désirs. Et quel est-ce Dieu si ce n'est celui mystérieux et sublime sur l'Amour duquel repose notre civilisation qui a justement cet Amour pour principe créateur.

Voilà donc Hélène anéantie. Mais puisqu'elle est nécessaire sur terre, comme le prouvent et Pollux dans son discours aux Spartiates, et les Satyres, et les bacchantes et les

naïades s'adressant à elle-même, comment y descendra-t-elle de nouveau ? Ne devra-t-elle pas s'en remettre à ce même Pollux dans les mains de qui reposent les destinées de cette Sparte aimée des Dieux et dont elle est la souveraine éternelle et sublime ? Et par lui ne sera-t-elle pas parmi les hommes : en esprit et en vérité ? Principe de toutes leurs actions et essence de toutes leurs réalisations n'aura-t-elle pas l'Univers pour corps sensible ? Partout où il y aura harmonie dans cet Univers, et harmonie absolue, n'y sera-t elle pas glorieusement présente ?

Par là l'œuvre de Verhaeren possède, quant à l'Art, fonction de la civilisation humaine, une sorte de signification apocalyptique qui en accuse la grandeur évidente et en accentue la splendeur lyrique. Elle nous révèle la fin d'un cycle littéraire en même temps qu'elle en ouvre un nouveau : Le cycle auquel elle conclut est celui inauguré par la Pléïade et qui s'étend, par périodes successives, jusqu'au Naturalisme ; celui qu'elle ouvre a les Symbolistes pour annonciateurs.

Et c'est pourquoi nulle manifestation esthétique ne pouvait être plus significative que celle de *Hélène de Sparte*.

Le choix fut heureux et l'effort esthétique superbe qui tentait de nous offrir un spectacle réalisant une parfaite synthèse dramatique. L'inspiration, le sujet et la forme de l'ouvrage s'y prêtaient tout particulièrement. Si la perfection ne fut pas atteinte, c'est que jamais on n'y atteint du premier coup.

Ce n'est pas que le spectable ait manqué de grandeur, ni qu'aient été réunis tous les éléments de Beauté nécessaire, mais simplement parce que n'étant point unis dans une parfaite synthèse, ces éléments, au lieu de s'harmoniser, se contrariaient mutuellement.

C'est ainsi que la musique dont on faisait précéder chaque acte et qui devait créer l'atmosphère émotionnelle propre à chacun d'eux, se bornait à en faire un commentaire narratif. Elle se superposait à l'œuvre sans communier avec elle.

De même pour les décors dont l'originalité trop évidente, la violence des couleurs et le barbare caractère préhistorique sollicitaient trop fortement l'attention. L'intensité de leur effet repoussait, en quelque sorte, l'œuvre littéraire au second plan. Si vraie que soit la reconstitution archéologique qu'ils nous proposaient, si naturelle que puisse être la force des couleurs dont ils étaient revêtus, si puissant que soit le lyrisme de M. Verhaeren, il n'y avait pas harmonie entre le décor et l'œuvre qu'il encadrait sauf au quatrième acte. Et justement la décoration de ce quatrième acte rendait plus sensible l'erreur commise dans les précé-

dents. Plus délicat de tons, d'inspiration naturelle et non scientifique, puisqu'il représentait le bois sacré et non pas une place de Mycène ou le seuil du palais de Ménélas, il rendait à l'œuvre littéraire et à l'action dramatique la prépondérance qui leur appartenait.

On retrouvait dans l'interprétation les mêmes discordances essentielles ce qui se conçoit quand on se souvient des noms que réunissait la distribution : Mme Ida Rubinstein jouait le rôle d'Hélène et Mlle Vera Sergine celui d'Electre. M. de Max incarnait Pollux et M. Karl lui donnait la réplique dans celui de Castor, quant à Ménélas il était représenté par M. Desjardins.

Mme Ida Rubinstein eut des attitudes d'une réelle grandeur et d'une remarquable beauté. Danseuse de talent elle fut admirable pour la part de mimique attachée à son rôle. Elle en amplifiait harmonieusement les gestes et les attitudes. Le malheur est que cette eurythmie plastique, pour belle qu'elle fût, ne trouvait son complémentaire ni chez Mme Vera Sergine, ni chez M. de Max qui jouaient en tragédiens, non plus que chez M. Karl ou M. Desjardins qui, eux, jouaient en comédiens, l'un avec calme et l'autre avec frénésie. En outre la mesure et le nombre de la danse qui réglaient cette mimique contrariaient nécessairement l'ardeur lyrique du dialogue car on avait oublié de la plier au rythme de celui-ci. Et pourtant l'harmonie était possible puisqu'elle fut réalisée au premier acte, quand Hélène, dominant la foule des Spartiates, se dévoile sur le seuil de l'Acropole où elle va entrer. Pour offrir la Beauté d'Hélène en hommage au peuple qui l'acclame, Mme Rubinstein eut un geste superbe et une attitude si admirable qu'elle imposait l'idée de cette splendeur dont Hélène est le vivant symbole.

Nous l'avons dit, Mlle V. Sergine et M. de Max jouaient en tragédiens et avec toute la maîtrise de leurs remarquables talents. Mlle Sergine fut ardente, passionnée, douloureuse, tragique selon les mouvements variés d'un rôle dont elle rendit sensible les nuances variées et à la compositien duquel elle apporta un réel souci de composition. L'accord fut parfait entre elle et M. de Max qui fut une fois de plus l'admirable et merveilleux interprète que l'on connaît. Sa composition de Pollux ne manquait ni de grandeur ni d'autorité et il fut splendide quand, du seuil de cette Acropole où Hélène se dévoila, il descendit vers la foule tumultueuse des Spartiates pour se faire acclamer roi. Il était digne de celui qui plus tard dit à Hélène :

J'apaise, quand je veux, la paix et la fureur.

Mais l'harmonie était rompue quand les mouvements de

l'action mettaient Mlle Sergine et M. de Max en présence de MM. Karl ou Desjardins, non que ces acteurs manquent de talent, mais parce qu'ils jouaient en comédiens des rôles tragiques.

Tous se sont donnés tout entiers, mais tous se sont donnés avec leurs tempéraments respectifs qui sont puissants et beaux et ainsi ne put exister l'homogénéïté d'interprétation indispensable à l'unité d'un spectacle.

En vérité ce sont là des imperfections de détails auxquelles on peut remédier par une mise au point. Il n'en reste pas moins acquis que la représentation d'*Hélène de Sparte* fut une tentative presque parfaite de synthèse esthétique et que, par tous les enseignements qu'elle comporte, elle mérite une place particulière dans l'Histoire de notre littérature dramatique.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

Atlantis prouvée

Lorsque ceux qui ont foi en une vérité et souffrent de ne la pouvoir démontrer rencontrent quelqu'un qui leur apporte la preuve cherchée, c'est pour eux une grande consolation et une impressionnante leçon d'espoir, qui les confirme dans toutes leurs croyances.

Ainsi, nous savions qu'Atlantis avait existé. Nous avions essayé d'établir par des raisons *irréfutables* le bien-fondé de notre foi. Nous y avions, tous, échoué.

Un savant, M. Louis Germain, prouve aujourd'hui l'existence de l'Atlantide. Il réussit par la paléontologie et la zoologie à fonder une certitude à laquelle ni l'archéologie ni même jusqu'à présent l'ethnographie ne donnaient une base assez solide. Ses principaux arguments ont été indiqués dans une note que M. Edmond Perrier a présentée à l'Académie des Sciences le 20 novembre 1911.

Voici les raisons de M. Louis Germain :

« Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de l'océan Atlantique, on est de suite frappé par l'existence d'une série d'îles s'étendant au large des côtes de l'Afrique et de la péninsule ibérique et qui sont les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap Vert. J'ai montré, dans un précédent travail, que la faune terrestre (et surtout la faune malacologique) de tous ces archipels avait une origine continentale absolument nette (j'ajouterai : une origine continentale avec nombreuses adaptations à la vie désertique), et que, par ses caractères généraux, elle se rattachait à la faune circaméditerranéenne sans présenter de points de contact avec la faune africaine équatoriale.

« D'autre part, on trouve en Mauritanie (au Rio de Oro et aux environs du cap Blanc) des formations quaternaires avec *Helix* (*Helix Gruveli* Germain) dont les analogies avec les espèces actuelles des Canaries sont évidentes. Tout récemment, M. G. Dollfus m'a communiqué des *Helix* quaternaires des Canaries qui sont rigoureusement identiques à ceux découverts en Mauritanie.

« D'ailleurs, on sait aujourd'hui que toutes ces îles reposent sur un soubassement sédimentaire, reste d'un ancien continent effondré.

« Je ne fais que citer l'analogie des Mollusques actuels de Madère, des Canaries, des Açores et des îles du Cap Vert avec les fossiles du Tertiaire européen ; la présence, dans le Quaternaire de ces îles, de Mollusques aussi caractéristiques de la faune circaméditerranéenne que le *Rumina decollata* L., et la survivance, aux Canaries et aux Açores, de l'*Adiantum reniforme* L., cette fougère aujourd'hui disparue en Europe, mais qu'on retrouve dans le Pliocène du Portugal, pour arriver à quelques faits de zoogéographie particulièrement importants.

« Le plus considérable est fourni par la répartition géographique d'une famille de Mollusques Pulmonés, celle des *Oleacinidae*. Ces animaux, représentés par un assez grand nombre de genres (*Spiraxis*, *Varicella*, *Ferussacia*, *Azeca*, etc.), ne vivent que dans l'Amérique centrale, les Antilles et le bassin méditerranéen (1) ; mais, tandis qu'ils sont représentés en Amérique, comme ils l'étaient dans l'Europe méridionale à l'époque miocène, par des formes de grande taille, ils ne se montrent plus, dans le bassin méditerranéen (et aussi aux Açores, à Madère et aux Canaries), que sous forme de Mollusques de petite taille.

« Deux autres faits du même ordre sont également importants. Le premier est l'existence de 15 espèces de Mollusques marins vivant à la fois dans les Antilles et sur les côtes du Sénégal (2) sans que le transport des embryons puisse être utilement invoqué. Il en est de même en ce qui concerne les Madréporaires de San Thomé étudiés par M. Ch. Gravier. Sur les 6 espèces que comporte cette faunule, une ne vit que dans les récifs de la Floride et 4 n'étaient jusqu'ici connues qu'aux Bermudes. Comme la durée de la vie pélagique des larves de Madréporaires n'est que de quelques jours, il est impossible d'expliquer cette singulière distribution géographique par le jeu des courants marins ».

De ces faits, M. Louis Germain conclut que les Açores, les Canaries, Madère et l'archipel du Cap Vert étaient au-

(1) Les *Oléacinidés* ont été introduits récemment en Nouvelle-Zélande. Il n'y a évidemment pas lieu de tenir compte de cette acclimatation accidentelle.

(2) Ces Mollusques ont été signalés par M. Dautzenberg, d'après les récoltes de MM. Gruvel et Chudeau. Le même auteur indique aussi, comme vivant encore aux environs du cap Blanc, le *Brocchia sulcosa* Brocchi, espèce miocène et pliocène d'Europe, jusqu'ici inconnue à l'état vivant.

trefois réunis et constituaient une aire continentale, reliée à la Mauritanie : l'Atlantide. Partant des environs du Cap Vert, la limite sud de l'Atlantide devait se prolonger par une ligne de rivages jusqu'à un point indéterminé du continent américain, vraisemblablement le Vénézuela.

M. Germain a essayé encore de reconstituer l'histoire de l'Atlantide. Atlantis s'est effondrée beaucoup plus récemment que le continent africano-brésilien, si bien que la formation de l'Océan Atlantique a dû s'effectuer en deux temps : 1° effondrement du continent africano-brésilien ; 2° effondrement de l'Atlantide, celui-ci bien postérieur.

« L'Atlantide, au climat désertique dans ses régions centrale et occidentale (dit M. Louis Germain, qui a pour admettre ce fait des raisons d'ordre zoologique), se morcela tout d'abord du côté des Antilles par un effondrement partiel qui dut créer une large fosse, grossièrement jalonnée par la Floride, les îles Bahama, les grandes et les petites Antilles, ces terres restant à l'ouest de cette fosse.

« Une communication par mer exista dès lors entre les Antilles et les côtes de Guinée, ce qui explique la distribution géographique actuelle des Madréporaires à San-Thomé et aux Bermudes, et l'existence de Mollusques marins, communs aux Antilles et aux côtes du Sénégal.

« Après ce premier effondrement, il subsista, dans l'Atlantique moyen, une aire continentale aux vastes proportions, reliée, d'une part, à la péninsule ibérique et, d'autre part, à la Mauritanie. A une époque relativement récente, et probablement pliocène, ce continent s'abîma dans l'océan en ne laissant émerger qu'une île très vaste qui se dissocia pour donner naissance à l'archipel du Cap Vert, à Madère, aux Canaries et, enfin, aux Açores. C'est la tradition orale de cette dernière phase du morcellement de l'Atlantide que les anciens, et surtout Platon, ont relatée dans leurs écrits ».

M. Louis Germain développera d'ailleurs tous ces points dans un ouvrage qu'il prépare, mais dès maintenant nous pouvons considérer que les mollusques ont réussi où les ruines des temples avaient échoué et que l'existence d'Atlantis est prouvée.

Pouvions-nous la considérer comme certaine avant M. Germain ?

***

Comme probable ; oui. Comme prouvée ; non.

Quelles raisons avions-nous pour croire en l'existence de l'Atlantide ?

En voici plusieurs, présentées sous forme de notes. L'auteur de cet article se proposait d'apporter sa contribution à la question. C'eût été simplement un résumé des travaux

publiés contre et pour l'existence du continent disparu et une discussion des uns par les autres. Mais si la porte est maintenant ouverte, à quoi bon l'enfoncer ?

Telles qu'elles restent, ces notes gardent cependant un intérêt. Peut-être donneront-elles à quelques-uns le goût de certaines lectures. L'histoire, la grande histoire, celle qui compte par continents, par races humaines et par milliers d'années n'a pas d'explication sans les traditions de la préhistoire. Essayer de trouver quelque fondement certain aux plus anciennes légendes ; rencontrer chez les auteurs qui se vouèrent à ces études des lumières inattendues grâce auxquelles des mondes perdus, des peuples dont on ignorait le nom même, apparaissent tout d'un coup, vivant, comme à la clarté d'une gerbe de feu dans une grotte obscure ; découvrir chez une nation américaine éteinte un livre sacré que quelques hommes seulement connaissent, le *Popol-Vuh*, et le juger comparable en beauté aux plus sublimes ; il y a de quoi goûter les plus belles émotions d'une vie humaine. Colomb ne dut pas être plus heureux. Et pourtant il ne s'agit que de lire des livres, imprimés pour la plupart au siècle dernier.

***

Voici donc ces notes :

Les auteurs anciens : Platon. Diodore de Sicile. Sanchoniaton. Homère. Euripide. Apollodore.

Platon : voir le Timée et le Critias. Description de la terre atlantide. Fief de Neptune. Le temple était recouvert d'or, avait des voûtes d'ivoire ciselé, et avait un pavé pavé d'argent et d'orichalque.

Diodore de Sicile : les hommes. Chez eux naquirent les dieux. Uranus fut leur premier roi. Histoire de la dynastie atlante.

Sanchoniaton : version parente de l'histoire primitive d'Atlantide.

Les légendes : M. Edouard Schuré en reprend une partie dans *la Revue bleue* (février 1912) ; il croit pouvoir parler des Toltèques, ce qui paraît hasardeux.

Chez Fabre d'Olivet, Atlante : nom que se donnaient les Sudéens : maître de l'Univers (*Atta*, maître, ancien, père et *lant* : étendue universelle) ; les Keltes les appelaient Pélasks (peaux tannées ou peuples noirs). Opposition des Atlantes Sudéens et des Boréens qui se nommaient Keltes (héros) et que les Atlantes nommaient Scythes (impurs, crachats). Luttes de plusieurs siècles entre les Sudéens envahisseurs et les Boréens qui les refoulent, etc.

Les hypothèses : Bailly (lettres à Voltaire) montrant par le raisonnement que l'Atlantide ne peut être située qu'au

Nord. L'Atlantide n'est pas Ténérife ni les Canaries. Elle ne peut pas être l'Amérique (pays trop beau pour qu'on en émigre — pas de navigation — terre vierge, donc peuple nouveau). Le culte du feu indique une venue du Nord (pyr — fyr — pyramides). Les murailles de Chine indiquent un effort de défense contre le Nord. Témoignage d'Apollodore, qui parle de l'Atlantide des Hyperboréens. Pour Bailly, l'Eridan est la Dwina, et l'Atlantide est Ogygie, qui, dit Plutarque, est éloignée de l'Angleterre vers le couchant d'été (vers le Nord) à la distance de cinq journées de navigation. Atlantis et les trois grandes îles dont il est parlé deviennent l'Islande, le Groenland, le Spitzberg et la Nouvelle Zemble.

Objections. Oui, mais ce n'est plus l'Atlantide et il n'est plus question de cataclysme.

Quelques auteurs modernes : Cox, Gomes, Sabre, Donnelly, Knotel, de Nadaillac, Nicaise, Novo y Colson, Toulouse-Lautrec, Blacket, Gaffarel, Hœrnes, Henri Martin, etc.

Berlioux : démonstration géographique. Atlantis, empire d'Atlas, fils de Poseidon (Platon), fils de Japet, frère de Prométhée (Hésiode). Conquêtes Atlantes : 9.000 ans avant Solon. Tout cela, fiction pour Letronne (1831), mythe pour Martin Humboldt.

Pour Gaffarel la mer des Sargasses reste de continent disparu (je passe les hypothèses ethnographiques). Pour Hérodote et Diodore, la Lybie était au pied de l'Atlas.

Les Egyptiens ne connaissaient que les Lebou (Lybiens) à type européen. Donc Sem et Cham ne vinrent que plus tard.

Le lac Triton : entre l'Ethiopie et l'Atlas, au sud du cap Ghir, au lieu encore indiqué par une vaste dépression. Au sud du Triton, l'île d'Hespérie (île, dans le langage des anciens n'a pas toujours le sens que nous lui donnons). Hercule allait y chercher l'or (c'est le Haut-Sénégal).

En face, sont des îles (le Timée) ; Marcellus, auteur des *Ethiopiques*, précise : sept. Ce sont les Canaries, les sept filles d'Atlas. Puis, une large contrée barre l'horizon (Platon). C'est l'Amérique qu'ont connue les Atlantes. Le port de ceux-ci était Cerné.

La mer atlantique n'est pas l'océan (mer universelle), c'est la mer du pied d'Atlas, où débouchait le canal du Triton.

La Race atlante. C'est la race lybienne, ibère (ibère = basque dit d'Arbois. Discutable). Libyens aux yeux bleus, blonds comme l'Athéné. Conquête des Atlantes au Nord sont certaines.

La croix mexicaine (du dieu de la pluie). Aten (l'Athéné

égyptienne et lybienne) représentée par un soleil dont chaque rayon finit en main tenant la croix ansée.

Les Titans, monothéistes européens, frères des Atlantes lybiens. Leur chef Kronos contre l'oriental Zeus. Prométhée titan arrivant au Caucase et armant les iraniens.

Les Pélasges (Atlantes, cf. Fabre d'O.) d'Europe. Les Danaoi obligés par Danaos de quitter le nom de Pélasges (Euripide, conservé par Strabon) et prenant Troie.

Les Gaulois sortis du sud du Danube.

Les Hyperboréens ou Norskes. Capitale : Lederun (aujourd'hui village de Leire et château de Lethraborg, à 12 ou 15 kilomètres au sud-ouest de Roeskilde (Seeland). Boréadaï, caste religieuse ; bardaï, bardes. Le dieu est celui de la musique. Auteurs : Pythéas, Hécatée d'Abdère.

Partage des régions selon les trois noms donnés aux rivières : elf, aa, strom.

Brasseur de Bourbourg. Le plus intéressant, le plus documenté de ceux qui prirent la question du point de vue américain.

Ses sources : les Katuns ou cartouches des monuments, les livres des tombeaux (codex de Dresde, etc...), l'Histoire des soleils (époques, pralayas). Lire l'admirable livre sacré *Popol-Vuh*, d'une morale cent fois plus noble, plus élevée, plus pure que l'ancien Testament.

Atlas et Atlantide n'ont d'étymologie satisfaisante qu'en nahuatl. De même pour Nil (tranquille). Il y a un Nil en Amérique. En Quichée, le couchant (le Pacifique) se dit Pa-Nile, Région du Nil = du paisible. du pacifique.

Egypte, nul lien avec les populations asiatiques (ni cheval, ni chameau, couleur de la peau, absence de barbe, costume des femmes).

Lettre de Brasseur de Bourbourg à *Léon de Rosny* : Les livres sont de l'histoire (Popol Vuh, manuscrit Troano, codex Chimalpopoca) ; ils contiennent, en langue maya, tous les soulèvements de la terre américaine, l'effondrement de la partie golfe du Mexique-Orénoque dans la direction Afrique-Europe ; ils donnent la date des mouvements volcaniques (9973 av. J. C.). Ils distinguent 2 cataclysmes (comme M. Louis Germain), le 1er à la fin de l'époque glaciaire (8452 av. J. C.) le 2e en 4292.

Lettres de Brasseur de Bourbourg *à M. Maury*. Il retrouve des mots scandinaves et des récits d'invasion du N.-E. (Souvenirs de contrées froides, de brume, etc...).

La Chaîne de ressemblance (Egyptiens, Lybiens, Finnois, Groënland, etc ..). Les noms de peuples homaphones (*Cares*, Cariens, Barbar, Varvar, Berber) Barbaroï, nom d'abord ethnique et précis (Homère) var-var (homme-homme, en touareg) car (caracara, caraïb, carares, etc..., etc...) même

sens en Amérique. La gynécocratie carienne et lybienne commune avec celle des américains cares et nahuatl. Coutumes communes.

Melkart et les dieux macares (dieux des îles-dieux infernaux), Makara des légendes de Guzzurate. Chez les Hindous, on trouve sur des bannières une baleine vaincue (en quiché, macar = monstre marin — ou prostituée, hétaïres sacrées des Carois ; Melkarth dieu des amants).

La deuxième création du monde (la nôtre), faite par Hurakan, le cœur du monde, l'ouragan , le serpent à la tête ornée de plumes. Or, Horus est l'ouragan (Plutarque) et l'uraeus est le serpent, parfois emplumé ; l'épervier d'Horus correspond à l'Ara, l'oiseau royal (soleil),

Réflexion obscure du lecteur qui prit ces notes ; cet Hurakan pourrait être l'électricité. L'éclair est le 1er signe de Hurakan, le second est le sillonnement de l'éclair, le troisième est l'éclair qui frappe et les trois sont le cœur du ciel.

Pan (lingam) et Maïa (yoni) se retrouvent dans Pantecatl (habens sicut Ammon — Ralveretrum erectum in manibus) et Maïa ou Maïaoel.

On retrouve le crocodile image du temps chez les Egyptiens, et les dieux de l'Orcus ; Ehecatl (Mexique), Yk (Yucatan), Eikton (Grèce), Hik (Egypte), l'air, l'esprit. Phtha est le Hun Batz ; Chouen, le Chou-n-aten, etc...

Charnay. Différences entre pyramides égyptiennes et les mexicaines. Celles d'Egypte autour du corps royal, *tombeaux* proportionnés à la vie du roi. Celles du Mexique, *temples* (d'abord simples autels , bâties sur un plan unique, d'un seul jet).

Une civilisation prétoltèque ? Charnay n'en a pas trouvé trace ; et n'a trouvé que peu des traces d'une civilisation pré-incassique.

Le temple de la croix à Palenque (la croix surmontée de l'oiseau symbolique) la croix = dieu de la pluie.

Les Toltèques (se transformaient le crâne pour se rendre terribles) les deux soi-disant Aztecs de Barnum, ressemblance fortuite avec les profils de Palenque, qui ne sont pas aztèques).

A Palenque, têtes monstrueuses de divinités indiennes.

Charnay (autre livre) ; 3 centres civilisateurs, le premier au Mexique, le 2e en Amérique centrale, le 3e au Pérou et en Equateur.

L'arbre de la vallée d'Oaxaca, à Santa Maria del Tule, arbre cultivé de 10 pieds de diamètre, prouve l'existence d'hommes civilisés, il y a 3000 ans, dit Charnay.

Le parallélipède principe des ruines de Mitla (civilisation zapotèque — du 6e siècle au 8e) et du grand palais

d'Uxmal (12 portes au soubassement, des grecques très régulières à la frise). (Cf. Seler : Wandmalerein von Mitla). Dates indiquées par les carrés avec les figures et les ronds.

A la conception lybienne et égyptienne, Charnay oppose celle de l'Extrême-Orient comme influence. Il est adversaire de l'Atlantide. Les civilisations américaines sont relativement modernes et toltèques (Stephens, Humboldt, etc.).

La tradition de la race nahua donne une origine asiatique.

Les civilisateurs ne sont pas autochtones (*mais qui prouve qu'ils n'amènent pas une deuxième civilisation, la première ayant disparu ?*).

Influences des tribus des Antilles, de la race polynésienne, de nombre de familles asiatiques.

L'Extrême-Orient au Mexique :

Japon : souvenirs architectoniques — ornements de papiers muticolores dans les cérémonies — ex-voto de cheveux, de papier, de chiffons — comparaison entre l'architecture d'un temple bouddhique japonais et celle du temple de Palenque.

Chine : flammes sur les tentures — grandes figures décoratives des monuments yucatèques.

Malaisie : en nahua, marché se dit tianquiz, chez les Soulouans (Philippines) : tianggy.

Un peuple d'Amérique centrale : les Lacandons. En Indo-Chine, il y a des anthropophages, les Lah-Canh-Dong.

Instincts constructeurs : les Cambodgiens, sur pilotis ; les toltecs, sur pyramides. Les monuments Khmers, sur des terrasses en retrait, comparables à ceux du Mexique. Ornementation commune : la figure humaine grossière, le reste, soigné. De même, les briques recouvertes de ciment, le modelage en stuc, les planchers, les cours et les routes en ciment, les voûtes en encorbellement, sont communs à Java, au Cambodge, au Mexique.

Les vêtements : le patoi laotien et le maxtli toltèque, la ceinture aux bouts tombants qu'on retrouve dans les sculptures d'Angkor et de Chichen-Itza (Yucatan).

La féodalité est commune aux malais et aux toltèques. Elle n'appartient pas aux Peaux-Rouges. La culture en commun (toltèques et malais).

Deux langues et deux écritures, celle des grands et l'usuelle (comme au Cambodge).

Les nonnes et les couvents bouddhiques ont eu des analogues. Culte du naga ou serpent (Java, Cambodge, Inde, Chine, Grèce, Japon) ; le serpent emplumé toltèque, dieu de la sagesse.

Autres analogies : culte de la croix (Grèce, swastika hin-

dou) poteries et bijoux de l'âge du bronze, dieu de la pluie et de l'orage au Mexique, chez les Russes et autres Slaves.

Charnay discute l'ancienneté de la civilisation mexicaine, accuse Waldeck d'avoir dessiné à Palenque des éléphants sur des bas-reliefs pour faire croire à l'antiquité. Imposture, dit-il. Il discute l'antiquité des arbres poussés dans les temples : Larainzar compte dans une coupe d'arbre un cercle par année. Il faut compter un cercle par mois. Il prouve que la civilisation yucatèque vient de la toltèque.

Autres notes. L'argument de la mer des Sargasses. Communication de M. Rivet à l'Académie des Sciences le 30 mars 1908 :

« M. Rivet a procédé à l'étude d'une série de crânes recueillis par lui au lieu dit Paltacalo, non loin de la rive gauche du fleuve Jubones, qui, issu de la Cordillière, se jette dans le Pacifique au sud de Guayaquil. Ces crânes, au nombre de 138, présentent une ressemblance remarquable avec ceux de Lagoa Santa.

« De leur étude, il semble dès à présent prouvé à M. Rivet que la race brésilienne primitive a eu des représentants en Equateur, le long du Pacifique.

« Ce fait, note l'auteur de la communication, constitue un nouvel et capital argument en faveur de l'existence d'une race paléaméricaine, substratum ethnique de toute la population indigène de l'Amérique du Sud, modifié ou absorbé, suivant les régions, du fait du croisement avec d'autres races dont l'avenir révélera, suivant toute vraisemblance, les caractères essentiels ».

Remarque curieuse : identité entre un dessin mexicain (manuscrit du Vatican) et d'autres européens, dont un de Michel-Ange. Un homme nu, les bras en croix, les jambes écartées. Un serpent dressé pour lui mordre le sexe. Les figures explicatives donneraient peut-être le sens du dessin de Michel-Ange (Dans un autre dessin mexicain, on voit le serpent sortir du méat).

Kingsborough, précieux pour ses reproductions.

Pour lui le principe du monument semble être une surélévation contre les fauves et peut-être les hommes (les grands degrés qui se défendent d'en haut et l'escalier très raide).

Sur une pierre mexicaine, une coiffure égyptienne. Ressemblance du calendrier mexicain avec le copte (qui est dérivé du vieil égyptien).

Mêmes légendes que nous. Exemple, l'histoire de Noé. Chez ceux du Mechoacan, Tezpi, embarqué sur son acatli (maison-eau) envoie, au lieu du corbeau et de la colombe, le vautour et le colibri. Il débarque au mont de Colhuacan

(de Humboldt). Tour de Babel, etc... A toutes les lignes du codex telleriano-remensis, du codex vaticanus, Kingsborough trouve des traditions juives, des coutumes, des rites ; il en remplit un volume. De ces faits, les jésuites ont conclu à une colonisation judaïque au temps de l'Exode.

Les prêtres Xèques masques comme les Egyptiens en Bochica (Osiris à 3 visages, trinité), en Chia (Isis, sa femme).

Le costume, les sandales, les serpents ornements royaux rappellent l'Egypte.

Kingsborough admet que l'Amérique était connue des anciens, il admet une colonie européenne relativement récente et une expédition carthaginoise (Diodore de Sicile) dans une île très fertile, très grande. Pour lui encore, le souvenir d'une expédition européenne de suite après le christianisme subsiste. (Les Indiens Yaquis sont des Norses).

La conquête du Mexique par les Chichimèques sous l'empereur Xolotl, contée par Ixfilxochitl ne remonte pas à plus de 900 et s'arrête en 1427. Les invasions des Toltèques vers 661.

Goupil. Le Swastika et le Taï Kih, grand suprême père de Yang et de Yin, se retrouvent. Le pied de Bouddah et celui de Tezcatlipoca. Costumes militaires de Chine et de Japon. La cangue et le cepi. Le zodiaque mexicain est le même que le tartare-mandchou.

Le rôle des couleurs dans les hiéroplyphes phonétiques. La caricature anticléricale contre les missionnaires (Dresde, Musée Borgia, Collège de la propagande).

Un dessin : la femme et l'homme nus dans une grotte ; autour d'eux, oiseaux et singes. Au haut, penché sur eux, un chef (dieu).

Les dessins montrent deux races : une noire (chef en manteau blanc aux croix rouges, peut-être un missionnaire) et une plus claire (notables vêtus de péplums blancs bordés de rouge, chef portant culotte courte).

Humboldt : Les quatre soleils ou les quatre destructeurs du monde. La femme au serpent : Cihuacohuatl (ou Quilaztli ou Tonacacihua = femme de notre chair), femme de Tonaca teuctli (l'Adam).

Plus d'hindou que d'Egyptien.

Mais malgré les rapports entre mexicains et tartares, Humboldt conclut : « Je crois reconnaître dans la mythologie des Américains, dans le style de leurs peintures, dans leurs langues, et surtout dans leur conformation extérieure, les descendants d'une race d'hommes qui, séparée de bonne heure du reste de l'espèce humaine, a suivi, pen-

dant une longue série de siècles, une route particulière dans le développement de ses facultés et dans la tendance vers la civilisation ».

Antiquités Mexicaines d'Alex. Lenoir, Barodère, des expéditions du capitaine Dupaix.

Symboles les plus fréquents : cercles, *serpents*, *croix* (les souterrains des tertres sont en +), langues bifurquées, *ancres*, pains, *cônes*, tours à 3, 7, 8 étages. Personnages les jambes en position bouddhique. Aztèques ayant comme signes de pouvoir un soleil sur la poitrine et un sceptre contourné figurant un serpent à la langue en fleur de lys et à la queue fourchue, etc...

⁂

Etc... Arrêtons ces notes. Elles tendaient, dans l'esprit de l'auteur de cet article, à assembler les meilleures preuves de l'existence de l'Atlantide. La preuve absolue était difficile ; la destruction des documents mexicains par les Espagnols en était une des raisons.

On pouvait cependant admettre : 1° l'Atlantide ; 2° Une seconde civilisation contemporaine de notre moyen âge. Il n'y avait pour la thèse aucun inconvénient à ce que *celle-là* fût d'origine extrême-orientale.

Aujourd'hui donc, la question est tranchée. Un savant a fait la preuve avec ses petits coquillages. Qu'il soit béni.

Les esprits curieux n'en seront que plus à l'aise pour méditer sur le « Nouveau continent », et pour tirer de leurs méditations d'autres méditations sur l'origine lointaine des peuples de « l'Ancien continent ». Ils goûteront là des joies sublimes. Ils en viendront un jour à penser, devant quelque étrangeté étymologique, que tel mot que chacun prononce tient peut-être la clef de l'histoire du monde.

Alors, ayant seulement reculé l'horizon mystérieux, ils penseront qu'ils sont incapables d'aller plus loin. L'orgueil et l'humilité se sont toujours trouvés compagnons chez les gens adonnés à certaines recherches.

FERNAND DIVOIRE.

Impressions d'Irlande

Ecoute, étranger, ami plutôt, toi qui dès tes premiers pas sur l'antique terre des Celtes cherche, à retouver la vieille âme éparse toujours vivante, immortelle! Ecoute pélerin qui cherche le chemin par où passa la pauvre vieille femme, suis les conseils d'un pauvre voyageur, qui après tant d'efforts et de peines, a passé le seuil de la vieille maison et qui, émerveillé, a trouvé rêvant à ses souvenirs et souriant à la vie Cathleen ni Hooliban, la princesse rayonnante de jeunesse et de beauté.

Toi qui erres dans Baile Atha Cliath, dans Dublin comme l'appelle le conquérant, fuis ces grandes rues monotones, noires et froides, fuis ces bureaux, ces boutiques, tout ce commerce, tout cet étalage de luxe et de confort des Saxons. Et si les quartiers misérables, tombant en ruines, t'attristent et te désespèrent, ne leur demande pas leurs secrets et leur enseignement, mais regarde un peu le ciel et tandis que dans le brouillard qui s'éclaircit un pâle soleil apparaît, hostie blanche, presque surnaturelle, regarde le clocher pointu qui dans un élan d'amour se tend vers lui tout entier. Voyageur qui cherche à connaître l'âme de l'Irlande, toujours vivante, ses églises, toutes, quelles qu'elles soient te révéleront une part du secret mystère. Et cependant laisse de côté pour l'instant St-Patrick et Christ-Church. Leur style bizarre, composite raconte bien des efforts, bien des luttes dans le passé. Mais la bible froide qui trône à la place où tremblait la petite lueur de vie et de lumière a chassé l'âme celtique, elle a fui ces nefs désertes qu'elle hante parfois encore et semble s'être réfugiée dans ces vieilles maisons qui, chancelantes, s'appuient les unes aux autres, se raccrochent avec effort à la pente de la colline, comme si elles résistaient à la poussée des quartiers neufs du vainqueur qui sournoisement voudrait les précipiter dans les eaux fangeuses de la Liffey. Fuis encore davantage la cathédrale catholique, pauvre bâtiment énorme, lourd, sans style, empâté de colonnes abî-

mées par des badigeonnages bruns, verts, jaunes, tu croirais voir là le présent et ce serait encore plus lamentable que la détresse du passé.

Va, quitte ce centre de la vieille cité où l'on souffre. Pourtant arrête-toi un instant devant cette petite église roide et sévère. Regarde son portail étroit à la ligne pure et harmonieuse, comme deux longues mains à demi jointes, pour la prière. Elle est isolée et toutes les maisons qui l'entourent lui sont étrangères ; elles les ignore. On l'a fermée, le culte s'est enfui de son pauvre corps. Les vitraux sont des orbites sans regard. Elle rêve, elle rêve tout haut ; pèlerin passe ton chemin. Mais voici que tu t'égares, les belles avenues larges qui conduisent à la baie riante de Killiney te tentent, tu cherches l'espoir, la confiance dans le présent et la joie, dans l'avenir, dans ces quartiers heureux. Tu t'es trompé pèlerin, mais continue cependant. Tiens, là, sur son chemin, au milieu d'un grand espace de gazon et de bouquets d'arbres, vois-tu cette église paisible et tranquille. Elle a l'air sérieux et modeste : ses pierres sont solides, elle est ramassée sur elle même, elle ne cherche pas à atteindre le ciel.

Son clocher est une bonne grosse tour qui porte une espèce de couronne sur la tête et qui dit l'heure aux passants. Elle a des ogives et des vitraux parce que cela est convenable. Les abords sont propres, nets, elle est éclairée à l'électricité C'est une église pour bourgeois cossus qui aiment leurs aises. Mais écoute un peu ce que les cloches commencent à raconter aux quelques passants attardés dans ces parages ! Quel bruit elles font. Avec quel entrain elles gesticulent et elles sonnent. Elles sont contentes, ces cloches, leur son paraît neuf et solide. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont rien vu ni rien senti, mais il n'importe ; elles sont honnêtes et elles sont en liesse. Elles dansent la gigue, bien régulièrement et bien vite, et te voilà, aussi, ami voyageur, qui à ce charivari est pris d'une irrésistible envie de danser dans la rue, en chantant les belles paroles d'usage, « My old dog bits your cat's tail off », et je suis sûr que les petits anges, bien à l'aise dans ce bon clocner bourgeois dansent éperdument la gigue nationale sous l'œil bienveillant de St-Patrick. Elles ont fait leurs études, ces cloches, je suppose, elles semblent être musiciennes. L'une d'entre elles sonne lentement, avec mesure. Mais la voici qui à son tour est entraînée, elle badine, fait des fioritures, s'arrête, laisse passer un temps, puis repart à toute vitesse, rattrapant le mouvement et toute fière de montrer sa science.

Les petites s'emballent et dansent toujours. Elles entraînent leur sœur et les voici, dansant à toute volée, on se

heurte, on s'essouffle, un pas ci, un pas là, quelques tours quelques coups et c'est fini. Les petits anges bleus filent vers le ciel tandis que les cloches font dodo, bercées par le bon saint-Patrick.

Et tu souris, voyageur ! Ragaillardi soudain tu continues ton chemin d'un pas plus leste. Les dernières mesures de la gigue celtique bourdonnent encore à tes oreilles. Le passé t'apparaît tout autre maintenant, qu'est donc devenue cette âme si belle, si confiante, toujours gaie, sachant que les épreuves de plusieurs siècles n'enlèveront rien à sa jeunesse et à sa vigueur. Tu le sais maintenant. Tu as dépouillé tes vieilles idées. Ce n'est plus la pauvre vieille femme, pleurant les dernières larmes de son corps sur son foyer en ruines que tu cherches. Là-bas, sur les collines au nord de la vieille cité, entre Glasnein où repose O'Connel et Clontarf où Bria Boru jeta à la mer les Danois vivent des petites maisons tranquilles, actives cependant. C'est là qu'habite Kathleenni Hoolihan et c'est dans cette église blanche, sur la hauteur où souffle toujours le vent, le vent d'espérance, au-dessus de la ville, loin d'elle, au milieu des humbles maisonnettes et si près de Dieu, c'est dans cette église là que vient prier Kathleen. Et maintenant, ami pélerin, ouvre ton manteau à la brise de l'Ouest, monte vers la colline, tu peux t'arrêter au seuil de l'église blanche.

Jean Malye.

Les Grèves et la Pensée contemporaine

On a souvent constaté que les faits sont longtemps réfractaires à la réalisation des conceptions nouvelles quelles qu'elles soient ; s'il est un domaine où cet obstacle est particulièrement résistant, c'est celui des nouvelles conceptions sociales et de leur réalisation juridique. Au XVIII[e] siècle, les doctrines de l'école économique libérale avaient depuis longtemps pénétré la pensée d'alors, quand la Révolution les fit entrer définitivement dans la période d'application pratique ; de même, aujourd'hui, la conception individualiste, chère à l'économie libérale, perd chaque jour du terrain, et la pensée contemporaine se place de plus en plus au point de vue des rapports collectifs, et cependant, nous sommes, peut-être, encore loin du moment où le droit positif entrera hardiment dans cette carrière nouvelle pour lui.

Rien n'est plus précieux, pour mettre en lumière l'évolution des idées sociales que les enquêtes comme celle que vient de faire M. François Latour (1) ; bien que le questionnaire primitif ne parlât que d'une réglementation de la déclaration de grève, de la procédure et des sanctions qui devraient l'accompagner, la plupart des correspondants se sont trouvés dans l'heureuse nécessité, pour motiver leur opinion, de s'étendre, assez longuement, sur leur manière d'envisager la question sociale.

Il s'agit, en effet, de savoir si l'on considère la grève comme un fait de guerre de classe, comme la mise en œuvre d'un droit collectif différent des droits individuels de chaque ouvrier, ou, au contraire, si l'on ne voit dans la grève que la rupture d'un plus ou moins grand nombre de contrats individuels,

Sans examiner le point de vue juridique, il semble que, dans la réalité des faits, c'est la première conception qui est la plus adéquate à la vie sociale actuelle. Que la guerre

(1 François Latour. Les Grèves et leur réglementation. L'enquête sociale, Préface de P. Imbart de la Tour, membre de l'Institut. (Editions du *Bulletin de la Semaine,* 37 Rue de l'Abbé-Grégoire Paris.)

de classe soit un fait, bien peu le nieront, et nul ne le déplorera plus que nous ; qu'un droit collectif soit en formation dans l'esprit et la pensée contemporaine, droit collectif qui fera peu à peu de la guerre de sauvages qu'est actuellement la guerre de classes, une lutte de droits et d'intérêts, où la justice aura une influence prépondérante, voilà ce que nous croyons, voilà ce que nient et repoussent les tenants des doctrines individualistes et libérales.

Dans la préface, M. Imbart de la Tour oppose très nettement ces deux conceptions : « L'ouvrier, dit-il, regarde toujours la grève comme un devoir, dès qu'il s'agit de conquérir ou de résister, de relever le taux de ses salaires ou les conditions de son travail. Nous aurons beau tenter de le convaincre que la grève est une rupture du contrat et l'expose à perdre sa place : il la conçoit au contraire, comme une révision du contrat, révision dont il ne peut être victime ; que la liberté de travailler est aussi absolue que celle de ne rien faire : il n'admet point que l'intérêt d'un seul puisse brimer et primer celui de tous ; que la concurrence mondiale pousse sans cesse à accroître le produit et à diminuer le salaire : il n'entend point régler ses forces sur la production, mais la production sur ses forces ; qu'il ne saurait y avoir de droit collectif, là où n'existe point de marché colleetif : le simple fait du travail en commun crée, à ses yeux, la collectivité du droit... Voilà donc tout un ordre nouveau de sentiments, d'intérêts et d'usages qui se fait place dans la vie sociale. »

M. Raymond Saleilles, le regretté professeur de la Faculté de Paris, est certainement l'un de ceux qui a vu le plus clairement comment la question se posait ; la grève, dit-il, a cessé d'être défendue, mais n'a point été organisée ; dans l'état présent du droit, il est difficile de contester l'application du droit commun à la grève, et de ne point la considérer comme une rupture du contrat. « Mais autant dire, j'en conviens tout le premier, que la grève va fonctionner à rebours, autrement dit qu'elle n'est plus capable de remplir la fonction économique et sociale qu'elle est appelée à jouer. » D'où la nécessité d'organiser la grève.

Cette nécessité, la grosse majorité des personnalités interrogées la constate comme M. Saleilles ; les méthodes diffèrent : la plupart, cependant, s'accordent pour préconiser une tentative de conciliation obligatoire et préalable, saisissant l'opinion publique et la faisant juge du débat.

Quelques-uns vont plus loin : le vote de la grève par la majorité de la profession intéressée leur semble possible et souhaitable.

Remarquons que parmi ceux qui réclament l'extension de la tentative de conciliation instituée par la loi de 1892,

à côté d'économistes, de sociologues et d'hommes politiques, nous trouvons un patron, M. Auguste Isaac, Président honoraire de la chambre de Commerce de Lyon ; le fait est d'autant plus intéressant que trois patrons seulement ont répondu à l'enquête. Les deux autres, d'ailleurs, MM. Louis Deschamps, administrateur délégué des établissements de la Motte, et Léon Harmel, l'industriel du Val-des-Bois, bien connu dans les milieux sociaux pour son usine modèle, ne sont pas hostiles, bien au contraire, à un droit collectif, à une forte organisation du prolétariat, et à tous les remèdes capables de prévenir les conflits économiques et sociaux.

Citons, parmi les partisans de l'organisation de la grève : MM. le comte de Mun, l'Abbé Lemire, l'Abbé Naudet, Millerand, Fleury-Ravarin, Lefas, Charles Gide, G. Bry, Louis Rolland, Jacques Debout, le Dr Desormeaux, le marquis de la Tour du Pin La Charce, Baconnier, Ch. de Ponthière, le professeur John Bates Clark ; ces noms, pris au hasard, montrent bien le progrès des idées sociales dans les différents milieux, dans différents partis, en France, en Belgique, aux Etats-Unis.

En face de cette majorité dont nous venons de citer quelques noms, nous trouvons les partisans du statu quo, se déclarant satisfaits de l'état anarchique et inorganique où se trouvent actuellement le droit de grève, et le régime du travail en général ; M. Paul Leroy-Beaulieu, toujours fidèle à la vieille école libérale que son talent ne parvient pas à rajeunir, et que l'on ne retrouvera bientôt plus que parmi les fossiles du Museum, semble fort effrayé de l'idée même qui lui est soumise ; il y voit toutes sortes de maux et veut rester fidèle à ce principe : « Ce qui est permis à l'un est permis à tous ; ce qui est défendu à l'un est défendu à tous. »

Nous croyons que l'esprit moderne se détourne de plus en plus de ces doctrines ; une expérience d'un siècle a montré la noscivité du fameux « laissez faire ». A la place des merveilles que devaient réaliser les « harmonies économiques » abandonnées librement à elles-mêmes, des ruines se sont accumulées ; et chaque jour davantage, on sent le besoin d'organiser à nouveau le travail. Voilà pourquoi la majorité des personnalités interrogées par M. François Latour ne voient plus dans la grève, comme il le dit lui-même, « une matière de droit civil », mais une matière de « droit public » de « droit collectif et social ».

Encore une fois nous félicitons de son initiative, le rédacteur du *Bulletin de la Semaine* ; il est utile de jeter la sonde, de temps à autre, pour mesurer les progrès accomplis, et savoir quelle tâche nous appelle.

Carl de Crisenoy.

Les prétendues « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise »

Réponse à M. l'Abbé Emmanuel Barbier

(*Suite*)

CONCLUSION

Nous voici arrivé au terme de notre *Scorpiaque*, c'est-à-dire de notre antidote contre la morsure du scorpion (1). Nous avons surabondamment prouvé l'ignorance de notre adversaire, nous avons dévoilé quelles étaient les véritables raisons qui l'avaient poussé au crime de la calomnie, nous avons analysé la bassesse de ses procédés. Et cependant, nous n'avons pas la vanité de croire que la réfutation de ses erreurs scientifiques et de ses affirmations audacieuses produise un changement d'opinion, soit chez lui, soit chez ses complices. Ce serait supposer, une noblesse de sentiments que ne peuvent pas avoir des individus qui, par motifs politiques osent TRAHIR L'EGLISE. Car, c'est trahir l'Eglise que de lui révéler d'imaginaires complots et de fabuleuses compromissions pour avoir ensuite le cabotinage de jouer le rôle de chevaliers sauveurs.

Le 17 février 1853, l'archevêque de Paris, en condamnant l'*Univers*, disait : « Ils outragent les prêtres et les évêques sous prétexte de venger le St-Siège ». La tradition de l'outrage et de la calomnie a trouvé des héritiers en la

(1) Tertullien a écrit un ouvrage de ce titre. (Avis pour ceux qui, troublés par ce mot peu employé vulgairement, penseraient qu'ils cache un mystère maçonnique).

personne de M. l'abbé Barbier, en celle de ses compères, et, sous prétexte de pure orthodoxie, les uns et les autres jettent le soupçon sur des gens et des doctrines en les qualifiant témérairement, et se moquent de l'opprobre qui s'est attaché désormais à leur nom.

Sachant bien que les esclaves des passions politiques ne veulent et ne peuvent pas convenir de leurs errements, il eût été sans doute plus logique de mépriser de répugnantes agressions. Ecrire cette risposte était pourtant nécessaire. C'est pour l'opinion publique que nous devons consigner quelques mots sur la forme donnée à notre réponse à M. Barbier.

Affirmer gravement, tout au moins en apparence, l'identité du programme des *Entretiens Idéalistes* et de la Franc-maçonnerie est tellement bouffon aux yeux des gens bien informés que notre réfutation devait avoir une forme mi-plaisante mi-sérieuse. Si le monde était plus au courant des plus divers mouvements qui s'entrecroisent dans la pensée contemporaine, les déclarations du Engelhart français, M. l'abbé Barbier, n'eussent mérité que le rire, comme son ignorance ne mérite que le dédain.

Voyez comme notre adversaire a tort de nous reprocher nos efforts pour montrer l'orthodoxie catholique de la cabale judaïque. Notre maître en cette matière est surtout l'auteur de l'*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, le cabaliste Drach, rabbin converti et nommé chevalier romain, bibliothécaire de la congrégation romaine de la Propagande. Les ouvrages de ce savant ont tous été revus par plusieurs censeurs romains, sans exclure de cet examen son édition de la Bible dite de Vence. La dissertation intitulé : *La très sainte et immaculée Vierge, mère de Dieu*, reproduite dans l'*Harmonie*, a été imprimée par ordre du Pape à l'imprimerie de la Propagande. Les plus grands théologiens, encore une fois, ont approuvé les œuvres de Drach. Il n'y a pas que ses livres qui ont été l'occasion d'être louangés par les sommités ecclésiastiques ; mais ses articles eux-mêmes, qui ont paru dans les *Annales de philosophie chrétienne* n'ont été acceptés par leur prudent direc-

teur, A. Bonnetty, qu'après la permission de reviseurs toujours plus romains les uns que les autres. Bien plus, les opuscules de ce cabaliste ont été recommandés et propagés par des autorités encore romaines, exemple : Mgr Pierre Lacroix, camérier secret de Pie IX, protonotaire apostolique. Nous possédons un exemplaire de la *Cabale des Hébreux* de Drach, envoyé de Rome par ce Mgr Lacroix aux Dominicains de Paris. Cet ouvrage revêtu de la haute approbation du Jésuite Perrone passa dans la bibliothèque d'une grande institution catholique de Paris, puis fut vendu aux libraires (1910). Personne n'avait eu la curiosité depuis 1864 d'en couper les pages !

On pourrait donc excuser M. l'abbé E. Barbier d'être aussi nul en érudition qu'il l'est, puisqu'il suit avec une docilité, digne d'une bonne cause, une tradition d'ignorance et d'insanité. Nous nous sommes plaint dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, septembre 1911, que le clergé et les catholiques en général préférassent, sur la valeur de la Cabale, l'avis des Juifs les plus rationalistes, de ceux qui religieusement sont des Juifs apostats, aux opinions les plus officiellement catholiques. Or, Drach dit en propres termes: « à moins de faire violence au texte des précieux morceaux qui nous restent de la Cabale ancienne, il faut convenir que le dogme chrétien y est professé aussi nettement que dans les livres des Pères de l'Eglise. »

Comment se fait il que nous ayons été coupables d' « audace hypocrite » comme s'exprime M. Barbier, en suivant de telles autorités ? Nous ne le comprendrons jamais, sinon en admettant, et nous le répétons, une ignorance chez notre adversaire, qui est un scandale et qui restera proverbiale. Ce M. Barbier a du vraiment étudier le dictionnaire des Jésuites de Trévoux où l'on peut lire que le rabbin Joseph ben Ascher était surnommé *Arbah Turim*, ce qui reviendrait à dire : Moïse surnommé *Pentateuque*. Notre censeur est de cette force. Il l'a prouvé.

D'avoir admis une gnose, un ésotérisme dans le christianisme nous a été également reproché. Aux yeux de M. Barbier, il y a incompatibilité de la foi à l'ésotérisme

avec la foi catholique (p. 645 de son réquisitoire). Lorsque nous lisons dans Saint Jean Chrysostôme ; « Je voudrais parler ouvertement, mais je n'ose à cause de ceux qui ne sont pas initiés. Ces personnes nous rendent les explications plus difficiles, en nous contraignant, ou de parler obscurément ou de découvrir les choses secrètes ; et pourtant je m'efforcerai de m'expliquer autant que possible en termes couverts et voilés » (homél. 40e) ; lorsqu'on lit dans St Ambroise (1) : « c'est pécher contre Dieu que de livrer à ceux qui n'en sont pas dignes les mystères que l'on nous a confiés. Il y a donc danger, non seulement à divulguer le mensonge, mais même à propager la vérité, si on la confie à ceux auxquels on ne doit pas la révéler » ; lorsque nous lisons de telles phrases, et l'on nous dispensera de multiplier les textes, il est bien excusable sans être taxé de « supercherie sacrilège » de croire à un enseignement secret à une gnose et nous ne voyons pas, au nom de la science, qu'il soit préférable de partager sur la question de la loi de l'arcane qui est ici en cause les opinions protestantes. Volontairement nous n'avons pas reproduit des textes pris chez les Pères Alexandrins, mais chez de très officiels Pères de l'Eglise.

Nous avons aussi parlé, il est vrai d'un « ésotérisme conceptuel ». Mais par là nous aurions été d'accord avec Mgr d'Hulst que M. Barbier nous oppose, car nous entendons par ce mot ce que l'ancien recteur de l'Institut catholique appelle « une intelligence plus profonde des formules de la foi » et qu'il admet sous le nom d' « ésotérisme orthodoxe ». M. l'abbé E. Barbier n'en impose qu'à plus ignare que lui.

Où cet homme n'a pas voulu savoir lire, c'est lorsqu'il déclare que nous ne tenons pas compte de l'autorité. Voici sa phrase : « le lecteur aura constaté la complète omission des règles et des principes selon lesquels s'interprètent l'allégorie et la mystique religieuses, et le silence sur l'autorité qui doit présider à l'observation de ces règles », (p. 655 de son pamphlet). Le lecteur le constate chez M. Barbier, mais nullement dans nos écrits. En effet nous

(1) Sur le ps. 118.

nous sommes appliqué à montrer que l'école néoplatonicienne entre autres, était fautive de ce côté (Voir 1re *Mystagogique*, passim). Un homme ingénu aurait même constaté, par cette critique, notre mentalité catholique.

Lorsque notre adversaire nous accuse d'hypocrisie, on voit que chacun comprend la rectitude à sa manière. Nous préférons encore la nôtre. De plus, si nous ne tenions pas compte de l'autorité, nous ne nous serions guère soucié de mettre en tête de nos « Mystagogiques » que l'auteur de cette publication se soumettait, en cas d'erreur, à l'autorité pourvu qu'elle fût légitime. Notons pour mémoire que notre collaborateur et ami, M. Joseph Serre, a publié ses ouvrages avec un *imprimatur* qu'aurait bien désiré notre censeur intempérant.

C'est qu'en effet, nous sommes, avant tout des modestes. Cette affirmation peut choquer un impertinent qui déclare que nous avons des prétentions en Cabale et en théologie (p. 646 de son libelle). Néanmoins, étudier des sciences, affirmer les convictions qui résultent de labeurs consciencieux, ne prouve pas qu'on soit frappé de mégalomanie, à l'instar, de notre adversaire dont les critiques ont atteint un nombre prodigieux de gens éminents depuis Léon XIII jusqu'à M. de Mun en passant par l'archevêque de Paris.

Aussi, révélerons-nous que, plus particulièrement, la forme mal intentionnée du réquisitoire de M. l'abbé E. Barbier nous a profondément affecté. Si poussé par le seul amour de la Vérité, un adversaire de nos doctrines s'était présenté, nous aurions opposé nos raisons aux siennes, quitte même à être convaincu de nos torts ou erreurs, persuadé que nous sommes de n'être pas aussi infaillible que le Zoïle de Léon XIII, M. Barbier. Le ton de notre réplique, si quelques qersonnes s'étaient offusquées de quelques expressions cavalières à l'égard d'un prêtre, s'explique, dirons-nous, par le ton de l'attaque.

Si l'on rencontre en plein jour un gentleman, qui vous demande si votre opinion est favorable ou non à l'hypothèse du vol de la Joconde, on se plaît à lui répondre en souriant aimablement. Si l'on rencontre un inspiré qui vous interroge si Madame la duchesse de Rohan protège les

Poètes, on se plait encore à sourire. Mais si l'on se heurte à minuit avec un escarpe qui, impérativement, exige une allumette en dissimulant un os de mouton, l'attitude à prendre n'est pas la même que dans les autres cas.

Or, nous n'avons pas le fétichisme des formes extérieures. Comme le dit le onze mille six cent soixante dix-neuvième vers du poème gallican, le *Roman de la Rose*, qui démasqua l'hypocrisie de son temps et de tous les temps : la robe ne fait pas le moine. M. l'abbé Barbier se prétend le zélé champion de l'orthodoxie et de la discipline ultramontaines. Il ne devait pas contredire ses affirmations par ses actes et par l'oubli des règles les plus élémentaires de cette discipline. L'Eglise émet dans sa jurisprudence ce premier principe : *De internis non judicat Ecclesia*. M. Barbier s'est empressé de nous qualifier sous le rapport de la conscience.

Un officier qui meurt sur le champ de bataille et celui qui vend son pays n'ont pas droit aux mêmes honneurs, de même pour le prêtre, on acclame celui qui est saint tandis que celui qui tache cyniquement la réputation de son prochain s'attire la rigueur des jugements.

Certes ! Nous n'avons cru devoir répondre sur tous les points où notre contradicteur nous a incriminé. Il y a du reste des critiques si lamentablement absurdes que la réplique ne demande que des épithètes interjectives, celles qu'on ne prononce qu'en soi-même.

Toutefois, le lecteur nous excusera si nous appelons encore son attention sur les critiques de notre antagoniste et sur le parti qu'il cherche à en tirer. Nous avons admis dans nos écrits la division ternaire, corps, âme et esprit pour l'homme. M. Barbier alors trouve ici une relation commune entre cette théorie et le gnosticisme, puis l'occultisme, (p. 653 de son élucubration). Nous n'oserons pas rappeler aux personnes qui ont bien voulu nous suivre que l'Ecriture parle formellement de l'esprit de l'âme et du corps (St Paul : I, Thess., 5, 23. Hebr., 4, 12).

Les gens qui ont d'autres soucis que les élections pourront consulter le Dictionnaire de théologie catholique de Goschler sur cette question. Ils verront que la division ter-

naire, adoptée par St Paul et par les Pères, nommés pour ce fait « trichotomistes », n'a aucun caractère maçonnique, comme se le figure M. l'abbé E. Barbier.

Mais encore : « S'il est un axiome en théosophie, c'est que l'Initiation est en soi-même », avons-nous écrit. M. E. Barbier qui bourdonne, comme une guêpe délirante, dans le champ de la critique, a médit de cette déclaration. Nous n'avons fait ici que de suivre l'autorité de St-Augustin que nous citerons préférablement pour qu'on ne nous reproche point de solliciter les textes évangéliques.

Car l'évêque l'Hippone enseigne : « Ne pensez pas que l'homme apprenne quelque chose de l'homme. Nous pouvons avertir, par le bruit de notre parole ; s'il n'est pas à l'intérieur celui qui instruit, vain est notre bruit ». (1)

Puis, ce Père dit aussi : « Pour les choses que nous comprenons, nous consultons la vérité qui préside intérieurement à notre esprit et non celui qui parle à l'extérieur, ses paroles nous avertissent peut-être de la consulter ». (2).

Comme de si précieux textes seraient profitables à M. Barbier qui connaît mieux les écrivains politiques que les saints auteurs, nous citerons enfin cette phrase : « Ne sortez pas de vous-même, rentrez en vous-même, la vérité habite dans l'homme intérieur. » (3)

Nous insisterons aussi sur le reproche immérité que fait M. E. Barbier sur la philosophie de Joseph Serre. S'il est vrai que cet écrivain doive être rangé parmi les hérétiques sous prétexte que, pour cette classe de doctrinaires, la vérité est « l'équilibre entre deux erreurs », notre inventeur d'hérésies devra, pour la justice qu'il révère, ajouter à son catalogue d'hétérodoxes le nom de St Thomas d'Aquin et l'Eglise catholique romaine également. Cela fera de l'hérésie une chose de bonne compagnie.

« Sancta catholica et apostolica Ecclesia, écrit l'ange de l'Ecole, inter errores contrarios media lento passu incedit (opuscul. 3, contr. Græcos, c. 9), c'est-à-dire : l'Eglise catholique marche d'un pas lent, à égales distances, entre les

(1) St-August. *in Joann.*
(2) Id. *De magistro*, n° 38.
(3) Id. *De Ver. religion*, c. 39.

erreurs contraires. En vérité, notre ami Joseph Serre pourrait mettre cette parole comme épigraphe synthétique à ces livres. On ne saurait avoir pour soutenir la théorie de « l'équilibre entre deux erreurs » de meilleure autorité qu'un théologien le plus recommandé par l'Eglise. M. Barbier y trouve quelque théosophie. Qu'il s'en arrange avec saint Thomas.

Hérétiques ! archihérétiques ! anticatholiques ! qualifie M. Barbier.

Ne nous sommes-nous pas cependant entouré du cortège des Saints Pères ? Et sans remonter jusqu'à ces vénérables auteurs, qu'avons-nous soutenu, au point vue de cette tradition perpétuelle qui s'appelle le Catholicisme, religion qui remonte à l'origine du monde, qui n'ait été soutenu par les hommes qui ont continué les fondateurs de la Pensée chrétienne, et qui tous étalent, après les titres de leurs œuvres, les témoignages de leurs supérieurs pour en recommander la lecture ? Les Steuchus, évêque de Césame en Crète bibliothécaire du siège apostolique, l'auteur du *De Perenni philosophia* (1), et de la *Cosmopœia, vel de mundano opificio* (2) ; les P. Boulduc, capucin, l'auteur du *De Ecclesia ante Legem*, suivi du *De Ecclesia post legem* (3) ; des Félix Dumas, recollet, l'auteur du *Triomphe de l'académie chrétienne sur la profane*, ouvrage dédié au cardinal de Richelieu (4) ; des P. Beurier, génovéfin, l'auteur de la *Perpetuitas fidei* (5), précédé de son *Speculum christianiæ religionis* qui est le résumé du précédent. Entre parenthèses, nous conseillerons vivement l'étude de ce livre, car le Père Beurier administra les sacrements à Pascal, et ceux qui suivront ce conseil en comprendront vite l'importance par rapport aux *Pensées* du très glorieux pénitent du savant curé de St-Etienne du-Mont. Citerons-nous encore Mutius Pansa, l'auteur du *De osculo, seu consensu Ethnicæ et Christianæ philosophiæ*, etc., (6), de Livius Galante, franciscain,

(1) In fol. 1540, dédié à Paul III.
(2) In fol., Paris 1535.
(3) Paris 1630 (2e éd.) in-4o. Cet auteur a écrit encore d'autres ouvrages de mêmes tendances.
(4) Bordeaux in-4o-164.
(5) in-8o-1672. Paris. Cet ouvrage a été traduit en français en 1680.
(6) 1605.

professeur de philosophie à Imola, l'auteur du *Christianæ Theologiæ cum Platonica comparatus* (1), etc.

Citerons-nous aussi le P. Paschal Rapine, recollet, disciple du chanoine Marcile Ficin, du cardinal Nicolas de Cusa, du Vénérable Duns Scot et des Cabalistes, l'auteur du *Christianisme naissant?* Nous n'en finirions pas de nommer tous les innombrables auteurs où des curieux pourraient retrouver des théories qui légitimeraient certaines des nôtres. Il n'y a pas jusqu'à nos théories sur la métempsycose, c'est-à-dire sur les rapports de la matière et de l'esprit en somme, sur la spiritualisation de la matière, qui trouvent des précurseurs non seulement chez l'admirable princesse de Sayn-Wittgenstein dont l'ouvrage principal sur cette question a été, comme nous l'avons déjà dit, reconnu très orthodoxe, mais encore chez le Dr Frédéric Pilgram, l'auteur de la *Physiologie de l'Eglise*, dont la traduction en français par l'abbé Ph. Réinhard est dédiée à l'évêque de Strasbourg, et précédée de l'approbation du dit évêque. *La Physiologie de l'Eglise* est un des ouvrages les plus forts qui aient été écrits sur ce sujet. Nous restons cetain que la diffusion des doctrines qu'il contient opérerait dans la masse des hommes intellectuellement supérieurs des adhésions au catholicisme, ce que ne pourraient produire des apologétiques remarquables au point de vue de la bonne volonté et cependant d'une infériorité savante qui les rend à peu près inutiles. Tant il est vrai qu'il serait plus juste, répéterons-nous, d'exposer la Doctrine catholique dans sa sublimité que de chercher à venger de prétendus « droits de Dieu » qui se confondent avec les intérêts d'un parti qui, pour s'intituler catholique, n'en est pas moins un peu trop politique pour le croire si mystique. La *Physiologie de l'Eglise* contient de très nombreuses pages, il est vrai, où les membres de la *Société Théosophique* et même les occultistes trouveraient la justification de maintes thèses qu'ils répandent. Encore un coup! qu'y pouvons-nous? L'œuvre du Dr Pilgram a reçu ses brevets d'orthodoxie en Allemagne et en France. Cette circonstance ne signifie qu'une chose; suivre

(1) 1627.

le conseil de saint Paul : retenez et éprouvez ! C'est ce que M. l'abbé E. Barbier n'a pas su faire. Il a agi en sens contraire. Il a tout rejeté et tout confondu.

Si, comme on le voit, nous continuons une tradition qui a pour elle une majestueuse cohorte d'autorités, M. Barbier en continue une autre de son côté. Nous n'ambitionnons pas le changement des rôles. Il y a toujours eu, en effet, dans le catholicisme de tristes individus, assez abominables pour couvrir leurs scandales de motifs apparemments sacrés. Le chef actuel de la faction clérico-politique, M. Barbier, a prétendu découvrir une filiation de la Franc-maçonnerie dans les doctrines émises par les *Entretiens Idéalistes*, hier les ancêtres de cet homme trouvaient que le catholicisme de Montalembert était conforme à l'hérésie albigeoise (!) et au jansénisme (!!). Sans crainte d'être hué pour cette diffamation imbécile, l'*Univers* osait affirmer cette sottise (1). Et, tout cela, parce que Montalembert était politiquement l'adversaire de la coterie Veuillot! Relier un groupement dont les doctrines déplaisent à quelque ancienne secte réprouvée a été un truc clérical assez fréquemment employé. Le truc ne serait-il pas démodé ? Il faut le croire puisque M. Barbier est coupable de s'en servir encore.

***

En résumé, M. l'abbé E. Barbier est un de ces docteurs sans doctrine, pour emprunter le langage de Bossuet, qui, pour toute autorité, ont leur hardiesse, pour toute science, leurs décisions précipitées. Nous l'avons confondu, cet adversaire. La seule chose qui lui reste, dans sa honte d'être vaincu, c'est la vengeance. De cet homme, lâche et mesquin, qui appartient à un groupe qui use néanmoins sa puissance chaque jour, nous l'attendons. Peut-être, quelque pudeur le retiendra-t-il. En définitive, peu importe! *Non omnis moriar* a dit le poète. Petits ou grands nous appartenons plus ou moins à l'histoire qui jugera. Pensons aussi avec une lumière épiscopale, Mgr Landriot: « Est-il rare de rencontrer des auteurs qui condamnent comme suspect, hétérodoxe, tout ce qui est en opposition avec leurs idées,

(1) Voir : La suite de l'inscription de la Roche-en-Brenil, par M. l'abbé Jules Morel. Paris, Palmé 1874.

et souvent quelles idées? L'histoire, si elle est impartiale, aura quelque jour de sévères vérités à faire sur ce sujet. Des doctrines tout à fait orthodoxes, des thèses parfaitement innocentes, des opinions au moins permises, sont souvent réprouvées et flétries, parce que tel auteur s'est érigé en censeur de l'opinion catholique, et que, par une sorte d'hallucination morale, assez commune à notre époque, ses théories lui apparaissent le véritable et unique diapason de l'orthodoxie ; tout autre intonation, fût-elle d'accord avec saint Thomas et saint Augustin, lui semble essentiellement fausse. »

Nous n'avons pas voulu suivre le conseil, fort respectable d'ailleurs, venu de personnes que nous estimons, de ne point discuter sur le fond doctrinal qui a été l'occasion des critiques malveillantes de M. Barbier. Nous avons, au contraire, préféré agir avec cette brutale franchise dont nous avons fourni déjà la preuve en nos divers écrits. Le public, de cette façon, saura bien constater si notre caractère est celui d'un dissimulateur et d'un hypocrite. A tout prendre, nous eussions compris que l'on nous reprochât des vices contraires.

M. Barbier s'écrie : « Idéalistes ! jamais l'homme n'a été plus près de l'ange. Mais gare au mot de Pascal ». Dans l'alternative où ce grand penseur — il s'agit de Pascal — place l'homme, l'inventeur des « infiltrations maçonniques dans l'Eglise » ne pourrait-il pas se décider, pour changer, à choisir le meilleur rôle ? En effet, il est abject de travestir les écrits d'un auteur comme l'a fait M. Barbier.

Il raconte à ses lecteurs que nous avons trouvé « le terrain de conciliation entre le modernisme et l'Eglise. C'est de remettre en honneur l'ésotérisme qui est la vraie tradition de l'enseignement catholique. »

Nous ne nous sentons pas le courage de qualifier, comme il conviendrait, l'homme qui a eu l'indigne témérité d'avancer une telle proposition. Nous restons partagé entre l'aversion et cette pitié qui est la forme charitable du mépris. Que nos lecteurs se reportent à l'article que ce fanatique a perverti, (V. *Les Entretiens Idéalistes*, janvier 1910). Il n'y a pas, dans les pages intitulées : *Le Modernisme* et

l'*Esotérisme Catholique*, UN SEUL MOT qui ne puisse être justifié. Nous pouvons le déclarer malgré les paragraphes tronqués, cités par M. E. Barbier. La thèse soutenue par nous n'est autre que celle qui trouva des partisans chez les plus orthodoxes écrivains. On pourra consulter l'abbé de Moissy : *La méthode dont les Pères ne sont servis en traitant des mystères,* (1) ouvrage approuvé par Bossuet. *Du secret des Mystères* par l'abbé de Vallemont, docteur en théologie (2).

Etude sur la loi du secret dans la primitive Eglise, par Edm. L'Hervilliers (3) ; *Discussion amicale* par l'abbé de Trévern devenu évêque de Strasbourg (4). *Traité contre les Sociniens ou la conduite qu'à tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles en parlant de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe*, par l'abbé de Cordemoy, ouvrage dédié à Bossuet et approuvé par les Docteurs. (5)

On pourra consulter également l'*Histoire du développement* de la *doctrine chrétienne* par Newman (6). Nous citerons encore, et tout particulièrement, l'*Histoire des Catéchismes pendant les premiers siècles de l'Eglise* par l'abbé Bordier. Cet ouvrage est une thèse de doctorat. Supposerons-nous que la faculté n'aurait pas averti, même en laissant la responsabilité des opinions émises par le candidat, que celui-ci était sorti de l'orthodoxie en soutenant une thèse identique à celle que nous avons développée.

Nous pourrions encore citer l'article *Tradition* de la remarquable *Encyclopédie Catholique* de l'abbé Glaire et Walsh ; mais enfin il est inutile d'allonger la liste des auteurs. La seule chose qui importe vraiment, c'est de dire que nous n'avons pas soutenu la doctrine que M. E. Barbier nous prête. Nous le mettons au défi de publier dans sa

(1) Paris, in 4°, 1683. Notre exemplaire est celui du célèbre abbé Migne.

(2) Paris in-12, 1710.

(3) Inséré dans la *Vérité Historique* (Tournai 1862).

(4) Londres, 2 vol. in-8° 1817.

(5) 1696, Paris, in 12.

(6) Ouvrage dont le sous-titre, nous le rappelons, est « motifs de retour à l'Eglise Catholique ». — Cf. page 35 de la traduction J. Gondon, Paris 1848.

« Critique du Libéralisme », pour que ses lecteurs puissent juger, les deux articles (car il y en a deux) (2) qui ont trait à la question de l'Esotérisme Catholique.

Dans les études qui y ont trait, nous nous sommes livré à la critique du modernisme. Il ne s'agit pas de conciliation entre le modernisme et l'Eglise. Nous avons prétendu et prétendons encore qu'en se plaçant sur un terrain strictement scientifique, on prouverait leur tort à ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ. Nous avons déclaré que si l'on voulait connaître la pensée de l'antiquité sur ce dogme, il fallait se souvenir qu'à cette époque l'enseignement était à deux degrés (Voir les auteurs qui donnent les témoignages de ce fait) et que l'erreur des contemporains, en fouillant les vieilles archives, était de ne tenir compte que d'un certain nombre de textes en faveur de l'humanité de Notre Sauveur et nullement des autres qui établissent nettement sa divinité. Ensuite nos articles sont l'apologie de la tradition vivante, du verbe oral, qui a pour organe l'Eglise. Nous avons même cité ce fameux texte de St Augustin qui a le don de scandaliser les Protestants, genre Coquerel : « Je ne croirais pas à l'Evangile, si je ne croyais pas l'Eglise. » Somme toute, si donner le pas à « l'Eglise » dont le chef hiérarchique est le Pape au « Livre » n'est pas une thèse orthodoxe, archiorthodoxe,procatholique, faudra-t-il, par surcroît, voter pour le candidat désigné par M. l'abbé Barbier afin que ce pauvre homme s'en persuade ? Et nulle part, nous n'avons demandé le rétablissement du double enseignement doctrinal qui existait autrefois. Nous ne sommes pas à ce point niais de revenir après vingt siècles de christianisme à ses premiers âges, à l'exemple de notre contradicteur qui s'obstine à vouloir rétrograder dans l'ordre politique et social !

Nous ne pouvons prolonger nos explications. Qu'on veuille bien lire les articles eux-mêmes, nous y invitons sans crainte. Un seul homme n'aurait pas l'assurance de les publier afin de prouver son accusation : M. Barbier. Les gens au courant des choses intérieures du Catholicisme,

(2) *Les Entretiens Idéalistes*. Août 1910.

sous le rapport de l'enseignement, comprendront aussi qu'ils révèlent — un peu « ésotériquement » toutefois — la genèse de la crise moderniste chez les exégètes catholiques Peut-être M. l'abbé E. Barbier aurait-il désiré nous voir à ce sujet entrer plus avant sur le terrain de la justification. Nous ne lui procurerons pas ce doux plaisir. Il aurait fallu montrer les effets de l'impitoyable logique en parlant de certaines personnes et de certaine institution que notre adversaire déteste.

En résumé. Contradictoirement à ce que M. l'abbé Emmanuel Barbier avance lorsqu'il dit : « Il est temps que le directeur des « Entretiens Idéalistes » choisisse : catholique ou Kabbaliste gnostique, théosophe et sans doute martiniste » (p. 658 de sa battologie); nous affirmons que, indépendant de toute secte, nous sommes, avec nos amis, Catholiques, c'est tout. De Catholiques, il y a plus d'un genre. Quel est le meilleur ? celui de M. Barbier ou le nôtre. Nous le saurons bien un jour, dans ce monde où, enfin, il n'y a plus d'électeurs, mais seulement des élus... placés sur divers rangs d'après l'ordre Initiatique de l'Intelligence et de l'Amour.

Nous avons manifesté par-ci par là quelque indignation. Et comment faire autrement ? Il y aurait pourtant quelque malséance à ne pas être juste vis-à-vis de notre antagoniste et de ses compères. Nous leur devons quelques remerciements.

En effet, Lacordaire pensait que nos ennemis ne savent pas tout le bien qu'ils nous font. M. Barbier nous a fait un très grand bien, avouons-le en toute sincérité. Il nous a ouvert les yeux. C'est une initiation qui en vaut une autre. Que d'évènements religieux, politiques et sociaux, que de mouvements historiques, que de choses et de gens, de gouvernements, d'institutions, et de décisions, sur lesquels nous avons maintenant, grâce à lui, un jugement plus sain ! Toute expérience comporte sa leçon. Cela nous permet de n'en pas trop vouloir, au fond, à notre contradicteur, sinon de regretter les moments perdus à réfuter les propos d'un homme privé des biens que procurent l'étude et la charité.

***

Un dernier mot. S'il fallait ôter tous les voiles d'iniquité sous lesquels la conscience de M. l'abbé E. Barbier s'est ensevelie, nous révèlerions publiquement que nous avons pris le soin, après avoir lu son pamphlet, de lui faire parvenir un exemplaire de notre livre : *La Crise organique de l'Eglise en France*. Ce livre, auquel il serait nécessaire, pour être complétement exact, d'ajouter une seconde partie, pouvait [à lui seul montrer exotériquement, c'est-à-dire clairement, quels étaient nos véritables sentiments et nos convictions intimes. A ce point de vue, sa lecture en était facile, même pour un primaire ; elle aurait pu l'éclairer puisqu'il s'était trouvé incapable de les distinguer en d'autres écrits. Nous ne porterons pas un jugement téméraire en affirmant que notre adversaire, s'il a lu cet ouvrage, a senti quelle avait été son erreur fondamentale. Un homme d'un noble caractère, un vrai prêtre et non un abbé politicien, se serait démenti lui-même et aurait eu à cœur de détruire les effets de ses accusations. L'ex-jésuite Barbier ne l'a pas fait. Il s'est trouvé à l'aise dans l'erreur. Quant à nous, nous posons la plume, en toute sérénité de conscience : memoria justi cum laudibus et nomen impiorum putrescet (Proverb. c. 10, v, 7), et l'on peut ajouter, à propos de notre contradicteur : jam fœtet !

***

Nous ne nous tairons pas néanmoins sans venger la mémoire de Buchez qui vient d'être outragé avec indécence par le plus illustre de nos moines vagabonds, nous avons nommé Dom Besse. Préfaçant un ouvrage d'un collaborateur de M. Barbier, il écrit : « Les prétendues harmonies qui existeraient entre le socialisme et l'Evangile sont sorties de l'imagination d'un homme étranger à toute foi chrétienne, Buchez. » Sans analyser tout le poison de cette phrase, voyons, s'il est vrai que Buchez resta « étranger à toute foi chrétienne. »

Parti du matérialisme, quoiqu'il pratiquât et qu'il ait pratiqué toujours la morale chrétienne, le Docteur Buchez reconnut un jour la vérité du christianisme, comme en té-

moignent ses ouvrages, et, vers 1835, il se prononça pour le Catholicisme. Convaincu par ses études historiques que le clergé méconnaissait depuis longtemps son rôle social, il pensa qu'il ne devait point se soumettre à la direction cléricale. Le clergé ayant cru bon d'appeler le parjureur du 2 Décembre Cyrus avant de l'appeler Pilate, c'est-à-dire étant devenu réactionnaire, notre philosophe s'éloigna da catholicisme. Voilà la vérité. Le simple titre du plus important des ouvrages de Buchez aurait du retenir Dom Besse de s'embourber. En 1838-1840, il publia un *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*. Ce n'était pas le fait d'un homme étranger à la foi chrétienne. Mais il y a mieux, beaucoup mieux. Buchez a donné ce que Dom Besse n'a jamais donné : une édition de l'Evangile. En voici le titre : *Les Saints Evangiles de N. S. Jésus-Christ. Edition populaire dédiée à la Nation française par des ouvriers imprimeurs*. Paris 1837. Cette édition est précédée d'une admirable introduction qui manifeste les sentiments les plus chrétiens.

En face de la vérité insultée par Dom Besse, ce n'est pas l'indignation qui doit nous soulever. Il faut plaindre un homme qui ose lâchement violer les tombeaux pour outrager d'honorables cendres.

A l'époque du Roi des Rois très chrétiens, comme certains s'expriment, le ministre Colbert jugeait qu'il y avait « trop de prêtres, trop de moines et de nonnes ». De nos jours la secte des religieux superflus, qui a pour chef M. l'abbé Emmanuel Barbier, ne va peut-être pas à la dizaine. Nous constatons encore ici au pays de Molière, l'auteur de Tartuffe, un progrès. Ayons confiance. Il ne faudra plus désormais beaucoups de temps pour que soit purifiée l'Eglise que ces abbés politiciens discréditent... sans profit, du reste, pour cette politique sont ils sont les apôtres.

(1) Il y aurait encore mieux : Buchez est l'organisateur du premier syndicat catholique.

Note documentaire

Le caractère de M. l'abbé E. Barbier est suffisamment connu. On ne se douterait pourtant pas jusqu'où peut aller sa haine. Nous pourrions, — certes ! — en donner d'innombrables exemples. Un des plus typiques sera le suivant. Nous l'exposons d'après les pièces que nous fait parvenir M. Pezet.

Le 15 novembre 1911, M. l'abbé E. Barbier, poursuivant toujours l'œuvre de ses furies, accusait le *Sillon* de s'être reconstitué sous forme occulte, dans la province aveyronnaise.

Voici les termes exacts de notre adversaire : « Les comités de propagande de la *Démocratie* sont simplement ceux de l'Ancien *Sillon*. On n'a pourtant pas perdu le temps pour maintenir l'organisation en retournant l'enseigne, comme en témoigne une circulaire secrète que nous avons sous les yeux, prudemment signée d'initiales seulement, puisqu'elle fut destinée aux frères. »

Or, la dite circulaire contenait en réalité une lettre à Mgr de Ligonnès — la lettre de soumission des sillonistes aveyronnais — et la réponse de cet évêque. Deux pièces supprimées. Elle contenait encore des noms et des adresses également supprimées.

M. Pezet adressait le 28 février 1912 une lettre recommandée à M. l'abbé Barbier, demandant « dans l'intérêt même de la Vérité et de la Justice, d'insérer la prétendue lettre et de rétablir le *texte intégral* de la Circulaire ». Mais un inventeur d' « infiltrations maçonniques » a bien autre chose à faire que de respecter la Vérité et la Justice ! La protestation de M. Pezet ne fut pas mieux insérée que le vrai texte du document tronqué par M. Barbier.

Un autre farceur, c'est l'italien qui a lancé cette information :

15 février. — C'est avec une véritable inquiétude, partagée sans doute par les autorités ecclésiastiques, qu'on suit à Rome la propagande effrénée de l'Occultisme pseudo-catholique, principalement en France. On signale à Paris l'apparition d'une nouvelle revue le Graal, *où l'on rencontre, avec Papus et Péladan, d'autres occultistes notoires intimement liés avec des abbés et des sillonistes.*

Le Graal ne s'est nullement déclaré catholique. Au surplus, voici quels sont les noms des principaux collaborateurs du *Graal* :

Georges Allié, F.-Ch. Barlet, Jacques Brieu, Fabre des Essarts, P.-B. Gheusi, Han Ryner, Albert Jounet, Louis Le

Leu, Mercuranus, Victor-Emile Michelet, Péladan, Paul Redonnel, Edouard Schuré, Sédir, Taliesin.

Où sont les abbés ? Où sont les laïques sillonistes ?

Entre nous soit dit, il faut avoir une candeur vicieuse pour croire à des annonces par trop stupides vraiment !

PAUL VULLIAUD.

P. S. Nous publierons dans un prochain numéro quelques mots d'explication sur l'une de nos propositions, qui nous ont été amicalement demandés.

CHRONIQUES

RELIGION ESOTERISME.

ISABEL COOPER OAKELY : *The Comte de St-Germain*. The secret of Kings. With numerous illustrations. « ARS REGIA », Casa Editrice del Dott. G. Sulli-Rao. Milano.

C'est le cinquième ouvrage que nous devons au *Comité International de Recherches sur les Traditions Mystiques*. Il y a pour auteur l'érudit auteur des *Traditions mystiques et la Tradition secrète dans la Maçonnerie et le Mysticisme du Moyen-Age*, dont nous avons rendu compte dernièrement. On a souvent confondu le comte de St-Germain, le héros ou le charlatan suivant les uns ou les autres, avec un autre personnage français qui porte le même non. Il s'agit dans l'ouvrage de Mrs Cooper Oakley de cet homme bizarre qui fut alchimiste et philosophe illuminé. Son biographe s'est livré aux plus longues et aux plus minutieuses recherches pour établir ses origines et pour retracer les curieuses péripéties de sa vie étrange, où il joua quelque rôle politique. C'est une apologie du mystérieux adepte que les chefs de la Maçonnerie moderne, nous apprend-on, regardent comme un charlatan, et dont ils nient la part effective dans les évènements de la Révolution, et dont ils éliminent même le nom. Le lecteur trouvera dans le chapitre intitulé « Masonic tradition » de très intéressants détails sur les loges qui se livraient aux pratiques de l'occultisme et aux études du mysticisme. Mais cependant, ce chapitre le cède en importance à celui qui a pour objet l'œuvre maçonnique et les traditions autrichiennes. Le livre de Mrs Cooper Oakley se termine par un choix de lettres d'un grand intérêt historique.

The Comte de St-Germain mériterait d'être traduit en français.

E. A. DE POULPIQUET : *Le Dogme*, source d'unité et de sainteté dans l'Eglise. (Bloud et Cie éd.)

Réplique indirecte à d'importantes objections que font les protestants et les modernistes à l'Eglise catholique, et défense de l'Intellectualisme contre certaines fâcheuses tendances actuelles. Beaucoup se sont enthousiasmés pour rechercher l'Unité dans la Charité et non dans la Vérité. L'auteur développe la thèse qu'il faut d'abord connaître pour aimer, il conclut que « l'intensité du sentiment religieux ne s'accommode guère de

l'agnosticisme et ne trouvera en définitive son compte que dans la conception catholique du dogme.

Le dogme considéré sous le rapport d'une vérité proposée au croyant par une autorité intermédiaire visible, puis suivant l'espèce de relations réelles qu'il établit entre Dieu et nous ; le catholicisme, comme dit l'auteur, est seul à réaliser toutes les conditions de l'Unité et à favoriser le mieux les progrès religieux de ses membres.

Cet opuscule est avant tout un exposé de la vérité catholique en elle-même et pour elle.

Le P. de Poulpiquet répond aussi à l'objection de l'uniformité intellectuelle que causerait le dogme. Il montre la diversité de l'expérience religieuse en citant le nom des saints les plus variés. La seule chose qui serait à obtenir, dirons-nous, si l'on nous permet une légère réflexion, ce serait qu'on tolérât, dans l'ordre intellectuel, cette diversité rationnelle au sein de l'Unité, sans qu'il en résulte des inconvénients qui compromettraient dans la réalité des choses la vérité d'une thèse soutenue avec un robuste talent.

Le P. de Poulpiquet, l'auteur de l'*Objet intégral de l'Apologétique* dont nous avons parlé ici, a su dire quelques vérités dans cet ouvrage à ses confrères. Nous aimerions le voir traiter sur le respect dû par la critique catholique au travail de la raison humaine sur les propositions ogmatiques. Les hétérodoxes seraient mieux tentés de donner leur adhésion à des thèses que ne contrariraient point ceux mêmes qui devraient être les premiers à en être l'exemple vivant.

JEAN DELACROIX : *Ascétique et Mystique* (Bloud et Cie éd.)

L'auteur constate le renouveau des études mystiques. Cependant, la théologie mystique est assez peu connue. On la fait insuffisamment connaître du reste. Il importait d'en donner un court précis, d'après les grands maîtres. Dans la deuxième partie de son opuscule, M. l'abbé J. Delacroix discute quelques points qui sont l'objet des controverses. Il y montre une heureuse compétence. Je m'imagine qu'en un temps porté vers l'expérience religieuse, vers l'action, vers l'amour, au détriment de l'intellectualisme, une bonne position apologétique serait d'initier le public aux grands et profonds mystères de la théologie mystique. et de prouver que les Saints les plus amoureux ont été les plus savants intellectualistes. Il y a des richesses à découvrir aux yeux des philosophes à ce sujet. Quand on ne se déciderait qu'à gloser sur les termes obscurs ou singuliers des mystiques, ce serait déjà autant de fait. Le cœur suivrait bien vite l'intelligence illuminée de clartés supérieures.

JOLLIVET CASTELOT : *Trilogie astronomique* (Durville, éd. 23 rue St-Merri. Paris).

On doit signaler d'abord avec sympathie le portrait du savant qu'esquisse M. Jollivet Castelot. L'auteur conçoit la science de telle façon qu'elle devient une contemplation et le savant un poète. Ce mot pris au sens le plus complet de son acception. On pourrait dire un admirateur conscient. Le principe d'évolution qui est à la base de l'explication cosmique, donnée par M. Jollivet Castelot trouve son application sur tous les plans. Partisan du progrès qui est la loi de l'histoire, l'auteur, qui est

libre penseur et libertaire, pose une théorie anarchique (spéculativement parlant) et prophétise une ère de perfection universelle Il se montre surtout influencé par Darwin, Comte, Fourier et Strada. Le phénomène de la naissance, de la mort et de la renaissance d'une création éternelle ont seulement retenu son attention. Tel est, dans son ensemble, cet ouvrage d'un auteur spiritualiste et positiviste qui a le tort, selon-nous, de ne pas reconnaître par sa théorie subversive, en somme, dans le principe d'autorité un élément de progrès et de liberté.

PAUL VULLIAUD

BEAUX-ARTS

A travers les Salons

Au *salon des Indépendants* une seule œuvre a véritablement retenu notre attention. C'est l'Adam et Eve d'Hélie Brasilier. Pour qui veut trouver dans une composition un rythme de lignes nouveau et expressif, grouper plusieurs corps est une grande difficulté ; Hélie Brasilier qui jusqu'à ce jour ne nous avait donné que des toiles représentant un seul personnage a triomphé de cette épreuve. Son *Adam et Eve* est une très belle œuvre qui sans doute n'est pas totalement dépourvue de défauts ; mais dont les grandes qualités font oublier les quelques détails défectueux. On sent dans ce tableau que le pinceau de cet artiste est celui d'un fresquiste qui conçoit très grandement, et nous souhaitons qu'il ait un jour à sa disposition les murs d'un édifice pour y développer ses conceptions.

Au *Salon de la Société Nationale*, M. Aman Jean a exposé *Les Eléments*, pauvres Eléments, ils sont bien laids et l'Air est particulièrement grotesque.

M. Albert Besnard qui a terminé son plafond, ouf ! a peint le portrait d'Emile Sauer. Lors de notre visite, le célèbre pianiste se trouvait dans la salle où son portrait est exposé, et nous nous sommes aperçu qu'Albert Besnard aurait pu faire mieux. Sans doute les yeux ont une assez belle expression inspirée, mais le teint rougeâtre est vilain, et la pose du pianiste qui vient de quitter son instrument et semble s'apprêter à saluer le public est ridicule, comme le disait assez justement une dame qui passait : il a l'air d'un pantin.

M. Albert Besnard pourrait regarder avec profit le beau portrait du Docteur J. G. Bartholomew par Edward Arthur Walton qui a composé son tableau avec beaucoup d'intelligence et de sens esthétique.

Le *Persée* de M. Courtois est inqualifiable et cependant ce peintre n'est pas totalement dépourvu de talent comme le prouve *La lecture interrompue*

M. Auburtin expose une gracieuse *Nymphe à la conque* et M. Dagnan-Bouveret une *Marguerite au Sabbat* qui serait poignante si elle n'était trop théâtrale.

Il est dit que M. Roll ne parviendra pas à faire tenir une femme debout, sa *Femme en blanc* tombe comme sa république en rouge de l'année dernière.

Un *Jugement de Pâris* œuvre très noble d'un coloris patiné

de vieux tableau vénitien, *Biblis changée en source*, et un charmant portrait de jeune fille composent l'envoi d'Armand Point.

La Fiancée de M. Zarraga est un grand effort, sa toile possède de belles qualités de lignes, de coloris, mais elle est trop sèche et M. Zarraga semble avoir subi l'influence de certains peintres modernes dont nous serions heureux de le voir débarrassé.

Avant de quitter ce Salon remarquons *Le Triomphe de Vénus* de Wilfrid Gabriel de Glhen et les portraits et études de Loup et Henri Rondel.

Nous voici maintenant au Salon des Artistes Français, où les gens de talent sont nombreux, mais où les artistes intéressants sont peu.

M. Comerre est bien l'un de ces peintres de talent, ennuyeux comme la pluie qu'il faisait tomber l'année dernière sur son *Déluge*. Cette fois-ci il s'est attaqué à un sujet trop grand pour lui et sa *Veillée de l'Ange* n'est qu'une immense image de St-Sulpice.

En Angleterre la tradition des Préraphaéliques n'est pas morte comme nous le prouve *La Navigation* de M. Reginald Frampton et le *Persée et Andromède* d'Arthur Nowell toile d'un beau coloris et d'un beau mouvement, bien anglaise par cette grâce très fine et toute spéciale aux Maîtres d'Outre-Manche.

Les *Bergers faisant boire leurs troupeaux* de M. Pierre Magnan Bernard ne manque pas de poésie et le *Soleil couchant sur la Seine* de M. Brugairolles est d'une tonalité harmonieuse et chaude.

C'est une recherche du Grand Art que le *Paradis perdu* de M. Georges Lavergne œuvre estimable, mais trop dépourvue de ligne.

Parmi les nombreux portraits, nous avons remarqué le *Portrait de M. Limantour* par Aimé Nicolas Morot, le *portrait de Mlle A de B.* de M. d'Edouard Cabane et le *Portrait d'enfant* d'Edmond Suau.

PIERRE DE CRISENOY.

LES REVUES

M. Armand Gautier écrit dans la *Revue Scientifique* « sur l'état de vie ». Il arrive à des conclusions qui ne seront peut-être pas entièrement du goût de certains de ses collègues de l'Académie des sciences. Pour nous, nous nous contenterons de les enregistrer sans en tirer de déductions que l'on voudrait croire hâtives. Il définit la vie un état de fonctionnement et des expériences d'Atwater, conclut que l'être vivant « produit toujours pour une même consommation d'aliments une même quantité d'énergie et que cette quantité est justement celle qui répond à la destruction de ces aliments s'ils étaient transformés dans les mêmes produits grâce à nos appareils de combustion ordinaires ou dans nos foyers. » L'entretien de la vie, donc, ne consomme aucune énergie qui lui soit propre. De même, par conséquent, la pensée ne répond à aucune consommation d'énergie.

Donc, parlant de l'état de conscience, de la pensée, des faits de volition et des actes de raison, M. Armand Gautier est amené à écrire : « Tout cela est immatériel. »

Et voici la conclusion : « Je conclus donc que s'il est incontestable que nos organes sont matériels et mettent en jeu l'énergie matérielle proprement dite suivant ses lois ordinaires les phénomènes de conscience, de pensée, de volonté, qui constituent la vie supérieure, sont des états et non des actes matériels qui ne répondent à aucune activité ni dépense de l'énergie, *et ne sont pas de même nature qu'elle* ».

C'est moi qui souligne : *et ne sont pas de même nature qu'elle.*

—

Dans le *Correspondant* une curieuse étude de M. Lagrange sur la colonie juive de l'île d'Eléphantine. Cela est écrit d'après les papyrus trouvés par les savants contemporains dans les ruines d'Eléphantine.

—

Dans la *Revue Hebdomadaire* du 11 Mai les abbés Serpette, Girouy, Bernard, Jamppy et Lorette définissent les moyens d'action des paroisses d'aujourd'hui. Cela est fort intéressant à lire.

—

Dans la *Revue*, M. Emile Faguet donne un article : *Morale Moderne, Morale antique*. Sa conclusion est que les anciens n'ont guère envisagé la morale que comme recherche du bonheur et que les modernes, chrétiens et Kantistes, ont tâché de remplacer la recherche du bonheur par le souci du devoir.

—

Dans *la Phalange*, un article de M. Charles Oulmont : *La philosophie d'un roman d'amour au Moyen Age*. Il s'agit de l'histoire de Partenopeus de Blois et de Melior. M. Oulmont montre la philosophie toute platonicienne de ce roman d'Amour.

—

Une revue royaliste, l'*Assaut*, attaque vivement Marc Sangnier. Nous nous réservons, lorsque la série de ces articles sera close, de dire notre sentiment à ce sujet.

—

Revues parues — *les Soirées de Paris, le Thyrse, le Catholique, la Société Nouvelle, l'Action Française, le Spectateur, les Horizons, la Flora, la Plume, le Penseur, la Revue des Poètes, Propos, les Pages modernes, l'Olivier, l'Hexagramme, Ombres et Formes, Græcia, les Marches de Provence, l'Heure qui sonne, la Vie Française, la Revue Libre, le Feu, la Nouvelle Revue Française, le Divan, la Revue Indépendante, l'Occident, les Quatre Dauphins, la Mêlée, les Bandeaux d'Or, le Panthéon, la Vie, Miscellanées, le Parvis, les Idées Contemporaines, Comme il vous plaira.*

Et nous pouvons dire : *etc.*

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Dans l'étude que nous publions, quelques expressions pourraient choquer nos lecteurs. Sans les prier de lire l'article jusqu'au bout avant de formuler un jugement, ce qui serait les blesser, nous les prévenons que ce chapitre, où se trouve un exposé objectif du problème posé par Emerson, est une introduction à des travaux ultérieurs sur ce penseur, et spécialement sur sa morale qui sera l'objet d'une critique de la part de l'auteur.

Emerson et le Problème de la Liberté

On s'occupe beaucoup d'Emerson depuis quelques années. Le grand penseur américain que nous fit connaître naguère Em. Montégut (1) — et que cinquante ans de positivisme outrancier paraissaient avoir enveloppé d'un bien injuste oubli, — semble renaître à la lumière et avoir conquis désormais la faveur de notre élite intellectuelle. Plusieurs de ses *Essais moraux* ont été traduits à nouveau et neuf d'entre eux, et des meilleurs, ont été précédés d'une [illegible]rable préface de Mæterlinck, qui peut se considérer à de certains égards, comme son plus glorieux disciple. M. John Morlay en Angleterre (2) et M. Victor Basch en France (3) ont essayé, avec beaucoup de pénétration, de nous restituer sa physionomie morale et intellectuelle et, tout récemment encore, M. Dugard lui a consacré un ouvrage volumineux et des plus documentés (4). Il semble que n[illegible] assistions, on le voit — ce qui n'est pas un des moi[illegible]gnes de l'Idéalisme renaissant, — à une véri[illegible]ble résurrection d'Emerson.

(1) [illegible]*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1847, 15 août 1850, 15 novem[illegible] 1856.

(2) John Morley, *Essais et Critiques.*

(3) Victor Basch, *Les Individualistes modernes* : Ralph Emerson *Grande* [illegible], 1er avril 1903 et suiv.

(4) M. [illegible]d; *Ralph-Waldo Emerson, sa Vie et son Œuvre.*

C'est qu'Emerson est une des plus sympathiques et des plus hautes personnalités du XIXe siècle. Il n'est resté étranger à aucune préoccupation de son pays et de son temps. Il n'est pas seulement le plus grand homme de lettres qu'ait produit l'Amérique, mais il appartient aussi à la pensée européenne dont il a subi l'influence et à laquelle il semble qu'il ait, en même temps, ouvert des horizons nouveaux. Emerson n'est cependant pas un philosophe dans le sens où l'on entend généralement ce mot. Il n'a pas, à vrai dire, laissé un système de doctrines bien cohérent et bien défini. C'est surtout un essayiste, doublé d'un conférencier, riche en aperçus profonds et pénétrants sur l'univers et la nature humaine. Son esprit est parfois satirique, légèrement nuancé d'une pointe d'humour, ce qui est bien américain — et ce qui n'est pas sans jeter quelque agrément sur sa pensée que son allure heurtée et saccadée ne laisse pas que de rendre souvent obscure. Il rappelle un peu, néanmoins, par certains côtés, notre Montaigne, à qui on l'a, d'ailleurs, fort justement comparé. Il en a la mobile spontanéité et la bonne humeur, la droiture de cœur et la franchise, ce qui est un exemple en même temps qu'une puissante séduction ; il en a aussi la complexité et le sens de l'intériorité tout humaine qui caractérise si singulièrement l'auteur des *Essais*. Mais il s'est élevé plus haut que lui, sur l'échelle de l'Esprit, et il règne incomparablement en souverain maître dans le domaine purement transcendantal et spirituel. Il a enrichi, à cet égard, notre sensibilité métaphysique, ce qui est peut-être la marque la plus personnelle de son génie, de nuances et de tons qui lui étaient jusqu'alors inconnus. Emerson est, en effet, un métaphysicien hardi et vigoureux dans la conception qu'il s'est faite de la vie. Sa pensée qui est, comme on a pu le dire avec raison, « le soliloque d'une âme vraie », offre un mélange curieux d'idéalisme et de mysticisme pratique qui donne à sa personnalité un cachet tout particulier et qui le classe à part parmi les penseurs. Il est aussi un puissant initiateur et un précurseur, particulièrement en ce qui touche les idées et la conscience religieuses, à l'évolution desquelles il n'est peut-être pas entièrement étranger.

***

Nul n'a exalté plus qu'Emerson la puissance de la volonté. Elle domine toute son œuvre et toute sa vie : elle en est le ressort intime et toujours agissant. Emerson incarne bien, à cet égard, le tempérament de la race anglo-saxonne dont il est lui-même, pour se servir d'une de ses expressions familières, un des plus nobles types représentatifs. Aussi, n'est-il pas sans intérêt de rechercher quelle a pu être exactement la position de ce grand champion de l'énergie, vis-à-vis du problème de la liberté. La diversité et la complexité de sa pensée ne laissent pas que de rendre cette tâche plutot malaisée et l'on n'est pas sans éprouver quelque embarras à fixer, d'une façon précise et à peu près définitive, son attitude à cet égard.

La question de la liberté semble cependant, à première vue, tranchée affirmativement et avec une netteté non équivoque par le grand penseur américain. Il ne cesse, au cours de ses *Essais moraux*, qui ne sont au fond que des conférences ou qui ont été tout au moins écrits pour être parlés, de faire appel à l'individu qu'il invite avec une éloquence pressante et vigoureuse, tour à tour noble et familière, à briser sans regret les liens du passé et de la coutume et à rompre violemment avec l'opinion du monde et de la foule. Croire à sa propre pensée, être conforme à soi-même, agir suivant son inspiration personnelle, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas (1), voilà le devoir suprême qui s'impose à tout homme. Il n'y a pas de loi plus sacrée que celle de notre être. Ce que nous devons faire, ce n'est pas ce que les gens pensent que nous devons faire, mais uniquement ce qui concerne notre personnalité. Nul ne connaît mieux son devoir que soi-même et chacun doit suivre sa propre loi. « Tout homme doit faire ce qui vient strictement de lui » (2). C'est en faisant son œuvre, en effet, qu'on se fortifie en esprit et en vérité. « La force de caractère est une force accumulée. » Un homme sincère et complet n'appartient pas à une époque, à un pays quelconque. Un

(1) *Sept Essais*, traduction (*Confiance en soi*, p. 71 et suiv.).
(2) *Sept Essais*, traduits par I. Will (*Confiance en soi*, p. 92).

homme véritable est le centre des choses, une sorte d'enclos, d'enceinte fermée. Il n'y a pas, au fond, deux hommes qui se ressemblent et « la nature ne fait jamais rimer ses enfants ». Ce que nous appelons le caractère n'est autre qu'une force en réserve que nous avons en chacun de nous et qui agit directement par la présence sans moyens extérieurs » (1). Tout individu est, en réalité, à lui seul, une cause. La connaissance de sa valeur lui apprend à se débarrasser de tout support étranger ou à dominer les choses. C'est ce qui caractérise, au plus haut point, l'homme de génie qui se rend tellement maître des éléments qui l'enveloppent, qu'il parvient à les façonner et à les modeler suivant la grandeur de sa conception personnelle. « Une institution n'est que l'ombre allongée d'un homme. »

Cet individualisme impérieux et hautain, dans lequel on pourrait peut-être découvrir le germe de la théorie du Surhomme, développée par Nietsche avec un si poétique éclat, paraît bien être, à première vue, une affirmation absolue de l'indépendance de l'individu, de la volonté humaine en tant qu'uniquement dominatrice de toutes choses et considérée comme la réalisation complète de notre être intégral.

***

Mais ce n'est là qu'un des aspects de la pensée d'Emerson, par lequel se manifestent surtout les tendances pratiques de sa personnalité. Le penseur ne peut pas, en effet, fermer entièrement les yeux sur la trame des événements qui constituent le côté dramatique de l'existence, et la sérénité de son optimisme ne laisse pas que d'en être légèrement altéré. La Nature, il le reconnaît, n'est pas sentimentale : elle « ne nous dorlote ni ne nous flatte » ; les voies par lesquelles elle procède, à notre égard, sont pleines de rudesse (2). Nous sommes le jouet de forces aveugles qui nous maîtrisent et nous écrasent, les éléments, les catastrophes qui sont suspendues sur nous et que nous sommes impuissants à conjurer. C'est que l'homme n'est pas isolé

(1) *Sept Essais, Caractère*, p. 176, 183, 197.
(2) *Loc. cit,, Fatalité*, p. 245.

dans l'univers : il tient par toutes les racines, à la nature tout entière dont il fait, on peut le dire, partie intégrante. Et le livre de la *Nature* ne fait qu'un avec celui de la *Fatalité* (1). Nous sommes enserrés dans la chaîne infrangible des causes et des effets et nous sommes tellement emprisonnés par les liens de fer de la destinée que le monde moral lui-même n'y échappe pas (2). Il obéit à des lois aussi rigides que celles qui régissent le monde inorganique. Toutes nos actions sont dominées et caractérisées, malgré nous, par les lois de la nature. Nous naissons avec des dispositions morales et matérielles, animales ou spirituelles, et ce sont elles, au fond, qui nous gouvernent (3). Nous héritons de l'âme de nos aïeux dont nous pouvons absorber toutes les tares et tous les vices. Et cela est si manifeste « qu'à des heures différentes, un homme représente, tour à tour, chacun de ses ancêtres ». Notre organisation tyrannise notre caractère (4). « Nous nous voyons tournoyés comme des bulles d'air ; nous ne savons pas où nous allons ni d'où nous venons et nous sommes coiffés et drapés d'illusion » (5). La Nécessité seule est une réalité et pèse sur toutes choses, et la « Fatalité pousse sur nous comme de l'herbe ». L'homme de génie lui-même est le grand prisonnier de la nécessité. Il n'y a rien comme on pourrait le croire, de capricieux ni de fantastique dans ses productions. Il se trouve dans le fleuve de ses pensées et des événements poussé en avant par les besoins, les idées et les sentiments de ses contemporains. Il subit, en réalité, la direction qui lui est indiquée et imposée par tous. Rien n'est plus dépourvu, au fond, d'originalité, que la grande puissance géniale : « elle consiste à être une parfaite réceptivité » (6). En un mot, et pour conclure, « l'homme in-

(1) *Fatalité*, p. 285.

(2) Le sentiment moral est une inspiration dont nous contemplons la force fatale dans la nature (*Adoration*).

(3) *Fatalité*, p. 251.

(4) *Fatalité*, p. 247 à 249.

(5) *Pages choisies*, traduction. M. Dugard : *l'Homme* p. 151.

(6) V. *Les Hommes représentatifs*, traduction Izoulet : *Shakspeare*, p. 184 et suiv.

dividuellement est un fruit qui est le produit de tous les âges passés. Il n'est pas un agent, mais un fait. » (1).

C'est ici qu'éclate d'une façon manifeste l'antinomie entre la thèse du libre arbitre et elle du déterminisme et qui paraît, de prime abord, irrésoluble. Mais ce n'est là qu'un autre et nouvel aspect des choses et de la pensée d'Emerson, qui, loin d'esquiver la difficulté, se mesure très sincèrement avec elle et qui édifie la liberté sur cette double opposition qu'il semble si difficile de concilier.

***

Certes, la circonstance qui n'est autre que la nature, c'est-à-dire la limite de ce que nous pouvons faire, joue, dans la vie, un rôle qu'on ne saurait raisonnablement lui dénier. Mais elle n'est, si on y réfléchit bien, que « la moitié de tout ». Si grande que soit la fatalité, l'homme en est une partie. De ce fait, il a la faculté de réagir contre l'action du dehors et résister ainsi aux assauts du destin. De même qu'il serait écrasé par l'atmosphère sans l'air qui est dans son corps, de même sans la fatalité qui est en lui, il serait irrémédiablement brisé par les forces extérieures que lui oppose la nature. Il peut ainsi opposer fatalité à fatalité (2). Car le sentiment de la liberté qui est en lui, qu'il acquiert, entretient et développe par l'exercice de son intelligence et la pénétration progressive des lois de l'univers, est « une partie même de la fatalité ». La pensée l'élève donc à la liberté et l'affranchit des liens de causalité dans la mesure où elle prend conscience d'elle-même et où elle se dégage de la matière qui l'opprime. Sa confiance en sa supériorité et en sa libre activité s'affermit et se fortifie en tant qu'il découvre sous l'apparence et la complexité des phénomènes les rapports secrets et réels qui existent entre les événements et lui. Et, en fait sa fortune se lie étroitement à ses aspirations et à ses tendances que l'action et le progrès continu de la pensée peuvent modifier et transformer en partie. La direction dans laquelle nous nous engageons dépend de notre carac-

(1) V. *La Méthode de la Nature*, traduction Xavier Eyma.
(2) *Fatalité*, p. 254, 264 et 266.

tère et c'est aussi « notre caractère qui fait nos amis comme nos ennemis » (1). On finit par s'apercevoir, en y réfléchissant, que l'idée recèle une force latente qui tend, en se prolongeant, à s'extérioriser et à se traduire en action. C'est pour cela qu'il est dangereux de trop regarder du côté de la nature. On risque de se laisser prendre à l'engrenage compliqué des circonstances et de subir leur domination, en justifiant, par avance, toutes ses défaillances. Il est sain, au contraire, de s'élever au-dessus des choses et de les considérer au point de vue de la liberté. Car l'homme est libre, en réalité, dans la mesure où il croit l'être. La croyance en la liberté engendre la liberté.

Le concept vulgaire de l'indéterminisme ou du libre arbitre, se trouve, on le voit, fortement dépassé par Emerson. La notion des « hiatus et des commencements absolus » qui a enrichi de ses développements fastidieux et aujourd'hui désuets tant de systèmes philosophiques, est hardiment rejetée par lui. L'acte libre est en réalité, fondé sur un déterminisme psychologique. Cette solution du problème de la liberté qui n'est pas sans faire songer à la Morale des Idées Forces développée avec abondance par M. Fouillée, n'est-elle pas plus apparente que réelle ? Si la liberté dépend, en effet, du sentiment que nous en avons, et de l'intensité avec laquelle nous aspirons à sa réalisation intégrale, ce sentiment lui-même, s'insère, il le faut reconnaître, dans la série des causes et des effets qui nous sont extérieurs et dont le poids lourd et fatal nous incline vers une direction que nous ne sommes pas maîtres de choisir. Et il faut convenir, en fait, qu'il y a des moments où quelque enclin que l'on puisse être à affirmer sa propre liberté, on se sent tout disposé à s'approprier les réflexions empreintes d'un fatalisme si troublant que ce douloureux Jules Tellier, mort si jeune, prête à Tristan Noël :

« On me dit : vous pouvez changer votre nature : la sot-
« tise s'atténue par le travail, les mauvais instincts se sur-
« montent par la volonté. Soit. Mais si je n'ai pas en moi,
« ce qu'il faut de curiosité pour travailler ou ce qu'il faut
« de scrupules pour vouloir !

(1) *Fatalité*, p. 186.

« Ce sont mes sentiments qui font mes actions et ce n'est « pas moi qui ai fait mes sentiments » (Journal de Tristan Noël).

***

Cet autodéterminisme n'est cependant pas une pure illusion, Il n'est d'ailleurs qu'une étape de la pensée d'Emerson. La question de la liberté n'est envisagée jusqu'ici que suivant le point de vue de la philosophie du sens commun. En pénétrant plus avant dans les choses, on s'apperçoit, en effet, que cette croyance en une libre activité n'est pas une simple apparence et que derrière elle se cache une réalité plus profonde qui sert, en définitive, de support à la liberté.

Il y a dans l'individualité humaine une force secrète qui est le principe même de notre personnalité, qui dépasse la connaissance et l'entendement, et qui est l'essence du Génie, de la Vertu et de la Vie. C'est la volonté qui n'est autre, au fond, que spontanéité et instinct et qui est la source de l'action et de la pensée (1). Cette force dont la double énergie physique et spirituelle est engendrée par les deux facultés de perception et d'amour, et dont les manifestations extérieures sont imprévisibles (2) s'appuie sur la force universelle et participe à l'esprit divin qui anime la Nature, dont nous ne sommes qu'une étincelle et auque nous nous trouvons rattachés par des fils qui pour n'être pas visibles n'en sont pas moins réels. Elle est parallèle aux fins universelles que nous poursuivons et qui ne sont autres que le retour de la Matière à l'Esprit. La liberté déborde ainsi l'individu qui n'est que limite, et s'étend dans la mesure où nous prenons conscience et possession des lois qui régissent l'univers et où nous nous dégageons de notre moi, par l'abandon et le sacrifice de notre personnalité à l'âme universelle qui s'épanche en nous et dont nous ne sommes que le reflet. — Nous touchons ici à la théorie de la Sur-Ame qui est le centre de la métaphysique émersonienne et qui éclaire sous un jour lumineux et profond

(1) *Confiance en soi*, p. 23. — *Compensation*, p. 55.
(2) *Fatalité*, p. 270, 271, 272.

l'univers matériel et spirituel dont il semble dissiper, en lui donnant une signification, les discordances douloureuses et les oppositions déconcertantes. Toujours est-il que c'est par cette sur-âme qu'il nous est donné de coopérer à l'œuvre divine et que nous ne sommes jamais aussi pleinement libres que dans les moments où notre volonté purement individuelle s'accorde en y obéissant passivement et en s'y identifiant, à la volonté universelle qui la fait participer à sa force toute puissante V. *Le Poète* p. 157. La liberté parfaite ne va pas sans la parfaite obéissance : loin d'être irréconciliables, elles sont corrélatives et inséparables, l'une de l'autre. L'homme unissant en lui « les deux pôles de la Nature » l'esprit et la matière, peut de cette opposition même faire jaillir, en lui, la liberté.

La liberté est, on le voit, en dernière analyse, une manifestation originale de la vie humaine traversée par un courant spirituel qui la relie à la vie universelle dont elle a l'agissante mobilité et dont l'action s'exerce à la fois par la volonté et par « des moyens quasi-surnaturels autour de nous » (1). Sa force est en proportion directe de l'intensité de vie qui est en nous et qui nous pousse à affirmer notre moi en opposition avec le monde extérieur. C'est par l'affirmation de nous-même que nous acquérons le sentiment de sa valeur et de ses possibilités de réalisation. La multiplicité des obstacles que rencontre notre libre activité, et dont est tissée l'étoffe même de la fatalité, ne fait qu'activer son développement et lui sert en quelque sorte de levier pour s'élever plus haut et gravir les degrés de l'échelle de l'Esprit. Il n'y a en définitive (2), qu'une « seule chose sérieuse et formidable dans la nature, c'est une volonté » (3) s'unissant au dessein de la nature. Et de fait « un souffle de volonté passe éternellement sur l'univers des âmes et les pousse dans la direction de ce qui est juste et nécessaire » (4).

C'est à ce souffle que notre instinct qui ne trompe pas

(1) *Fatalité*, p. 263.
(2) *Fatalité*, p. 283.
(3) *Fatalité*, p. 277.
(4) *Fatalité*, p. 270.

nous commande de nous abandonner avec confiance. Notre vie réside, en effet, dans chacun de nos actes dont nous portons l'empreinte indélébile. Toute action comporte une sanction par l'effet d'une sorte de compensation harmonieusement établie par la Nature. Nous sommes responsables devant la raison des moindres défaillances qui portent nécessairement leurs fruits, du choix même de notre profession. Tout crime finit au fond par être puni. « Crime et châtiment poussent sur la même tige », toute vertu récompensée. On est, tôt ou tard, puni pour ce qu'on aura fait, ni plus ni moins ; on finit toujours par payer sa dette. « Nous portons en nous le tort que nous créons et nous ne souffrons jamais que par notre propre faute » suivant la parole même de Saint Bernard. « C'est de plein gré que l'homme descend vers la bête » (1).

***

Telle est dans ses lignes essentielles, dépouillée des nuages de lyrisme métaphysique qui l'enveloppent et en obscurcissent trop souvent la clarté, la théorie de la liberté que l'on peut découvrir à travers les *essais* d'Emerson, et à laquelle nous avons tenté de donner un contour précis et défini qu'elle n'a pas en réalité, afin d'en mieux saisir et mesurer la portée. Il semble, à première vue, qu'elle laisse pour les esprits rigoureusement épris de logique, l'antinomie entre la thèse du libre arbitre et l'antithèse du déterminisme entièrement ouverte et non résolue. La liberté morale paraît, en effet, difficilement conciliable avec le panthéisme qui circule à travers la pensée d'Emerson. Si notre âme n'est qu'une parcelle de la divinité, on ne sait pas trop comment son activité peut librement s'exercer ; d'autre part le quiétisme auquel le penseur américain paraît aboutir, en invitant l'homme à s'abandonner sans résistance à la nature et au flot des événements, ne s'accorde guère semble-t-il, avec son apologie de la volonté.

Sans préjuger (ce qui n'entre pas dans le cadre de cette étude et fera ultérieurement l'objet d'un examen approfondi),

(1) *Compensation*, p. 62, 63 et 80.

du degré de vérité de la doctrine métaphysique d'Emerson dans laquelle se complète et s'achève sa théorie de la liberté, on peut admettre cependant, à priori, que la réalité de la liberté n'a pas besoin d'être logiquement démontrée, pour conserver sa valeur propre. On ne saurait contester, en effet, le pouvoir d'infini perfectionnement que l'idée seule exerce sur notre être intérieur. Une forme logique n'offre d'ailleurs, il le faut reconnaître, aucune garantie en elle même puisqu'elle en suppose d'autres et qu'elle n'est que momentanée et essentiellement relative. La représentation de l'univers qu'elle peut fournir sera donc toujours nécessairement incomplète, susceptible d'être dépassée, et impuissante à envelopper la totalité du réel. Il entre, du reste, dans le problème tel qu'il est ici posé, un terme nouveau qui échappe aux prises de la pensée discursive, en mesure de sa nature : C'est le courant original de la vie qui associe les éléments sans se confondre avec eux et qui les déborde. Cette transposition du problème dans un sens de dynamisme idéaliste et spirituel a donc pour effet, en dominant les contradictions apparentes que présentent les phénomènes de contingence, de nous mettre plus intimement en contact avec l'ultime réalité.

Originale et hardie dans sa profondeur, cette théorie, en tant qu'elle rattache la liberté à une sorte de spontanéité vitale, plonge ses racines dans le romantisme Germanique qui fut, on le sait, une généralisation du vitalisme biologique, en même temps qu'une réaction contre les idées mécanistes et intellectualistes dont la pensée du XVIIIe siècle était tout imprégnée, et qui est, au fond, un retour aux vieilles conceptions hylozoistes de la philosophie ante-socratique (1). Il ne paraît guère douteux que l'auteur de la Méthode de la Nature a beaucoup emprunté, à ce point de vue, à Fichte, Schelling, Novalis et Hégel qui ont été les promoteurs de ce mouvement, — sinon directement, tout au moins par l'intermédiaire des penseurs anglais tels que Carlyle et Coleridge dont le langage devait être plus particulièrement

(1) Voir à ce point de vue les études de M. René Berthelot sur le pragmatisme de Nietsche (*Revue de Métaphisique et Morale*, juillet 1908, mai et septembre 1909).

capable d'atteindre l'esprit et les sentiments d'un anglo-saxon. Il a exercé lui-même une influence réelle sur Nietsche, tout en s'en différenciant par le caractère particulier de son idéalisme transcendantal et mystique, pur de tout mélange, sous l'inspiration duquel il a doué la volonté d'une sorte de virtualité spirituelle qui en est, pour ainsi dire, le ressort, et qu'il semble avoir, en la libérant de toutes les contraintes et de toutes les entraves contingentes, vraiment doté de la liberté intégrale. C'est à cet égard qu'on a pu dire avec raison qu'il a donné à l'individu « le plus authentique des parchemins » (1) en légitimant sa toute puissance, à la revendication de laquelle le surhomme de Nietsche et l'unique de Stirner n'apportent, en vérité, aucun titre sérieux. — La conception émersonienne se relie, en la faisant pressentir, à celle de M. Bergson qui passe, à l'heure actuelle, pour le représentant le plus attitré et le plus remarquable de la pensée romantique qu'il a enrichie et illustrée d'une documentation biologique solide et originale, et à laquelle il a imprimé une allure rigoureusement scientifique.

Quoi qu'il en soit, et quelque puisse être le jugement définitif qu'on soit amené à porter sur la position d'Emerson vis à vis du problème de la liberté, il faut convenir qu'elle offre, par la multiplicité de ses points d'attache, un intérêt réel et presque d'actualité pour le penseur dont elle mérite d'arrêter sérieusement l'attention. Elle s'impose, en tout cas, à l'admiration des hommes par sa majestueuse grandeur, son harmonieuse et sereine beauté et son incomparable force de suggestion éminemment propre à éveiller la réflexion et l'initiative personnelles, à exalter l'effort et le courage et à susciter les fortes énergies. Par ce côté là, le sage de Concord peut être considéré, à bon droit, comme un merveilleux éducateur et des un plus grands maîtres de la Volonté (2).

GASTON MONTEIL.

(1) V. Bach, *op. cit.*

(2) *Revue Bleue*, 17 et 24 septembre 1910. — Un professeur d'énergie spirituelle : R. Wald Emerson, par Gabriel MOUREY.

Exposition Carpeaux-Ricard

A en juger par tel article de l'*Action Française*, Ricard, dont une exposition nous offre un posthume ensemble, ne serait qu'un artiste à tendances coloristes, mauvais dessinateur et assez piètre imitateur des maîtres anciens ; en somme *un médiocre*.

Heureusement que M. L. Dimier n'a fait que nous prouver une fois de plus son incompétence ; car non content d'admirer les peintres anarchistes, il se complait à méconnaître le génie traditionnel de la France.

Il ne pouvait en être autrement avec l'engouement fatal des modes, et l'*Action Française* nous navre en perpétuant les erreurs de M. L. Dimier, erreurs qui pourraient avoir pour résultat d'éloigner d'une source d'espoir les artistes qui comptaient sur un retour aux saines méthodes.

Je me suis donc rendu à l'exposition Carpeaux-Ricard sans m'inquiéter par trop des opinions malencontreuses et grincheuses du critique de l'*Action Française*, et je m'en suis bien trouvé, car j'ai rencontré en Ricard un artiste rare, un psychologue sérieux, un homme fort enfin. Quel étrange siècle que le nôtre ! Sous prétexte de personnalité il voudrait qu'un peintre ignore tout de son art !

Ricard est bien le contraire de tout cela, et cependant son âme — sa vraie personnalité celle-là et non pas une fumisterie technique quelconque — s'affirme à travers les beautés des maitres dont il a su tirer un éclatant bénéfice.

J'irai plus loin et je dirai qu'aux emprunts sensibles qu'il leur fit, il a su joindre une telle spiritualité que c'est comme à travers un tissu plus fin et plus sensible qu'il nous en rapporte un mode à lui, son mode. — Plié tout jeune à l'étude rigoureuse de Rembrandt — dont il a copié la *Bethsabée* avec une surprenante fidélité — de Van Dyck, de Rubens, du Titien, il réalise son propre idéal lorsqu'il se pose devant la nature ; et il sait en tirer non pas une de ces images confuses que l'on croit issues de l'âme parce qu'elles sont à l'état d'embryon, non pas une apparence tremblée — comme nous dupa Carrière l'impuissant — mais une précise et bien creusée effigie où toute la ténuité animique s'étale, plastique, délicate, saisissante.

Je ne connais pas de peintre — fût-il ancien — qui ait comme Ricard exprimé la chair de la femme, qui lui ait donné cette matière transparente, fluide, délicate où les impressions intérieures mettent leur empreinte, extériorisant ainsi l'âme même. Et ses mains, quels poèmes d'expression et de belle forme ! Vraiment quand M. L. Dimier se mêle d'assommer un artiste il a soin de le choisir de la grande race !

En revanche, à côté de ce Ricard aristocratique, tout en finesse et en spiritualité, M. Dimier accorde ses éloges et ses prédilections à Carpeaux, ouvrier adroit, bien informé ; mais nature beaucoup plus ordinaire. Ce sculpteur, évidemment supérieur à ses collègues du second empire, n'est qu'un bien mince élève de Michel Ange, il semble que le dix-huitième siècle ne puisse pas le quitter ; toujours un accord malheureux de sensualité frivole et de volonté vers le *grand* le mène à une production incertaine, dans laquelle le réalisme et le désir de faire plus que lui luttent désespément.

Carpeaux n'a pas de noblesse, il ignore la grandeur des formes, l'harmonie des proportions. Dans ses groupes les figures s'isolent ; dans ses figures les morceaux ne s'attachent pas.

Peintre et sculpteur, il accorde trop à la couleur dans ses statues. Certes il fait vivant ; mais avec certaines mièvreries qui diminuent la vie, avec certaines élégances convenues qui lui ôtent la liberté et la santé. En somme, quoique supérieur à son temps, lorsqu'on le met au rang des maîtres éternels Carpeaux diminue, montre ses faiblesses, perd le rang où on le croyait pouvoir mettre. C'est un bon sculpteur, mais il est impossible de le maintenir parmi les génies. Il serait tout au plus ingénieux.

Ses dessins comme ses peintures témoignent qu'il aima ses prédécesseurs, mais qu'il fut impuissant à les égaler. Maladif, tourmenté, il avait un grand désir que sa science trop courte ne sut pas réaliser.

Si donc entre Carpeaux et Ricard nous devons choisir celui que la postérité doit dignement louanger, au contraire de M. Dimier, c'est au peintre Ricard et non au sculpteur Carpeaux que nous donnerons la première place. Celui qui sut en tant d'effigies nobles et belles nous dire quelque chose de la langueur de l'âme en nos époques moroses, celui qui, comme Baudelaire, sut en quelque sorte marquer du vrai sceau spirituel son siècle, celui-là — et c'est de Ricard dont je parle ici — mérite qu'on s'émeuve jusqu'à l'enthousiasme — au mépris de la critique aveugle et des écrivains despotiques — de l'apport de son pinceau et de la perspicacité de sa sensibilité et de son intelligence.

EMILE BERNARD.

« Iphigénie » par Jean Moréas

On se promettait beaucoup de joie à cette première du 22 mai dernier, à la Comédie. Quel programme ! Une *Nuit* de Musset, *Poil de Carotte*, et l'*Iphigénie* de Moréas. Hélas ! la *Nuit de décembre* fut très mal dite, et *Poil de Carotte* triompha d'*Iphigénie*.

Oh ! ne touchent aux légendes grecques que les Voyants des époques lointaines, que ceux qui furent Grecs en des vies antérieures !

Les artistes du Théâtre français, gens de mérite, pénètrent malaisément la vieille Hellade ; gestes, intonations, costumes, armes, casques empanachés, tout semblait artificiel, jusqu'au char amenant Clytemnestre, sa fille et le petit Oreste. Ce char, attelé de vrais chevaux, selon le rêve de Moréas, évoquait des souvenirs de cirque.

Les chœurs, interprètes harmonieux du sentiment des foules, rappelaient des tapisseries de figurantes dans les revues boulevardières.

Le public... A ma gauche, un individu en habit, chauve, grave, décoré, opposait les « lumières modernes », aux superstitions des héros homériques.

Mais... on étouffe dans cette salle aux décorations mesquines, peut-être, sous le ciel, à la campagne, serions-nous émus. Est-ce probable ? Les comédiens restent ce qu'ils sont. Un ami assista, dans le Midi, en plein air, à une représentation du *Polyphème* de Samain. Eh bien, de Max faisait sourire quand il clamait : « Oui, j'ai crevé mes yeux, mes yeux, mes pauvres yeux si joyeux à l'aurore ! » Il faisait sourire parce qu'on le voyait, quand il n'était pas en scène, fumer des cigarettes sous les taillis voisins.

Polyphème, les tragédies grecques, le *Songe d'une Nuit d'été*, les *Stances* de Musset se flétrissent aux jeux de la rampe, même dans un théâtre de verdure. Acteurs, décors, spectateurs, rien ne vaut. On ne goûte une œuvre d'art que dans la solitude, au clair de la lampe.

La pièce de Moréas donne le désir de relire une autre *Iphigénie*, celle de Racine.

Racine crut devoir modifier le dénoûment d'Euripide : « Quelle apparence, dit-il en sa préface, que j'eusse souillé « la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi « vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphi- « génie ? et quelle apparence aussi de dénouer ma tragédie « par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une « métamorphose, qui pouvait bien trouver quelque créance « du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop « incroyable parmi nous ? »

Moréas suit pas à pas le tragique grec, son œuvre est presque une traduction, nous n'aurons à étudier ni le plan ni les caractères, nous ne nous occuperons que du style de l'interprète.

Traduire ! effort terrible ! Les réflexions, les événements la matière des discours, on livre cela ; mais la forme, le charme des phrases, les mots évocateurs, les sentiments qu'éveillent ces mots, leurs prolongements dans l'âme des initiés ! mais le génie particulier d'une langue, le génie particulier d'un poète ! (1)

De braves gens prétendent que l'Art n'a pas de patrie, quelle erreur ! L'Art est un chauvin farouche, intraitable. Nul, s'il ne connaît merveilleusement le français, ne comprendra Hugo et vingt autres ; nul, s'il ne sait merveilleusement l'allemand, ne comprendra Gœthe et vingt autres.

Les idées franchissent les frontières — relativement —, tableaux. statues, objets travaillés, peuvent être exportés ; la forme dont un poète revêt sa pensée est le bien d'une race, et souvent même, si cette forme s'est trop imprégnée des modes d'un siècle, le bien d'un siècle unique.

Moréas, pas plus que ses devanciers, ne nous a livré le mystère d'Euripide, n'exigeons pas l'impossible. Mais nous donne-t-il une pièce bien écrite ?

Moréas ! Ce nom est murmuré avec dévotion ; depuis des années, il rayonne auréolé de louanges, fleuri de roses. L'œuvre est comparée à quelque beau marbre d'Ionie égarée en nos âges barbares. Voici mon appréciation :

L'auteur des *Stances*, discerne mal le son des mots ; il les choisit, insensible à leurs discordances avec le mot voisin ; quelques vers méritent des éloges, le plus souvent, ils se succèdent prosaïques et rauques ; les rimes font écho banales ou maladroites, (lyre-délire ; reine-souveraine ; imprime-exprime ; songe-mensonge, etc.)

---

(1) Ce pauvre et cher Marc Legrand, mort voici trois ou quatre ans, a laissé une traduction en vers absolument remarquable d'*Œdipe-Roi* et d'*Antigone*, de Sophocle. Il avait une sorte de génie, peur ce genre de travail.

Il parle le français en grec très cultivé, nullement en celte affiné. Notre langue est, pour lui, un instrument de difficile usage.

Feuilletons ses livres, un métèque seul écrirait :

« Ah ! *la mort, ah, n'est-ce*
« Une menteresse ? »
« ...*Que personne ne connut jamais.* »
« *Ce canal qu'à cette heure une aube faible glace*

Six lignes plus loin, dans le même poème, vous rencontrez une épithète intéressante :

« Et ce calme étendu sur *une eau métallique* »

Mais l'épithète était trouvée, on l'avait remarquée dans « EFFET DU SOIR » par Ephraïm Mickael :

« Quelque Dieu...
« Pleure ces larmes d'or dans les eaux métalliques. »

La *Stance* suivante caractérise la coutumière pauvreté lyrique de Moréas :

« Quand pourrai-je, quittant tous ces *soins inutiles*
« Et le *vulgaire ennui* de l'*affreuse* cité,
« Me reconnaître enfin dans les bois, *frais asyles*,
« Et sur les calmes bords d'un *lac plein de clarté*. »

Soins inutiles, *vulgaire ennui*, *frais asyles*, rappellent la phraséologie du XVIIIe siècle, les déchets des littératures usées.

Reprenons *Iphigénie*. D'un bout à l'autre du volume, le goût sera froissé :

« Pour elle brûlait d'*une flamme trop tendre*
« De la nymphe Thétis le fils audacieux. »
« Eros au visage charmant
« De son arc deux traits jumeaux tire. »

Plus loin, on demande « *que le ciel ait cure de ceux qui me sont chers.* »

Et les : *Je frémis d'horreur*, les *Forfaits inhumains*, les *Sombres desseins*, les *Flatter l'espérance*, les *Gardiens vigilants*, les *Malheurs odieux*, les *Que je meure à l'instant*, les *Céler la juste vérité*, les *Cœurs perfides et traîtres*, les *Forfaits sans exemple et les plus détestables*, les *Profondes mers*, les *Tu me perces le cœur*, les *Charmes suborneurs*, les *Rois armés d'airain*, les *Perfidies odieuses*, le *Fer cruel*, les *Injustes coups du destin qui m'accable*, les *Montagnes sourcilleuses*, les *Soldats qui portent ici leurs pas*, les *Hélène brûlant des plus coupables feux*, mille expressions de même

famille navrent le lecteur, le navrent jusqu'au dernier vers, y compris.

Je ne puis copier le volume entier, mais chaque page fournit sa levée de scories.

Comment se peut-il que des confrères, intelligents, réfléchis, exaltent Moréas ? Quel homme de goût ne repousserait ces vers surannés, cahotés et loqueteux ? Ses meilleures créations luisent modérément, leur simplicité sent l'indigence, elles ne sont ni charmantes, ni puissantes, ni pleinement harmonieuses. On n'éprouve point, à la lecture, la satisfaction pure, ample, que donnent certains poèmes de Louis Mandin, certains sonnets de Léon Deubel.

Le génie de Moréas ? Ah ! le vent de surenchère qui souffle si fort à l'Hôtel Drouot, étend bien loin ses ravages et trouble bien des esprits !

CHARLES CALLET.

Prière pour la Vigile de Noël

Mon Dieu, pour la Noël, faites-moi comme ceux
Qui sont nés à Bethmale
Qui ne pensent à rien autour de leurs grandsjeux,
Lorsque la neige étend son châle,
Et tombe, et tombe, et tombe, pâle,
Entre les clairs de lune bleus...

Mon Dieu, pour la Noël, faites moi cette grâce.
Qu'il ne reste plus rien du voyageur qui passe
Et qui s'en va...

— J'ai retrouvé mon cœur dans votre solitude —

Que mon champ soit ingrat,
Que mon labeur soit rude,
Si vous avez voulu cela,
Mais laissez-moi dans le sillage que voilà.

Laissez-moi cette nuit de nuit de Noël à Bethmale.
Mettez dans mes yeux étrangers
Ce mystique rayon d'étoile
Qui brille encore au fond des yeux de nos bergers.

Que j'écoute le calme, où l'heure qui s'avance
N'apporte rien à redouter.
Je vais maintenant l'écouter
Sans y mêler le chant d'une ancienne souffrance.

— Je sais goûter les fruits de votre pur silence —

Mon Dieu, pour la Noël, accordez-moi la grâce
De croire en vous comme un enfant,
Ou comme les vieux qui sont sur la place,
Accueillez-moi comme le garçon repentant
Que son père attendait au passage des coches
Les soirs pleins d'allégresse où chantait chaque bruit...

Accordez-moi, mon Dieu, cette grâce aujourd'hui
De ne penser qu'à vous, en écoutant les cloches
De cette messe de minuit.

PAUL VAILLANT COUTURIER.

A propos des peintres de Versailles

L'originalité dè Versailles n'est pas chose facile à saisir et à fixer. On a souvent le tort en parlant sur ce sujet de ne pas séparer la ville du parc et d'appliquer à la première des épithètes qu'elle ne mérite plus depuis longtemps.

On croit avoir tout dit de Versailles en l'appelant une ville morte.

Pour le voyageur ayant encore Paris dans les yeux et dans les oreilles, quelle est la ville de province qui ne semblera morte ? Et Versailles n'étant guère aujourd'hui qu'à vingt-cinq minutes de Paris, c'est une impression qu'elle offre assez souvent... pas toujours car à moins de visiter Versailles en plein hiver on peut s'y trouver au milieu d'encombrements d'automobiles, à peine attenués par la largeur des avenues. Le quartier central est même bruyant et la ville tout entière offre beaucoup moins que Chartres ou Blois par exemple, cette tranquillité de tinter les heures qui fait tant de bien aux gens nerveux.

Le parc, au contraire, procure un calme absolu ; le charme qu'on y éprouve est particulier, on le subit quelquefois sans le comprendre. Aussi, reconnait-on facilement, parmi les peintres que la terrasse a attirés, ceux qui, Versaillais, ont pu méditer à loisir sur leur sujet ou ceux qui, venus de Paris entre deux trains, n'ont pas pris le temps d'analyser leur sensation.

A l'exposition (1) de la galerie Hessèle, 54, rue Laffite, il y a une centaine de toiles et dans presque toutes il y a les marques de grands talents.

Rares sont cependant les peintres qui ont vu dans Versailles autre chose qu'un paysage ordinaire.

La plupart choisissent un coin de terrasse, un groupe de bronze ou de pierre et le peignent avec tous ses détails, comme si la valeur de l'objet portait avec elle la marque originale de Versailles.

D'autres, tout imprégnés de cette idée que Versailles est une *nécropole*, veulent montrer à tout prix les ifs taillés qui s'étagent autour du jardin de Latone.

(1) Entièrement consacrée aux peintres de Versailles.

Il y en a aussi qui, plus heureux, ont voulu rendre l'effet du soleil couchant sur la façade du palais ou le sable du parterre d'eau.

Mais le charme de Versailles n'est pas là. Il est dans la variété des aspects.

Il faut regarder Versailles un peu comme on regarde la mer. En pénétrant sur la terrasse on a une sensation analogue à celle qu'on aurait sur quelque haute falaise, on se doute que l'espace infini est là tout près, on prévoit l'horizon immense qu'on va découvrir.

C'est ce qu'a merveilleusement rendu Bonington dans son petit tableau du musée du Louvre.

Au bassin de Neptune, en juillet, la foule pressée, assise autour du bassin de quatre à sept heures du soir ne rappelle-t-elle pas celle d'une vaste plage à la même heure et à la même époque ?

Vus de près les ifs, les statues, les bassins de pierre et les groupes qui les entourent ne diffèrent pas de ceux que l'on peut rencontrer dans d'autres jardins, mais leur énormité comme la largeur des allées, isole chaque promeneur, lui crée une sorte de solitude et il sent inconsciemment que rien ne viendra la troubler.

En réalité on n'est jamais absolument seul dans le jardin de Versailles, mais le visiteur qu'on aperçoit est si loin que le bruit de ses pas ne parvient pas jusqu'à nous. C'est ce qui fait dire que Versailles est triste,ce qui n'est pas exact encore.

Versailles n'est triste que pour ceux qui n'y découvrent pas la vie. Beaucoup de gens s'ennuient pour la même raison devant l'Océan.

Parmi les peintres qui ont pensé leurs tableaux en Versaillais je citerai de préférence M. Dubois, M. Bourgeois, M. Leroux et M de Nolhac.

M. Dubois a voulu fixer sur la toile les *trois marches de marbre rose* qui ont inspiré jadis Alfred de Musset et il a parfaitement réussi ces veines d'azur, comme a dit le poète, légères, fines et polies.

Avec un « Effet d'eau » le même peintre a encore une fois traduit une impression d'un charme particulier à Versailles.

Un aquarelliste, M. Leroux, nous montre le parterre nord, œuvre excellente de toutes manières ; on y reconnaît les qualités d'observation d'un habitué de la terrasse et une grande habileté dans le maniement difficile de l'aquarelle appliquée à des sujets de ce genre.

Plusieurs artistes ont pensé que l'intérieur du château offrait quelque intérêt pour les peintres de Versailles. M. de Nolhac a fort bien réussi le « cabinet du Roi ».

M. Bourgeois n'a pas des qualités d'exécutant aussi solides que ceux que je viens de nommer mais il y a dans ses œuvres une recherche et un choix heureux. Le grand Trianon vu du côté du midi est certainement le coin le plus impressionnant de Versailles. Les vieux buissons qui séparent la terrasse du canal, les balcons dédorés qui les surmontent, le quinconce magnifique et les vastes percées ouvertes sur la campagne, au bout du parc, tout cela est grand avec un air d'abandon qui vient de ce que les visiteurs, toujours entraînés vers le hameau de Marie-Antoinette, délaissent facilement le palais de Mme de Maintenon.

Il est juste qu'un peintre ait été attiré par la mélancolie de ce coin de Versailles qui inspira de si beaux vers à Albert Samain :

> Mais ce qui prend mon cœur d'une étreinte infinie
> Aux rayons d'un long soir dorant son agonie
> C'est le Grand Trianon solitaire et royal,
> Et son perron desert, où l'automne, si douce,
> Laisse pendre en rêvant sa chevelure rousse
> Sur l'eau divinement triste du grand Canal...

Les poètes symbolistes, en effet, ont subi aussi fréquemment que leurs ancêtres classiques le charme de la « Cité des eaux » comme dit monsieur Henri de Regnier parlant de Versailles. « L'Onde ne chante plus dans tes mille fantaisies » dit-il encore

> La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
> Et le temps a terni sous le souffle des jours
> Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
> Royale et souriante en tes jeunes atours.
>
> Tes bassins endormis à l'ombre des grands arbres
> Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
> Et leur tain qui s'encadre aux bordures de marbre
> Ne reconnaît plus ta face d'aujourd'hui.

L'éminent orateur qui a reçu M. de Regnier à l'Académie, a trouvé que ces vers manquaient de clarté et condamna du même coup Samain, Verlaine, F. Gregh, R. de Montesquiou... etc.. etc... Et je ne vois pas pourquoi La Fontaine et Racine lui pourraient paraître plus accessibles aux âmes simples.

Il n'y a guère à ce compte-là que le mirliton de M. Botrel qui fera l'admiration du vulgaire car il n'est symboliste de rien du tout.

Si M. de Mun a voulu considérer non pas la littérature, mais ses tendances envers ceux qui *agissent et sont ainsi la sève de la nation*, est-ce que vraiment le respect et l'admiration de ce qu'est Versailles et de ce que fut Versailles ne fait pas partie des aspirations de *ce peuple innombrable* ?

Les symbolistes ont fait de la clarté en supprimant les

tons criards, en parlant de la nécessité des nuances. De plus, et ce ne sera pas le moindre des services qu'ils ont rendus aux lettres, ils ont fait se partager l'admiration que les romantiques avaient exclusivement réservée au moyen âge. C'est ainsi que Versailles prit place à côté des cathédrales gothiques non pour que son palais fût comparé à ces dernières, mais pour que ses jardins fussent mis sous les yeux des foules, pour qu'éclatât le symbolisme de ces lignes si simples, si bien ordonnées, si audacieuses dans leurs dimensions ; de cette profusion de cascades gracieuses ; de la symétrie même de ces combinaisons ; pour que l'on vît à la portée de tous une œuvre due au bon sens français, à la hardiesse française, à la générosité française.

Car les poètes symbolistes ne sont allés tout droit à Versailles que parce qu'ils sentaient que là était, aussi bien qu'à Notre-Dame de Paris ou à Chartres, le vrai caractère de notre race — caractère qu'ils ont révélé et non caché, ne faisant en cela que reprendre la tradition dont les romantiques avaient un instant détaché la poésie.

Il est au moins étonnant qu'un homme ayant mis souvent son talent incomparable au service de la tradition française ne l'ait pas compris.

Et si les poètes ont jusqu'ici mieux représenté Versailles que n'ont fait les peintres, c'est que peut-être ceux-ci ont été plus réalistes que symbolistes.

Versailles leur a paru offrir à tous ses coins des sujets faciles, mais chacun de ces sujets, pris séparément, ne symbolisait pas Versailles.

Il manque généralement à leurs ouvrages l'espace — je ne veux pas dire à la manière de Chintreuil où se perdent les contours, où ne subsistent que de faibles et informes ondulations, mais l'espace tel que Le Nôtre l'imposa à son œuvre pour la faire complète, pour édifier cette chose sévère, quelquefois pompeuse, mais grandiose, logiquement construite et fournissant, à cause de cela, à l'artiste une grande variété de moyens pour qu'il lui soit possible de l'exprimer bellement.

René Martineau.

La Correspondance de Jean de Pauly

EXTRAITS

Orléans, le 25 juin 1900.

Vous voulez bien me demander dans quel esprit j'entreprends la traduction du Zohar. Ainsi que j'avais déjà l'honneur de vous le dire dans ma lettre précédente, je désire vivement traduire le Zohar, dans le but de faire une œuvre vraiment utile et digne d'être léguée à la prospérité.

J'entends par « œuvre utile » un livre propre à éclairer les hommes et à contribuer ainsi à la gloire de Dieu : *Quantum est situm in nobis et opem et salutem Deo ferre debemus.* Or, rien n'est plus propre à atteindre ce but qu'une traduction du Zohar dont les enseignements, bien qu'antérieurs au christianisme, corroborent les vérités chrétiennes. Puisque vous parlez de saint Augustin, permettez que j'en cite la sentence suivante (S. August. *Retr.*, I, 13) :

Res ipsa, quœ nunc religio Christiana nuncupatur, erat apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque Christus veniret in carnem unde vera religio quœ jam erat, cœpit appellari Christiana.

Dans son traité *De Baptismo contra Donatistas*, livre VI, ch. LXXXVII, le grand et saint docteur de l'Eglise parle dans le même sens. Les autres Pères de l'Eglise sont du même avis (Basilius, *De legendis Grœcis*, libris *V*; Justin, Martyr, *Apolog.*, I, 46 ; Clém., Alex., *Strom.*, liv. I, chap. v, § 28, et liv. VI, ch. v, § 42.

Orléans le 10 août 1900,

A la première page, le passage entre : « Au commencement, Rabbi Siméon, etc. » jusqu'aux mots : «... Monde des âmes, au monde des consolations » est assurément apocryphe, et j'en donne les preuves dans une note (1).

Le passage cité du Zohar, II, fol. 5a concernant le pouvoir confié à la Matrone, *est des plus authentiques.*

La croyance à la création primitive de l'homme androgyne est déjà ancienne. Platon dans son *Banquet* fait dire à Aristophane : qu'autrefois notre nature n'était pas la même

(1) Voir traduction du Zohar, tome VI (2°), p. 3. (P. V.)

qu'aujourd'hui, mais androgyne, car, un jour, en vérité, elle eut et la figure et le nom des deux natures en formant un même ensemble mâle et femelle (1).

Quant à l'attribution à la divinité des deux natures (mâle et femelle), on connaît le fameux vers d'Orphée :

Zeus est père, Zeus immortel est vierge

ce qu'Apulée (*De mundo*, V, 129) rend par ce vers :

Jupiter et mas est, estque idem nympha perennis.

On connaît également l'inscription dont parle Casaubon, (*Exercit. ad Baronium*, I) :

Sive Deo sive
Deœ C. Ter.
Dexter ex,
Voto posuit.

Et Virgile *Enéide*, II, 632) : Descendo, ac descente deo, ce que Servius (a. l.) explique : Le poète parle ici d'après ceux qui pensent que les dieux participent de l'un et l'autre sexe.

En attribuant aux Juifs une croyance semblable, Eusèbe (*Præpar. Evangel.*, livre XII) s'est mépris sur le sens véritable du mot Partsouphim bara (il créa les faces), etc., dont il est question dans le Talmud, tr. Berackhot, fol. 61 a, et tr. Eroubin, fol. 18 a. Entre un homme à « deux faces » ou à « deux figures » et un androgyne, il y a une grande différence. D'ailleurs, d'après le contexte du Talmud précité, toute comparaison de Dieu avec l'homme à ce sujet doit être écartée puisque le Talmud dit textuellement : « Comment ! l'homme a été créé primitivement avec deux faces ? Mais alors il n'aurait pas été créé à l'image de Dieu ? »

Je ne puis m'étendre plus longtemps sur ce sujet. Je me bornerai à vous indiquer le Zohar, I fol. 35 a et mes notes (2).

---

(1) Je traduis le texte que donne de **Pauly**, et qui semble avoir été pris dans Eusèbe et non dans Platon lui-même. (P. V.)

(2) La création de l'Humanité androgyne — je ferai remarquer, en passant, que la traduction de l'abbé Glaire et de A. Franck (1835) donne : Dieu dit ; faisons *des hommes* à notre image et ressemblance. — La création de l'Humanité androgyne, dis-je, est une tradition universelle. On l'a fort contesté cependant. On peut lire un intéressant travail du chevalier de Paravey à ce sujet. Il rapporte entre autres que le livre chinois Eulya donne une cosmogonie semblable à celle de la Genèse ; l'homme et la femme y sont deux corps unis. A. Bonnetty qui a complété la dissertation de Paravey rappelle une tradition, recueillie dans l'*Alphabetum Thibetanum*, et décrite par Porphyre dans son livre du Styx, d'après Bardesane. Il s'agit d'une statue merveilleuse qui serait celle de Brahma : « Les Brahmanes disaient qu'il y avait au milieu de la terre un antre d'une immense grandeur, situé sur une

Vous avez mille fois raison de dire que « comprendre les expressions de : « Le Saint béni soit-il et sa Schekhina », à la façon attribuée faussement aux Juifs par Eusèbe est un anthropomorphisme absurde ». Le Zohar lui-même en fait justice. « Maudit soit l'homme, dit le Tiqouné Zohar

---

montagne très élevée au milieu de la terre. Qu'il y avait dans cet antre une statue de 10 à 12 coudées de haut, étendant ses mains en forme de croix, dont la face droite était celle d'un homme, et tout le côté gauche d'une femme, de manière que le mélange de ces parties causait une grande stupeur à ceux qui les voyaient, et qui apercevaient unis sur un seul et même corps une si grande différence de chaque côté. Ils disaient que sur la mamelle droite était sculptée le soleil, et sur la gauche la Lune, et que sur les deux bras le sculpteur avait figuré un grand nombre d'anges, et le reste de ce qui est contenu dans le monde, à savoir : le ciel, les montagnes, la mer, les fleuves, l'Océan, les plantes, les animaux, et enfin tout ce qui existe dans la nature. Ils disent que Dieu donna cette statue à son fils quand il forma le monde, afin qu'il eut une copie à imiter. »

Cette description est importante, semble-t-il, pour l'étude de la pensée orientale.

J'avouerai ne pas saisir la faute que relève de Pauly, et qu'aurait commise Eusèbe dans sa *Préparation Evangélique*, liv. XII, ch. XII. En quelle confusion est-il tombé ? Il se contente de montrer, fidèle à son plan, les similitudes entre les traditions hébraïques et les traditions grecques, en déclarant que Platon fait voir par son *Banquet* que les paroles de Moïse dans la Genèse ne lui étaient pas inconnues, « bien qu'il ignorât le sens dans lequel elles avaient été proférées ».

L'homme originel était un, sous un rapport, et deux, sous un autre. Maïmonides dit qu'en cette question il y a un certain sens caché. Il se rapporte à ce que les Cabalistes appellent « le mystère des Faces ». Voici le commentaire qu'en donne le savant Jurieu dans son *Histoire des Dogmes et des Cultes de l'Eglise*, p. 153 : Dieu créa en effet le premier homme avec deux corps et deux visages, l'un d'homme et l'autre de femme ; et cet homme créé double dans le paradis terrestre était l'image et le type de l'Adam supérieur, appelé *Tiphereth*, marié spirituellement et uni inséparablement à *Malcouth* qui est l'assemblée d'Israël ou l'Eglise. Cette Malcouth s'orne des justices des saints, et par ces justices elle sollicite son mari Tiphereth à verser sur elles ses influences ; et c'est ce qui était mystérieusement signifié par l'homme ayant deux visages et deux corps, et qui par cette moitié de lui même qui était mâle, inspirait la vie, et faisait la beauté de cette autre partie de lui même qui était femelle. Cette explication de Jurieu lui a été inspirée par le livre cabalistique qu'il cite, l'*Effusion de Rosée*.

La meilleure révélation de ce mystère nous est donnée par saint Paul et l'Apocalypse. Cette conception est à la base du Cantique des Cantiques. On comprend l'extraordinaire développement qu'elle engendrerait.

Pour les gens qui penseraient que voilà bien du rabbinage, je citerai saint Matthieu (XIX, 4-6) : N'avez-vous pas lu que celui qui fit l'homme au commencement, les fit mâle et femelle, et qu'il dit : à cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et adhérera à son épouse ; et ils seront deux dans une seule chair ? Ainsi il ne sont plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point. » Et de même, voir saint Marc (X, 6-9).

Il existe toute une chaîne d'auteurs sur la doctrine de l'androgyne, Jean Scot Erigène au moyen-âge, le philosophe Saint-Martin dans les temps modernes ; mais il faut lire surtout Blanc de Saint-Bonet qui en parle avec une incomparable suavité. A quelques égards, l'*Unité spirituelle* (3 vol. 1841) — cet ouvrage admirable mais inachevé *comme pu-*

(XVIII), qui corporifie le Saint (Dieu), béni soit-il, et prête à la Schekhina des organes femelles ! (1) »

La Matrona (l'Eglise) dont je parle dans mes notes (passage tiré du Zohar I, fol. 5, a) n'est nullement une émanation de l'essence divine, puisque le Zohar l'appelle *la ménagère qui tient le ménage du Roi et connaît ses volontés. Quiconque veut s'adresser au Roi, doit suivre les avis de la Matrone.*

---

blication — est la meilleure des introductions à la connaissance des mystères cabalistiques.

Maintenant, je me permettrai de m'étonner de l'irréductibilité que paraît introduire Jean de Pauly en opposant, avec la discussion talmudique, la dualité des faces et l'androgyne. Il est vrai que le Talmud, fol. 61 *a* en parlant de la dualité des faces ne s'occupe pas de la comparaison de Dieu avec l'homme. Il s'agit du mystère des deux iod qui se trouvent dans le mot vaiitsar (forma) à propos de la création de l'homme. Mais ce mystère est susceptible de multiples explications. R. Salomon Iarchi en donne une à son tour différente du Talmud : Les deux iod symbolisent les deux créations, disait-il, la première dans ce monde, la seconde à la résurrection des morts. Mais, d'autre part, le Tikouné-Zohar donne un sens théologique du mystère cabalistique qui est ici en cause. Le berger fidèle, dit-il, a deux faces, l'une céleste, l'autre terrestre, c'est pourquoi il est écrit : « Et Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu ». « A son image », c'est l'image d'en haut. « A l'image de Dieu » c'est l'image d'en bas ».

En somme, le « Berger fidèle », c'est l'Adam céleste et l'Adam terrestre. Les deux faces symbolisent les deux natures, — les deux natures dans l'unité de personne symboliquement appelée le berger fidèle. Le problème me semble parfaitement résolu. Il mériterait qu'on rapportât de plus nombreux commentaires, mais l'étendue est forcément comptée pour une note. J'ajouterai seulement que pour des juifs qui seraient logiques avec leurs anciens théologiens, le mystère de l'Incarnation, auquel se rapporte la question de la double face et de l'androgyne, n'offre aucune difficulté (P. Vulliaud).

(1) Les antropomorphismes de la Cabale, et surtout ceux de cette nature, peuvent choquer. Les raisons n'en sont qu'apparentes. C'est ici l'occasion de dire quelques mots sur le langage mystique, qui est un langage tout spécial, quoique celui de la Cabale ne diffère comme genre, en aucune façon, de celui de la Bible, si les expressions de l'Ancien Testament sont plus décentes depuis la révision des Scribes. Ce fut, en effet, leur œuvre de remplacer les mots obscènes du texte Biblique par d'autres plus révérentiels. L'Orient s'est toujours exprimé avec plus de chaleur et de crudité que l'Occident. On pourrait trouver ainsi dans le bréviaire et les offices divins en usage dans l'Eglise de rite maronite maintes figures qu'un esprit malicieux tournerait vite en gaudriole. Mais au fond, qu'ils soient occidentaux ou orientaux, les langages mystiques offrent des particularités que critiquent volontiers les gens affligés d'une fausse pruderie. N'est-ce point pour les vertus superficielles que les éditions de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales ne sont pas toujours intégrales. Tel père de l'Eglise, en parlant du mystère de l'Incarnation, ne parlerait pas aujourd'hui, comme il le fit de son temps. Les sceptiques, les rationalistes, les épicuriens, se montrent particulièrement douillets sur le chapitre des images brûlantes du mysticisme. On connaît l'indignation de Voltaire et de Renan à propos du *Cantique des Cantiques*. Cependant, de quoi s'agit-il ? D'un symbole qui n'est pas réservé au Cantique par excellence puisque la Bible tout entière porte à sa base ce même symbole de l'amour conjugal pour exprimer l'union de Dieu avec Israël ou

Le Yadjour-Veda est antérieur à la rédaction du Zohar. Mais s'il est antérieur au Zohar, rien ne prouve qu'il soit antérieur à la tradition juive rapportée par le Zohar.

Vous appelez l'allégation de Philastrius et de quelques autres cités par saint Ambroise (*De Pœnit.*, liv. II, chap. IV), d'après laquelle l'acte générateur constituerait le péché originel, — vous appelez, dis-je, cette assertion « une doctrine absurde et générale ». Cela n'est pas tout à fait exact; ab-

---

l'Eglise, ce qui est une même chose. Lorsqu'Israël devient infidèle par son idolâtrie, l'union de Jéhovah est allégoriquement contractée avec les prostituées. N'est-ce pas sérieusement que saint Thomas se pose cette objection : si la Synagogue n'était qu'une concubine par rapport à l'Eglise qui est la femme du Christ? Il se répond évidemment que la Synagogue et l'Eglise sont identiques, réponse que méditeront plusieurs avec fruit. La Bible a souvent un langage anthropomorphique et anthropopathique. Ces deux caractères se retrouvent dans la Cabale avec plus de force, et justement du reste, car les mystiques emploient les termes surparfaits et les termes imparfaits, ce que font moins les livres canoniques. Par une contradiction singulière, facile à constater, ce sont les poètes libertins et pervers qui usent d'un lexique aux allures sacrées. L'expression du mysticisme juif ou de la Cabale, ce qui est un même terme, repose sur le principe de l'analogie. De même que le Tabernacle a été construit d'après le Tabernacle idéal vu au Sinaï, les relations conjugales deviennent correspondantes à ce mariage divin du Christ avec son épouse, l'Eglise. Seuls, des esprits inférieurs ou chargés d'impureté peuvent avoir quelque étonnement ou répulsion à propos de l'intensité lyrique avec laquelle le génie hébraïque décrit les saintes assomptions de la nature humaine élevée par les transports de l'amour divin. C'est en vertu du même principe de l'analogie que l'homme est conçu d'après l'Homme Hilayah (céleste) qui est vu par Ezekiel sur le trône divin. Par suite des correspondances séphirothiques entre Dieu et l'homme, rien n'est plus logique et moins indécent, pour les cabalistes, de parler d'organes qui n'ont, après tout, aucune impureté essentielle.

Certains antisémites ont voulu voir dans quelques expressions du mysticisme juif des indices de la pensée corrompue chez un peuple ethniquement inférieur, disent-ils. Je crois que c'est une erreur. Comment jugeraient-ils, pour rester intègres, tant de paroles qui ont été proposées à la piété catholique? Ne lisons-nous pas, pour citer un exemple, dans la *Vie et Révélations de la sœur Nativité* ces mots à l'occasion de la passion divine : « Ah! mon tendre époux! Je n'en peux plus; je tombe en défaillance!... mon cœur languit d'amour pour vous. Il brûle du désir de s'unir à vous et de vous posséder sans crainte de vous perdre jamais... Malheur à qui, contre mon intention, trouverait une occasion de scandale dans une allégorie toute spirituelle, qui n'est que pour son édification!... Je les vois, dans ce moment, le saint époux et la sainte épouse, dans des embrassements et des ravissements de l'amour le plus tendre et le plus vif : c'est comme une union parfaite. Mais ne pouvant plus suffire, le cœur de la sainte épouse succombe sous les efforts du divin amour. Ce qui lui fait dire comme à Jésus-Christ sur la croix : Tout est consommé! Mon Dieu! mon bien aimé! mon cœur ravi de vos bontés tombe en défaillance. Je remets mon âme entre vos mains. Alors je la vois comme expirer. Mais que dis-je? elle est immortelle, et comme Jésus-Christ en croix, elle sent redoubler son ardeur. C'est alors qu'elle pousse les soupirs les plus vifs et les plus ardents vers son divin époux, jusqu'au moment où je la vois s'endormir sur son sein et entre ses bras... » Le Zohar est loin d'avoir des choses de cette force

Or, il faut savoir que le P. Bruning, jésuite, a dit de cet ouvrage

surde, oui, cette doctrine l'est ; mais générale, non. La plupart des Pères de l'Eglise s'y opposent formellement, tels que saint Athanase (*Epist.* IV, *ad Serapian*, n°8-10) ; Saint Hilaire (*In Matth.*, liv. XII et XXXI, n° 5) ; Saint Augustin (*Serm. Domini in monte*, ch. XXII) ; le même dans ses Rétractations (*Retract.*, liv. I, ch. 9) ; Saint Chrys. (*Homel.*, XLIV) ; Saint Ambroise (*l. c.* et *In Luc* ; liv. X, n° 94) ; Saint Thomas (*Secunda Secundæ, Quæst.* CLIV, art. 9) qualifie cette doctrine de *blasphème*. C'est également le sentiment de Saint Jérôme (*In Matth.*, XII, et *Epist.* CXLIX, ad Marcellam). Les Juifs pouvaient encore moins admettre cette doctrine, puisqu'ils croyaient à la préexistence des âmes ; or, ces deux dogmes se détruisent l'un l'autre, ainsi que Philon, *De Opif. mundi,* XVI) l'a très bien fait ressortir.

Pour ce qui est des âmes unies sur terre par les liens du mariage, vous n'ignorez pas que, d'après le Talmud et le Zohar, les âmes des mariés étaient déjà réunies au ciel avant leur apparition sur terre. En plusieurs endroits, le Talmud dit de Dieu : sedet et conjugit conjugia. De même le Targoum dit de Jonathan (sur Deutér., XXXII, 4) s'exprime ainsi : omnes animæ descendunt (scil. de cœlo) conjugatæ (1). Le Schépha Tal, ch. VIII et passim, s'étend beaucoup sur ce sujet. Il explique d'abord les raisons de ces unions des âmes, et leurs conséquences.

Il donne ensuite des détails sur les cas de mésalliance, de divorce et de veuvage Mais comme votre auteur n'indique pas la source où il a puisé ces renseignements, je n'y attache aucune importance. Je fais cas des assertions du Talmud ou du Zohar, parce que je les considère comme des traditions juives ; mais je ne suis pas disposé à prendre au sérieux les

---

écrit sous la dictée de la religieuse : « Si l'Ecriture sainte était anéantie, si nous perdions tout à coup les meilleurs traités existants de morale, dogmatiques, mystiques, théologiques, la *Vie et Révélation de la sœur Nativité* suffirait pour les remplacer tous, et nous les rendrait avec usure ! » Il serait facile de citer d'autres exemples tirés des mystiques les plus approuvés. Je rappellerai en passant que le livre de la sœur Nativité a été porté aux nues par les ultramontains du XIXe siècle. Sans entrer dans de plus grands détails — et ce sujet voudrait un traité — je terminerai en guise de résumé par la réflexion de Lacordaire sur le *Cantique des Cantiques*. Elle mérite une application générale dans l'ordre du langage mystique : « Quand je lus ce livre que Voltaire appelait *avec tant de goût* : une chanson de corps de garde, je fus étonné de demeurer si froid devant une si grande et si orientale crudité d'expression ; je me demandai pourquoi ; ne comprenant pas encore que, s'il y a un art de cacher le vice sous des formes de style savamment calculées, il y a aussi un art de cacher la vertu sous des couleurs qui sembleraient celles de la passion (*Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne* (P. V.)

(1) Cette idée juive rappelle cette parole qui a cours dans le monde catholique : les mariages sont écrits dans le ciel. (P. V.).

dires d'un Rabbin presque contemporain (1561), quand, n'indiquant aucune source, il a la prétention d'être cru sur parole. Je suis plutôt enclin à prendre tous ces détails pour autant de rêveries, dont les Rabbins modernes ne sont que trop coutumiers.

Orléans, le 14 Août 1900.

Je reçois le *Specimen Theologiæ Zoharicæ*, de Sommer. En feuilletant le volume, j'y trouve, à la page 32-34, le passage du Zohar, II fol. 51 a, concernant la Matrona... La traduction de notre auteur est à peu correcte. En voici d'ailleurs, le passage principal :

Statim itaque rex præconi promulgandum præcipit omnia quæ rex possideat, tradita esse matronæ. Et quid facit (rex ulterius ?) Tradit rex in manus ejus arma, et militum præfectos, lapides quoque prætiosos, atque thesauros regios. Porro jubet ut qui libet, qui opus habeat additu ad regem, non possit admitti, nisi matronæ prius cognitus fuerit (1).

Mais je ne suis plus du tout d'accord avec Sommer lorsqu'il dit dans ses notes (p. 34), qu'il intitule « Illustratio » : Et ne quis dubitet per Matronam seu Matronitham illam esse intelligendam ipsam Scheckhinam, seu filium Dei Θεάν θρωπον, ipse auctor noster id, declaret part. III, Soh., édit. Amsterdam. fol. 230 *a*, etc., expressis verbis docens : *quod Scheckhina sit ipsa matrona.*

Ici, Sommer commet une grave erreur. « Schekina » ne désigne pas le Fils de Dieu, mais bien le Saint-Esprit ; cela résulte de plusieurs centaines de passages du Zohar. Matrone n'est pas non plus synonyme de Scheckhina ». Le mot « Matronitha » tout court désigne une grande dame, une dame de qualité, comme *matrona* en latin, ou μηνύτυς en grec. (« Matrona Juno », dit Horace). Ce n'est que lorsque le Zohar parle de Matronitha Hilaya, ou la matrone céleste, que ce mot désigne l'Eglise. Ainsi, dans votre passage du Zohar II, fol. 51 *a*, le texte dit Matronitha Hilaya, et, plus loin, Dieu parle de Matronitha dabari (*ma* matrone). Ce que je viens de dire (que le mot matrone tout court, sans autre spécification, désigne simplement une dame de qualité) est tellement vrai, qu'à cette page même du Zohar (II, fol. 51 *a*)

---

(1) Voici la traduction de Jean de Pauly : « Le roi lança, par conséquent, une proclamation formulée de la façon suivante : Tous les pouvoirs du roi sont confiés à la matrona. Le roi confia en outre à la matrona, toutes les armes, lui subordonna tous les chefs conduisant les armées à la guerre et lui remit toutes les pierres précieuses et tous les trésors royaux. Le roi ajouta : A partir d'aujourd'hui, nul ne pourra m'adresser la parole sans la présenter préalablement à la matrona » On voit que les deux traductions sont conformes. Celle de Pauly est de plus très littéraire, comme toujours. (P. V.).

on lit une phrase ainsi conçue : « Lorsque le roi (Maleka) put apprécier les qualités supérieures de sa matrona, qui surpassaient celles de toutes les autres matrones (matronitha). » Ainsi, le mot *maleka* désigne le Roi du Ciel, lorsqu'il est accompagné de quelque attribut qui nous indique que le texte parle de Dieu ; sans quoi, ce mot désigne simplement un roi quelconque. Or, le mot *matronitha*, dans le Zohar, III, fol. 230 *a*, n'étant accompagné d'aucun autre qualificatif désigne simplement une dame de qualité quelconque. Sommer a arraché deux mots du contexte, sans se préoccuper ni de ce qui précède, ni de ce qui suit. Voici le passage du Zohar que Sommer cite à l'appui de sa thèse : c'est à cause de cela que Salomon a dit : La femme forte est la couronne du mari, et comme la pourriture dans ses os celle qui est éhontée. La Schekhina est la matrone et sa servante est *Lilith*, qui n'a pas de modestie ni de honte devant Dieu, et son fils est *ereb rab* (la multitude).

Le Zohar demande comment distinguer entre un homme animé de l'esprit de Dieu (Schekina ou le Saint-Esprit) et un homme animé de l'esprit du diable (Lilith)? Et il répond : « Le premier est modeste et pudique ; car l'esprit dont il est animé ressemble à une dame de qualité (Matrone) qui possède ces deux qualités, alors que le second est sans modestie et sans pudeur car l'esprit dont il est animé (Lilith) ressemble à une servante (ou esclave) sans modestie et sans vergogne. » C'est à ces deux esprits opposés, ajoute le Zohar que Salomon fait allusion (Prov. XII, 4) : « Sa femme vigilante (c'est-à-dire le Saint-Esprit) est la couronne de son mari ; et celle qui est sans vergogne (c'est-à-dire l'esprit du démon) fait sécher le sien jusqu'au fond des os ». Vous voyez que Matronitha dont parle le Zohar, III, fol. 230 *a*, et que Sommer cite à l'appui de sa thèse, désigne purement et simplement une grande dame, ou une dame bien élevée que caractérisent la modestie et la pudeur. Voilà à quelles erreurs s'exposenl tous ceux qui, au lieu d'étudier le contexte, se contentent de quelques phrases détachées, truquées et, partant, mal comprises (1).

---

(1) Nous avons constaté, dans la note de la 3e objection sur l'Antiquité du Zohar, la présente contradiction de Jean de Pauly. Il y disait, comme Sommer, que Schekhina désigne la deuxième hypostase. A vrai dire, je comprends peu la querelle cherchée par le savant traducteur à l'interprète allemand qui s'accorde absolument ici avec les commentaires zohariques et avec les Cabalistes lorsqu'il enseigne que la Schekinah est la deuxième hypostase. Parmi les modernes, je citerai Isaac Myer qui s'appuie, du reste, lui aussi, sur le même passage du Zohar III, fol. 230 *a* éd. d'Amsterdam (V. *Philosophy of Ibn Gabirol*, p. 341) invoqué et traduit par Sommer. Au surplus, voici la version latine de ce texte, telle que la donne Sommer. Elle correspond intégralement à

Orléans, le 18 septembre 1900.

Je puis vous affirmer que l'intérêt que vous portez au Zohar augmentera à mesure que vous avancerez dans la lecture. Quant à l'exactitude de la traduction, je vous prie de croire, — et les savants compétents vous l'attesteront à l'unanimité, — que jamais traduction ne fut plus précise, plus fidèle et plus exacte. Chaque phrase, et même chaque mot, subit mille examens et mille opérations mentales avant d'être définitivement fixé sur le papier, et tout en m'efforçant d'écrire un français clair, ou du moins intelligible, je ne cesse d'imiter autant que possible, le texte du *Zohar*. Je me suis constamment attaché à donner à chaque phrase le coloris de l'original, à écrire tantôt avec rapidité, tantôt

---

celle que transcrit de son côté Isaac Myer. Un témoin confirme l'autre. Ce n'est pas seulement sur deux mots arrachés d'un contexte que Sommer établit sa théorie.

« Quia Deus O. M. occultus est in arcanis legis quomodo innotescit ? Resp. Hac lege, quia habet Schechinam, quæ est imago ejus. Exempli gratia, quemadmodum ille est mansuetus, sic Schechina ejus est mansueta, ille gratiosus hœc gratiosa, ille fortis hæc domina super omnes nationes mundi, ille veritas hæc fides, ille propheta, hæc prophetissa, ille justus hæc justa, ille rex regina, ille sapiens hœc sapientia, ille intelligens hæc intelligentia ejus, ille corona hæc diadema ejus diadema ornatissimum. Ideoque doctores nostri docuerunt quod quilibet cujus internum non sit sicut ejus externum non sit habendus pro membro ecclesiæ, ad instar Dei O. M. qui est medium suum, et Schchina est ejus externum, ille est medium suum ab extra, nec mutatur hæc, quæ externe est, ab eo, qui intra est, ut innotescat hanc esse illius emanationem, nec locum habere hic ullam prorsus separationem. Intrinsecus enim et extrinsecus occultat eum. Quia itaque ille Jehova absconditus est interius, non pronunciatus, nisi per Schechinam, voce Adonai expressam. Ideo dixerunt doctores nostri : (tract. Talmud. *Pesachim*, fol. 50 *a*, liv. 27, et *Kidduchim*, fol. 71. *a*. liv. 31 et sqq) *Sicuti ego scribor non æque pronuncior*. In hoc mundo scribitur nomen meum per Jehovah, et legitur Adonai ; verum in futuro seculo scribetur et legetur Jehova, ut si misericordia a quovis latere. » (Specim. theolog. zoharicæ, p. 45).

Ce qui signifie : Puisque le Saint (béni soit-il) est caché dans les mystères de la Loi (il s'agit de ses attributs), comment est-il connu ? Par cette loi qui est sa Schechina, c'est-à-dire son image. Comme lui qui est humble de même la Schekhina est l'humilité, il est bienveillant, elle est bienveillante, il est puissant elle domine toutes les nations du monde, il est vérité, elle est foi, il est prophète, elle est prophétesse, il est juste, elle est juste, il est roi, elle est reine, il est savant, elle est sagesse, il est intelligent, elle est intelligence, il est la couronne, son diadème est très orné. C'est pourquoi nos Docteurs ont enseigné que quiconque dont l'intérieur ne sera pas comme l'extérieur ne sera pas admis comme membre de l'église.

A l'exemple de Dieu (béni soit-il) qui est son propre milieu et dont la Schekhina est l'extérieur, il est son milieu à l'extérieur, et n'est pas changée, celle qui est extérieure, de ce qu'elle est à l'intérieur, de telle sorte qu'on la connaît comme son émanation, et son lieu n'a absolument aucune séparation. Elle le cache intrinsèquement et extrinsèquement. C'est pourquoi Jehova est caché à l'intérieur, et ne sera pas nommé, si ce n'est au moyen de la Schekhinah, exprimée par le mot d'Adonaï. Aussi nos docteurs disent-ils : Je ne suis pas écrit comme je suis prononcé. Dans ce monde on écrit mon nom Jehova et on lit

avec lenteur, tantôt avec chaleur et tantôt avec froideur, tantôt avec concision et tantôt avec proxilité, bref, à reproduire le mouvement de l'original, à en prendre les effets, à varier le style et, enfin, à observer les transitions. Si, ressuscité, Rabbi Siméon ben Jochaï, voyait la traduction de son œuvre, il s'écrierait, j'en ai la certitude : « En vérité, ce sont mes propres paroles telles que je les ai prononcées en langue chaldéenne ». Je ne parle pas, bien entendu, des passages apocryphes que j'ai pu, par erreur, prendre pour authentiques. Si je vous dis tout cela, c'est afin que vous sachiez qu'en lisant la traduction vous lisez l'original même, tant est grande la ressemblance du style. Il serait superflu de vous dire que la version est rigoureusement exacte ; ceci est le devoir essentiel de tout traducteur.

Adonaï, mais dans le siècle futur on écrira et on lira Jehova, comme si la miséricorde s'étendait de tout côté. »

Je ne sais par quelle inadvertance Jean de Pauly se pose en désaccord avec Sommer. Il contredit ainsi l'enseignement traditionnel. Sans recourir au Tiqouné Zohar (ch. 8, fol. 31) qui dit que la Schekhinah renferme les dix séphiroth (V. Schœttgen, *Horæ hebraic et talmudic*, p. 272), on lit dans le Zohar la même affirmation. (V. t. V. de la traduct. de Pauly, p. 594). On relèverait dans les notes de l'illustre hébraïsant maintes observations qui seraient défavorables à sa critique de Sommer. Ainsi, au t. III, p. 290, le Zohar dit : « Une ces paroles désigne la Schekina, et une autre parole désigne l'Esprit-Saint ». Or, en note, nous lisons : « La Schekhina et l'Esprit-Saint ne sont pas la même chose. » Au Tome VI (2e) p. 141, de Pauly insiste pour détruire l'interprétation, écrit-il, de certains modernes, d'après laquelle la Schekina dans le Zohar ne désignerait pas le second degré de l'essence divine, mais que ce mot aurait toujours le sens de « Majesté divine ».

En réalité, j'inclinerais à croire que, chez de Pauly, la théorie de la Schekhina est restée très incertaine. Mais, comme il le déclare, avec raison, la question de la Schekinah serait la matière d'un ouvrage. Je n'en puis dire qu'un mot ici :

Malgré tous les passages, si nombreux, où l'on voit manifestement que la Schekhina désigne la seconde hypostase, il faut avouer que des auteurs juifs ont, eux aussi, pensé que ce mot signifiait l'Esprit saint, Elias Levita par exemple. D'autre part, ce grammairien avoue que chez les Cabalistes ce mot renferme des sens qu'il ignore. Il dit ailleurs — dans son *Tisbi* — que les Cabalistes comprennent par ce mot de grands Mystères. C'est ce que répète Danzius qui omet d'ajouter, sauf erreur de ma part, malgré sa référence au *Lexicon talmudic.* de Buxtorf qu'Elias avertit que cette désignation de la Schekina, comme Saint-Esprit, ne convient pas partout et rarement peut-être.

Etymologiquement Schekinah vient de *Schakan*, habiter. Les Septante ont employé le verbe grec correspondant à ce sens. Schekhina veut dire, en somme, présence de Dieu, gloire de la Divinité. Présence de Dieu a le sens d'habitation passagère ou continu, d'inhabitation, de cohabitation. Benamozegh fait observer que c'est le « Royaume de Dieu ». Cette notion de l'habitation peut être considérée sous de multiples rapports : ontologique, cosmogonique, prophétique, moral, messianique sous l'aspect typique et réel, etc. Cette habitation est graduée ou adéquate.

Sous le rapport cosmogonique, la Schekina est la lumière surnaturelle comme le fait observer, d'après Abarbanel, il aurait pu le faire d'après le Zohar, le Père Chérubin de St-Joseph (*Critica sacra*, T. II,

Orléans, le 23 septembre 1900.

Vous voulez bien me demander des explications concernant l'exégèse zoharique du verset, Mâ haoudaq Mâ, etc. (Lamentations, II, 13). Il vous semble que le Zohar altère le texte en lui prêtant un sens affirmatif, alors qu'il est, suivant toutes les versions de la Bible, interrogatif. Outre qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que le sens anagagique et spirituel diffère totalement du sens naturel et littéral, — nous en trouvons des millions d'exemples dans les Pères de l'Eglise, et notamment dans les *Homélies sur la Genèse*, d'Origène, dans St-Ambroise (*Hexaemeron*), et même dans Saint Jean Chrysostôme qui, pourtant, préfère toujours le sens littéral au sens allégorique, — le Zohar n'a nullement excédé son droit d'interprète, dans le verset en question. D'abord, je dois vous faire remarquer le texte biblique, tel qu'il nous est parvenu, n'est rien moins que scrupuleusement conforme au texte primitif. Ainsi le Talmud cite souvent des mots de la Bible autrement orthographiés que dans nos textes. Le soi-disant texte massorétique ainsi que les points-voyelles ne sont que de date récente. Aussi, lorsque le Zohar se permet de séparer un mot en deux, ou d'en réunir deux ensemble, ou de modifier de façon quelconque l'orthographe d'un mot, ne dépasse-t-il nullement son droit d'interprète. Qui nous prouve, en effet, que dans le texte primitif, les mots n'avaient pas l'interponctuation que leur prête le Zohar ? Je vous dirai même que je crois cette hypothèse fort probable. L'interponctuation adoptée par le Zohar fait, pour moi, plus d'autorité que celle que

---

p. 804, col. 1), savant érudit qui partagea malheureusement l'esprit des hébraïsants de son siècle au sujet des Juifs, et qui, avec plus de judiciaire, aurait pu être plus utile pour les études cabalistiques.

Moralement, on comprend ce qu'est la Schekinah par la sentence : lorsque dix personnes sont assises et s'occupent de l'étude de la Loi, la divinité (Schekina) habite au milieu d'eux, (Pirke aboth). Une rapprochement s'impose avec la parole évangélique. Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, JE suis au milieu d'eux. On peut ici remarquer deux choses importantes : la différence des nombres. Il fallait 10 personnes (mâles) chez les Juifs pour composer une assemblée religieuse. Le Christ, de son autorité divine, nie la valeur des nombres pharisaïques. D'autre part, ce JE qu'il prononce affirme son identité avec la Schekinah. L'exégèse cabalistique nous révèle avec une force dramatique (vivante) la conscience que Jésus-Christ avait de sa divinité. Citons, pour finir cette note, un mot d'Olshausen qui, dans un des meilleurs commentaires connus sur l'Evangile de St Jean, dit : Le nom de Schechinah désigne Dieu même, se révélant dans toute la plénitude de sa vie et de son être ; on (les Targumistes et les Cabalistes) se le représentait apparaissant dans le messie, et ayant en lui une existence personnelle.

On devine toutes les questions soulevées par ce mot Schekinah et comment il se fait que sa complexité d'acception excuse les contradictions. (P. V.).

nous possédons et qui ne date que du VIe ou VIIe siècles après J.-C. (1).

Ensuite, je vous prie de convenir que, dans son interprétation du verset des Lamentations, le Zohar n'a rien modifié, ni l'orthographe, ni même l'interponctuation. Les mots Mâ haoudaq, Mâ adame-leq, et Mâ aschoue-leq ne signifient pas : « A qui te comparerai-je ? etc. » mais bien : « Quoi (ou quelle chose) comparerai-je à toi » « La Vulgate et, après elle les autres versions traduisent : « *qui comparabo te ?* « *qui assimilabo te ?* » *qui exæquabo te ?* C'est inexact, il faut dire : « *quod comparabo tibi ?* » « *Quod exæquabo tibi ?* » Pour exprimer en hébreu : « *Qui assimilabo te ?* « on dirait : al mâ adame leq (ou plutôt : al mi adame leq). Or, tant que nous prenons Mâ pour un pronom, la phrase a un sens interrogatif : « Quoi (quelle chose) ferais-je semblable à toi ? Mais du moment que Mâ devient un nom, une entité, la phrase n'est plus interrogative mais affirmative : « *Quoi je* (le) ferai semblable à toi ? » « Ferai-je semblable ? » Et « je ferai semblable » se rendent, en hébreu par le même mot (ad (a) mè).

Orléans, le 23 septembre 1900.

Vous voulez bien me demander si les termes « Qui » (Mi) et « Quoi » (Mâ), dont il est question dans le premier

(1) Il y a dans cette lettre une contradiction manifeste avec ce que de Pauly a dit au sujet de la deuxième objection sur l'Antiquité du Zohar. Je ne l'ai pas signalée à cette précédente occasion, car les documents seuls ont une valeur, et peu importent les erreurs commises par les plus grands savants qui n'en sont pas à l'abri. Il y a du reste une autre erreur sur ce même lieu. J. de Pauly écrit, on s'en souvient, : « Une fable s'est depuis longtemps accréditée — et le bon Buxtorf la cite comme parole d'Evangile — suivant laquelle les points-voyelles seraient nés à l'Ecole de Tibériade. » (V. la deuxième objection à l'antiquité du Zohar). « Le bon Buxtorf », bien loin d'avoir une aussi grande foi dans la nouveauté des points-voyelles, fut au contraire le redoutable adversaire de Louis Cappelle qui argumenta pour la dite nouveauté. Le savant de Bâle était plutôt de l'école qui soutenait la théopneustie jusque dans les accidents grammaticaux. On sait que chez certains protestants l'inspiration des points-voyelles devint article de foi !

Le pasteur de Saumur défendit son opinion contre Buxtorf en se basant justement sur le fait que les auteurs cabalistiques, à ce qu'il prétendait, n'avaient jamais cherché suivant leur coutume des mystères à propos des points voyelles et des accents. La valeur qu'il faut attribuer à cet argument, chacun la connaît. Enfin, Buxtorf invoquait, à l'appui de l'antiquité des points-voyelles le Zohar, le Bahir et le Talmuld, comme il en appert de son *Tiberias*. Mais Louis Cappelle a fait une observation qu'il serait dommage de laisser perdre. Les critiques persuadés de la nouveauté des points-voyelles ont avancé que les anciens juifs n'ont point marqué la date où les points furent inventés. Le théologien de Saumur observe, vers 1682, que rien n'est plus incertain que l'origine de l'imprimerie. Pour les modernes qui sont meilleurs annalistes que les juifs, notons que d'après Cappelle lui même les points-voyelles auraient été produits cinq siècles après Jésus-Christ. Il n'en medernisait pas la naissance autant qu'on l'a fait depuis. (P. V.)

cahier de notre traduction, ont quelque rapport avec le mystère du Verbe devenu chair. Non seulement ils ont *quelque* rapport avec la sainte Trinité, mais ils la désignent assez clairement. « Mi » désigne la première personne de la Sainte Trinité, et « Mâ » en désigne la deuxième. *Mi* se dit en hébreu des choses *totalement* inconnues ; alors que *Mâ* est employé pour des choses connues et visibles, mais dont on ignore soit la qualité, soit la raison d'être. Ainsi, lorsqu'on entend une voix sans en savoir la provenance, on dit *Mi* : «Qui (Mi) parle ?» Mais lorsqu'on entend parler quelqu'un sans comprendre ce qu'il dit, on demande : *Mâ* : « que (Mâ) dit-il ? » (*Que* et *quoi* se rendant, en hébreu, par le même mot : *Mâ*). De là, la désignation de tout ce qui est invisible et insaisissable par le terme *Mi*, et le terme de *Mâ* pour tout ce qui est perceptible, mais incompréhensible. Fidèle à son système, que tout ce qui est créé ou matière, est entouré du mal, du démon (Klipoth, écorces), le Zohar arrive à la conclusion très logique que le monde a besoin d'un Rédempteur, pour que celui-ci le délivre du mal et lui ramène le « Règne du saint côté » c'est-à-dire le règne de Dieu, en opposition au « Règne du mauvais côté, qui est le règne de Satan). Or, ce Rédempteur ne peut être que Dieu lui même, parce que lui seul est assez puissant pour terrasser le « souverain du mal » et réparer les ravages causés par celui-ci. C'est dans ce dessein que Dieu a daigné faire descendre une de ses natures ou essences, sur la terre. Cette essence s'appelle « Mâ ». Car la première essence est appelée. « Mi », parce qu'elle est imperceptible et insaisissable. La seconde (bien que, dit le Zohar, elle aussi soit immatérielle) est appelée « Mâ », parce qu'on la saisit bien sans en connaître ni la nature, ni la raison. Or, quelle est l'essence divine saisissable et perceptible ? C'est le Verbe : *Ecce ostendit nobis Dominus Deus noster Majestatem et magnitudinem suam, vocem ejus audivimus..* » (Deuter. v., 24). C'est cette essence divine, dit le Zohar, que Dieu daignera faire descendre sur la terre sous une forme matérielle (Mâ), pour opérer ainsi la rédemption du monde. On peut comparer le verset biblique Ehieh Ascher Ehieh : *Ego sum qui sum*, ce qui peut être traduit par *qui ero* ; car, en Dieu, il n'y ani passé ni futur. *Omne praeteritum*, dit saint Augustin, LXXXIII *Quæst*, q. 17. *et praeteritum et futurum deest. Apud Deum autem nihil deest : nec praeteritum igitur nec futurum sed omne praesens est apud Deum.* V. également le même saint Docteur, Tract. XXXIII, *Tract. in Evang. Joan*, chap. VIII, n° 10, et *in Psal* CI. Enar. *Sermo* II. v. Saint Grégoire de Nazianze *De fide orthodoxâ, contra Arianos*, IX ; Saint-Irénée ; *Adv. haereses*, liv. III, chap. 6 ;

Saint-Jérôme; *Comment in Epist. ad. Ephes*; III, 14; Théodoret, *Question* XV *sur l'Exode :* Τί ἐστι. Καὶ τὸ ὄνομά μου Κύριος οὐκ ἐδήλωσα αὐτοῖς; διδάσκει πόσης τιμῆς καὶ εὐμενείας αὐτὸν ἠξίωσεν. Ὃ γάρ τοῖς πατριάρχαις οὐκ ἐδήλωσεν ὄνομα, τοῦτο αὐτῷ δῆλον ἐποίησεν. Εἰη γὰρ πρὸς αὐτὸν, ἐγώ εἰμί ὁ ὤν· τοῦτο δὲ παρ' Ἑβραίοις ἄφραστον ὀνομάζεται. (1)

Voir, enfin, à ce sujet, *Moré Neboukhim*, I, ch,, 63, où ce passage est presque répété mot à mot. St Thomas (question XIII, art. II de la 1re p.) cite ce passage de l'illustre rabbin en hébreu. Voici en peu de mots la clef des termes « Qui » et « Quoi » dont parle le Zohar. Les commentateurs rabbiniques que ce passage du Zohar sur le « qui » et le « quoi » a visiblement gênés, ont eu recours à leur système habituel qui consiste à fendre les cheveux en quatre et à chercher, comme l'on dit, midi à quatorze heures. Le *Mikdasch Melekh*, le *Ginath Eghoz* et autres commentateurs du Zohar s'efforcent d'expliquer ce passage de la manière suivante: « qui », disent-ils, désignent Dieu, et « quoi ». désigne le peuple d'Israël issu (?) de Dieu et descendu sur la terre (?) On n'a qu'à lire le Zohar pour constater combien cette interprétation est insoutenable. Je vous recommande de lire attentivement les pages 16 et 17 du 2e cahier où vous trouverez également de nombreux passages qui gênent énormément les commentateurs.

Orléans, le 2 Décembre 1900.

La tradition juive concernant le gouvernement alternatif des archanges se trouve dans le Zohar, et même en plusieurs endroits. Ce n'est pas depuis 1878, mais bien depuis 1863 qu'a commencé, d'après le Zohar, le Gouvernement de Saint Michel.

Chacun des sept Archanges gouverne pendant 90 ans. Les gouvernements alternatifs, dont celui de saint Michel forme toujours le dernier, se reproduiront 9 fois, après lesquels commencera le « second règne du Messie » (Zohar, I, 118^a) 119^a 134^b, 139^a; II, 7^a, 32^a, 105^b, 172^b, III, 67b, 125^a, 153^a, 212^a; Tiqouné Zohar, 74^a, 78^a, 95^a). Or, il faut déduire les 10 ans pendant lesquels Adam a séjourné au paradis, ainsi que les 33 ans du « premier règne du Messie » (la vie du Sauveur), soit 43 ans pendant lesquels le gou-

---

(1) Qu'est-ce à dire? Et je ne leur ai pas révélé mon nom Seigneur. Il apprend de quel honneur et de quelle bienveillance, il (Moïse) est jugé digne. Car ce nom qui ne fut pas indiqué aux patriarches, il le lui rendit manifeste. Il lui dit en effet : Je suis Celui qui suis. C'est celui que les Hébreux appellent ineffable.

Kurios, en grec, correspond à l'hébreu Jehovah. Dans les passages parallèles des deux Testaments, où le Nouveau dit Kurios, l'Ancien disait Jehova. (P. V.)

vernement des anges fut suspendu ; reste jusqu'aujourd'hui (l'année juive, en 1900, est 5660) le chiffre de 5617 pour les 9 cycles, après lesquels commencera le « second règne du Messie », dix fois aussi long que le premier (33 × 10 = 330). Le monde devant exister 6 mille ans, le second règne commencera donc en 5670. Le second règne commencera à la fin du gouvernement de Saint Michel, au neuvième cycle. Or, 90 ans étant l'espace de chaque gouvernement, nous arrivons à ce résultat, d'après le Zohar. Sept Archanges gouvernant chacun 90 ans, soit 7 × 90 = 630 ; neuf fois autant (9 cycles) = 5670 ; en ajoutant les 43 ans mentionnés, cela fait 5713, soit 1953, de l'ère vulgaire. Or le gouvernement de Saint Michel devant durer 90 ans, et comme il doit finir, en 1953, il a nécessairement commencé en 1863. Au milieu du 9e et dernier gouvernement de Saint Michel (1912) arriveront, d'après le Zohar de grands événements annonçant le « second règne » qui précèdera la fin du monde. Entre autres prédictions, le Zohar nous dit qu'à cette époque, les mystères contenus dans le Zohar seront dévoilés et mis à portée de tous. (Zohar I, 118a). Ainsi, Rabbi Siméon ben Yochaï l'annonce lui-même qu'en *1912 de l'ère vulgaire ses paroles seront connues et comprises de tout le monde et même des enfants !* « Tout porte à croire que les 330 du « second règne » commenceront au milieu du gouvernement de Saint Michel, soit en 5671 (1912), puisque la fin du monde est annoncée pour 6000 (2242). (1).

---

(1) Ces idées sur les cycles de gouvernement par les anges peuvent paraître étrange à première vue. Et cependant quelque familiarité avec la tradition chrétienne aidera le lecteur surpris à revenir de son étonnement. Il pensera de ces singularités ce qu'il voudra. Mais il ne trouvera pas la Cabale plus bizarre que les Pères ou que les Ecritures sacrées. Le principe sur lequel elles reposent est celui qu'énonce saint Augustin en ces termes : Toute chose visible en ce monde est gouvernée par une puissance angélique. (Quest. LXXIX.) L'évêque d'Hippone ne répète ici qu'un enseignement traditionnel. On lit, textuellement en effet, dans l'épître à Diognète que les Anges président, sous les ordres de Dieu, au gouvernement de la terre et du ciel. Du reste, on peut constater que cette théorie est universelle. On la retrouve dans le monde biblique et préchrétien. Comparez les traditions sacrées de l'Antiquité. Daniel, Platon et Aristote. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que les doctrines des mystiques sur les rapports de la matière et des esprits qui la gouvernent sont absolument conformes aux conclusions des savants modernes sur la composition de la matière.

Cependant, la tradition catholique assure qu'il existe un septénaire angélique qui préside particulièrement au gouvernement du monde moral et physique. C'est, en Cabale, le septénaire des Sephiroth cosmiques. Il exerce son ministère par les astres, d'après les Pères. C'est cette tradition qu'a reprise l'abbé de Spanheim, Trithème, dans son fameux *Traité des causes secondes*. Je sais bien que toutes ces affirmations sont pour la plupart des gens du domaine de l'imagination ou quelque vieux reste de rabbinage ; mais comme le dit Bayle : « tôt ou tard, on sera con-

Orléans, le 25 Novembre 1900.

Voici une phrase que vous voudrez bien ajouter à la note de la page 21 après le mot : « or, le passage en question se trouve dans le traité *De Cabbalisticis propositionibus*. Loin d'interpréter notre texte zoharique dans un sens défavorable à la doctrine de la Trinité, Pic de la Mirandole y trouve, au contraire, une affirmation. Voici d'ailleurs le

---

traint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences, et que, franchement, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements que celle qui admet une telle association. » (article *Plotin)*. La présidence des anges aux révolutions du monde n'est donc pas une folie — si folie il y a ! — sans vestige de raison. En tout cas, la doctrine mystique est moins primaire que le mécanisme cartésien, et plus belle.

La croyance à la durée du monde pour six mille ans provient d'une analogie biblique. Le monde avait été créé en six jours, six mille ans passés, les choses actuelles seraient détruites. Après quoi, un septième cycle, analogue au jour du repos dans la Genèse, formerait une dernière période. Est-ce une tradition seulement juive ?

Tout le monde sait qu'elle trouve une base dans l'Apocalypse. Saint Jean parle six fois de la fin du monde, six fois il répète le mot mille. On peut aussi trouver explicitement marqué dans l'épître de saint Barnabé le nombre des époques. L'opinion sur la durée six fois millénaire du monde, combinée avec la Parousie, a engendré le millénarisme. Un nom apostolique qui illustre cette doctrine est celui de saint Papias. On rappelle volontiers à son propos qu'Eusèbe a dit que ce Papias était un médiocre esprit, pour réfuter le millénarisme qui ne recrutait plus d'adhérents, ou à peu près, au ve siècle. A tout prendre, je préfère un manque prétendu de perspicacité partagé avec saint Irénée, saint Justin, Lactance, saint Hilaire, Tertullien, et tant d'autres à la subtilité historique d'un Eusèbe qui affirmait que Marc-Aurèle Antonin était un nom désignant deux empereurs !

D'autre part, toutes les générations ont été hantées par la croyance à la fin, pour ainsi dire immédiate, du monde. Il a été révélé que de grands maux la précéderaient. Or, comme les maux soufferts actuellement sont les pires, il a toujours été apparemment logique de supposer que le Cycle de l'histoire touchait à son terme.

La croyance établie, tant pour la durée du monde, que pour les deux règnes messianiques, restait à se livrer aux calculs. La caractéristique la plus évidente de ces calculs est leur inexactitude. Cela s'explique. Pour tomber juste, il faudrait avoir des chronologies qui ne soient ni contestées, ni contestables. Saint Hilaire prétendait ainsi que le Christ était né en 5500, il concluait forcément que son siècle verrait les derniers jours. Sainte Hildegarde, saint Norbert et mille autres eurent cette même obsession. Siméon-ben-Jochaï aurait donc été plus heureux en ses prédictions ?

Je ferai remarquer que, dans le calcul produit par Jean de Pauly, sont comptés 33 ans comme durée de la vie du Sauveur. Pourtant, rien n'est moins certain que cette durée. Rappellerai-je la parole de saint Irénée ? « C'est à partir de la 40e ou de la 50e année, dit-il, que commence l'âge presbytéral. Or, Notre-Seigneur avait cet âge lorsqu'il enseignait. C'est ce qu'atteste l'Evangile... etc. » (Heres. II, 22.) Des personnes, nous apprend saint Augustin qui n'était point de cet avis il est vrai, croyaient que Jésus-Christ avait été crucifié à 46 ans. (Doctr. Chrét. II, c. 28). — Il y a une cabale numérale sur ce nombre 46, c'est le nombre, en grec, du mot : Adam. — Clément d'Alexandrie disait que le Christ était mort à 30 ans, Origène ajoutait quelques mois. Mais on me dispensera de rappeler la supposition de tous les anciens et celle des modernes à ce sujet

texte de Pic (fol. 6a, éd. de Bâle) reproduit *in extenso* : *Conjunctio domus Israllis et Christi qui locatur inTiphereth tamquam pulchrum omne pulchrum pulchrifaciens*,.,. etc.

... Le Zohar reviendra encore plusieurs fois sur le péché contre le Saint-Esprit (1).

Il suffisait de marquer une cause de cette incertitude que j'ai signalée. Quant à la question du nombre de 10 années qu'aurait passées Adam au Paradis terrestre, c'est bien là le cas de noter qu'elle est controversée ! Cette chose fait partie du domaine de ce qu'on appelle les Curiosités théologiques, les Anciens en étaient très amateurs. Ceci dit pour montrer l'arbitraire de certaines dates prophétiques.

Je remarquerai encore que pour souvent inexactement ou bizarrement interprétés qu'aient été les nombres dans l'Apocalypse du Messie par saint Jean, l'Eglise catholique ne l'a pas séparée de son canon. Les plus stupéfiantes exégèses ont été produites à l'occasion du mystérieux 666. On y a vu le nombre de Dioclétien, de Rome papale, de Genséric, de Mahomet, de Napoléon Ier et même de Louis XVIII, et j'en passe. Il est indubitable néanmoins que la lecture en était facile aux fidèles à qui s'adresse saint Jean puisqu'il dit, comme s'il faisait allusion à des initiés, que *celui qui a de l'intelligence* compte le nombre de la Bête. Or, rien n'était plus commun que les méthodes des calculs cabalistiques à l'époque où fut rédigée l'Apocalypse canonique. De siècle en siècle, on a cherché à comprendre les arcanes numéraux de ce livre. Chacun sait les conclusions qu'ils suggérèrent à la suite de Joachim de Flore aux Franciscains spirituels. A mesure qu'on s'approche de la Réforme, ce sont les Papes qui sont désignés, par le livre des « Souverains Pontifes », par la prophétie des « Trente Pontifes », comme l'Antechrist. Je signalerai le résultat curieux de la supputation de Robert Fleming. Ce protestant, en 1700, prophétisa qu'en 1794 et 1848, les prérogatives *temporelles* de la Papauté souffriraient d'irrémédiables atteintes.

On le conçoit, les inexactitudes dans le calcul des mystères chiffrés proviennent des idées qu'on peut avoir sur la philosophie de l'histoire et des applications que l'on fait aux événements qui y seraient secrètement désignés. Ce n'est pas le lieu d'en parler plus longuement. Je dirai seulement que malgré l'inexactitude très fréquente des cabales numérales, on ne doit pas, cependant, mépriser cet art. En voici la preuve. Il s'est trouvé au XIXe siècle un cabaliste, dont parle Eudes de Mirville, en ne donnant que l'initiale de son nom, l'abbé S.-P. Martet, auteur d'une traduction et d'un commentaire des Psaumes de David (Rome et Langres 1876), qui s'est adonné à l'élucidation des mystères transmis par le royal lyrique. (Entre parenthèses, pour les adversaires de la Cabale, je noterai que son ouvrage a paru avec toutes les approbations romaines.) Or, quelques-uns de ces calculs aboutissent également à des erreurs manifestes. Et, néanmoins, le baron Cauchy, que les travaux mathématiques mettaient à l'abri de la crédulité, écrivait à l'abbé Martet une lettre où il avouait « son admiration pour certaines solutions astronomiques vainement cherchées, rapporte le marquis de Mirville qui avait lu la lettre, par la science, et trouvées sans astronomie par notre savant Kabbaliste. J'en ai assez dit sur un sujet fécond, pour justifier la Cabale à propos de ses arcanes numériques. (P. V).

(1) Ce qui se rapporte dans cette lettre au texte de Pic de la Mirandole est de la plus haute fantaisie. Evidemment l'indication du texte, est fausse. Quant au texte, prétenduement *in extenso*, que j'ai fini par trouver et que je vais rétablir, il n'a aucune concordance avec la question de la Trinité. La phrase que voulait citer de Pauly, et qui serait plutôt du frère Archangelus de Bourgneuf, termine la 17e conclusion cabalistique (p. 789. éd. Pistorius) «... Id circo conclusio dicit, quod significat unionem beth : id est, domus Israelis,seu synagogœ, et Tiphereth Christi, qui locatur in Tipheret : tanquam pulchrum, omnia

Orléans, le 16 Décembre 1900.

Vous me demandez mon avis au sujet de la date fixée dans le Zohar, I, fol. 117 a. Je vous ai déjà écrit longuement là-dessus. La date de 5666 est exacte ; celui qui y lit 5060 est un ignorant. Et pour que vous-même (bien que vous ne soyez pas rabbinisant) puissiez vous convaincre, je vous renvoie au Zohar, I, fol. 182 a, au commencement, où il est question du soir du 6[e] millénaire. Or, vous savez que le 6[e] millénaire a commencé en 1240. Jugez maintenant si 1300 (qui correspond à 5060) peut être appelé « le soir du sixième millénaire ». V. également Zohar, II, fol. 7 b, et 9 b, et ma note (1).

Vous me faites aussi l'honneur de me demander mon avis sur « Eschnogâ » que le Zohar III, fol. 282 a, donne comme étymologie du mot grec « Synagogue ». Je ne connais pas le livre de Munk. Mais cette remarque a été déjà faite il y a bientôt deux siècles par Rabbi Hirsch de Ziditschoub, dans son livre *Beth Israël*, fol. 22 a. Ce rabbin se demande si ce passage du « Pasteur fidèle » (car ce n'est pas dans le texte même du Zohar que se trouve cette étymologie d'Eschnogâ, mais dans le « Raaïah Mehemnah » est authentique. Il s'étonne que l'on donne à un mot étranger une étymologie hébraïque. Si Munk ne donne pas le nom du vrai auteur de cette remarque, il n'est qu'un plagiaire (2). Quant au fond de la question, je vous dirai qu'à mon avis Rabbi Hirsch a tort de douter de l'authenticité de ce pas-

---

pulchrifaciens : de ejus enim plenitudine omnes accepimus. » Il s'agit précisément dans ce thème cabalistique du symbole de l'union conjugale par lequel on doit mystiquement comprendre l'union du Christ et de l'Eglise, c'est-à-dire de Beth (symbole de la *domus Dei*, — il y a là un jeu de mot : Beth et Baith, maison), et de Tiphereth (le Christ considéré sous l'attribut de beauté). (P. V.)

(1) J. de Pauly donne ailleurs une date un peu différente pour le commencement du sixième millénaire. V. t. VI. (2°) p. 230.

(2) La conscience que Jean de Pauly avait de sa haute valeur comme rabbinisant l'incline, comme on le voit, aux vivacités. Il y en a qui sont justifiables, d'autres non. Le jugement qu'il porte contre Munk, malgré son caractère conditionnel, est regrettable. Salomon Munk fut un savant de première ligne et fit preuve des plus éminentes vertus. Il est étonnant, évidemment, que ces travaux sur Ibn Gabirol ne l'aient pas rendu plus « cabaliste ». Il resta rationaliste, mais il faut bien se rappeler de temps en temps que la foi est un don de Dieu.

L'épithète de plagiaire sonne d'autant plus mal chez de Pauly que ce traducteur, si puissamment doué d'ailleurs, ne se gêna point de copier mot pour mot et longuement sans indiquer aucune source le savant cabaliste algérois Michel Weill. Je dois avouer que cette imperfection de Jean de Pauly n'atténue point la grande admiration qui est due à cet hébraïsant de si étonnante envergure.

Et, du reste, je dois le noter c'est bien en vertu de sa prodigieuse science que J. de Pauly ne mérite pas absolument qu'on lui applique la maxime : « patere legem... etc. » Quant à Munk il reproduisait, comme il l'avoue, l'opinion de Luzzatto. (P. V.).

sage du « Raaïah Mehemnah » à cause de l'étymologie en question. Personne ne doute de l'authenticité du Talmud, et pourtant je trouve qu'il procède de la même façon. Je vais vous transcrire les mots ainsi que les titres des traités en caractères français, pour que vous puissiez les communiquer à votre ami si vous le jugez opportun ; car je suis sûr qu'il ignore ce que je vais vous communiquer attendu que je ne le crois pas du tout savant. Au Talmud traité Baba Bathra, fol. 25 a, on lit ce qui suit : « Que signifie le mot « Oriah » (le Talmud veut dire « Oriens », l'orient, mais, suivant son habitude il corrompt le mot). Que signifie « Oriah » ? » Ce mot signifie « Avir yah » (l'air de Dieu). » Notez qu'en hébreu le même mot peut être prononcé « Oriah » comme aussi « Avir yah ». Ainsi, le Talmud donne à un mot latin une étymologie hébraïque. Dans le Talmud, traité Abodah Zarah, fol. 24b, on lit ce qui suit : « D'où vient qu'en langue perse une femme pendant les menstrues est appelée Daschtana ? » Ce mot vient de l'hébreu « derekh nasim » (règles des femmes). V. Genèse, XXXI, 35). — Voilà encore un mot perse auquel le Talmud donne une étymologie hébraïque. — Dans le Talmud, traité Rosch Haschanah, fol. 24b, traité Meguilla, fol. 29a, et traité Abodah Zarah, fol. 43b, on donne au nom d'une ville en Nahardea deux mots hébraïques pour étymologie. — Remarquez que c'est toujours par DEUX mots hébraïques que le Talmud explique l'étymologie des mots étrangers. Ce qui parle au contraire, en faveur de l'authenticité de notre passage du Raayah Mehemna.

Quant à l'altération, du mot « synagogue », c'est bien téméraire d'en conclure qu'il provient de la corruption du langage par les Juifs espagnols. Où donc le Talmud cite-t-il un mot sans le corrompre ? Au traité Sanhédrin, fol. 110 b, le Talmud dit qu'en grec on nomme un enfant « pathia », et il donne à ce mot l'étymologie du mot hébreu « pethié », (naïf, insensé). Or, c'est la corruption du mot παῖς, παιδός. Dans le traité Rosch-haschanah, fol. 26 *a*, Rabbi Aqiba entendit, pendant son voyage en « Gallia », le mot « Galmondâ » ; il donne à ce mot celtique une étymologie également tirée de deux mots hébraïques. Or, en celtique, d'après la signification qu'il donne de ce mot, il s'agit du terme « ohlmigd ». Pour ce qui concerne le mot « synagogue », on lit dans le Midrasch Rabba, section Vaïgasch, ce qui suit : « Que signifie le mot « senigo » ? En langue grecque on désigne par le mot « senigo » la maison où l'on s'assemble pour prier. Peut-on attribuer cette corruption également à l'Espagnol ? Tout le monde reconnaît pourtant l'authenticité du Midrasch Rabba ! Pour toutes ces raisons, je crois que

Rabbi Hirsh a tort de douter de l'authenticité du passage du Raayah Mehemnah (1).

JEAN DE PAULY.

(*A Suivre*).

---

(1) Rien n'est plus juste que ce que dit Jean de Pauly sur la formation des mots d'origine étrangère. En général, les adversaires du Zohar prétendent plutôt que le mot Esch-Noga est la corruption portugaise de Synagogue. Or en portugais Synagogue se dit Synagoga, et non pas Eschnoga. On peut consulter sur la réfutation des critiques contre le Zohar sur la question des mots barbares Lutkens : *Lux in Tenebris* et Is. Myer que j'ai déjà cité.

A-t-on jamais douté de l'antiquité de Targoum du Jérusalem ? Et cependant n'emploie t-il pas le terme « epitropota », en parlant de l'archange St Michel, qui correspond au mot grec επιτροπος pour désigner le gardien d'Israël. Et pareillement pour d'autres mots. Je rappellerai encore la mode qui s'empara des Juifs de gréciser les coutumes et les vêtements, mode qui eut un tel empire que des pontifes changèrent leurs noms contre des noms grecs.

Les personnes qui tirent un argument contre l'antiquité du Zohar du fait qu'il s'y est infiltré des mots de provenance étrangère font penser à celles qui affirmaient jadis que le Sanhédrin n'existait que depuis le proconsul romain Gabinius sous prétexte que le mot Συνέδριον n'apparaît pour la première fois qu'à propos de ce personnage ! Puis, en définitive, pour le cas présent, Eschnoga, comme l'observent tous les partisans du Zohar, figure dans le Raaïah Mehemnah. (P. V.).

CHRONIQUES

RELIGION ESOTERISME.

L. Laberthonnière : *Le témoignage des martyrs* (Bloud, édit.)

Les dix leçons sur le Martyr, données par l'éminent historien. M. Allard, à l'Institut catholique, ont fourni à M. l'abbé Laberthonnière l'occasion d'écrire quelques pages remarquables d'éloquence et de précision. La thèse de M. Allard serait, en somme, l'illustration du mot de Pascal : « Je crois les histoires dont les témoins se font égorger ». On sait quelles critiques ont été engendrées par cette parole fameuse. M. Laberthonnière reprend qu'il faut admettre que les martyrs sont témoins non d'un fait sensible considéré comme tel, mais d'une doctrine, d'une réalité spirituelle. La qualité de martyr, d'autre part, à été restreinte à ceux qui font profession de Christianisme et qui font partie de l'Eglise. Toutefois notre auteur montre comment l'on doit entendre avec exactitude cette doctrine. M. Laberthonnière est un de ces théologiens trop rares qui élargissent non pas le Christianisme et l'Eglise, mais les notions qu'il faut en avoir.

Henri Lichtenberger : *Novalis*. (Bloud éd. 7 pl. Saint-Sulpice, Paris).

Substantielle monographie de cette figure bizarre que fut Novalis, mais trop courte à notre gré puisque l'auteur y a montré un beau talent d'analyste et d'écrivain. Il s'était formé une légende autour du poète mystique. M. Lichtenberger a ramené son héros à ses proportions exactes. D'autre part, victime des variations de l'opinion, Novalis est ici jugé avec une sympathie qui n'exclut pas l'impartialité.

Héritier de Plotin, d'Eckart, des Jacob Bœhme, du piétisme allemand, d'Hemsterhuys, de Schelling et de Baader, Novalis est un mystique dont la curiosité est aussi attirée par les théories des alchimistes et des mages de la Renaissance. Il étudia Paracelse et Van Helmont. « Novalis ne sera jamais, dans l'armée catholique, dit M. Lichtenberger, qu'un « volontaire » qu'un « irrégulier », dont on accepte les services, mais dont on se réserve le droit de renier les compromettantes audaces ». Néanmoins, quelles que soient les réserves nécessaires au point de vue dogmatique, nous ajouterons avec l'auteur qu'« il a, par sa noblesse et sa simplicité ingénue, exercé une irrésistible séduction sur tous ceux qui l'approchaient. Et aujourd'hui encore, on ne résiste guère au charme insinuant et subtil qui se dégage de cette douce physionomie. »

La physionomie de Novalis comme poète et théosophe, comme romantique et républicain a été placé par l'auteur dans

son cadre d'évolution avec une rare compétence Après le succès que mérite *Novalis*, nous attendons de M. Lichtenberger une monographie sur le Platon batave, Hemsterhuys. Qui pourrait mieux lui présenter au public français l'auteur *d'Aristée ?*

ANNIE BESANT : *L'Avenir Imminent*. — Traduit de l'anglais par Gaston Revel. (Editions théosophiques), Paris 1, rue Marguerin, 3 fr.)

Assurément ce livre n'est point banal à beaucoup de points de vue. Quand cela ne serait que par le sujet de l'ouvrage ! L'auteur se basant sur des changements d'ordre physique certifiés, du reste, par les savants les plus officiels, annonce des aurores prochaines. Bref, un nouvel instructeur du monde nous est né ! N'ayant pas les raisons de croire à ce prodige, que Madame A. Besant peut avoir, j'attendrai la manifestation publique du phénomène pour m'en faire une opinion. Mais à part la nouvelle surprenante qu'on publie ici, l'*Avenir imminent* est remarquable par sa fougue idéaliste et par sa lucidité sous le rapport social. Il soulève à maintes reprises des problèmes théologiques importants et qu'on aimerait voir discuter par un théologien de profession. La traduction me semble parfaite. M. Gaston Revel a réussi à faire sentir tout ce que la parole de madame A. Besant a de vibrant.

On observe toutefois dans l'*Avenir imminent* une exaltation de la race et des aspirations à l'impérialisme anglo-saxon qui paraissent introduire dans l'idée théosophique un coefficient de particularisme.

P. V.

POEMES

JOSEPH BILLIET : *Les Visages de l'Egypte* (Figuière ed.). *Introduction à la Vie solitaire*. — EMILE COTTINET : *Le Livre lyrique et sentimental*, (ed. Pan). — ALBERT LONDRES : *La Marche à l'Etoile*, (Sansot, éd). — WILFRID LUCAS : *Les roses s'ouvrent*, (Figuière). — FLORIAN PARMENTIER : *Par les routes humaines*, (Ollendorf, ed.). - LUCIEN BANGUI : *Après midi aux Rochers*, (A la belle édition).

M. JOSEPH BILLIET dans les *Visages d'Egypte* fait un tableau saisissant et très original de la vieille terre des Pharaons. M. Billiet aime l'Egypte, il la comprend, il a pénétré quelques traits de cette figure énigmatique. Et certes le poète n'est-il pas un peu redevable de cette finesse dans la sensibilité de cette acuité dans l'analyse, à sa ville natale, ou plutôt à l'affection profonde qu'il a gardé pour Lyon, la vieille cité éminemment française. Il semble bien que Lyon soit resté le centre véritable de la vieille race celtique qui peut-être ne s'étale pas avec orgueil, ne se révèle pas par mille manifestations extérieures et souvent superficielles, mais qui garde toujours intact son génie vivace, solide, profond et qu'il cache jalousement dans le réseau ténu de ses brumes. M. Billiet a bien défini l'Egypte, terre féminine dont le charme pénétrant et angoissant paraît s'offrir à nous, se donner en quelque sorte, tandis qu'au

contraire il s'insinue lentement, puis s'empare de nous impérieusement.

L'Introduction à la vie solitaire complète les premières impressions d'Egypte dont le poète nous a fait part. Mais si dans les poèmes de M. Billiet le style a de la couleur, de la force, il est cependant aussi trop souvent heurté, inégal, difficile à lire. M. Billiet a écrit certains de ces poèmes en prose rythmée, d'autres en vers libres et ces derniers sont inférieurs aux premiers. Il n'y a pas seulement des tableaux ou des descriptions dans l'Introduction à la vie solitaire. Le poète exprime, parfois avec amertume, avec sérénité aussi la recherche méthodique d'un idéal de paix et de repos. Pour cela. il faut se dégager du passé savoir cependant l'aimer encore, car c'est lui qui façonne l'avenir.

« Déjà le souvenir qui se disperse m'apporte une sagesse pour les rêves de demain.

M. Emile Cottinet ne semble pas comme poète, avoir de véritables qualités positives. S'il a parfois de la grâce, un peu d'émotion, il a hélas aussi beaucoup de faiblesses. Ses vers libres n'ont pas de rythme, et à quelques exceptions près, *Le Livre lyrique et sentimental* n'est pas de la vraie poésie. M. Emile Cottinet paraît oublier qu'aujourd'hui après tout, la poésie n'est pas la langue de tout le monde, et qu'elle a nécessairement au moins un vocabulaire choisi.

Mais nous sommes pressés :

L'express de Robinson part à dix heures cinq...

Juste le temps de prendre un verre sur le zinc. Alors vous comprenez...

M. Albert Londres s'est arraché aux griffes d'un étau dont l'une était la femme et l'autre était le doute et il en est heureux. Les idées exprimées dans la *Marche à l'Etoile* sont contestables. Quant à la forme, pourquoi avoir pris le ton de l'historiette. Cela ne peut plus être de la poésie.

M. Wilfrid Lucas a bien des défauts, mais aussi bien des qualités. Il admire M. Dorchain, il sait aussi par ci par là écrire quelques vers aimables et faciles.

L'effort de M. Florian Parmentier nous est sympathique. Le poète poursuit, en effet, un idéal élevé et très pur. Mais pourquoi ses vers sont-ils encombrés de tant de termes abstraits, scientifiques. Ce n'est plus de la poésie, et l'idée elle-même disparaît sous le manteau bizarre et choquant qui la couvre.

M. Lucien Bangui fait un agréable pastiche du style du XVII[e] siècle dans l'*Après-Midi aux Rochers, station poétique à la mémoire de madame de Sévigné.*

Jean Malye.

LES ROMANS.

J. Valcler : *La domination de la Vie*, 1 vol. 3 fr. 50, Eug. Figuière, éditeur. M. Alméras : *L'Evasion*, 1 vol. 3,50. Librairie académique, Perrin éditeur. Jacques Fréhel : *La Guirlande sauvage*, 1 vol. 3,50, Eug. Figuière éditeur. H. Magdeleine : *La Voie*, 1 vol 3,50. A. Messein, édit.

Le rôle de la femme dans la vie et dans la société est un sujet qui tente de nombreux écrivains. Chacun d'eux s'efforce de nous en montrer un aspect nouveau. C'est du moins la prétention de M. J. Valcler dans son roman « *La Domination de la Vie* ». Le malheur est que sa Germaine n'est pas un type de femme, mais plutôt une entité métaphysique ainsi d'ailleurs que les trois personnages mêlés à sa vie et qui n'existent qu'en fonction d'elle-même. Chacun d'eux symbolise une part de cette vie : Pierre de Bresne, la part intellectuelle, Maurice, la part sensuelle, Jacques, la part sentimentale. Le premier est un ami d'enfance, le second un amant, le troisième un fils né d'un époux dont l'héroïne est veuve. Si parfaite que soit cette organisation méthodique et si différentes que soient les fonctions de chacun de ces personnages, il résulte de leur contact ou de leurs actes des conflits sur lesquels Germaine raisonne plus ou moins abondamment avec l'un ou l'autre, selon le cas. Il s'ensuit, de tant de paroles, que Germaine se sépare de son fils qu'elle marie et de son amant qui est jaloux de l'ami pour demeurer en communion d'idée avec celui-ci de qui dépend toute sa force morale.

La démonstration de ce petit théorème pour être correctement écrite, ne fait point que l'ouvrage soit une œuvre d'art. La manière dont il est posé ne permettait pas à l'artiste d'user de moyens esthétiques ailleurs que dans son style Il s'y est efforcé dans les premières pages de son livre sans atteindre à mieux qu'à des effets de réthoriques.

M. Alméras, sous le titre de son roman : *L'Evasion*, a ajouté cette indication précise : Histoire d'une femme d'aujourd'hui. C'est donc encore une femme qui est l'héroïne de cette œuvre. Fille de bourgeois qui sont de riches industriels Claire Doumer refuse de se sacrifier aux intérêts de sa famille en acceptant de faire un mariage de convenance. Ce n'est point qu'elle soit amoureuse et qu'elle ait en réserve quelque Prince Charmant sur qui repose toute l'intrigue. Non, Claire Doumer ne pense qu'à elle-même. Elle est un être doué de volonté et elle refuse d'obéir parce qu'elle croit en avoir le droit. Comme elle joint à la notion du droit celle de la justice, elle se déclare qu'elle ne peut plus continuer à vivre avec une famille dont elle trahit les espérances et dont elle ne partage point les idées. Elle l'abandonne donc pour « vivre sa vie ». Douée d'un tempérament d'artiste elle travaille à développer son talent. Le succès lui vient, succès modeste, mais qui lui prouve qu'elle est en pleine possession d'elle-même. La voilà donc en mesure de prendre dans la société une place plus brillante que celle à laquelle elle a renoncé. C'est alors qu'elle connaît l'amour et qu'elle rentre volontairement dans l'ordre social d'où elle était sortie par un mouvement de légitime révolte. Elle pose néanmoins certaines conditions pour garantir son individualité. Sage prévoyance, car dans l'ordre établi elle trouve, pour la seconde fois, la douleur. Trahie par son mari elle renonce à être l'épouse pour demeurer exclusivement l'éducatrice de ses enfants.

La suite de ces aventures nous est contée avec une simplicité correcte et un peu sèche qui trahit la domination de la raison sur le sentiment. Le dessin de la composition est large et sobre mais un peu maigre. Bien qu'adroitement présenté, le person-

nage de Claire Doumer apparaît trop rigoureusement raisonnable. Il le fallait ainsi pour les besoins de la thèse à soutenir. Car l'œuvre porte en soi une thèse qui fait à la fois sa force et sa faiblesse : sa force par la netteté que lui doit le développement de l'ouvrage, sa faiblesse par tout ce qu'elle lui enlève d'humanité et de variété. *L'Evasion* est néanmoins un livre de talent et dont la lecture est mieux qu'agréable.

La Sylvie de M. Jacques Fréhel dans *La Guirlande sauvage* est plus un être d'amour qu'un être de raison. Ne croyez pas que nous en revenons à l'aventure passionnelle. Les ambitions de l'auteur n'ont point pour objet de nouvelles variations sur les transports amoureux. Et même quand son sujet l'y oblige il est d'une sobriété excessive à ce propos. L'héroïne de M. Fréhel est tout amour dans le sens de charité. Elle ne spécule pas, elle agit, comme la Claire Doumer de M. Alméras, mais son action ne se borne pas à ses enfants, elle a pour champ l'humanité tout entière. Sylvie en est venue à cette parfaite abnégation par les voies les plus détournées. Tout ce qu'elle possède : santé, connaissance, fortune, c'est à la charité qu'elle le doit. Et quand, après avoir connu l'amour de l'homme, juste pour en éprouver ce qu'il a de décevant et de douloureux, elle s'en revient auprès de Mlle Vilarel par qui elle connut la bonté, elle voit dans l'exemple de cette grande et noble figure la révélation de son destin. Elle trouve dans l'amour d'autrui sa véritable et unique raison de vivre. Elle collabore d'abord à l'œuvre philanthropique de Mlle Vilarel, puis elle la continue en en élargissant le domaine.

Il y a dans *La Guirlande Sauvage* une réelle grandeur de pensée. Il s'y joint un non moins réel talent d'écrivain. De nombreuses pages seraient à citer pour la justesse de l'émotion ou le charme des descriptions. L'auteur a traité son sujet avec amour en s'efforçant de rendre sensible tout ce qu il comportait de beauté.

M. Fréhel a adopté, pour écrire son roman, la forme des mémoires intimes. C'est à cette même forme qu'a eu recours M. H. Magdeleine pour nous faire connaître son héroïne. Sous le titre « *La Voie* », qui est celui de l'ouvrage on lit en épigraphe : « L'orgueil est stérile, seule l'humilité pénètre la vérité ».

C'est en effet à la lente et douloureuse destruction d'un orgueil de femme que nous fait assister la lecture de ce livre. Il résiste, cet orgueil, à tous les assauts de la douleur étant sans cesse fortifié pas la raison. Qu'il faiblisse et elle le renforce par des arguments spécieux. Qu'il soit vainqueur et une douleur nouvelle l'accable. Et nous allons ainsi de souffrance en souffrance, de misère morale en misère morale, jusqu'à l'abdication de la dignité dans un élan passionnel pour retrouver notre héroïne face à face avec la foi qui échappe à la raison, et criant : « O Dieu vivant et lointain qui subsiste à travers toutes les déceptions terrestres si l'amour humain est aussi un leurre, au nomde ton saint serviteur, que tu bénis si visiblement, aie pitié de moi ! »

L'analyse psychologique de M. Magdeleine est pénétrante et sûre Elle use avec adresse de toutes les subtilités de la tenta-

tion morale, dont l'auteur sait nous rendre sensibles les phases et les émotions. Néanmoins M. Magdeleine écrit avec plus de talent que d'art. C'est ainsi qu'il manque de couleur dans ses descriptions. Il y demeure malgré lui trop abstrait. Il dessine, mais il ne peint pas comme M. Fréhel. C'est hélas la rançon de son talent d'analyste.

Ainsi voici quatre romans qui ont la femme pour objet et où l'amour n'apparaît qu'épisodiquement. Pour chacun de ces auteurs, elle n'est plus l'être passif qui excite le désir des hommes, ainsi que nous la présentait le Naturalisme où elle était, en quelque sorte, le symbole des puissances destructrices de la Nature, origine et fin de toutes choses. Elle n'est pas davantage la divinité lointaine des écrivains romantiques, glorieuse raison d'être de toutes les passions de l'homme. Ni ange, ni bête, elle est, désormais un être humain qui se révèle capable d'agir par soi-même, conformément à sa nature et à ses fonctions humaines. En face de l'homme, esclave et victime de la sensation, elle se dresse, être purement sensible, pour lui montrer la voie du salut et le conduire à la résurrection de sa volonté. Car les rôles d'autrefois sont renversés aujourd'hui. Ce n'est plus la femme mais l'homme qu'on nous montre faible et coupable et c'est la société qu'il a construite que l'on condamne à travers lui et avec lui.

Par l'unique puissance de son être dont la fonction est d'élaborer la vie individuelle, la femme se recrée elle-même et conformément à elle-même avec l'aide intellectuelle de ces lois de la vie matérielle dont l'homme a payé la connaissance de son pouvoir créateur. Elle les lui oppose en opposant ses actes raisonnables à ceux instinctifs de cet homme en quelque sorte déchu. Forte de toute la certitude de ses intuitions dans la fatale nécessité de son rôle, elle s'élève contre lui pour le contraindre à renoncer à ce pouvoir organisateur qui lui appartient à elle exclusivement. Elle le pousse ainsi à reprendre le pouvoir créateur auquel il a droit, en même temps qu'elle lui établit les éléments d'une création prochaine qui est celle de ses aspirations. Elle se prépare à être sa collaboratrice dans l'avenir où elle le précède pour lui montrer le chemin à lui qui s'est égaré. Elle ne lui échappe et ne le domine que pour l'exciter à se dépasser lui-même. Ainsi elle obéit à sa fonction native qui est de former des individus. De cette fonction nous voyons la troisième face dans l'éducatrice, et ce n'est pas la moins belle bien, que ni M. Alméras, ni M. Fréhel ne l'ait particulièrement dessinée. Telles sont, en résumé, les quelques pensées générales qui s'imposent en manière de conclusion à la lecture des romans dont nous venons de parler.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Théâtre Réjane. — AMES SAUVAGES pièce en quatre actes de M. Séverin Mars et Mme Camille Clermont.

Théâtre de l'Œuvre. — GRÉGOIRE un acte de M. Henri Falk. MORITURI, pièce en trois actes de M. M. Prozor.

M. Séverin Mars et Mme Camille Clermont nous ont présenté dans *Ames Sauvages* un cas spécial de maladie mentale. Leur Claire du Hallier est l'incarnation du mensonge.Elle ne le parle pas seulement, elle le vit, elle le joue en comédienne inconsciente et parfaite.Elle le fait ainsi entrer dans la réalité à un point qu'elle est en droit de dire qu'elle ne ment jamais, bien que pas une de ses paroles ne soit conforme à la réalité des faits qu'elles interprètent. A la vie ordinaire et banale, Claire du Hallier substitue une vie imaginaire qui lui est particulière, dont elle dirige les événements et qu'elle crée selon les besoins du moment. Elle est l'hystérique selon les manuels de psychiatrie. Les auteurs se sont plus à emprunter à ces manuels un certain nombre d'observations cliniques dont ils ont fait les arguments de leur pièce sans soupçonner que,sous le prétexte d'art,ils agissaient vis à-vis de la science comme Claire de Hallier vis-à-vis de la vie réelle. Ils ont voulu nous montrer quels troubles irrémédiables de tels êtres apportent dans la vie calme et régulière des personnes normales. Donc Christiane du Hallier sépare deux fiancés, puis ensuite deux époux, et chaque fois ces séparations sont irrémédiables. Son maléfique pouvoir d'envoûtement est si absolu qu'elle séduit même ses victimes. Elle est servie par un don si naturel de comédienne que personne ne lui résiste. Troublante et paradoxale, elle ne fait pas que le mal. En même temps qu'elle met aux prises deux frères poussés par la jalousie, elle sauve son mari de la ruine qui le menace. Vainqueur toujours et partout, elle est seulement vaincue par la mort qu'elle reçoit de la main de l'épouse qu'elle vient de braver et de narguer insolemment.

Par cette fin, qui n'est pas une conclusion,se termine la succession des actes et des scènes destinées à nous expliquer le caractère de Claire du Hallier. Nous devons reconnaître que l'arrangement en est très adroit. Les deux auteurs ont dépensé beaucoup de talent pour donner toutes les apparences de l'art à une étude documentaire et scientifique. Obligés qu'ils étaient d'accumuler des faits,ils furent trop consciencieux et si,dans les deux premiers actes, ils nous ont développé une pièce,c'est une seconde pièce qu'ils nous ont donné avec les deux suivants. Même,à dire le vrai, il y avait dans chacun de leurs actes un sujet de pièce et leur ouvrage devient lourd de tant de richesses. Mais si nous avions quatre pièces,toutes ne comportaient qu'un rôle celui de Christiane et ce rôle appartenait à Mme Van Doren qui y fut remarquable.La difficulté à vaincre était considérable. Mme Van Doren l'a vaincue. Et cette difficulté consistait à donner, avec l'art du comédien, l'impression d'un être qui joue la comédie et qui la joue naturellement, parce que telle est son unique raison d'être.Mme Van Doren avait mis un soin scrupuleux à composer son personnage. Elle en avait étudié jusqu'aux

moindres attitudes, jusqu'aux plus subtils mouvements psychologiques. Il a été, pour elle, l'occasion d'une très remarquable création artistique.

Elle était vaillamment secondée par Mme Madeleine Carlier et M. Carèze ; MM Cappelani; Durec et Séverin Mars.

En résumé,ce spectacle irrégulier, envers qui on fut assez injuste, était de beaucoup supérieur à nombre de ceux qui nous furent offerts très régulièrement, revêtus de signatures honorablement connues et montés par des directeurs sur lesquels on ne tarit pas d'éloges.

Au théâtre de l'Œuvre, M. Lugne Poë, pour son dernier spectacle de la saison, nous présentait les ouvrages de deux débutants : M. Henri Falk et M. M. Prozor.

Grégoire, l'œuvre de M. Falk est un acte gai, qui rappelle, par la psychologie de ses personnages aussi bien que par sa situation et son développement la manière de Courteline.

Morituri qui a trois actes, nous ramène au temps où l'Œuvre représentait les œuvres d'Ibsen. Nous retrouvons dans *Morituri* le symbolisme du grand auteur norwégien, mais nous n'y retrouvons pas son génie. Rien n'est plus incohérent et nébuleux que l'aventure de ce malheureux cardiaque que son amour de la vie sensuelle pousse à la mort réelle aussi bien que spirituelle. Le rachat de celle-ci lui est offert par une amante abandonnée qui... Je vous demande pardon de ne pas être plus clair, mais je ne puis aller plus avant. A en croire ses portraits, M. Prozor est un tout jeune homme, il a donc le temps d'oublier Ibsen si heureusement traduit par son père et d'apprendre le métier dramatique qui lui fait totalement défaut.

L'interprétation de *Grégoire* réunissait les noms de Régina Badet, Lugne Poë et Reynal. Régina Badet joua son rôle avec une frénésie de danseuse obéissant au mouvement du dialogue. Lugne Poë fut un Grégoire flegmatique très amusant et M. Reynal un amant ridicule à souhait.

Dans *Morituri*, Mlle Gréta Prozor s'efforce de pourvoir de quelque vie l'œuvre de son frère dans le rôle ingrat d'Henriette. Mme Anna Swell fit une création intéressante d'un type d'australienne fort étrange. M. Lugne Poë celle d'une manière de rastaquouère, et M. Lagrenée s'épuisa vainement, avec toute la fougue de la jeunesse et la conviction d'un beau dévouement, pour rendre pathétique le role de Raoul de Bergame.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LES REVUES

M. Boutroux a donné à la *Revue Bleue* un important article sur la religion. J'en détache quelques passages, les principaux : Deux sciences, dit M. Boutroux, se sont appliquées à faire la théorie des phénomènes religieux : la psychologie et la sociologie positives.

Si la psychologie et la sociologie positives doivent tenir leur promesse,

la question de l'essence de la religion est résolue très simplement : la religion n'a d'autre essence que l'ignorance. Et le problème réel ne peut consister qu'à chercher quelles sont les conditions sociales ou psychologiques qui ont induit l'homme à s'imaginer faussement qu'il était en relation avec des puissances surnaturelles.

Mais il convient de reconnaître que la science, ici comme ailleurs, n'est pas une chose faite et existant en soi de toute éternité, telle qu'elle ne laisse à l'homme d'autre tâche que de la découvrir et de la contempler. A cette conception ontologique de la science s'est substituée, depuis trois siècles, l'idée d'une science purement expérimentale, qui pose des questions à la nature, mais sans préjuger la réponse. La psychologie et la sociologie religieuses demandent à l'âme humaine et à la société si elles ont en elles de quoi expliquer les phénomènes religieux. Ce n'est pas *a priori*, c'est en considérant les résultats obtenus par les chercheurs, que l'on peut savoir dans quelle mesure ces sciences réussissent à résoudre la religion en éléments dépourvus de caractères religieux. Or il n'est guère contestable que, jusqu'ici, les dehors seulement et les traits ambigus des phénomènes religieux ont été, en quelque manière, soumis à l'explication psychologique ou sociologique.

Le philosophe cherche ensuite quelle est l'essence de la religion :

L'homme est sur le chemin de la religion, dès que sérieusement, il cherche à se dépasser, non seulement quantitativement, mais qualitativement. Un accroissement de forces purement quantitatif pourrait s'expliquer par un simple emprunt fait au réservoir, peut être infini, des énergies physiques de l'univers. Mais un accroissement de valeur et de perfection, s'il est autre chose qu'un mot, surpasse les forces de la nature comme telle.

Déjà la science et l'art visent un tel accroissement ; mais s'appuyant sur la nature et le donné, ils vont au-devant du vrai et de l'idéal, ils le cherchent ; ils ne savent s'ils y peuvent atteindre.

L'originalité de la religion, c'est d'aller, non du pouvoir au devoir ; mais du devoir au pouvoir c'est de procéder résolument en supposant le problème résolu, et de partir de Dieu. *Ab actu ad posse*, telle est sa devise. « Console-toi, dit Jésus à Pascal, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Dieu est l'être, le principe, la source débordante de la perfection et de la puissance. Qui participe à la vie de Dieu est en possession de dépasser véritablement la nature, de créer. Religion, c'est création vraie, belle et bienfaisante, en Dieu et par Dieu.

Remontant à la source même de l'être, la religion intéresse l'homme tout entier. Il est vain de se demander si elle est plutôt affaire de sentiment, ou d'intelligence, ou de volonté. Elle a son siège dans ce fonds de l'âme où l'un et le multiple se pénètrent, caractère qui déjà paraît dans ce que nous appelons la vie. La volonté y est foi, confiance, résolution invincible, comme il convient à qui se sent un avec la puissance créatrice. L'intelligence se travaille pour créer des formes capables de représenter l'irreprésentable d'une manière à la fois digne de l'objet et saisissable pour l'humanité. Et le sentiment, tour à tour terreur en face de l'insondable, et enthousiasme au contact du divin, trouve sa pleine satisfaction dans cet amour suprême, en même temps don de soi et possession, qui est, par excellence, la fécondité et la joie.

—

C'est de la physiologie et des théories nerveuses, déjà menacées, de Ramon y Cajal, que part M. Jean de Gourmont pour parler d'Art et de Morale (*Mercure de France* 1er juin).

Pour lui la religion de Pascal ne s'explique pas par « un besoin de se dépasser », comme écrit M. Emile Boutroux, mais par « un desserrement des stries d'association d'Exner ».

Il y a un degré d'évolution, de développement intellectuel qui

ne peut pas être dépassé, car les individus très développés disparaissent sans s'être reproduits. Il faut lire que la perfection suprême est celle des hommes qui ont chassé les « rêves religieux » et les « hallucinations métaphysiques ».

L'art est l'ennemi de la morale. La morale retarde la connaissance qui est le développement suprême (voir plus haut), mais aussi le poison de la vie. Les religions ne sont qu'un moyen d'écarter la conscience. L'art au contraire prend conscience de la réalité du monde extérieur (athéisme) et détruit la morale, puisqu'il tue la moralité des choses qui est une suggestion magique.

M. Jean de Gourmont réduit ainsi l'art et la morale ou religion à deux couples antinomiques :

Art = réalité
Religion = hallucination.

Cela a le mérite, de donner quelques conséquences curieuses.

Celle-ci, que j'avais signalée en 1907, de maintenir séparées deux castes sociales : les Maîtres et les esclaves, M. Jean de Gourmont l'accepte avec plaisir.

Celle-ci encore : « Les très belles œuvres... n'ont pas de caractère sensuel ; c'est pour cela qu'elles sont immorales, parce qu'elles sont négatrices de la vie ».

Et celle-ci : « L'art qui aboutit à la négation, à la destruction de la vie, est donc l'ennemi mortel de la morale, qui est sa protectrice et sa tutelle. »

M. Jean de Gourmont possède dans ses couches corticales d'étranges facultés de renversement des valeurs Il sait s'en servir talent.

—

Dans *l'Amitié de France* quelqu'un a signé une lettre de Lucile de Caud, née de Chateaubriand, à M. Jules Lemaître qui éclaire la « question Chateaubriand » d'un jour nouveau.

Avant cette lettre, on pouvait accuser le brillant conférencier de dilettantisme ou de parti-pris. On ne peut plus l'accuser maintenant que d'ignorance ou de mauvaise foi. Car ce sont des textes et des faits qui sont opposés aux fantaisies coupables de M. Jules Lemaître.

—

J'aurais voulu analyser encore plusieurs articles intéressants. Je dois maintenant me borner à les signaler. Ce sont :

Celui que M. Julien de Narfon a écrit pour *la Petite Revue* : « Doit-on le dire » ? (à propos du livre « Ce qu'on a fait de l'Eglise », condamné par Mgr. Amette).

« En fait, (les chefs de l'Eglise) se sont trompés et ils se trompent souvent, ils ont commis bien des fautes, parfois de véritables crimes, ils se confondent un peu trop, semble-t-il, dans l'appréciation de leurs droits et des devoirs que ces droits nous imposent, avec le Dieu dont ils sont les ministres. Mais doit-on le dire ? »

L'article que le même écrivain a donné au *Parthénon* : « Comment les protestants voient l'Eglise catholique ». (Ils la voient sans nulle liberté pour les fidèles).

La défense de l'idéalisme faite par M. Robert Veyssié dans *la Renaissance Contemporaine*.

Le récit donné à la *Société Nouvelle* par M. Maurice Kunel du séjour de Baudelaire en Belgique.

L'étude de M. Charles Oulmont dans *la Phalange* sur la philosophie d'un roman d'amour au Moyen-âge.

Un fragment de M. Auguste Callet sur les races et la culture latine, que publie *l'Ile sonnante*.

Un article de M. Georges Ramaeckers dans *le Catholique*, sur les faux dogmes « scientifiques » : la génération spontanée et le triomphe de Pasteur, etc...

—

Autres revues reçues : *Les pages Modernes* (lire l'article de M. Félix Pagan sur le mécanisme de l'alexandrin) *Les Tablettes* (n° entièrement consacré à la mémoire d'Albert Fleury) *l'Occident, la Revue du Temps Présent, la vie, le Penseur, l'Œil de veau le Pays d'Oc, l'Hexagramme, les Marches de Provence, Pan la Vie française, le Foyer, les Soirées de Paris, les Bandeaux d'Or, l'Effort libre, la Revue des français, le Parvis, le Spectateur, la Revue Indépendante. Occitania, la Plume, la Route, Féminité, la Belgique Nouvelle, Propos, la Revue Roumaine, la Revue d'Europe et d'Amérique, Ombres et Formes, la Coopération des Idées, le Feu, les Marches de l'Est, les Facettes, l'Astrée, les Rubriques nouvelles, etc.*

FERNAND DIVOIRE.

Bibliographie

Poètes Français — *Première Anthologie de la Renaissance Contemporaine*

M. Robert Veyssié a eu l'heureuse idée de réunir sous une même couverture un ensemble de poèmes assez éclectiquement choisis pour permettre au lecteur de se rendre un compte rapide, ou à peu près, des tendances du mouvement poétique actuel.

Ces poèmes sont précédés des *Quinzaines poétiques* publiées par M. R. Veyssié dans la *Renaissance Contemporaine*. Nous sommes, par elles, plus amplement renseignés que par les poèmes eux-mêmes. Car, outre leurs éclaircissements critiques sur des œuvres dont nous ne voyons qu'un fragment, ces études nous renseignent sur plus de poètes que n'en comporte la partie anthologique qui en est comme l'illustration.

Ainsi est corrigée, quant au lecteur, l'inclination toute naturelle à considérer comme définitif un choix de poèmes qui réunit les inspirations les plus diverses et les talents les plus variés puisqu'on y trouve, voisinant, les noms de : Allorge, Beauduin, Bannerot, Maurice Dauguet, Fernand Divoire, Sébastien Ch. Leconte, Maurice Millet, Hein Nuitel, Paul Vérola, Robert Veyssié.

Et c'est très habile que d'avoir ainsi sauvegardé et sa propre indépendance et celle du lecteur en lui montrant seulement une direction sans tirer des conclusions que nous trouverons peut-être quand sera complète une anthologie d'écrivains dont le présent volume n'est que la première partie.

***

L'Ecole des Indifférents, *par Jean Giraudoux*. L'auteur de ce volume est un psychologue. Il se plaît à l'étude des caractères dans la manière de La Bruyère. L'Egoïste, le Paresseux, le Faible, l'ont particulièrement tenté. Il en a fixé tous les mouvements de pensée et toutes les actions avec une ironie charmante et non sans originalité. Le style est correct et dit nettement ce qu'il veut dire, qualité essentielle quand il s'agit de choses aussi délicates qu'une description de caractère.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

***

GIORGIO DEL VECCHIO. *Il fenomeno della Guerra e l'idea della pace*. Torino.

L'humanité subit un développement que l'on peut historiquement constater, et qui est tel que la raison l'exige. Elle tend vers un idéal de justice. Mais la guerre a sa part dans le progrès. Et dans l'état actuel des sociétés, elle garde sa fonction et de civilisation et de justice. Ce n'est que lorsque le droit sera universellement inviolé que les formes de contrainte seront d'elles-mêmes abolies. L'erreur des pacifistes (M. G. del Vecchio aurait dû dire de certains pacifistes) est d'attribuer à la paix une valeur qu'elle ne peut avoir si on la sépare de l'idéal de justice. Et le professeur de l'Université de Messine ajoute avec raison qu'on reste dans l'erreur.

« Lorsqu'on exige l'abolition de la guerre simplement et qu'on la flétrit comme le plus grand des maux parce qu'elle engendre la mort et la douleur, comme s'il n'y avait pas au monde un mal beaucoup plus grave et flétrissable, un mal que la guerre elle-même peut concourir pour sa part à éliminer : c'est-à-dire l'injustice sous toutes ses formes, la méconnaissance de la liberté sacrée de l'être humain, l'oppression des individus et des nations. »

Nous citerons pour résumer la remarquable et savante étude du professeur del Vecchio les mots qui la terminent : « Si l'idéal de la paix ne devait être un aiguillon à l'action, une incitation à la vertu et un sacrifice individuel, les polémistes auraient raison de célébrer, par comparaison, la guerre qui, au moins, est la discipline de la volonté et l'école de l'abnégation. »

« L'idéal de la paix est sacrée, puisqu'il est tout à fait de même que celui de la justice. Mais les idéals ne s'accomodent pas et ne s'honorent pas de contemplation inerte. Leur culte se célèbre dans les œuvres. »

P. VULLIAUD.

***

La Magie et la Sorcellerie en France, par Th. de CAUZONS Tome IV et dernier, un volume in-8 écu de VIII-724 pages, chez DORBON-AINÉ, 10, Boulevard Haussmann, Paris. Prix : 7 francs.

C'est par un énorme volume de plus de 700 pages, qui paraît

aujourd'hui, que se clôture la si remarquable *Histoire de la Sorcellerie* de Th. de Cauzons Considérable par le nombre de pages, il est encore bien plus important par les matières traitées. C'est tout le merveilleux du XIXe siècle qui défile devant nous. Les transformations du magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, les curieux phénomènes de la transmission de la pensée, de l'extériorisation de la sensibilité et de la volonté, de la seconde vue, de lévitation, de matérialisation et de dématérialisation, y sont amplement traités. Y sont aussi exposées de façon claire les théories et les doctrines des diverses écoles contemporaines Spirites, Occultistes, Théosophes. Si nous ajoutons que les possessions et les autres manifestations diaboliques du XIXe siècle (maisons hantées, cas de lapidation, épidémies hystéro-démonopathiques, hallucinations, stigmates, pactes diaboliques, etc.), font l'objet d'un chapitre entier et non le moins important ni le moins intéressant de tout l'ouvrage, et que les superstitions populaires, avec ses amulettes, ses pèlerinages singuliers, parfois même peu décents, les pratiques des sorciers contemporains, guérisseurs, jeteurs de sorts, rebouteurs campagnards, etc., nous apparaissent là avec leur relief caractéristique, nous pouvons nous convaincre du soin avec lequel M. de Cauzons a fouillé les divers documents qui pouvaient jeter un peu de jour sur la Sorcellerie et sur ses procédés toujours plus ou moins mystérieux. Son ouvrage restera un monument de l'érudition du XXe siècle. Sans blesser aucune conviction, cet auteur aura su nous faire voir que toujours et partout, l'Homme a eu, et a encore, une tendance invincible à la croyance au Merveilleux.



Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Che

Vulliaud

L'Esthétique fondamentale et traditionnelle (1)

> Ce n'est pas assez de porter le nom de peintre, car cette profession requiert tant de vastes recherches et le développement de tant de sciences pour monter à quelque degré de sa perfection ; j'ai étudié, travaillé et cherché nuit et jour pour m'approprier le beau et le parfait sans jamais y pouvoir atteindre, et dès ma tendre jeunesse je me suis torturé pour en trouver quelque progrès, selon mon désir ; et à mon âge de 66 ans je ne viens que de m'apercevoir en quoi le sort de ma profession consiste : La vie humaine ne suffit pas pour réduire la Peinture au point qu'elle exige, ses recherches sont trop vastes et trop difficiles et demandent trop de temps pour la réunion essentielle de tant de différentes combinaisons d'études avant de pouvoir y parvenir, et dans le temps que je sens quelque petit progrès de mon art, la mort vient m'arracher le pinceau de la main.
>
> Paroles du TITIEN malade à un sien ami qui le visitoit en l'année 1543 : par la grâce de Dieu il mourut 33 ans après en 1576, âgé de 99 ans.

Je ne pourrai rien dire de mieux sur la Tradition que ce que Léon Battiste Alberti écrivait à propos du peintre, dans son *Traité de la Statue et de la Peinture*.

« Ne possède-t-elle pas une force divine cette peinture qui, entre amis, rend pour ainsi dire présent l'absent lui-même, et qui plus est peut-être après bien des siècles montre les morts aux vivants... C'est qu'en effet les visages des morts mènent pour ainsi dire une vie prolongée par la peinture. Mais de ce qu'elle exprime les visages des dieux,

(1) Nous commençons dans dans ce numéro la publication de conférences données en 1911 au Cercle des Arts.

objets de la vénération des peuples on la regarde comme un des plus grands dons faits aux mortels. En effet elle a rendu les plus grands services à la piété qui nous rattache aux immortels et à la retenue des âmes dans les liens d'une religion inaltérable.

Phidias exécuta en Elide un Jupiter dont la beauté n'ajouta pas médiocrement au culte en vigueur.

Mais ce que la peinture apporte aux jouissances honnêtes de l'âme et ce qu'elle ajoute à la splendeur des choses, nous le pouvons voir de reste, principalement en ceci, qu'il n'est d'objet si précieux que la peinture par sa présence ne rende plus précieux encore et plus important. L'ivoire, les gemmes et autres objets de prix, gagnent encore au contact du peintre. L'or lui-même travaillé par l'art de la peinture a plus de valeur qu'à l'état de simple métal. Il n'est pas jusqu'au plomb, le plus vil des métaux, qui, transformé en une effigie quelconque sous les doigts d'un Phidias ou d'un Praxitèle qui n'acquît un prix bien supérieur à celui de l'argent brut et non travaillé. Zeuxis avait cette coutume d'offrir ses œuvres en présent « *car* — disait-il — *nul salaire ne les saurait payer*.

La peinture a été par-dessus tout tellement honorée des anciens, qu'alors que les artisans étaient compris sous la dénomination de *fabri*, le peintre seul en était exempt. Cela étant, j'ai coutume de dire que l'inventeur de la peinture doit être ce Narcisse qui fut métamorphosé en fleur. Qu'est-ce que peindre, en effet, si ce n'est saisir à l'aide de l'art, toute la surface d'une onde ? Quintilien suppose que les premiers peintres avaient coutume de circonscrire les ombres au soleil et d'augmenter leur travail par des adjonctions. Il y en a qui disent qu'un certain Policlès égyptien, ou qu'un Cléanthès — je ne sais lequel — fut un des premiers inventeurs de cet art. Les Egyptiens assurent qu'il était pratiqué chez eux depuis six mille ans avant qu'il parvînt en Grèce. C'est de cette dernière contrée qu'il nous vînt, dit-on, en Italie, après les victoires de Marcellus en Sicile.

Mais il importe fort peu de connaître les noms des premiers peintres ou des inventeurs de la Peinture ; d'autant que nous n'en passons pas, comme Pline, l'historique, mais que nous en passons l'art en revue… ; car je ne sache qu'il y ait quelque traité subsistant des anciens auteurs. Cependant on affirme qu'Euphranor Isthinius écrivit quelque chose sur la Symétrie et les Couleurs (de symetria et coloribus) ; qu'Antigone et Xénocrates traitèrent de la peinture, et qu'Appelles en fit un livre dédié à Persée. Diogène Laërce raconte que Démétrius le philosophe se distingua dans la peinture. Or puisque nos ancêtres ont laissé des

monuments de leur admiration pour les arts, j'estime que celui-là ne fut pas abandonné par nos vieux écrivains italiens. D'ailleurs en Italie les anciens Etrusques s'y distinguèrent par-dessus tous. Trismégiste, très ancien auteur, pense que la sculpture et la peinture naquirent ensemble, avec la religion, car il dit à Asclépius : « La peinture, se souvenant de son origine, figura les dieux à sa ressemblance » ; et qui pourrait nier que la peinture, aussi bien dans les choses privées que publiques, profanes que religieuses, ne se soit attribuée la place la plus honorable ?

Où trouver entre tous les hommes d'art quelqu'un dont on ait fait plus de compte que du peintre ?

On rapporte les prix incroyables de certains tableaux. Aristide de Thèbes vendit une peinture jusqu'à cent talents (560 mille francs). On dit que Rhodes ne fut pas incendiée par le roi Démétrius afin de sauver un tableau de Protogène, et nous pouvons affirmer que Rhodes fut rachetée au prix d'une seule peinture. On a colligé bien d'autres récits afin de démontrer que les bons peintres ont toujours été louangés et honorés par tous, de même que les très nobles philosophes et rois se sont délectés non seulement à la vue, mais à la pratique de la peinture. Lucius Manilius, citoyen romain, et Fabius, personnage de noblesse urbaine furent peintres. Turpilius, chevalier romain, peignait à Vérone. Sitedius, préteur et proconsul se fit un nom par la peinture. Pansius, poète tragique, petit-fils par sa mère du poète Ennius fit un Hercule dans le Forum. Les philosophes Socrate, Platon, Métrodore, Pyrrhon se distinguèrent dans la peinture. Les empereurs Néron, Valentinien, Alexandre Sévère y furent très appliqués... Il serait trop long d'énumérer tous les princes et tous les rois qui s'adonnèrent à cet art très noble. Il y a encore moins lieu de citer la foule des peintres de l'antiquité. On peut s'en faire une idée en songeant que Démétrius de Phalère, fils de Phanostrates, détruisit par la flamme en l'espace de quatre cents jours, trois cent-soixante statues tant équestres qu'en quadriges et en biges.

Pensez-vous que dans une ville où il y a tant de sculpteurs, il dût y avoir peu de peintres ?

La sculpture et la peinture sont des arts qu'un même esprit entretient ; mais je préfère toujours le génie du peintre qui s'applique à une chose extrêmement difficile...

La foule des peintres et sculpteurs devait-être grande en ces temps où les princes et les plébéiens, les doctes et les ignorants se délectaient de la peinture. Alors on exposait sur les théâtres, parmi les plus précieuses dépouilles des provinces, des statues et des tableaux.

On en vint à ce point que Paul Emile et un grand nombre

de citoyens romains firent, entre autres arts libéraux, enseigner la peinture à leurs enfants.

Il faut noter ici surtout cette excellente coutume des Grecs, qui voulaient que les ingénus et les enfants élevés librement fussent instruits dans l'art de peindre en même temps que dans les lettres, la géométrie et la musique. Bien plus, la peinture fut en honneur auprès des femmes, et les auteurs célèbrent les œuvres de Martia, la fille de Varron.

Enfin la peinture fut en si grand honneur et en telle estime chez les Grecs qu'ils rendirent un édit par lequel il était défendu aux esclaves de l'étudier, ce qui n'est pas une injustice ; car cet art est tellement digne des esprits les plus libéraux et les plus nobles que pour moi j'ai toujours jugé pourvu d'une intelligence des meilleures et des plus élevées celui que je voyais s'en délecter. »

Ce bel éloge d'Alberti sur notre art de peindre ne trouvera pas un écho en France ; notre pays semble plus hostile à la peinture que l'ancienne Grèce et que l'ancienne Italie.

Au XVIIe siècle Poussin se plaignait « du peu de cas que l'on faisait des œuvres d'art en France ».

Un auteur qui vivait de son temps, Claude Perrault architecte, médecin et traducteur de Vitruve disait dans la préface de sa version française « les Français sont persuadés que les vertus militaires étaient les seuls talents qu'ils pouvaient faire valoir... Cette opinion est d'autant plus facilement insinuée dans leurs esprits qu'ils sont naturellement enclins à présumer tout à l'avantage des étrangers. Mais cette défiance de pouvoir réussir dans les Beaux-Arts n'a pas été la seule qui nous a, jusqu'à présent, empêché de nous y adonner. Le peu d'estime que l'on en a toujours fait en France en a détourné presque tout le monde, et les courages même les plus relevés n'ont pu se résoudre à embrasser une profession si peu considérée ; et ceux que la naissance ou une puissante inclination y avaient engagés ont passé leur vie hors du commerce des honnêtes gens, dans l'obscurité où la honte de la bassesse de leur condition les a retenus. Or ce n'est point seulement l'honneur qui nourrit les arts ; la conversation avec les honnêtes gens est aussi une chose dont ils ne peuvent se passer. Ce sens exquis dont on a besoin pour régler les belles connaissances se forme rarement parmi le même peuple, et il y a mille choses que l'on n'apprend point dans la condition de simple artisan, ni même dans les Ecoles, et qui sont néanmoins absolument nécessaires pour parvenir au dernier degré d'excellence où les Beaux-Arts peuvent atteindre ».

Je suis bien de l'avis de ce Perrault, car je constate tous les jours combien un artiste s'éloigne du vrai talent en fré-

quentant des esprits bas ou faux où nulle aspiration noble ne lui sert d'excitant ; il en vient à se dessécher lui-même, à se stériliser » au point qu'il lui est impossible de se ressaisir si par hasard il rencontre en chemin une meilleure compagnie.

Il ne suffit donc pas d'avoir des talents ; il faut les exercer pour les hommes d'un goût relevé et d'une culture sérieuse. A moins d'être doué d'un génie qui se suffit à lui-même, il faut compter que ceux que nous fréquentons peuvent avoir, par leurs opinions, une bonne ou une mauvaise influence sur nos ouvrages ; c'est pourquoi la naissance dans une nation qui favorise les arts est plus heureuse pour le peintre que dans une patrie ingrate où les citoyens ont plutôt l'amour du gain et des plaisirs charnels que celui de la divine beauté.

A la Renaissance notre pays semble sortir de son apathie pour les artistes. Avant cela, malgré de géniales productions, on ne considérait le peintre que comme un artisan, c'est le cas qu'on fit des œuvres et des ouvriers qui encouragea le progrès vers la perfection. On vivait alors dans une société renseignée, qui savait que le but de l'art est une manifestation idéale ; et depuis ce temps, avec des hauts et des chutes ; on maintint au dessus du rang vulgaire celui qui produisait un ouvrage de l'esprit. Toutefois ce ne fut encore que l'aristocratie, ce ne furent guère que des princes et des rois qui eurent la noble ambition d'être les protecteurs des arts ; et, avec le renversement de l'*ancien régime*, ils auraient manqué totalement de soutien si, après les avoir reconnus d'utilité publique, les gouvernements successifs qui occupèrent la France ne les avaient pris à leur charge. Mais que pouvait l'administration malgré les lumières de quelques-uns de ses membres — contre l'abaissement fatal que subit un art qui n'a plus une élite à qui s'adresser ?... Il arriva donc ce qui devait arriver : tous les grands peintres du XIX[e] siècle subirent une sorte de réprobation officielle. Delacroix, Puvis de Chavannes, ne furent vainqueurs des hostilités de la Routine, qui occupait les places, qu'après de longs combats de leur propre génie et de leurs admirateurs, esprits choisis pour la plupart.

Une plus large tolérance se fait sentir depuis peu ; il semble que les *pontifes* aient perdu toute autorité et que leurs anathèmes ne comptent plus.

Mais cette tolérance, née d'esprits distingués, nous mène d'autre part à une anarchie certaine en engendrant l'Eclectisme, père du Paradoxe. A force de subtiliser, on s'égare dans les minuties, on tombe dans le mesquin. A force de craindre l'officiel, on se jette dans le désordre, et les pires

balivernes sont prises au sérieux, subissent même l'honneur d'entendre des discours hyperboliques et triomphaux.

Bref, la déroute s'est emparée de la critique, des amateurs et des artistes, obscurcissant pour longtemps les horizons de l'art.

Notre époque anarchiste a trop détruit par une rhétorique habile en subtiles absurdités ; c'est pourquoi il sera bon à plus d'un de lire ces comptes rendus. Ils démontreront combien de misérables préventions se sont établies parmi les jeunes peintres, les privant d'apprendre les fondements sûrs, sous prétexte d'une originalité à sauvegarder. C'est ainsi qu'ils se maintiennent dans l'ignorance, les mauvais sentiers, les vaines recherches, et se précipitent dans le doute ou la vanité d'eux-mêmes.

Il importe essentiellement que l'on se persuade, jeune encore, que rien n'est plus malsain et plus contraire aux lois d'un art durable que cette recherche à outrance de la curiosité, de la personnalité, dont une critique sans valeur fait la base de ses jugements. Si les Grecs comprenaient par Αἴσθησις la faculté de sentir, il est sous-entendu que l'esthétique est la science du Beau dont ils avaient fait leur idéal et non celle des sensations du premier venu. Sans criterium cette science ne peut être qu'un errement ; mais elle s'appuie précisément sur la tradition, dont l'origine remonte à l'Antiquité.

Il ne peut donc y avoir de véritable esthétique que celle qui a pour fondement la tradition, non pas seulement de la recherche d'un art en une race, mais de la poursuite du Beau dans l'Humanité, depuis que l'homme, grandi par la Vision des Dieux, tente la réalisation de ce rêve merveilleux.

La personnalité est donc ici du dernier ressort, elle n'est que la marque de la main de l'ouvrier, marque inconsciente, involontaire, dont il n'a pas à faire sa préoccupation ; car si la recherche de la personnalité à outrance — selon Leconte de Lisle — est un indice des mauvaises époques de l'art, nous devons avouer que nous en sommes à ce point ; et rien ne saurait mieux nous le prouver que la faiblesse et l'insensé des productions actuelles.

L'œuvre de Beauté est éternelle, celle des maîtres est toute de cohésion ; les branches qui ne se greffent point à ce tronc sont l'amusement d'un instant, et un passant les emporte en sa demeure pour l'ornement de sa vie éphémère ; seules survivent celles qui ont puisé la sève vivifiante à l'Arbre de vie, c'est-à dire à la tradition irréfragable. Les opinions néfastes d'art individualiste règnent impitoyables, journellement. Elles accompagnent leurs

dignes sœurs, nues et méprisées hier, que l'anarchie réhabilite et vêt des oripeaux de ses phrases sophistiquées.

Il ne se passe de jour que nous n'entendions des peintres, ou des gens se croyant tels, insulter aux Carraches, au Guide, au Dominiquin, au Poussin, à Jules Romain... quand ils ne s'en prennent pas — au nom de la liberté de l'Art — à Michel-Ange, à Raphaël. Il ne se passe de jour que nous ne voyions des critiques, ou des écrivains se croyant tels, encourager les plus mauvaises tendances, les produits de la frivolité et de la paresse, et prendre pour génie le désordre et la difformité. Tout agréable qu'il paraisse à plusieurs, ce soutien donné par la crédulité ou l'amour de la destruction au dévoiement est un permanent danger pour l'artiste et pour le public.

Pour l'artiste, qui fatalement verra venir l'instant de son examen de conscience et découvrira *trop tard* son erreur ; pour le public dont le goût faussé se précipitera avec avidité vers le mauvais.

Le génie n'est point destructeur, ses libertés sont dans l'élargissement des moyens enrichissant l'art d'expressions plastiquement belles, l'élevant à une plus haute splendeur. Combattre la Routine qui empêche l'expansion du génie sera toujours nécessaire, pour la raison bien simple que les intelligences vulgaires ne peuvent égaler les intelligences supérieures ; mais il ne faut pas, sous prétexte de ce bon combat, attaquer l'Art tout entier, nier ses lois immuables et se jeter dans le désordre de la fantaisie. Les plus grands destructeurs de la Routine sont précisément les seuls classiques de Poussin et de Lebrun à David et à Delacroix. Ce sont ceux qui ont vu plus grand et plus profond que les gens de leur siècle, et qui ont ramené l'art vers sa tradition féconde ; ils ont eu les yeux à la fois sur la nature et sur leurs grands prédécesseurs ; leur vaste esprit a embrassé ce qu'il y a de plus antique et de plus moderne, de plus durable et de plus passager. Ils ont fixé de ce qui passe l'instant immortel, et se sont rendus durables par la vision de ce qui perdure.

Quel bénéfice — en définitive — aura retiré l'art actuel de l'inversion des méthodes anciennes ? Le Doute ? tout simplement. Un art ne naît point, ne se développe point spontanément. La vie d'un homme est trop brève pour qu'il puisse à la fois recréer l'art et lui donner sa perfection. Ceci condamne toute tendance individualiste. Une tentative de ce genre n'est vouée qu'à des notations et des aperçus que nul ne pourra compléter jamais ; car l'esthétique devenant par ce jeu une pure fantaisie personnelle, nul appui ne s'offrira au continuateur de bonne volonté.

Il faut donc reconnaître qu'il n'y a qu'un art permanent,

vivant, qui donne des génies, et dont les autres avatars ne sont que les fœtus ; que cet art a pour but la recherche unique de la beauté intellectuelle et plastique, laquelle il poursuit dans une étude constante de la nature et de son passé ; se gardant bien de rien perdre de ce qui a été trouvé, ne visant qu'à la réalisation de plus en plus complète de l'Idéal. Toutefois il ne faut pas entendre ce mot d'Idéal vaguement ou par du vague, il faut s'assurer qu'il signifie, au contraire, la solidification des idées de perfection, de grâce, de force, d'intelligence, en les formes plus propres à la peinture.

L'étude difficile n'est point celle du système, c'est la culture du goût, et mieux encore la conception que l'on se fait de l'art ; l'esprit plus que les procédés élève le peintre et le porte à sa production la meilleure. Il est à remarquer que les grands maîtres, en s'expansant pleinement — sont ceux qui ont réduit la méthode à l'expression la plus grandiosement simple. De Michel Ange à Puvis de Chavannes le *faire* est concis, logique, ordonné ; l'esprit trouve toute son autorité créatrice, la main avance dans l'aisance de l'expression, le dessin cisèle, sculpte ; le clair obscur lie et anime, la couleur chante un chant adéquat.

A relire les règles des Grands Maîtres on se persuadera qu'il y a en somme plus de liberté féconde dans les conseils qui ont enfanté les chefs-d'œuvre que dans les procédés curieux et nouveaux dont l'esprit n'est point le directeur, qui ne s'adressent qu'aux sens ou à la spéculation, qui nient l'Esthétique et qui cherchent, dans l'outrance et la disproportion, des qualités qui ne peuvent se rencontrer que par la pondération et l'ordre.

Quoi de plus sobre que l'exécution d'un Titien ? Et pourtant quelle chaleur, quelle dignité, quelle noble richesse ! Delacroix, connu pour la sagesse de son esprit, réputé académique, n'est-il point aussi un modèle, sous des apparences éclatantes — de cet amour de l'organisation et de l'équilibre ? L'examen de ses œuvres démontre que ceux qui y virent du dévergondage et de la révolte tumultueuse ne le comprirent point. Il ne se mettait jamais au travail sans feuilleter des gravures d'après Rubens, Michel-Ange ou Raphaël ; ses travaux, ses décorations affirment qu'il eut de ces génies la compréhension la plus pure et la plus vraie. Son but fut de les égaler, il rêva d'eux bien plus que de lui même ; car il savait que la personnalité ne se cherche point, et qu'elle est toujours suffisante quand l'artiste a touché un de ces sommets qu'atteignent bien peu d'hommes dans chaque siècle.

Le salut contre les étroites écoles du moment est donc tout entier dans la reconnaissance qu'il est une tradition

universelle, et que cette tradition est la vérité et la vie. Vivez dans l'art et par l'art si vous voulez vous comprendre et peindre la nature en en tirant le plus haut profit.

A toutes les fantaisies sans raison que l'on nomme *originalités*, et qui ne sont qu'égarement et ignorance ; à toutes les *théories*, à toutes les *inventions* à l'usage des amateurs et des peintres avides seulement de la réclame, la tradition — du fond des Musées — répond : *Sachez tout afin de devenir conscients ; osez ensuite, mais avec ordre, pondération, sagesse.* » Elle profère aussi, avec Eugène Delacroix : « *La nature est un dictionnaire, étudiez la, puisez en elle pour les besoins de votre génie. Sachez la voir dans sa généralité, ses lois d'harmonie, soyez vous, sans y songer, sans le vouloir, par le simple effet que vous sentez, que vous pensez et que vous vous exprimez* ».

Allons donc à la recherche de la Tradition, et, pour en trouver les fondements, remontons à l'antiquité vénérable, mère des Arts et des Sciences. Demandons à Aristote les bases de l'Esthétique infaillible.

ARISTOTE

In primis venerare Deos chantait Virgile. Suivons le conseil des Géorgiques, *vénérons d'abord les Dieux*, et pour le faire, ouvrons le plus authentique maître de l'Esthétique, ouvrons la *Poétique* d'Aristote.

Les règles d'un art sont celles d'un autre, et, cet auteur, disciple de Platon et maître de notre moyen âge nous le prouve lui-même, puisqu'il cite souvent les préceptes des Peintres de son temps pour appuyer sa Poétique. Nous ferons le contraire, si vous le permettez ; cela nous sera d'ailleurs chose facile, parcequ'en appliquant à la Peinture toute ce qu'Aristote dit de la poésie, nous ne ferons que constater les vérités permanentes des arts, quels qu'ils soient.

A) C'est ainsi qu'Aristote établit d'abord que « *la poésie est une imitation* », et l'on peut dire la même chose de notre art ; l'imitation jouant un rôle capital dans la représentation de la vie.

Mais Aristote nous parle de *la manière de constituer des fables et de la nature des parties qui les composent*, et cela veut tout de suite dire que cette imitation consiste en une invention, et en la disposition de cette invention.

B) « *L'harmonie et le rythme, le chant et les mètres* » sont ensuite désignés par Aristote comme moyens de la Poésie. Ils sont aussi — appliqués aux couleurs, aux lignes, aux masses — les fondements de la Peinture.

C) « *Comme l'harmonie et le mètre sont dans la nature, dès le principe, les hommes qui avaient le plus d'aptitudes naturelles pour ces choses ont — par une lente progression — donné naissance à la Poésie en commençant par des improvisations.* » Aussi Aristote établit promptement que la poésie — ainsi que le mot grec l'indique — est une création, une *improvisation*, une imitation refondue par l'esprit et que les hommes *qui avaient le plus d'aptitudes naturelles* ont développée par *une lente progression*. Ceci s'applique, il me semble, tout à fait directement à la Peinture. Et de même que la Poésie est née de cette aptitude supérieure, l'art est né, dans la branche picturale, de cette même aptitude d'hommes choisis.

D) « Mais — ajoute notre maître — *la Poésie s'est partagée en diverses branches, suivant la nature morale propre à chaque poète. Ceux qui étaient plus graves imitaient les belles actions et celles des gens d'un beau caractère ; ceux qui étaient plus vulgaires les actions des hommes inférieurs* » et cela se voit aussi dans la peinture. Les idéalistes surent unir, l'*imitation du meilleur* et leurs belles conceptions ; les réalistes ne voulurent rien voir d'autre que l'imitation servile de leur modèle de hasard. Et ces deux principes correspondent à tout ce qu'Aristote dit ensuite relativement au *poème épique et à la tragédie, qui est l'espèce la plus haute de poésie* ; *à la comédie* qui est, selon lui, *l'espèce la plus basse* ».

E) Aristote dit encore : *Le point le plus important, c'est la constitution des faits, car la tragédie est une imitation, non des hommes, mais des actes de la vie, du bonheur ou du malheur* ». Et cela se peut dire aussi de la Peinture, relativement à la disposition. Car il faut qu'une invention soit bien ordonnée, de façon à démontrer clairement l'action qui s'y passe. L'*action* est donc fort nécessaire dans l'invention. *Ce qui importe avant tout dans une composition d'art* — selon Aristote — *ce ne sont ni les mœurs, ni la morale ; mais la fable et la constitution des faits* » c'est-à-dire l'invention et la disposition.

« *Il en va de même dans les arts du dessin*, dit notre auteur, *car si l'on étalait pêle-mêle les plus riches couleurs, on ne ferait pas autant plaisir qu'en traçant une figure déterminée, au stylet.* »

« *Ainsi donc* — ajoute-t-il plus loin en forme de conclusion — *le principe et comme l'âme de l'œuvre, c'est la fable ou in-* — *tion ; les mœurs viennent ensuite, c'est-à dire l'imitation de la réalité présente.* »

D) L'étendue est un point important de la poésie « car *le Beau suppose certaines conditions d'étendue et d'ordonnance* ».

Cette question soulève en Peinture la dimension ou format à appliquer au sujet. La clarté est une des premières conditions qui réglait cette délimitation.

E) L'unité d'action nous est présenté aussi par Aristote : « *Il faut donc que, de même que dans les autres arts imitatifs l'imitation d'un seul objet est une, de la même manière la fable, puisqu'elle est l'imitation d'une action, soit celle d'une action une et entière, et que l'on constitue les parties des faits de telle sorte que le déplacement de quelque partie ou sa suppression entraîne une modification et un changement dans l'ensemble ; car ce qu'on ajoute ou ce qu'on retranche, sans laisser une trace sensible, n'est pas une partie intégrante de cet ensemble.* »

On ne saurait mieux présenter la constitution d'un tableau, qui ne diffère pas, au fond, de celle d'un poème ; la peintnre étant une poésie muette dont en effet aucune partie ne doit être inutile, où tout doit être en vue de l'ordre et de l'agrément harmonieux.

D) L'idéal dont l'artiste se peut, se doit même réclamer dans un art supérieur, c'est non *pas ce qui est arrivé*, mais *ce qui aurait pu arriver* « *ainsi la poésie est quelque chose de plus philosophique et de plus élevé que l'histoire* — explique l'auteur dont nous nous nous appuyons — *car la poésie parle plutôt de* GÉNÉRALITÉS, *et l'histoire de* DÉTAILS PARTICULIERS. »

Ainsi le peintre ne représentera pas les choses telles qu'elles sont ; mais telles qu'elles auraient pu être, c'est-à-dire dans leur beauté. L'invention vaut mieux que les faits, le possible est contenu dans ce qui est arrivé. « *Il s'ensuit donc de cela* — dit Aristote — *que le poète doit être nécessairement un faiseur de fables plutôt qu'un faiseur de vers* » Condamnation terrible pour notre temps de versification et de peintures d'impressions.

E) L'*Economie* ou atteinte de l'effet par les moyens les plus simples et la distribution, est recommandée par Aristote en ces termes : « *Il faut, sans frapper la vue, constituer la fable de telle façon que, au récit des faits qui s'accomplissent, l'auditeur soit saisi de terreur ou de pitié par suite des événements. La recherche de cet effet au moyen de la vue est moins artistique* »; cela ne fait-il pas penser à la sobriété du Poussin, chez lequel jamais l'attention n'est dérangée par un accessoire ou une couleur attirant le seul plaisir de l'œil ? Une bonne composition de peinture est donc celle ou la vue ne se repaît point seulement de détails pittoresques ou du faste des couleurs ; mais celle où l'ordre est si bien gardé que l'esprit s'arrête, séduit par l'harmonie profonde du tout.

F) « *Mais comme la tragédie est une* IMITATION DES CHOSES

MEILLEURES QUE NATURE, *nous devons, nous autres, imiter les bons portraitistes* — dit Aristote — Ceux-ci tout en reproduisant une forme particulière, tout *en observant la ressemblance avec l'original, l'embellissent par le dessin.* Ainsi la Beauté n'est pas une atteinte à la fidélité et au caractère; mais au contraire est le *meilleur de l'original*, son harmonie découverte.

On a beaucoup parlé au sujet de la Beauté et on l'a généralement fort mal fait. Basons-nous sur cette opinion d'Aristote, qui nous dévoile un des précieux secrets de cette antiquité qui a si bien connu le Beau et qui l'a réalisé, pour notre admiration. La Beauté ne vient pas d'une altération conventionnelle du modèle — par ce moyen on ne produit guère que le joli — mais du développement de ce qu'il offre d'harmonieusement idéal à nos regards et à notre sentiment. En un mot *la Beauté* — selon la définition de Platon — *est ce qui convient.* C'est-à-dire ce qui est parfaitement à sa place dans l'ordre des idées et des choses dont on traite.

***

On me fera peut-être le reproche de m'être servi à la légère des règles de la Poésie pour les appliquer à la Peinture, et de confondre ainsi un art avec un autre. Je me défendrai en m'autorisant de Léonard de Vinci qui a écrit que la *bonne Peinture est une poésie muette.* Puis, visitant les musées, n'avez-vous pas eu — comme moi — la surprise charmante qui vous certifiait bien que la peinture et la poésie sont sœurs. Sur les études que Michel Ange, que Raphaël faisaient pour leurs chefs-d'œuvre, n'avez-vous pas contemplé, en même temps que des formes plastiques, les quatrains et les tercets d'un sonnet ?

Je ne chercherai point d'autre argument pour vous assurer que la poésie, la peinture et la musique ne sont au fond que la sainte trinité de l'esprit humain, et les trois grâces de l'art un et indivisible.

VITRUVE

Après Aristote une autorité particulière doit attirer notre attention, c'est celle de Vitruve, architecte de Jules César, qui nous a laissé dix livres tout émaillés de considérations fort intéressantes sur l'architecture, les proportions de l'homme, les couleurs, la musique, etc... Il faut croire que ce Vitruve n'était pas un ambitieux, car il nous dit de lui-même : « Je sais bien qu'une grande partie du monde estime que la principale sagesse est celle qui nous rend capables d'amasser des richesses, et qu'il s'est trouvé des gens

qui ont été assez heureux pour acquérir des biens et de la réputation tout ensemble. Mais quant à moi je puis assurer que les richesses ne sont point le but que je me suis proposé dans mes études, ayant toujours moins aimé l'argent que l'estime et la réputation, et si je n'en ai eu que très peu jusqu'à présent, j'espère que mes Livres me rendront assez considérable pour faire qu'il n'en soit pas de même dans la postérité. Car je ne m'étonne pas que mon nom soit aussi peu connu qu'il l'est. Les autres mettent tous leurs soins à briguer les grands emplois, et moi j'ai appris de mes maîtres qu'un architecte doit attendre qu'on le prie de prendre la conduite d'un ouvrage et qu'il ne peut sans rougir faire une demande qui le fait paraître intéressé ». Voilà un aveu qui nous démontre au moins que de tous temps les vrais artistes ont été les mêmes, et qu'aussi loin que l'on remonte dans l'histoire on les trouve plus épris de leur art que de l'argent, de leur dignité que d'une vanité impudente.

La postérité a voulu prouver que Vitruve avait raison d'attendre avec confiance que son nom grandisse par son livre. La plupart des ouvrages d'architecture qu'il construisit ont disparu sans doute, mais ses écrits sont parvenus jusqu'aux grands hommes, qui ont fait connaître son nom.

Ce qu'il a dit des proportions humaines et qui sert de base à son architecture a été une leçon et une règle pour beaucoup de peintres d'élite, et parmi eux Léonard de Vinci. Occupons-nous donc de suite de le savoir. « Pour bien ordonner un édifice — dit-il — il faut avoir égard à la *proportion* qui est une chose que les architectes doivent surtout observer exactement. Or la proportion dépend du *rapport*, que les Grecs appellent : *Analogie*. Ce rapport est la convenance de mesure qui se trouve entre une certaine partie des membres et le reste de tout le corps de l'ouvrage, par laquelle toutes les proportions sont réglées. Car jamais un bâtiment ne pourra être bien composé s'il n'a cette proportion et ce rapport. (Je vous transcris ceci parce que c'est la même chose pour la Peinture) et si toutes ses parties ne sont à l'égard les unes des autres ce que celles du corps d'un homme bien formé sont étant comparées ensemble.

Le corps humain a naturellement et ordinairement cette proportion que le visage, qui comprend l'espace qu'il y a du menton jusqu'au haut du front où est la racine des cheveux, en est la dixième partie ; la même longueur est depuis le pli du poignet jusqu'à l'extrémité du doigt qui est au milieu de la main. Toute la tête, qui compreud ce qui est depuis le menton jusqu'au sommet, est la huitième partie de tout le corps; la même mesure est depuis l'extrémité

inférieure du col par derrière. Il y a depuis le haut de la poitrine jusqu'à la racine des cheveux une sixième partie, et jusqu'au sommet une quatrième. La troisième partie du visage est depuis le bas du menton jusqu'au dessous du nez; il y en a autant depuis le dessous du nez jusqu'aux sourcils, et autant encore au-delà jusqu'à, la racine des cheveux qui termine le front. Le pied a la sixième partie de la hauteur de tout le corps, le coude la quatrième, de même que la poitrine. Les autres parties ont chacune leurs mesures et proportions sur lesquelles les excellents peintres et sculpteurs de l'antiquité, qu'on estime tant, se sont toujours réglés. Et il faut aussi que les parties qui composent un temple ayent chacune une correspondance convenable avec le tout.

Le centre du corps est naturellement au nombril : car si, à un homme couché et qui a les pieds et les mains étendus, on met le centre d'un compas au nombril, et que l'on décrive un cercle, il touchera l'extrémité des doigts des mains et des pieds. Et comme le corps ainsi étendu a rapport avec un cercle, on trouvera qu'il est de même à un carré. Car si on on prend la distance qu'il y a de l'extrémité des pieds à celle de la tête, et qu'on la rapporte à celle des mains étendues, on trouvera que la largeur et la longueur sont pareilles, comme elles sont en un carré fait à l'équerre.

Si donc la nature a tellement composé le corps de l'homme que chaque membre a une proportion avec le tout, ce n'est pas sans raison que les anciens ont voulu que dans leurs ouvrages ce même rapport des parties avec le tout, se rencontrât exactement observé ; mais entre tous les ouvrages dont ils ont réglé les mesures, ils ont principalement eu soin des Temples des Dieux, dans lesquels ce qu'il y a de bien ou de mal fait, est exposé au jugement de l'Eternité.

La division même des mesures de tous les ouvrages a été prise sur les parties du corps humain ; comme sont le doigt, le palme, la coudée ; et ces divisions ont été réduites à un nombre parfait que les Grecs appellent *Telion*. Or, ce nombre parfait, établi par les anciens, est de dix à cause du nombre des dix doigts qui composent la main ; de même que la mesure du palme a été prise des doigts et celles des doigts des palmes. Car, comme la nature a mis dix doigts aux deux mains, Platon a cru que ce nombre était parfait, d'autant que les unités qui sont appelées *monades* par les Grecs, accomplissent la dizaine ; en sorte que si l'on passe jusqu'à onze ou douze on ne trouve point de nombre parfait, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à l'autre dizaine, à cause que les unités sont les parties de ce nombre...

Les mathématiciens qui ont voulu contredire Platon ont

dit que le nombre le plus parfait était celui de six, à cause que toutes ses parties aliquotes sont égales au nombre de six, chacune selon sa proportion...

Mais nos ancêtres ont premièrement reçu la dizaine comme un nombre très ancien, et ont fait le denier de dix asses d'airain, et c'est pour cela que la monnaie qui en est composée a toujours été appelée jusqu'à présent *denarius*.....

De sorte que puisqu'il est constant que le nombre des doigts de l'homme est l'origine de tous les autres nombres, et qu'il y a rapport de mesures entre les parties de son corps et le tout, nous devons avoir de l'estime pour ceux qui disposent si bien les dessins des temples des Dieux, que l'ordonnance de tous les membres de l'ouvrage soit telle que la symétrie et la proportion se rencontrent tant dans les parties séparées que dans le tout, selon une distribution convenable ».

Je m'excuse d'avoir recopié cette un peu longue et érudite dissertation de Vitruve, mais les anciens auteurs abondent en vues et en idées ; ils ne considèrent rien par hasard, et un certain besoin d'absolu les fait courir des questions relatives et secondaires aux possibilités essentielles. Cela vaut un peu mieux, quant à mon goût, que la méthode bornée des matérialistes scientifiques.

Il n'y a pas grand chose,à part ce *canon* des proportions — que nous allons retrouver dans la plupart des rudiments artistiques de la Renaissance — qui puisse nous retenir longtemps chez l'architecte de Jules César. Il a fait son livre bien plus pour les architectes que pour les peintres et quoique ces derniers puissent beaucoup apprendre de lui, il ne s'est pas mis en peine de leur offrir de grands documents sur les artistes de son temps. Il se plaint seulement que la bonne peinture, à l'époque où il élabore son ouvrage, semble péricliter ; il définit la Peinture « la représentation des choses qui sont ou que peuvent être ». «Pour moi, dit-il, en blâmant les bizarreries décoratives de son époque, je crois que l'on ne doit point estimer la Peinture si elle ne représente la vérité, et que ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, mais qu'il faut aussi que le dessin soit raisonnable et qu'il n'y ait rien qui choque le bon sens... Nous aurions besoin — ajoute-t-il — que Licinius pût ressusciter, pour abolir les erreurs qui se sont glissées dans la Peinture ; mais il ne sera pas hors de propos de dire d'où vient que cette fausse manière de peindre l'a emporté sur la bonne. La raison de cela est, à mon avis, que la beauté et le prix de la Peinture, que les Anciens croyaient dépendre de l'artifice et du travail, consiste à présent dans le seul éclat des couleurs, et que ce qu'on cherchait

autrefois dans la seule science de l'ouvrier est à présent suppléé par la dépense de celui qui le fait travailler. Car on sait que les Anciens épargnaient le minium comme étant une drogue fort rare, et qu'à présent on en peint des murailles tout entières, que l'on emploie de même la chrysocolle, la couleur de pourpre et celle d'azur. Cependant les peintures qui sont faites de ces couleurs, quoique sans art, ne laissent pas que de paraître beaucoup...

Les couleurs selon Vitruve sont : l'ocre jaune, la rubrique ou rouge, la couleur parœtonienne — ou blanche, la meline qui, selon Dioscoride, était un jaune pareil à notre *ocre de Rut*, la terre verte, l'orpin ou jaune doré, la sandaraque ou rouge orange, le minium ou rouge orange. Les couleurs artificielles obtenues par la calcination étaient, le noir — qui était fait de suie de résine — on le faisait aussi avec du pin résineux réduit en charbon, ou de la lie de vin desséchée et brûlée dans un fourneau. Enfin le bleu qui était tiré de la fleur de nitre broyé avec du sable et brûlée avec de la limaille de cuivre de Cypre. Il y avait encore une couleur pourpre qui se faisait avec le sil ou ocre jaune rougi au feu et éteint dans du vinaigre, et le pourpre tiré des huîtres. A ces couleurs il faut ajouter deux bases, la céruse et le vert de gris. »

Pline et Cicéron nous ont parlé de leur déconvenue devant les peintures de leur temps ; ils se plaignaient comme Vitruve que les tableaux de leurs contemporains étaient plus riches en couleurs que ceux des maîtres aciens, mais plus pauvres d'art. Selon eux quatre couleurs avaient suffi aux grands maîtres : Le jaune, le rouge le pourpre et le noir. Alberti nous en rapporte quelque chose dans son livre sur la peinture. Les peintres s'étonnaient que Polignote et Timanthe ne se servissent que de quatre couleurs et surtout qu'Aglaophon se complût à n'en employer qu'une seule. Ils pensaient qu'il était trop modéré que ces excellents peintres, parmi un si grand nombre de couleurs connues, en eussent si peu mis en usage. D'où ils concluaient que le propre d'un maître fécond est de mettre en œuvre le plus de couleurs possible. » Alberti se déclare en faveur de la sobriété ; il affirme que l'essentiel dans un tableau est la distribution de la lumière et de l'ombre, et qu'elle s'obtient par le blanc et le noir « l'arrangement du blanc et du noir produit l'effet qui valait des louanges au peintre Nicias d'Athènes dit-il » Tintoret disait aussi que l'essentiel pour un peintre est de savoir se servir du blanc et du noir...

Nous verrons bientôt, quand j'analyserai le bel ouvrage de Léon Baptiste Alberti, quel usage il se peut faire de la sobriété des couleurs. Et pour y arriver plus vite, quittons Vitruve, qui n'a plus rien à nous dire à ce sujet, pour passer à ses traités « della Pittura et della Statua »

(*A suivre*). EMILE BERNARD.

La conversion littéraire de Maurice Barrès

L'histoire de la conversion de Maurice Barrès a beaucaup fait parler. Les uns doutaient et les autres se félicitaient de voir une force de la politique au service d'une cause, plus peut-être qu'ils ne se réjouissaient du point de vue catholique. Ce point de vue catholique négligé en l'affaire, nous paraît exprimé avec une grande beauté d'âme par la lettre suivante, écrite par un très intime ami de Paul Claudel à M. Ch. L. Bernardin. — F. D.

Je crois pouvoir vous féliciter, d'avoir provoqué les réponses de Barrès au *Temps*, où il montre bien qu'il n'est pas près de se convertir. Cela dégage le terrain, et permet de voir clair à ceux qui étaient tentés — devant le Barrès actuel — de faire du barrésisme une saine préparation au catholicisme.

« La-dessus, votre but étant atteint, je crois, il me semble, qu'il n'y a plus à parler de conversion. La conversion est un miracle plus grand que la réparation d'un corps, qui se passe tout dans le domaine surnaturel — lequel, vous le savez, dépasse infiniment le spirituel ou intellectuel. — Catholique, je désire ardemment le salut — la conversion — de tout homme et de Barrès. Mais c'est une chose dont personne n'a les éléments entre ses mains, même le converti. Nous ne pouvons en juger, ni en parler.

Aujourd'hui cependant, où par une sorte de blasphème, le catholicisme est « à la mode », nous avons tout à craindre des conversions littéraires. Et si celle de Barrès ne devait avoir que les motifs humains que vous indiquez (recherche de l'attitude etc. etc.,) il était excellent de nous mettre en garde contre pareille supercherie. Vous avez agi un peu comme Pascal dénonçant le mauvais prédicateur. — Laissez moi penser que Barrès n'eût pas été capable d'une telle bassesse, d'un si ignoble calcul. Si ignorant qu'il soit de notre religion, et de ce qu'est « la » religion, il n'eut pas osé prendre l'attitude d'un converti devant tant de jeunes gens qui, eux, savent et vivent leur religion.

J'ai été frappé comme vous du changement amené en Barrès par la mort de Demange, et dès le lendemain de cette mort. Il se peut qu'il y ait là un point de départ à une sage méditation qui conduise à son tour à une adhésion au catholicisme De là, il y a le vaste, le magnifique abîme de la Foi.

Et la vie de Barrès ne manifeste aucune foi.

A mes yeux — qui ne sont pas angéliques, et qui ne voient que les apparences — la conversion de Barrès est la chose la plus difficile du monde. Songez que le 1er acte religieux est le *renoncement de soi*. Et nous avons devant nous l'homme du *culte du moi*, de qui le livre récent (le Greco) ne fait encore que magnifier ce culte. — Lorsque Barrès sera véritablement converti, nous le saurons par ce geste très simple : Barrès reniera toute son œuvre.

Tous les catholiques pensent comme moi sur l'inspiration anticatholique qui anime l'œuvre de Barrès. Il n'aime que ce que nous méprisons ou évitons. Et ses façons de comprendre les choses, d'y adhérer, sont nettement celles que nous condamnons.

La chose est simple. Jusqu'ici Barrès n'est pas catholique et n'a rien du catholique. Il ne suffit pas d'avoir fait sa 1re communion, lorsqu'on prétend n'écrire que de soi. — Barrès est plus facile à juger que tout autre, car ses livres prétendent nous livrer sa vie intérieure. Or elle n'a rien de religieux.

Il n'y a pas un livre de Barrès qui puisse satisfaire la jeune élite de ce jour, d'un catholicisme si franc, si éloigné du fade spiritualisme. Et Barrès ne peut écrire le livre (les livres) que l'on attend, que l'on désire aujourd'hui. Seul, un jeune le fera, et qui ne sera pas souillé de cette littérature...

Voyez combien Barrès — dans sa compréhension de la religion — est inférieur à Chateaubriand ; et comme, tout en tenant Chateaubriand pour son père, un prodigieux écrivain, nous sommes peu satisfaits de ses pages religieuses.

Tout le monde peut écrire sur la religion ; il n'est réservé qu'à très peu d'écrire en catholique, car il faut d'abord être profondément catholique, et pratiquant ; et il se trouve que ceux qui ont cette perfection se taisent, et voyagent vers les splendeurs de la sainteté. Demange avait tout ce qu'il fallait pour écrire un beau livre catholique, mais, permettez-moi de l'avouer à votre amitié, je ne crois pas que ce livre eût été ce que l'on attend aujourd'hui avec une faim de mendiant. Et le jour où Demange aurait été profondément saisi par la vie religieuse — à quoi il était si bien préparé — il n'eût peut-être plus écrit, car il avait une hauteur d'âme que l'on ne rencontre pas dans le monde littéraire. Il se serait retiré du monde comme Racine — non par calcul, non sa gloire faite (car un catholique comprend aussi ce qu'est la saine gloire) ou bien, après une longue retraite, j'imagine qu'il eût écrit des choses ardentes et simples, ainsi qu'ont fait tant de fils de St François d'Assise.

X***.

POÈMES

I

LE PRÉSENT

Douceur, calme douceur de la vie qui se meurt ;
Lourde fatigue du perpétuel renaître.
Mystère musical et douloureux de l'être.
Illusion du monde — éternelle douceur.

Partout l'Illusion singe la Vérité ;
La vérité se meut, d'Illusion vêtue.
La Vie attend, grouillant, entre les branches nues
De l'Hiver. Et la Mort rit dans l'ardent Eté.

Fille du Passé et du Futur, sous les cieux,
Seule reste devant l'Homme et devant la Vie,
Hors de l'Illusion, l'éternelle survie :
Un miracle éternel — l'éternel Présent — Dieu.

II

SEUL, SEUL, SEUL

Allein, allein, allein...
BEETHOVEN

Le jour, et le froid de la mer.
Et la mer est toute grise.
Une voile au loin, une seule voile au loin,
Qui par sa solitude rend plus vide le ciel,
Encor plus vide le ciel et plus vide la mer.
Dans cette Solitude,
Moi-même...

III

CRÉPUSCULE

« *Dickery, dickery dock,*
The mouse ran up the clock... »

... Pierrot, qui fredonnait l'enfantine berceuse,
S'émouvait de sa voix même, sinistre et creuse.

Debout sur un sommet, il cherchait une action,
Un geste à faire, pour vaincre l'obsession

Du grand soir suspendu sur tout, et sur son âme,
L'inquiétude du soir, à la tenace flamme.

Un grand calme amusé tenait Pierrot rêveur,
Devant le tournoiement sombre et triomphateur

Des insectes sans nombre, acharnés sous la voûte
Verte du ciel, en des interminables joûtes,

Découpant sur le soir d'inattendus dessins.
Sur la clarté du ciel, de grands îlots d'airain

Se fanaient comme des souvenirs qui se meurent...
... Le Paillasse songeait aux hommes, qui demeurent

Devant tant d'éphémère. Il vibra de l'orgueil
D'être un homme debout. Mais il vit sur le seuil

De l'infini briller la très douce ironie
D'un regard, qui perçait la nocturne harmonie...

Car l'Etoile du Soir marquait le fatal cours
Des choses, — calmement — ce soir comme toujours...

A. Clinton Landsberg.
(Canudo, *trad.*

Chateaubriand et M. Jules Lemaitre

M. Victor Giraud, le très consciencieux et très intelligent critique qui depuis vingt ans fouille cette mine inépuisable de sentiments qu'est l'œuvre de Châteaubriand, afin d'apprendre à mieux connaître l'âme de l'auteur du *Génie du Christianisme*, M. Victor Giraud, dans l'avant-propos de ses *Nouvelles études sur Chateaubriand* parues au début de cette année, écrivait, après avoir parlé des différents jugements déjà portés sur le grand écrivain : « Nous attendons maintenant le jugement motivé de M. Lemaître. »

Je me demande si M. V. Giraud attendait véritablement, ainsi qu'il le disait, un jugement motivé de l'auteur des *Contemporains* ou si, par ce mot *motivé*, il voulait faire sentir au sceptique homme de lettres, que l'on en avait assez de ses fantaisies, et que l'on ne s'intéressait plus aux impressions qu'il éprouvait, mollement, assis dans son fauteuil, en lisant tel ou tel auteur, en cela il eût eu fortement raison ; que peuvent nous faire, en effet, les sensations de ce dilettante de la plume ?

S'il attendait vraiment un jugement *motivé*, ce pauvre M. V. Giraud a du être bien déçu ; en tout cas il a dû cruellement souffrir, en voyant ce fauve, bariolé d'oripeaux fleurdelisés, exécuter la danse du scalp sur la tombe du grand génie qu'il aime et vénère, sans pour cela méconnaître les défauts de la cuirasse de cet étincelant chevalier qui domine tout le dix-neuvième siècle.

Les dix conférences de M. Lemaître sont une œuvre de parti pris, essai de démolition qui fait penser à la parole de Baudelaire au sujet de Villemain, (un ennemi lui aussi de Chateaubriand) « mandragore difforme s'ébréchant les dents sur un tombeau. »

C'est par le rire qu'il cherche à ternir cette gloire française, on perçoit tout au cours de son ouvrage la préoccupation de faire rire et d'amuser les élégantes venues dans de majestueuses limousines. Dès le début de ses conféren-

ces, parlant de l'orage qui accompagna la naissance de Chateaubriand, il commence à faire de l'esprit, (oh ! de l'esprit très facile). « Bref, Chateaubriand, dit-il, naquit sans aucune simplicité. » Sans doute l'auditoire salua d'un sourire la première pirouette de cet homme léger !

M. Jules Lemaître est un détracteur qui ne veut pas en avoir l'air, mais qui ne manque jamais l'occasion de diminuer les mérites de Chateaubriand et de donner à sa vie l'allure d'une petite vie bourgeoise bien ordinaire.

Chateaubriand raconte-t-il dans ses mémoires, que dans sa jeunesse il tenta de se suicider ! M. Lemaître en doute ; dit-il qu'ayant appris la mort du roi il reprit aussitôt la route de France ! M. Lemaître croit plutôt que le vrai motif de son départ fut qu'il en avait assez de l'Amérique. S'il donne sa démission de ministre dans le Valais ! M. J. Lemaître insinue que ce fut peut-être parce qu'il n'avait nulle envie de se rendre à Sion ; — l'on pourrait citer maints passages de ce genre.

M. Jules Lemaître nous prévient bien, dès sa seconde conférence, qu'il parlera librement de Chateaubriand : « en me servant, écrit-il, de Chateaubriand lui-même. » En effet, M. Jules Lemaître est bien obligé de se servir des *Mémoires d'Outre-Tombe*, étant donné que l'on ne possède guère d'autres documents sur la vie de Chateaubriand, mais il s'en sert d'une façon étrange, mettant en doute tous ses dires, lorsque cela lui plaît, à tel point qu'une fois après avoir douté de la véracité d'un récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il se reprend : « Et encore, je n'en sais rien ; je dis cela parce qu'il romance tout, quelquefois sans s'en apercevoir. » « Lorsque l'on n'en sait rien » il est préférable de se taire si l'on a tant soit peu le souci de la vérité.

M. V. Giraud, se basant principalement sur cette parole de Chateaubriand : *J'ai le spleen, tristesse physique, véritable maladie* se demande s'il ne conviendrait pas d'expliquer en partie ces « accès de noire et farouche tristesse et ces sombres dégoûts et cet éternel ennui » par l'apport héréditaire d'un père hypocondriaque. Mais M. Lemaître ne voit pas si loin, et, pour lui, Chateaubriand a connu une certaine mélancolie voluptueuse mais n'a jamais connu le vérilable ennui, car pour lui, il est impossible « qu'un homme d'un si fort tempérament, si bon garçon... qui a tant écrit et qui a été tellement possédé de la manie d'écrire ; dont la vie a été une si superbe « réussite » ; qui a tant joué non seulement de la gloire, mais de ses titres et de ses honneurs » « se soit ennuyé beaucoup plus que le commun des hommes. »

Evidemment, M. Jules Lemaître doit faire partie de ces

écrivains dont il parle qui ne sont plus assez naïfs pour désirer la gloire et se rabattent à ne souhaiter que « d'immédiates jouissances de vanité. » Dans cette position il doit se trouver très heureux et ne peut pas comprendre à plus forte raison qu'avec une gloire telle que celle de Chateaubriand on puisse s'ennuyer et avoir la nostalgie de l'au-delà.

Mais il ne faut pas en vouloir au pauvre critique qui, en tant que païen ne doit guère comprendre ces choses. Le tort de M. Jules Lemaître est de parler de ce qu'il ne connaît pas et de vouloir lui, le sceptique, donner des leçons d'orthodoxie à l'auteur du *Genie du Christianisme.*

La jeunesse de toute la vie de Chateaubriand montrent bien à qui sait voir que son âme était naturellement religieuse et que la foi habitait en elle. Sans doute elle ne s'empara pas entièrement de lui et ne dirigea pas tous ses actes ; mais l'on sent, malgré tout, dans son amour pour les beautés de la religion, une foi sincère sinon parfaite. Monsieur Jules Lemaître qui s'y connaît peu en matière de religion doutait de la foi de l'Auteur du *Génie du Christianisme*, ou du moins elle lui paraissait « petite et fragile »

Un théologien consulté conclut à la foi sincère de Chateaubriand, le conférencier semble s'incliner devant cette opinion mais n'en continue pas moins à considérer la foi de Chateaubriand comme petite et fragile, et, tout gonflé de son incompétence, il critique les œuvres du Maître. Cela est parfois du plus haut comique.

Chateaubriand parlant de plusieurs saintes venant implorer la misécorde de Marie dit :

« Elles éprouvaient cette sorte de pitié que l'ange ressent pour l'homme, et qui loin de troubler la pacifique Jérusalem ne fait qu'ajouter aux félicités qu'on y goûte ».

« Comment cela ? s'écrie Monsieur Jules Lemaître, quel est ce sadisme angélique ? Mystère ».

L'auteur des Contemporains ne comprend pas qu'Atala, cette œuvre d'une radieuse pureté et qui contient des pages magnifiquement chrétiennes, puisse prendre place dans une apologie du Christianisme ; c'est que M. Jules Lemaitre est là encore un de ces païens du dix-septième siècle pour qui le précepte de Boileau :

« De la fois d'un chrétien les mystères terribles.
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles »

est le bon sens même et qui semblent n'avoir jamais pénétré les splendeurs de la littérature et de l'art chrétiens, car il traite le merveilleux de Milton de « glacial » et les visions du Dante de « bizarres »

« Mais, à vrai dire, écrit-il au sujet d'Atala, elle ne serait pas autrement chrétienne sans les discours du père Aubry »

« Et il est vrai qu'il y a le Père Aubry : mais même avec le Père Aubry, on voit qu'après tout, si la religion console par des phrases harmonieuses Atala et Chactas, c'est elle qui a causé leurs malheurs et tué Atala ». Si M. Jules Lemaitre n'a pas saisi la différence entre la foi mal éclairée d'Atala et la vraie religion que représente le Père Aubry, tant pis pour lui.

Au sujet de René, M. Jules Lemaitre est encore plus coupable, lorsqu'il vient nous dire « que Chateaubriand adore René et non seulement l'absout, mais l'admire et le glorifie » ceci est une inexactitude inqualifiable, car il n'est pas permis d'omettre ainsi tout le discours si juste du Père Souel, où René est jugé et redressé de main de maître, et qui fait de *René* une œuvre morale, qui, à notre avis, n'était nullement déplacée dans le *Génie du Chrtstianisme* au chapitre du vague des passions. Mais évidemment, ce discours gênait M. Jules Lemaitre qui tenait à établir que *René* n'avait pas été conçu comme une œuvre édifiante et il a préféré ne pas parler de ce passage qui détruit sa thèse.

« Aussi pas un mot de vrai dans les explications de Chateaubriand, écrit-il. Il n'a pas conçu *René* comme une histoire édifiante et propre à montrer la beauté et l'utilité de la religion chrétienne, puisque *René* a été écrit plusieurs années avant le *Génie du Christianisme*. Et son sujet ne lui a été inspiré ni par la mythologie, ni par la Bible, puisqu'il l'a trouvé en lui-même et près de lui ».

Le discours du Père Souel prouve assez que *René*, tout au moins la version que nous en connaissons, fut écrit par Chateaubriand après son retour au Christianisme. Quant à ce que dit M. Jules Lemaitre, à savoir que Chateaubriand a trouvé en lui-même et près de lui toute l'histoire de René et que cette histoire est celle de sa sœur Lucile et la sienne, c'est là une fantaisie coupable et que rien n'autorise. Que ses années de jeunesse, que ses rêveries mélancoliques, que ses longues causeries avec Lucile lui aient fait comprendre tout le danger de ces *rêveries criminelles introduites par Rousseau* et lui aient inspiré cette œuvre, cela est fort probable ; qu'il se soit servi de ses souvenirs de Combourg comme de tremplin pour imaginer l'histoire de René, cela est encore évident ; mais qu'il n'ait fait que raconter sa propre histoire et que sa sœur Lucile l'ait aimé, rien n'autorise à le croire.

Le Génie du Christianisme, les Martyrs, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem ne trouvent pas grâce devant M. Jules

Lemaitre transformé en Père de l'Eglise et qui préfère toujours Chateaubriand quand il parle ou décrit des sujets païens et conclut à l'insuccès des efforts de l'auteur des *Martyrs* alors que la seule raison de cette préférence tient au critique qui s'épanouit à la vue d'un paysage où s'ébat une nymphe et ferme les yeux en apercevant dans le ciel un ange aux ailes déployées.

Mais il est des moments où M. Jules Lemaitre a une étrange façon d'analyser les sentiments de Chateaubriand. Lorsque celui ci parlant de l'église du Saint-Sépulcre écrit :

« Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être à présent quels furent les sentiments que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable : je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les regards attachés sur la pierre sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisaient demeurait prosterné auprès de moi, le front sur le marbre ; l'autre, l'Evangile à la main, me lisait à lueur des lampes les passages relatifs au saint tombeau... Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis que ma faiblesse ; et quand mon guide s'écria avec saint Paul : Ubi est, Mors, victoria tua ? Ubi est, Mors, stimulus tuus ? Je prêtais l'oreille comme si la mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument. »

M. Jules Lemaître conclut : « Bref il ne sent rien du tout. » Qu'en sait-il ? lui qui semble ignorer qu'il est des spectacles devant lesquels on ne peut que se taire.

Le Paganisme de M. Jules Lemaître n'est pas la seule raison qui l'ait guidé dans son œuvre mesquine de démolition. Ce conférencier est, depuis quelques années, à la remorque d'un parti qui a continué d'asservir la religion et l'art à ses passions politiques. Chateaubriand a compris le mouvement démocratique, il a prédit son développement par des paroles véritablement prophétiques. Voilà ce que M. Jules Lemaitre et ses amis ne lui ont pas pardonné. C'est sans doute pour cela que le critique a peint dans ses dix conférences un Chateaubriand diminué, rapetissé, embourgeoisé et qui ne ressemble en rien à la grande figure de l'auteur de « *René* ».

Après avoir ainsi déformé le génial écrivain, notre conférencier termine en déclarant qu'il ne faudrait pas croire qu'il n'aime pas Chateaubriand. « S'il était ici, nous l'adorerions », dit-il. Il paraîtrait que son public s'est alors imaginé qu'il se moquait de lui. Je crois qu'il a eu tort. M. Jules Lemaître aime fort traiter les grands génies avec des

airs sans façon de confrère, mais comme le disait Baudelaire : « pour taper sur le ventre d'un colosse, il faut pouvoir s'y hausser »,ne pouvant parvenir à cette hauteur, M. Jules Lemaître s'est efforcé de rapetisser le colosse, mais, malgré ses efforts, il n'est parvenu qu'à frotter les bottes de Chateaubriand, ces bottes que les marécages de ce bas monde avaient maculées d'une boue que l'insuffisant conférencier s'est en vain efforcé d'étendre sur le « Sachem du romantisme »

M. Jules Lemaître s'était déjà attaqué à deux génies français : Fénelon et Rousseau, mais cette fois il a dépassé la mesure et son œuvre est vouée à un méprisant oubli.

Bientôt, ceux qui voudront connaître Chateaubriand n'ouvriront même plus ce livre, ils prendront pour guide M. Victor Giraud, et par sa plume ils apprendront que : « à travers bien des puérilités, des déclamations et des faiblesses, misères communes de la triste humanité, Chateaubriand a été un chrétien généreux, confiant et sincère ; et il a mérité qu'en face de sa tombe, on prononçât de belles et nobles paroles, digne hommage d'un poète (1) à un poète: « Nulle sépulture n'a plus de droits à l'ombrage de l'arbre auguste. Aucun nom, aucun mot sur cette pierre : comme ses aïeux couchés sur les dalles des églises, avec leur épée de bataille dans les mains,Chateaubriand n'a voulu d'autre signe de son passage en ce monde que cette croix, arme avec laquelle il a combattu, arme avec laquelle il a vaincu, témoignage impérissable de l'espoir où ce cœur incontenté, s'est enfin apaisé pour toujours. »

---

(1) Eugène Melchior de Vogüé, *Paroles dites sur le Grand-Bé au nom de l'Académie française* le 8 Août 1878 (*Le rappel des Ombres*).

La Correspondance de Jean de Pauly

(EXTRAITS)

(Fin)

Orléans, le 30 décembre 1900

Vous dites au sujet des enfants de Dieu qui, « voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur plurent : *Il y a contradiction*. — Quelle contradiction ? Vous voulez probablement dire qu'il y a divergence d'opinions entre les Pères de l'Eglise au sujet de l'interprétation de Benê-Elohim, (les enfants de Dieu.) St Augustin, *De Civitate Dei*, livr. xv, chap. 21 et 22, penche pour la version « enfants de Seth », qui avaient vécu jusqu'alors comme des hommes de Dieu, à l'opposé des enfants de Caïn (1). Saint Chrysostôme, Gen., Homel., xviii, partage la manière de voir de saint Augustin. saint Cyrille, Gen, liv. iii, hésite entre la traduction de Benê-Elohim par « anges », et celle par « enfants de Seth ». Saint Ambroise *De vita Mosis*, liv. ii, n° 8 ; saint Athanase, Homel. XI ; Tertullien, Josèphe et autres, inclinent plutôt pour « anges », ce qui est, du reste, conforme à la vertion des Septante qui porte « les anges de Dieu ». Quant à l'idée du Zohar, il se charge lui-même de nous l'expliquer et de nous faire comprendre comment ces purs esprits ont pu concevoir une passion criminelle pour les femmes. Patientons donc encore une dizaine de folios, et nous aurons toute satisfaction sur ce point ; mais ne précipitons pas les choses.

---

(1) C'est-à-dire que saint Augustin est ici, comme en d'autres cas, très hésitant. On le voit partagé entre le désir de suivre fidèlement la lettre de la Bible et l'idée de croire bien légendaires ces copulations extraordinaires. L'histoire de l'union des anges de Dieu avec les filles des hommes a généré la croyance aux incubes et aux succubes. (P. V.)

Orléans, le 10 janvier 1901

Pour ce qui est de l'objection de certaines personnes au sujet des élucubrations rabbiniques du Zohar, elle est absolument injustifiée et, pour parler le langage de saint Thomas, *per se minus habet firmitudinis.*

Orléans, le 11 Février 1901

Dans votre avant-dernière lettre vous m'avez exprimé votre étonnement de ce que ma traduction du fol. 51a, concernant le feu ou la flamme blanche, n'ait aucune ressemblance avec celle qu'en donne Franck. — Pardon : Franck n'a nullement traduit le fol. 51a de la première partie, mais les fol. 128 a et 128b de la troisième partie. Je n'ai pas pu résister à l'envie de comparer sa traduction ou soi-disant telle, avec l'original. Eh bien ! vous êtes curieux, sans doute, d'en connaître le résultat ? Je ne vous en dirai rien. Je vais vous en faire juge. Je vous enverrai cette semaine (aujourd'hui je suis trop occupé) la traduction du fol. 128 de la troisième partie, et vous la comparerez avec Franck (1).

Orléans, le 30 mai 1901.

Je reçois à l'instant même votre lettre d'hier, au sujet de « Aïo » et « Aï(e)h ». Pardon, vous faites une confusion. Il n'est point question de points-voyelles, mais de points placés, sans raison grammaticale aucune, sur certaines lettres. Je l'ai bien expliqué dans la note. Il y a dix lettres dans l'Ecriture qui portent des points. Cette traduction se trouve déjà dans le Talmud, traité *Aboth* de Rabbi Nathan, sect. XXXIV, 4, et aussi dans le tr. *Sopherim*, VI, 3. Ce dernier traité date de l'époque de Rabbi Siméon ben Jochaï. Parmi les dix lettres pourvues d'un point supérieur et énumérées dans le Talmud précité figure également « Aïo » « Ai(e)h » (2).

Le mot hébreu « Tholdoth » dérive du « iald » assyrien, de là *ilad*, enfanter.

La Vénus des Babyloniens portait le nom de Mylitta (V. Hérodote, liv. I) correspondant de Mylidath, génitrix. (Hésychius traduit μυλήταν par τὴν Ουρανίαν 'Ασσύριοι. Aussi en principe vous avez raison de dire que « Thol-

---

(1) Celle de Franck est approximative (P. V.)

(2) Voir la note de Jean de Pauly, Zohar, Tome VI, (2e), p. 138. « Aïo » désigne le Saint béni soit-il, « aïeh » désigne une femme. Il s'agit du mystère de l'Incarnation. (P. V.)

dôth » signifie plutôt *générations*, qu'*enfanter*. Pourtant en fait ce n'est pas exact. Dans l'Ecriture, le mot « Tholdoth » est le plus souvent employé dans le sens d'*enfants* : v. *Gen.*, VI. 9 ; X, 1 ; XI, 10 ; et 27 ; XXV, 12, et 19 ; XXXVI, 1 ; XXXVII, 2 ; Nombres, III, 1 ; *Ruth*, IV, 18 ; I, *Paralip*, I, 29, etc. Parfois aussi « Tholdoth » a le sens de produit, *fructus*. v. Gen., II, 4 : Voici les produits du Ciel et de la Terre.

On ne peut pas traduire : *La génération du Ciel et de la Terre*, mais : *fruits du Ciel*, etc. Donc, je traduis toujours d'après le sens du verset.

Le nom « Zohar » apparaît pour la première fois chez Moïse Botrile (1409). Ce nom a été donné à l'œuvre de R. Siméon en raison du premier mot par lequel commence son ouvrage ainsi que je l'ai déjà fait remarquer dans une note au commencement du Zohar. Le nom « Cabale » dans le sens de doctrine ésotérique apparaît pour la première fois chez R. Aaron Aschkenazi (1137). Le Talmud désigne par le mot Cabale toute tradition en général, et parfois aussi les livres hagiographiques (Psaumes, Proverbes, Cantiques etc.) V. Talmud, traité *Rosch haschanah*, fol. 7b ; tr. *Taanith*, fol. 15 a et 15 b. La doctrine que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Cabale est appelée dans le Talmud « Sôdh » ou « Nasthoroth » (secret ou mystère) (1).

V. Talmud, traité *Haguiga*, fol. 14a et 5b ; tr. *Sanhédrin*, fol. 51a, 43b, 44b, 94a, 99a et 99b ; tr. *Nida*, 20b ; tr. *Aboth*, IV, et ailleurs. Les Cabalistes sont désignés dans le Talmud sous le nom de Dourshi hamouroth, (c'est-à-dire les interprètes des mystères renfermés dans l'Ecriture). V. Talmud, tr. *Berakhoth*, 24a et le commentaire de Raschi a. l. ; tr. *Pesahim*, fol. 54a, et tr. Houllin, fol. 134 b.

Votre auteur se trompe en affirmant que Pic de la Mirandole attribuait le Zohar à Recanati. Dans un traité « De Cabbalisticis propositionibus », de la Mirandole s'exprime ainsi. Non minus prœclarum et illustre hœc de re dictum scriptum extat *in antiquo illo et celeberrimo libro Caballistico quem R. Siméon ben Jochaï tempore Traiam exaravit* quum ob metum Romanorum duodecim annos in tenebrosa delitesceret antro, etc... Le passage que Pic cite en cet endroit est inexactement traduit. Mais en tout cas on voit par là que Pic de la Mirandole attribuait le livre *très antique* et très célèbre dont il parle à R. Siméon (2).

---

(1) On l'appelle aussi Hochmâ Nasthorâ (sagesse secrète), et Grâce parce que les initiales de Hochmâ Nasthorâ forment le mot En qui signifie grâce. (P. V.).

(2) Cette lettre sollicite plusieurs remarques.

1° On reste surpris de cette affirmation très inattendue qui donne Moïse Botril comme parrain du Zohar (1409). La mention de ce livre se

Orléans, le 28 Juillet 1901.

Vous me demandez le rapport entre ces titres et les divisions indiquées par Karppe, p. 331. Aucune. La division donnée par Karppe est fantaisiste. — *Raza derazin* n'existe que dans l'imagination de cet auteur ; il en est de même de *Saba* et de *Nenouga*. Je sais ce qui l'a induit dans cette erreur. Il serait trop long de vous donner tous les détails. Mais je vous dirai en deux mots ce qu'il en est. Toutes les

---

trouve déjà dans Todros Abulafia (1234-1306). V. Ginsburg : *The Kabbalah*.

D'autre part, *the Yewish Encyclopedia* déclare que ce serait Menahem de Recineto qui l'aurait cité pour la première fois par ce nom. Nous connaîtrions alors deux auteurs qui auraient mentionné le Zohar antérieurement à Botril (ou Botarel).

2° Il est regrettable que de Pauly n'ait pas donné la référence du texte qu'il attribue à Pic de la Mirandole. On sait que les *Conclusiones Cabalisticæ* de cet auteur forment un recueil d'énoncés dogmatiques, et nullement un traité. Ces énoncés sont de deux sortes, ceux qu'on appelle *secundum suam opinionem propriam*, et ceux qu'on nomme les *selectiora cabalistarum dogmata*.

Les éditions en sont séparées. Toutes ces conclusions ont été commentées par un franciscain, le frère Archangelus de Burgonovo. Aucune conclusion ne contient la citation de J. de Pauly. Elle se trouve peut-être dans les commentaires. Toutefois j'en doute. Mais il est très vrai que Pic reconnaissait la haute antiquité du Zohar.

3° Le savant prince avait d'excellentes raisons pour ne pas attribuer le Zohar à Menahem de Recineto. On le voit par les rapports intellectuels qu'il entretenait avec Elie del Medigo. Celui-ci en vint un jour, à propos d'une question philosophique, à dresser une liste d'ouvrages arabes et juifs. Parmi ces derniers, on constate qu'Elie del Medigo signale, d'une part, le « Sefer Ha-Zohar », de l'autre le « Reqanati » (*sic*).

Le titre véritable de ce dernier ouvrage est « Perousch-Al-ha-Torâ », (commentaire [cabalistique] sur le Pentateuque). M. Jules Dukas est d'avis que les fameuses thèses de Pic furent rédigées d'après le Zohar, le Yetzirah, et d'autres livres cabalistiques ; ce savant bibliophile ajoute : « Mais il est très admissible que le *Reqanati*, original ou traduit, lui ait servi dans la composition de son *Apologie* ». En tout cas, il est notoire que le Prince a connu le Zohar lui-même ; quant au « commentaire sur le Pentateuque » de R. Menahem (faussement appelé Lévi de Recineto ou Reqanati), Ginsburg dit textuellement de cet ouvrage : *is little else than a commentary on the Sohar*, ce n'est rien moins qu'un commentaire sur le Zohar. La *Revue Biblique* serait donc dans l'erreur en affirmant (V. Zohar, t. VI, (2e) ; p. 436. Notes du Tome V) que le manuscrit utilisé par Pic n'aurait été ni le Zohar, ni un commentaire du Zohar, mais un commentaire du Pentateuque.

Ce ne serait donc ni Botril, ni Todros Abulafia, ni Menahem de Recineto qui auraient cité pour la première fois le Zohar, puisque ce dernier est l'auteur d'un commentaire du Zohar qui existait forcément avant lui. Or, Menahem serait mort en 1290. Cette date est donnée par Plantavitius de la Pauze (*Florilegium rabbinic.* p. 574), elle est confirmée par Jules Dukas qui, du reste, commet une faute en disant que Recineto faisait partie des Etats de l'Eglise à cette époque. (V. Bulletin du Bibliophile, 1875, p. 343). Quelques savants, il est vrai, donnent la même date — 1290 — pour celle de la mort de Menahem. Mais Basnage fixe à 1280 l'année où les facultés intellectuelles de ce Juif, suivant la

citations contenues dans ce volume (1) ont été puisées, non pas dans le Zohar même — l'auteur est incapable de le lire — mais dans le *Mischpahath Sopherim*, ouvrage imprimé à Lemberg (Pologne autrich.), en 1865. L'auteur de ce livre a donné, ou plutôt a prétendu donner en bon hébreu les passages les plus importants du Zohar. — Mais cet auteur est un grand ignorant et dans la même année, le grand Rabbin de Lemberg (Joseph Nathanson), le plus grand savaux talmudiste du siècle (mort en 1887) publia un ouvrage intitulé Beth Israël, dans lequel il met les Juifs en garde contre « la feuille morte » (c'est sa propre expression) *d'un imposteur* qui prétend donner une version du Zohar en hébreu, alors qu'il n'en comprend pas un seul mot. — TOUTES les citations contenues dans le volume de Karppe sont recopiées d'après le livre en hébreu que j'ai sous les yeux ; il en reproduit naturellement toutes les fautes qui sont des plus grossières. Vous me citez p. 324. Mais le Zohar y dit clairement : *dix fois six fois dix*, et plus loin *et après six cents ans du sixième millénaire*. Mais il n'a jamais vu le texte du Zohar. — Vous me citez encore la p. 323 au sujet d'Elohim ; ce passage est recopié du livre dont je viens de vous parler, au fol. 16 a, où il y a une faute d'impression. Karppe reproduit la faute et parle de *Moïse de Léon*, alors que cet auteur *n'en fait nulle part mention*. Quant au véritable auteur de ce passage, il ne fait que reproduire le Zohar, donc, il n'y a rien d'étonnant. Etes-vous édifié? Vous me citez des pages qui vous semblent inexactes ; à quoi bon citer des pages ? Je défie qui que ce soit de me citer une seule phrase de ce livre, en ce qui touche au Zohar, qui soit exacte ! Vous me citez également, p. 317, où il traduit : Au commencement du Roi Hormenouza (? ?) Si l'auteur était capable de consulter un dictionnaire (syriaque), il verrait que harman, harmanoutha signifie *permission*. Lui, Juif, devait pourtant connaître la liturgie que les Juifs du monde entier récitent dans les synagogues le premier jour de la Pentecôte (Schebouath) dont voici le commencement :

Agdamoth millin verscharayoth schantha, avla schaqilna HARMAN urshoutha. Donc, harman veut dire « permission ».

---

légende, restées endormies, se seraient réveillées par miracle. (Cette date marque, croirais-je, le moment de son initiation à la Cabale.

Si le Recanati est mort en 1290 étant l'auteur d'un commentaire, ceux qui attribuent à Moïse de Léon (1250-1305) la paternité du Zohar, en affirmant qu'il fut l'œuvre de sa pleine floraison (V. Karppe. *Etude sur les Orig. et la nature du Zohar*, p. 324) placent cette floraison bien tôt. (P. V.).

(1) Il s'agit de l'*Etude sur les origines et la nature de Zohar*. Paris, 1901. (P- V.)

Orléans, le 5 août 1901.

Je ne vous en veux nullement de ce que vous continuez à me demander des éclaircissements sur l'*oratio confusa* de Karppe.

Vous me demandez ce que je pense du mot *Basaliku* dont Karppe parle à la page 370? Vous répondrez vous-même lorsque je vous aurai appris le fait suivant. Un auteur anglais, Rodolphe Cudworth, dans son ouvrage, *Systema Intellectuale hujus Universi, seu De veris natura rerum originibus Commentarii*, Iena, 1733, dit qu'un Rabbin lui avait affirmé que le Zohar associe à la première Sephirâ, l'épithète de *Basaliku*. Mais il n'indique pas où ce mot se trouve dans le Zohar. Or, il est évident que ce Rabbin voulait s'amuser un peu aux dépens du pauvre savant chrétien, car le mot *Basaliku* n'existe pas plus dans le Zohar que le mot Karppe ! Dans les milieux rabbiniques on rit encore aujourd'hui à gorge déployée de la mésaventure du pauvre Cudworth. Mais le plus drôle, c'est de voir Karppe transcrire le mot en une note et donner comme référence « Zohar, L. 72 » !

Orléans, le 7 Août 1901.

Je me demande aujourd'hui si Karppe n'a pas pris le mot « bissliqou » au fol. 172 a pour « Basaliku » ? Ce qui me le fait supposer, c'est la coïncidence des fol. 72 et *172*. Si cela était, ce serait le comble des combles !

Orléans, 22 Août 1901.

Tant que je puis me le rappeler, Drach s'est servi de l'édition de Sulzbach. Le passage concernant Jehova Elohenou Jehova se trouve en effet au fol 1, col. 3 (Éd. S.) col. 10 ne peut-être qu'une faute d'impression ; fol. 1 ne pouvant avoir que 4 col. en tout. Comme l'édition S. ne commence qu'au fol. 15 de nos éditions, vous trouverez ce passage dans notre traduction au fol. 15 b.

Orléans, 26 Août 1901.

Le passage que vous citez de Drach (tome II, 44*)*, concernant le sixième millénaire, époque de la venue du Messie, est exact. Il se trouve dans l'édition de Sulzbach au fol. *13 b. col.52*. Mais comme ce passage ne figure ni dans l'édition princeps de Mantoue, ni dans aucune autre, il a été relégué dans nos éditions à l'appendice I, § 24, fol. 257 a éd. de Vilna, fol 7 a de l'appendice éd. d'Amsterdam, fol. 1 b de

l'appendice de l'édition de Francfort. Vous en trouverez la traduction exacte au folio 264 a (1).

Le passage (Drach Tome II, 59), concernant l'analogie de la lettre *hé* avec la lune en croissant ה n'est pas du Zohar, mais du Midrasch Ruth, qui fait partie du Zohar Hadasch (nouveau Zohar) également attribué à Rabbi Siméon. Ce passage ne figure dans aucune édition du Zohar, excepté dans celle de Sulzbach, où figurent quelques extraits du Midrasch Ruth imprimés en petits caractères en marge du folio. Le passage en question se trouve au fol. 12 a col. 46.

La traduction de Drach laisse à désirer, parce qu'il n'en a traduit que quelques bribes. — Ce passage est, en effet, très intéressant, et si cela peut vous faire plaisir, je vous ferai une traduction de *tout le chapitre* du Midrasch Ruth (j'ai le volume en ma possession qui n'est pas cité en entier dans la glose de Edition de Sulzbach).

Enfin, le passage (II, 355) concernant les eaux, des libations (Schithin) se trouve dans l'Edition Sulzbach au fol. 16 a, col. 69 et 70. Nous nous trouvons en présence d'un cas semblable à celui du premier passage ; comme il ne figure dans aucune autre édition en dehors de celle de Sulzbach, il a été relégué à l'appendice, dans les éditions modernes, où il figure au § 25.

Orléans, 16 Septembre 1901.

...C'est un rabbin du nom de S. au séminaire israélite à Paris, qui a fourni, sinon tous, du moins la plupart des passages du Zohar qui sont cités. Or, ce S. m'a dit, il y a de cela trois ans, lors de son passage à Orléans, que ma traduction du Yoré Déa lui rend de grands services, attendu qu'il ne sait pas lire l'original. Quand on ne sait lire le Yoré Déa, comment voulez-vous qu'on comprenne le Zohar ?

Orléans, le 18 Septembre 1901.

... Que Dieu vous entende et qu'il vous aide à publier tout le Zohar ; ce serait le plus grand bonheur de ma vie

(1) Voici le passage dont il s'agit, traduit par Drach : « Au temps à venir, qui est la fin des jours, au sixième jour, qui est le sixième millier d'années, lorsque le Messie viendra, car le jour de Dieu saint, béni soit il, est de mille ans, en ce jour l'Eglise d'Israël s'appuie sur son époux qui est le juste du jour du sabbat, du jour du repos, pour lui préparer la table dont il est écrit : *Car voici que Jéhova créera une chose nouvelle sur la terre, une femme enveloppera un homme.* Ceci se vérifiera au temps du Messie qui se manifestera dans le sixième jour. » Ce passage se trouve dans le tome II, p. 623, de la traduction de Pauly. (P. V.).

(je parle en toute sincérité de mon âme), si je voyais cette œuvre répandue dans le monde en mon vivant. Car c'est mon travail le plus utile.

Orléans, *22 octobre 1901.*

Ainsi que j'avais déjà l'honneur de vous le dire, je suis tellement sûr de la fidélité et de l'exactitude de ma traduction que si Rabbi Siméon venait à ressusciter, je ne voudrais d'autres experts que lui-même. J'ai la certitude que R. Siméon s'écrierait avec Lucrèce :

« E tenebris tantis tam clarum ex tollere lumen
Qui primus potuit. »

Car ce n'est pas peu de chose que de bien traduire le Zohar !

Ce qui me surprend un peu, c'est le désir de votre ami, que son appréciation me soit cachée ! Pourquoi fuir la lumière ? Qu'on désire parfois qu'un renseignement personnel soit gardé secret, on le conçoit aisément. Mais pourquoi vouloir se cacher quand il s'agit d'un débat purement scientifique ? Est-ce que je me cache quand je vous dis qu'il *n'y a pas une seule citation* du Zohar dans Karppe qui ne soit fausse et insensée ? Est ce que je me cache lorsque je censure Franck ou autres ? Un savant sûr de son sujet ne se cache jamais. Mais, enfin, je veux espérer que votre ami est réellement aussi savant que vous le croyez et qu'il motivera son appréciation par des preuves. Dans tous les cas, son jugement me laisse bien tranquille. S'il est réellement rabbinisant, il ne pourra que faire l'éloge de ma traduction, et s'il n'est qu'un farceur qui veut paraître ce qu'il n'est pas, soyez persuadé qu'une seule réplique de ma part le mettra en fuite précipitamment, et lui montrera la justesse de l'adage d'Horace « Ne sutor ultra crepidam ».

Turin, *19 mars 1902.*

La contradiction que vous croyez voir au fol. 94 n'existe vraiment pas. Le Zohar fait une distinction entre « Schekhina servante » et « Schekhina fille du Roi ». Or la Schekhine porte le nom de « Fille du Roi » quand elle n'est pas incarnée, quand elle réside dans la région suprême du Roi lui-même, mais elle prend le nom de « servante » lorsqu'elle descend de sa hauteur, en d'autres termes lorsqu'elle est incarnée.

Les âmes, ajoute le Zohar, qui émanent du côté de la « Fille du Roi », ne transmigrent jamais, mais il n'en est pas de même de celles qui émanent du côté de la « ser-

vante ». — La chose est assez claire. En voici une image grossièrement adéquate : Je distingue entre le « Roi souverain » et le « Roi jardinant ». Lorsque le roi est assis sur le trône il est entouré des ministres et des grands dignitaires. Mais quand pour se délasser le roi s'amuse à conduire lui-même la charrue, ou à faire le jardinage, il n'est entouré que de ses valets ou de quelques campagnards. Je puis donc fort bien dire sans contradiction : « Le roi souverain est entouré des plus hauts dignitaires, et le roi jardinier est entouré de campagnards. » Voilà la différence entre les âmes émanant du côté de la « Schekhina fille du Roi », et celles qui émanent du côté de la « Schekhina servante », c'est-à-dire de la Schekhina incarnée (1).

Voyons maintenant la signification de Métatron « Schekhinâ incarnée ». Vous vous souvenez sans doute du passage zoharique (I, 21 a) concernant la région de Métatron. Comparez ma note, a. l., on distingue quatre régions ou quatre mondes : Aziluth (émanation), la région suprême, est super-intelligible, elle ne peut être saisie même par la pensée, parce qu'elle est au-dessus. C'est ce qui fait dire au Zohar que les êtres qui habitent cette région sont aussi insaisissables à notre intelligence que l'essence de Dieu lui-même. Beriah (création), la seconde région, est celle où commence la compréhension, celle qui peut saisir la pensée Yetzirah (formation), la troisième région, est celle où commencent les formes, mais non encore les corps. Il s'agit de formes imaginées dans la pensée, mais qui n'ont pas de corps réels. Enfin Asiah (faire) est le monde des corps, tel que notre monde et les autres corps célestes. « Métatron habite la région Yetzirah et il tient sa tête dans sa région Beriah ! » Ainsi s'exprime Rabbi Siméon. Que veut il dire par là ? Il est évident que ces quatre mondes ne sont pas superposés, telle une maison à quatre étages : « Dieu est partout et tout est en Dieu », dit le même Rabbi Siméon (Z. III, 112 a) (2). Mais le même monde a quatre aspects différents. Aussi le Zohar (III, 298 a) compare-t-il les quatre régions aux quatre différents aspects du corps humain : os, chair, peau, habit. Le démon ne peut s'attaquer à la région Asiah ; c'est l'écorce des autres régions. C'est pourquoi Adam n'éprouva le besoin de se couvrir le corps d'un vêtement qu'après le péché ; ce n'est qu'alors qu'il eut besoin

(1) On pourrait donc comprendre que les âmes qui entouraient la Schekhina « Fille du Roi », c'est-à-dire avant la chute, ne transmisgraient pas, c'est-à-dire ne ressuscitaient pas, les corps ne mourant pas comme dans la suite — et que les âmes qui ont eu des corps mortels après la chute, la Schekhina devenue « servante », transmigrent, c'est-à-dire ressuscitent et quittent le corps pour aller retrouver la Schekhinâ « Fille du Boi ». (*Em. Lafuma*).

(2) Cette phrase n'est pas dans le texte de la traduction de Pauly.

de l'habit,image de l'écorce que le ver venait de ronger. Car avant le péché Adam vivait dans la région Yetzirah,sur laquelle le ver n'a aucune prise. C'est ce qui fit dire à Rab. Hammenouna le vieillard : « Maître de l'Univers,élève-moi jusqu'à Yetzirah, pour que je devienne égal à Adam avant le péché » (Tiqouné ha Zohar, XI, 936). Le genre humain étant tombé e Yetzirah en Asiah par suite du péché originel, il a fallu que la sève quittât le centre du fruit et se répandît jusqu'à l'écorce. Pour préserver celle-ci et l'empêcher d'être entièrement détruite par le ver, ou pour se servir de l'image du Zohar lui-même, il a fallu que la « Fille du Roi » devint « servante », afin de pouvoir saisir l'esclave et le ramener auprès du Roi. Le Roi, c'est la pensée suprême, la Reine, c'est ici le souffle (rouah) que produit la voix (l'Esprit-Saint), et la Fille du Roi, c'est le Verbe commencement de la perception. Aussi le Roi ne pouvait-il lui-même descendre dans une région inférieure, puisqu'il est au-dessus de toute perception. « L'huile, dit Rabbi Yebba, ne peut être mêlée à l'eau ». C'est donc la Fille du Roi, le Verbe, commencement de la perception, qui devait descendre pour opérer la Rédemption du genre humain. La Pensée ne pouvant devenir chair, c'est le Verbe qui est devenu chair. Mais demande le Zohar, peut-on admettre que la Schekhinâ ait pris un corps où domine le démon ? Non, répond le Zohar, le corps de la Schekhinâ c'est Métatron : et nous avons déjà vu que Métatron habite la région Yetzirah, et qu'il tient sa tête dans la région Beriah ». Ainsi par ces mots : Métatron est la Schekhina incarnée, le Zohar nous apprend que le corps pris par la Fille du Roi, n'était pas un corps comme les nôtres depuis le péché originel, en d'autres termes un corps de la région Asiah, mais de la région Yetzirah et Beriah, c'est-à-dire Métatron. (Le corps du Verbe incarné n'a pas subi la pourriture, mais a été glorifié sans cette transition par laquelle le péché nous oblige à passer). « Certes, dit St Chrysostôme, Hom. LXXI, ad Joan., certes pour engendrer un corps grossier comme les nôtres, il faut la coopération d'un mâle et d'une femelle. Mais pour un corps céleste, tel que le corps adorable de Jésus-Christ, l'union conjugale n'était pas nécessaire. » — C'est ce que dit le Zohar. Le corps de la Schekhinâ n'est pas de région asiale, mais de Yetzsirah. C'est ainsi que l'on peut expliquer le mystère de la transubstantiation dans la sainte Eucharistie. En absorbant le corps sacré de Jésus-Christ, nous élevons nos propres corps d'Asiah en Yetzsirah à l'égal du corps d'Adam avant le péché.

Turin 1er avril 1902.

Certes, vous pouvez faire imprimer Genèse et Exode tels quels. Je n'appréhende aucun reproche de la part des savants. Mais il est évident que revu le texte sera plus correct.

Turin 1er mars 1903.

Je vous ai envoyé ce matin la section Mischpatim qui est la plus raide, la plus amphigourique et par suite la plus difficile à traduire. Si je ne vous envoie que cette section, c'est que je fais en ce moment des notes à l' « Idra de Maschana » (du Tabernacle) fol 122b — 123b . Cet Idra, celui du Z. III, 127b — 145a . appelé Idra Rabba (grand concile), et celui du Z. III, fol. 287b — 296b , sont après l'Ancien Testament, les plus anciens monuments du Judaïsme. Ces trois Idras à l'exception de quelques additions postérieures, sont des fragments des décisions prises en matière de foi, par les assemblées des Derouschi Hamouroth, que le Talmud appelle aussi parfois Derouschi Raschoumoth, les plus illustres docteurs en Israël du IVe et surtout au IIIe siècle avant J.-C. Les Idras et particulièrement celui que je commente actuellement, sont si obscurs que les traduire sans les expliquer, ne serait pas de plus grand secours au lecteur non initié que de les laisser dans la langue originale Outre l'Idra, il me reste encore à annoter le siphra di-Zeniontha, 176b — 179b (1).

Turin, 6 mars 1903.

La désapprobation du divorce n'est pas le moins du monde, un indice de non authenticité, puisque la tradition rapportée par le Zohar à la fin du fol. 102b , aux termes de laquelle l' « Autel verse des larmes quand quelqu'un renvoie sa première femme en divorçant »,se trouve également et plusieurs fois dans le Talmud (Kethouboth, Yebamoth, Kiddouschin ; et ailleurs). Quant à la permission de divorcer contenue dans les versets 1-2 du ch. XXIV du Deutér., le Zohar prête à ces mots une signification contraire au sens littéral (v. fol. 103a , au sujet du mot « aher », « un autre »), d'ailleurs le Zohar ajoute lui-même (fol. 103b) : Ce n'est pas que la chose soit défendue, etc. (2). Je vous

---

(1) A la page 8 du t. II. de Pauly donne l'Idra Rabba comme apocryphe).

(2) Drach a traité de la question du Divorce dans la Synagogue avec sa haute science habituelle. Son ouvrage (*Du Divorce dans la Synagogue*, in-8 de 280 pages. Paris 1841) est d'une excessive rareté. Il partage ce défaut avec quelques autres, à tel point qu'on se demande si un tel fait est bien naturel.

avouerai même que, selon mon humble avis, le Sauveur lui-même a bien connu cette tradition rapportée par le Zohar, et mille autres encore. Et pour tout vous dire en peu de mots : je considère le Zohar comme un livre sain et saint, il cache des trésors inestimables, il renferme des vérités réellement divines, et plus je l'étudie, plus je l'admire et le vénère. C'est grand dommage que ce livre sacré ait été conservé dans les archives des rabbins, qui l'ont altéré par des adjonctions, interversions, et additions, sans indidiquer ce qui est original et ce qui est note. Ce n'est pas la mauvaise foi qui les fit agir ainsi c'était leur habitude. Dans la rédaction du Talmud la même faute a été commise. Il y a des Sociétés de Dante, ayant pour tâche l'étude de la « Divine Comédie » ; en Allemagne il y a des sociétés de Gœthe, en Angleterre, de Schakespeare, etc. O mon Dieu, il serait à souhaiter, pour votre gloire, qu'il y eût aussi des sociétés du Zohar !

Pour ce qui est de la « Rédemption dans les six » (V. note à la page 5 du tome IV, note 1, dans ce supplément et passim, II, 115b), je ne crois pas que ces paroles se rapportent aux six millénaires. Quelle signification auraient dans ce cas les paroles du Zohar ? (1)

Le fameux rabbin converti y prétend que sous la loi naturelle le divorce n'existait pas, que jusqu'au temps de la captivité de Babylone, la loi autorisait la dissolution du mariage par la répudiation qui n'est pas cependant le divorce. Et que cette loi du Deutéronome n'a été donnée que pour éviter un plus grand mal.

Depuis le retour de la captivité, les bonnes mœurs s'affaiblirent, et le divorce réel entra dans les habitudes. Jésus-Christ, comme on le sait, défendit le divorce. Depuis la dispersion les Juifs ne l'admettent plus également ou plutôt le rendent impossible par la difficulté des conditions. La raison en est purement nationale. (P. V.)

(1) L'intuition de Jean de Pauly est exaste. La tradition ésotérique ne fait pas ici allusion aux six millénaires. Mais le traducteur avoue son embarras à propos de cet arcane. « Que veut dire « six » ? dit-il dans les notes supplémentaires — T. VI (2°) p. 343 (notes du tome III). — « Certes nous nous comprenons bien que ce chiffre veut dire la doctrine du Messie... Mais pourquoi ce nombre six ? Nous avouons notre ignorance à ce sujet. » Et de Pauly se demande si ce nombre se rapporte aux vœux de l'Oraison dominicale. Pas davantage, répondrai-je.

Il s'agit là d'un arcane, parmi les plus formidables de la Cabale. Les développements en seraient longs.

Je noterai seulement que la « Rédemption dans les six » signifie les six privilèges dont l'homme a été privé par la chute et que le Messie lui rendra, disait la tradition, lui a rendu dit le chrétien. Cet arcane est justement marqué, en Mystologie littérale, par le double *Vav* du mot « Tholedoth », *générations*. — Les adversaires de la Cabale (il s'agit des adversaires juifs, les autres n'ont aucun intérêt scientifique) voudraient-ils expliquer comment la singularité grammaticale du double Vav ne se trouve que deux fois dans la Bible et dans deux passages Gen. 2, 4, Ruth 4, 18, dont les commentaires s'accordent avec l'explication chrétienne ? On peut consulter à ce sujet Delitzsch et le Tome Ier p. 53 des Traités publiés par les Théologiens de Hollande, 2 in-folio 1701. (P. V.)

15 mars 1903.

Je tiens encore à vous dire que j'ai certaines raisons de croire que je suis le *seul* homme au monde capable de traduire le Zohar selon la vérité. Pourquoi le seul ? C'est mon secret que j'emporterai dans la tombe.

---

14 avril 1903.

Ceux qui ont attaqué l'antiquité du Zohar sont *tous sans exception* adeptes de l'école du Judaïsme réformé ou moderne. Ils ignorent le rabbinisme et la Cabale presque autant que les chrétiens, tels que Pic de la Mirandole, Rosenroth. (1).

---

17 avril 1903.

J'ai reçu votre lettre du 12, dans laquelle vous avez bien voulu m'indiquer les neuf objections principales contre l'antiquité du Zohar (celles de Morin, données dans la Chrestomathie de Beelen). Je vous en remercie et comme je vous l'ai déjà écrit, dans l'avant-propos de l'Idra (que de Pauly voulait publier en brochure), après notre réponse, toutes ces objections s'évanouiront. Nous démontrerons l'antiquité du Zohar par des preuves solides et irréfutables (2). Dans cette même lettre vous me dites d'atténuer ces objections. Je suis certain que ce terme d'*atténuer* ne correspond pas à votre pensée (3). On atténue une chose dont on reconnaît la gravité, mais que l'honneur, l'intérêt ou l'amour-propre nous commandent de cacher autant que possible par des moyens artificiels. Je suis sûr que vous

---

(1) Le lecteur connaît l'énorme injustice de ce dernier jugement (P. V.)

(2) En réalité le P. Morin, élève de Philippe d'Aquin, n'était pas un hébraïsant de premier ordre. C'est un Juif polonais qui lui avait appris ce qu'il savait sur la massore. On peut consulter sur ce religieux son confrère Richard Simon. Il en parle dans ses lettres qui sont peu connues. Et je m'en étonne ; elles sont pleines de renseignements sur bien des choses, puis leur lecture est un vrai régal littéraire. Le P. Simon avait de l'esprit, il maniait finement l'ironie. En fait d'anecdote curieuse sur le P. Morin les lettres de R. Simon nous apprennent que, très faible latiniste, son confrère composait des Recueils de phrase latine pour s'en servir à l'occasion. Il le fit particulièrement pour écrire une pièce satirique contre les Théologiens de Paris, où se trouve tout ce qu'il avait rencontré de mordant chez les anciens auteurs. Les Pères de l'Oratoire avaient peu d'estime pour la science du P. Morin. Mais Richard Simon semble dire que l'ignorance satisfaite des Pères en était la cause. Est-il nécessaire de dire que les lettres de Richard Simon ont paru à Amsterdam (1730) ? (P. V.)

(3) Il est certain qu'après neuf ans, je ne me souviens pas du sens de ma lettre et ma tournure d'esprit n'est pas de cacher les difficultés, au contraire (Emile Lafuma).

ne voulez pas que nous atténuions les objections en question, mais que nous en démontrions l'absolue fausseté, et c'est ce que nous allons faire. Croyez-moi si j'avais seulement l'ombre d'un doute sur l'authenticité du Zohar, je serais le premier à le dire. Quel intérêt ai-je, moi, ou quel intérêt avez-vous de faire croire aux autres une chose dont nous doutons nous-mêmes ? On ne sert pas Dieu, en se servant d'un mensonge, et quand bien même j'arriverais par une affirmation mensongère à convertir tous les Juifs de l'Europe, je ne pourrais que m'attendre à des châtiments célestes pour mon méfait au lieu d'espérer une récompense pour la conversion obtenue déloyalement. Mais je vous le répète en mon âme et conscience, le Zohar est authentique en majeure partie du moins, et je le démontrerai dans la brochure que nous allons publier (1).

Dans votre lettre du 14, vous me dites que M. Karppe « trouve ma traduction étonnante » qu'est-ce que cet illustre rabbinisant entend par étonnante ? Veut-il dire par là que ma traduction est mal faite ? Si telle est réellement son opinion, j'en suis fort aise, car une opinion favorable de sa part m'eût beaucoup inquiété (2).

---

(1) Jean de Pauly était favorable à l'Antiquité du Zohar même avant d'en entreprendre la traduction. (V. de cet auteur *La Cité Juive*, tome Ier (1898).

(2) Le mot *étonnant* avait un sens admiratif. M. Karppe trouvait l'œuvre bien faite, mais trop paraphrasée. En réalité la traduction du Sepher-ha-Zohar par Jean de Pauly est remarquable sous le rapport de la compétence scientifique. Et de plus, Jean de Pauly avait une qualité très rare chez un traducteur, c'est de présenter sous un mode littéraire le sens exact du texte. L'illustre savant était un écrivain de race. Les questions philosophiques et scientifiques altèrent souvent la beauté du style. Or, quoiqu'il traitât des sujets, les plus abstraits, l'écriture de J. de Pauly projette une sorte d'éclat majestueux. Il n'aurait jamais consenti, croirais-je, à suivre l'exemple de Pic de la Mirandole qui, malgré sa facilité à écrire un latin très pur, s'abaissa pour discuter à se servir du « langage parisien ». C'est ainsi qu'on nommait à cette époque la langue scholastique.

Je m'en voudrais de ne pas citer les deux derniers paragraphes d'une étude que de Pauly publia vers 1895 : *Idéalisme et Naturalisme ou l'Illogisme de la philosophie moderne* (*Essai de Philosophie spéculative*). Ses traits sont dirigés contre les Positivistes, et les Naturalistes, les Utilitaristes et autres gens dignes de la même corde.

« Notre savoir, à mesure qu'il s'élargit et s'éclaire, voit augmenter des points de contact avec l'inconnu, avec la sphère de la nuit. Dès lors, n'est-on point séduit par une vue incomplète des choses quand on suppose dans l'avenir une élimination progressive de tous les postulats et symboles métaphysiques au profit de la science positive ? Au contraire, plus l'homme sera savant, plus il devra éprouver le besoin métaphysique, plus il se hasardera dans la sphère des hautes hypothèses, sous l'attrait de l'*inexpliqué*. Le mystère subsistera toujours dans la pensée humaine, et il devra avoir aussi sa part dans la pratique, car la pensée ne peut rester d'un côté et l'action de l'autre : l'homme est un.

« A mesure que l'homme deviendra plus parfait et connaîtra mieux la nature, il sera aussi plus porté à concevoir, à désirer, à représenter

Le passage contre N. S. Jésus-Christ dans la IIIe partie dont parle Drach, et auquel vous faites allusion, existe, et je l'ai lu moi-même, mais il ne figure pas dans ma traduction, parce que l'exemplaire dont je dispose maintenant a passé par la censure. Vous ne perdez rien à cette omission, puisque ce passage n'est pas plus authentique que celui du supplément de la Ire partie (qu'il avait traduit). D'ailleurs vous avez une petite brochure, publiée par l'Institutum Judaïcum de Berlin, dont je vous ai, en son temps, donné la traduction, et où figure également ce passage du Zohar (traduit par Dallmann).

[Comme M. Lafuma pressait Jean de Pauly, le traducteur écrit qu'il est tenté d'envoyer un travail imparfait. Mais il est retenu d'abord par la volonté de faire un travail exact, et puis parce qu'il est sûr que les juifs examineront ses erreurs. Aussi sans être infaillible il croit à l'exactitude de sa traduction.]

Turin, le 20 avril 1903.

Les éloges de M. Karppe ne me flattent pas plus que ses blâmes ne me froissent. Ce Monsieur ne sait pas ce que c'est que la Cabale, il ne connaît pas même le Talmud ; il est absolument incapable de déchiffrer une *seule* phrase du Z. ou d'un autre livre cabalistique, comme il est incapable de traduire un folio du Talmud ou des Midraschim et puisqu'il éprouve le besoin d'écrire, je lui conseillerai de le faire

---

symboliquement par ses actions un idéal de perfection supérieur à la réalité. S'il renonce au mysticisme, ce ne sera pas en faveur d'un matérialisme brut, mais en faveur d'un idéalisme raisonné qui s'efforcera de transformer la nature même selon ses vues et ses symboles par la force des idées. Au dessus de chaque sommet gravi par la science, la spéculation métaphysique en montrera un autre encore plus haut, que le premier cachait aux regards : la morale le prendra pour but à son tour, par cela seul qu'il sera élevé et inconnu. L'homme moral est le contraire d'Antée : ce n'est pas en touchant la terre qu'il reprend des forces, c'est en levant les yeux vers l'idéal lointain et en apparence inaccessible. »

Je transcrirais l'épigraphe de ces pages séduisantes où Jean de Pauly, malgré son origine étrangère, a su retrouver le génie simple, doux et profond d'un Malebranche. Elle est du cardinal Gibbons. Je la cite pour son bon sens qu'on ne remarque pas chez tout le monde : « Ce n'est pas en faisant le signe de la croix que l'on parviendra à vaincre l'athéisme, c'est en le combattant avec ses propres armes et en lui montrant son illogisme ».

Pour en revenir à la traduction du Zohar, il est certain que, dans son ensemble la comparaison que l'on en peut faire avec d'autres faites partiellement en langues, mortes ou vivantes, tourne au bénéfice de Jean de Pauly. Assurément, çà et là trouverait-on des faiblesses. Mais, sans le dire comme un appel à d'inutile indulgence, il faut se rappeler l'écrasante difficulté de traduire le Zohar. (P. Vulliaud.)

sur l'aviculture ou la télégraphie sans fil ; quelle que grande que puisse être son ignorance en ces matières, son livre serait à coup sûr moins mauvais que celui qu'il a écrit sur la Cabale.

Lyon, 9 août 1903.

Avant votre départ pour l'Orient, je vous donnerai une lettre pour un rabbin de Smyrne. Vous ne regrettez pas d'avoir vu cet homme. C'est le plus grand cabalistique contemporain, et il jouit parmi les Juifs de la réputation de thaumaturge. Il parle très bien le grec et l'italien et comprend un peu le français, vous pourriez très bien vous entretenir avec lui. Je vous engage à aller le voir, car c'est une grande figure, comme on en voit très rarement, hélas, même parmi les chrétiens pratiquants. Il ne vit que pour Dieu et en Dieu. Ce qui lui manque, c'est ce qui manque à tout Israël, c'est de connaître la vérité éternelle que Jéhovah est Elohim, et que pour arriver auprès de l'Ancien des Temps, il faut passer par la Schekhinâ.

« Mais à l'heure de la mort, dit le Zohar, tout le monde voit la Schekhina, même le païen. » Ce saint Juif dont je parle, la verra certainement aussi, et comme saint Paul sur le chemin de Damas, lui demandera : « Seigneur que voulez-vous que je fasse ? » Et la Schekhinâ répondra : « Votre foi vous a sauvé » (1).

Lyon, 22 août 1903.

Le passage du fol. 188 b, concernant l'arrivée du Fils de David, n'est nullement en contradiction avec les fréquentes affirmations du Zohar, au sujet de la venue de la Schekhina en ce monde. Vous ne trouverez nulle part, dans le Zohar que le Messie est déjà venu. Pour Israël le Messie n'est pas venu, ni à l'époque de Rabbi Siméon, ni même aujourd'hui que le Messie existe déjà, personne ne le nie en Israël (Talmud, tr. Sanhédrin, 996), mais pour Israël il n'est pas encore venu (2).

---

(1) En publiant cet essai de traduction du Zohar, le but que nous avons toujours poursuivi est de faire pénétrer cette lumière dans le cœur des israélites. Quelle récompense de nos quinze années de peines, si une seule âme était éclairée. Ce serait le commencement de la solution de la question juive ! (Em. Lafuma).

(2) Le 11 février 1901, Jean de Pauly écrivait à M. Lafuma : « Un thaumaturge Cabaliste, Russe, ou Polonais, vient de publier un livre, où, il affirme d'après le Zohar, que le Messie est déjà venu. On cherche à retirer l'ouvrage du commerce. »

Il est opportun d'ajouter qu'il existe une secte juive qui reconnaît

Lyon, 12 septembre 1903.

J'ai le pressentiment que je ne verrai plus l'impression du Zohar. Que Dieu fasse selon sa volonté ! Je n'ai maintenant qu'un seul désir : J'ai mal vécu, que Dieu m'aide à bien mourir. (1)

JEAN DE PAULY.

Jésus de Nazareth comme Messie. Au XVIIIe siècle, il existait déjà une secte de juifs-chrétiens dont le noyau central se trouvait à Amsterdam. Elle se composait de Cabalistes, tandis que la première à laquelle je viens de faire allusion n'est pas favorable à la Cabale. Il y eut une autre secte juive-chrétienne, vers 1830, composée de quatre ou cinq cents membres à Ashton-sous-Lyne, en Angleterre. (P. Vulliaud).

(1) Jean de Pauly devait, en effet, terminer bientôt son étrange et tragique destinée et ne point voir l'édition du Zohar ! (P. V.)

Supplément aux « prétendues infiltrations maçonniques dans l'Eglise »

Quelques personnes, ayant été scandalisées d'une de nos expressions au cours de notre réplique à M. l'abbé E Barbier (V. ch. IV° § V), nous ont demandé une explication. On ne saurait trop se rendre aux invitations amicales. Nous avions écrit : « Mais tant qu'on s'acharnera à instruire les gens comme si la Divinité transformée en chair était venue se promener dans les rues de Jérusalem, le nombre des modernistes ne fera que croître et embellir, et ce sera logique. Il n'est pas possible à tout le monde, en effet, de croire des absurdités. »

Nous n'avons pas eu d'autre dessein que d'affirmer une doctrine catholique. En effet, notre pensée est, avec l'Eglise, que le Verbe ne s'est pas métamorphosé en nature de chair et que la chair n'a pas été transformée en la nature du Verbe. Du reste, pour donner un surcroît d'informations, nous reproduisons la partie essentielle, d'un article du P. Déodat Marie, qui a trait à cette question. Un ami a bien voulu nous prêter les premières années de la collection de la *Bonne Parole* publiée jusqu'à ce jour par un théologien qui paraît bien être le plus grand de France. Nous y avons trouvé quelques lignes qui se rapportent à la théorie de la Divinité du Christ et l'éclairent singulièrement. L'éminent continuateur de Duns Scot analyse l'expression « être Dieu » à l'occasion de l'apostasie de M. Loisy. Nous nous contenterons de le citer, malgré son ton d'actualité, pour ne point trahir sa pensée que nous adoptons. Après l'avoir lu, notre expression gardera peut-être une allure cavalière, excusable dans une polémique, mais la théorie que nous avons voulu émettre ne sera plus l'objet de la surprise.

« Avant de démontrer cette proposition : « Jésus-Christ

est Dieu », l'Ecole sait la couper en deux. Qu'entendez-vous par « Jésus-Christ » ? Et que voulez-vous dire par (être Dieu » ?

« Ni vous, M. Loisy, ni, je le crains bien, beaucoup parmi vos réfutateurs, écrit le P. Déodat Marie, ne vous êtes avisés de chercher si « être Dieu » comporte deux sens divers ou n'a qu'une signification franchement unique. Et vous vous êtes battus, vos réfutateurs et vous, comme si « être Dieu » n'avait pas deux sens, mais un seul. Il a paru, tant la clarté des mots vous a tristement éblouis, paru à vous et à vos réfutateurs qu' « être Dieu » c'est *être* la Divinité. Or, qui *est* la Divinité *est* l'éternité ; qui *est* l'éternité, *est* l'immortabilité, *est* l'immensité.

« Et sous le mot « Jésus-Christ » vous avez vu l'homme fils de Marie. Vos réfutateurs ont vu le Verbe. Et vous avez conclu, vous : « l'Homme, fils de Marie, n'*est* pas l'immensité, n'*est* pas l'immortabilité, n'*est* pas l'éternité. Donc il n'est pas la Divinité. Il n'*est* pas la Divinité : donc il n'est pas Dieu ». Et vos réfutateurs ont dit (du moins, je le soupçonne, car partant du sens donné par eux au vocable « Jésus-Christ », ils le devaient) : « Jésus-Christ *est* la Divinité). Ardents à se dire de l'Ecole sans en avoir peut être franchi le seuil, vos réfutateurs ne vous ont pas appris que « être Dieu » signifie, de seconde manière, « avoir la Divinité ». Et qui *a* la Divinité *a* l'éternité, *a* l'immensité, *a* l'immutabilité. Dieu seul est la Divinité. Ni rien ni personne hormis Dieu n'est l'immensité, n'est l'immortabilité. Mais l'Homme né de Marie n'*est* pas la Divinité. Il ne l'*est* pas, il l'*a*.

« Il l'*a* et il est Dieu.

« Le Verbe n'*est* pas l'humanité ; il l'*a*.

« Et le Verbe est un homme.

« Et cet homme, né de la Vierge Marie, *a* la Divinité du chef de son rapport transcendant avec le Verbe, Ceci est la volonté libre, la volonté souveraine de la Trinité qui le fait « avoir la Divinité, qui le fait « être Dieu » alors que Dieu est Dieu d'une manière ineffable et incommunicable, que Dieu est la Divinité sans pouvoir ne l'être pas.

« Mille autre Christs pourraient *avoir la Divinité* et *être*

Dieu comme Jésus-Christ, alors que, seul, Dieu peut être Dieu comme il est Dieu.

. . . .

« Mon Christ n'est pas l'éternité, ni l'immensité, ni l'immutabilité, ni la Divinité. Il nait, il souffre, il meurt, il s'en va pour ressusciter. Mon Christ ne heurte point le premier dogme de la raison, savoir : que nul autre que l'Infini ne peut être l'infini, que rien ni personne que Dieu ne peut *être* la Divinité. Mon Christ est cet homme qui *est* Dieu parce qu'il *a* la Divinité. Et il *a* la Divinité du chef du rapport transcendant qui le personnise dans l'Un des Trois qui *sont* la Divinité.

« Et mon Christ est le Christ de l'Eglise catholique. Mon Christ est cet homme inéternel qui vit depuis deux mille ans personnisé dans le Verbe éternel. Mon Christ n'est pas Dieu, *étant* la Divinité.

« Mon Christ est Dieu, *ayant* la divinité.

. . . .

« A la lueur fulgurante des excommunications qui atteignent M. Loisy au front, l'on étudiera, croyons-le, l'objet si grave de la querelle. L'on finira par où le sens commun disait de commencer.

« Jésus-Christ est Dieu. C'est de foi catholique.

« Mais qu'entendez-vous par « être Dieu » ?

« Et que mettez-vous sous le terme « Jésus-Christ ? »

« Dites-vous, M. Loisy, que l'Homme né de la Vierge Marie n'est pas Dieu, *ayant*, du chef d'un rapport transcendental avec le Verbe, *ayant* la Divinité ? Vous êtes en pleine hérésie.

« Quelqu'un de vos réfutateurs prétend-il que cet Homme né de la Vierge nazaréenne, est Dieu, *étant* la divinité : votre réfutateur est hérétique à un titre qui, pour différer du vôtre, n'en est pas moins grave. »

Voilà une page rayonnante de clarté. Mais où se trompe le savant Franciscain, c'est lorsqu'il espère que ces problèmes seront étudiés et le seront avec l'intelligence qu'il y met. Il en sera de même tant que sera permise une critique semblable à celle que nous avons réfutée longuement.

Il en sera ainsi tant que de hauts dignitaires appelleront

ses auteurs, en petit comité, des « fléaux de l'Eglise », et n'oseront pas, à la joie des destructeurs de l'Eglise, le crier devant le monde entier. PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

RELIGION-ESOTÉRISME

HENRI BRÉMOND : *Sainte Chantal* (Lecoffre, éd.)

Les Saints sont le plus souvent de grands méconnus. Sous prétexte de les faire admirer, leurs biographes les ont rendus ou fabuleux, ou ennuyeux, bref il les ont défigurés. On l'a probablement dit cent fois, les livres dits de piété ont fait tort à la religion, et les moralistes sont des gens trop moroses pour incliner à l'amour de la vertu. Si les hagiographes voulaient se décider à changer leur méthode, ils pourraient suivre l'exemple de M. Brémond, nouveau biographe de Sainte Chantal.

Pour insérer du divin dans la vie des Saints, on a seulement mis de la fable ou produit de fantômatiques effigies. Avec cet ouvrage, nous sommes dans le réel ; ce réel est sanctifié, voilà tout. Le bon sens dit maintes fois : C'est curieux : on ne rencontre plus de saints comme autrefois ! En effet, nous aimons voir les saints dans la vie commune. Sainte Chantal pense écrit, agit ici comme un être qui n'est pas déformé par l'imagination ; elle n'est pas un être chimérique, mais seulement créé par Dieu. Cela suffit. Une telle réussite de portrait provient de l'oubli de soi même où M. Brémond s'est tenu. Il s'est contenté d'être l'œil qui perçoit, toutefois l'œil n'est pas celui d'un impressionniste mais d'un scrutateur.

C'est grâce à cette qualité que nous possédons maintenant une psychologie subtile de Madame de Chantal évoluant dans ses cadres divers. D'une écriture alerte et spirituelle, ce livre est à la fois pittoresque et savant quand il le faut. Témoins ces belles pages de mystique qui portent ce titre : *L'épanouissement mystique de Sainte Chantal.*

« Une ou deux flèches, c'est tout ce que méritent la plupart des anciennes biographies de la sainte », écrit l'auteur qui a mesuré ses coups, avec autant de précision que de justice, si bien qu'on pourrait désigner l'ouvrage en ajoutant une épithète qui en marquerait la haute valeur, l'appeler : Sainte Chantal restituée.

EDM. BAILLY. *Le chant des voyelles comme invocation aux Dieux planétaires* suivi d'une restitution vocale avec accompagnement (Paris, Librairie de l'Art Indépendant).

D'après les Anciens, la lyre à sept cordes symbolisait les sons des sphères planétaires.

Et chaque planète correspondait à une voyelle. C'est un tel chant, qui est magique, que M. Edm. Bailly a cherché à restituer. Il en publie la notation avec accompagnement. Ce chant

des voyelles est précédé d'une abondante documentation qui permet d'élucider les antiques ésotérismes. M. Bailly s'y montre, comme toujours, grand érudit. P. VULLIAUD.

PHILOSOPHIE

WILHELM SCHNEIDER, évêque de Paderborn. — *Preuves de l'Immortalité de l'Ame,* adapté de l'Allemand par GERMAIN GAZAGNOL, du Clergé d'Albi — (Bloud et Cie Editeur, 7, Place St-Sulpice).

L'Auteur de ce petit volume n'a pas cherché à mettre en syllogismes les preuves éternelles de l'immortalité de l'Ame ; les Français trouveront peut-être que le lien logique est peu apparent ; il existe cependant, vigoureux et fort ; et les paroles qui le recouvrent ne sont point vaines.

M. W. Schneider a ce grand mérite qu'en écrivant sur un sujet souvent traité depuis Platon et Cicéron, il ne tombe jamais dans lé lieu commun ; après tant d'autres, il a repensé, si j'ose dire, les preuves qu'il fournit, et il les présente d'une façon personnelle.

Il semble avoir eu le souci de faire œuvre moderne et vivante, il y a réussi.

Ne sachant point au juste quelle est la part de collaboration de l'adaptateur, je ne puis que féliciter *in globo* auteur et traducteur pour une œuvre qui a le grand mérite de faire réfléchir et de faire penser. CARL DE CRISENOY.

SOCIOLOGIE

A. LUGAN. — *L'Enseignement social de Jésus, La grande loi sociale de l'Amour des Hommes*. Même auteur. — *L'Egoïsme humain*. Tralin, éd. 12, rue du Vieux-Colombier.

Dans la pensée de l'auteur, ces deux livres se complètent mutuellement ; ce sont les deux faces d'une même vérité.

Le premier fait suite à un volume précédemment paru où M. l'Abbé Lugan avait exposé une autre partie de l'*Enseignement social de Jesus* ; la série se complètera par une troisième étude sur *La Loi de Justice*.

Il est toujours utile de rappeler aux hommes qu'ils doivent s'aimer ; car, si presque tous sont d'accord sur le principe de l'Amour, combien peu le mettent réellement en pratique. L'abbé Lugan, s'appuyant sur l'Evangile, nous montre comment N.-S. Jésus-Christ enseigna et pratiqua l'Amour ; il nous montre les sentiments du Christ envers ses Parents, ses Amis, sa Patrie, l'Humanité ; il y a sur ces divers sujets beaucoup de bonnes pages qui sont à lire, et que l'on aimerait à citer ; le chapitre sur les amitiés de Jésus est traité avec une grande délicatesse, tous ont beaucoup de clarté, de justesse, d'ampleur ; nous ferons cependant quelques réserves à propos de l'un d'eux.

M. l'Abbé Lugan ne nous en voudra pas de lui dire que son chapitre sur Jésus et sa Patrie nous a un peu étonné. Sur un terrain aussi délicat, aussi neuf, il ne serait pas étonnant que le meilleur chemin ne fût pas découvert à la première explo-

ration. L'auteur pose la question d'une façon originale, ce qui est déjà beaucoup ; mais il nous semble que le patriote de Jérusalem qu'il nous présente particuralise trop le Christ universel qui est de tous les pays et de tous les temps. Nous croyons que Jésus n'aimait pas la Judée et la Galilée parce qu'il y était né, mais qu'au contraire il y était né, parce qu'il aimait le peuple juif en raison de la mission particulière qui lui était confiée. Et, à ce sujet, nous ne voyons, dans tout l'Evangile, que l'Amour de Dieu pour un peuple chargé d'une mission immense : la conservation des dogmes jusqu'au Christ et l'honneur de le voir naître et fonder son Eglise.

Nous ne voulons d'ailleurs que faire cette simple remarque que la loyauté nous commande ; nous ne prétendons pas imposer notre manière de voir à ce sujet.

Si les hommes qui reconnaissent la nécessité de l'Amour, n'en pratiquent les commandements, c'est qu'un égoïsme profond les en empêche.

L'étude de ce grand obstacle à l'union fraternelle des hommes s'imposait à l'auteur de « La grande Loi sociale de l'Amour ».

M. l'Abbé Lugan a poursuivi l'*Egoïsme humain* dans toutes ses retraites, il l'a peint avec exactitude et finesse ; toutes les formes qu'il prend, tous les prétextes sous lesquels il se cache sont observés et notés, et sa vilaine face apparait à travers les beaux masques sous lesquels il tente de se dissimuler. Egoïsme individuel, égoisme familial, égoisme de corps, égoïsme de classe, égoïsme national, aucune forme de cette lèpre n'est oubliée.

Ces deux volumes remplissent bien le but de leur auteur ; ils se répondent et se complètent, ils sont comme la face de lumière et la face d'ombre d'une même idée, d'une seule vérité. Leur lecture est facile et souvent attachante, la clarté et l'harmonie règnent partout.

Nous croyons que ces livres peuvent faire du bien ; ils accompliront ainsi le plus grand désir de leur auteur, et recevront le meilleur éloge que l'on puisse faire d'un volume qui traite de morale.

H. Joly. Membre de l'Institut. — *L'Enfant*. — (Bloud et Cie Editeur).

Sous ce titre, c'est une suite d'expériences intéressantes, de comparaisons curieuses et de judicieuses réflexions que nous donne l'auteur.

L'enfant joue-t-il un rôle actif dans son éducation, ou est-il simplement un instituteur plus ou moins fidèle et le sujet plus ou moins obéissant de suggestions de tout genre ? M. H. Joly se prononce nettement pour l'activité personnelle de l'enfant ; et il semble bien qu'il ait grandement raison. La volonté est une faculté qui se développe de bonne heure.

Notons les intéressants rapports de missionnaires sur les enfants en Afrique, en Chine, à Madagascar ; on voit ainsi ce qui est humain chez nos enfants, et ce qui provient de la race et de l'hérédité du milieu social.

Carl de Crisenoy.

LITTÉRATURE

JEAN LŒW. — *La Passion, chemin de Croix*. Nous avions déjà reproché à M. Jean Lœw de faire trop de la littérature et c'est la même critique que nous lui faisons pour son chemin de Croix. Aussi quelle audace d'aller s'attaquer à un tel sujet. Pour décrire dignement le drame sublime de la Passion, il faudrait avoir la foi d'un Fra Angelico, et puis n'avons-nous pas le récit des Evangiles si grands dans leur simplicité historique que nulle description ne pourra égaler. M. Jean Lœw aurait dû tout au moins s'efforcer de suivre le plus près possible les Evangélistes comme l'ont fait les Auteurs de la Passion d'Oberrammergau, au lieu de broder à sa guise et d'inventer toutes sortes d'épisodes fantaisistes d'un réalisme irréel à force d'exagération et souvent très pénibles et désagréables, car elles diminuent le caractère du Christ que nous ne pouvons nous représenter comme cette loque humaine qu'il nous définit, mais comme un homme qui sans doute a enduré de cruelles souffrances, mais conserva au milieu des tourments une attitude digne d'un Dieu.

« S'il faut pleurer sur moi, ma plus lourde peine, je vous la confierai toute, mon père chéri. C'est ce dilettantisme qui se nourrit de ma vie entière ». Par cette parole qu'il adresse au Christ, Jean Lœw avoue lui-même sa faute. D'être un dilettante, tel est le plus gros reproche que nous lui faisons. Il y a cependant dans son volume un chapitre qui ne dénote pas un dilettante, le dernier, où il exprime son désir de posséder la Foi et sa volonté de devenir Catholique, car il ne l'est pas encore, dans un style plus simple, par des expressions plus senties. Nous formons certes des vœux bien sincères pour la conversion de M. Jean Lœw et cela comme Catholique et comme artiste, car nous espérons qu'il abandonnera alors son dilettantisme, pour exprimer son âme profondément et plus simplement.

Mgr ALFRED BAUDRILLART. — *Frédéric Ozanam*. (Bloud et Cie éditeurs, Collection « Science et Religion) ».

Il n'est pas dans le dix-neuvième siècle de figure plus belle et plus attachante que celle d'Ozanam ; aussi la faire connaître au plus grand nombre possible de chrétiens est une œuvre utile à remplir. Le petit livre de Monseigneur Baudrillart y contribuera grandement. Ceux à qui la lutte pour la vie ne permet point de lire de gros volumes, trouveront en quelques pages bien écrites un aperçu très complet de l'œuvre d'Ozanam et un portrait de cette sainte figure. PIERRE DE CRISENOY.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Théâtre de l'Odéon. — LA FOI, pièce en 5 actes de M. Brieux.

Théâtre du Châtelet. — SALOMÉ, un acte d'Oscar Wilde.

Nouveau Théâtre d'Art. — LES AMANTS DE PONTOISE, deux actes en vers de M. de Riberolles.

LE CACHET ROUGE, un acte en prose de M. H. R. Lenormand d'après Vigny.

LE VALEUREUX POLTRON, deux actes en vers libres de M. Dargel d'après Plaute.

Les ambitions de M. Brieux sont des plus hautes. Elles ont toujours été telles. Elles se sont élevées le succès venant et, maintenant que M. Brieux est de l'Académie Française, elles atteignent aux plus hauts sommets. C'est donc la foi religieuse et ses conséquences *politiques* qui font l'objet de *La Foi*.

Si les précédents ouvrages de M. Brieux ne nous avaient renseignés sur sa naïve conception de l'art dramatique, nous aurions pu nous attendre à quelque profondeur sinon à quelque nouveauté dans la question. Mais nous savons que, pour M. Brieux, la fonction de l'art est purement vulgarisatrice et que cette vulgarisation a la science pour objet. Nous savons aussi que, pour M. Brieux, le plateau est une chaire civique et le dialogue un exercice oratoire selon la formule si chère à A. Dumas fils et à Emile Augier. De ces derniers M. Brieux a seulement renouvelé les arguments. Dumas les empruntait aux lois et à son intelligence, Augier aux mœurs et au sentiment, M. Brieux plus modeste demande tout à la Science dont il étale à nos yeux éblouis et à nos oreilles attentives les dernières découvertes. C'est ainsi qu'il a popularisé les prescri tions des hygiénistes quant à l'allaitement maternel, qu'il nous a parlé ouvertement d'un mal qui répand la terreur et sur lequel on garde un silence prudent, qu'il nous a prouvé que le pari mutuel était une invention odieuse et sinistre pour les pauvres gens, qu'il nous a divulgué les méfaits d'une instruction mal reçue, mal donnée peut-être, mais à coup sûr mal digérée. Il nous a parlé de l'amour avec *Petite amie* tout comme en parle M de Richebourg aux midinettes dont les drames, tirés de ces romans feuilletons, vont cependant à l'Ambigu et non point au Théâtre Français. Ils ne conduisent pas davantage leur auteur à l'Académie. Avec sa dernière œuvre M. Brieux élucide le terrible problème de la Foi. Fort de toute la science officielle des archéologues et des philologues modernes, dont il adopte aveuglément les conclusions étayées par les spéculations positives sur la psychologie, M. Brieux nous apprend qu'avoir la foi c'est être assez ignorant et assez stupide pour croire aux fantasmagories monstrueuses de l'antique religion égyptienne. Pour ma part je croyais le problème résolu depuis un respectable nombre de siècles et il me semblait que le christianisme, en la personne de Jésus, avait ouvertement déclaré qu'il enseignait en esprit et en vérité et non pas en figures comme les anciens, qu'il continuait par là, la tradition de Moïse dont il était venu accomplir, et non détruire, la loi et que de cet avènement date l'écroulement des idoles qui a fourni à Corneille le si beau sujet tragique de *Polyeucte*, comme il a fourni, au point de vue social ceux des épopées de la *Chanson de Roland*, et de la *Queste du Graal*. Ce sont là trois chefs-d'œuvre caractéristiques et qui ont la Foi pour support. Ils nous en révèlent la puissance civilisatrice avec la *Chanson de Roland*, la puissance psychique avec la *Queste du Graal* et enfin le caractère transcendant et souverainement efficace dans l'exaltation des puissances morales avec *Polyeucte*.

A son tour M. Brieux a voulu nous documenter esthétiquement sur la Foi. Et pour ce faire il a imaginé le personnage de Satni.

A en croire les apparences, c'est-à-dire l'affabulation de la pièce, Satni serait un jeune égyptien vivant à l'époque du Moyen Empire d'Egypte. Elève des prêtres d'Isis, bien que simple fils de potier, il aurait été envoyé aux Indes pour y achever son initiation religieuse. Nous faisons connaissance avec lui au moment de son retour en Egypte et nous constatons qu'il ne rapporte des sanctuaires hindous pas mieux que le mépris des idoles et des superstitions religieuses. Ce mépris, il prétend le faire partager au peuple. Le voilà donc qui veut, au temps des Pharaons, révéler ce que le Christ révèlera lui même quelques siècles plus tard. Précurseur incompris du vulgaire auquel il s'adresse, il échoue dans sa tâche, et son histoire, d'après ce que nous en montre M. Brieux, n'est autre que celle de Jésus de Nazareth, réduite à la vulgarité d'une aventure politique.

Cette conception politico-cléricale de la religion, outre qu'elle n'est pas neuve, fait de notre Satni, non un illuminé, mais un aveugle, non un homme de foi mais un homme d'opinion, non un homme d'action, mais un destructeur. Un illuminé, un homme de foi, un prophète affirme, Satni se borne à nier ; Jésus instruit, Satni, moralise ; Moïse fonde une société, Satni détruit un édifice social ; Orphée crée un Art où les dieux resplendissent, Satni renverse des idoles dont il ne comprend point qu'elles ne sont que des emblèmes. Ce qu'il est allé chercher en Orient ce n'est point la connaissance des mystérieux arcanes dont ses idoles n'étaient que les grossières figures, mais bien le puéril orgueil de l'ignorant qui nie sans comprendre ce qu'il nie et qui se refuse à l'étudier, persuadé que c'est résoudre une énigme que d'en anéantir le symbole. Jésus n'a rien détruit parce que tout était nécessaire à la confirmation de sa Parole et à l'édification de son œuvre. Il a seulement fourni aux hommes les moyens de s'éduquer spirituellement pour concevoir en esprit et en vérité la réelle valeur symbolique des figures sous lesquelles s'étaient faites les révélations antérieures. L'iconoclaste Satni qui ne connaît de ces figures monstrueuses que les apparences sensibles, et qui ne voit dans leur monstruosité qu'un ridicule grossier au lieu de l'invitation à en demander le secret à une autre faculté que la sensibilité, Satni donc n'est qu'une représentation figurative de la pensée de M. Brieux. Il n'est, en fin de compte, qu'un rhéteur de réunion publique, parlant abondamment sur ce qu'il ignore pour ramener ses auditeurs à une ignorance égale à la sienne et trouver dans cette ignorance une confirmation de la supériorité qu'il s'attribue délibérément sur le seul témoignage de ses sens.

Le propre de l'Art étant l'affirmation et non la négation, la synthèse et non l'analyse, l'unification et non la division, de tout ce que nous venons de constater résulte, nécessairement, que rien n'est moins esthétique que la pièce de M. Brieux. Nous n'y trouvons aucun de ces développements admirables qui font l'éternelle beauté des œuvres que nous avons citées, mais la simple exposition d'une thèse personnelle par un auteur qui se serait plu à réunir les banalités les plus vulgaires et les plus ressassées sur la religion au point que nous assistons à un défilé de lieux communs.

Le style, qui est dépourvu de tout éclat et de toute chaleur, s'é-

tale platement dans l'élargissement d'une emphase privée de couleur, de rythme et même de syntaxe. La décevante pauvreté littéraire en apparaît plus évidente chaque fois que la phrase musicale s'élève au dessus de la phrase parlée La musique de St-Saëns, nous révèle tout ce qu'un tel sujet comportait de beautés réelles, par des indications précises et sûres des motifs choisis avec un goût parfait et développés avec une impeccable maîtrise. M. Brieux a été très mal inspiré en demandant la collaboration de son collègue de l'Institut. Si discrète qu'elle ait été, elle constitue la seule valeur artistique de l'ouvrage et c'est sans doute le seul souvenir qui en demeurera dans la mémoire des hommes.

M. Hervé a fait de prodigieux efforts pour rendre vivant le bavard personnage de Satni et M. Joubé a donné au Grand-Prêtre une allure hautaine et perfide à la fois qui ne manquait pas de caractère. Le reste de la troupe s'est évertué à ne pas rendre fatigantes outre mesure les longues discussions ou les supplications ridicules qui échéaient à chacun.

Au théâtre du Châtelet Ida Rubinstein incarnait la Salomé d'Oscar Wilde. La pièce est trop connue pour que nous parlions d'autre chose que de son interprétation. Mme Rubinstein y fut infiniment supérieure à ce qu'elle était dans *Hélène de Sparte*. Véritablement elle révélait aux artistes à quelle réelle grandeur, à quelle émouvante beauté la mimique peut atteindre quand elle s'élève jusqu'à la majestueuse ampleur de la danse.

La phrase cadencée de Wilde fournissait à l'interprète des rythmes auxquels elle obéissait naturellement. Elle ne dansait pas cependant. Elle se mouvait harmonieusement et les lignes de son corps se déplaçaient selon les flexions de la phrase avec un charme prenant. Elle était toute grâce puérile et tentation amoureuse quand elle priait le jeune officier qui l'aime, de donner ordre qu'on fasse sortir Iokanaan de la citerne où on le tient enfermé. Elle était toute crispation et désir, toute tension et rage hystérique quand elle s'adressait au prophète, et elle était toute luxure, toute jouissance cruelle et féline quand elle tenait enfin la tête conquise et qu'elle savourait l'orgueil de sa promesse accomplie : « Je baiserai ta bouche Iokanaan ! je baiserai ta bouche ! »

La force de la vérité esthétique qu'elle apportait fut telle que M. de Max s'y conforma lui même et que, dans quelqu'une de ses scènes avec Salomé, il donnait à sa mimique ce même caractère qu'elle avait chez Mme Rubinstein. Et ces moments n'étaient pas les moins beaux instants de la représentation.

Il y a là, dans ce que nous révèle Mme Rubinstein, et qui dérive en ligne directe de l'effort d'Isadora Duncan, une indication esthétique dont l'art dramatique tirerait de grands profits s'il se renouvelait. L'application d'un tel principe demande des œuvres d'une envergure autre que celle des pièces qu'on nous présente. Et c'est peut-être parce que nous sommes trop habitués à celles-ci que des tentatives comme celles de Mme Rubinstein sont mal comprises et que ni les artistes ni la critique ne paraissent leur accorder l'importance qu'elles méritent.

Le dernier spectacle du Nouveau Théâtre d'Art n'est pas fait d'ailleurs pour infirmer ce que nous venons de dire. Certes la

pièce que M. Lenormand a tirée de la nouvelle de Vigny est adroitement faite. Sobre de composition et de style, elle émeut autant que le sujet le permet. Mlle Marie Kalff y fut bonne dans un rôle ingénu de jeune épouse amoureuse, M. Bourny nous donna une figure intéressante de capitaine de vaisseau brave homme et dont la conscience domine les sentiments. M. Dhurtal joua très honorablement le rôle du mari, mais ils ne nous apportèrent rien de nouveau par ce que la pièce ne le permettait pas.

Ce n'est pas à M. Dargel qu'il fallait en demander puisqu'il adapte Plaute. *Le valeureux poltron* nous a fait rire comme il convient, car l'aventure est comique. Mlle Zorelli y fut une courtisane fort séduisante et très habile à duper Pyrgopolynice, M. Perrin, en l'espèce, qui fut d'un comique irrésistible. Quand j'aurai dit que M. Mathillon y fut d'un naturel parfait et Mlle Delville intéressante ainsi que MM. Sacquet et Florencie, j'aurai dit de ce spectacle, fort honorable, tout ce qu'on peut dire.

Mais en vérité le Nouveau Thâtre d'Art nous doit autre chose.

Louis Richard-Mounet.

LES REVUES

M. Louis Vernède analyse dans la *Phalange* une brochure de M. Julien Benda qui va paraître et qui essaye de détruire le bergsonisme, philosophie de la mobilité.

Il s'attache d'abord, avec le langage sorbonien, à cette notion de mobilité de « se faisant », puis il passe au moyen qui mène à ce « se faisant » : l'intuition. M. Benda, et avec lui M. Vernède, met Bergson au défi de philosopher sans ces catégories que le Bergsonisme rejette. Il s'attache ensuite à ramener l'intuition Bergsonienne à l'intelligence ce qui la détruit.

—

Dans le *Mercure de France* M. Marcel Coulon étudie les théories transformistes et J. H. Fabre, le savant observateur des insectes.

Le mérite de Fabre, est, d'après M. Marcel Coulon, d'avoir détruit ce qu'il y avait de trop schématique, de trop escamoteur dans ces théories transformistes qui classaient les êtres du monde sur une échelle un peu théorique. J. H. Fabre, dit-il, « montre que l'énigme est toujours là, et dissipant les nuées accumulées..., il met dans un jour éblouissant la formidable complexité du problème. Que nous l'appelions le hasard ou la providence, que nous y voyions les marques d'une volonté supérieure ou un concours de forces physico-chimiques, Fabre nous a réconcilié avec ce qui est responsable de l'Univers.

Le transformisme, avec ses notions par trop commodes du temps et de l'hérédité, et en laissant de côté l'étude des instincts, ou en soupçonnant à peine les difficultés qu'elle présente enlevait tout intérêt psychologique au problème. Il n'y avait plus de place pour le psychologue autour de la table où s'agitait le débat Tout ressortissait au protoplasme, à l'amibe, à la bactérie. Cherchée presque uniquement dans les bas-fonds de l'Animalité, la solution semblait à la merci du premier préparateur de laboratoire. Des cuvettes et des cornues, l'hermite de Sérignan la rejette libre en plein ciel. »

Fabre aurait donc eu le mérite de limiter le rôle philosophique de la science et de rendre au mystère ce que l'on croyait lui avoir été arraché.

Reçu : *La Critique indépendante*, *La Lyre universelle*, *La Revue du Temps présent*, *La Revue des Etudes littéraires*.

FERNAND DIVOIRE.

L'Ecole franciscaine suspend sa publication. Une lumière s'est éteinte !

Les Nouveaux Horizons. August Strindberg, sa biographie par M. Jollivet Castelot. Encore un parti du matérialisme et venu au Mysticisme « se rapprochant de l'idéal chrétien » par la voie de l'occultisme.

Ce n° contient aussi les lettres de Strindberg à M. Jollivet Castelot.

La Revue antimaçonnique (Mai). M. l'Abbé Duperron parle du meurtre rituel chez les juifs, à propos d'un article de M. l'Abbé Vacandard, et M. Lafont de Savines donne une liste chronologique de ces meurtres. Ce n'est pas assez, il devrait publier les pièces des procès, celui de Metz (1669) par exemple. Je ne cache du reste pas toute la perfidie de mon invitation. Mais cela servirait la cause de la vérité. C'est donc une pieuse perfidie.

M. l'abbé G. Duperron cite un prétendu texte du Talmud favorable au crime rituel. Il ajoute que M. l'Abbé Vacandard (qui est l'adversaire de la calomnie du meurtre rituel) n'a pas osé traiter de faux ce passage. M. Vacandart a eu tort, car ce texte est mal traduit.

La Revue antimaçonnique (Juin). On y lit à propos de Siméon ben Jochaï qu'il « y a lieu de croire que ce rabbin n'a jamais existé ». (p. 101). On y lit que la méthode des Pharisiens est celle qui « faisait le fondement de la Kabbale, la même qui servit ensuite aux hérésiarques de tous les temps pour s'attaquer aux textes sacrés et qui constitue, aujourd'hui encore, la principale ressource du modernisme, etc. » (p. 105).

Ultra : La réalité spirituelle dans le Bouddhisme primitif par M. G. R. S. Mead. — Le sentiment du sublime et ses rapports avec la conscience religieuse par M. E. M. Dosworth. — Pythagore et ses doctrines dans les écrivains latins du 1er siècle apr. J. C. par A. Gianola. — A l'appui de la Rabdomancie par M. F. Grans. — La pulsation de la vie cosmique dans l'atome par M. B. Bonacelli, etc.

Le Théosophe, 1er juillet. Contre des moulins à vent par M. A. Guénard. — Les Prédestinés par Louis Revel. — Hymènée par Mlle A. Blech. — La Doctrine secrète de H. P. B. corroborée par les récentes découvertes de la science par le Dr Marquès.

Le Voile d'Isis (Juin) M. Grillot de Givry reprend la thèse de la survivance de Jeanne d'Arc. — Pierre Rimori publie une nouvelle sous ce titre : Le Vivant Paros, etc.

L'Analogie Universelle (15 juin) : M. Ch. Vincent : le Verbe parlant. — M. Ph. Laborie : La définition de la Vérité. — M. E. Schiffmacher : Les courbes divines dans la création (L'Egypte), etc., etc.

Psyché. La suite des conférences de l'abbé Alta : Avènement du christianisme.

Reçu : *Luce e Ombra, l'Alliance spiritualiste, le Fraterniste, La Raison catholique, l'Action Française, La Chronique de la Presse, Le Bulletin de la Semaine*, etc. P. VULLIAUD.

Bibliographie

PIERRE-PAUL PLAN : *Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps.* (*Mercure de France* éd. 3 fr. 50).

M. Albalat se plaignait avec raison dans le *Foyer à l'Ecole*, à propos du centenaire de J. J. Rousseau, de l'envahissement politique sur le terrain de la critique littéraire. « On ne veut pas voir que Rousseau fut avant tout un artiste un écrivain et un poète et qu'à ce titre il doit être jugé littérairement et non politiquement par la rancune des partis qui, au bout de deux siècles, n'ont pas encore désarmé. » Nous savons ainsi ce que les contemporains pensent de Rousseau mais ce qu'ils pensent sous l'empire de la passion. Nous eussions préféré des jugements plus dégagés des intérêts de parti. M. Pierre-Paul Plan a eu la curieuse idée de faire une enquête rétrospective à ce sujet. Il en donne le résultat dans son *J. J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps*. « Le titre du présent recueil, dit l'auteur, me dispense d'une longue explication : j'ai demandé à plusieurs gazettes du temps les anecdotes, les comptes rendus, les faits divers, les commérages, les échos « dirait-on aujourd'hui, relatifs à la personne et aux œuvres de Jean-Jacques Rousseau, durant la période qui a suivi l'apparition d'*Emile* jusqu'à celle des *Confessions*, et je les reproduis dans l'ordre où ils ont atteint leur premier public, de manière à faire revivre le personnage non pas toujours comme il vécut réellement, mais comme le vit vivre au jour le jour la masse de ses contemporains. »

M. P. P. Plan a réussi à composer un livre d'un intérêt qui ne faiblit pas. Il a su réunir avec sagacité un choix d'opinions et de détails qu'il est nécessaire de connaître. Ces extraits de gazette sont accompagnés de quelques notes qui montrent une parfaite connaissance du sujet, et qui çà et là fixent utilement certains points d'histoire littéraire. P. V.

PAUL LŒWENGARD. *Le Génie hébraïque et Victor Hugo* (Lyon. Emm. Vitte éd.)

On médit beaucoup — quand on a des lettres ! — de Victor Hugo. Et c'est un tort. M. Paul Lœwengard a exalté sa gloire dans une conférence qu'il faisait récemment à Lyon. Il a eu raison. Nous ne devons pas rabaisser nos gloires. L'auteur s'était borné à étudier le génie hébraïque dans Victor Hugo. Il a montré le poète concret, visionnaire, apocalyptique religieux, messianique, satirique. Tels sont également les caractères du génie hébreu. P. Lœwengard a défini Victor Hugo le plus hébraïque des poètes modernes, il l'a apparenté à Isaïe et à Ezékiel. Nous ne le contredirons pas. Il l'a fait avec talent. Nous le félicitons. P. V.

ERRATUM

Lire dans l'article de Gaston Monteil, numéro de Juillet, p. 11, ligne 16 : *en raison même* au lieu de *en mesure*.

Le Gérant P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher)

Vulliaud

Sainte-Beuve et Benjamin Constant

Sainte-Beuve et quelques autres écrivains de la presse impériale accueillirent assez mal, en 1860, la publication des œuvres politiques de Benjamin Constant. Auguste Callet, dans ces feuillets découverts parmi ses manuscrits, donne les raisons de cette attitude, et fait la critique de la manière de Sainte-Beuve.

C. C.

... Il paraît que cette nouvelle édition des œuvres politiques de Benjamin Constant, n'est pas du goût de tout le monde ; mais on s'y prend, pour en empêcher la lecture, ou du moins pour en atténuer l'effet, d'une façon singulière. On ne discute pas les doctrines de l'auteur, on discute sa vie, on s'applique à rabaisser son caractère ; on tâche de vous prouver que cet homme, mort pauvre, il y a trente ans, et dédaigné de l'Académie française, toujours si heureuse, comme on sait, et si délicate dans ses choix, n'était qu'un vieux muscadin usé et blasé, un comédien, riant dans la coulisse des beaux discours qu'il débitait sur le théâtre, un écrivain médiocre, abstrait, sans imagination, un sceptique, c'est-à-dire un homme, au fond, très incertain de la vérité, et affichant des convictions qu'il n'avait pas.

Pour donner plus de poids à cette critique indirecte de l'ouvrage, on s'étonne que M. Laboulaye n'ait pas fait un pareil portrait de B. Constant ; on lui reproche d'avoir perfidement dissimulé l'*homme*, pour ne montrer que le *comédien*.

Je ne connais pas Sainte-Beuve, et j'aime à croire qu'il a tous les droits possibles de jeter un regard si sévère sur la vie privée et publique de ses contemporains et des morts; je me le représente en beau, n'ayant aucun intérêt personnel à signaler les faiblesses et les inconséquences des hommes plus ou moins mêlés à la politique, étranger aux honteuses passions qu'il décrit dans ses romans, comme aux ridicules qu'il relève dans ses biographies (1). Eh bien ! cette haute idée que je me fais de la personne de M. Sainte-Beuve ne me fait pas trouver plus morale et de meilleur goût ce système de critique littéraire qui consiste à mêler

(1) On remarquera l'intense ironie de ces hypothèses.

sans cesse la vie et l'œuvre de l'écrivain, pour les relever ou les abaisser l'un par l'autre, et à chercher toutes les occasions possibles de dégrader l'espèce humaine, dans ses guides, en expliquant par la vanité ou la cupidité les pensées généreuses.

Je ne défends pas ici la vie de B. Constant ; peignez-la comme il vous plaira ; qu'est-ce que cela prouve contre son livre?

Vous cherchez l'homme vrai dans les actes de sa vie et ne voyez qu'un personnage composé dans l'écrivain. C'est le contraire. L'intelligence qui cherche la vérité et travaille à la répandre, voilà l'homme vrai, grand, sincère, l'homme secret, l'homme immortel.

A qui M. Sainte-Beuve croit-il parler? Est-ce que ses lecteurs du lundi ne jugent du mérite d'une doctrine que d'après la vertu de ceux qui la professent?

Pascal, après la fameuse guérison de sa nièce, demandait aux Jésuites des miracles ; il disait qu'on prouve ainsi la vérité des principes qu'on enseigne, mais comme on lui opposait les prodiges du diable, il répondait qu'il faut juger aussi des miracles par la doctrine. Il sied à l'historien de Port-Royal de transporter dans la politique ces subtilités de sectaire.

Il est d'une école qui n'a rien à redouter de pareilles comparaisons, et dont l'enseignement et les œuvres sont en parfaite harmonie. Il croit, comme le docteur Véron, et il a toujours cru qu'il y a des gens qui sont nés pour gouverner les autres, que rien n'est plus beau que le spectacle d'un peuple qui renonce à la direction de soi-même, qui pense et n'agit que par la permission de l'autorité et dans la mesure qu'on veut bien lui tracer, que c'est un enfantillage de croire qu'il y a, en politique, des droits naturels et imprescriptibles. C'est de très bonne foi qu'il croit cela, et cherche à le persuader aux autres. Dieu soit loué! le docteur Véron, avec ses commérages et sa politique épicurienne, n'a pas quitté tout entier le *Constitutionnel*, il y a laissé un disciple digne de la table, un peu moins naïf peut-être, mais plus expert dans l'art d'écrire finement des pensées basses et grossières.

Que l'on s'amuse à chercher dans *René*, dans *Adolphe*, dans *Volupté* même, *si parva licet componere magnis*, je ne sais quels vestiges des sentiments et même des aventures de l'auteur, c'est un travail qui peut, jusqu'à un certain point, éveiller la curiosité, et sans rien ajouter, ni rien ôter à l'œuvre bonne ou mauvaise qu'on soumet à cette analyse, peut servir à répandre quelque lueur douteuse sur la vie de l'auteur ; soit par le contraste, soit par la ressemblance de la fiction avec la réalité. Mais le résultat de semblables

études est toujours fort incertain ; le fond des cœurs n'est pas si facile à découvrir qu'on veut le faire croire ; les confessions si détaillées et probablement si sincères de Rousseau, laissent la postérité indécise, ou du moins partagée, dans l'opinion qu'il convient de se faire de la valeur morale de cet homme. M. Sainte-Beuve, si sceptique à l'endroit des doctrines, l'est rarement à l'endroit des personnes. Il prononce, sans hésiter, des arrêts qu'il croit sans appel, canonise ou damne les gens, les élève ou les abaisse à sa fantaisie, comme s'il avait pour trancher ces questions, des règles infaillibles ou des lumières surnaturelles. Où un philosophe véritable s'abstiendrait, il se croit compétent, et comme il est accoutumé à vivre au milieu d'un monde en carnaval, il croit voir partout des mascarades, des gens travestis, dont il prétend avoir soulevé les masques. Mais en matière de philosophie et de politique, là, où sur bien des points, la certitude est permise, les moyens de vérification faciles, la confiance naturelle, et, quoique naturelle, raisonnable et généreuse, ce juge infaillible ne voit plus que des brouillards, et il s'en va gaiement remuer à côté quelques fanges, dans les bas-fonds du cœur humain, pour achever d'obscurcir le rayon qui le frappe, et troubler ainsi la vue des regardants. Si c'est là de l'art, cet art finira bientôt par ressembler à un métier.

Un homme a écrit laborieusement un gros livre, qui doit être du goût de M. Sainte-Beuve ; dans ce livre, il s'efforce d'expliquer par l'intérêt personnel toutes les actions humaines ; il ne leur reconnaît pas d'autre mobile que l'égoïsme. Mais la vie d'Helvétius a été un long démenti à cette doctrine ; personne n'a été plus généreux, spontanément, par instinct, sans calcul ; personne n'a été plus désintéressé. Des gens, que nous connaissons tous, s'enrichissent à prêcher aux autres, le renoncement, l'humilité, l'obéissance passive, l'admiration béate de la forme, et bien que leur vie s'accorde à leurs paroles, qu'ils ne s'y trompent pas, ce ne sont pas leurs paroles, ce sont leurs exemples seuls, qui parfois entraînent certaines âmes. D'autres, enfin, prêchent la charité et l'ascétisme qui ne sont rien moins que charitables et ascètes. Qu'est-ce que cela prouve ? Que lorsqu'il s'agit d'un livre écrit par un homme intelligent sur des matières sérieuses, il faut juger ce livre en lui-même, et d'après la connaissance générale qu'on peut avoir des matières qui y sont traitées, soit qu'il s'agisse de philosophie et de morale, soit qu'il s'agisse de politique. C'est rabaisser de tels sujets et c'est vouloir n'y rien comprendre, que de prétendre expliquer les œuvres qu'ils inspirent par deux ou trois anecdotes biographiques. Cela est puérile, cela est ridicule ; quelquefois cela est pis.

Si Benjamin Constant, par exemple, n'a pas, comme il le devait, blamé le coup d'Etat de fructidor, et a blamé ensuite celui de brumaire, s'ensuit-il autre chose qu'une contradiction dans sa vie? Et même cette contradiction est-elle bien profonde et bien sérieuse? J'avoue, pour mon compte, que j'ai voté (1) après les journées de juin, la déportation des insurgés; je le regrette aujourd'hui pour plusieurs raisons; et quoique j'aie ainsi voté de bonne foi, c'est de tous mes votes le seul que je déplore. Mais quoi! n'y avait-il aucune différence entre le 18 fructidor et le 18 brumaire? Egalement injustes et violents, tous les deux également funestes comme exemple, le premier de ces coups d'Etat avait pourtant été conçu par des hommes qui voulaient sincèrement la république, ne pouvaient vouloir antre chose, et croyaient la sauver; le second, conçu dans un camp et exécuté par des soldats plus fidèles à leur chef qu'aux lois de l'Etat, contenait en germe la dictature militaire, qu'il est apparemment permis de ne pas aimer. Rien ne prouvait, d'ailleurs, que ce coup d'Etat devait infailliblement donner à la France la tranquillité, l'ordre intérieur et la gloire des armes. Il a tenu à peu de chose qu'il échouât, et ceux qui l'approuvent aujourd'hui seraient des premiers à le flétrir, comme une criminelle aventure, s'il eût échoué.

Les œuvres politiques de B. Constant, à les prendre dans leur ensemble, condamnent la conduite de B. Constant en fructidor, mais non en brumaire, et ne perdent rien de leur clarté et de l'utilité qu'elles peuvent avoir, à être mises en regard de la vie de l'auteur.

Un homme peut manquer de vertu, de probité, d'abnégation, de courage, et concevoir admirablement le prix de ce qui lui manque, et démontrer avec éloquence l'utilité de ces biens. Il peut, en un mot, faire un beau et bon livre, même en menant une vie mauvaise, et il peut également faire des livres dangereux, prêcher des maximes énervantes, corruptrices, dégradantes, tout en menant une vie pure. S'il y a quelque chose d'usé, de fané, de traîné dans le ruisseau, c'est le paradoxe de M. Sainte-Beuve, et sa vieille manie de confronter sans cesse l'écrit avec l'écrivain, d'abuser d'une phrase d'un mouvement d'humeur, d'une faiblesse, pour ravaler un homme et flétrir en lui et avec lui, les plus nobles élans de l'humanité, comme de pures comédies.

AUGUSTE CALLET.

(1) Aug. Callet fut membre des trois Assemblées Nationales. Voir sur cet écrivain : *Un oublié du* XIX*e siècle*, AUGUSTE CALLET (Daragon éd. 1909).

L'Esthétique fondamentale et traditionnelle

(Suite)

II

Vous avez entendu évoquer souvent par les auteurs des quelques livres que nous avons étudiés, le grand nom de Phidias. Il semble en effet que depuis l'apparition dans l'art de ce révélateur, il y ait eu comme un pan de paradis ouvert à la contemplation. C'est que, je vous l'ai dit déjà, l'art est une religion qui a ses phrophètes, son messie, ses prêtres, son dogme et ses croyants. Phidias, en dévoilant une beauté inconnue, mais à laquelle les hommes aspiraient, a été le messie du culte de l'art, c'est de lui qu'il faut faire partir son dogme, c'est de lui que semblent dater le classique et la tradition.

Praxitèle sera compris par nous dans la même admiration, et plus tard nous joindrons Michel Ange, Raphaël et Léonard de Vinci à ces deux hommes que le temps semble avoir mis au rang des dieux.

Nous nous sommes rendu compte d'autre part en lisant Aristote, Pline, Cicéron, Vitruve, Alberti, que Phidias n'a pas été placé par quelques renaissants seuls sur l'autel de l'admiration, mais que, depuis sa présence en Grèce, il laissa une trace si profonde que toujours on invoqua ses œuvres comme les poètes invoquèrent celles d'Homère, et que l'on s'efforça de s'en rapprocher. Par une sorte de Providence, alors que tout avait succombé à Rome sous les invasions barbares, le Parthénon semblait vouloir survivre à l'Antiquité et amener jusqu'à nous les œuvres du dieu de la sculpture et de la beauté. Chateaubriand, de sa plume d'or, nous a raconté les splendeurs de la Grèce qu'il alla visiter au début du XIX[e] siècle.

« La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes — écrivait-il dans son Itinéraire de Paris à Jérulem — c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus dur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répan-

dent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne. »

J'ai tenu à vous rapporter ces paroles, parce qu'il importe énormément, selon moi, de voir les chefs-d'œuvre là où ils furent faits. Leur éternité, leur généralité n'empêchent pas qu'ils soient toujours avantageusement servis par la lumière qui éclaira leur naissance et enfanta peut-être leur conception.

Le même Chateaubriand, en le même ouvrage, parle du Parthénon avec une sorte de désespoir religieux.

« Par quelle fatalité, dit-il, ces chefs-d'œuvre de l'Antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes ? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687, (presque la fin du XVIIe siècle) les chrétiens le convertirent d'abord en église, et les Turcs, par jalousie des chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il faut que les Vénitiens viennent, au milieu des lumières du XVIIe siècle, canonner les monuments de Périclès... La ville étant prise. Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, veut descendre les statues du fronton du Parthénon, et les brise. Un autre moderne vient d'achever par l'amour des arts, la destruction que les Vénitiens avaient commencée.

... Lord Elgin a perdu le mérite de ses louables entreprises en ravageant le Parthénon. Il a voulu faire enlever les bas-reliefs de la frise : pour y parvenir, des ouvriers turcs ont d'abord brisé l'architrave et jeté en bas des chapiteaux ; ensuite au lieu de faire sortir les métopes par leurs coulisses, les barbares ont trouvé plus court de rompre la corniche ».

Chateaubriand remarque très justement ensuite que c'est l'industrie, l'invention des armes à feu, qui attaqua la première l'art dans ce qu'il enfanta de plus beau. Deux cultes avait protégé le Parthénon, et l'un d'eux était cependant hostile à l'antropographie.

Et maintenant, c'est sous le triste ciel de l'Angleterre qu'il faut aller voir ces pierres que le soleil baisait chaque jour et que les siècles semblaient avoir à tâche de dorer d'un or plus beau que celui qu'emploie l'homme. Rendez-vous compte de l'impiétéqu'il y eut à arracher ces œuvres de Phidias du monument auquel elles étaient destinées, au ciel de la Grèce, et à cette Acropole sur laquelle un nouveau Julien l'Apostat vînt écrire en pleurant une prière à la Beauté (1).

(1) Ernest Renan, *Prière sur l'Acropole.*

Ainsi, tout vous le prouve, il n'y a rien de fictif dans la Tradition, qui place les Grecs à son origine comme étant les révélateurs du Beau. Phidias et Praxitèle sont les dieux de l'art, et depuis leur venue le dogme de la Beauté a existé chez tous les peuples civilisés ; mais, remarquons-le bien, il faut que la civilisation ait porté l'homme très haut pour que ce sentiment du Beau lui soit sensible ; il peut végéter dans son désir sans arriver à le connaître ; même aux plus grandes époques il n'est encore que l'apanage d'un nombre restreint d'êtres choisis, composant l'aristocratie morale des nations. Une chose qui vous étonnera en comparant les ouvrages des critiques modernes aux esthéticiens d'autrefois, c'est le peu de place que donnent ces derniers à tout ce qui appartient à la psychologie. Tous les auteurs, et surtout les artistes, s'attachent à retrouver dans les formes des harmonies susceptibles de charmer l'âme, sans perdre leur temps à disputer sur sa nature. Ennemis instinctifs de tout ce qui peut sembler d'un monde mystérieux ou obscur, ils laissent la métaphysique opérer, sans vouloir lever son voile ; ils ne s'occupent que de donner au besoin de l'admiration une vision digne d'elle. Je crois bien que c'est là le bon chemin, car à disserter sur ce qui n'a point de fondement direct dans son art, l'artiste perd de vue la nature et son étude approfondie. Il va déverser dans des spéculations vaines le meilleur de ses dons.

Faisons comme les anciens, observons beaucoup, sentons ; mais ne donnons pas à la sensation empire sur la logique, la raison et le sentiment. Réduisons ce que la vie nous offre d'accidents heureux en un bel ensemble idéal. En un mot, ne nous perdons pas dans les idées, mais ramenons-les toutes à un centre commun, origine de leur cercle.

Le monos ou unité représente l'idéal auquel l'art tend. Otez-lui cet idéal, il n'a plus de force centripète, il est absorbé par sa force centrifuge — qui est le chaos de la réalité. — Dégoûté de la réalité, il se rejette dans la personnalité, il substitue l'individu au général, et choit dans l'obscur. L'artiste qui ne travaille que pour sa satisfaction jouisseuse n'a pas à se plaindre d'être incompris ; enfermé en lui-même, il s'est borné, et ne peut pas plus atteindre au général des hommes qu'il n'a connu la généralité des sentiments, des idées et des pensées humaines.

Tout ce qui ne tend pas à l'absolu s'écarte des lois de la nature, en laquelle, malgré la diversité, tout se coordonne et se lie. Toute rupture a pour conséquence l'isolement du membre rompu. Le génie, s'élevant au-dessus des niaiseries du temps où il vit, s'impose à l'ensemble humain parce qu'il va à l'unité ; parce que loin de rompre avec l'absolu, il se conforme à lui, méprisant l'accident, le lieu, les

mœurs. C'est un rayon qui retourne dans le foyer du Jour après avoir répandu la lumière. De là, il résulte que les grands hommes appartiennent à l'Univers intelligent.

Tâchons donc de nous élever toujours au-dessus de nous-mêmes par la connaissance de ce qui s'est fait en tous temps ; notre vie, au lieu d'être d'un jour sera comme agrandie des siècles qui nous précèdent. Notre passé c'est encore nous ; c'est bien plus nous que le court moment de notre respiration en ce monde, car c'est en quelque sorte notre éternité terrestre, démontrée avant notre éternité céleste. Aussi tout homme qui détruit le passé, qui veut borner notre intelligence à quelques misérables crédulités, qui attaque l'art au nom de je ne sais quelles idées sociales ou utilitaires, qui proclame quelques bibelots de fer ou de fonte la manifestation la plus importante du génie, qui croit enfin que l'humanité commence avec l'industrie et de nouvelles lois, est-il aussi haïssable que le peintre qui s'enferme dans ses étroites sensations ; l'un et l'autre sont les véritables hiboux de l'obscurantisme, de l'ignorance et du fanatisme.

Et pourtant le nombre de ces gens est grand à notre époque ; ils ont séparé le beau de l'utile. Ils ont interdit à l'art d'entrer dans la vie, d'être l'objet de notre joie. Chez les anciens on ne faisait rien qui ne fût revêtu de quelque belle forme, une balance, un objet de première nécessité avaient excité l'invention de l'ouvrier ; on n'eût jamais accepté d'employer une chose qui ne fût point de quelque intérêt pour l'œil ou pour l'esprit. L'industrie nous a privé de tout cela,et il semble que les musées eux-mêmes ne sont institués que pour débarrasser l'art de nos rues et de notre vie journalière. A l'heure où je vous parle, de gracieuses églises gothiques ou renaissantes succombent dans les campagnes sous la pioche des vandales, qui assouvissent sur l'art leur incompréhension de la vie... Et personne ne s'y oppose, malgré les lumières que nous croyons avoir. Partout la laideur s'installe et le Beau disparaît.

Dans le printemps de la Renaissance, de cette Renaissance avide de Beauté, d'aucuns ont vu un retour à la nature et une sorte de révolte contre l'esprit du moyen âge ; d'autres un effort des sciences à se libérer de la Foi, pour acquérir une pleine indépendance, en rompant avec une tutelle.

Que l'on me permette une digression pour expliquer ma manière de juger cette Renaissance. L'antiquité était avide de savoir. Les écrits des anciens sont d'une logique frappante. Personne n'a jamais divisé comme eux chaque idée en catégorie, chaque partie de l'art en méthode ; ils ont été des créateurs de dogmes et ont vécu de systèmes. C'est

là une preuve de leur génie. Nous avons vu que les artistes grecs avaient des *canons*, qu'ils en avaient surnommé un la *règle*, et la plus parfaite statue portait le nom de la *belle*. Phidias, Praxitèle furent des exemples, comme Homère, car on ne voulait rien laisser perdre des trésors acquis. Jusque dans l'extrême décadence, les Grecs furent des géomètres, l'art byzantin le témoigne. Mais il y eut un instant, celui où Cimabué et Giotto se rencontrèrent — où l'art et la nature, la science et le sentiment entrèrent en conjonction. Le savant Cimabue trouva un pâtre ignorant traçant des images naïves sur le rocher, et il le prit dans son atelier. Giotto infusa son sentiment de la nature à la géométrie sacrée qui lui venait de son maître ; mais peu à peu celle-ci s'affaiblit, et l'objectivité empiéta sur la science, le sentiment sur le savoir ; jusqu'à ce qu'il ne restat plus que le métier et le réel. Au quatorzième siècle déjà, certains artisans se glorifiaient du titre de *singe de la nature*. C'est alors que vint le renouveau. Des artistes mathématiciens reprirent l'art, qui rendirent l'harmonie des lois savantes. Ils reconstituèrent avec une logique digne des Grecs l'édifice plastique qui avait un moment paru s'écrouler, par un amour irraisonné de l'imitation servile. Nous avons vu Léon Battiste Alberti appuyer à nouveau les études du peintre sur la géométrie et les mathématiques, commencer ses rudiments par le point et les finir par l'étude des superficies ; le géométrique, le géométral et le perspectif servant de base à toutes ses opérations graphiques. Vient ensuite Léonard de Vinci qui épuise son observation sur les phénomènes visuels, et en découvre les lois : plus constateur de faits qu'Alberti, il semble plutôt compléter l'enseignement fondamental de son prédécesseur que former un nouveau traité. Je crois, quant à moi, que les deux ouvrages de ces maîtres ne devraient pas être séparés, mais joints, et considérés comme le tout et le meilleur de la théorie de la Peinture. Aux règles générales, qu'Alberti en véritable Aristote formule, le Vinci vient joindre son observation perspicace, parfois un peu puérile à force de détails mais toujours fondée et certainement profitable. i

Et c'est ici la jonction de deux esprits différents qu semblent s'accorder pour ne faire qu'un tout. Léon Battiste Alberti est d'un caractère purement antique, Léonard a quelque chose de moderne par ses constatations patientes de la réalité et la méticulosité de son observation. Sa logique s'applique moins aux causes qu'aux phénomènes, il ne conclut pas par un système.

Dans le premier de ces maîtres vit l'esprit de la prime Renaissance, de la plus féconde, celle du xve siècle ; car

c'est elle qui prépare celle du XVIe, et cet esprit est semblable en tout à celui de l'Antiquité, parce qu'il s'attache à retrouver le fondement des idées et la cause des phénomènes : il procède par principes : Dans le second, au contraire, la constatation des faits enrichit le domaine des principes, mais ne fait plus qu'y ajouter des détails. Ces détails sont souvent la vie, disons-le bien vite.

La vraie Renaissance fut donc un pont jeté sur la période où Giotto, infusant la nature dans l'hiératisme, causa involontairement le dévoiement vers l'imitation objective de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle. Et ce pont alla rejoindre par les mathématiques et la géométrie comprise à la manière de Platon, le rythme plastique et la perfection idéale des Grecs. Mais comme il faut un long travail pour que les œuvres s'accomplissent et s'améliorent, ce ne fut guère qu'au XVIe siècle qu'en parurent les résultats certains.

Il faut le génie pour découvrir les lois et les appliquer au chef-d'œuvre. Le plus souvent notre esprit discerne, comprend, s'éclaire de nouvelles splendeurs; mais nous ne pouvons pas réaliser dans la vie ces aperceptions dont la forme matérielle échappe encore à notre habileté pratique. On a dit souvent que les lois n'ont pas fait les chefs-d'œuvre, mais qu'on les a tirées d'eux, je crois que c'est précisément le contraire : et comment pourrait-on tirer ces lois des chef d'œuvre, si ceux qui les ont faits ne les avaient pas eues en leur intelligence ? S'ils ont négligé de nous les dire, notre perspicacité les y découvre et nous enseigne que le premier acte de l'artiste est une direction logique vers la Beauté.

Le renouveau de l'art consiste à donner comme dessous à sa production l'ordre et la forme, cela selon sa nature et son style. Ne cherchez pas l'originalité en dehors de l'art auquel vous vous adressez. Si vous revêtez un monument de peinture, j'entends que vous soyez d'abord un architecte des lignes, des masses et des couleurs.

Evitez d'être autre chose que peintre. Ne faites pas un bas relief ou une sculpture polychrôme, faites une peinture avec les qualités de l'art de peindre, que vous tirerez de la matière employée. Ayez *les trois dimensions* et surtout la profondeur, puisque la peinture veut avant tout du relief et de la vie.

Si les modernes ont gâté l'art, ce n'est pas une preuve que les règles soient mauvaises, mais que ces modernes n'étaient pas artistes. Voyez comme Raphaël et Michel Ange (il faut toujours les citer) ont su être d'accord avec un monument et compléter son architecture. Cela — en un autre ordre — n'est pas moindre que les byzantins.

C'est parce que l'un et l'autre avaient étudié ce premier art, et qu'ils savaient que dans le tableau il y a une constitution idéale des lignes qui répond à celle plus apparente des édifices. L'œuvre qui sera ainsi établie sera toujours décorative, c'est-à-dire constituée par un ensemble chantant de lignes, de formes, de pleins et de vides. Voilà l'enseignement que nous donne la Renaissance, et s'en écarter c'est retourner aux errements de l'imitation aveugle.

Léonard de Vinci

Mais il nous faut parler du maître livre de Léonard de Vinci sur notre art. S'il est plein d'observations et de belles découvertes sur les lois, il n'est pas néanmois un ouvrage mis en ordre, mais un recueil de notes. Je m'efforcerai de le diviser en trois : ce qui concerne l'enseignement, ce qui concerne le dessin, et la partie qui se rapporte au coloris.

Léonard de Vinci, l'auteur de la peinture la plus spiritualiste qui exista jamais, est un savant qui fixa toute son attention vers la vie. Personne mieux que lui ne dément une assertion vulgaire, qui consiste à établir que quiconque se tourne vers l'idéal perd le chemin de la réalité. C'est à force de réalité observée, pénétrée, analysée, que Léonard va faire de la peinture l'instrument le plus délié de la psychologie. Entrons dans les voies de son enseignement.

Et d'abord : « le jeune peintre doit premièrement apprendre la perspective, pour savoir donner à chaque chose sa juste mesure, écrit-il. Après, il faut qu'il se place chez quelque bon maître sous la main duquel il puisse faire habitude à une bonne manière de dessiner et à connaître les beaux contours des figures. Ensuite il verra le naturel, pour se confirmer en la raison de ce qui lui aura été enseigné. Peu après il emploiera quelque temps à considérer et imiter les ouvrages de divers maîtres, afin d'acquérir une pratique de peindre, avec laquelle il mette en exécution les choses qu'il aura apprises ». Voilà donc le premier conseil du plus original des grands artistes : suivre un maître, se former sur ses modèles, acquérir la science. Il dit ensuite : « Les jeunes gens qui désirent faire un grand progrès en la science qui apprend à imiter et représenter toutes les œuvres de la nature, doivent mettre leur étude principale à bien dessiner, et à donner les lumières et les ombres à leurs figures, convenablement au jour et au lieu où elles ont leur assiette. »

Puis il parle de la méthode, qui doit être suivie strictement : « Si vous voulez acquérir une connaissance parfaite des formes des choses, il faut que vous commenciez par le détail de leurs parties, et les prendre d'ordre, sans passer

à la seconde avant d'avoir bien entendu et pratiqué la première ; ou autrement c'est un temps perdu ou pour le moins un long retardement aux études. De plus je vous avertis que la diligence (c'est-à-dire le soin et la patience à bien achever) doit être apprise avant la manière prompte et hardie ».

Nous voyons hélas ! par l'entêtement des commençants à vouloir marcher seuls et à recevoir de suite des compliments sur leurs dons,que généralement ce conseil du grand maître n'est pas observé ; on en reste à des ébauches, on se rebute d'étudier, on ne fait rien profondément, on s'abandonne à la facilité, et plus tard on se trouve dans une impasse, devant l'impuissance. Notre œil ne voit que ce que notre esprit a bien appris, il faut donc disséquer en quelque sorte avec son crayon ou son pinceau tous les morceaux de son modèle, et s'appliquer de préférence aux plus difficiles, comme sont les pieds, les mains, la tête, afin de ne rien faire par hasard ou lâchement, parce que l'on sent bien que si on peut plaire par ce moyen, on se maintient dans l'impossibilité d'aller plus loin, vers une véritable perfection d'art, vers une expression complète. Aussi, dit Léonard : « la pensée d'un peintre doit être une continuelle activité, et il doit faire autant de raisonnements et de réflexions qu'il rencontre de figures et d'objets dignes d'être remarqués ; il doit même s'arrêter pour les voir mieux et avec plus d'attention, les réduisant sous quelques règles générales. »

Nous voyons beaucoup de peintres faire des croquis : ils tirent leur album de leur poche à tout propos, et ils enlèvent très habilement une figure de passage en quelques traits. Cela est très bien ; mais beaucoup trop croient qu'ils ont tout fait quand ils ont agi ainsi : Le croquis est une bonne documentation, c'est aussi un exercice excellent, en ce qu'il force à voir rapidement l'essentiel ; mais l'observation qui doit conduire l'artiste à la découverte des lois sans lesquelles il ne saurait rien créer de viable, exige un peu plus de temps que ce hâtif travail, et profite autrement à l'art ; il faut donc surtout s'appliquer à dégager de l'observation du détail les généralités, tirer de l'accident les lois constantes. Puis il faut traduire avec l'activité de la main le travail de l'esprit.

« Etudiez premièrement la science, écrit Léonard de Vinci, et suivez la pratique, qui est un effet de la Science. Le peintre doit étudier avec méthode, et ne négliger aucune chose. »

S'adonner à la pratique sans posséder la science, voilà l'écueil à tout progrès, l'enlisement certain. « Ceux qui s'abandonnent à la pratique avant que d'avoir acquis l'art

de bien finir, ou pour mieux dire avant la science, sont comme les matelots qui montent sur mer dans un vaisseau sans gouvernail ou sans boussole, lesquels sont toujours en peine de savoir la route. La pratique doit toujours être fondée sur une bonne théorie, dont la perspective est le vrai guide et la porte, car sans elle on ne saurait réussir en aucune chose de la peinture ».

Nous ne suivrons pas le Maître dans tous les détails de ses recommandations au peintre ; souvent il pousse le soin jusqu'à la minutie, il mêle des recettes à ses lois. C'est ainsi qu'il vous dira que vous devez vous tenir au moins à trois fois la hauteur du modèle que vous dessinez, que vous devez savoir les défauts de votre corps pour les éviter dans vos ouvrages, car il croit qu'on les y reporte plus volontiers que ceux du modèle.

Rien de son traité, malgré l'extrême puérilité que l'on y pourrait trouver, ne peut être inutile ; car son désir est toujours de nous mener à bien, et une telle intelligence ne vous égare pas.

Après toutes les recommandations au peintre de soumission, de soin, d'observation, d'étude, de diligence, Léonard aborde la peinture qu'il divise « en deux parties ; dont la première est la figure, c'est à dire le simple trait ou contour qui distingue la figure des corps et de leurs parties, la seconde est la couleur qui est comprise entre les termes de ce contour. »

« La figure de chaque corps se divise derechef en deux parties ; savoir : en la proportionnalité des parties entre elles, qui doivent se rapporter à leur tout, et au mouvement accommodé au sujet et à l'intention de la figure vivante qui se meut.

La proportionnalité des membres se divise encore en deux parties, savoir : en égalité et en mouvement. Par l'égalité on doit entendre la correspondance des parties avec leur tout. Quant au mouvement, il réside dans l'attitude propre et convenable au sujet, de telle sorte qu'en voyant les mouvements des figures on peut reconnaître quelle est leur pensée et ce qu'elles veulent dire. »

Léonard recommande ensuite de dessiner en de grandes proportions, les petites cachant les défauts. Il ordonne de chercher le relief, il conseille l'anatomie, le choix de l'éclairage, l'observation de la perspective aérienne, l'observation des reflets, l'étude du paysage. Il s'étend sur l'aplomb des figures, leurs proportions. La composition des histoires l'occupe tellement qu'il trace le plan d'une bataille, d'une tempête, d'une nuit, et cela dans les détails les plus circonstanciés.

Parlant de l'anatomie, il dit que le premier soin d'un

peintre est de mettre par écrit l'action des muscles dans tous les mouvements et d'observer surtout d'accuser les muscles selon le mouvement, choisi. Il blâme les peintres qui en mettent partout inconsidérément et qui font plutôt des écorchés que des êtres vivants.

Il recommande d'avoir égard à l'ombre sur les visages, et il trace en quelques lignes le moyen qu'il employa pour peindre son admirable Mona Lisa.

« Il ne faut pas faire au visage des muscles cochés et terminés durement — prescrit-il — mais les lumières se doivent perdre insensiblement et se noyer dans des ombres tendres et douces à l'œil, car de là dépend l'effet de la grâce et de la beauté. »

Il semble que ce conseil soit un de ceux qu'il ait le mieux suivi lui-même, et les effets dans ses tableaux en sont si excellents que nous ne douterons pas de leur efficacité. Ce charme, c'est tout le sentiment d'une face ; mais l'observer ne suffit pas, il faut une âme et une main savante pour le mettre en action, modeler et simplifier étant les deux choses que les peintres ne peuvent jamais arriver à faire. Il faut la maîtrise pour consentir à cette dose de tact et de sacrifice, car c'est en quelque sorte une interprétation, une recréation du modèle.

Je laisse de côté un grand nombre de paragraphes sur le nu, les muscles, les os, les draperies,pour arriver à la couleur.

Le coloris semble avoir beaucoup préoccupé le maître florentin. On lui reproche en général de n'avoir pas agi en peintre, mais en dessinateur ; pourtant aucun des traités que nous avons sur la couleur n'est aussi rempli d'observations justes, nouvelles et en rapport avec les découvertes les plus récentes de nos savants.

Léonard explique la couleur bleue de l'air par une interposition des rayons blancs sur le fond noir du néant,par la densité de l'atmosphère ; et c'est ainsi que la définit Rood dans sa physique des couleurs. Il trace un chemin à la peinture de plein air par l'établissement de tous les phénomènes visuels mis en théories ; comme l'art de peindre un lointain, la diminution des valeurs.

« Tout ce qui est clair s'obscurcit par la distance. Tout ce qui est noir s'éclaircit. Toute forme qui fuit participe du point qui est à l'horizon, toute couleur de la teinte de cet horizon ».

Il remarque qu'une couleur aura toute sa beauté si on la couche en glacis sur un dessous blanc.

« Aux couleurs que vous voudrez qui paraissent belles il faudra toujours leur préparer un fond très blanc, dit-il. Mais je n'entends ceci que pour les couleurs qui sont trans-

parentes ; l'expérience nous en est montrée par la couleur sur verre. »

Enonçant le nombre des couleurs, qui est de six, il dit : « le blanc et le noir ne sont point comptés parmi elles ; néanmoins, parce que le peintre ne peut s'en passer, nous les admettrons au nombre des autres. Nous donnerons la première place au blanc entre les simples en cet ordre : le jaune aura la seconde, le vert la troisième, l'azur la quatrième, le rouge aura la cinquième, et la sixième et dernière sera pour le noir. Nous établirons le blanc comme la lumière sans laquelle nulle couleur ne peut être vue. Le jaune sera pour représenter la terre (sans doute un jaune d'ocre) le vert pour l'eau, l'azur pour l'air, et le rouge pour le feu ; le noir sera pour les ténèbres qui sont par dessus l'élément du feu, parce que là il n'y a plus de matière ou densité dans laquelle les rayons du soleil puissent pénétrer et s'arrêter, ni par conséquent illuminer. »

Un procédé très ingénieux employé par Léonard pour apprendre la composition des couleurs, leur mélange, consiste à regarder la nature à travers des carreaux d'une seule teinte « Vous remarquerez aussi, dit-il, quelles seront les couleurs qui en recevront de l'avantage ou qui en seront altérées. Par exemple si le verre est teint en jaune. je dis que l'espèce des objets que l'on voit au travers peut aussitôt se gâter comme se perfectionner, et les couleurs qui en recevront plus d'altération sont particulièrement entre les autres l'azur, le noir et le blanc — et celles qui en tireront quelque avantage pour leur perfection seront principalement le jaune et le vert. » On pourra pousser l'expérience en superposant deux verres, puis trois, puis quatre.

Léonard partage les couleurs en simples et composées, il veut que l'on fasse des mélanges de deux, de trois, de quatre jusqu'à aboutir aux teintes les plus neutres. Il dit que l'atmosphère produit ce phénomène ; il remarque pourtant que l'air est surtout de couleur bleue et que, par conséquent, il altère davantage les jaunes et les verts par la distance, renforce les bleus, violace les rouge.

Il enseigne aussi la transparence de la chair.

« Je vous avertis qu'en la carnation des jeunes gens vous ne fassiez point les ombres tranchées comme si c'était sur une figure de pierre, parce que la chair a quelque chose de transparent ; ce qui se voit manifestement regardant la main entre l'œil et le soleil. »

Le miroir est le vrai maître du peintre, nous dit Léonard, parce qu'il chasse l'image et la montre dans son ensemble ; en outre on doit refléter dans le miroir le modèle que l'on

peint et le comparer à son œuvre afin d'en amender les défauts. Car : « La première imitation du peintre est de faire que sur la superficie plane il paraisse un corps relevé et détaché de son fond. Et celui qui en ce point surpasse les autres, mérite d'être estimé le plus grand maître de la profession. Or cette recherche ou plutôt cette perfection et couronnement de l'art provient de la juste et naturelle disposition des ombres et des lumières, ce qu'on appelle le clair obscur ; de sorte que si un peintre épargne les ombres où elles sont nécessaires, il se déshonore et rend son ouvrage méprisable aux bons esprits, pour s'acquérir une fausse estime parmi le vulgaire et les ignorants, qui ne considèrent en un tableau que la politesse (1) et le fard du coloris, sans prendre garde au relief ». Selon Léonard la plus grande difficulté est dans les ombres, car on peut s'emparer des contours par des moyens artificiels, comme l'intersecteur — qui est fait d'un voile transparent — mais des ombres on ne peut pas se saisir : « Il faut avoir soin de les bien fumer, dit-il, et les laisser vagues là où elles le sont, car cela donne de la grâce. »

Le traité de la peinture de Léonard de Vinci est beaucoup plus long que celui d'Alberti. Mais il n'est pas une méthode, c'est un recueil précieux de notations, dans lesquelles très souvent l'auteur livre ses secrets. Je viens de vous en donner un abrégé, où j'ai voulu pour plus de clarté classer en trois parties ses matières ; mais il vous faut le lire, l'avoir sous la main comme un aide dans vos embarras et un guide dans vos études ; j'en résumerai l'esprit en disant que Léonard veut que le peintre ne songe pas seulement à la peinture devant son chevalet, mais sans cesse, et surtout, devant la vie; car sa préocccupation doit être de lui arracher ses secrets pour donner à son œuvre une majesté nouvelle et une force inconnue. Quoiqu'il semble avoir voulu entrer avec la nature dans une lutte inutile, le plus spiritualiste des maîtres, nous confirme dans cette opinion que la beauté avant toute chose a été sa recherche, et que la réalité n'est que le tremplin de l'invention, que l'on produise des scènes épiques ou que l'on découvre le mystère des âmes.

Vasari

Vasari, qui vécut au temps de Michel-Ange et des plus grands artistes de l'ère chrétienne, n'a pas écrit le livre idéal de l'art. Il s'est contenté de nous laisser des moyens pratiques, plutôt que de nous tracer la méthode définitive de l'esthétique de son temps. Il nous dit cependant quelque

(1) Le poli.

chose de l'enseignement. Avide de recettes, il disserte sur tous les modes de travail ; mais s'applique peu à débrouiller l'écheveau de la logique, qui doit guider les études à leur perfection.

Il déclare le Dessin père des trois arts d'Architecture, de Sculpture et de Peinture, lesquels procèdent de l'intellect. Le dessin ajoute-t-il est une expression sensible, une déclaration de la conception de l'âme et des imaginations de l' « esprit. »

Dans la peinture, poursuit-il, les linéaments sont importants et de plusieurs modes, on s'en sert pour contourner toutes les figures, parce que quand elles sont bien dessinées et de justes proportions, les ombres et les lumières qui s'y ajoutent, sont cause que ces contours ont beaucoup de relief et produisent la bonté et la perfection ; celui donc qui aura une bonne connaissance du dessin sera expert en chacun des arts et son jugement excellent. Vasari conseille ensuite d'apprendre à dessiner d'après des statues antiques, à cause de leur immobilité ; cela pour s'assurer la main et se pénétrer des formes. Puis il mène son élève sur la vie, *pourtraire les choses naturelles* avec une bonne et sûre pratique : « Et je tiens, dit-il, pour certain que la pratique qui se fait en dessinant pendant beaucoup d'années est la vraie lumière de l'art et rend les hommes excellents dans leur métier. »

La peinture doit se pratiquer soit sur toile, mur, ou table dans des linéaments tracés en vertu d'un bon dessin contournant les figures. On étale la couleur dans ce champ en ayant soin de la tenir dans un demi ton — mezzo-chiaro — puis en la relevant du clair et la diminuant de l'obscur. Peu à peu les lignes disparaissent pour être remplacées par les contrastes.

Selon Vasari : « le dessin n'a nulle bonne origine s'il ne vient de la nature et de la peinture, s'il ne vient de l étude des maîtres. Par dessus tout est meilleure la vision du nu des hommes et des femmes, à cause de l'étude qu'elle facilité des mouvements et des muscles. Ce qui permet à l'artiste de former selon sa fantaisie — par suite de la connaissance qu'il prend du corps humain — diverses attitudes. »

L'unité d'ensemble est recommandée par Vasrin « que l'histoire soit pleine de choses variées et différeates l'une de l'autre, mais toujours propres à l'action ». Que tout corresponde à l'œuvre, de manière que quand on regarde la peinture, une concordance parfaite en établisse l'unité, qu'on y découvre les intentions du peintre et non les choses qu'il n'a pas pensées. »

Enfin il faut que la peine de l'ouvrage soit dissimulée et

qu'il semble fait avec une grande facilité de main, comme si la pensée seule l'avait produit. Que tout y soit vivant et que le relief l'anime; une peinture faite ainsi se démontrera par elle-même vraiment bonne.

Vasari parlant de la distribution des couleurs dit de fort bonnes choses, visibles dans tous les tableaux des grands maîtres.

« L'union dans la peinture, formule-t-il vient d'une discordance de couleurs diverses accordées ensemble ».

Toutes les peintures, à l'huile, à fresque, à tempera, se doivent faire tellement unies de leurs couleurs que les principales figures de l'histoire soient les plus claires. Il faut aussi mettre les plus belles couleurs sur ces principales figures, parce qu'ainsi elles attirent l'attention sur le principal du sujet. Les couleurs mortes seront mises autour et ainsi feront valoir les plus vives, elles leur serviront de champ.

Comme je vous le disais, il n'y a pas beaucoup de règles chez Vasari, et c'est là tout ce que j'y ai pu trouver. Certainement ce sont, de la part d'un homme venant de la plus grande école qui ait jamais existé depuis l'Antiquité, des renseignements précieux. Mais on regrette qu'il n'en ait pas écrit davantage, qu'il ait surtout aimé à raconter, comme un historien plutôt que comme un philosophe, les états ou les procédés de la peinture. La vraie critique était alors dans les esprits, mais on en écrivait peu ou pas. Il y a des époques où la vérité est si bien connue qu'il semblerait banal et même inutile d'en parler. On n'écrit pas sur ce dont tout le monde convient.

Michel Ange

Pour trouver encore quelque chose de relatif à l'art au XVIe siècle, et à Michel Ange en particulier, nous consulterons un ouvrage traduit par M. Léo Rouanet, que je vous ai déjà cité : Les dialogues sur la Peinture, de François de Hollande. Ce François de Hollande, qui était portugais, avait eu à Rome le rare privilège d'approcher et d'entendre disserter sur l'art l'auteur du *Jugement Universel*. Et voici ce qu'il nous rapporte touchant le dessin et l'éducation d'un peintre. « Je veux faire ici — dit Michel Ange — une déclaration relative au noble art de la peinture, que tout homme ici présent entende bien ceci.

C'est le dessin ou trait (car on lui donne ces deux noms) qui constitue, qui est la source et le corps de la peinture, de la sculpture, de l'architecture de tout autre art plastique, et la racine de toutes les sciences.

Quiconque s'est élevé assez haut pour le tenir en son pouvoir sache qu'il possède un grand trésor. Celui-là

pourra faire des figures plus hautes que n'importe quelle tour, aussi bien peintes en couleurs que sculptées en ronde bosse, et il ne saurait trouver mur ou paroi, qui ne semble étroit ou exigu à ses magnanimes imaginations.

Il pourra peindre à fresque, à la manière antique de l'Italie, avec tous les mélanges de toutes les variétés de couleurs usitées en ce genre.

Il pourra peindre à l'huile très moëlleusement, avec plus de savoir, de hardiesse et de patience que les peintres.

Enfin il se montrera aussi parfait et aussi grand sur un petit morceau de parchemin que dans tous les autres genres de peinture, et parce que grande, très grande est la puissance du dessin ou trait, un bon dessinateur peut peindre, si bon lui semble, tout ce qu'il sait dessiner. La peinture est moins complexe qu'on le croit, cette peinture dont je célèbre les louanges consiste seulement à imiter un seul des êtres que Dieu a créés avec une sollicitude et une sagesse infinies, et qu'il a inventés et peints à sa ressemblance en descendant jusqu'aux êtres inférieurs bêtes ou oiseaux, et en dispensant à chacun d'eux la perfection qu'il mérite.

A mon avis, la peinture excellente et divine est celle qui rappelle davantage et imite le mieux quelque œuvre de Dieu immortel. Soit une figure humaine, soit un animal sauvage ou exotique, soit un simple poisson, soit un oiseau du ciel ou toute autre créature. Et cela, au moyen non de l'or, de l'argent et des couleurs les plus fines, mais seulement avec une plume, ou un crayon, ou un pinceau trempé dans du noir et du blanc. Imiter à la perfection chacun de ces êtres en son espèce, ce n'est autre chose, à ce qu'il me semble, que chercher à imiter l'art de Dieu immortel. L'œuvre la plus noble et la plus parfaite en peinture sera donc celle qui reproduira les êtres les plus nobles, ceux qui ont été conçus avec le plus de science et de délicatesse. Quelle intelligence serait assez inculte pour ne pas comprendre que le pied d'un homme est plus noble que son soulier, sa peau que celle des brebis dont est tissé son vêtement, et n'en arriverait ainsi à trouver le rang et le mérite de chaque être.

Toutefois, parcequ'un chat ou un loup sont des êtres moins nobles, je ne prétends pas que celui qui les peint avec talent n'ait pas autant de mérite que celui qui peint un cheval ou le corps d'un lion. Car, comme je l'ai dit précédemment, un simple poisson pour qui le dessine exige autant d'art et de science que la forme humaine, et je dirai même que le monde entier avec toutes ses villes. Ce qui assigne son rang à un être, c'est la somme de travail et d'études qu'il exige de plus qu'un autre.

« Qui sait bien dessiner seulement un pied, une main ou un cou, sera capable de peindre toutes les choses créées en ce monde. Tel peintre, au contraire, pourra peindre toutes les choses qu'il y a au monde mais si imparfaites et si méconnaissables, qu'il fera mieux de s'abstenir.

On reconnaît le savoir d'un grand peintre à la crainte avec laquelle il fait la chose qu'il entend le mieux, et l'ignorance des autres à l'audace téméraire avec laquelle ils encombrent leurs tableaux de ce qu'ils n'ont pas su apprendre.

Un maître peut exceller en son art et n'avoir jamais peint qu'une seule figure, et, sans avoir peint autre chose, mériter plus de réputation et d'honneur que ceux qui ont peint mille tableaux, et savoir mieux faire ce qu'il ne fait pas que les autres ne savent faire ce qu'ils font.

Et non seulement cela est comme je le dis, mais voici qui semble plus miraculeux encore : Un vaillant peintre n'aura qu'à tracer un profil rapide, comme qui veut commencer un dessin ; à cela seul il sera reconnu pour Apelle, s'il est Apelle ; pour un ignorant, s'il n'est qu'un ignorant. Il n'en faut pas davantage ; une plus longue expérience, un examen plus attentif sont inutiles aux yeux de qui s'y entend, de qui sait bien qu'une simple ligne droite tracée de la main d'Apelle suffit à le faire reconnaître par Protogènes, tous deux immortels peintres grecs ».

Parlant de l'exécution, Michel-Ange dit « qu'il est très bon et très utile de faire avec rapidité et dextérité toute chose. C'est un don dispensé par Dieu, ajoute-t-il, que de peindre en quelques heures ce qu'un autre met plusieurs jours à peindre », mais il faut pour que cela soit valable que le travail soit aussi bon que celui d'un peintre qui irait plus lentement et qui ferait bien. La question est de bien faire et d'avoir de la perfection. Rubens peignait extrêmement vite. Il fit son *Adoration des Mages*, d'Anvers, en 12 jours. *La Pêche miraculeuse* qui se voit à Malines ne lui en coûta que huit. Mais il avait la science qui le guidait et une pratique constante qui ne le trahissait jamais. « Un bon peintre n'a pas le droit de se laisser abuser par le plaisir de sa dextérité, dit Michel Ange, si elle l'induit à se relâcher en quoi que ce soit, ou à négliger le souci de la perfection, qui est ce qu'il faut toujours chercher. D'où je conclus qu'il n'est pas répréhensible de peindre un peu, ou même s'il est nécessaire, très lentement, ni de consacrer à une œuvre beaucoup de temps et d'étude, s'il s'agit d'obtenir plus de perfection. Ne pas savoir peindre, voilà le seul défaut ».

Ces paroles suffisent pour nous expliquer tout Michel Ange. La plastique est pour lui la base de l'art. Par le des-

sin ou la science de la forme, on arrive à tout. Il faut représenter ce qu'il ya de plus noble dans la création, c'est-à-dire l'homme, l'être pensant ; parce que c'est en s'appliquant à imiter ce que Dieu a fait de plus parfait que l'on se rapproche du divin modèle.

Quand on veut connaître l'homme, il faut étudier sa structure, ses dessous. D'où la nécessité de connaître l'anatomie. Pour sa part le maître de la Sixtine l'étudia durant 12 ans, et je crois qu'il ne s'en départît jamais ; car entre le *plafond* et le *Jugement* il y a une grande science qui marque les étapes de son étude du corps humain. Le *Jugement* surpasse de beaucoup le *plafond*, quant à la connaissance de la musculature et de ses variations suivant les mouvements du corps.

On remarquera que tous les maîtres invoquent sans cesse la perfection ; c'est le mot qui dirige leur volonté, le mot de leur aspiration constante. Combien les peintres d'aujourd'hui semblent l'avoir oublié ! On ne saurait assez le retenir ce mot-là, il est peut être le phare qui nous sortira de la médiocrité en nous obligeant, par l'amour, au travail tenace et au savoir inlassable qui conduit dans ses chemins. C'est à lui en tous cas, que les peintres qui nous ont précédé doivent d'avoir été de grands artistes ou de bons ouvriers, car il n'est jamais vain d'aspirer très haut ; c'est un effort auquel on gagne de se mieux connaître, de se considérer comme peu de chose, et de s'élever au dessus de soi même sans le savoir.

Il y a certainement plus d'esthétique en ces courtes citations que dans toute le *vite dei piu eccellenti Pittori* de Giorgio Vasari.

Louis Dolce

XVIe siècle

Des dialogues sur la peinture de Louis Dolce je ne retiendrai que ce qu'il dit des proportions, en accommodant Vitruve.

« La sage nature ayant formé la tête de l'homme comme la principale pièce de cet admirable édifice qu'on appelle un petit monde, l'a posée sur l'endroit le plus élevé, il est à propos que toutes les proportions de ce même corps tirent d'elle leur mesure.

La tête ou autrement dit la face, se divise en 3 parties : l'une s'étend depuis le haut du front où naissent les cheveux jusqu'aux sourcils, l'autre depuis ces sourcils jusqu'au bas des narines, et la dernière depuis l'extrémité des narines jusqu'au menton. La première passe pour le siège de la sagesse, la seconde pour celui de la beauté, et la troisième

pour celui de la bonté. Dix têtes, selon quelques-uns, forment la longueur du corps humain, et selon d'autres neuf, huit et même sept. La mesure du milieu de la longueur se prend des parties qui distinguent les sexes, et le centre de ce même corps humain est naturellement le nombril ; c'est pourquoi si l'homme tient les bras étendus, et qu'on tire une ligne du nombil à l'extrêmité des pieds et des doigts des mains, on forme un cercle parfait. Les demi cercles des oreilles doivent avoir la même grandeur qu'a la bouche ouverte, les sourcils joints ensemble forment les deux cercles des yeux. La largeur du nez au dessus de la bouche doit être de la longueur d'un œil, le nez se forme de la longueur de la lèvre, et la distance d'un œil à l'autre est aussi longue que l'œil est long. L'oreille est éloignée du nez de la longueur du doigt qui est au milieu de la main, la main doit avoir la hauteur du visage etc... » Il serait puéril peut-être de continuer cet énoncé, qui n'en est pas moins une preuve admirable de l'absolu cherché dans les proportions par les artistes du XVIe siècle, car Louis Dolce vécut dans leur société ; il parle souvent du Titien, aussi son opinion sur le coloris nous importe-t-elle. « Qu'on ne croie pas, écrit-il, que la force du coloris consiste dans le choix des belles couleurs, comme dans la belle laque, le bel azur, le beau vert et autres semblables ; parce que celles-ci sont également belles sans qu'on les mette en œuvre. La fin de l'art est de savoir les employer où elles conviennent » ; c'est un peu bref ; mais cela pourra enseigner une grande vérité à notre temps, qui est dans l'erreur des couleurs belles en elles-mêmes, et qui trouve qu'un chimiste n'en fournit jamais assez d'éclatantes.

En résumé les artistes comme les esthéticiens du XVIe siècle suivaient le plus qu'ils pouvaient les traditions de l'Antiquité. Ils s'appuyaient sur Platon et Aristote quant à l'esthétique pure ; sur Vitruve, sur Pline et sur les statues antiques, dont chaque nouvelle découverte était pour eux un enseignement, l'Hercule Farnèse qui est maintenant au musée de Naples, Le Meléagre, L'Apollon, La Vénus, du musée du Vatican à Rome et de la Galerie de Florence : tout ce qu'ils pouvaient trouver de ruines magnifiques ou de fragments délicieux enivrait leur imagination et leur faisait concevoir avec les débris du monde ancien les splendeurs du monde nouveau. Leurs maximes et leurs œuvres sont donc une véritable continuation de ce que la terre possède de plus vénérable et de plus certain. Voilà pourquoi nous ne devons pas en juger légèrement, ni croire que nous puissons nous passer d'eux. Nous ne le pouvons pas plus que l'enfant ne peut se passer d'être allaité, et nous devons avoir beaucoup de gré aux auteurs qui ont usé leur

temps et leurs études à nous conserver les bonnes règles par lesquelles les chemins de l'art nous deviennent faciles et comme familiers.

Jean Cousin le Senonais
1530

« Jehan Cousin, nous dit Taveau, procureur au bailliage du présidial de Sens en 1572, est natif d'un village nommé Soucy, en la banlieue de Sens. C'était un peintre fort gentil et d'un excellent esprit. Il a montré par les belles peintures qu'il a laissées à la postérité la subtilité de sa main, et a fait connaître que la France se peut vanter qu'elle ne cède en rien aux gentils esprits qui ont été les autres pays. Il a fait de beaux tableaux de peinture très ingénieux et artistes, qui sont admirés par tous les œuvriers experts en cet art, pour la perfection de l'ouvrage auquel rien ne deffault.

Outre ce, il était entendu à la sculpture de marbre, comme le témoigne assez le monument du feu amiral Chabot, en la chapelle d'Orléans, au monastère des Célestins de Paris qu'il a fait et dressé, et montre l'ouvrage l'excellence de l'œuvrier. Il ne se contenta pas de faire paraître ses œuvres par la peinture et la sculpture, mais encore il voulut communiquer à la postérité ce qu'il avait d'excellence en son art, et a laissé par écrit un livre de perspective, imprimé à Paris en l'an 1560, par Jean Royer, qui est comme un directoire aux peintres pour pouvoir représenter en tableaux avec la géométrie toutes figures de palais, maisons, bâtiments et choses qui se peuvent voir sur terre, soit hautes ou basses, par raccourcissement, selon l'éloignement de la vue ou distance, auquel livre il a mis les figures nécessaires pour l'intelligence qu'il avait lui-même de traiter de sa main les planches de bois.

Il a fait un autre livre, qui est aussi imprimé, des raccourcissements des membres humains en l'art de peinture.

Il mourut plus riche de nom que de biens de fortune, qu'il a toute sa vie négligés, comme tous les hommes de gentil esprit qui, faisant profession des arts et sciences, s'y sont peu arrêtés ».

Le langage naïf du procureur Taveau, nous donne une image assez précise de ce Jean Cousin qui vint en pleine renaissance, qui fut un esprit abondant, géomètre, dessinateur, peintre en vitraux et en tableaux, sculpteur, graveur et écrivain. Et voyez notre ingratitude pour ce rare français? On n'est pas sûr de la date de sa naissance, et on ignore celle de sa mort.

Parmi ses œuvres les plus remarquables il faut citer le *Jugement dernier* du Louvre, qui n'a contre lui que d'être d'un format restreint. Les vitraux de Saint-Gervais. La chapelle du château de Vincennes, que Ingres appelait, à cause des belles compositions de Jean Cousin, notre Sixtine.

Je vous conseille d'aller voir cette chapelle, chef-d'œuvre exquis d'art gothique, où les scènes de l'Apocalypse peintes par le Senonnais vous diront que la Renaissance française ne fut pas exclusivement italienne.

Pardonnez-moi si je m'attarde à rendre un peu justice à un artiste évidemment connu de vous, quant à son nom, mais presque ignoré quant à ses œuvres.

Son action esthétique fut très considérable sur nos écoles de France. On adopta presque généralement ses traités et au commencement du XIX[e] siècle les élèves de David les avaient encore dans les mains. C'est un livre de ce genre que j'ai consulté, n'ayant eu l'heur de m'en pouvoir procurer une édition ancienne.

Il y a dedans une anatomie fort bonne, où chaque membre est vu par ses quatre côtés, face antérieure, postérieure, latérale externe, latérale interne. Chaque muscle y est noté avec soin et bien délimité, il y a en outre une indication, précieuse pour les peintres, de la fonction de chacun d'eux. C'était le premier traité, mis à la portée des artistes, où une innovation de genre ce apparaissait. Sur les proportions, Jean Cousin est très simple, il donne huit têtes à l'homme comme Vitruve, en compte huit les bras déployés d'un bout des doigts étendus de la main droite, à ceux de la main gauche. Il y a trois têtes dans la main, l'avant-bras et le bras, une de largeur jusqu'à l'épine du dos, depuis la naissance du bras, il y en a quatre dans les jambes, depuis le bas de la fesse jusqu'au talon. La femme n'a souvent que 7 têtes et demie ; chez l'enfant la force de la tête qui change avec l'âge entraîne des proportions variables, parfois il n'a que cinq têtes parfois six, puis il va à 7, jusqu'à la proportion normale de l'homme.

Ce qui est fort remarquable dans ce traité, c'est la façon très simple que Jean Cousin a trouvée pour répéter sous trois aspects une seule figure. Il la dessine d'abord de profil, puis avec une adroite projection des têtes, il la reproduit de face ou de dos, car, dit-il, le contour de la face ou du dos est le même, enfin il la trace en perspective, c'est-à-dire vue en raccourci. Aucun auteur que je sache n'avait avant lui trouvé ce moyen excellent et des plus faciles à appliquer.

Quant aux préceptes qu'il écrivit sur l'esthétique je ne les connais pas, son ouvrage est un petit traité pratique fort utile. Un étudiant qui le saurait par cœur pourrait être un maître, si ses qualités naturelles pouvaient l'y porter. Il

se compose au plus de quinze à vingt pages où tout est renfermé, et porte pour titre *L'art de dessiner*. On peut, sans doute, se le procurer encore facilement, car, je vous l'ai dit, il était en cours au commencement du siècle dernier et il se vendait alors, chez Joubert, rue de Sorbonne, aux deux piliers d'or.

Le buste de Jean Cousin est maintenant à la porte de l'Ecole des Beaux Arts. Cette vénérable institution que la Routine a frappée, se souvient-elle du vieux maître de Sens, suit-elle ses leçons ? Je ne le crois pas, et je crains bien que tel professeur en vogue, mais borné à quelques recettes, ne remplace par une leçon médiocre les bons préceptes qui ont pour but d'établir le savoir sur des fondements solides et non point sur la fantaisie d'un praticien.

Ainsi, comme nous le voyons, depuis Aristote jusqu'au XVIe siècle, une sève vivifiante coule dans le tronc de l'arbre artistique, jetant des rameaux vigoureux dans toutes les nations. La France qui avait vu la magistrale éclosion de son génie dans l'art gothique. va à son tour entrer dans la Renaissance. C'est l'Italie qui lui envoie ses artistes, François Ier lui donnera l'essor. Faillira-t-elle à son but ? Non pas ! Car en notre pays il y a toujours un réservoir merveilleux de forces, de volontés et de dons, Jean Cousin se lève. Il dote notre art des règles qu'Alberti, que Léonard avaient promulguées sous leur ciel, il les réduit à des éléments simples, clairs, il fonde la plastique française, qui va allier les grâces athéniennes aux finesses gothiques. A son tour l'art de notre pays monte l'Acropole, adresse sa prière à la beauté souriante de la grâce aux conceptions sereines de Phidias.

(*à suivre*) EMILE BERNARD.

Devant la Cathédrale normande

En le clair pays de France, l'Idée est une déesse très belle dont le regard énigmatique fascine les individus et les foules. Elle est si belle, ses gestes sont si harmonieux, sa démarche si droite qu'on la suit aveuglément. Elle seule nous attire, les fleurs autour de nous, les chants des oiseaux nous laissent indifférents. Mais quelquefois, tout d'un coup, l'Idée apparaît froide hautaine, dure. Les sacrifices qu'elle nous a imposés sont trop pénibles. On doute de sa beauté, on regarde autour de soi, on se penche sur ce qu'on avait foulé aux pieds. Gardons-nous donc de suivre l'Idée qui tue une partie de nous-mêmes, quelquefois le meilleur de nous-mêmes, ou plutôt cherchons à servir l'Idée, véritable source de vie et de bonheur.

Et si dans le vide bruyant des cités immenses l'âme s'effiloche douloureusement, se disperse et croit mourir, allons dans les petites cités désertes, précieux écrins où veille intact le génie de la race.

En Normandie, dans l'antique cité de Bayeux, le voyageur croit rencontrer le souvenir d'un passé toujours différent. Souvent, comme il sait trop de choses, et que son esprit raisonne trop il classe les souvenirs qui hantent la cité, il les compare, il les choisit ou les repousse à son gré, Il méprise certains, et, celui-là seul qu'il garde, il le déforme et le dessèche par son admiration exclusive.

Quelquefois pourtant un rêveur s'oublie au dédale des ruelles tranquilles. Puis délaissant la ville elle-même où trop de vie moderne s'étale encore, il revient sans cesse au pied de la cathédrale. Il n'a pas l'attitude arrogante du visiteur ou du critique, il ne se campe pas insolemment devant la vieille église, et de sa petitesse ne prétend pas la toiser, la juger. Il aime à la contempler sur le côté, modestement. L'église se révèle à lui dans toute sa beauté élancée, longue et fine. Elle semble offrir les magnificences que les siècles lui ont apportée et le mystère des styles qui se

superposent, s'unissent, rend sa beauté encore plus étrange. Le ciel est tout bleu par instant, d'un bleu vif et souriant. De longs nuages gris surgissent de l'autre côté des ogives ajourées, se pressent dans une fuite éperdue et frôlent d'une caresse froide les herbes folles, le chemin, les vieilles pierres endormies. La cathédrale est insensible aux ombres du ciel. Edifiée à mi-pente, elle enfonce résolument son haut portail dans le sol et ses deux tours pointues se dressent fièrement. L'église paraît en mouvement animée d'une volonté toujours prête à agir.

Cependant la nef transparente est comme lumineuse. Une clarté glauque l'inonde et l'on croirait le reflet de la mer toute proche, qui serait venue en adoration mourir à ses pieds. Le portail de côté s'avance et au dessus de la rosace les images des saints apparaissent. Ils se regardent, s'appellent, peut-être vont-ils encore se répandre parmi les hommes, apportant le message de vie et de paix.

De l'autre côté de la rue, entre deux petits murs humbles se campe une porte majestueuse du XVII[e] siècle. Tout est rude, sec, froid, prétentieux dans cette architecture de convention. Un esprit qui n'est pas nôtre a conçu ces lignes, une raison que nous ne connaissons pas a imposé sa rigueur et sa vanité. Mais le temps a fait son œuvre. Les montants de pierre autrefois si dédaigneux ont adouci leur geste et semblent recueillir les herbes misérables qui se blottissent entre leurs fentes. L'orgueil de ceux qui passèrent ce porche pour courir à Denain s'est souvenu de la grandeur des ancêtres qui quittèrent leurs arceaux romans pour aller reprendre la Terre Sainte avec les Sarrasins.

Au fond, en contre-bas, un petit château du XVIII[e] siècle paisiblement tapé derrière ses jardins réguliers, somnole doucement. Une imitation étrangère a affadi ses traits, il est un peu fardé, un peu ridicule. Mais sous le faux vernis qui s'écaille une dignité de bon ton, une simplicité, une politesse sincère reste toujours.

Enfin plus loin encore, à l'entrée de la grande cour qu'entourent de grands bâtiments fermés comme des cloîtres, une humble maisonnette s'accroche aux murs élevés qui la protègent. Les années ont rongé son flanc qui, pareil à la falaise, s'est éboulé. Mais les rideaux clairs rient à ses petites fenêtres inégales et le lierre obstiné l'enlace toujours de son étreinte amoureuse.

Pauvre petite maison ignorée, tu es un peu de l'âme de France. Comme elle on t'a défigurée, avilie, ridiculisée, mais comme elle tu es restée immuable et le lierre cramponné sur ton cœur est comme le génie national celtique cramponné au cœur de la patrie. Humbles maisons de styles si divers qui racontez la triste histoire d'un peuple

qui a failli se renier lui-même ; restez groupées dans l'ombre de la cathédrale gothique. Qu'importent les livrées dont on vous a recouvertes, qu'importe l'expression étrangère qu'on a voulu donner à vos visages. L'ogive mystique, élan de l'âme celtique, rayonne encore de tant de gloire et de beauté. Elle est toujours là dans les cathédrales gothiques enseignant au monde la vie immortelle du plus pur des génies...

Et le rêveur, comprenant l'angoisse du passé, l'angoisse du présent, avant d'aller parmi les hommes, avant d'agir, dans les champs empourprés lorsqu'il rentre le soir, cueille la « fleur mauve triste et douce » et « songe aux rêves qui n'ont point de fin ».

JEAN MALYE.

J'AI VU

J'ai vu dans tes beaux yeux renaître le passé
Où les chevaliers d'or, en des jardins d'Armides,
Soulevaient en vainqueurs, le voile damassé,
Pour s'enchanter d'amour à des lèvres humides.

J'ai vu dans tes beaux yeux la route de l'espoir
S'allonger, infinie, et j'ai senti mon âme
S'illuminant soudain oublieuse du noir
S'embraser au contact de ses arbres de flamme.

J'ai vu dans tes beaux yeux, l'insondable Univers,
Et je m'y suis plongé comme le rayon rose
Du soleil des grands soirs se plonge dans la mer,
Assoiffé des clartés larges d'apothéoses.

GAUTRON DU COUDRAY.

Splendeurs mystiques

A M. Paul Vulliaud.

Où trouver un plus grandiose écrin,
une plus sublime châsse ?
J. K. HUYSMANS.

En bon hermétique, Stuchévil s'arrêta, passant à Notre-Dame, devant les médaillons de cet incomparable portail que surmonte le Quinaire.

Un très doux murmure venait de l'intérieur de la cathédrale — bruissait sous les linteaux, chantait dans les voussures, — un mugissement de grandes eaux arrivait, lointain.

Stuchévil poussait le vantail et avançait, incertain, sous les blondes frondaisons de la forêt tiède. — Il recevait en douche, la cataracte sonore qui s'écrasait sur les dalles dans un assourdissant fracas. Il s'orientait et atteignait une place discrète, sous la fournaise rutilante des roses transteptales.

Sous les rayons directs du soleil, elles trouaient l'ombre d'aveuglantes couleurs, et cette symphonie flamboyante se retrouvait dans le grondement continu de l'orgue dont les violentes harmonies parcouraient une gamme polychrome.

Sous l'impulsion de l'air, dans le feu des registres, le son se modulait étrangement. Sur un diapason élevé, tendu, la mélodie courait, légère et s'échappait des tuyaux mats avec un cri strident, sifflait, métallique, choquait aux voûtes, sautillait, grimpait aux piliers, s'accrochait aux chapiteaux, s'écorchait aux fleurons, tombait, rebondissait, se répercutait d'un bout à l'autre du vaisseau, voltigeait, se cabrait, heurtait tous les points de l'édifice, se brisant aux verrières, dans un tintement, se rajustait, reprenait corps, en se stylisant, s'amenuisait, se dressait, immobile et fine, baignant dans la pourpre sanglante de la rose centrale, puis, — avec un déchirement, en soubresauts, s'affaissait, disparaissait en se mourant dans le flot largement rythmé de l'accompagnement, tiquetant de points d'or les ondes des basses, si sombres qu'elles paraissaient violettes et si creuses qu'elles semblaient descendues en elles-mêmes.

***

La gravité mystérieuse de cette musicalité se muait in-

sensiblement en harmonies superposées. — Dans un clair-obscur progressif, une note lumineuse s'accentua, s'accrut, trilla ; le zizillement suraigu d'une flûte domine maintenant la tempête des basses. Un arpège monte en fusée et, redescendant plus lentement, vient s'atténuer avec langueur en un accord pénétrant qui s'affirme, insiste, dure, —s'évanouit,— reparaît en sourdine, tandis que du chœur de l'église, resplendissant de lumière chaude, jaillit une émouvante et triste mélopée.

« Sur l'aridité des âmes souffle le vent désolé des psaumes... »

L'antique complainte s'élance, horizontale, gravit quelques tons, s'échauffe, s'exhalte, véhémente, et retombe, épuisée, — reprend, et dans un prodigieux effort jette au ciel son exoration passionnée.

Sous les voûtes du merveilleux sanctuaire, ce chant fondait sa froideur psalmodiée à la prestigieuse incandescence des vitraux Les rosaces s'apercevaient au travers d'une magnifique cascade de gemmes multicolores. Des variétés incroyables de pierreries giclaient leurs feux en tous sens, éclaboussaient de teintes riches, la nef, l'embuaient d'une athmosphère dorée, qui s'irisait.

Sur les rais lumineux, diaprés de mille nuances, glissaient des myriades de personnages qui, sans cesse, se détachaient des fleurs énormes et symboliques. — Ravis en extase, ils désertaient leurs cadres phosphorants, s'aventuraient, loin, bigarrés, striaient l'air de coulées purpurines, de traînées de sinoples ; d'hiératiques figures descendaient des ogives, laquées d'indigo, de carmin, ruisselantes de sang frais ou d'outremer liquide. Elles se murent peu à peu, agitant dans leur mouvement rythmique la masse chatoyante et spectrale féerique.

Ils berçaient, balançaient par de sonores oscillations la mélodieuse et troublante cantilène, lui imprimaient un poignant caractère et lui prêtaient un inégalable accent, répandaient dans l'azur de cette harmonie les rouleoiements d'un mysticisme disparu, introduisaient la planche aube d'une âme dans la nuit de cette prose.

* * *

Les vitraux s'obscurcissant, ils les réintégrèrent insensiblement et leur brillant éclat se ternit de gris impondérables et translucides. Les arêtes des arceaux s'émoussaient, les ténuités sculpturales se brouillaient, les finesses chromées s'estompaient.

Dans la cathédrale qui bleuissait, au crépuscule, le chant mélancolique et profond, en bas, s'éteignait doucement, tandis qu'au ciel s'allumaient les premières étoiles.

PIERRE RIMORI.

La Cabale ou la doctrine ésotérique des Hébreux

PAR

JEAN DE PAULY

Docteur ès-lettres

(Suite)

P. 77. — Il traduit un passage du livre intitulé « Des Croyances et des Opinions », en en reproduisant, dans une note, le texte de l'original. Or, au lieu de oula aob mepne elohim sch-hem ioter Schalim horischonim il transcrit dans la dite note « oula iramad el » (?). Qu'est ce que c'est que *iramad*? Probablement M. Franck a recopié une faute d'impression. Bref, M. Franck traduit : « Ces hommes (que Dieu vous garde de leur opinion !) sont encore moins censés que tous ceux dont nous avons parlé. » Voici la traduction exacte : « Dieu aime les hommes qui raisonnent ainsi, car ils sont plus raisonnables que ceux dont on a parlé précédemment. »

P. 79. — Il cite un passage soi-disant de l'appendice Siphra Dzenioutha dans le Zohar : « Lorsque l'homme veut adresser une prière au Seigneur, etc. » M. Franck tend à prouver par ce passage que les dix noms de Dieu et les dix Sephiroth sont une seule et même chose. Or, ce passage n'existe ni dans le Zohar, ni dans aucun appendice, et on défie M. Franck d'en indiquer l'endroit. S'il l'a copié chez quelque auteur moderne, il aurait dû le dire ! — Un peu plus bas, parlant du même sujet, M. Franck écrit : « Tous les kabbalistes sont d'accord sur ces principes. » Qu'en sait il ? Quand on connaît si peu la cabale, au point de qualifier Isaac Loria, le plus illustre des cabalistes, d' « esprit malade » (1) (page 4), et de dire de ses écrits : « qu'un

(1) M. Franck ne s'est pas aperçu qu'en qualifiant Isaac Loria, d' « esprit malade » il a prononcé un jugement contre ses propres coreligionnaires Si cet illustre cabaliste est vraiment un « esprit malade », tous les Juifs le sont nécessairement aussi, puisqu'une grande partie de leurs rites et de leurs liturgies ont été établis par cet « esprit malade ». Qui donc est l'auteur de la liturgie « Allons, mon ami, au devant de la Fiancée, et accueillons le sabbat » (c'est un appel fait à

homme en jouissance de sa raison ne saurait en soutenir la lecture » (page 17), quand on ne sait traduire un seul passage du Zohar, on n'a vraiment pas le droit de parler au nom de tous les cabalistes. C'est précisément cet « esprit malade » qui, dans son Mayan Hochma, ch. VI, dit le contraire de ce que prétend M. Franck ; et l'opinion de cet « esprit malade » vaut au moins celle de M. Franck !

Page 88. - Il cite le Tiqouné Zohar, d'après lequel l'ouvrage du Zohar ne sera entièrement publié qu'à la fin des jours. Or, le Schalscheleth haqabala, que M. Franck a copié, s'est trompé ; dans le Tiqouné Zohar il n'y a rien de tel. C'est d'ailleurs le Zohar lui-même qui tient à peu près ce langage, au folio 118 a, dans la 1re partie, et ailleurs.

Page 91. — Il reproduit un passage de l'appendice Idra Zouta où sont racontés les derniers moments de Rabbi Siméon. A l'exception de trois phrases, qui offrent une certaine difficulté à celui qui n'est pas familier avec le langage du Zohar, ce passage est d'une telle simplicité de style, que le premier séminariste venu le traduirait correctement à l'aide d'un dictionnaire. Et pourtant, M. Franck n'a su le traduire sans commettre plusieurs erreurs. Quant aux trois phrases qui exigent déjà une certaine connaissance, on devine facilement la façon dont M. Franck les a traduites : il les a purement et simplement supprimées ! Voici d'abord les inexactitudes des fragments traduits : Il dit : « La lampe sainte n'avait pas achevé cette dernière phrase ». C'est inexact. Le texte porte : « avait à peine prononcé le mot « haïym » (vie). Cette différence est très importante, attendu que les paroles que la voix surnaturelle fit entendre à la suite sont celles de deux versets de l'Ecriture (Prov. III, 2, et Ps., XXI, 5), renfermant également le mot « haïym ». Le sens du Zohar est donc celui-ci : Au moment d'expirer, Rabbi Siméon récita le troisième verset du CXXXIIIe Psaume : « Car c'est là que le Seigneur a ordonné que fût la bénédiction » ; mais à peine Rabbi Siméon avait-il prononcé le mot suivant, « haïym » (la vie), qu'il expira. C'est alors qu'une voix surnaturelle

---

l'âme d'accueillir dignement la fiancée ou le sabbat, image de la Schekchina), liturgie récitée, le vendredi soir, dans toutes les synagogues du monde, dans celles de rite allemand (aschkenazi) aussi bien que dans celle de rite portugais (Sephardim) ; qu'est-ce, disons-nous, qui est l'auteur de cette liturgie si religieusement récitée par les Juifs du monde entier ? N'est-ce pas l' « esprit malade » ? (a)

(a) Cette affirmation qui désigne Isaac Loria, comme « le plus illustre des Cabalistes » serait précieuse à retenir pour l'opposer à ceux qui déprécient *in globo* les Cabalistes modernes. (P. V.)

reprit le mot « haïym », mais d'un autre verset. — M. Franck traduit ensuite : « et cependant j'écrivais toujours, je m'attendais à écrire encore longtemps, quand je n'entendis plus rien. » Ces paroles n'ont d'abord aucun sens, et ce contre sens devait déjà mettre l'auteur en garde contre sa manière de traduire ! Voici la traduction exacte : « et moi qui étais chargé d'écrire, j'attendais que le maître continuât sa dictée ; mais je n'entendis plus. » — Il traduit : « Il était là étendu, couché sur la droite, etc. » C'est inexact. Hets-athiph ne veut pas dire, « il était étendu », mais, il était enveloppé de sa tunique, (c'est le thalith, ou l'habit rituel des Juifs, pourvu de tzitzith). — Il traduit : « son fils Eliézer se leva, lui prit les mains et les couvrit de baisers ; mais j'eusse volontiers mangé la poussière que ses pieds avaient touchée. » C'est inexact. Voici la traduction : « Rabbi Eléazar (1), son fils se leva, lui prit les mains et les baisa ; et moi j'ai baisé (textuellement : j'ai léché) la terre sous ses pieds. » C'était du reste l'habitude de Rabbi Abba de baiser le sol qui lui était cher. En arrivant en Palestine, il baisa le sol (v. Talmud, traité Kethouboth, 112a) ; mais de là jusqu'à manger la poussière, il y a loin. — Voici maintenant la première phrase supprimée par M. Franck, uniquement parce qu'elle était pour lui de l'hébreu ! M. Franck traduit : « R. Eliezer, son fils, se laissa jusqu'à trois fois tomber à terre, ne pouvant articuler que ces mots : Mon père ! mon père !... » Où M. Franck a-t-il lu « *ne pouvant articuler que ces mots* » ? Est-ce parce que M. Franck ne sait pas traduire les mots de Rabbi Eléazar qu'il veut faire croire que celui-ci n'a pas pu les articuler ? Rabbi Eléazar les a bien articulés, et la preuve, c'est qu'ils figurent dans *toutes les éditions* du Zohar. Voici la traduction exacte de ce passage : « Les amis pleuraient et gardaient le silence ; Rabbi Eléazar se jeta trois fois par terre, sans avoir la force d'ouvrir la bouche. A la fin, cependant, ce dernier parla de cette façon : *Père ! père ! Trois sont un. Désormais, c'est le temps de pénitence et d'une vie nouvelle. Les oiseaux qui planent dans les airs sont précipités dans l'abime du grand océan ; et tous les amis boivent dorénavant le sang.* »

Ces paroles, pour tout homme de bonne foi, ont le sens qui leur convient, c'est-à-dire le plus naturel, grammaticalement et logiquement parlant. Il est certain que Rabbi Si-

(1) On remarquera que M. Franck donne toujours au fils de Rabbi Siméon le nom de *Rabbi Eliezer*, alors qu'il s'appelait *Eléazar*. Quiconque a quelque connaissance du Talmud, sait qu'il existait un *Eliezer* qui est très souvent l'antagoniste des hocmim (Sages), et un Eleazar, fils de Rabbi Siméon. Il y avait encore un *Eléazar*, fils d'Azariah.

méon a connu le mystère de la Sainte Trinité puisqu'il l'expose en des termes assez clairs dans le Zohar, I, fol. 32 b, (1) et ailleurs. Il n'est pas moins certain que Rabbi Siméon s'efforçait constamment, dans ses discours, à convaincre son fils et ses disciples de cette vérité. Il est également établi, que Rabbi Siméon enseignait le mystère de la Sainte Eucharistie et de la Transubstantiation ; un passage à la première partie du Zohar, fol. 47 b, ne laisse aucun doute à ce sujet. Il était donc très naturel que Rabbi Eléazar procurât au cher mort cette dernière satisfaction en sa présence, la profession de foi, à l'enseignement de laquelle le Maître a consacré toute sa vie. Aussi, s'était-il écrié : « Père ! père ! (Je confesse que) trois sont dans un », c'est-à-dire, que trois personnes sont en Dieu. « Désormais, c'est le temps de pénitence, et d'une vie nouvelle » ; c'est-à dire la Rédemption a eu lieu, et c'est le temps du baptême par l'eau et le Saint Esprit, conformément aux paroles du Sauveur (S. Jean, III, 3) : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau ». Et un peu plus loin (Id., III, 5) : « En vérité, en vérité je vous dis : « Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». Rabbi Eléazar ajouta : « Les oiseaux qui planent dans les airs », c'est-à-dire les mauvais esprits, que le Maître a maintes fois désignés sous le nom d'oiseaux planant dans les airs, « sont précipités dans l'abîme du grand océan. » Enfin Rabbi Eléazar termine sa confession en affirmant que « tous les amis boivent dorénavant le sang », c'est-à-dire offrent le Saint Sacrifice, où procèdent à la Sainte Transubstantiation. — Les commentateurs rabbiniques que cette profession de foi de Rabbi Eléazar a plongés dans un grand embarras, se sont évertués à tronquer le texte et à lui prêter

(1) Dans son appendice (p. 309) M. Franck cite les arguments de la secte des zoharistes créée par Jacob Franck. Entre autres preuves en faveur de la Trinité, les zoharistes invoquent également ce passage du Zohar auquel nous venons de faire allusion. Bien entendu, M. Franck n'indique pas l'endroit de ce passage, puisqu'il ne fait que le reproduire d'après le manifeste des Zoharistes, et, ce qui plus est, il le traduit mal. Mais tout ceci ne l'a pas empêché d'avoir, comment dire ? la témérité ! — donc, d'avoir la témérité d'ajouter au bas de la page une petite note ainsi conçue : « Ces paroles du Zohar ne se rapportent pas à la trinité divine, mais à la trinité humaine, et à certains cas de métempsycose (A. F.) » — Si M. Franck avait eu sous les yeux le fol. 32 du Zohar, il n'aurait certainement pas prétendu qu'il s'y agit de trinité humaine ou de métempsycose ; il n'y est question ni de l'une ni de l'autre ; on y traite de l'essence de Dieu.

Ainsi, écrire une telle note, sans avoir vu la phrase en question dans l'original, puisqu'on ne sait pas en indiquer l'endroit, et puisqu'on ne sait pas la traduire correctement ceci dénote vraiment chez l'auteur quelque chose que par respect on ne qualifiera pas.

un autre sens. Le Miqdasch Melekh fait une première césure entre les mots had, hesthatsourou et haschta et une seconde, césure entre thaleth ave et had (1). Il donne à ces paroles ainsi séparées, le sens suivant: Il y avait trois, c'est-à-dire les trois patriarches. Un saint retourne maintenant à la demeure de ces trois patriarches. Le monde est nouveau maintenant, c'est-à-dire, il est plus triste qu'il ne l'était durant la vie de Rabbi Siméon. Les oiseaux qui planent dans les airs se précipitent de douleur dans l'abîme du grand océan ; et les amis boivent du sang, c'est-à-dire des larmes. Outre l'invraisemblance et l'incohérence de cette version, elle est absolument incompatible avec le texte même de l'origiual. Le Miqdasch Melekh lit had heshatzourou et traduit ; « un saint retourne » ; dans ce cas le Zohar aurait dû dire had hatzour, ou, had heshatzour et non pas heshatzourou au pluriel ! En outre, thanoud aioutah ne peut en aucune façon signifier « le monde est nouveau », attendu que ces mots veulent dire, changement de vie, ou vie nouvelle. Pourquoi aussi peindre la tristesse du monde par ce trait, que les oiseaux se précipitent dans l'abîme ? Enfin, où, dans toute la littérature rabbinique, trouve-t-on un exemple de *larmes* désignées sous le nom de *sang* ? Où trouve-t-on même l'expression de « boire des larmes » ? D'autres commentateurs donnent des paroles de Rabbi Eléazar d'autres interprétations, mais, toutes, aussi incohérentes ou aussi illogiques que celles qu'on vient de reproduire. V. Sepher Higgayon, p. II, ch. 18 ; Liqqoute Çédeq, p. 217 (éd. de Vilna) ; Maamar Mordekhay, ch. 27 ; Liqqouté de R. Isaac Aschkenazi (dit Louria), p 106 (éd. de Lemberg) ; Aspaqlaria ha-Meïra, III, 162. — Quoi qu'il en soit, pour ne pas être obligé d'avoir recours à tous ces commentaires qu'il ne connaît probablement pas même de nom, M. Franck a jugé opportun de supprimer complètement cette phrase ! Mais il est temps de revenir à la traduction de M. Franck : « R. Eliézer, et R. Abba se levèrent, pour le revêtir de sa

---

(1) Les éditeurs du Zohar, pour prévenir tout malentendu, c'est-à-dire pour que cette phrase ne fût interprétée d'après son sens réel et conforme à la doctrine chrétienne, ont tous, à l'exception de ceux de Mantoue et de Crémone, pris la précaution de mettre des points aux endroits où le commentateur cité coupe la phrase ; précaution qu'ils n'ont prise dans aucun autre endroit du Zohar où le point ne figure qu'à la fin d'une phrase et parfois même de tout un passage. Dans l'édition de Sulzbach, les éditeurs ont placé le premier membre de cette phrase entre parenthèses, on ne sait pas trop pourquoi.

Dans l'édition de Brody, ce passage est imprimé en très petits caractères, probablement dans le but qu'elle échappe aux lecteurs. Mais quelles que soient les mesures prises par tous ces bons éditeurs, cette phrase ne subsiste pas moins, et on défie tout homme de bon sens de lui trouver un autre sens soutenable.

robe sépulcrale ; alors tous ses amis se réunirent en tumulte autour de lui, et des parfums s'exhalèrent de toute la maison ». Voici la traduction exacte : « Rabbi Eléazar et Rabbi Abba se levèrent. Tous les amis qui se pressaient autour du Maître, le lavèrent avec de l'eau parfumée à l'aide du suc de plantes, de manière que toute la maison en était parfumée ; ensuite on l'étendit sur une civière, portée seulement par Rabbi Eléazar et par « Rabbi Abba. » M. Franck a probablement cru que natalou venait de nathal, *prendre* alors que ce mot vient de anathala, grec ἀντλίον, et signifie *vase* ; de là le mot rabbinique natal, laver (1).

Quant à batiqre desiqla, M. Franck n'en savait pas la signification, mais il s'était dit : comme il s'agit d'un mort, ces mots ne peuvent certainement signifier autre chose que la *robe sépulcrale*. Il s'est trompé. M. Franck continue : « Quand la bière fut enlevée, on l'aperçut à travers les airs, et un feu brillait devant sa face. » Avant ces paroles, il y a pourtant dans l'original, une autre phrase, que M. Franck a jugé à propos de supprimer dans sa traduction. Pourquoi ? On le devine facilement ? Voilà la phrase en question : « Les chefs de la communauté du village de Çephori et ceux de Tardeya se prirent de querelle avec ceux de Méronia (endroit où Rabbi Siméon est mort), parce qu'ils prétendaient que c'était au-dessous de l'honneur de Rabbi Siméon d'être enterré dans cette dernière communauté ; (ils voulaient qu'il fût enterré chez eux) ». M. Franck traduit : « Quand la bière fut enlevée on l'aperçut à travers les airs ». Le Zohar dit : « Quand la civière fut sortie de la maison, elle s'éleva seule dans les airs, et un feu marchait devant elle. »

Ici M. Franck a bien voulu indiquer par quelques points suspensifs qu'il a supprimé une phrase ; la voici : « La voix céleste ajouta ces paroles (Isaïe, LVIII, 2) : « Que la paix vienne ; que celui qui a marché dans un cœur droit se repose dans son lit. » Au moment où Rabbi Siméon fut descendu dans son caveau, une voix en sortit et fit entendre ces paroles : « Voici l'homme qui fait trembler la terre et qui ébranle les royaumes. Combien grand est le nombre de rémissions de châtiments faites dans le ciel, en ce jour, en ta faveur, ô Rabbi Siméon, fils de Jochaï, dont le maître se glorifie chaque jour ! ».

(1) C'est précisément en raison de ce qu'on se sert d'un vase anathala pour se laver, que l'action de se laver est exprimée par le mot nathal. Dans le Talmud le mot nathal n'est employé que pour exprimer le lavage des mains : nouthal iadim ou nathilath iadim, alors qu'on emploie le verbe rakhats pour indiquer le lavage des pieds ou du corps. Dans le Zohar, ces deux verbes sont employés indifféremment. Chez ce dernier, le verbe nathal est même employé dans le sens de *se baigner* V. Tiqouné Zohar, XXI.

p. 92 — M. Franck écrit : « On trouvera sans doute, en faveur de l'opinion que nous défendons, une preuve plus évidente dans le texte suivant, que nous n'avons vu citer nulle part, quoiqu'il se trouve dans toutes les éditions, dans les plus anciennes, comme dans les plus modernes. Après avoir distingué deux sortes de docteurs, ceux de la Mischna, « mori Mischna », et ceux de la Kabbale,« mori Kabala » on ajoute : « C'est de ceux-ci « que le prophète Daniel a voulu parler, lorsqu'il a dit : Et « les hommes intelligents brilleront comme la lumière du « firmament. Ce sont eux qui s'occupent de ce livre, qu'on « appelle le *Livre de la Lumière*, et qui semblable à l'arche « de Noé, en réunit deux d'une ville et sept d'un royaume, « mais quelquefois il n'y en a qu'un de la même ville et « deux de la même famille. C'est en eux que s'accomplis- « sent ces paroles : Tout mâle sera jeté dans le fleuve. Or, « le fleuve n'est pas autre chose que la lumière de ce « livre ». Ce passage est trop caractéristique, et c'est pourquoi on l'a cité in extenso. Ainsi M. Franck nous apprend que c'est le seul passage qu'il n'a trouvé cité par aucun auteur. On peut en déduire que tous les autres passages du Zohar qu'il cite, il les a trouvés chez d'autres auteurs, auxquels il les a probablement empruntés ; ce dont on se doutait bien ! Bref, ce passage a été puisé à la source même ; voyons maintenant comment il a été traduit. Il convient, d'abord, de faire remarquer que ce passage ne figure pas dans le *Zohar même*, ainsi que l'affirme M. Franck. mais seulement dans l'appendice Raaya Mehemna dont la plus grande partie est apocryphe, ainsi qu'on l'a déjà dit précédemment. M. Franck dit : « Après avoir distingué deux sortes de docteurs, ceux de la Mischna, mori mischna, (M, Franck écrit : Mischna avec un aleph) et ceux de la Kabbale,mori kabala.» Mori cabala ne veut pas dire, *les docteurs de la cabale*, mais, « les maîtres de la tradition ». En général, ces mots désignent ceux qui se consacrent à l'étude de l'exégèse biblique. Le mot « cabale », se trouve également dans le Talmud, où il désigne, tantôt une tradition orale, et tantôt même les Hagiographes. V. Talmud, traité Berakhoth, 62a ; tr. Rosch ha-Schana, 7a, tr. Taanith, 15a, et 17b (v. Raschi, a. l,) ; tr. Nidda, 25a. — M. Franck continue : « C'est de ceux-ci que le prophète Daniel a voulu parler, lorsqu'il a dit : Et les hommes intelligents brilleront comme la lumière du firmament. Ce sont eux qui s'occupent de ce livre, qu'on appelle le *Livre de la Lumière*. » Or, il n'est pas plus question ici du Zohar, qu'il n'y est question de la « Kabbale » de M. Franck. Voici la traduction exacte de cette phrase : « Les paroles (Daniel XII,10) :

« Et ceux qui sont instruits comprendront », désignent les maîtres de la tradition, dont il est également dit (Id., XII, 3) : « Et ceux qui sont instruits, rayonneront d'une splendeur égale à celle du firmament ». Ces paroles se rapportent à ceux qui se consacrent à l'étude de cette splendeur qu'on désigne sous le nom de « livre des splendeurs. ». On voit que le Zohar ne dit pas : « Ce sont eux qui *s'occupent de ce livre* », comme dit M. Franck, mais bien « ceux qui se consacrent à « *l'étude de cette splendeur* ». Le Zohar désigne par le mot « splendeur » l'exégèse biblique et les autres traditions. Le terme sepher hazohar est une simple métaphore, dont les imprimeurs des éditions modernes, à partir de celle de Sulzbach, se sont emparés et l'ont imprimée en gros caractères, en raison de son analogie avec le titre du Zohar. M Franck continue : « C'est en eux que s'accomplissent ces paroles : Tout mâle sera jeté dans le fleuve, or, le fleuve n'est pas autre chose que la lumière de ce livre ». Voici ce que dit le Zohar : « C'est en eux que s'accomplissent les paroles de l'Ecriture (Exode, I, 22), : « Jetez dans le fleuve tous les enfants mâles qui naîtront ; (pour comprendre le rapport entre ce verset et les maîtres de la tradition, on doit faire remarquer que, d'après le Yalqout, n° 212, et ailleurs, Pharaon désigne le mauvais esprit qui s'acharne sur les maîtres de la tradition, et ordonne à ses subalternes de les exterminer, ou plutôt de les précipiter dans le fleuve de la perdition. Parlant de la rareté de ces maîtres, le Zohar ajoute que c'est sur eux que le démon s'acharne, en donnant l'ordre : « Jetez dans le fleuve, etc...). La splendeur dont parle l'Ecriture (Daniel, l. c.) désigne le « livre des splendeurs », (c'est-à-dire, les traditions ») M. Franck qui, dans une note, reproduit le texte de l'original, écrit bien « ora » ; ce qui ne l'empêche pas de traduire ce mot par *fleuve*. Or, il y a quelque différence entre « orâ » et « yeorâ » !

P. 93. — M. Franck traduit un passage du Zohar, III fol. 157a : « R Jossé, et R. Ezéchias, voyageant un jour ensemble, la conversation tomba sur ce verset de l'*Ecclésiaste* : « L'homme et la bête meurent également ; le sort de l'homme est comme le sort de la bête ; ils ont tous les deux le même sort. Les deux docteurs ne pouvaient comprendre que le roi Salomon, le plus sage des hommes, ait écrit ces paroles, qui, pour me servir de l'*expression originale, sont une porte ouverte pour ceux qui n'ont pas la foi* ».

On verra si M. Franck s'est servi de l'*expression originale*. Voici la traduction de ce passage : « Rabbi Hizqiâ et Rabbi Yessa firent une fois un voyage ensemble. Rabbi Yessa s'adressant à Rabbi Hizqiâ lui dit : Je vois à ton vi-

sage que ton esprit est préoccupé. Rabbi Hizqiâ lui répondit : En effet, je médite ce verset de Salomon (Ecclés., III, 19) : « Le sort des enfants des hommes et le sort de la bête est le même. » Or, nous avons appris par une tradition que toutes les paroles du roi Salomon, cachent un sens sublime relatif à la Sagesse éternelle. C'est pourquoi ce verset demande qu'on le médite, attendu qu'il semble fournir une preuve à ceux qui ne croient pas à cette tradition et qui considèrent l'Ecclésiaste comme un livre profane où l'on ne trouve aucun enseignement sacré. » (1) Dans le même passage, M. Franck écrit : « En raisonnant ainsi, ils furent accostés par un homme qui, fatigué par une longue course et un soleil ardent, leur demanda à boire. Ils lui donnèrent de l'eau et le conduisirent auprès d'une source. *Aussitôt qu'il se sentit soulagé, l'étranger leur apprit qu'il était leur coreligionnaire, etc..* » Ce n'est pas après que l'étranger se sentit soulagé qu'il leur apprit qu'il était Juif, mais avant. Quand il leur demanda de l'eau à boire, ceux-ci s'informèrent tout de suite sur sa religion. Il leur répondit : Je suis un Juif, et j'ai soif. Ce n'est qu'alors que Rabbi Yessa sortit une outre et lui donna à boire. Il est fort probable que celui-ci ne l'aurait pas fait, si l'inconnu n'avait au préalable décliné sa religion.

p. 95. — Il traduit un passage du commentaire de Moïse Botril sur le Sepher Yetzirâh : « La Kabbale n'est pas autre « chose qu'une philosophie plus pure et plus sainte ; seule- « ment le langage philosophique n'est pas le même que « celui de la Kabbale, » Il n'y a pas un seul mot de tout cela dans le commentaire cité.

M. Franck continue : « Elle est ainsi appelée parce « qu'elle ne procède pas par raisonnement, mais par tradition. » Voici ce que dit Botril : « C'est pourquoi cette science est appelée *cabale* (tradition, tout court), parce qu'aucune autre ne peut lui être comparée ». Tout le reste de la traduction est à l'avenant.

p. 100. — Il cite un passage du Talmud, et voici comme il s'exprime : « car on raconte encore dans le Talmud que Juda le Saint, le rédacteur de la Mischna, a souffert pendant treize ans d'une affection ophtalmique, et qu'il avait pour médecin R. Samuël, l'un des plus zélés défenseurs de la tradition. » Dans une note il renvoie au Schalschelet ha Qabala ; c'est comme qui citerait un verset de la *Bible* et

(1) Le Talmud (Schabbath, 50b) rapporte que les docteurs de la synagogue avaient une fois l'intention de cacher l'Ecclésiaste de Salomon, en raison des contradictions, du moins apparentes, qu'on y trouve. Et ailleurs, on agite la question de savoir si l'Ecclésiaste est un livre sacré (Kadosch) ou profane (chol).

ferait le renvoi aux « Considérations sur l'histoire » de Bossuet. Pour ce qui est de la traduction elle-même, elle est également inexacte. Ce passage se trouve dans le Talmud, traité Baba Metcia fol. 85b. On n'y dit pas que Juda le Saint a souffert pendant treize ans d'une affection ophtalmique ; on dit seulement qu'il avait mal aux yeux. Où M. Franck a-t-il pris ce nombre de treize ans ? Il appelle en outre le médecin de Juda le Saint « Rabbi Samuël », alors qu'il ne porte nulle part le titre de Rabbi ; et au même endroit dans le Talmud, il est dit, que Juda le Saint, ayant été peiné de ce que son médecin ne portait pas le titre de Rabbi, celui-ci lui fit savoir qu'il avait vu le livre d'Adam, où sont inscrits tous les noms des docteurs, et dans ce livre le nom de Samuël n'est précédé que du titre « Sage » mais non de celui de « Rabbi ». Enfin, à la même page, il écrit : « On disait de lui (de Samuël) qu'il connaissait les chemins du ciel comme les rues de Néhardéa, sa ville natale » ; et, dans une note il reproduit le texte de l'original, recopié dans le Schalscheleth ha Qabala. Or, non seulement la traduction est inexacte, le texte original qu'il reproduit est également altéré. Ce passage se trouve dans le Talmud, traité Berakhoth fol. 58b. Ce n'est pas nehrin lei qu'écrit le Talmud, mais neirin li ; ce n'est pas : « *on disait de lui* qu'il connaissait », mais c'est lui-même qui a dit : « je connais etc... »

On remarquera que jusqu'à la page 100 du livre on est encore aux hors d'œuvre ; M. Franck tenait à donner dans ses prolégomènes la mesure de ses connaissances cabalistiques. Il est impossible de passer en revue toutes les inexactitudes renfermées dans ce volume. Comme il n'y a pas une seule phrase du Zohar qui soit correctement traduite, il s'ensuit nécessairement qu'à mesure que les citations se multiplient, le nombre des erreurs augmente, de sorte que, pour les relever toutes, il faudrait écrire un volume d'une égale dimension de celui de M. Franck On va donc cesser de s'occuper du livre en question et on se bornera à émettre cette seule appréciation : M. Franck est un excellent kantiste, et encore un meilleur schellingiste, fichtiste et hégéliste, mais il est beaucoup au-dessous d'un médiocre hébraïsant. Son livre sur la cabale est, partant, sans nulle valeur. Comment peut-on espérer se faire une idée de la doctrine du Zohar par des lambeaux de phrases cousus ensemble, alors que les phrases auxquelles ces lambeaux ont été arrachés sont, dans l'original, séparées le plus souvent l'une de l'autre par des pages entières, surtout lorsque ces lambeaux même sont mal traduits ! Que l'on imagine un savant chinois ou hindou, peu familier vec la langue française, faire ainsi l'analyse du Nouveau

Testament d'après la traduction française de Sacy : Pour analyser le premier chapitre de saint Marc, il traduirait le premier verset de cette façon : Le commencement de l'occupation de Jésus-Christ, fils de Dieu, était celui-ci. Le deuxième verset serait traduit ainsi : Comme il était un prophète Dieu lui envoya un ange pour l'aider à construire des routes. Enfin, il traduirait du troisième verset les mots : dans le désert. Ainsi cousus ensemble, ces fragments de phrases, en partie inexactement traduits, donneraient le sens suivant : La première occupation de Jésus-Christ était de construire des routes dans le désert ; et comme il était un prophète, Dieu lui envoya un ange pour l'aider dans cette besogne ! Telle est à peu près la valeur de l'analyse du Zohar donnée par M. Franck. Afin qu'on ne nous taxe pas d'exagération, en voici un exemple : A la page 134, tout en ayant soin de reproduire le texte original dans une note en bas de la page, M. Franck traduit ainsi : « La « forme de l'Ancien (dont le nom soit sanctifié !) est une « forme unique qui embrasse toutes les formes. Elle est la « sagesse suprême et mystérieuse qui renferme tout le « reste. » Or, il n'est nullement question dans cette phrase du Zohar de la « forme de l'Ancien » pas plus que l'Evangile de saint Marc ne parle de construction de routes dans le désert. Le Zohar parle des trois repas sabbatiques et obligatoires, dont l'un est appelé le repas de la Matrona, l'autre, le repas du Roi Saint, et le troisième, le repas de l'Ancien Sacré, le plus secret de tous les secrets. « *En faisant ces trois repas*, ajoute le Zohar, *on fléchira toutes les rigueurs de ce monde, et on opérera l'union de l'Ancien Sacré avec les deux autres*, (c'est-à-dire, avec le Roi Saint et la Matrona), *union qui constitue la base de la Sagesse supreme. supérieure à toutes les autres.* » (1).

Cet exemple pris au hasard permettra au lecteur de se faire une idée de la manière de traduire de M. Franck. On remarquera, enfin, dans le livre de M. Franck une ten-

(1) Ce qui a pu donner lieu à la traduction fantaisiste de M. Franck, c'était, sans doute, la description figurée que le Zohar fait quelques lignes avant cette phrase, où la grâce divine (ratzoun) est comparée au front serein (metsac) de l'homme bien disposé ; description continuée au fol. 289 a Les mots metsac, hainin, et havthana sont dans toutes les éditions, imprimés en plus gros caractères que le reste du texte ; ils ont naturellement sauté aux yeux de M. Franck, qui s'était dit : puisqu'on y parle, d'un *nez*, d'*yeux* et d'un *front*, il y est évidemment question de la forme de Dieu, et il traduit « la forme de l'Ancien est une forme unique qui embrasse toutes les formes ». Or, thaqouné, de thaqan *rectitudo*, signifie, dans le langage de la Cabale, *faire œuvre de réparation, remettre les choses à leur place*, et, quand on parle de Dieu, *opérer l'union du Saint, béni soit-il et de sa Schekinâh*, que le démon s'efforce constamment de séparer.

dance qui se trahit à chaque page et qui tend à enlever au Zohar toute couleur chrétienne. Même les lambeaux de phrases qu'il a su traduire plus ou moins correctement, ont reçu dans sa traduction une tournure qui leur enlève cette concordance avec la doctrine chrétienne qu'ils ont en réalité. En voici un exemple : A la page 147, il traduit un passage du Zohar, I, fol. 51 a. Dans ce passage, l'essence de Dieu est comparée aux trois couleurs de la flamme d'une chandelle ; la flamme noire ou bleue s'attache en bas à la mèche et en haut à la flamme blanche qui est au dessus d'elle ; et au dessus de la flamme blanche, il y a encore une flamme imperceptible et secrète. Ces trois flammes unies en une seule, ajoute le Zohar, sont l'image de la Trinité suprême. Or, cette doctrine chrétienne devient, sous la plume de M. Franck, un panthéisme grossier. Supprimant la phrase concernant la troisième flamme imperceptible qui est au dessus de la flamme blanche, M. Franck compose cette trinité de cette façon : la flamme blanche, la flamme noire ou bleue et la mèche ; il fait ainsi entrer la matière dans la Trinité. Ici, il ne s'agit plus d'ignorance puisque M. Franck ajoute, lui-même, que cette allégorie se retrouve, en effet, au fol. 83 b, où il est dit expressément :

Lorsque ces deux parties de flammes sont unies ensemble ; elles donnent lieu à la flamme supérieure et imperceptible qui repose sur la flamme blanche.

Quelque grand que soit notre désir d'examiner le livre de M Franck, non pas en critique malin, mais dans un esprit d'équité, ἀλλ' εὐνοίᾳ δεχομένῳ comme dit Platon, nous ne pouvons nous empêcher de dire que son manque de franchise est encore plus blâmable que son manque de savoir. Mais en voilà assez. On tâchera de mettre sous les yeux du lecteur, dans les pages suivantes quelques morceaux choisis des livres cabalistiques, propres à lui donner une faible idée de cette doctrine religieuse et métaphysique. Certes, notre court exposé n'aura ni l'ampleur, ni le décor de celui de M. Franck, mais il aura l'avantage sur lui d'être exact et véridique.

Annotation sur l'opuscule précédent de Jean de Pauly

Jean de Pauly n'a pas terminé l'opuscule qu'il s'était proposé d'écrire, Comme on le voit, ces quelques pages ne correspondent pas à leur titre : *La Cabale ou la doctrine ésotérique des Hébreux*. Elles se réduisent à une critique du célèbre ouvrage d'Adolphe Franck, membre de l'Institut. Et même elles

portent seulement sur la question de l'incompétence de cet auteur comme hébraïsant et nullement comme philosophe. Il est vrai que l'on pourrait déduire avec raison qu'une ignorance entraîne l'autre. Déjà, comme de Pauly le rapporte, l'ouvrage de Franck avait été l'objet d'une critique si forte de Drach qu'elle prenait le caractère d'une âcre correction (1864). Dubeux, que Drach appelait le savant Dubeux, non sans enflure tout au moins en matière hébraïque et cabaslistique, publia également, dans le *Correspondant*, un compte rendu sur *la Kabbale* de Franck, très défavorable. Le point de vue auquel se plaça le « savant Dubeux » est le plus étroit. On juge, pour être équitable et vraiment docte, un ouvrage de philosophie orientale sur sa valeur doctrinale ou sur sa valeur linguistique et non pas sur des minuties ou des à-côtés d'un intérêt mineur. Mais, ce ne fut pas seulement en France que Franck fut repris. Il le fut en Allemagne, ce qu'on sait peu, par Joël qui signala, comme de Pauly vient de le faire, les inexactitudes de l'universitaire français, quant aux textes cabalistiques. Franck ne recueillit des éloges et même des couronnes hyperboliques que chez ses collègues de l'Université ou de l'Institut. Ici, un Foucher de Careil déclarait sans aucune pudeur que cet auteur avait soulevé tous les mystères de la Cabale « et que les beaux mémoires (1) de M. Franck lui ont arraché ses derniers voiles. » Rien que cela !

Avant 1864, Drach avait déjà, en son *Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue*, lancé quelques traits acérés contre Franck. Ce que l'on connaît encore moins, c'est l'attitude de l'auteur de *la Kabbale* après avoir été l'occasion d'une censure évidemment mérité . La prudence lui commandait de battre en retraite silencieusement. Franck ne put se résoudre pourtant à la résignation. Détruire les affirmations de Drach était impossible. Se venger obscurément fut toute sa consolation. C'est ainsi qu'il nicha dans les *Archives Israélites* (janvier 1845), cette petite phrase à l'adresse de son censeur, en parlant de la Kabbale où il voyait l'unité de substance :

« Il est vrai que le contraire a été soutenu récemment par un écrivain néo-catholique, qui prétend découvrir dans la Kabbale un christianisme antérieur à la venue du Christ. J'ignore comment les chrétiens sensés et convaincus accueilleront cette tentative, qui rend à peu près inutile le sacrifice du Golgotha ».

Franck montre ici son ignorance de la dogmatique chrétienne. Mais il est excusable. Combien de chrétiens n'y a-t-il pas qui ignorent encore que leur religion commence à l'origine du monde et se figurent qu'elle n'est âgée que de vingt siècles !

Néanmoins, Franck introduisait quelques modifications à l'endroit des textes fautifs, mais non pas toutes cependant, et ne tint aucun compte des jugements doctrinaux, *tout au moins dans son livre*. L'édition de 1889 contient les mêmes déclarations qui font de la Cabale, qui est la mystique juive, un sys-

(1) Franck a commencé la publication de son ouvrage en mémoires isolés.

tème d'Outre-Rhin ! Pour moi, si l'incompétence de Franck comme hébraïsant rend son livre suspect, son indécision d'opinion sur la philosophie ésotérique des Hébreux le rend encore d'un usage délicat. En 1843, M. Franck disait que le panthéisme est au fond de toutes les doctrines de la Cabale. Dans son *Dictionnaire des sciences philosophiques* édité l'année suivante en 1844, il dénonce encore ce système comme nettement panthéiste (1). Mais voici ce qu'il écrivait en 1883, dans le *Journal des savants* (Décembre) :

« Dans la Cabale, dont une critique superficielle et aventureuse, a fait tantôt une compilation de pure fantaisie, tantôt une imitation du *Fons vitæ* d'Avicebron, il y a un fonds d'idées essentiellement chrétiennes : par exemple, l'idée de la Trinité; celle du Verbe présenté comme le Fils de Dieu ; celle de la Création conçue comme l'œuvre du Verbe ; celle d'un homme céleste, d'un homme-Dieu, qui a été le prototype de l'humanité et par lequel elle reste unie à la divinité; celle d'un sens spirituel des Ecritures, bien supérieur au sens matériel; celle d'une grâce communiquée d'en haut à des âmes privilégiées et qui les place au dessus des faiblesses de la nature ; bien d'autres encore... »

L'édition de 1889 ne contient plus la mention de ces analogies, bien au contraire, et la Cabale y revient habillée à la mode de Berlin.

L'opinion de Franck sur la Cabale, en définitive, resta ondoyante. Elle reproduit bien le caractère de ce professeur qui ne sut jamais bien se fixer dans une forme religieuse. Né juif, il se convertit un moment au catholicisme (2), retourne au judaïsme, semble bien n'être plutôt qu'un rationaliste que le judaisme moderne retient comme une de ses gloires.

Au fond, le tort de Franck est de n'avoir pas mesuré sa modestie d'auteur à la modestie de son savoir. Dans le but de se faire passer pour très éclairé en matières cabalistiques, son premier soin a été de discréditer les cabalistes modernes et ses prédécesseurs. Cette faute de vanité a causé tout le mal. Voyez plutôt.

« Sauf quelques rares exceptions, ils pénétrèrent si peu, écrit-il, à propos des cabalistes modernes, dans les profondeurs du système dont ils se disent les interprètes, qu'il serait fort ridicule et non moins fastidieux de les faire connaître chacun séparément. » Il explique ensuite qu'ils se partagent en deux écoles, celle de Moïse de Cordoue et celle d'Isaac Loria. Ce ne sont pour M. Franck que des commentateurs sans originalité. En cette aventure, l'auteur n'a prouvé qu'une chose : son incapa-

---

(1) C'est une telle affirmation qui a fait l'objet des travaux définitifs de Drach et de Nommès, pour la réfuter.

(2) V. pour ce détail ignoré l'*Introduction aux poésies de Barthélemy Tisseur*, recueillies par ses frères. Lyon, Pitrat 1885, p. XLVI. Ce Tisseur, poète et philosophe mort accidentellement, ne put donner toute sa mesure. Il était disciple de Ballanche. Sur la recommandation de ce théosophe qui avait une grande autorité dans les universités allemandes, Tisseur occupa à Neuchâtel la chaire de littérature française.

cité. Il faut savoir, en effet, que l'*Arbre de Vie* d'Isaac Loria, par exemple, est une œuvre qui lui a coûté trente ans de travail. Il est probable que sur les six volumes dont elle se compose, notre universitaire ne connaissait que la partie q'uen publia Knorr. Evidemment, M. Franck eût mieux agi en ne méprisant point, pour écrire un volume sur la Cabale, un auteur dont le principal ouvrage est considéré comme une autre Bible de la Cabale. Voilà un des Cabalistes, déconcertant il est vrai, que le célèbre professeur dédaignait ingénuement !

Lorsque Franck affirme qu'un Pic de la Mirandoie « n'a connu que les ouvrages des Kabbalistes modernes dont le grand nombre, en effet, s'est arrêté à une lettre morte et à des symboles vides de sens », le pauvre auteur accumule les maladresses pour le plaisir d'enfler son prestige. Il est vrai qu'en cette occasion Franck donne la main à son antagoniste de Pauly. Tous deux auraient bien dû partager la confiance donnée par certains commentateurs juifs de la Cabale au prodige de Florence. Et lorsque Franck estime qu'il eût été préférable que le baron Knorr fît connaître « la longue chaîne des Kabbalistes encore trop ignorés, qui commence à Saadiah, aux environs du dixième siècle (1), et finit avec le treizième, à Nachmanide, on se demanderait pourquoi, si la raison n'en était pas connue, A. Franck ne suivit pas lui-même le conseil qu'il jugeait si utile, pourquoi il ne remplit pas le cadre qu'il trace pour l'activité des autres, au lieu de profiter trop simplement de leurs lumières si imparfaites ! Mais encore une fois,les motifs de cette inconséquence sont connus.

Les préoccupations et l'éducation universitaires ont également nui à Franck. « Bientôt paraît l'école de Hégel, dit-il, qui ne pouvait manquer de tirer parti d'un système où elle trouvait sous une autre forme quelques-unes de ces propres doctrines ». Après cette affirmation de Franck,le lecteur sera satisfait de la comparer avec le jugement réel du philosophe allemand. Pour celui-ci, la Cabale est un mélange de magie, de médecine, d'astronomie et de prophétie. Il n'y trouvait d'intéressant que peu de points fondamentaux, entre autres : la théorie de l'émanation. Chacun est en mesure de juger le célèbre M. Franck ! Mais ses préjugés le conduisirent encore à fausser l'historique du courant cabalistique.

Après avoir signalé le profit (?) tiré par l'école de Hégel de la Cabale, il indique l'ouvrage de Freystadt, — en donnant un titre inexact du reste — comme réaction à l'Hégelisme. Il fallait citer, ce que Franck n'a point fait,les ouvrages de Molitor. La publication de la *Philosophie de la Tradition* commence en 1827. Freystadt est de 1832.

Seulement Molitor, en Allemagne, comme Drach en France, replaçait la Cabale sous son jour traditionnel, c'est-à-dire la rendait au Catholicisme Les puissants travaux du théosophe allemand n'offraient aucun intérêt pour la thèse de Franck.

A défaut de Molitor, M. Franck aurait pu suivre au moins l'opinion plus exacte que la sienne de Schelling qui, en 1815,

(1) Et ceux qui précédèrent, sont-ils dignes d'oubli ?

dans son *Ueber die Gotteithen von Samothrace* écrivait que la Cabale contient des fragments d'un système primitif qui est la clé de tous les systèmes religieux. Mais encore une fois ce principe ne satisfaisait pas les doctrines de Franck.

Après ce que l'on sait maintenant, chacun s'étonnera que l'ouvrage de Franck ait fait et fasse encore autorité.

Que des universitaires aient estimé ou estiment un confrère à leur étalon, que des gens pour qui les titres officiels sont une garantie de la valeur doctrinale, il n'y a là rien qui doive surprendre. Mais il existe une catégorie de personnes qui aurait dû éviter cet écueil. Je veux parler des savants catholiques. Consultez leurs travaux. Entre Drach et Franck, la majorité n'hésite pas. Drach a l'approbation, l'encouragement des supérieurs ecclésiastiques, le professeur du lycée Charlemagne a pour lui la réclame de la presse rationaliste. Eh bien ! C'est Franck qui l'emporte dans leur opinion. C'est bien là une des raisons qui motivent les légitimes avertissements dépréciateurs de l'œuvre de cet auteur.

Mais, en conclusion de tout ce qui a été dit jusqu'ici, quel jugement définitif doit-on porter cependant sur *la Kabbale* de Franck ? Il faut avouer que ce livre a été l'occasion d'une critique minutieuse, d'un épluchement rigoureux à l'excès, pourrait-on dire. Assurément si tous les travaux étaient jugés avec cette implacable sévérité, bien des œuvres ; signées de noms illustres même, seraient amoindries par l'examen.

La Kabbale de Franck a quelques mérites. D'abord, c'est la première étude, en français, un peu complète sur la question,et ceux qui l'on jugée n'ont pas tenté la rédaction d'une analyse de ce genre pour un système qu'il importait de connaître au même titre, sinon mieux,que d'autres systèmes philosophique ou religieux. On doit le regretter d'autant plus qu'ils avaient davantage de compétence, sous le rapport des textes et des sources, qu'Adolphe Franck.

La Kabbale de cet auteur a d'autres qualités. A l'époque où la plupart des Juifs attribuent à la Cabale, au Zohar, une origine moderne, le professeur eut le mérite d'en montrer l'antiquité. A l'époque où l'on s'acharne, contre toute possibilité, à donner Moïse de Léon comme auteur du Zohar, il eut la sagesse de prouver le contraire. Parmi ces arguments, il en est un qui frappe particulièrement les adversaires du Zohar, et je ne l'ai vu que chez Franck. « Une autre raison qui nous oblige à regarder le *Zohar* écrit-il, comme une œuvre bien antérieure à Moïse de Léon, comme une œuvre étrangère à l'Europe, c'est qu'on n'y trouve pas le moindre vestige de la philosophie d'Aristote » (p. 75). Cet argument vaut la peine d'être médité.

Comme le marquait James Finn, dans une étude publiée vers 1840,les Sephardim (juifs espagnols et portugais) occupaient les principales chaires dans les collèges mahométans de Cordoue et de Séville, ils enseignaient les sciences de l'Espagne dans les universités de Paris et d'Oxford. Les étudiants chrétiens de toutes les contrées de l'Europe allaient suivre leurs cours en Andalousie. Et l'auteur païen auquel ils accordaient leur préférence était Aristote lu dans les traductions de ses commentateurs arabes. Mais les Sephardim, par orgueil patriotique et

vanité religieuse habituels affirmaient qu'Aristote tenait sa science d'un grand prêtre de Jérusalem.

D'autres le prétendaient juif de la famille de Koliah de la tribu de Benjamin. Evidemment, le Zohar, s'il était l'œuvre de Moïse de Léon, porterait quelque empreinte de l'aristotélisme, universellement régnant à cette date.

Il serait facile d'énumérer, encore quelques points où le professeur mérite la louange, je dois me borner.

En fin de compte, si Franck n'était point préparé suffisamment à la composition d'un ouvrage sur la Cabale, si son insuffisance sur les textes n'est que trop établie, si son opinion sur l'origine de la Cabale est contestable, etc. ; cet ouvrage vaut comme une introduction aux études cabalistiques — introduction élémentaire et fragmentaire — qu'on doit lire avec prudence, en ayant le souci de contrôler toutes les affirmations, en tenant compte qu'il a été rédigé à l'aide de ces travaux précédents dont Franck conteste la valeur pour rehausser maladroitement la sienne. Et l'on pourrait conclure à propos de cet auteur en citant ce qu'il disait de ses prédécesseurs : « Je suis convaincu que les travaux et même les erreurs de tant d'esprits distingués ne peuvent pas être impunément ignorés de quiconque veut étudier sérieusement la même matière. »

Pour me résumer et rendre ma pensée plus explicite. Comme il pourrait sembler contradictoire qu'un ouvrage ait quelque utilité alors que l'infériorité du savoir chez son auteur est manifeste, je formulerai qu'il serait exagéré de conclure que *la Kabbale*, contenant une somme d'erreurs et de fautes signalées, soit un ouvrage sans mérite et propre à un complet oubli.

Quelques personnes seraient-elles étonnées de ce jugement ? Je répondrai que les objections faites à Franck, le point de vue hégélien excepté, ont porté sur les questions de traduction et nullement sur la question de l'exposition systématique sur laquelle il y a tant à dire au surplus. Sous ce dernier rapport, la critique des Drach, des J. de Pauly, eût été préférable et plus initiatrice. Une telle œuvre reste à faire. L'opuscule de Jean de Pauly ne comble pas le vide.

Tout est dans les proportions. Si l'on tient Franck comme un auteur qui fait autorité, il faut montrer ce qui lui manque pour avoir droit à un tel honneur. Si on considère son ouvrage comme apte à donner une idée d'ensemble sur un sujet difficile et presque ignoré, il ne peut pas être sans injustice méprisé. En un mot, malgré ses lacunes et les réserves à tenir inévitablement, Franck a rendu un certain service aux lettres françaises. Jean de Pauly, dans sa *Cité Juive* ne cite-t-il par le nom de cet écrivain en conseillant de s'y référer ? Ceci dit, sans donner trop d'importance à la note de l'illutre hébraïsant.

Tous les livres même les plus doctes, n'est-il pas vrai ? contiennent des enseignements contestables, sans pour cela devenir l'objet d'une complète mésestime. Franck s'est abusé sur les relations de la Cabale avec l'Hégelisme. De son côté Drach ne se trompe-t-il pas en médisant à plusieurs reprises de Spinoza ? Le penseur de La Haye ne fut-il pas cependant un exemple de haute vertu morale et d'intellection mystique ? Pour lu

— Espinoza (1) — le Christianisme était l'expression religieuse la plus pure des rapports du fini avec l'infini. Et c'est un tel philosophe que Drach, avec mille autres passionnés, il traitent d'impie ! C'est une falsification coupable de la vérité. n'est pas un athée le Spinoza qui écrit à propos de Jésus-Christ : « Il ne fut pas tant un prophète que la bouche même de Dieu » (*Trait. théol. politic.*, IV, (2).

La Cabale a une puissance d'infiltration irrésistible. Ainsi j'apprenais récemment qu'un des plus glorieux philosophes de ce temps avait conseillé à l'un de ses disciples la lecture de *la Kabbale* de Franck. D'où l'intérêt d'avoir sur le trésor ésotérique de la connaissance humaine une idée exacte. Pour précieux et savants qu'ils soient, les travaux de Drach restent encore très incomplets. Il faudrait leur adjoindre ceux du grand rabbin d'Alger, Michel Weill qui a inséré dans ses divers ouvrages des pages considérables qui font bien comprendre l'esprit de la Cabale, la question messianique réservée naturellement puisque cet auteur est resté juif. Mais ceux qui veulent poursuivre leurs études en ce genre devront encore chercher leurs maîtres ailleurs... (3)

PAUL VULLIAUD.

---

(1) C'est la véritable orthographe.

(2) Il est triste de constater que l'origine des calomnies contre Spinoza se trouve dans l'attitude de ce penseur qui resta indépendant des églises. En un mot, c'était un anticlérical. Ses tendances religieuses allaient vers un christianisme à la fois rationaliste et mystique.

(3) Je ne parle que des travaux français. Ce rabbin fut frappé d'une maladie d'yeux qui l'empêcha de continuer son œuvre. Il s'était retiré en Alsace Après l'annexion de 1871, il opta pour la France. Malgré son labeur, ce savant était vers cette époque à bout de ressources et livré à la merci pittoyable des gens de cœur. Ses coreligionnaires lui achetaient ses livres pour lui venir en aide, et ne les lisaient pas. En effet je possède un exemplaire acquis par charité et qui m'est parvenu non coupé !

CHRONIQUES

RELIGION-ESOTÉRISME

Jacques Brieu : *La méthode générale et scientifique et les méthodes rationalistes et fidéistes.* — Paris, Sansot éd. 9, rue de l'Eperon. 3 fr. 50.

« Toutes les méthodes connues jusqu'ici sont fausses ou incomplètes, celles d'Aristote, de Descartes, de Bacon et d'Auguste Comte. Celle des occultistes, kabbalistes et hermétistes encourt le même reproche. C'est à Strada que revient l'honneur d'avoir découvert et constitué « la méthode générale en science faite ». Ce philosophe, « bien entendu, n'a rien inventé, pas plus d'ailleurs qu'Aristote, Bacon et Descartes. Il a découvert simplement la méthode naturelle et universelle, et il en a formulé les lois. » M. Jacques Brieu, disciple exclusif de Strada, s'efforce, comme il l'a déjà fait en d'autres ouvrages, de propager la doctrine de son maître Toutefois, il n'agit pas vis-à-vis de lui avec servilité. C'est ainsi, qu'après avoir repensé la théorie de Strada, il la complète. Cet auteur consacre une grande partie de son ouvrage à la critique des méthodes rationalistes et fidéistes, et il soumet à une analyse particulière les méthodes spirites, théosophiques et occultistes pour en montrer les imperfections. M. Brieu déclare que les sciences occultes forment une immense *synthèse hypothétique*, et prouve combien l'analogie, qui est l'instrument de ces sciences, n'a pas, comme moyen de connaissance, toute la puissance qu'on lui prête, loin de là.

La *tradition* possède également sa faillibilité. M Brieu voudrait que l'on substituât à toutes les méthodes fausses, incomplètes des divers rationalismes et des différents fidéismes, la méthode de Strada, qui est, nous affirme son disciple, générale, impersonnelle et neutre.

Tout ce qui nous séparerait déjà de M. J. Brieu, ce serait son opinion anticatholique et antichrétienne. Il nous semble qu'il a regardé le passé d'un œil sombre, peut-être à l'extrême, puis aussi exclussif, pour conclure bien lugubrement. Exemple : « J'ai dit plus haut que les méthodes fidéistes aboutissent : 1° à l'*absurdité*, en conduisant à la divinisation et à l'adoration de leurs criteriums, aux folies des stylistes et des Benoît Labre, aux mutilations et au suicide ; 2° à la *tyrannie* des gouvernements théocratiques et monarchiques. » « Elles assurent l'ordre, c'est vrai, mais, c'est l'ordre par l'esclavage. Elles font l'*unité*, mais en l'imposant. » Du reste, il n'est pas exact d'assimiler le catholicisme à un Fidéisme. Le Fidéisme est, si je ne me trompe, une hérésie. Il n'est pas plus exact de prétendre que « l'homme dresse des autels aux médiateurs, aux saints, aux rois et aux empereurs, en un mot aux intermédiaires, et il oublie d'en élever au seul être qui soit digne d'adoration : Dieu. » M. J. Brieu revient encore peu après à cette affirmation. Mais, les

églises catholiques sont dédiées à Dieu seul en l'honneur des saints.

Si M. Brieu voit le passé d'un œil sévère, il envisage par contre l'avenir avec plus de sérénité. Il croit que l'avenir appartient à la méthode générale pour la propagande de laquelle il fait preuve d'un grand zèle.

JOLLIVET-CASTELOT : *La Médecine Spagyrique*. Oswald Crollius. — Joseph du Chesne. — Jean d'Aubry. (Avec la réédition intégrale du Traité des signatures et correspondances de Crollius) Paris, un vol. in-16 jésus de XVII-275 pages, imprimé en rouge sur papier jaune, 5 fr. Paris, H. et H. Durville, éd. 23, rue St-Merri.

A ne s'en tenir qu'à l'étude des progrès accomplis par l'esprit humain, au désir de l'exactitude pour tracer l'histoire de la philosophie, il est utile de connaître des œuvres telles que celles éditées par M. Jollivet-Castelot qui s'est en même temps constitué leur introducteur, puisqu'il voulait « écrire un livre documenté et sérieux sur un chapitre assez complexe de la science hermétique ». Il a réussi du reste, sauf les réserves à faire au point de vue catholique.

On a trop longtemps cru, et l'on croit encore trop que les Hermétistes ne furent que des rêveurs, des chimériques ou des charlatans.

Le bon sens aurait dû prévenir une semblable opinion cependant. Peut-on bien supposer logiquement que l'homme bâtisse des théories pour le vain plaisir de le faire ? Toute chose a sa raison. Sous l'enveloppe des termes bizarres, se cacha une doctrine, sinon vraie en chacune de ses parties et de ses applications, tout au moins profonde en ses principes généraux et qui mérite l'examen attentif. On sait que Descartes chercha à connaître les enseignements de Rose-Croix. Il est probable que s'il avait pu joindre un de ces « philosophes inconnus », sa doctrine sous le rapport de la philosophie naturelle eût été plus digne d'un si grand esprit dont une certaine influence fut utile sur les anciennes théories. Par ses principes de philosophie naturelle, Descartes réduisait le monde à un mécanisme, comme chacun le sait. D'autre part, il ne reconnaissait, contradictoirement aux doctrines hermétistes l'esprit qu'en Dieu et en l'homme.

Au XIXe siècle, le spiritualisme crut, de ce fait, toute victoire religieuse gagnée.

Quel enfantillage ! Ce qui choquait, c'était que des traditions accordassent, même aux corps inanimés une « âme ». Si le mot épouvantait, il n'y avait qu'à le remplacer par celui de *nature spécifique*, le dire en latin même si l'on voulait. Les spiritualistes se seraient cru au moyen-âge. C'eût été charmant ! Quoi qu'il en soit, la science d'aujourd'hui, celle de demain, s'écartera de plus en plus de la considération cartésienne du monde pour s'accorder avec les intuitions de la tradition hermétiste qu'il serait nécessaire d'épurer, d'harmoniser avec nos connaissances. Car nous devons éviter de passer d'un extrême à l'autre : avoir une foi aveugle pour tout ce que les hermétistes ont affirmé. Erreur de quelques-uns. Lisons, étudions, méditons la *Royalle*

Chimie de Crollius, le *Traité des Médicaments spagyriques*, de Joseph du Chesne, le *triomphe de l'Archée*, pour rendre justice, quand il faut, à de tels anciens auteurs. Cette sorte d'ouvrages est utile à bien des classes de gens, depuis les médecins, jusqu'aux philosophes et même aux théologiens.

Un détail curieux. Une des panacées de l'art spagyrique est l'Or potable. Lacordaire étant à Toulouse prit de cette panacée, quelques gouttes d'or potable dans une tasse de café, sur le conseil du vicomte de Lapasse, le Rose-Croix. Voilà une des « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise » des mieux réussies.

Papus : Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne. Avec quelques considérations sur l'Esotérisme égyptien et les Alphabets Hiéroglyphique, Hébraïque et Phénicien. 20 planches et nombreuses gravures. Paris, Dorbon aîné, 19, boulev. Haussmann.

Pensant qu'il était « utile à celui qui s'intéresse à l'hermétisme de pouvoir lire au moins les lettres des écritures antiques », le Dr Papus a eu l'heureuse idée d'établir un petit manuel grâce auquel les étudiants pourront épeler les caractères de la langue égyptienne comme on peut épeler l'hébreu ou le sanscrit. Mais l'auteur ne s'en est pas tenu là. Dans une seconde partie, il donne les analyses des idées des adversaires de Champollion, et quelques idées dérivées de l'étude ésotérique de l'égyptologie. Le Dr Papus émet ici quelques hypothèses, puis expose certains principes d'après de Brière, et l'on ne saurait mieux faire que de se mettre à l'école de cet érudit de grande envergure qui avait vraiment une notion exacte de ce qu'il appelait les « idées antiques ». Toutefois, j'émettrais une réserve. Le Dr Papus juge trop exclusivement en affirmant que le Sepher de Moïse contient les doctrines de l'ésotérisme égyptien. L'opinion de Ballanche me semble plus certaine, lorsque ce sublime intuitif doublé d'un savant aux recherches positives, déclarait que les traditions de la Genèse étaient non seulement les traditions d'un peuple, mais de tous les peuples.

P. Guy Daval : La Bienheureuse Bonne d'Armagnac. — avec un aperçu historique sur la vie et l'influence de sainte Colette. 1 vol. in-16, 2 fr. 50 (Bloud et Cie éd. 7 pl. Saint-Sulpice, Paris).

En cette année où le Congrès du Tiers-Ordre a fêté à Paray-le-Monial le septième centenaire de la fondation de l'ordre franciscain des Clarisses, il est pieux très particulièrement de lire cette vie de Bonne d'Armagnac du P. Guy Daval. Cette femme qui faillit devenir reine de France occupe une place importante dans les rôles historiques du xve siècle. Les franciscains souhaitent que son culte soit reconnu par l'Eglise. Cette biographie intéressante est savamment étudiée. L'auteur l'a fait précéder d'un aperçu historique sur la vie et l'influence de sainte Colette qui fut la réformatrice de toutes les Clarisses françaises et dont l'influence politique fut également considérable.

Dans une note, le P. Guy Daval cite Mme Bessonnet-Favre. A vrai dire, il existe une autre édition — édition d'initiation aux dessous ésotériques de l'histoire — du volume surprenant au-

quel l'auteur s'est référé. Il est intitulé la *Vérité sur Jeanne d'Arc*. (Il porte aussi un autre titre : *Jeanne d'Arc et les Sociétés secrètes de son temps*). Ce serait à souhaiter que l'excellent biographe de Bonne d'Armagnac poursuivît l'étude de l'*influence* de Sainte Colette en profitant ou en réfutant les travaux — afin que nous sachions, profanes, à quoi nous en tenir sur cet extraordinaire tradition franciscaine qui reste véritablement peu connue — de la très affirmative Mme Bessonnet-Favre sous le nom de Francis André.

PAUL VULLIAUD.

SOCIOLOGIE

CARLOS M. NOEL, Docteur ès-lettres de l'Université de Paris, Diplomé de l'école des Hautes études sociales. — *Les idées sociales dans le Théâtre* de A. Dumas fils. (A. Messein, ed.)

Ce volume est une étude très consciencieuse et impartiale des thèses de Dumas, de leurs origines, de leur influence et de leur valeur.

Comme le reconnaît M. Noel, il n'y a pas chez l'auteur de *La Dame aux Camélias* « de grand système sociologique exposé ouvertement comme tel, de questions sociales même au sens propre du mot – il n'y a que des idées, des suggestions de sentiment dont l'influence s'est fait largement sentir sur la société. »

Les préoccupations de Dumas, reflétées par son théâtre, nous semblent, en effet, intéresser plutôt la famille et les lois qui la régissent, que les conflits collectifs auxquels on réserve aujourd'hui le nom de questions sociales.

A l'heure où parurent *La Question d'argent* (1857), *Le Fils Naturel* (1858), le conflit économique entre le capitalisme et le prolétariat était déjà dans un état de tension grave ; *La Femme de Claude* et *M. Alphonse* (1873) virent le jour peu après la chute de la Commune ; il est curieux que ces événements n'aient point attiré l'attention de Dumas sur la question sociale.

C'est qu'au fond notre dramaturge ne voit d'intérêt scénique que dans l'ordre psychologique ; suivant une tradition erronée, il est persuadé que l'amour seul est matière dramatique ; les tragiques grecs pensèrent autrement ; en France même, Corneille et Racine s'efforcèrent de briser cette servitude qu'une routine leur imposait.

Plusieurs des thèses d'Alexandre Dumas Fils ont fini par triompher dans les faits : il prôna le divorce qu'il vit rétablir et expérimenter, expérience singulièrement décevante ; nous lui devons, par contre, de la reconnaissance pour avoir vivement attaqué l'article du Code qui interdit la recherche de la paternité ; mais cette fois il n'assista pas à sa victoire.

Beaucoup des idées de Dumas Fils sont généreuses, et contiennent une part de vérité ; mais l'absence d'une doctrine philosophique qui leur serve de base, donne à toutes ses solutions un caractère d'expédient qui leur enlève toute force convaincante ; les contradictions sont fréquentes entre deux pièces, ou même entre deux actes. — Notons, enfin, que son fameux *Tucla* a eu une influence aussi énorme que funeste.

M. Noel n'étudie point l'esthétique du théâtre de Dumas; elle n'est d'ailleurs intéressante qu'en tant qu'erreur : transformer le théâtre en chaire et les comédies en prêche, c'est une aberration.

Certes, le théâtre doit être autre chose qu'un amusement aristocratique ; mais c'est en soulevant son public par un grand souffle d'enthousiasme, en l'apaisant par la vue d'une beauté sereine, en le stupéfiant d'admiration qu'un auteur dramatique peut être profondément moral.

On vient au théâtre pour avoir une vision idéale, pour s'élever au-dessus de la banalité et de la petitesse de la vie quotidienne, et non pour y entendre discuter les articles du Code.

L'Etude de M. Noel, d'une lecture facile, soulève beaucoup de problèmes, puisqu'elle examine une à une toutes les pièces de Dumas ; on y sent la sympathie de l'auteur pour le dramaturge qu'il critique cependant avec indépendance.

CARL DE CRISENOY.

LITTÉRATURE

BERTHEM-BONTOUX : *Billets à ma Filleule* (Bloud et Cie édit.)

De la sortie du couvent, époque où la jeune fille fait ses premiers pas dans un monde inconnu pour elle, jusqu'au mariage où l'époux devient le soutien et le conseiller de la femme : tel est le laps de temps pendant lequel Madame Berthem-Bontoux adresse ses billets à Mad, sa filleule, pour la conseiller, lui indiquer les écueils, développer enfin sa personnalité naissante. La bonne marraine donne à sa filleule, — qui d'ailleurs possède une âme enthousiaste, dévouée et charitable, et ne demande qu'à être encouragée et dirigée, — de sages et très chrétiens conseils sur les sujets les plus divers : l'apostolat, la façon de faire la charité, le travail des ouvrières la véritable aristocratie, le secret des voyages, comment il faut lire ; et nous ne doutons pas que Mad, formée par sa marraine, ne soit une jeune fille charmante, et ne devienne une excellente épouse et une très bonne mère.

EMILE GEBHART : *Petits Mémoires* (Bloud et Cie édit). — *Contes et Fantaisies* (Bloud et Cie édit.).

Voici deux nouveaux volumes d'Emile Gebhart qui viennent s'ajouter à ceux déjà publiés par les soins de la maison Bloud, et qui, certes, ne feront qu'accroître la renommée, déjà grande, du célèbre écrivain. Le premier : *Petits Mémoires*, renferme ses articles les plus autobiographiques, ceux « où il traite de paysages et des personnes qui le touchent de plus près » ; le second, comme l'indique son titre, est un recueil de contes, et, soit qu'il nous retrace ses souvenirs et ses voyages, soit qu'il nous narre des anecdotes vécues ou des histoires merveilleuses, son style, d'une noblesse et d'une pureté si française, nous séduit et nous charme.

EDMOND PILON : *Sites et Personnages* (Bernard Grasset éditeur, 61 rue des Saint-Pères).

« De toutes les formes de piété littéraire, écrit M. Edmond Pilon au début de son volume, je crois que celle-ci est la plus

charmante, la plus vraie et la plus émue : le pèlerinage aux maisons, la visite aux lieux mêmes où le génie habita, où nous nous représentons, dans leur demeure intime, les hommes vénérés qui marquèrent dans nos cœurs par une durable empreinte. »

De cette forme de piété littéraire, M. Edmond Pilon est un fervent adepte. Il a péleriné dans bien des lieux habités jadis par de grands écrivains, et, maintenant, hantés par leurs souvenirs : il a évoqué leur spectre, et voici que, sous sa plume, ces êtres disparus revivent dans le cadre où ils sont nés, où ils ont aimé, où ils ont souffert, où ils sont morts. Voici, sous les ombrages de Chantilly, la *Maison des Sylvies* où rôdent trois charmants fantômes : Madame de Montmorency, la gracieuse Mécène qui abrita dans sa demeure le pauvre poète Théophile, traqué et persécuté ; Claire-Clémence de Maillé-Brézé, la femme méconnue, calomniée et maltraitée du Prince de Condé ; Mademoiselle de Clermont, la femme ou l'amante d'abord heureuse, puis éplorée de M. de Melun, tué par un cerf sous les ombrages du parc de Sylvie.

Voici *Poussin aux Andelys* s'imprégnant de la beauté des paysages normands avant de partir pour l'Italie. Voici la figure énergique de Duquesne se détachant sur la mer, et celle du capitaine Cook errant à travers les mondes, voici Rousseau, Diderot, Renan et Taine rêvant dans les allées du Luxembourg, voici Voltaire amoureux en Hollande, *Rousseau à Montmorency, Rousseau à Ermenonville, Hégésippe Moreau à Provins, Pauline de Flaugergues à la Vallée aux-Loups, Albert Samain à Magny les-Hameaux, Charles Guérin aux Bosquets de Lunéville.*

M. Edmond Pilon est un poète qui sent et comprend l'âme des Sites et des Personnages, un évocateur qui a la science de les peindre d'une plume à la fois délicate et robuste. M. Edmond Pilon est un écrivain plein de talent.

Pierre de Crisenoy.

REVUES

On exige beaucoup des philosophes maintenant.

On exige d'eux d'abord qu'ils aient un système cohérent et non en désaccord avec les faits des scientistes. L'entreprise de démolition du bergsonisme par M. Julien Benda est à cet égard fort instructive.

Mais on exige aussi que les philosophes sortent de cet esprit scientiste, se fondent sur le subjectif et soient dignes de la métaphysique poétique. Et non moins instructive à cet égard est la réponse de M. Jean Florence à M Benda dans *la Phalange*. Le fond de la dispute est la « connaissance existentielle », le sentiment, dit M. Jean Florence, que l'être vivant a de lui-même et dans lequel être et connaître coïncident et ne font qu'un.

Mais on demande aussi à ceux qui veulent mériter le titre de philosophe de présenter un système qui ne soit pas en contradiction avec la réalité.

Et voilà pourquoi, dans *la Nouvelle Revue Française*, M. L. Du-

mont-Wilden juge sévèrement la « philosophie sans larmes » de Mæterlinck.

Pour Mæterlinck, dit l'auteur, le sage c'est l'homme heureux. Et M. Dumont-Wilden voit une analogie entre le sentimentalisme de Bernardin de St-Pierre et l'hédonisme de Mæterlinck. Notre monde qui a peur de l'angoisse et qui a inventé le droit au bonheur veut tout de même se donner le luxe d'une philosophie. Mæterlinck y suffit.

« Mais qu'il ne prenne pas une place qui convient à des écrivains d'une tout autre lignée. Ceux qui veulent remplir les mots de toute leur signification, ceux qui n'ont pas peur des idées, ceux qui n'ignorent pas quel vide affreux laissent dans les grands cœurs les petits bonheurs que la main peut saisir, ne s'y trompent déjà plus : ils savent où mène cette philosophie sans larmes. Ils savent où elle mène et d'où elle vient. »

—

La Revue du Foyer (15 août) : « L'obscurité des premiers siècles », par M. Paul Beauregard. La signature donne à cet article la valeur d'une leçon : l'histoire, lorsqu'elle se sépare de la politique, prend tout de suite une autre teinte.

M. Paul Beauregard, économiste, fait du moyen âge un tableau qui n'a rien de rose : au onzième siècle, quarante-huit années de famine.

—

Mercure de France (1er août). « La technique du vers français », par André Spire.

D'après les travaux de l'abbé Rousselot, le poète de *La grande danse macabre* dit que ce qui est l'essentiel du vers français, c'est le rythme. Il annonce une technique nouvelle.

Mais cet article appelle une suite : quelle est cette technique nouvelle ?

—

Le Correspondant (10 septembre). « Origine de la pensée religieuse », par M. Clodius Piat.

La notion d'un Dieu unique est-elle trop élevée pour exister au début, comme le disent les sociologues ?

Fort des témoignages modernes, M. Piat répond : Non.

—

Vers et Prose, l'importante revue d'art, publie un double numéro. Mallarmé et Dierx y sont dignement commémorés. On y trouve les documents de l'élection de Paul Fort comme prince des poètes et maints poèmes des meilleurs poètes de ce temps.

—

Revue des Français. — « Anatole France, prince des conteurs », par Alfred de Tarde.

L'auteur nous assure que la jeunesse ne peut plus se plaire à l'art factice d'Anatole France. « Ce nihilisme brodé de mille arabesques me semble fané, sans force et sans richesse pour moi »... « En lui, je ne vois presque rien que d'inhumain ».

—

Articles à signaler : *L'île Sonnante* : « Renaissance celtique », par Charles Callet. — *La Revue* : « La vie d'une colonie familiale d'aliénés », par le Dr A. Rodiet. — *La Poétique* : « Programme de la ligue celtique française », par Robert Pelletier. — *La Société Nouvelle* : « Baudelaire en Belgique », par Maurice Kunel.

—

Revues reçues : *L'Occident, le Masque, l'Union des jeunes, la Flora, Revue du Temps présent, Occitania, les Bandeaux d'Or, les Feuillets, les Rubriques Nouvelles, le Spectateur, L'Effort libre, l'Action française, le Penseur, le Foyer, L'Echo littéraire du Boulevard, Ombres et formes, la Revue roumaine, les Marches de Provence, la Lyre Universelle, la Province, l'Hexagramme, la Route, le Parthénon, la Plume, le Thyrse, Isis, le Catholique, le Double bouquet, le Feu, les Quatre Dauphins, le Beffroi, l'Heure qui sonne, l'Olivier de Nice, la Belgique française...*

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant : P. VULLIAUD. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher)

Vulliaud

Quoique nos tendances ne soient pas en harmonie avec celles que manifestent l'article suivant de M. Georges Buraud, nous le publions tant pour son mérite intrinsèque que pour sa valeur documentaire sur une philosophie actuellement régnante. Si, du fait de cette insertion un adversaire, nous reprochait quelque erreur, nous pouvons bien avouer déjà que nous croyons cette erreur minime. Et pour le prouver nous n'avons qu'à renvoyer les censeurs ombrageux à la Revue Thomiste *(Juillet-Août) qui vient de publier un curieux article intitulé :* Thomisme et Bergsonisme. *En voici du reste quelques lignes : « Peu de systèmes assurément sont aussi opposés dans leurs principes comme dans leurs résultats généraux, que l'évolutionnisme bergsonien et la doctrine scolastique. Il est aisé, néanmoins, d'apercevoir entre ces deux philosophies d'étranges correspondances au point que beaucoup de thèses de M. Bergson pourraient être présentées comme des déformations très inattendues de certaines thèses thomistes. Impossible de les faire coïncider avec le thomisme, ni de les rendre thomistes sans leur faire subir une réelle et complète transformation. Et pourtant elles esquissent, au milieu de toutes sortes de discordances,* quelque chose *de ce qu'on trouve pleinement affirmé dans le thomisme ; on dirait, semble-t-il, une de ces images mouvantes et disloquées que renvoie d'un visage sur elle la surface d'une eau agitée. »*

Cet article de la Revue thomiste *m'a fait penser à la réponse que me fit un prêtre voici longtemps déjà. On parlait beaucoup de darwinisme à ce moment, et je demandais au thomiste par état s'il était vrai que le Thomisme contînt autant d'analogies avec les philosophies évolutionnistes, que le prétendaient certains de leurs admirateurs. « On trouve tout ce que l'on veut dans saint Thomas », me répondit le docte abbé. Sans partager cet optimisme, ni juger l'article de la* Revue thomiste, *il nous est permis de voir dans les affirmations de celle-ci un témoignage d'une théorie qui nous est chère : bien souvent, il suffit de donner un coup de gomme pour obtenir la pureté d'un trait, de même en philosophie, on aurait tout à gagner de montrer les analogies de doctrines, plutôt que d'accuser leurs différences lorsqu'il serait préférable de les seulement rectifier ; créer de l'harmonie, en un mot, au lieu de faire du désordre. Mais enfin, pour revenir à notre sujet, nous en avons assez dit pour montrer au plus chatouilleux chercheur hérétique l'innocence de nos complots.*

N. D. L. D.

Un nouvel effort de l'Âme humaine

Les philosophes, de tout temps, ont essayé de ramener la réalité changeante à une réalité immuable qu'ils fabriquaient de toutes pièces et jugeaient plus vraie encore que les choses perçues. Les phénomènes n'étaient compris que lorsqu'on les avait réduits en loi ou relation constante, et rattachés à l'idée abstraite dont ils n'étaient qu'une dégradation, une diminution, et comme la chute dans le domaine du temps et de l'espace. M. Bergson est venu nous dire que ce travail était artificiel et vain; qu'il consistait à appliquer sur l'univers les cadres de notre intelligence et qu'il était impuissant à nous révéler la nature intime des choses. Il nous a rendu un grand service. Il a continué à sa façon la critique kantienne avec plus d'audace et, somme toute, de génie. C'est un bienfaiteur intellectuel et si sa philosophie est un rêve, il a dit, au moins, une ou deux paroles essentielles.

Aviez-vous remarqué ? Les idées abstraites n'existent pas. Je veux dire que ce sont simplement des images affaiblies. Taine a montré qu'elles sont des signes, c'est-à-dire des rappels d'images, et les images elles-mêmes des sensations remémorées. L'impression que fait sur nous la lecture d'un ouvrage de philosophie est semblable à celle qu'on peut recevoir d'un tableau si les couleurs en sont effacées et les lignes incertaines. Alors nous ne distinguons plus que l'ensemble du paysage, de vagues formes, des nuances indécises. Après une lecture de la *Logique* de Hegel ou de l'*Evolution Créatrice*, si je m'absorbe dans la pensée du philosophe et si, par un effort de suggestion personnelle, j'essaie d'exagérer dans mon esprit la vision qu'il me donne de l'univers, j'arrive à susciter en moi une hallucination gigantesque qui ressemble assez à certains rêves grandioses et incohérents. Je ne vois pas avec netteté telle conception abstraite du monde. Mais je le distingue presque avec mes yeux comme un paysage bizarre traversé en songe. Les audaces de notre intuition et les plus folles hardiesses de l'intelligence (car on peut ce me semble qualifier ainsi certaines pages de Bergson) m'apparaissent simplement comme de vastes fresques peintes sans minutie

par un décorateur métaphysique, ou comme d'immenses projections de notre rêverie et de notre imagination anxieuse. Et il est certain que les phrases les plus incompréhensibles, pour le vulgaire, de nos grands philosophes, pourraient être traduites en langue imagée à l'usage des femmes et des petits enfants. Le *Monde comme Volonté et comme Représentation* de Schopenhauer constituerait à cet égard une assez belle série d'images d'Epinal. On ne reprocherait plus aux philosophes leur impolitesse, car il est impertinent de ne pas se laisser comprendre par tout le monde, et le peuple serait content.

Je suis plus sérieux que vous ne pensez. Essayons de nous représenter par des images l'*Evolution Créatrice*. Et d'abord la difficulté est grande de peindre sous une forme visible l'absolu de Bergson, qui est d'essence psychologique. Cependant les fumées, les gaz, représentent assez le rêve, la pensée, Lorsque je songe au vaste poème épique écrit par Bergson sur le monde organisé, et que je remonte à l'origine des choses je tâche (cela est bien difficile) de percevoir Dieu ou la conscience comme un océan immatériel, hors de l'espace, hors du monde tangible, dont chaque flot serait un rêve, un sentiment pur, une musique, une idée, une vision, une harmonie. Ces vagues d'esprit se pénétreraient les unes les autres et cela vivrait par le seul fait de son existence, parce que c'est le fond des choses, parce que c'est l'absolu. Cela roulerait sur soi-même *dans le temps* ; mais, à certaines époques (et c'est une seconde image) la tension formidable de l'Etre se relâcherait, une partie de sa spiritualité se figerait en matière et tomberait dans l'espace. Le Principe n'aurait qu'à se détendre pour s'étendre... Du coup, un monde nouveau serait créé. Et ainsi, à chaque « respiration de Dieu ».

Passons à l'image n° 3. La petite goutte de matière descendrait toute seule dans la direction de la spatialité. Cependant les restes de l'énergie primitive, dont elle n'est qu'une interruption subsisteraient en elle, s'efforçant de la relever, et c'est ce peu de vie, laissé dans la matière, qui, par l'effet de son contact avec elle, s'organiserait sous formes d'espèces animales. Et dès lors, (images n° 3, n° 4, n° 5, etc.), l'évolution de la vie se ferait conformément aux lois découvertes par la science, en mettant le plus possible de spontanéité et de liberté dans le tison rigide et mécanique de la matière. Comme un jet d'eau, dirigé contre un mur s'y brise et s'y éparpille en mille gouttelettes, de même sur notre globe la Conscience, lancée à travers la matière, s'y pulvériserait en âmes. Et durant la vie terrestre ces âmes ou parcelles de conscience essaieraient en vain de se rejoindre et de s'absorber l'une dans

l'autre, et ce serait l'amour. Mais la matière les séparerait et l'égoïsme animal, d'essence identique, et ce serait la haine. Après la mort de l'organisme, ce petit fragment de Dieu, que fut l'âme, irait rejoindre son tout, rentrer sans doute, dans l'absolu primitif dont une distension soudaine l'avait fait sortir...

Est-ce assez ingénieux ? Mais ne vous paraît-il point que ceci n'est qu'une suite de visions que vous pourriez, en fermant les yeux, ressusciter à loisir? De même pour certains dialogues de Platon ou, si vous préférez, pour la *Physique* d'Aristote. Nos philosophies les plus subtiles et les plus hautes ne sont (peut-être) que des jeux de notre imagination ou des états de notre sensibilité ! Mais il faut bien expliquer à leur tour cette sensibilité et cette faculté imaginative ! Et toute explication scientifique se rattache, quoi qu'on ait dit, à une certaine conception du monde. Et c'est pourquoi, en dernière analyse, nous n'expliquons notre imagination et notre sensibilité que par elles-mêmes et à l'aide des hypothèses qu'elles nous fournissent...

Puisqu'il en est ainsi et que tout est vanité, ne gâtons point notre plaisir et lisons de beaux traités de métaphysique. S'ils ne sont que rêveries, est-il défendu de rêver parfois ? Et remarquez que nous avons autant de chance d'atteindre la vérité par l'imagination et l'hypothèse qu'à l'aide des méthodes des sciences positives. Et de plus nous ressentons en ouvrant un livre de philosophie un petit frisson de plaisir d'une qualité spéciale, que ne nous causent ni les ouvrages de science, ni les vieux poèmes sur l'origine du monde.

J'admire le positivisme pour la forte discipline qu'il a donné à l'esprit de la plupart de mes contemporains, mais je ne serai jamais positiviste, car j'aime trop rêver. Ou plutôt j'admettrai les méthodes positives quand il s'agit de voir, de mesurer, de peser, de compter et dans le domaine du connaissable. Mais il doit y avoir trop de choses, et du plus haut intérêt, dans la région de l'inconnaissable, pour que l'on m'empêche d'y vagabonder parfois. Et si, depuis Auguste Comte, on ne faisait plus de métaphysique, vraiment le monde serait inhabitable et bien des livres intéressants n'auraient jamais été écrits.

Un des plus suggestifs et des plus profonds est cette *Evolution Créatrice* qui, faisant suite aux travaux de M. Bergson sur le temps psychologique et sur la relation de l'esprit au corps, a apporté dans la philosophie contemporaine des séductions infinies et un esprit nouveau. Pourtant il me semble que la philosophie de M. Bergson n'est pas sans soulever des difficultés assez graves, elle qui prétend résoudre toutes les difficultés. Est-elle basée sur une obser-

vation vraiment « directe et immédiate » de la réalité? C'est ce dont il faut se rendre compte.

M. Bergson nous montre comment l'intelligence est orientée vers l'action et comment elle est faite pour nous assurer l'empire sur les choses extérieures. Mais les puissances intuitives et affectives de l'âme sont également faites pour nous diriger dans la vie sociale ou dans la vie morale. Ce sont elles principalement qui agissent sur nous, qui nous font agir. Nous ne faisons que continuer le mouvement qu'elles nous communiquent. Et l'intelligence n'est que l'outil. Il semble d'après Bergson que la vie sociale dépende de l'intelligence, car la raison de la société, c'est l'utilité ; c'est du moins ce que l'on doit conclure logiquement de ses analyses. Mais dans la vie morale comme dans la vie sociale, tout se fait en vue de l'utilité ou du plaisir, ou de la joie. Et ce n'est point la logique qui préside à ces phénomènes : ils sont affectifs. En vérité Bergson sépare beaucoup trop nettement l'intelligence de l'intuition : il les prend toutes deux dans leurs manifestations les plus opposées et il exagère encore leurs différences. Il me semble que ce qui est *donné* dans la réalité, ce ne sont pas des opérations purement logiques ou uniquement sentimentales : il n'y a pas une affection qui ne soit mêlée d'intelligence et d'autre part on trouverait difficilement, Bergson lui-même l'a remarqué, un raisonnement abstrait qui ne provienne d'une sorte d'intuition ou d'illumination de l'esprit. Pourquoi séparer ainsi la conscience en deux parties distinctes? Pourquoi ne serait-elle pas un « tout »? Lorsque nous raisonnons nous croyons peut-être échapper à nos instincts et dans la passion on s'imagine parfois avoir aboli en soi la raison ; mais ce sont des vues artificielles. On se passionne avec toute son âme et ceux qui pensent vraiment raisonnent avec tout leur être. Ainsi il sera difficile de connaître la matière avec une intelligence dégagée de tout élément affectif, et peut-être faut-il se résigner à saisir la vie avec la logique abstraite autant qu'à l'aide de l'intuition, c'est-à-dire à ne pas la saisir.

Bergson, pour édifier sa théorie de la connaissance, se base sur cette observation que le but de l'intelligence c'est de nous assurer, parmi les choses, une action utile — et que, d'autre part, les puissances instinctives de Taine ne sont pas dirigées vers l'action, mais vers la spéculation. Comme sa philosophie et sa méthode sont, pour ainsi dire, confondues, je pense que si l'on montrait l'invraisemblance d'une telle observation, le point de vue auquel il se place perdrait un peu de son prestige et de son originalité.

Nous voyons autour de nous que les passions, les affections, les certitudes rationnelles nous servent à agir et ne

nous servent qu'à cela. Bergson nous dit que la science ne vise que l'utile, que par conséquent elle ne peut nous faire connaître le fond des choses. Mais quelle puissance en nous, ne vise pas l'utilité ? Concevrait-on un amour, une effusion mystique, un chef-d'œuvre de l'art, qui ne nous servirait pas à agir, qui ne nous ferait pas agir ? Le philosophe nous l'a dit lui-même : vivre, c'est agir. Et toutes les manifestations de la vie sont, par conséquent, orientées vers l'action. Or, on n'agit que pour produire, pour créer. Créer est utile car cela nous fait prendre conscience de notre force et de l'étendue de notre action sur les choses. Aimer est utile, car cela agrandit notre être et peut nous améliorer. Et le beau, le vrai, le bien sont des actions de notre pensée sur les choses, sur la double réalité intérieure et extérieure, actions qui ont pour but de nous la faire mieux connaître. Et pourquoi cette science, tant cherchée ? Parce qu'elle sera la science du bonheur. Inconsciemment l'homme croit que la vérité est utile. Il ne peut pas ne pas le croire. M. Bergson en est aussi persuadé. Croit-il que nous trouvions le malheur en nous résorbant dans sa conscience divine et en effectuant des prises de contact avec l'effort créateur ? Non, mais des joies plus pures. Il nous apporte un nouveau paradis. Nous devons donc le vénérer et l'admirer. Il est bienfaisant. Il nous trouve de nouvelles raisons de vivre et d'espérer ou plutôt il exprime, sous une forme neuve et excellente, de très vieilles raisons. Mais précisément parce qu'elle nous rend l'espérance, l'optimisme et la force de vivre, sa philosophie est utile. « Une telle doctrine, dit-il en résumant ses vues dans l'*Evolution Créatrice*, ne facilite pas seulement la spéculation, elle nous donne aussi plus de force pour agir et pour vivre. » Mais Bergson croit-il qu'il y a des doctrines purement spéculatives ? Penser n'est-ce pas agir ? et agir n'est-ce point créer de l'utile et du beau? Toute méthode nouvelle a pour but de nous révéler plus profondément la nature et, par suite, de nous aider à vivre en elle. Nous mesurons le plus souvent son originalité et sa portée à l'importance qu'elle donne à notre action. La métaphysique, disons-nous, est une action de la pensée sur les choses et le but de l'action c'est l'utilité. Bergson en plaçant au sein de l'élan vital une puissance de création, c'est-à-dire d'action, place ainsi le principe utilitaire à l'intérieur même de la nature, au fond des choses. L'intuition, les puissances de sentir et d'aimer sont des modes d'action au même titre que l'intelligence et quand avec elle nous prétendons connaître la réalité, nous en venons, comme M. Bergson, à faire de l'action, sous sa forme consciente, un Absolu. C'est elle que nous retrouvons dans le cœur ds l'univers et cette découverte de la

philosophie intuitionniste montre à quel point les puissances de sympathie sont, comme l'intelligence, orientée vers l'action.

Dès lors la séparation des deux ordres de connaissance n'est plus si précise qu'il semblait. Et la différence de nature qui séparait les deux ordres de réalité n'est peut-être plus qu'une différence de degré. Sans doute, il y a plus de vague, de nébulosité et de pénétration des parties dans la réalité vitale que dans la réalité matérielle. Il y a plus de géométrisme dans le monde extérieur que dans le monde intérieur. Mais si nous appliquons à l'étude de la réalité, non plus l'intelligence et l'intuition seules (ce qui serait fort difficile et peut-être impossible), mais le tout de l'esprit, nos affections et nos sympathies coloreront de leurs lueurs tremblantes la réalité matérielle et, d'autre part, l'intelligence, s'exerçant sur la vie, y retrouvera un peu de son mécanisme et de sa nécessité. Il en résultera une vue moins précise des choses, mais plus conforme peut-être à la réalité. Car il n'est pas facile de séparer dans la spéculalion la logique du sentiment. Et c'est mieux ainsi : si nous le pouvions, qui nous dit que le nouvel univers serait plus vrai que l'ancien? Je vais vous surprendre: M. Bergson lui-même en doute. J'ai recueilli sur ses lèvres un aveu désabusé. Dans un de ses cours du Collège de France, il nous a dit que sa méthode était pleine d'anthropomorphisme, mais qu'elle était pareille en cela à toutes les méthodes philosophiques. Retrouver comme il le fait, au fond de la réalité, deux ordres de nature différente, identiques à chacun des deux principaux pouvoirs qui se manifestent en nous, c'est projeter sur l'écran de l'inconnu ces deux réalités que nous percevons en nous-mêmes. C'est les mettre au fond des choses. Mais il n'est pas prouvé qu'elles s'y trouvent réellement, sinon par M. Bergson, qui a un talent prestigieux. En nous l'ordre vital et l'ordre géométrique poussent leurs prolongements. Et par ces deux extrémités nous tenons des réalités d'ordre et de mouvement inverses, et qui constituent le fond même de l'Univers. C'est une sorte d'idéalisme très neuf et très ingénieux. Mais la nouveauté n'est que dans l'expression et certains détails. C'est toujours le vieil idéalisme humain dont nous ne sortirons pas — pas plus que nous ne pouvons sortir de nous-mêmes. M. Bergson a renouvelé notre ignorance et donné une forme nouvelle à notre anxiété devant ce mystérieux univers. Cela ne suffit-il pas à la gloire d'un homme?

Je ne crois donc pas à la possibilité de distinguer nettement les deux ordres de connaissance, et par suite, les deux ordres de réalité. Mais y croirais-je, je ne vois pas en quoi cela nous avancerait dans la connaissance des choses.

Il n'est pas sûr que la psychologie de M. Bergson soit irréprochable; mais le serait-elle, elle ne nous ferait connaître que nous-mêmes et non pas l'univers. Il est vrai que le philosophe croit à l'identité de la réalité interne et de la réalité externe : de l'intuition et de la vie, de l'intelligence et de la matière, ou plutôt il saisit, non un monde extérieur, celui des choses, et un monde intérieur, celui de la conscience, mais seulement deux réalités, la vie et la matière dont l'homme est le point d'insersection, de sorte que l'opposition du moi et du non-moi est surmontée : nous sommes la vie et la matière, en étant pour ainsi dire le croisement ; nous sommes les choses mêmes : en nous connaissant profondément nous connaîtrons les choses.

Mais pour affirmer que nous sommes le point d'intersection de la vie et de la matière, il faut croire à la réalité, à l'indépendance absolue et à l'opposition de la matière et de la vie, et nous n'y croyons qu'en projetant sur l'univers les deux forces, intuition et intelligence, réalité vitale et réalité mécanique, que la psychologie a démêlées en nous. Et la métaphysique d'Henri Bergson n'est qu'une psychologie exagérée. La conscience fût-elle ce que le philosophe nous dit, ce n'est que par son déroulement sur l'univers que nous arrivons à comprendre celui-ci. Nous retombons dans l'idéalisme : nous sommes impuissants à connaître autre chose que nous-mêmes. Les visions que nous avons des choses naissent en nous. Et il n'est pas sûr que le monde soit fait de la même étoffe que notre âme.

Les grands philosophes ont apporté aux hommes des méthodes nouvelles et ranimé ce que Villiers de l'Ile Adam appelle magnifiquement « la vieille espérance infinie ». Ils ont détruit et ils ont rebâti. Leurs constructions nous apparaissent bientôt fragiles et destinées à s'écouler un jour. Mais la force de M. Bergson consiste précisément à n'avoir presque rien construit et à nous avoir donné une recette nouvelle pour édifier la vieille maison de l'univers. Et puis ses découvertes semblent définitives. J'ai été bien près de croire à la vérité de sa méthode et de ses vues. Il me semble que le bergsonisme, pour employer une expression à la mode, est actuellement la plus exacte approximation que nous possédions de la réalité... Mais je pense que faire de la métaphysique le rêve du cœur n'est pas plus sûr que d'en faire le rêve de l'intelligence. M. Bergson est grand, très grand. Mais il ne l'est pas plus que tel vieux poète de l'antiquité ou tel dramaturge illustre du XVIIe siècle. Et je songe qu'Aristote tenait Platon pour le révélateur de Dieu sur la terre et l'homme qui avait déchiré le voile de l'inconnu. Aujourd'hui l'on tient M. Bergson pour le Platon moderne, un Platon anti-platonicien. Aristote s'est trompé puisque

Bergson est venu. Il était pourtant plus intelligent que moi. Il se trouvera bien un Platon futur qui montrera aux hommes que le nôtre a tort, comme le nôtre a fait pour le Platon ancien.

Et puis, comme chez tous les grands penseurs, la partie négative et purement critique de l'œuvre de Bergson est de beaucoup supérieure à la partie constructive. Edifier est une opération si difficile que l'on arrivera toujours à abattre ce que vous avez construit. M. Bergson a fait la critique des méthodes positives et mathématiques et brisé l'intelligence comme outil de connaissance philosophique. Ses critiques du mécanisme intellectuel ne périront pas. Elles sont la partie vraiment durable de son œuvre parce que ce qui survit, dans chaque système, c'est la critique des systèmes anciens. La philosophie de M. Bergson n'est pas un système : on l'a dit et répété, mais elle est avant tout une critique des moyens habituels à l'homme de connaître. Comme de toute pensée profonde il se dégage, des analyses de ce philosophe, une grande tristesse. Lui-même l'a dit : il est impossible à l'homme de ne pas se mettre dans les choses. Il arrivera peut-être avec beaucoup de mal à apercevoir dans l'univers une autre réalité que lui-même : mais il commencera par s'y voir, lui, ses facultés et ses désirs. Reste cette espérance : que les forces primordiales qui s'exerçent dans l'univers se rencontrent en nous ; en nous connaissant nous mêmes nous connaîtrons le monde. Mais c'est là une pure hypothèse. Les choses se passent-elles ainsi, se passent-elles autrement ? Nous n'en savons rien. M. Bergson, du moins, nous montre comment l'homme se trompe lorsqu'il essaie de saisir la réalité vivante dans le mécanisme de sa pensée abstraite. Les démonstrations, appuyées sur l'intuition de la durée pure, sont précises, irréfutables : c'est là un point acquis.

Pour moi qui ne songe pas à percer le mystère de l'univers à l'aide de mes puissances de sympathie et d'intuition, doutant qu'on puisse le faire et doutant qu'une réalité corresponde en dehors de moi avec les forces instinctives que je sens dans mon âme, la lecture des ouvrages de Bergson me met dans un état de mélancolie difficile à imaginer. Je me résigne à penser dans le vide ; à me tromper, ou à ne pas me tromper en m'imaginant que je me trompe, ce qui revient au même. Et si vraiment la nouvelle théorie de la connaissance n'est pas aussi solide qu'il semblait d'abord je préfère être dupe de l'intelligence que de l'intuition ; car il y a à cela plusieurs avantages. D'abord ce mécanisme intellectuel nous est souverainement utile. Je viens de dire que les réalités affectives ne l'étaient pas moins, mais c'est dans un tout autre sens. Elles sont les réalités primordia-

les, le ressort de tout. L'intelligence est la discipline de ces puissances intérieures. Elle retient leur élan ; elle en utilise l'énergie. Sans elle, ces forces de l'esprit ne serviraient pas à grand'chose. Et puis, j'aime mieux me tromper avec solidité, stabilité, certitude, qu'à l'aide d'un principe qui ne me laisse entrevoir qu'une réalité fuyante, insaisissable, à supposer qu'elle me la laisse entrevoir... Oh ! que cette nouvelle manière de connaître est incertaine ; nous nous sentons plongés par l'intuition dans un « fluide » comme dit Bergson où je crains que nous ne puissions nous acclimater : c'est pour la pensée spéculative un air difficilement respirable. On sent bien que l'on nage dans quelque chose de plus profond, de plus absolu que si l'on se débattait dans une réalité purement intellectuelle. Mais quel plaisir tire-t-on à cela ? La certitude de connaître ? en êtes-vous sûrs ? on y trouve surtout une sorte de jouissance qui n'a d'autre objet qu'elle même : l'intuition bergsonienne est une volupté spirituelle. — Simple impression, répondra un disciple de M. Bergson : l'intuition est une connaissance et c'est par un violent effort sur nous-mêmes qu'elle nous introduit dans la réalité. Mais essayons d'appliquer les méthodes proposées dans *Matière et Mémoire* ou dans l'*Evolution Créatrice*, nous avons bien la sensation d'une perte de nous-mêmes, d'une dissolution de notre âme dans une âme plus vaste — et que m'importe que je me perde dans la vie ou en Dieu, si je me perds ? Ce que je veux, c'est durer toujours, c'est ne jamais cesser d'être moi-même. Est-on bien sûr, d'ailleurs, que l'on se résorbe cette méthode dans une réalité plus vaste que soi et de nature psychologique ? Plus vaste, sans doute, car il le faut pour que l'on puisse s'y fondre. Mais certains philosophes comme M. Ribot interprèteraient tout autrement cet acte de l'esprit. Ils y verraient une simple disparition du moi dans l'inconscient physiologique ou, plus précisément : la sensation du passage de la conscience claire à l'inconscient, défini en termes physiques. Et il me semble que lorsque j'essaie d'oublier les cadres factices que l'intelligence applique au réel pour le comprendre et pour s'y accommoder ; lorsque j'oublie le langage, le discours et la raison logique et que j'écoute au fond de moi-même couler ma vie intérieure dans la pure durée, il me semble bien que j'abolis en même temps l'essentiel et le plus efficace de mon esprit, que je déchois spirituellement, que je détruis pour je ne sais quel idéal imprécis ce qui me constituait et me faisait moi-même et que, loin de remonter la pente de la réalité spirituelle, je la descends. Il me semble que je me résorbe dans mon organisme, que je me perds dans ma chair, beaucoup plus que dans un « esprit » plus large et plus actif que mon esprit de tous

les jours. Je recommence à vivre d'une vie très vague et qui n'est pas sans me séduire, car elle exerce sur moi comme sur tous ceux qui ont été frappés par la pensée de Bergson une suggestion souveraine; mais je sens trop que, loin d'être un mode d'action plus intense, c'est une vie diminuée.

L'intuition de conscience ; la distinction fondamentale entre l'intelligence et l'instinct ; les deux ordres de réalité ; vitale et mécanique, sont de jolies inventions bergsoniennes, mais ne me paraissent pas, à les prendre sous la forme que leur donne Bergson, des « données immédiates de l'expérience » — ce seraient plutôt des simplifications excessives et par suite des déformations des données de l'expérience. Il reste que Bergson a pour ses disciples et je crois pour tout le monde renouvelé la psychologie, renouvelé la métaphysique, rendant cette science de nouveau possible et peut-être continuant sa tâche transformera-t-il la morale, l'esthétique et la sociologie. Mais son point de départ est incertain. Ses points d'arrivée n'auront donc qu'une valeur relative. Son thème unique « repris sous tant de formes heureuses » nous aimerons tous le redire avec lui et le chanter comme une belle chanson obscure et mystérieuse, comme une phrase incompréhensible prononcée en songe, dont la pureté et dont la douceur nous séduit. Il reste également qu'il s'oppose à toute la philosophie antique et à la plupart des métaphysiques modernes et qu'il nie, pour ainsi dire, la tradition philosophique grecque et latine. Je ne dis pas qu'il est complètement original : nous retrouverions chez plusieurs penseurs contemporains un peu de son âme à la fois sereine et ardente ; Jean Marie Guyau, qui eut lui aussi l'intuition de la pure durée, fut un Bergson pessimiste, plus poëte encore; il eut devant l'inconnu la même attitude amoureuse et libre. S'il avait vécu, Bergson et lui se fussent rencontrés sur le même point de vue, qui domine le même horizon.

Mais le grand révélateur moderne a possédé à un degré égal les deux dons que la nature, semble t-il, ne dispense jamais ensemble : l'esprit d'intuition et l'esprit d'analyse. Sa pensée est pénétrante comme un glaive et clair comme un miroir. Il a un pouvoir étonnant de synthèse et une sorte de précision poëtique dans sa parole et ses écrits : il aura été comme le carrefour où sont venues se rencontrer toutes les idées et toutes les découvertes modernes ; un maître accueillant et hospitalier ; un conciliateur ingénieux. Mais il n'a pas tout inventé. S'il combat l'intellectualisme, il n'est que le continuateur des mystiques, des philosophes religieux et des penseurs de l'Orient. Cependant il a la logique et la clarté d'un occidental épris

de connaissance exacte et de science raffinée. Il mêle heureusement les deux traditions humaines et s'il s'oppose à l'une, c'est parce qu'il est plus anglo-saxon que latin. Il est lucide et rêveur, mais plus rêveur que lucide, je veux dire plus profondément et plus naturellement. Je ne sais pourquoi il me fait songer à un théologien protestant pénétré de l'esprit des prophètes d'Israël. Il a défini l'homme le point d'intersection de la vie et de la matière, eh bien ! je crois qu'il est le point de rencontre des plus vieilles, des plus exquises traditions humaines, et c'est pourquoi il est si grand.

Oh ! il ne l'est pas beaucoup plus que tel vieil homme inconnu qui a beaucoup pensé et beaucoup aimé, qui a vécu à la fois par l'intelligence et par le cœur et qui, lui aussi, a tenu solidement dans sa conscience les deux extrémités des chaînes qui nous lient au reste de l'univers. Il est vrai qu'à l'aide de l'intelligence on se sert utilement des choses et que par la tendresse on connaît le divin. M. Bergson n'a fait que repéter à sa manière cette petite phrase banale qui est le véritable trésor de l'humanité. N'importe, il faut toujours lui redire les vieux chants qu'elle aime et il lui a chanté sa chanson d'une voix savante et suave.

Je suis allé l'écouter cette voix. au Collège de France. J'ai vu M. Bergson. Il est petit, soigné, souriant. Ses yeux vifs lancent des éclairs ; sa bouche est petite et persuasive. Il a l'air d'un singe qui casse des noisettes. Il inspire de l'intérêt et de la vénération. Le professeur rappelle à chaque instant l'écrivain ; c'est le plus beau compliment que l'on puisse lui faire. Il parle même trop bien ; mais je ne le regrette pas, car les observations que j'ai faites à ce sujet m'ont été agréables. Je m'explique.

On m'avait assuré, tout bas, à l'oreille, que le succès prodigieux de la philosophie bergsonienne était le prélude d'une foi nouvelle et le symptôme qu'une religion allait être fondée. J'en étais fort attristé. Car je n'aime pas les jeunes religions : elles sont ardentes, intolérantes, elles brûlent trop facilement ce qu'avant elles on avait adoré. Au contraire je ne crains point notre vieille religion qui est une maison hospitalière et commode où il fait bon vivre quand on a beaucoup pensé et beaucoup aimé. Mais les jeunes gens ne comprennent point cela. Ils sont tout fiers de leur logique et des critiques qu'elle fait du sentiment et de l'instinct religieux. Enfin, tout fâché de cette prédiction troublante, j'allai voir M. Bergson. Eh bien, ses idées peuvent être profondes, elles empruntent leur excellence à la langue dans laquelle leur auteur les traduit. C'est un charme d'entendre ce philosophe, comme c'est un charme de le lire. Il nous enchante. Mais ses disciples continueront-ils l'enchantement ? Et ne doit-on pas se méfier d'une philo-

sophie qui se répand ainsi dans toutes les intelligences parce que son auteur a un style d'une exactitude et d'une beauté qui nous ravit ? Il y a du littérateur en Bergson et c'est, pour tout dire, un grand poëte.

S'il ne s'exprimait pas si bien et si, par hasard, il écrivait comme Auguste Comte, y aurait-il tant de « bergsoniens » de nos jours ? Cette observation et quelques autres me confirment dans cette idée que M. Bergson n'est pas le dieu nouveau, et je m'en vais parfaitement tranquillisé.

***

M. Paul Bourget, dans son bel article sur le *Roman d'amour de Spinoza*, vient de nous dire que le travail d'un philosophe « consiste à penser le moi, le non-moi, et à les unir ». Bergson n'a-t il pas essayé de penser purement la conscience, telle que l'intuition immédiate nous la révèle ? n'a-t-il pas esquissé une théorie de la matière où celle-ci est envisagée comme un flux et un devenir ? — Et n'a-t-il pas tenté d'unir matière et esprit à l'aide d'une construction métaphysique vertigineuse ? Il a traversé le même champ de la pensée que labourent depuis des siècles, les philosophes ; il y a tracé un sillon où nous écoutons germer des moissons futures. Mais c'est sa main qui a pesé sur le soc de la charrue, c'est lui qui a tout conduit. Comme le disait Platon, les grands philosophes sont ceux qui pensent l'univers avec toute leur âme. Philosopher de la sorte, ce n'est peut-être pas se mettre dans le monde, c'est à coup sûr transporter le monde en soi, justement parce que les philosophes se servent de toute leur âme pour trouver la vérité, la vérité qu'ils découvrent n'est que leur âme agrandie et magnifiée. On apprend, on souffre, on aime et l'on met dans sa vision du monde, sa science, sa douleur et son amour. Le petit juif qui écrivait à Amsterdam les théorèmes de l'*Ethique* se souvenait de la jeune fille qu'il avait aimée et ses « scholies » sur l'amour et sur la jalousie, si froides, si impersonnelles en apparence ne font que nous révéler l'état de son cœur. Les grandes philosophies ne sont elles pas des cris de l'âme ? Il ne m'appartient pas d'envisager de ce point de vue, la doctrine de M. Bergson. Mais je voudrais dire qu'une pareille idée de la connaissance qui ne paraît être qu'une forme du doute, est en réalité, très éloignée du scepticisme.

Un grand changement s'est fait en Europe et en Amérique depuis quelques années, non pas dans notre conception de l'univers, mais dans notre conception de la vérité. Une théorie de la connaissance s'est constituée, à laquelle contribuèrent surtout William James, en Amérique et, en France, M. Bergson. Nietzche en avait déjà donné la for-

mule : « La vie comme instrument de connaissance ». Acceptant une métaphysique qui ne faisait qui transporter à l'étude de l'inconnaissable les méthodes des sciences positives les penseurs avaient pris l'habitudede ne voir dans la philosophie qu'une réduction de la réalité aux lois intellectuelles. Or les lois de l'intelligence sont communes à tous les hommes ; les idées impersonnelles passent d'une intelligence dans une autre sans changer de nature : c'est donc l'objectivité et l'intellectualité qui furent pendant longtemps les caractères de toute connaissance véritable. Mais une telle méthode, qui ne retenait des choses que l'aspect impersonnel et en général tout ce qui pouvait être compris par l'intelligence seule, laissait tomber une multitude de réalités, dédaignées de la philosophie ou incomprises par la science qui, les simplifiant en lois rationnelles, fermait les yeux sur leur vraie nature. Tout objet de connaissance qui perdait sa réalité propre, qui s'évanouissait, pour ainsi dire, sous les regards de l'intelligence, n'avait aucune valeur. Tel le sentiment religieux, l'extase d'une hystérique, l'émotion artistique éprouvée par un névropathe ne nous donnent aucun renseignement utile sur les choses, car la vérité ne peut être perçue par un malade. Mais cette affirmation qui pendant longtemps ne fut même pas discutée est devenue depuis l'objet d'une critique sévère. William James, le premier, par sa distinction si féconde entre les jugements existentiels ou d'origine et les jugements de valeur a rendu à la plupart des phénomènes de révélation religieuse ou morale, dont l'origine pathologique avait été démontrée, leur caractère de connaissance et de révélation. Il faut, dit-il, renoncer une bonne fois à l'idée absurde qu'une chose perd toute valeur dès qu'on l'a classée avec d'autres ou qu'on a découvert son origine. Il a laissé à la science l'étude objective des phénomènes et a rendu de nouveau admissible une conception subjective de la vérité.

Cependant en France M. Bergson donnait à ce que j'appelle la philosophie de la perception une forme élégante et précise. Il notait l'erreur commune à la plupart des métaphysiciens, erreur qui consiste à ne voir dans la philosophie qu'une conception de l'univers, un ensemble d'idées sur l'ensemble des choses. Une idée, nous dit-il, n'est qu'un signe et un symbole. La conception est un pis aller dans les cas où la perception fait défaut. Il faut avant tout essayer de percevoir plus de choses que nos sens et notre conscience ne nous en montrent ordinairement ; et pour cela une éducation spéciale de notre faculté de percevoir est nécessaire. Ainsi il se rattachait aux mystiques.

Surtout il donnait à l'amour, à la souffrance, à l'aspiration au bien et au vrai, à la joie une qualité nouvelle et

une saveur profonde. Il leur attribuait le prix d'une connaissance. Ce que nous sentons, ce que nous pensons vraiment avec toute notre âme nous introduit dans la vérité. Le système de Spinoza avant d'être une vue de son intelligence, est le cri de son désir et de son regret mêlé au travail de sa raison : c'est tout son être, c'est Spinoza même.

L'Evolution créatrice, c'est Henri Bergson. Mais pour être l'histoire d'une âme, ce n'en est pas moins une vue du monde. Les perceptions que nous avons de la réalité, si elles diffèrent, n'en sont-elles pas moins des visions ? Une âme de penseur, avec ses idées et ses rêves, c'est la vie se retournant vers elle-même et prenant une vue sur un de ses multiples aspects ; c'est l'univers contemplé longuement dans ses amertumes et ses joies et c'est l'effort héroïque donné par l'esprit humain pour comprendre l'univers ainsi contemplé Mais toujours c'est un effort de la vie.

La vie ! Elle contient toutes choses, elle enveloppe tout : nos idées sur elle, nos visions du monde, c'est elle qui se recrée et se repense infatigablement. Nous n'avons qu'à la vivre pour la connaître, et avec elle, tout ce qu'elle emporte dans son mouvement sans fin. — Une conception beaucoup plus riche et plus souple de la réalité ; l'attribution à la vie de la valeur d'une connaissance, n'est-ce pas les deux caractères par lesquels les philosophes modernes se différencient de leurs prédécesseurs et ce qui réunit, pour un même travail, malgré les divergences de leurs doctrines, un Guyau, un Boutroux, un James, un Bergson ? Ce dernier l'a dit avec hardiesse : les plus graves énigmes et les problèmes moraux ne sont qu'un affaissement de notre vitalité. Ils ne se posent même pas pour l'homme qui vit. Et il est vrai qu'une émotion très pure, un grand amour, un geste charitable, nous introduisent dans la réalité et nous ouvrent des trésors dont la raison n'a pas la clef. Nous vivrons donc et, certains que la vie est une connaissance, nous nous abandonnerons aux bras de cette enchanteresse cruelle.

GEORGES BURAUD.

PENSÉES ET MÉDITATIONS

UN SOIR A PÉROUSE

Je ne sais pas, en voyage, de sensation plus exquise que d'arriver le soir dans une ville qui m'est inconnue. La nuit, en noyant dans ses ombres les détails, n'offre à nos yeux qu'un ensemble de lignes, ne nous laisse voir que les grandes masses du décor urbain qui nous paraît de proportions plus vastes et d'aspect plus étrange que dans le jour. Et puis le mystère qui enveloppe les choses nous les fait plus ardemment désirer.

L'idée que nous nous faisons par avance d'une ville ou d'un site est souvent supérieure à la réalité. Le paysage que notre rêve imagine est parfois plus beau que celui qui se déroule ensuite devant nous.

L'inconnu nous attire et nous charme irrésistiblement. Nous nous demandons souvent : « *De quoi demain sera-t-il fait ?* » Comme si nous ne savions pas que, semblable au présent, il ne sera fait que d'illusions ! Si le passé est fait de souvenirs, l'avenir est tissé d'espérances. Se souvenir, espérer, n'est-ce pas toute la vie ?

C'est surtout aux villes italiennes qu'il faut demander cet enchantement nocturne, cette sensation de l'imprévu. Une arrivée à Venise, sous la lune, aura toujours — même pour le plus positif des hommes — quelque chose d'irréel ; elle lui laissera, à défaut d'émotion, l'impression d'une en-

trée dans le monde du rêve, d'une victoire de la Beauté sur la vie.

Je me souviens de la première nuit de mon séjour à Vérone : un groupe de mandolinistes et de guitaristes passa sous mes fenêtres et leur musique amoureuse et légère rendit romanesque cette calme nuitée véronaise. Il me sembla qu'un balcon était proche et que d'une échelle de soie allait descendre *celle* qu'appelait la sérénade. Personne ne répondit à la troupe sonore qui s'en alla et se confondit avec les ténèbres. Mais le plus gentil souvenir m'est resté de cette évocation passagère du temps lointain des déclarations d'amour au clair de lune.

Le soleil se couchait derrière les Apennins quand je gravissais, ces jours derniers, la montée qui mène à Pérouse. La première vision qui me retint fut celle de la statue de Jules III bénissant du haut de l'escalier du Dôme, l'altière cité Ombrienne. Le pape de bronze — patiné d'un inimitable vert-de-gris par le temps, ce grand artiste — me parut être taillé dans un bloc d'émeraude. Sa tiare s'auréolait de la lumière d'une veilleuse brûlant à la porte du Dôme et il me sembla que l'âme de la ville morte avait pris l'apparence subtile de cette flamme en symbole de son existence à travers les siècles. Cette lueur au milieu de ces tours et de ces murs enténébrés avait quelque chose d'étrange, comme ces feux-follets qui s'allument la nuit dans les cimetières et que l'on prend pour les âmes errantes des trépassés.,.

Ce qui fait le charme de ces petites villes italiennes, c'est qu'elles semblent ignorer la vie présente et ne pas entendre les vaines clameurs des passants d'aujourd'hui. La nuit y garde son mystère ; aucun bruit ne trouble son silence. A Florence, à Vérone, à Sienne, à Pérouse la pensée se fixe tout de suite dans le passé — que notre imagination reconstitue aisément, grâce aux vestiges d'un décor créé par l'art.

Prestigieux décor où le rude beffroi se dresse en face du campanile sonore, où l'orgueil du Palais Vieux et le mystère de la cathédrale synthétisent la vie belliqueuse et mystique de ces villes à jamais endormies.

Pourtant elles furent riches et puissantes. Le Moyen-Age et la Renaissance avaient fait d'elles des centres d'activité commerciale ou maritime, des foyers de civilisation, des écoles d'art. Chacune d'elles était un microcosme ou, pour parler plus simplement, une *petite patrie*. Une haine implacable créait entre ces cités voisines des frontières autrement infranchissables que les limites naturelles de leurs territoires. Gênes était l'ennemie héréditaire de la République de Venise, Florence guerroyait contre Pise et contre Sienne, Sienne était en lutte avec Pérouse. Mais cet antagonisme éperonnait leurs orgueils rivaux, aiguillonnait leur patriotisme local, les rendait jalouses de leur gloire.

Athènes renaissait en Toscane et s'y appelait Florence. Sienne s'illustrait des fresques du Sodoma et du Pinturrichio ; les banquiers de Pérouse commandaient la décoration de leur Cambio au Pérugin qui devait ajouter à sa renommée la gloire d'avoir été le précurseur du Maître des eurythmies, de ce Raphaël qu'adolescent ses amis appelaient déjà *il graziofissimo !*

Isolées l'une de l'autre, ces villes ennemies vivaient murées dans leurs coutumes, enfermées — si je puis dire — dans cet « esprit de clocher » qui devait mettre à leur existence une empreinte ineffaçable et donner aux œuvres de leurs artistes cette originalité puissante, ce caractère hautain qui les apparentent au grand art.

Chacune de ces petites patries se singularisait par sa sensibilité particulière, par sa culture séculaire et, pour tout dire en un mot, par son génie. Car chacune d'elles avait *son* âme faite des traditions de ces citoyens, du culte pieux des morts, du souvenir des héros ; une âme où s'accumulaient d'âge en âge les joies et les douleurs, les succès et les revers, les amours et les haines, les grandeurs et les espérances de la race ; une âme aussi ancienne que les lointaines légendes chantant les origines fabuleuses de la Cité ; une âme ardemment vivante, encore que fidèle à l'immémorial passé. C'est elle que les bâtisseurs de cathédrales ont transmuée en symboles de pierre, en flamboyants miracles gothiques. C'est elle que les poètes ont extériorisée en des chants émouvants. Elle inspirait la chanson, elle

enfantait l'épopée ; elle faisait vibrer la lyre et sonner le buccin. Et, par la voix innombrable de la foule mystique ou révoltée, elle éclatait en clameurs sur la place publique, elle s'exhalait en sanglots sous la voûte du Dôme. Elle hantait le Palais-Vieux et on percevait ses alarmes dans l'appel des Tocsins ; elle habitait aussi le Campanile et on retrouvait ses angoisses dans la plainte des cloches...

Chaque école d'art italienne *créait* donc selon *son* inspiration et obéissait aux règles de *sa* technique pour réaliser l'idéal qu'elle poursuivait. Un monde ne sépare-t-il pas la peinture immatérielle et mystique des maîtres Ombriens des œuvres de l'Ecole Vénitienne ?

La formation de ces centres régionaux — avec leur différence d'existences, leur diversité d'aspirations, leur variété de méthodes et d'écoles — était le résultat de cette *décentralisation* qui est une des caractéristiques du Moyen-Age et de la Renaissance. Elle ne s'étendit cependant pas à certains Etats comme le Royaume de Naples et le Milanais. Aussi le Royaume de Naples n'atteignit-il jamais le degré de culture intellectuelle auquel parvinrent les petites cités toscanes. Quant au duché de Milan, sa capitale seule s'illustra sans égaler pourtant la gloire de Florence.

Il est même permis de dire que la grandeur des villes italiennes était liée à leur autonomie, conséquence de la décentralisation. C'est ainsi que Pise — berceau de Galilée et de Nicolas de Pise — fut un foyer de science et d'art tant qu'elle vécut libre et indépendante. Sa décadence spirituelle commença dès le jour où elle passa sous le joug Florentin.

C'est donc au *régionalisme* que nous devons cet éternel printemps de l'art, cette montée sublime à l'idéal, cette ascension aux sommets du rêve et de la pensée...

Pour se manifester aux hommes, la Beauté s'incarna en des créatures imaginaires, en des formes illusoires — filles de Raphaël, de Michel-Ange et du Vinci, ces Démiurges ! Elle semblait *autre* sous des azurs divers et parmi des décors différents ; pourtant, qu'elle apparût en Vénétie, en Ombrie ou en Toscane, elle était toujours la Beauté innom-

brable en ses signes visibles, mais *une* en son essence ineffable.

Si la ville au Lys rouge connaissait les prodiges d'art des Cimabue et des Giotto, si elle devait entendre un jour l'éloquence vengeresse de Savonarole — pareille à celle de Jean Chrysostôme — à Assise, en un paysage spirituel, St François émouvait les oiseaux, faisait saigner les roses de Sainte-Marie-des-Anges et rendait réelles, en les vivant lui-même, les « Béatitudes » de Jésus.

Ainsi la Vie (*la Vie essentielle qui seule importe*), en prenant la forme auguste du sacrifice, en revêtant l'apparence sublime du chef-d'œuvre, devenait miraculeuse et divine...

Ces Républiques furent-elles donc des paradis qui virent le règne de la justice et qui connurent le bonheur? Non, mais ce soir, je préfère oublier la vie monstrueuse de ce Seigneur de Pérouse, Jean Baglioni, amant de sa sœur et assassin, pour ne penser qu'aux voluptés spirituelles que demain me réserve. Je préfère ne pas me rappeler que ce Jules III, de qui j'admire l'effigie au geste bénisseur, fut indigne de la tiare, pour me préparer aux pures joies qu'Assise me promet. J'idéalise ainsi le passé en m'efforçant d'ignorer ses laideurs, en faisant la somme des beautés et le total des vertus qu'il nous offre...

L'heure de la décadence sonna pour les principautés italiennes, pour ces petits mondes énamourés d'art et de liberté où battait le cœur de Sienne, où vibrait l'âme de Florence.

Les villes mises à sac agonisèrent à la lueur des incendies, dans l'horreur des guerres civiles, dans les affres de la famine et les épouvantes de la peste. Et — suprême fléau — la soldatesque espagnole vint qui les asservit à Charles-Quint couronné à Bologne empereur et roi. La perte de la liberté devait être la rançon de l'unification des Etats Italiens.

L'unité italienne avait été déjà le rêve de Dante qui n'hésitait pas à en confier la réalisation — future — à l'Empire Romain restauré sous le sceptre d'Henri d'Allemagne. Machiavel, lui, fit de l'unification italienne une idée natio-

nale : il ne la concevait que sous la forme d'un royaume qui aurait eu pour souverain César Borgia.

L'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Espagne s'étaient constituées en Etats Monarchiques. Le Secrétaire florentin — imbu du principe d'autorité — estimait que l'Italie, obéissant d'ailleurs à une loi fatale, ne pouvait que suivre leur exemple et adopter un régime politique unitaire. L'avenir lui donna raison : l'unité italienne devint une réalité. Mais ces radieux flambeaux — Florence, Sienne, Milan, Pérouse — qui répandaient sur l'Occident épris d'humanisme, leurs clartés spirituelles s'éteignirent à jamais.

Nos régimes politiques actuels — qu'ils soient républicains ou monarchiques — s'opposent à la formation de centres régionaux capables d'accroître le patrimoine de gloire d'un pays. Au contraire, grâce au principe de décentralisation, des capitales s'élevaient jadis là où il n'y a plus aujourd'hui que des villes de province...

Voilà en quelles réflexions m'avait induit le décor de Pérouse, le soir où pour la première fois je m'entretins avec ses sombres palais et ses églises silencieuses, avec ses arches romaines et ses portes étrusques, avec son pape de bronze et cette lampe timide en quoi je me plaisais à retrouver l'âme de la hautaine cité ombrienne.

L'Italie, pensai-je, est devenue pour ses enfants une grande Patrie, mais renouvellera-t-elle les miracles d'art que firent les petites patries disparues ? Ne semble-t-elle pas créée — comme l'écrit Machiavel dans ses *Dialogues sur l'art de la guerre* — pour faire revivre les choses mortes ? L'auteur du *Prince* n'aurait-il pas raison contre son rêve même ?

Ressusciter la Rome des Jules II et des Léon X, faire renaître une fois encore Athènes dans la Florence des Médicis !... Redevenir la Terre-Sainte de la Beauté réapparue ici-bas ! Quel destin plus auguste l'Italie pourrait-elle espérer ?

Pérouse, Septembre 1911

José Hennebicq.

De M. André Suarès à propos de l'un de ses livres

En vérité si l'on n'écrit que pour s'exprimer soi-même, et si l'Art n'a d'objet que le poids et la mesure à fournir à cette expression, M. Suarès est un écrivain remarquable. Chacun de ses ouvrages le répète tout entier et ne répète que lui. Il en est du dernier comme de tous les autres. A en croire le titre – *Sur la Vie* (1) — nous serions en droit de lui demander mieux et davantage. Malheureusement la vie n'offre point à M. Suarès des occasions de se renouveler, mais de simples prétextes à s'affirmer inébranlable dans son attitude littéraire. Ne nous y trompons point, la personnalité de M. Suarès se réduit à une attitude, laquelle n'est, par surcroît, qu'une imitation de celle de Brunetière.

Parce qu'il imite quelqu'un, M. Suarès se croit et se dit classique. Voilà pourquoi il demande à Pascal ce que Brunetière a demandé à Bossuet.

Moins grand que l'un et l'autre, nous voulons dire Pascal et Brunetière, sans offense à Bossuet à qui nous ne le comparons point, il s'en tient strictement à l'imitation de leurs apparences. L'esprit de chacun d'eux lui échappe. Des deux il ne connaît que l'attitude, qui nous les présente, l'un et l'autre opposés à des mouvements de pensée de leur époque. Comme Brunetière il fait face aux écrivains de son temps et il s'appuie sur la pensée de Pascal comme un homme s'accote à un mur pour ne pas être cerné par ceux qu'il brave.

Pour adroite qu'elle soit, une telle tactique ne laisse pas d'être fautive en ce sens que M. Suarès, tout occupé de ce qu'il a devant lui, néglige de se plier à la doctrine de Pascal. La stature de l'homme de lettres lui importe davantage que la nature intime de son génie et son admiration s'adresse plus à l'ardent polémiste des Lettres Provinciales qu'au pénétrant philosophe des Pensées.

Pascal n'est pas seulement un penseur d'une immense envergure et un polémiste d'une extraordinaire puissance ; il est en outre, et pour cela même, un admirable écrivain

(1) *Sur la Vie*. 1 vol. 3. 50. Emil Paul éditeur.

Absolue et parfaite dans son originalité, sa forme est inégalable.

M. Suarès en imite les tours de dialectique, les développements mathématiques, les savants raccourcis, la netteté aiguë. Autant qu'il le peut il donne à ce qu'il écrit la façon du style de Pascal, mais la façon seule, car la vie intérieure de l'ouvrage est essentiellement différente. Ce que Pascal demandait à l'humilité, M Suarès le demande à l'orgueil ; ce que Pascal tenait de la raison, M. Suarès le tient de l'imagination ; ce que Pascal possédait par la foi M. Suarès le possède par la sensibilité.

De là que ce talent naturel à Pascal, en qui il avait pour origine une vie intérieure de nature toute spirituelle, n'apparaît chez M. Suarès que comme un artifice d'écrivain s'efforçant, en art, d'établir le tempérament sur le même pied que la personnalité et de mettre sur un même plan les produits littéraires de l'esprit et ceux de l'imagination.

Car M. Suarès, en tant qu'écrivain, n'est qu'imagination et intelligence. En voulez-vous la preuve ? Lisez attentivement ce qu'il écrit sur Baudelaire dans son dernier volume (1). Ne vous laissez point surprendre par l'éclatante sécheresse d'une forme littéraire qui triomphe au premier contact que l'on a avec elle. Attendez que cesse l'espèce d'hallucination que dégage la diversité des sensations exprimées avec un poids qui ferait croire à de l'autorité. Cherchez, alors, ce qui fait, sous le confus éblouissement de la matière verbale, la substance des quarante pages que M. Suarès consacre à ce remarquable et singulier poète et vous vous apercevrez que, si la forme de M. Suarès est purement intellectuelle, ce qu'elle exprime est purement imaginaire. Et nous ne nous étonnerons plus de son abondance verbale, du pittoresque de ses épithètes aussi bien que de celui de ses images ; nous comprendrons la variété de comparaisons qui donnent l'illusion de la vie et du mouvement parce qu'elles déplacent sans cesse l'attention ; nous saurons qu'il n'a de la richesse et de la vie que les apparences, c'est-à-dire la profusion et l'agitation et nous constaterons que du caractère, de l'existence, de l'œuvre de celui dont il parle il ne prend que les traits bons à nous rendre sensible son imagination particulière de l'artiste et qu'il les généralise par quelqu'une de ces similitudes qu'il affectionne de développer.

Pour M. Suarès, le génie impose une attitude morale qui en représente la puissance effective comme le mot représente l'idée. Et comme la pensée coordonne les mots pour le développement de l'idée, le génie coordonne les actes pour la détermination de cette attitude.

---

(2) *Sur la Vie* . Baudelaire, p. 189.

Vérité certes ! si elle n'a d'objet que l'œuvre, mais tout de même dangereuse à la pratique, comme toute vérité, si, au contraire de Pascal qui fonde la personnalité sur la volonté on la fonde, comme M. Suarès, sur la sensibilité.

La personnalité se réduit alors au tempérament et le caractère à une attitude morale d'après laquelle on juge de l'humanité et de toutes choses.

Ainsi pour M. Suarès, l'artiste ne vaut que pour ce qui le distingue des autres hommes dans sa manière de sentir, et son œuvre par la force avec laquelle elle exprimera cette distinction. Tout le secret du style est là, à en juger par l'œuvre de M. Suarès, qui emploie le mot dans son sens esthétique, et qui, en fin de compte, réduit le style à une simple organisation de la matière verbale, d'autant supérieure qu'elle est moins simple.

Pour ce qui est de Baudelaire, nous le voyons séparé, par son génie, du reste des hommes qu'il surpasse incomparablement. On nous le présente comme un des plus extraordinaires exemples de l'Artiste dans son éminente supériorité. Shakespeare et Racine, que M. Suarès affronte dans une autre étude, Tolstoï, Ingres dont il parle à d'autres pages ne possèdent ni sa grandeur, ni son prestige (1).

Lui, Baudelaire,est l'Homme-Dieu à l'image de son admirateur,Suarès.Conscient de sa divinité il est,non immuable mais immobile, parce que figé dans une attitude unique à laquelle on rapporte tout de son existence et de son œuvre. Il est, ce Dieu, esclave d'une grandeur dont le principe est dans sa chair et non dans son esprit puisqu'elle a sa sensibilité pour origine. Aussi ses pouvoirs sont-ils dérisoires qui ne vont pas au-delà de l'invention d'images neuves et de l'arrangement des mots pour les exprimer.

C'est peu qu'un artiste asservi à la matière au point de lui demander toutes ses inspirations et l'on comprend quel terrible et symbolique châtiment aurait été pour un tel écrivain, l'abominable paralysie qui le mit au tombeau.

Mais quelle fin redoutable pour l'homme dont la vie intérieure se trouve réduite à la force brutale d'un mépris de l'Humanité,dont l'orgueil s'énivre romantiquement jusqu'à une exaltation qui le rend tributaire des doctrines de Nietzche et non de celles de Pascal. Et pourtant M. Suarès a osé rapprocher sa figure baudelairienne de la véridique grandeur du penseur de Port-Royal.

Ici nous touchons au paradoxe qui nous livre le secret des effets littéraires de M. Suarès. Ce ne sont point des effets d'harmonie mais de dissonances. On s'en rend un

---

Sur la Vie. **Sakspeare et Racine**, p. 277 — **Les chênes de Yasnaïa**, p. 229 — **M. Ingres**, p. 249,

compte exact quand on lit, dans le même ouvrage, ce qu'il dit de l'harmonie et du génie de Racine par comparaison avec les inégalités et le génie de Shakespeare. On voit là, nettement, et dans toutes ses conséquences esthétiques, la confusion du sentiment avec l'émotion. Pour plus d'évidence encore que l'on rapproche de ces pages celles intitulées : Culture et Civilisation et le goût du paradoxe nous apparaît incontestable. Il résulte d'ailleurs du conflit de l'intelligence avec la sensibilité et explique toute l'originalité de M. Suarès.

En effet, mue par la sensibilité, l'intelligence excelle à passer, sans transition logique, d'un ordre de faits à un autre ordre, pour les comparer ou les déterminer successivement en en confondant les causes ; d'où il suit que l'on éprouve à lire M. Suarès, non cette exaltation que procure la profondeur d'un écrit, mais cet étourdissement qui naît du contraste dans la variété. Car pour avoir une attitude unique et exclusive il n'en manque pas moins à M. Suarès une unité de pensée,

L'unité de pensée demande la possession d'une doctrine qui est l'expression de la vie intérieure de qui la possède. Une telle doctrine ne naît point de la collaboration de l'intelligence avec la sensibilité dont le travail en commun aboutit à des généralisations et non à des principes, à des formes abstraites et non à des causes d'action. L'unité de pensée exige d'autres méditations que celles de l'imaginaire pour se manifester aussi glorieusement qu'il arrive avec Pascal à qui la religion chrétienne fournit son objet philosophique.

A cette religion, M. Suarès emprunte des formules doctrinales avec lesquelles il tâche à pourvoir de profondeur ses mouvements d'imagination. Elles ont, dans ses écrits, la même fonction que la toile de fond dans les décors de théâtre. Leur fin est de créer une illusoire perspective dans dans sa composition littéraire, si tant est qu'il puisse y avoir perspective dans un ensemble où tout est toujours au même plan, et où le seul ordre est celui méthodique de l'analyse appliquée à la détermination des mouvements de la sensibilité. Paradoxe esthétique pour ce qui est des apparences et d'où résulte ce manque d'harmonie si caractéristique aux compositions de M. Suarès.

Pour ce qui est des formules doctrinales empruntées au christianisme; réduites à leur simple expression verbale, elles ne font point corps avec le reste du développement littéraire auquel elles appartiennent. Privées de toute vie spirituelle, elles n'ont de valeur que celle d'un argument intellectuel. Elles ne rayonnent point sur ce qui les entoure pour en faire valoir les reliefs en l'éclairant. Elles s'y

ajoutent et font nombre parmi tant de phrases sans prendre plus d'importance que tout autre ornement littéraire et sans fournir à l'ensemble l'autorité qu'on serait en droit d'attendre de leur présence. On les sent détachées de la doctrine dont elles vivent, comme le sont, de la plante, les feuilles insérées dans un herbier.

Disséminées dans le texte elles ne sont point d'abondantes sources de vie comme pour Pascal, ni de puissants motifs d'émotion comme pour Brunetière. Elles y demeurent sans vertu parce que nulle doctrine personnelle ne les unit et qu'elles ne sauraient tenir du consentement général une puissance qu'elles doivent trouver dans la vie intérieure de celui qui en appelle à leur souveraine autorité. En fait elles ajoutent un trait à l'attitude littéraire adoptée par M Suarès.

Donc point de doctrine et, partant, point de composition dans les ouvrages de M. Suarès, ni d'autre vie intérieure que celle du mouvement de la masse verbale, puisqu'à ce mouvement appartient de rendre sensible le tempérament de l'écrivain.

Aussi l'œuvre de M. Suarès n'est-elle qu'imitation et non création. Il déforme mais ne transforme point et il ne saurait atteindre à la vérité de la Vie esthétique puisqu'il la cherche dans la variété des apparences.

Et voilà qui explique le talent de M. Suarès classique par la syntaxe imitée de Pascal, romantique par la force et la couleur de l'expression, naturaliste par la qualité et la densité de la matière.

Remarquable talent d'écrivain, certes! mais combien singulier par manque de l'élément essentiel qui assurerait l'unité de ces éléments hétérogènes en en résolvant les antinomies. M. Suarès connaît merveilleusement le vocabulaire de notre langue. Il sait, avec une science parfaite, mais toujours sensible, choisir dans l'amas des mots celui qui, plus justement et mieux que tout autre, imposera au lecteur l'idée de cette supériorité. A cette force massive vient s'ajouter celle abstraite d'une syntaxe dont la contracture systématique tend vers le même but. Vers cette même fin encore porte l'abondance d'images répondant aux mouvements les plus divers de la sensibilité et dont la variété s'accommode mal du resserrement d'une syntaxe qui s'oppose à toute harmonie dans leur succession ou leur développement. Nous ne parlerons pas de l'incohérence qui résulte parfois de leur nombre ni des rares fautes de goût qui marquent leur choix.

Romantique, M. Suarès ne l'est pas seulement dans l'expression, il l'est encore, et plus particulièrement, dans l'attitude qu'il s'est imposée, qui commande à toute son

œuvre et à laquelle il sacrifie des dons remarquables. Ce romantisme n'a rien de l'ivresse dyonisiaque de Hugo et de ses contemporains. Il est celui intellectuel et dangereux dont M. Suarès lui-même, définit ainsi les caractéristiques : « La manie de rechercher en tout, et de ne voir partout que soi ; le mauvais goût d'y tout réduire ; l'impertinence d'en faire leçon ; et ce comble de vanité qui consiste à tout mesurer, à tout mépriser par comparaison à sa propre existence (1) ».

Et vraiment il est très regrettable que M. Suarès donne dans de tels excès ?

LOUIS RICHARD-MOUNET.

---

(1) *Sur la vie.* Culture et civilisation p. 305.

L'Esthétique fondamentale et traditionnelle

(*suite*)

III

Nous allons franchir le seizième siècle et entrer dans le dix-septième. Les influences grecques vont subir sous la poussée des érudits un détournement fâcheux. Plutôt que de se maintenir dans l'élégance et la beauté, l'art va être associé à la grandeur des royaumes, des républiques et des empires. Religieux jusqu'au XVI[e] siècle, il n'eut qu'un instant à lui, l'instant que lui accordèrent les troubles que partout occasionnait la rupture entre le pouvoir civil et le pouvoir sacerdotal. Avec le premier concordat de France il se voit lié à la cour, et désormais va subir la pompe, l'apparat, tourner au théâtral et à l'académique romain jusqu'à ce qu'enfin Colbert institue une école nationale où l'enseignement fonctionnera administrativement. Ne disons pas de mal des artistes qui en furent les chefs. C'étaient des gens forts et qui connaissaient tout ce qu'un peintre doit connaître. En ces temps on se donnait encore la peine d'étudier. On apprenait beaucoup, on voyageait aux lieux des chefs-d'œuvre, on voyait, on analysait, on croyait aveuglément à la tradition. Nous n'en sommes hélas plus là !

Si donc la raison l'emporta sur le sentiment, si la volonté triompha sur l'instinct, jusqu'à faire paraître un peu froide la production de ces Lebrun, Jouvenet, Vouet, Mignard. Champaigne, etc... remercions-les pourtant d'avoir contribué à établir le bel équilibre du XVII[e] siècle, et, dans l'éclosion grandiose des sciences, d'avoir conquis aux arts une place de premier ordre. Quels que soient donc les reproches que nos sensibilités un peu décadentes, un peu lasses, un peu maladives puissent adresser au XVII[e] siècle, saluons en lui la féerie de Versailles, le goût du grand que deux noms soutinrent jusqu'à la plus haute force : le Puget, le Poussin.

Certes nous sommes un peuple pratique, commerçant, après avoir été longtemps un peuple soldat. Nous nous passionnons pour tout ce que nous rencontrons de noble. Parfois aussi les pires niaiseries nous attirent ; mais nous avons la sagesse de ne pas nous y attarder. Notre curiosité nous a fait croire frivoles par les étrangers ; mais nous sommes plutôt désireux d'être avertis, et nous ne souffrons pas qu'on nous croie en retard sur le mouvement des idées. En somme, cela est bien vrai, puisqu'il semble que ce Paris qui attire le tourbillon éphémère du monde

Tourne sur un centre éternel.

Au dix-septième siècle donc nous nous mîmes à la tête de l'Europe, cela par le génie d'un grand roi et les dons remarquables qu'il savait faire éclore à ses côtés. Loin de moi l'idée de vous représenter Louis XIV comme un tyran qui va peser sur l'art et lui demander de faire le courtisan ou le domestique. Si les sectes politiques actuelles peuvent rêver ce rôle, elles se trompent, et l'art les en désabusera bien vite, car jamais il ne put subir d'autre direction que celle que tout artiste porte en lui, et qui est sa raison d'être. Quiconque voudrait *imposer* une direction humaine à l'art le tuerait. Il ne connaît que les directions divines, sublimes ou belles. Louis XIV, en fondant à Paris une Académie de Peinture, à Rome un lieu de séjour pour les artistes, n'a donc point tenté d'accaparer à son profit la pure vitalité du génie des peintres ; mais il a voulu susciter à son règne des talents de premier ordre, dignes de le représenter aux yeux de la postérité ; car il savait que si les conquérants sont grands en leur siècle par leurs victoires, ils perdurent seulement par la main du sculpteur, du peintre ou du poëte.

Oui, l'art robuste seul à l'éternité,
Le buste survit à la cité,
Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les influences que subit le XVIe siècle diffèrent de celles qui vont suivre, en ceci : la Renaissance fut toute Athénienne, le XVIIe siècle sera Romain.

Les causes de cette transformation tiennent à l'industrie qui fait son apparition, et qui donne à l'art de la guerre une nouvelle force et une nouvelle forme. Avec l'arme à feu le Français entreprend de conquérir le monde, et nécessairement l'idée romaine domine quiconque est pris de cette noble ambition. Louis XIV devient un César, et le peintre et le sculpteur oublient l'Acropole pour ne songer plus qu'au Colisée. La puissance appelle la force, et les artistes viseront surtout à être plus robustes qu'élégants. Pourtant, avouons-le, un sentiment nouveau va naître, celui de l'ordre et du repos parfait dans les lignes du monument et dans l'établissement du tableau.

J'ai choisi dans les nombreux ouvrages de cette époque ceux qui ont eu une profonde influence sur leur temps. Le traité de Dufrenoy, poème plutôt que traité, parut après sa mort par les soins de Mignard. Il n'est pas très connu aujourd'hui, quoiqu'il ait eu une grande action à son heure.

L'art de Peinture de Léonard de Vinci traduit par M. de

Chambray paraissait aussi à cette époque, avec des dessins du Poussin ; de partout sortaient des livres italiens, espagnols,mis en français : le Vasari,le Pacheco,la Felsina Pittrice, qui était dédiée à Louis XIV par son auteur ; et enfin en notre langue même l'éloge du Plafond du Val-de-grâce, par Molière, montrait la préoccupation que l'on avait chez nous de connaître et d'élogier la peinture.

C'est à partir du XVIe siècle que l'art subit une crise désastreuse et connut ses ennemis. Jusqu'en ce temps il avait fleuri chez les Latins, modernes comme anciens, avec une liberté singulière qui lui avait permis d'atteindre à sa perfection. Le moyen-âge enfanta des merveilles ; et non seulement des œuvres, mais des villes entières, qui moins par le temps que par l'aveugle cupidité et ignorance des hommes ont disparu. Quand il nous en tombe quelque fragment sous les yeux, nous restons surpris de constater que des siècles que des historiens intéressés nous disent barbares, ont atteint au plus exquis raffinement, au goût le plus original et au métier le plus parfait. Les iconoclastes qui aux temps de Léon l'Isaurien et de son fils Copronime poursuivaient l'œuvre de ruine des images, se sont sans cesse acharnés sur la sculpture et la peinture.

Les Israélites furent les premiers à abattre les temples des idoles, à en renverser l'architecture et autres productions de l'Idée ; durant plusieurs siècles ils firent périr un très grand nombre de chefs-d'œuvre qui nous resteront à jamais inconnus. Sous l'influence des mêmes conceptions, des sectes chrétiennes ont détruit les merveilles de l'Antiquité, et les mulsumans anéanti les œuvres graphiques des chrétiens ; puis quand l'Europe donne tout ce que son genre artistique promettait,le protestantisme apparut à son tour. Le connétable de Bourbon va jusqu'à Rome mutiler les fresques de Raphaël. L'homme du nord plus fermé que celui du midi à l'art plastique, dans la personne d'un Pape se scandalise des hardiesses de Michel Ange ; ce flamand, après avoir voulu détruire le plus grand chef-d'œuvre du XVIe siècle et de la peinture, consent à ce que l'on en voile les parties que sa stupidité croit indécentes. C'est ainsi que peu a peu le Catholicisme lui-même, qui montra tant de libéralités envers les arts et qui leur accorda tant de libertés, s'obscurcit de soupçons Jansénistes et de préjugés hérétiques.

Parlerai-je des massacres sans merci de la Révolution, époque abominable où le marteau du Vandalisme frappait la France dans tout ce que son génie avait produit de plus noble. Combien d'églises, de châteaux, de tours, de villes même succombèrent sous d'imbéciles démolitions, qui n'ont point cessé encore de dépouiller notre patrie de ce

qui nous tient le plus au cœur et qui était le résultat de dix siècles acharnés à la perfection.

Ah ! c'est que si d'un côté la production artistique ne se ralentit pas, la destruction d'autre part s'acharne avec une obstination vraiment démoniaque sur la part de ciel que le génie voulait nous donner. Et tout est bon, aux vandales pour arriver à leur fin, la politique, la morale, l'abstraction, la religion, le goût, les mœurs. Partout nous les voyons embusqués, prêts à agir.

Dès 1830, Victor Hugo écrivait : « Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait, qu'on la fasse ! Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur ; *misérables hommes et si imbéciles qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont barbares.* Il y a deux choses dans un édifice : son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde, à vous, à moi, à nous tous. Donc le détruire c'est dépasser son droit (1). »

Il s'agit bien de droit. Le droit à la Beauté n'existe plus, semble-t-il. Il ne reste que le droit à l'Utile ; et quelques pierres aux yeux de l'ignare fanatisé par le journalisme ou la tribune, seraient-elles taillées par Phidias, ne sont que des pierres bonnes à vendre au tas. Mais à côté de cette brutale insouciance de l'art se trouvent les avides et les connaisseurs ; ceux-ci ont perdu toute pudeur, ne rencontrant aucun obstacle, et sûrs de l'impunité, ils ne songent qu'à activer cet esprit de vandalisme, afin d'en faire leur profit. Le souci de voir centupler en leurs mains la somme donnée pour un *débris du Passé* les a mis en campagne et leur assure une *voix éclairée* dans les délibérations municipales. Ils exciteront au pillage non plus seulement par fanatisme politique, mais par esprit de lucre et de gain. Ils sont l'*homme instruit* du lieu, qui voit les choses au point de vue commercial, et qui transforme le champ de l'histoire et de l'art en boutique d'antiquaire.

« Chaque jour quelque vieux souvenir de la France s'en va avec la pierre sur laquelle il était écrit. Chaque jour nous brisons quelque lettre du vénérable livre de la Tradition. Et bientôt quand la ruine de toutes ces ruines sera achevée, il ne nous restera plus qu'à nous écrier avec ce Troyen qui du moins emportait ses dieux :

Fuit Ilium et ingens
Gloria (2) »

(1) Guerre aux démolisseurs. *Littérature et Philosophie mêlées.*
(2) V. Hugo. — *Ibidem.*

Mais la France ne croit plus aux Dieux ; qu'emportera-t-elle donc du massacre ? Elle en emportera l'ennui et la mort, car toute ruine du patrimoine ancestral frappe l'esprit de stérilité et mène la nation dans les ténèbres. L'art, comme la science, ne naît que par un long et persistant effort ; il faut que les modèles de la Beauté soient réalisés pour que l'excitation à l'Idéal existe dans un peuple. Le jour où le statuaire a incarné le Dieu dont les prêtres parlaient, la Foi a fait son plus grand pas dans la Race, et l'Homme ne se sent plus seul dans les chemins de la Vie.

De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir, il marche dans un sentier béni, il a trouvé la joie d'exister ; chacune de ses actions n'a plus seulement qu'un but utile, mais concourt à sa culture morale ; il se sanctifie en officiant sur l'autel de la terre pour les moissons et les forêts. Quand l'homme perd et la familiarité des Dieux et les souvenirs des ancêtres, comme le chaînon solitaire d'une chaîne rompue, il se voit inutile, sans raison de naissance et sans raison d'action ; puisque ce qu'il laissera derrière lui sera voué à une destruction certaine, ses actes n'ayant plus de sens divin. Seule cette croyance à la divinité divinise nos gestes et leur donne une sorte de consécration, car elle les relie au tout qui nous entoure comme au tout qui nous précède et nous suivra. Indigne du titre d'homme apparaît donc celui qui ne songe qu'à rompre cette admirable harmonie, image anticipée de l'Eternité, qui fait de notre courte vie non point une étape solitaire mais un chapitre du livre de l'Humanité. Le penseur sera entraîné fatalement devant une telle considération à croire à quelque mobile divin, point de départ instinctif logé dans l'homme, et qui, par cette continuité, confère à sa race la pérennité dans l'effort et crée le Progrès : mais en revanche, il conclura que toute rupture avec ce principe inconscient et divin est le brisement de l'harmonie et, par conséquent, l'interruption de cette ascension progressive.

Je me résume en concluant que : l'homme ne peut grandir sans cesse qu'en suivant cette voie de culture qui le mène du passé au présent et à l'avenir, sans qu'il ait à se soucier de peser la valeur d'existence de ce passé, mais seulement d'y rechercher ce qu'il a d'excellent pour le pousser plus loin.

Partant de ce principe, le culte de tout ce que nos aïeux ont produit de beau, de simple, de noble, le culte des choses les moindres contenant le *souvenir* (cette admirable survie des pensées et des réalisations) est l'essentielle base de la procession ascendante vers le Mieux, et quiconque fait effort pour apporter une tare, jeter une destruction, créer une ruine dans ce magistral enseignement des choses

et des temps est *criminel*, non seulement vis à vis de lui-même et des hommes de son siècle, mais surtout vis à vis de l'humanité tout entière, présente et future, qui aura besoin de ces pages d'existence pour vivre une vie plus nourrie, plus complexe, plus abondante et plus haute. Ainsi ces massacres impies, autant au nom de l'Histoire et de l'Art qu'au nom de la Religion, loin de nous prouver que ceux qui les font sont des *hommes de progrès*, nous prouvent au contraire que ceux qui les font sont des *hommes de ténèbres* ; car ces hommes n'ont pas hésité, en vue de passions personnelles, avides ou haineuses, à priver le présent de sa gloire et l'avenir des marche-pieds de son ascension. Pour ma part je pleure, en tant que Français et en tant qu'artiste, rien qu'à l'idée épouvantable qu'il y a dans la nation des individus capables de détruire tant de chefs-d'œuvre, connus ou méconnus, pour la satisfaction d'un instant de dépit, de colère ou d'avidité, et je pleure surtout en songeant au triste désert qu'ils font de notre patrie. .

Ce malheureux esprit de pudibonderie dont je parlais plus haut se répand à tel point de nos jours, qu'un sénateur s'est rendu ridicule pour avoir tenté quelques exécutions judiciaires.Il vient de condamner comme immorales des reproductions d'œuvres du Giorgione,du Titien et de Lucas Cranach. Si la conférence de Genève triomphe à la chambre française (et rien ne nous assure qu'auprès d'industriels ou de bourgeois la chose soit impossible) c'en sera fait de la liberté de l'art.

Je sais bien que nous avons à l'heure qu'il est plus de peintres épris du laid que du beau, de la pornographie que de la saine sensualité ; mais ceux-là on les laisse bien tranquilles. Rubens, Giorgione et Titien après les vitres qui déjà les couvrent en partie, verront peut-être bientôt les voiles des pudiques rideaux du puritanisme.

Pardonnez-moi si je sors un peu du sujet éternel que je traite pour tomber dans une question d'actualité ; mais elle appartient tellement à l'art, à sa liberté, à son histoire que la taire serait oublier un de mes premiers devoirs. N'avons-nous pas entendu Michel Ange nous dire : « Il faut étudier la nature sur des corps nus d'hommes et de femmes, car c'est dans le modèle le plus parfait que Dieu ait créé que gît toute la difficulté et toute la force ». Le Nu, malgré l'abus licencieux qu'en ont pu faire les gens corrompus, doit rester et reste sous le regard d'un maître véritable, la manifestation la plus frappante du génie ; il règne donc de droit divin sur le royaume de l'art.

Les Carraches (1555)

Il est toujours facile à une critique qui *ne peut pas comprendre* de tourner en ridicule certains peintres et certaines écoles, et ce qui est assez piquant à remarquer, c'est que pendant que cette critique se montre si sévère vis-à-vis d'hommes supérieurs qui ont conquis une légitime admiration, elle établit d'un autre côté son absurdité en faisant l'éloge des pires niaiseries et des pires faiblesses. Parmi les artistes que cette critique s'est plu à railler, il faut placer en tout premier rang Louis, Augustin et Annibal Carrache. Ces trois hommes, liés par le sang, avaient eu la noble pensée de regénérer la peinture à une époque où son esthétique semblait baisser. Il y avait alors de fort bons praticiens, mais ils s'abandonnaient à leur facilité et ne faisaient plus dans la nature ce choix qui avait permis de découvrir les sources du vrai beau. Il en résultait donc une relative décadence, sinon de la faculté à bien peindre, du moins de la beauté et de la tradition. Les Carraches firent tout ce qu'ils purent pour se perfectionner d'abord eux-mêmes aux œuvres des grands maîtres, ensuite ils établirent une académie, où ils espérèrent, par des lois puisées dans l'étude, de réveiller le sentiment des nobles conceptions. Ils y parvinrent, il est vrai, avec moins d'éclat que la grande époque l'avait fait, mais d'une manière qui mérite pourtant d'exciter notre reconnaissance et notre admiration.

Je n'ai pas pour le moment à écrire une critique des Carraches et de l'académie Bolonèse, mais à rapporter ce que ces artistes ont laissé de relatif aux règles de l'art. Ils furent les premiers à rechercher dans toutes les écoles les plus belles fleurs, pour en composer le bouquet final de la peinture. Voici la traduction d'un sonnet d'Augustin qui en résume l'esprit :

Qui désire être un bon peintre,
A le dessin de Rome en main,
La suavité de modelé de Venise
Et la digne couleur Lombarde.

De Michel Ange la voie terrible,
Le vrai naturel du Titien,
De Corrège le style pur et souverain,
De Raphaël la juste symétrie.

De Tibaldi le décor et la science,
Du docte Primatice l'invention,
Et un peu de la grâce Du Parmesan.

Mais dans sans d'études et d'attention
Il peut se borner à imiter
L'œuvre que nous a laissé Nicolo. (1)

(1) Il s'agit de Niccolo dell Abbate.

Contrairement à ce qu'on croit, ce n'est pas Annibal qui fut le maître, mais Louis ; il était cousin germain des deux autres, et leur aîné. Il vit le jour en 1555, c'est-à dire au milieu du seizième siècle.

Il avait connu Tintoret, de qui il tenait plusieurs maximes ; il s'appliqua surtout à l'Ecole Venitienne et à l'Ecole de Parme.

Augustin et Annibal étaient frères, Augustin était très versé dans la Peinture, la Gravure, la Poésie, les mathématiques, la musique et la danse ; il jouait des instruments. Son esprit était un peu dispersé. Annibal, au contraire, n'avait d'attention qu'à la Peinture.

L'académie de Bologne était ainsi établie :

On y avait des modèles bien choisis d'hommes et de femmes.

On y plaça des statues et des bas-reliefs antiques.

Il y avait des dessins des meilleurs maîtres et des livres sur l'art et la poésie.

Un anatomiste — Antoine de la Tour — y enseignait.

On y faisait souvent des conférences. On y posait des difficultés à résoudre.

Le comte César Malvasia, auteur de la *Vie des peintres Bolonais* a largement parlé des Carraches. J'y renvoie, n'ayant eu le temps de traduire pour cette conférence sa longue élucubration.

Un des préceptes d'Annibal était qu'un tableau ne doit pas avoir plus de douze figures, sans quoi il est trop chargé et semble plutôt confus qu'ordonné.

Nous verrons plus loin par les exposés de du Fresnoy, de (1) de Piles, de Reynolds, que la critique établira désormais, après les Carraches, et à leur exemple sans doute, les lois et les règles de l'art. L'étude des chefs-d'œuvre en donnera peu à peu la connaissance, mais il nous faudra a jamais déplorer que ce qu'un Raphaël et un Michel Ange en écrivirent soit à jamais perdu.

Rubens 1577-1640

Les plus précieux écrits qui existèrent sur la peinture sont ceux qui — par une négligence vraiment incroyable des hommes — se sont perdus. L'anatomie de Michel Ange, la philosophie artistique du Greco, les livres de Rubens sur le coloris et la figure humaine, ne nous sont connus que par ouï dire. La théorie de la figure humaine a été résumée par Charles Blanc, dans sa *Vie des peintres* ; j'ignore de qui il la tenait. Je recopie :

L'homme fait à l'image de Dieu est le type de la beauté

(1) Autrement dit : *Felsina Pittrice.*

dans la création, la beauté de la femme n'est que de second ordre, un dérivé, bien qu'elle surpasse l'homme par l'élégance et la grâce Depuis sa première chute l'homme aurait subi des dégénérescences graduelles et dès lors emprunté aux animux des traits et des instincts. Rubens rapporte la figure humaine à des principes géométriques, le cube, la sphère, la pyramide. La sphère préside à la formation de la tête, le cube à celle du tronc, et c'est suivant la pyramide que les membres de l'homme diminuent graduellement vers leurs extrémités. Au cube se rattachent les corps forts et robustes, les héros, les athlètes

Les anciens ont connu trois types de la force : l'Hercule Farnèse, auquel le sculpteur a donné les traits les plus caractéristiques du lion, du taureau et du cheval. En effet, les cheveux d'Hercule ont une parfaite analogie avec la crinière du lion et du cheval, le front participe du taureau et du lion, le chignon du cou. son emmanchement sur les épaules sont charnus, musculeux. comme dans le taureau.

On remarque dans le second type — supérieur au premier par l'élégance — plus d'élévation dans la poitrine, de largeur dans les épaules, de longueur dans les bras, de fermeté dans les muscles du ventre. La hanche est saillante, les cuissès épaisses et diminuant en forme de pyramide jusqu'au pied, dont le talon est développé. Les muscles s'élèvent en monticules.

Le troisième type se distingue par une complexion plus sèche, la grandeur des os, la longueur de la tête, le développement des bras, des cuisses, des jambes, la platitude du ventre, la fermeté des chairs, la saillie des tendons qui, pareils à des cordes, soulèvent la peau par leur relief. Exemple, le gladiateur qui porte un coup à son adversaire en se préservant de celui dont il est menacé.

Mais le quatrième modèle de la vigueur physique n'existerait, au dire de Rubens, que dans l'idéal des artistes, c'est le Christ, auquel le peintre prêtera dans ses ouvrages les foudres de Jupiter pour châtier le monde.

De la sphère dérivent les formes arrondies de la femme, l'élévation du dos, les épaules, la poitrine, le ventre, tous ces contours. A l'exemple des statues antiques, la beauté est également éloignée de la maigreur et de l'embonpoint. Des chairs solides à la fois blanches et d'un rouge pâle mélange de lis et de rose, de lait et de sang ; le visage gracieux, un col élancé, blanc et flexible comme celui du cygne, des épaules médiocrement larges, le bras arrondi, la main et les doigts souples et allongés, la poitrine unie, ample, un peu élevée, les seins fermes, doucement séparés, les reins vigoureux et minces à la taille ; un buste presque triangulaire, le ventre ferme, mais d'un contour doux et

coulant jusqu'à la partie naturelle, petite et relevée ; la partie du dos, entre les deux aisselles, plate, un peu enfoncée dans le milieu comme un sillon creusé le long de l'épine ; les contours des épaules fuyants, les fesses charnues, retroussées, les cuisses fortes, le genou rond, la jambe saillante et diminuant avec grâce jusqu'à son pied petit et bombé au coude, telle est, selon Rubens, la beauté de la femme.

Cet énoncé suffit à faire comprendre l'art de Rubens ; en effet nous retrouvons bien dans ses œuvres ces visages voisins de l'animalité, contrastant avec les figures d'ordre supérieur qu'il attribue aux dieux, aux déesses et aux saints. La conception de Rubens a quelque chose de théologique, quand il dit que depuis sa première chute l'homme aurait par les passions emprunté aux animaux des traits et des instincts. Le péché originel entre en cause dans cette explication, et nécessairement le type divin, le Christ, apparaît à l'opposé de ce visage humain dégradé et animalisé de l'homme tombé ; aussi Rubens en a t-il fait le type de la beauté humaine régénérée.

J'ai vu au musée d'Anvers un cahier que Rubens avait dessiné pour les commençants, et qui a été gravé par un de ces nombreux maîtres du burin qui multipliaient ses œuvres et vivaient à ses côtés. Ce sont des principes comme on en a encore dans nos écoles. Il commence par apprendre des yeux, des nez, des bouches, et de là passe à des ensembles de visages et à quelques lois de mesure. J'ai en main un livre des premiers éléments de la Peinture par J. B. Corneille, daté de 1684, orné de figures de proportion mesurées sur l'antique, et de dessins académiques à l'usage de débutants, qui est du même genre.

Pour ce qui est de l'autre manuscrit de Rubens, le *de coloribus*, on ne sait pas ce qu'il est devenu. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas sur la chromatique l'opinion d'un coloriste de cette force ; cela eût certainement beaucoup aidé les artistes dans une voie difficile. J'ai trouvé un ouvrage de M. de Piles qui s'enrichit d'un passage qu'il tira et traduisit des manuscrits de Rubens, quand il eut l'heureuse fortune de les tenir en ses mains, il est sur l'Antique et l'usage que l'on en doit faire. Le voici : Il y a des peintres à qui l'imitation des statues antiques est très utile et à d'autres dangereuse jusqu'à la destruction de leur art. Je conclus néanmoins que pour la dernière perfection de la Peinture, il est nécessaire d'avoir l'intelligence des antiques, voire même d'en être pénétré ; mais qu'il est nécessaire aussi que l'usage en soit judicieux et qu'il ne sente la pierre d'une façon quelconque, car l'on voit des peintres gnorants, et même des savants, qui ne savent pas distin-

guer la matière d'avec la forme, la figure d'avec la pierre, ni la nécesité où est le sculpteur de se servir du marbre d'avec l'artifice dont il s'emploie. Il est constant que les statues les plus belles sont très utiles, comme les mauvaises sont inutiles et même dangereuses. Il y a de jeunes Peintres qui s'imaginent être bien avancés quand ils ont tiré de ces figures je ne sais quoi de dur, de terminé, de difficile et de ce qui est plus épineux dans l'anatomie. Mais tous ces soins vont à la honte de la nature, puisqu'au lieu d'imiter la chair, ils ne représentent que du marbre teint de diverses couleurs ; car il y a plusieurs accidents à remarquer, ou plutôt à éviter dans les statues même les plus belles lesquels ne viennent point de la faute de l'ouvrier. Ils consistent principalement dans la différence des ombres, vu que la chair, la peau, les cartilages par leur qualité diaphane adoucissent pour ainsi dire la dureté des contours et font éviter beaucoup d'écueils qui se trouvent dans les statues, à cause de leur ombre noire qui par son obscurité fait paraître la pierre, quoique très opaque, encore plus dure et plus opaque qu'elle n'est en effet.

Ajoutez à cela qu'il y a dans le naturel certains endroits qui changent selon les divers mouvements et qui, a cause de la souplesse de la peau, sont quelquefois tantôt unis et tendus, tantôt pliés et ramassés, que les sculpteurs pour l'ordinaire ont pris soin d'éviter ; mais que les plus habiles n'ont point négligés et qui sont absolument nécessaires dans la peinture, pourvu qu'on en use avec modération.

Non seulement les ombres des statues, mais encore leurs lumières, sont tout à fait différentes de celles du naturel, d'autant que l'éclat de la pierre et l'âpreté des jours dont elle est frappée, élève la superficie plus qu'il ne faut, ou du moins fait paraître aux yeux des choses qui ne doivent pas être.

Celui qui par une mûre discrétion saura faire le discernement de toutes ces choses ne peut considérer avec trop d'attention les statues antiques, ni les étudier trop soigneusement ; puisque dans les siècles erronés où nous vivons nous sommes fort éloignés de rien produire de semblable, soit que la bassesse de notre génie nous tienne rampants et ne nous permette pas d'aller où les anciens sont arrivés par leur jugement et par leur esprit véritablement héroïque, ou bien que nous soyons enveloppés des mêmes ténèbres où nos pères ont vécu, ou que Dieu permette qu'ayant négligé de nous retirer d'une erreur dans laquelle nous étions tombés, nous allions de mal en pire ; soit encore que par un dommage irréparable il arrive que nos esprits s'affaiblissent et se sentent de la vieillesse du monde ; soit enfin que les corps humains ayant été dans les siècles passés plus près

de leur origine et de leur perfection, se soient trouvés des modèles parfaits et ayant fourni naturellement toutes les beautés que nous ne reconnaissons plus aujourd'hui dans la nature. La perfection qui était une s'est peut-être partagée et affaiblie par les vices qui lui ont succédé insensiblement ; de sorte que cette corruption serait venue à tel point, qu'il semble que les corps ne soient plus les mêmes, ainsi qu'on pourrait le conjecturer par les écrits que nous ont laissés plusieurs auteurs tant sacrés que profanes, lesquels nous ont parlé de la stature ancienne des hommes en la personne des héros, des géants et des cyclopes ; et si en cela ils nous ont conté beaucoup de fables, ils nous ont dit sans doute quelques vérités.

La principale raison pour quoi les corps humains de notre temps sont différents de ceux de l'antiquité, c'est la paresse, l'oisiveté et le peu d'exercice que l'on fait ; car la plupart des hommes n'exercent leur corps, qu'à boire et qu'à faire bonne chère. Ne vous étonnez donc pas si amassant graisse sur graisse, on a un ventre gros et chargé, des jambes molles et énervées et des bras qui se reprochent à eux-mêmes leur oisiveté, au lieu que dans l'antiquité les hommes s'exerçaient tous les jours dans les Académies et lieux publics destinés aux exercices du corps et poussaient même souvent ces exercices jusqu'à des sueurs et des lassitudes extrêmes. Voyez dans le livre qu'a écrit Mercurialis touchant l'art gymnastique, en combien de façons différentes ils travaillaient leur corps, et quelle force il fallait avoir pour cela. Dans la vérité rien n'était meilleur pour faire fondre les parties trop molles et trop grasses d'oisiveté, que ces sortes d'exercices : la panse se retirait et tous les endroits qui étaient agités se changeaient en chair et fortifiaient les muscles ; car les bras, les jambes, le cou, les épaules et tout cela qui travaille, étant aidé de la nature qui attire par la chaleur un suc dont elle les nourrit, prennent de la force, croissent et s'augmentent extrêmement ainsi que nous le voyons au dos des gêtes, aux bras des gladiateurs, aux jambes des danseurs et presque à tout le corps des rameurs « *De imitatione statuarum. Ex Rubenio.* »

Tel était l'esprit de ces grands maîtres : ils parlaient seulement de leur art, mais faisaient des considérations sur tous les sujets qui s'y rapportaient, l'érudition, au lieu de rétrécir leurs vues, les agrandissait ; et quand ils quittaient le pinceau, c'était pour être poètes, savants, généraux, ou ambassadeurs.

(*A Suivre*) EMILE BERNARD.

A propos de l'orthodoxie de Dante

M. l'abbé J. Pacheu vient de rééditer, chez Tralin, un ouvrage épuisé depuis longtemps : *De Dante à Verlaine* (1).

Dans une courte préface à cette nouvelle édition, l'auteur informe que « les critiques, positivistes, protestants, catholiques ou simplement acatholiques, ont été tellement unanimes à louer ces petits travaux, qu'il me semble inutile,dit-il, de répondre aux dissidents incompétents,ou mal informés, ou de parti pris. » Après une telle information, que consacrerions-nous à ce livre qui a réuni cette variété de suffrages, sinon une note bibliographique pour en signaler la parution ? Il n'y a plus ensuite qu'à se hâter de se joindre à la phalange des critiques, qui doivent être les meilleurs esprits, pour ne pas être rangé dans une des classes de la triple catégorie décrite par M. Pacheu. Du reste, les éloges décernés à ce dantologue sont mérités. Il est assez rare de voir, au sein du clergé, un tel sens de compréhension pour les littérateurs modernes et surtout des Verlaine, des Huysmans, des Shelley, pour que nous ne tressions pas allègrement une couronne, même superflue. D'avoir osé une œuvre de libre allure et de combat pour de justes opinions est encore plus méritoire au surplus. Ainsi pour la sincérité de la conversion d'Huysmans, M. Pacheu, qui se plait à guerroyer pour la vérité, a rompu courageusement quelques lances contre la basse plèbe des faux dévots.

Il faut encore louer l'auteur de *Dante à Verlaine* pour sa vénération du trois fois sublime poète et le soin qu'il met à expliquer sa doctrine. Il dépense une belle ardeur à se tenir au courant des multiples travaux qui ont le Florentin pour objet, que ce soit ceux des commentateurs ou des philologues ou des bibliographes. Leur recherche a fatalement conduit cet érudit à rencontrer *l'Italie mysti-*

(1) Jules Pacheu ; *De Dante à Verlaine.* — Tralin, éd. 12, rue du Vieux-Colombier, Paris.

que d'Emile Gebhart, qu'il analyse avec plus de sévérité qu'il ne convenait peut-être

Ce feuilletonniste au ton agréable, franciscain amateur qui se souvenait d'avoir lu Rabelais et Renan, avait sa place marquée de discoureur en un Rambouillet de jeunes filles, instruites suffisamment pour prendre comme science véritable de la vulgarisation mineure d'humanisme. La vieilleAcadémie préféra le posséder dans son sein. Et M l'abbé J. Pacheu le gourmande assez fort. Il est vrai que ce dantologue a surpris chez l'auteur de l'*Italie,mystique* des jugements qui ressembleraient à ceux que, naguère, porta Eugène Aroux sur Dante S'il en est ainsi, nous restons surpris du trop bon marché que M. J. Pacheu fait des commentaires d'Aroux. Il paraît se plaindre ou sourire de ce que l'orthodoxie du Florentin ait été contestée. Eh ! qui donc a porté le premier l'accusation contre le Gibelin ? N'est-ce point l'Inquisition de son temps, n'est-ce point ce cardinal qui, à défaut du corps vif, aurait, si l'on en croit la rumeur, contenté sa haine politique et son indignité sacerdotale par un bûcher grillant des os proscrits ? Lorsque M. Pacheu parle de l'orthodoxie de Dante « vingt fois méconnue, vingt fois prouvée », nous avons le regret de n'être plus d'accord avec lui. J'espère que ma témérité ne me coûtera pas un séjour de *malebolge* où cet ecclésiastique damne ses critiques. Je pense qu'il se souviendra que, pour me concilier sa sympathie, je lui ai offert, moi aussi, un gâteau de louanges, et avec d'autant plus de joie que le geste était sincère.

Quoi qu'en dise M. l'abbé Pacheu, le problème de la foi de Dante est encore l'occasion de discussions. A l'étudier les dantologues publient par surcroît d'intéressants travaux. Témoin celui qui parut dans *The Irish ecclesiastical Record* (février 1898) où l'auteur s'occupe du premier défenseur de Dante sous le rapport des croyances, et qui fut son contemporain. Je me permets de signaler plutôt ce document à l'attention de M. Pacheu à cause de la délectation que lui procure la littérature anglaise.

Je suis d'autant moins suspect à affirmer que le problème de la foi du Florentin n'est pas encore résolu définitivement, c'est que je tiens, comme M. l'abbé J. Pacheu, pour l'orthodoxie réelle d'Alighieri, quitte à ne pas croire cette question sans difficultés. Et je me suis, justement cette an-année, expliqué à ce sujet dans une conférence au collège des *Hautes Études sociales*, où l'on peut encore, à ce que l'on voit et ce qui est rare, discuter sur de telles matières en toute loyauté de pensée. Cette conférence, je ne l'ai pas encore publiée. Car il n'est pas si niais, comme beaucoup seraient tentés de le croire, de déclarer à l'instar des Ros-

setti et des Aroux, que Dante ait été affilié à des mouvements sectaires. Messire, l'inquisiteur de Florence ne pensait pas autrement. Car, il s'enquit bien auprès du poète en personne des croyances qu'il partageait, à ce qu'on lit sur le manuscrit du *Traité de la Foi catholique* que composa l' « illustre et très fameux docteur et poète florentin » pour lui répondre. Et si je ne craignais de faire tort à des savants consciencieux comme Rossetti et Aroux, je dirais bien que le Jésuite Hardouin prétendit également que Dante était un Janus dévoué aux sectes hérétiques.

La réflexion s'impose encore sur le problème de l'orthodoxie du poète, et, précisément, de nouveaux documents qu'il faut peser m'ont incité à différer l'impression de mon travail sur cette question. « Mais ce n'est pas le lieu de venger la muse dantesque et d'innocenter sa mémoire, » dit également M. Pacheu. Quand donc sera-ce le lieu, puisqu'il y a eu accusation positive, officielle, de révéler les motifs qui ont fait accuser Dante par des Fra Guido Vernani et quelques autres personnages de certaine importance ? Ces motifs, j'ai fini par les surprendre, croirais-je. Ce sera pour moi l'occasion d'une nouvelle dissertation prochaine. Même en admettant que Dante ait été orthodoxe, ce que je pense, il reste bien nécessaire de connaître les raisons d'un soupçon réel et qui doit être pris en considération. En effet, quels sont ceux qui ont accusé le poète ? Encore une fois, à part les gens plus ou moins qualifiés pour le faire juridiquement, ce sont en majorité des plumes catholiques qui ont rédigé l'acte d'accusation pour rejeter Dante plus ou moins dans la légion hérétique. Quel intérêt y avaient-ils ? Aucun. Etaient-ils commentateurs de nulle science ? Au contraire. Comment se fait-il que M. Pacheu, qui donne toujours avec le moindre détail ses références, s'en abstiennent pour les deux citations. exactes du reste qu'il reproduit d'Aroux ?

Quoique ne partageant pas l'opinion d'Aroux, je serai bien prêt de prétendre avec Saint-René Taillandier, que notre auteur cite en plusieurs endroits, que « le livre de M. Aroux, en dépit de l'auteur, nous aidera à mieux faire comprendre la saine et puissante originalité du Florentin. » Toutefois, je ne le répète pas avec la même intention. J'ajouterai que son genre de commentaires est capable de mettre les esprits sur la voie de l'élucidation dantesque mieux que beaucoup de commentaires *Terminus a quo, per quem, ad quem*. C'était bien aussi l'opinion de Delécluse, savant de mérite et catholique également, à propos du système de Rossetti auquel il se rallia partiellement après avoir eu des sentiments contraires (1).

(1) M. l'abbé J. Pachen fait un grief au P. Berthier de s'être expli-

M. l'abbé J. Pacheu cite Marc Monnier qui affirme que « Dante était catholique et bon catholique. » Je voudrais bien accepter le certificat de catholicisme accordé par le fils de Calvin. Voici pourtant un autre enfant de la Division qui affirme à son tour que « les principes moraux, sociaux et politiques de l'Allighieri sont, sous maint rapport, la condamnation de l'état social, politique et religieux de son temps et de sa patrie. » Et Bergmann ajoute que le poème de Dante « peut passer également, jusqu'à un certain point, pour un ouvrage doctrinal réformateur, prêchant à ses contemporains une réforme sociale et politique, et à la chrétienté une restauration de la Foi. » Or, les Dantologues estimeront assurément davantage un Bergmann qu'un cent de Marc Monniers d'abord, et si l'on nous objectait que maint catholique, comme Ozanam, a pu élever un monument à la gloire d'un Dante orthodoxe (1), je prierais d'observer que l'école initiatique de Paray-le-Monial, sous l'inspiration des Jésuites, a frappé ce jugement de nullité par une affirmation contraire. Et Bellarmin, qui justifia les doctrines de Dante, fut mis à l'index.

Voilà où l'on est en maintenant. Et je me demande si Luther, dans sa préface au *Cantique des Cantiques*, n'a pas laissé filtrer quelque rayon de lumière? Mais quoiqu'il en soit, ce n'est point par une appréciation désinvolte ou quelque dédain souriant que les partisans d'un Dante catholique romain pourrait détruire les allégations de Rossetti, des Foscolo, des Vecchioni, des Aroux et d'autres. Il faut les réfuter par des arguments sérieux. Leur probité le mérite et leur science l'exige (2).

Les gloses du fils de Dante, sur la *Divine Comédie*, je le sais, semble contrarier, à première vue, le système de Rossetti et d'Aroux. Elles ne le ruinent pas, en les admettant authentiques. Ces gloses réduisent le poème florentin à un traité de morale. Mais les avertissements de Dante lui-

qué en termes scholastiques qui rebutent les gens du monde. Etait-ce bien cette catégorie de public à l'Académie de religion catholique de Milan où le Frère prêcheur débita son discours ?

(1) Il faut regretter l'attitude au moins légère dOzanam vis-à-vis de Rossetti.

(2) Philarète Chasles publia en 1847 des *Etudes sur le Moyen-Age*. Les articles sur *Dante et le Platonisme italien*, — fort intéressants à coup sûr — sont des reproductions de deux mémoires publiés par la *Revue Britannique* quelque vingtaine d'années auparavant. L'un des mémoires est de Ugo Foscolo Ce dantologue avait même découvert la superbe lettre de réponse faite par le poète aux personnes qui l'incitaient à revenir à Florence. Il l'avait découvert à la Laurentienne. Le professeur au collège de France cite intégralement ce document sans nommer Foscolo, laissant ainsi croire, par la mention *Bibl. Laurentiana* Ms. que sa consultation a été directe et originale. Dans l'histoire du plagiat cet exemple mériterait une place d'honneur.

même manifestent hautement que la *Divine Comédie*, si elle est un poème moral, n'est pas seulement cela, et qu'elle cache bien une doctrine sous des vers étranges.

Au surplus, la *Divine Comédie* considérée comme œuvre d'ordre éthique, le problème garde son mystère. Passer de l'ombre à la lumière, c'est-à-dire du péché à l'amour, reste le moyen de vivre, en le couronnant par la victoire, ce que M. Pacheu a bien nommé le poème de la conscience. Les hétérodoxes contemporains de Dante avaient précisément l'ambition d'atteindre ce but, accusant les catholiques romains d'être des Antechrists. Je note ceci pour montrer que les indications fournies par les gloses du fils de Dante et des graves thomistes qui les ont suivies ne résolvent pas la question. Du reste, Bergmann qui ne voyait pas chez l'auteur de la *Divine Comédie* un conspirateur, ni un fondateur de nouvelle religion comme Ugo Foscolo, jugeait à son tour que Dante cherchait « à ramener le monde égaré et corrompu aux principes primordiaux du Saint-Esprit, aux principes du véritable christianisme. » Ce Dantologue protestant donne ainsi, contre son gré, la main aux auteurs dont il réfute en passant les théories, plutôt par allusion.

On s'est beaucoup moqué d'Aroux pour son système de lire à rebours les expressions dantesques. Evidemment, un tel système est souvent vicieux, et l'affirmation du commentateur se heurte maintes fois aux faits qui le contredisent. Néanmoins, la moquerie ne ridiculise pas Aroux. De Maistre, cet homme d'une érudition déplorable et d'une science partiale venue de troisième ou quatrième main, a plagié sans vergogne le marquis de Saint-Martin, le « philosophe inconnu ». Ses doctrines n'en ont-elles pas moins été la nourriture de toute une catholicité qui les canonisa en ignorant qu'elle s'assimilait les dogmes du Saint-Thomas de la Franc-Maçonnerie ! Et pendant ce temps, les Francs-Maçons ne publiaient-ils pas des éloges sur les théories du théosophe savoyard ! Les mêmes mots serviraient-ils à exprimer des idées qui s'opposent ? (1) Aroux pouvait éveiller impartialement l'attention des lecteurs sur ce point (2).

---

(1) Il faut tenir compte également de ce que les idées et les grands hommes sont louangés pour le profit qu'en tirent les intérêts de partis. Cette constatation paraît dure, mais vraie. Apprenez plutôt la leçon donnée par la célébration des centenaires. Si elle ne suffit, reprenez de Maistre : Tout est vrai et tout est faux au gré de l'esprit de parti, dit il.

(2) La fille de Joseph de Maistre, Thérèse, écrivait à son père le 12 juillet 1790 qu'à son sentiment le philosophe inconnu était hérétique. Le prophète de Savoie lui répondit : *Je le nie formellement.* M. de Maistre ne chevauchait pas sur son ânesse ce jour-là. On a nié les plagiats de cet auteur. Le lecteur n'a qu'à comparer les doctrines. Les

Tandis qu'Aroux lisait maçonniquemment tout l'œuvre dantesque, et que tant de gens y ont vu un précédent de leurs systèmes, M. l'abbé Pacheu remarque une concordance entre la *Divine Comédie* et les exercices de saint Ignace de Loyola. Il y aurait une autre concordance inattendue : la suspicion dont le fondateur espagnol fut l'objet de la part inquisitoriale.

Mais, plaisanterie mise à part, cette attirance qu'ont les différentes Ecoles de garder pour leur gloire un homme le plus incomparablement illustre, Dante, rappelle le désir simultané qu'eurent Louis Veuillot et le Vénérable de la Franc Maçonnerie à cette époque d'acquérir la *Divina Tragedia* de Chenavard, voyant dans ce tableau, relégué au Sénat maintenant et qui inspira jadis une muse protestante, Louisa Siefert, l'expression plastique de leur doctrine personnelle (1). On pourrait aller plus loin dans le jeu des commentaires. M Ottolanghi a lu Dante aux lumières de l'érudition rabbinique. Sa documentation est prodigieuse pour montrer les rapports de la pensée talmudique et cabalistique avec la pensée dantesque (2). Avec un simple raisonnement en bonne forme de l'Ecole les exercices de saint-Ignace de Loyola connaîtraient une bizarre filiation !

Ne nous amusons pas et passons plutôt à la conclusion de tous ces propos.

Faut-il agir à l'égard des commentateurs comme un admirateur de Dante que je connais ? Sa première opération sur une édition de l'Alighieri est de coller des bandes de papier qui ensevelissent à jamais l'œuvre parasite des dissertateurs. Ce serait une erreur. Il vaut mieux profiter de tous les commentateurs, leur seule faute étant de construire un système, c'est-à dire de ne voir qu'un seul côté de l'Absolu qu'est un poème comme la *Divine Comédie*. Et c'est pourquoi la clef ignatienne fournie par M. l'abbé Pacheu garde à son tour sa valeur d'initiation (3). Mais un auteur, Aroux, qui, lisant la fin du XXVIIe chant de la deuxième *Canticà*, voit un poète, Dante, couronné ROI et PON-

---

curieux pourront aussi consulter à ce sujet un ouvrage très intéressant et qui est devenu bien introuvable. Il est probable que l'édition n'a pas disparu d'elle même : *Les soirées de Rothaval*. Lyon 1843:

(1) Je raconterai un jour les basses manœuvres politico-religieuses dont le tableau de Chenavard a été l'occasion. Ce sera un curieux chapitre pour l'histoire de la liberté de peindre !

(2) Je signalerai de même sur cette question, le mémoire du grand rabbin Charleville (Mém. de la Société des Sciences mor. de Seine-et-Oise, 1883). Celui de E. Ottolanghi a paru dans *Cœnobium*, en 1909.

(3) Je fais allusion à ses études postérieures : *Le Poème de la Conscience, Dante et les Mystiques*.

TIFE par un maître que l'on a coutume de regarder au sein du catholicisme comme païen, Virgile, pouvait légitimement se poser une question relativement à l'orthodoxie de celui qui narre ce petit détail. Je serais curieux du reste d'en connaître l'explication d'après saint Ignace de Loyola. C'est une pure curiosité, car je m'imagine que Benedetto Castiglia offre plus de secours pour éclairer le symbolisme de ce passage théosophique. Non ! un tel auteur ne mérite pas d'injustes mépris. Dieu aidant ! je reparlerai bientôt de toutes ces choses et je pourrai peut-être poursuivre mes études par l'exégèse de la vision singulièrement mystérieuse qui forme le XXXIIe chant du *Purgatoire* et qui prouve que la *Divine Comédie* a un sens ésotérique qui dépasse la sphère que nous appelons Ethique et dont certaine contrepartie se trouve dans la *Mireiô* de Mistral.

Il me reste à noter qu'au fond tous les partisans des thèses opposées sur les convictions de Dante sont conciliables ou plus justement réconciliables.

Dante est orthodoxe. Seulement il y a la manière de concevoir l'orthodoxie en soi-même et de l'appliquer à l'étude du poète florentin, c'est de là que proviennent certaines divergences. Puis aussi, il y a à commenter Dante en fonction de son époque et de la réputation d'Aristote à ce moment. Il existe encore bien des personnes qui s'attardent à se figurer un Moyen-Age où le bleu et le rose mystiques se mariaient pour engendrer une béatitude sacrée. En une semblable hypothèse, la logique ne s'explique guère pour quelles causes elle ne fut pas sempiternelle. Mais la logique et l'imagination ne sont pas confusibles

L'auteur de *Dante à Verlaine* m'excusera d'avoir apporté quelque restriction sur un seul point de son ouvrage, et de m'être constitué en quelque sorte l'organe du diable, puisque sur le fond principal de la question — l'orthodoxie de Dante — nous sommes d'accord. J'ai simplement voulu faire appel à son esprit de justice et l'inviter ainsi à reviser un procès où son jugement trop sommaire a été, croirais-je, porté hâtivement. Il se rendra peut-être compte qu'Aroux ainsi qu'Emile Gebhart qui, à mon sens, ignorait parfaitement Aroux, sont excusables d'avoir eu sur Dante une opinion qui, sans être exacte, n'est pas non plus sans rapport avec la vérité qu'ils ont eu le mérite de faire entrevoir à leurs différents publics. Cela est si juste, c'est qu'il y a de fortes présomptions pour que M. l'abbé J. Pacheu déconseillât, le cas échéant, d'être orthodoxe à la manière de Dante. Si le périple de l'âme dantesque s'opère comme celui de l'âme ignatienne, les Exercices de Loyola ne favorisent guère cette haute vertu, la Colère chrétienne, pratiquée par les hommes évangéliquement indignés, tels que ce Floren-

tin qui écrivit un poème qui serait parfois mieux nommée la DIVINE SATIRE. Cette induction est permise, tout au moins en face de la littérature des Jésuites qui n'a rien de dantesque, quoique l'on y trouve une admiration inattendue de Virgile, apôtre du Droit pontifical !

PAUL VULLIAUD.

P. S. — Il y a de curieux résultats dans une évolution critique ! A pareille époque, cinq ans passés, je faisais le reproche à un auteur, qui avait résumé et vulgarisé le commentaire d'Aroux, d'avoir suivi de trop près cet écrivain. Aujourd'hui je me permets à l'égard de M. Pacheu un reproche opposé. Je sais bien que l'on dit que seuls les imbéciles ne changent pas d'opinion, mais la girouette n'est pas non plus le symbole de l'intelligence. J'éprouve aussi le besoin de noter que je n'obéis pas à l'esprit de contradiction. Le lecteur voudra donc voir, dans le fait de considérer à présent l'œuvre des Rossetti et des Aroux d'un œil plus éclairé, la preuve d'une sincérité qui n'est pas embarrassée par la sotte vanité de ne se point dédire, et le besoin d'exprimer ce que je crois être la vérité.

Du reste, si l'appréciation des travaux d'Aroux est, en particulier, plus juste, j'estime devoir garder vis-à-vis de cet auteur les réserves déclarées au cours de l'article précédent, et affirmées jadis sur un ton de trop violente opposition En résumé, si je conseille actuellement d'étudier et de discuter la thèse d'Aroux qui semble excessive et paradoxale jusqu'à plus ample informé, cela ne signifie pas d'épouser ses théories. La nuance est assez sensible. On voit donc que les deux critiques ne sont contradictoires, en leur ensemble, qu'en apparence.

P. V.

CHRONIQUES

RELIGION-ESOTÉRISME

Olga Calvari e Augustc Agabiti : *L'emblema della lega teosofica indipendente*. Gruppo « Roma ». Via Gregoriana, 5. Prix : 0.80 centimes.

Le groupe « Roma » des Théosophes s'est constitué en société indépendante, ne voulant pas suivre les nouvelles directions de Mme Besant.

La Société Théosophique doit rester, d'après les auteurs, un centre d'union accessible aux hommes de tous les Credos. L'emblème de la branche indépendante des théosophes est figuré par un serpent qui circonscrit deux triangles entrelacés au milieu desquels repose un cygne sur une fleur de lotus. Une devise entoure l'image. Elle fait l'objet d'un chapitre d'explications philosophiques. Le premier chapitre de cet ouvrage où sont analysés les différents symboles de l'emblème intéressera les ésotéristes.

Mme Jeanne Beauchamp : *Etudes Intuitives. Le Plan Divin. Dieu. L'homme.* — Beaudelot, éd. 36 rue du Bac. Paris.

Madame Jeanne Beauchamp, présidente de l'*Alliance Spiritualiste*, poursuit la série de ses publications, commencée par les *Etudes comparées de la Doctrine Esotérique des Religions et Philosophies religieuses*, et continuée par les *Etudes Intuitives*.

L'auteur est une mystique indépendante.

Le mystique, nous dit-on, « s'adresse directement à Dieu ». « C'est dans cette phalange d'esprits téméraires, cherchant la verité en dehors de toute doctrine, voulant la puiser à sa source, que je me place ».

Cet ouvrage, relevant de l'expérience pratique de l'intuition, cherche à nous élever en des régions supérieures où notre faiblesse n'a malheureusement jamais pénétré.

Les affirmations de Mme Beauchamp restent donc en dehors de notre contrôle. Mais, d'autre part, cet écrivain, manifeste son attente des âges de plénitude et de rénovation où règneront la paix et l'harmonie. Ce qui ne mérite que l'éloge.

Mme J. Beauchamp nous a demandé d'annoncer qu'elle tenait son dernier ouvrage à la disposition gratuite de toute personne qui le désirerait.

M. Gattefossé : *Volonté et force psychique.* — Lyon, P. Legendre éd. 14 rue Bellecordière. Prix 2 fr.

Nous reproduisons pour faire connaitre cet opuscule, les conclusions analytiques de l'auteur

« L'homme est possesseur d'une force psychique, sorte d'électricité animale affinée et subtile. Cette force donne tous ses effets dans les états seconds ou d'hypnose.

« A l'état ordinaire cette force est sous la dépendance de la volonté.

« L'emploi rationnel de cette force et la culture de la volonté peuvent faire de l'homme un sur-homme fort, puissant, actif et heureux.

Tous les phénomènes pré-scientifiques dits occultes sont le fait de cette force humaine. Il n'y a pas de surnaturel ».

De ce que certains phénomènes avaient des lois inconnues et que, par cela même, l'opinion les rangeait autrefois dans l'ordre des causes surnaturelles, il reste exagéré de conclure absolument qu'il n'y a pas de surnaturel. A vouloir ne pas être sectateurs de la religion des « primitifs » ne devenons pas « primaires », lorsque des qualités naturelles indiquent un meilleur destin. Ce sont justement des esprits le plus mystiques qui ont chassé le surnaturel de la superstition ou de la tradition populaire et qui ont le plus fait pour l'avancement des sciences positives. Ne cessons pas de répéter que les pionniers des conquêtes scientifiques dont se prévalent les matérialistes sont des chimériques, des rêveurs, des mystiques et pour tout dire des adorateurs de Dieu qui est, lui seul, le surnaturel.

Malgré les conclusions matérialistes de M Gattefossé, son ouvrage n'en reste pas moins a lire et à étudier pour divers profits qu'on en peut tirer.

Sédir : *Les forces mystiques et la conduite de la vie.* — Paris, Beaudelot éd. 36, rue du Bac. Paris. Prix : 6 fr.

Le mysticisme de M. Sédir est indépendant de toutes religions positives, mais par son atmosphère il se rattache à la Germanie. Cet auteur n'accorde l'épithète de « mystique » qu'au seul disciple de l'Evangile. Car pour lui l'Evangile contient toutes les initiations écrites et orales. L'ouvrage de ce disciple chrétien contient cependant des théories fort curieuses sur la magie, les songes, la prière et les choses qui, en général, relèvent de l'Invisible. Nous constatons avec plaisir que M. Sédir repousse le fabuleux Jezeus Christna qui sont deux mots, comme il le remarque très bien, impossibles en sanscrit. Il repousse également la fable de Notovitch sur la vie inconnue de Jésus-Christ. Il est moins bien inspiré lorsqu'il affirme que les rites catholiques sont nés du brahmanisme. Mais comme l'affirmation est donnée sans preuves, nous n'avons rien à réfuter scientifiquement.

Il nous souvient que M. Sédir, jadis, émit l'opinion sur nos travaux que leur côté défectueux était d'être intellectuaistes Sans animosité ni malveillance, nous pourrions énoncer lle reproche contraire au sujet de cet auteur.

Il n'est pas exact que l'Evangile contienne toutes les initiations écrites et orales, et, au fond, tout le système de M. Sédir revient à du protestantisme moins soporifique qu'il ne l'est d'habitude, à cause des questions occultes dont il traite, et sur lesquelles il a bien reçu une initiation qui ne se trouve pas dans l'Evangile. Quoi qu'il en soit de toutes les meilleures intentions, l'acte intellectuel précède celui de la volonté.

Paul Vulliaud.

PHILOSOPHIE

René Gillouin — *La Philosophie de M. Henri Bergson* — (Bernard Grasset, Editeur, 61 Rue des Saint-Pères).

M. Bergson est, en ce moment, le philosophe à la mode, celui dont on parle le plus et que l'on comprend peut-être le moins : sa méthode en effet rompt absolument avec les habitudes intellectuelles de nos contemporains.

M. René Gillouin apporte dans son volume un résumé, relativement clair et qui semble fidèle, des principes de la philosophie bergsonnienne et des applications qu'en a faites son créateur : ce n'est pas chose facile de reproduire ainsi, en l'abrégeant, une pensée aussi fuyante que celle de l'auteur des *Données immédiates de la Conscience*.

Pour cette philosophie, l'intelligence ne peut nous donner que la connaissance scientifique de la matière ; la connaissance philosophique de la vie et de l'âme nous est fournie par l'intuition « qui est le pouvoir qu'a l'esprit d'appréhender immédiatement la vie ou de *sympathiser* avec elle. » Nous nous connaissons nous-mêmes par intuition, et nos sens nous donnent l'intuition des objets extérieurs. L'instinct des animaux est non pas une moindre intellectualité mais une intuition jouée et inconsciente. Aussi M. Gillouin peut nous dire : « L'homme est capable de connaissance intuitive dans la mesure où en devenant intelligent, il est resté instinctif. ».

L'instinct « moulé ser la forme même de la vie » aurait en lui de quoi résoudre « les problèmes les plus importants pour la spéculation ; mais ces problèmes, laissé à lui-même, il ne se les posera jamais. L'intelligence, elle, se les pose. La véritable, l'unique méthode de spéculation consisterait donc dans une étroite collaboration de l'instinct et de l'intelligence. » Notre faculté esthétique prouve qu'une telle collaboration est possible.

Ce n'est pas le lieu, ici, de discuter dans son ampleur la question de la méthode en philosophie. Nous avons seulement tenté de donner une idée générale de la méthode bergsonnienne ; elle nous apparaît comme une réaction naturelle contre les excès du rationalisme et du mécanisme déterministe engendrés par la philosophie de Descartes.

La philosophie grecque comme la scholastique admettait dans le concept un élément intuitif apporté par les sens. L'idée, élément intellectuel du concept, était l'unité et la forme qui rendait intelligible la sensation. Telle est la méthode que soutient, en ce moment, M. Dunan, Descartes rejeta du concept tout ce qui n'était pas idée claire et précise ; et sa philosophie, exagérément intellectualiste exerce encore une grande influence. M. Bergson tombe sans le voir, dans un excès opposé en repoussant l'élément intellectuel de notre connaissance et en admettant que l'intuitiondu vital.

Ce point de vue pour être clair et exact, demanderait de longs développements ; nous ne pouvons ici qu'indiquer une direction, d'une façon un peu vague ; et noter une remarque : c'est de la manie cartésienne de traiter la philosophie comme les mathématiques que sont nées toutes ces philosophies de l'intui-

tion, dont le bergsonisme est l'expression la plus parfaite, la plus harmonieuse, la plus séduisante.

CARL DE CRISENOY.

LITTÉRATURE

Edgard Poë, par EMILE LAUVRIÈRE. (*Bloud éditeur*).

Lorsque Beaudelaire entreprit la noble tâche de révéler au public français l'œuvre dePoë, les documents sur la vie et l'œuvre de l'artiste étaient encore extrêmement rares. On ne connaissait guère que l'œuvre falsifiée et calomnieuse du Docteur Griswold, ce cuistre trop fameux, aveuglé par la haine, qui falsifia les faits, dénatura sciemment toutes les intentions du poète, même les plus louables et à qui, en une inconsciente aberration, Poë avait confié la publication de ses œuvres. Ce voleur, ce faussaire, lâchement dissimulé sous le pseudonyme de Ludwig, commit « *l'immortelle infamie* » d'insulter grossièrement le pauvre grand génie déchu. A la suite de ce criminel, aussi lâche qu'imbécile, la presse puritaine, qui naguère avait déjà si dûrement bafoué le grand Byron, ne désarma pas : telle « la bande des petits oiseaux de proie qui espère toujours la maladie d'un oiseau de plus large envergure pour l'attaquer » et, ajoutait tristement Poë lui-même : « cette bande s'acharnant à ma ruine, s'est ruée sur moi, et ma complète pauvreté leur a donné tous les avantages. » Certes, nous ne saurions nier les torts, les néfastes habitudes, les vices mêmes du pauvre poète malade et exalté, mais avant de condamner ce moribond, épuisé par les fatigues ; les excès et les privations, souvenons-nous, qu'il n'appartient pas à tout bourgeois, béatement épris de la saine régularité de sa béate vie, de choir si bas. Ceux-là seuls qui se sont envolés par delà les vils calculs et les bas horizons, qui se sont élevés vers un Idéal trop élevé, vers le Rêve sublime de l'Irréalité, ceux là seuls ont le pouvoir de connaître l'affreuse sensation de la chute. L'être qui rampe ne saurait choir ! !

A ce propos, si nous estimions devoir formuler une critique à l'œuvre de M. Lauvrière, ce serait celle de n'avoir pas flétri avec assez de force l'acte immonde de ce Griswold et de ses lâches acolytes : tristes sires, comme il s'en trouve à toutes les époques et sous toutes les latitudes, qui sont le déshonneur de l'esprit humain et vous feraient rougir d'être « homme de lettres ».

Certainement aussi, d'autres lecteurs de M. Lauvrière penseront, avec nous, que plusieurs textes gagneraient à être traduits : tout lecteur n'est pas forcément un linguiste distingué.

Néanmoins, telle qu'elle est, l'étude de M. Lauvrière demeure une œuvre consciencieuse, documentée et intelligemment comprise.

EDGARD POE : *Les Lunettes et plusieurs autres contes* (*E. Sansot, éditeur*).

Nulle œuvre n'est plus variée que l'œuvre de Poë ; néanmoins quelle que soit l'originalité indiscutable des « *Contes extraordinaires* », le lecteur retrouvera volontiers en chaque poème cet accent tout particulier que Beaudelaire qualifiait justement « d'extra-terrestre ». En ce conte des *Lunettes*, le génial halluciné sem-

ble cependant abandonner son masque de terreur et de morbide mélancolie : le visage se fait plus calme et moins amer, le rictus douloureux se mue en un sourire doucement ironique ; peut-être même, en ce récit assez particulier, ne serait-il pas impossible de découvrir un léger scepticisme à l'égard des choses de l'Amour, fait inconnu jusqu'alors, croyons-nous, dans l'œuvre de Poë, et qui ne laissera pas que d'étonner de la part du chantre passionné de Lénore. Ce fait anormal constitue d'ailleurs, semble-t-il, l'intérêt réel de ce conte : d'une valeur littéraire assurément moindre que les « *Contes extraordinaires* » cette nouvelle humoristique se rapprocherait volontiers des contes d'un Mark Twain, et, faut-il l'avouer, ne serait pas davantage exempte des erreurs inhérentes, pour ainsi dire, à l'humour anglo-saxon.

Les autres contes, enfermés en ce volume (*Le Rendez-vous* ; *le Sphinx* ; *la caisse oblongue*) reflètent plus exactement la mystérieuse ambiance où se plaisait à vivre ce génie inquiétant, car, il ne faut pas s'y tromper, derrière tous ces masques inquiets et douloureux, sous ce somptueux manteau vénitien ou sous tel autre déguisement scénique, l'unique acteur qui souffre, blasphème ou sourit, c'est Poë, toujours Poë, ici plus romantique, là plus satanique, mais toujours sincère en ses hallucinantes visions. A vrai dire, ce morbide enchanteur n'évoque si bien tant d'effrayantes chimères, ne vous attire si profondément en d'affreux cauchemars que parce qu'il en est la première et malheureuse victime. « Il est rare, fait-il dire au héros de « *la caisse oblongue* », il est rare que je dorme profondément la nuit. Il y a un visage qui me hante et me poursuit sans cesse Il y a un rire histérique qui sonnera toujours dans mes oreilles... » Tout Edgard Poë est là, toute l'obsession tragique de l'Occulte qui jusqu'à sa mort tourmenta ce *génie épouvanté*, toute l'hallucination douloureuse de son esprit se trouve enfermé en cette phrase : hallucination qui lui fera hurler l'angoissante question : « Mais suis-je donc fou ? » Et après tout, qui sait si ce que le monde appelle génie ne serait pas une maladie mentale, résultante de la prédominance excessive de certaines facultés ? qui sait, si comme le demandait Poë lui-même, qui sait « si le génie n'est pas proche parentde la folie » ? ?..

A quelle époque de sa vie Poë conçut-il ce poème des *Lunettes* ? Peut-être à l'une de ces belles phases de joie mélancolique ou de gloire éphémère qui, pour quelques heures, arrêtait sur le chemin douloureux de la vie, ce grand génie, victime hagarde et usée, poussée désespérément vers une chute d'autant plus tragique qu'elle était plus consciente et aussi plus inévitable...

Et ce ne sera pas le moindre mérite de ce recueil que de nous faire connaître un Edgar Poë moins amer, moins pessimiste, souriant d'un sourire à peine ironique, car sur le masque tragique de l'auteur du *Corbeau* le sourire sans amertume est chose si rare et si fugace !

LOUIS THOMAS : *La maladie et la mort de Guy de Maupassant.* (A. Messein, éditeur).

Guy de Maupassant est mort paralytique général ; le fait est aussi brutal qu'incontesté, et, pour nous l'apprendre, point n'était besoin des *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, publiés il y

a quelques mois, par François, son valet de chambre. Ces *Souvenirs* sont tristes et navrants, en ce sens qu'ils dissèquent les dix dernières années d'une existence aussi brillante que tourmentée, qu'ils nous initient, jour par jour, au déclin d'une très belle intelligence, minée graduellement par les abus de travail, par l'excès des plaisirs de toutes sortes, et qui, sombrant tragiquement dans la plus amère des folies, conduira l'artiste moribond aux lugubres officines du Dr Blanche.

M. Louis Thomas a cru pouvoir puiser à pleines mains dans les *Souvenirs* de ce valet en rupture d'office, sans apporter d'ailleurs dans le choix de ces documents un esprit plus spécialement averti que celui de son collaborateur. Et pourtant M. L. Thomas prend bien le soin de nous aviser qu'il « aime la vérité qu'il dit les choses telles qu'elles sont », comme aussi qu'il est doué d'un « tempérament sans façons ». En réalité, il nous importe peu de connaître le tempérament, plus ou moins bilieux ou sanguin, de M. L. Thomas ; à lui seul incombe l'intéressant devoir de bien connaître son tempérament ; par contre, nous ne sommes nullement convaincus de l'excellence du *sans façons* dans le domaine de la critique littéraire. — Il est vrai que nous refuserions volontiers ce titre à l'œuvre d'un homme qui se pose non en artiste jugeant, ou essayant de juger avec sincérité, l'œuvre d'un autre artiste, mais qui se pose bien plutôt en « médecin également éloigné de toute phraséologie métaphysique ou littéraire, des explications prématurées aussi bien que des pudeurs étroites », et qui ne veut analyser qu'un *cas* pathologique avec prodromes, diagnostic, hallucinations autoscopiques... avec toute la phraséologie médico-scientifique. A vrai dire cette littérature, aux fades relents d'amphithéâtre et de clinique, relève plutôt du morticole que de l'artiste ; nous l'abandonnons aux critiques du métier.

Mais ce que nous avons le droit de nous demander, c'est s'il était bien nécessaire de donner la volée à toutes ces indiscrétions, de livrer en tous leurs détails les secrets les plus intimes de la vie du maître ? Il est certain que nul ne pouvait être mieux placé qu'un valet pour saisir les coutumes et les habitudes de la maison, mais il est non moins certain que nul n'était moins qualifié pour entreprendre la tâche ingrate de révéler au public les incidents douloureux qui devaient si tragiquement marquer l'existence d'un être qui fut non seulement un artiste incomparable, mais encore un maître plein de bonté et de générosité ; ne vous en souvient-il plus ? O François, valet de chambre de Monsieur de Maupassant ?

Quoi qu'il en soit, nous sommes de ceux qui estiment que les œuvres du genre de celles de ce François et de M. L. Thomas sont des œuvres néfastes ; elles ne laissent au fond du cœur qu'amertume et tristesse, et mieux eût valu qu'elles ne fussent jamais écrites. La mémoire de l'écrivain n'en souffrirait pas, et nous, qu'y perdrions-nous ? Quelques détails soupçonnés peut-être, la relation de certaines misères morales et physiques qu'il n'appartenait à personne de dévoiler, car, si l'œuvre d'un artiste devient, pour ainsi dire, domaine public, par contre l'homme et sa vie intime ne sauraient être à la merci du premier fouilleur de tiroir venu. Ne touchons aux

morts et aux artistes qu'avec religion, respectons le secret d'une vie tragique et désespérément douloureuse, secret qui fit d'un artiste l'un des hommes les plus heureux et les plus malheureux de la terre, l'être où, comme disait Zola, bien inspiré, ce jour-là, l'être où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère aîné, gâté, puis disparu au milieu des larmes.

JEAN DE PONTAUMONT.

LES REVUES

Mme Alexandre David (*Mercure de France*) a vu, dans l'Inde, le Dalaï-Lama exilé du Thibet. Elle en a rapporté des renseignements précieux peut-être sur les conceptions religieuses et philosophiques des Lamas.

Le Pontife a même rédigé des réponses à un questionnaire précis. Nous attendons avec impatience la publication de ce document.

—

La Vie, a publié,le 28 septembre des pages du sculpteur Bourdelle : « Le visage changeant des dieux ».

« Les œuvres ne s'adaptent absolument qu'aux seuls initiés », dit-il.

—

M. O. W. Milosz a écrit un Miguel Manâra qu'a publié la *Nouvelle Revue française*. C'est une œuvre de valeur. On y voit Miguel, converti, faire son salut au couvent.

—

Les Marches de Provence consacrent leur numéro de septembre à Tristan Corbière, ce concentré de vitriol.

—

The poetry Review consacre son numéro d'août à la poésie française contemporaine. Elle fait des choix parfois bizarres.

—

Et maintenant écrivons : *Etc...*

Quoi de neuf en effet,dans le monceau des revues ? Toujours les mêmes exhumations de bouts de papiers sans intérêt ; toujours les mêmes vers sans âme ; toujours les mêmes études de camaraderie sur de quelconques auteurs, études superficielles et sans sincérité. Des notes surtout ; des « notations » de petits détails. Pas d'études philosophiques profondes, ou peu. Peu de critique sérieuse même, si l'on excepte quelques détails isolés, comme ceux de M. Joseph Bury dans le *Parthénon*.

Voilà pourquoi je disais : *Etc cœtera*.

FERNAND DIVOIRE.

REÇU : *L'Analogie universelle*, *Luce e Ombra*, *Ultra*, *le Voile d'Isis*, *La Pensée catholique contemporaine*, *La Chronique de la Presse*, *l'Action Française*, *L'Alliance Spiritualiste*, *la Religion universelle*, *Le Théosophe*, *Psyché*, *Le Fraterniste*, *La Revue antimaçonnique*, *Le Bulletin de la semaine*, *La Vie Mystérieuse etc.*

Nous avons également reçu un exemplaire d'un organe avec lequel nous n'avons pas de service d'échange : *La Revue inter-*

nationale des Sociétés secrètes. Nous y avons lu à notre adresse quelques propos auxquels nous répondrons dans notre prochain n° (Décembre). Par la trique de Léon Bloy ! nous sommes déterminés à chasser tous les Turcs qui nous attaqueront.

PAUL VULLIAUD

Bibliographie

L'ARCHÉOMÈTRE

Les amis de Saint-Yves nous prient d'annoncer qu'après plusieurs années d'efforts, l'œuvre capitale de Saint-Yves va enfin voir le jour. Ce travail a demandé à son auteur plus de vingt années de labeur, et sa mise au point, accomplie du mieux possible par « Les amis de Saint-Yves », a nécessité près de cinq années d'études.

L'abondance des matières ne nous permet pas de donner un aperçu des matières traitées en cet ouvrage. Mais quelques détails de mise en œuvre en diront l'importance.

L'établissement des planches, celles en couleur et celles en noir, a demandé pour la gravure et l'impression seulement près de huit mille francs. Si l'on compte le prix donné aux artistes pour les dessins originaux, il faut doubler cette somme.

Les 400 pages de Texte grand format, tirées, ainsi que tout l'ouvrage, sur très beau papier, les nombreux portraits qui orneront cet ouvrage, et toutes les illustrations disséminées partout, en feront un ornement pour la bibliothèque des bibliophiles avertis, en même temps qu'un ouvrage de fond que devront posséder toutes les grandes bibliothèques dans leur section d'Histoire des Religions.

Aussi ne pouvons nous que féliciter l'éditeur, M. Dorbon aîné, qui n'a pas hésité à assumer la responsabilité de cette publication.

Le prix de souscription, établi à 25 fr. payables d'avance, ne correspond en rien à la valeur réelle du volume. Il sera porté peut-être au double ou presque dès l'apparition.

L'Archéometre paraîtra très vite. Il est entièrement composé, et les « Amis de Saint-Yves » s'occupent activement des derniers détails de la mise en place des planches et des gravures.

Les Prosateurs Français

Deuxième Anthologie de la Renaissance Contemporaine

Cette nouvelle anthologie est le complément nécessaire de celle parue il y a quelques mois. Avec elle *La Renaissance Contemporaine* achève fort heureusement son œuvre de documentation sur l'activité littéraire au début du XXe siècle. De cette généreuse activité de notre génie, elle nous montre les tendances les plus variées, les plus opposées aussi, sans parti-pris de doctrine, sans exclusivisme d'aspiration. C'est un beau geste dont on ne saurait trop louer ceux qui composèrent ce recueil. Il faut les complimenter aussi pour leur sélection judi-

cieuse des auteurs et pour le goût qu'ils mirent à choisir les extraits de chacun de ceux dont ils voulaient nous révéler le talent particulier.

M. A. Roux a écrit, pour la présentation de ce volume, une remarquable étude critique sur les tendances nouvelles de la littérature. Il a su discerner l'aspiration nettement spiritualiste qui domine les efforts actuels malgré leur confusion et leur nombre. Ce n'est point sans raison qu'il fait du symbolisme le mouvement précurseur d'une ère nouvelle et c'est avec justesse qu'il détermine ce que les auteurs nouveaux conservent ou abandonnent des formules révolues pour tenter d'établir la formule esthétique ouvrant une ère de glorieuse fécondité littéraire. L'étude est à lire avec d'autant plus de soin que les textes qui la suivent en confirment les principes par la réalité du fait écrit.

C'est ainsi que Paul Adam et Marcel Barrière nous montrent les tendances synthétiques du mouvement actuel ; André Billy, son attachement à ce qu'il y a d'excellent dans le naturalisme et, avec lui, Paul Brulat, Gabriel Clouzet, René Lehmann, Jean Muller et quelques autres ; Jacques Reboul nous en révèle ce qu'il possède de purement artistique par l'élégance et la mesure du style et le charme de l'émotion ; Ferdinand Divoire et Robert Veyssié, quelle part d'idéalisme s'y attache et chacun à sa manière : le premier en nous faisant éprouver intimement l'espèce d'émotion mystique que la beauté provoque en nous, le second en nous rendant sensible les conditions mentales de cette Beauté ; Paul Vulliaud, Edouard Schuré, G. Polti, Mario Meunier, Héra Mirtel nous enseignent et sous différents aspects ce qu'il peut attendre de l'érudition ; Alfred Capus, Gaston Picard, G. Martin, Pierre Jaudon, ce qu'il tire de l'esprit ; Gustave Louis Tautain, Martin Momy, Marcel Hervieu, ses bases critiques ; Bergson un nouvel apport philosophique.

On trouve encore dans cette anthologie d'autres noms et des meilleurs, tels ceux de Romain Rolland, Paul Reboux, J. C. Holl, Philéas Lebesgue ; joints à d'autres encore que nous nous excusons d'omettre, mais qui ne déparent point une liste si caractéristique.

« Tous ceux qui écrivent n'ont pas leurs pages dans ce volume » dit la Dédicace du volume. Il n'en demeure pas moins acquis que cette anthologie constitue un sérieux document sur l'état de la littérature à notre époque.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

Le Gérant : P. VULLIAUD. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher

Vulliaud

Ces notes trouvées parmi les manuscrits d'Auguste Callet qui assista aux funérailles de Balzac, en 1850, étonneront probablement nos contemporains, surtout les jeunes. Depuis que le célèbre romancier a été exalté comme un des auteurs qui honorent le plus l'Idéalisme, on ne se souvient pas que la critique appelait autrefois Balzac, pour l'éloge ou le blâme suivant les tendances, le père du Naturalisme. Il convient aussi de rappeler que d'honnêtes gens lui reprochèrent d'être le père de l'industrialisme littéraire.

Nous avons éprouvé le besoin de remémorer ces jugements, ou de les faire connaître, pour ne pas être accusé de prêter la main à d'audacieux briseurs d'idoles, surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur qu'un fanatique nomma le « Christ de l'Art ». En tout cas, l'article d'Auguste Callet contient un tableau des mœurs littéraires de 1850, intéressant à connaître pour l'histoire et pour le cas où l'on consentirait enfin à les améliorer, puisque rien n'est changé. Il fournira peut-être aussi l'occasion à quelque écrivain d'étudier les variations de la critique littéraire et d'en donner les raisons.

N. D. L. D.

Les Funérailles de M. de Balzac ou le dernier chapitre de la « Comédie humaine »

Quelles funérailles ! La religion n'y est qu'une pompe, qu'une satisfaction aux convenances. A la messe personne ne prie. Pendant le *Dies iræ*, on écoute comme à l'Opéra ; on chuchote, on critique les œuvres du défunt ; celui-ci calcule ce qu'il gagnera à cette mort, il fera la biographie du disparu ; celui-là repasse dans sa mémoire le discours funèbre qu'il va débiter, et qu'il a commencé pendant l'agonie du héros. Personne ne se demande ce que va devenir cette âme surprise par la mort au milieu des combinaisons d'un roman plus ou moins moral.

Cimetière. Discours. M. Hugo. Louanges hyperboliques ; ni mesure, ni clarté, ni naturel, ni émotion ; découverte de l'immortalité de l'âme ; rébus.

M. Desnoyer, Un feuilleton du *Siècle*, apologie du roman sur une tombe. Critique d'une loi. Epigramme, dissertation littéraire, politique ; acrostiche.

Un peu de terre sur la bière, et tout est dit.

Ovation de M. Hugo. Parodie, Les compères de l'*Evénement* et de *la Presse*. Les compères du *Siècle*.

Rien ne manquait à la comédie, excepté le grand observateur.

Au XVII[e] siècle, quelle différence ! quels hommes et quelles œuvres ! Et quelle humilité devant la mort ! et quelle grandeur dans cette humilité !

Enterrement de Corneille, de Racine. L'homme de bien l'emporte encore sur le grand écrivain.

Les œuvres, c'est l'héritage, c'est nous, notre plaisir, notre gloire. Les vertus, c'est lui !

***

M. de Balzac avait conçu la pensée d'un vaste ouvrage, qu'il avait lui-même intitulé la *Comédie humaine*. Titre un peu ambitieux pour un assemblage de petits romans, de contes graveleux, d'ébauches imparfaites, payées naguère au poids de l'or.

Dans un autre temps que le nôtre, dans un temps où la littérature n'eût pas été une simple marchandise, comme le coton, où le monde eût honoré le talent, à l'égal de la richesse, dans un temps plus calme, plus régulier, plus sage, M. de Balzac n'eût point songé à trafiquer de sa plume ; il n'eût pas vendu les semailles pour la moisson ; il n'eût pas cherché à étonner ses contemporains par la fécondité hâtive et... de son esprit. Sans doute, il eût soutenu de plus longs combats contre l'obscurité et la misère ; mais enfin, il eût pris place, peu à peu, parmi les écrivains éminents ; il eût laissé à la postérité de bons exemples, ce qui vaut mieux encore que de bons livres. Il était, par son talent, digne d'une telle vie et d'une telle misère, et son grand tort est de ne l'avoir pas compris.

Il a laissé deux petits romans, *Eugénie Grandet* et *César Birotteau*, qu'on peut mettre à côté de *Simple histoire*, du *Vicaire de Wakefild*, et des meilleurs ouvrages de ce genre. On trouve dans ses autres productions des traces de son talent, des étincelles, mais cela est noyé dans un fatras de style faux, prétentieux, dans une action vide et sans intérêt, dans des peintures de mœurs imaginaires, d'un monde inconnu, découvert par lui, et très peu digne de sortir du néant où il l'a puisé. Ce sont des escrocs, des rêveurs, des gens occupés à se tromper eux-mêmes ou à tromper les autres, d'abominables pantins sans foi ni loi. Chose étrange, ce n'est pas le génie qui a manqué à M. de Balzac, ni l'imagination, ni l'esprit d'observation, ni le vif sentiment du beau, ni le goût du simple et du vrai. Non ! il avait toutes ces rares qualités qui manquent pour la plupart à ces barbouilleurs de papier qui noircissent les feuilletons de la *Presse* et du *Siècle*, et qui ont le front de s'appeler entre eux, des gens de lettres. Ce qui lui manquait, ce n'était pas non plus l'amour de la retraite et du travail.

Personne depuis vingt ans n'a travaillé autant que lui, et avec plus d'opiniâtreté, et avec plus de courage, et le jour et la nuit, fuyant pour écrire le monde qu'il voulait peindre et obligé de deviner ou de créer un monde de fantaisie, dépourvu de toute ressemblance avec le monde réel.

Ce qui a manqué à M. de Balzac, c'est un but moral et la patience qu'il fallait pour l'atteindre. Le véritable but qu'il a poursuivi toute sa vie, c'est la fortune. Il s'étonnait qu'un homme de son mérite restât pauvre, en proie aux besoins, aux privations, obligé de vivre modestement, chichement, tandis que tant de sots s'enrichissent. Il accusait la contrefaçon des Belges. Il croyait élever la dignité de l'écrivain en exploitant son talent comme on exploite une mine, et il la rabaissait en croyant la relever. Il supposait que la richesse affranchit, et il était plus esclave que le pauvre qui modère ses désirs. Il se condamnait donc à un labeur de mercenaire, fatiguait les imprimeurs à le suivre, conduisait deux ou trois livres à la fois, comme les écuyers du cirque conduisent trois chevaux, et tenait le public en haleine par une longue série de tours de force que personne, jusqu'à lui, n'avait osé entreprendre. C'était le temps où les journaux commençaient à publier des romans. Cette nouveauté acheva de mettre à la mode le nom de M. de Balzac et, en France, il suffit qu'un auteur soit à la mode, cela lui tient lieu d'esprit et de bon sens. C'est l'histoire des *Lettres persanes*.

Les directeurs de journaux, les libraires se pressa e chez M. de Balzac, couvraient d'or et d'encens les moindres caprices de sa plume. Mais plus il gagnait, plus il gémissait de l'aridité de son travail, de la parcimonie de ses éditeurs. Il allait, il allait toujours, gagnant dans un mois plus que Milton, plus que le Tasse, plus que Cervantès, plus que Corneille, plus que Racine, plus que La Fontaine, n'avaient gagné durant toute une vie pour tant de chefs-d'œuvre. Il avait donc atteint, autant que possible, le but de sa vie, mais il avait gaspillé, usé, profané un admirable talent; donné aux jeunes écrivains un funeste exemple, allumé en eux la même convoitise, et cette soif de s'enrichir amène la soif de produire, et ces productions qui pullulent dégradent la langue et les mœurs.

Les tableaux immondes, les déclamations, les scènes de boucherie et de torture, les contrastes les plus éloquents, la vertu dans un lupanar, le vice doré, le crime en gants blancs, le monde pris à rebours, les exceptions données pour règle, l'impossible tenu pour vulgaire, voilà les ressources ordinaires de cette littérature sans conscience, sans étude, sans talent, qui s'est emparée des journaux, qui se produit sous tous les formats, qui remplit les cabinets de

lecture, et qui hébète la génération présente. La société, depuis cinquante ans n'existe plus, du moins ce qu'on appelait jadis la société.

La vie de salon a disparu et jusqu'à un certain point de vue, la vie de famille.

Le commerce, l'industrie, le barreau, la politique s'emparent de l'homme au sortir de l'école, et il dépense au théâtre ou au cercle, devant un tapis vert ou un journal, le peu d'énergie que lui laissent les travaux du jour. Aussi quand on parle du monde, il est facile de tromper le lecteur. Le monde, où est-il ? Il y a donc un monde ? Que fait-il? Celui que décrit M. de Balzac, personne ne l'a vu, et l'on y croit. On cherche autour de soi des Nucingen, des Marneffe, des Goriot, des Vautrin. M. de Balzac qui les connaît, les a peints avec un air de vérité, avec des détails qui ne permettent pas de douter de son témoignage. Ce sont des portraits flamands. Ah ! le monde est ainsi ! Ah ! voilà la vertu des femmes vertueuses ! Ah ! voilà la probité des gens d'affaires ! Eh bien, on se réglera là-dessus. Cela vaut trente ans d'expérience. Et voilà comment la jeunesse devient sceptique, voluptueuse, intéressée. Voilà comment le respect s'en va, comment on a à vingt-cinq ans, les désenchantements, l'ennui, les vices d'un vieillard ; voilà comment les pouvoirs tombent sur les bases pourries d'une société sans foi.

M. de Balzac n'est pas, certes, le seul coupable, ni le plus coupable de tous ces gens d'esprit qui ont désenchanté la France de ses vieilles croyances, qui l'ont désabusée d'elle-même, dégoûtée d'elle-même, en lui présentant un miroir menteur dans lequel elle ne voyait que fraude, corruption, égoïsme, et qui l'ont jetée dans le matérialisme, à force de la flétrir et de la désespérer. Non, M. de Balzac n'est pas le plus coupable, quoiqu'il ait beaucoup contribué à ce résultat.

Au fond, M. de Balzac était chrétien, et sa mort l'a prouvé. Il était même royaliste, et personne, plus que lui, n'a regretté la vieille société, sa foi et ses splendeurs. De temps en temps il empruntait à ces nobles instincts des inspirations plus pures, les seules qui survivront. Il n'a jamais manqué de donner, ou plutôt de laisser aux honnêtes gens, quand par hasard ils se présentaient sous son pinceau, des sentiments religieux. C'est dans la religion qu'il trouvait la source du dévoûment, de la fidélité au devoir, de tout ce qui ennoblit la vie. Sans la religion, César Birotteau n'était qu'un banqueroutier vulgaire, et eût dépensé à élever une nouvelle fortune le temps qu'il passe à le réhabiliter. Sans la religion, Eugénie Grandet n'eût pas été une fille si dévouée, une amante si fidèle, Mais voyez tous ces

personnages impurs qui remplissent tant d'autres romans, voyez la cousine Bette. M. de Balzac n'a garde d'en faire des dévôts ou des croyants. Non ! Non ! cela ne croit qu'au plaisir, qu'à l'argent, qu'à la vengeance, qu'aux plus détestables passions. Mais cela abonde, et M. de Balzac nous dit : Voilà le monde ! Il est ainsi fait ! Et s'il fait chétien les bons sujets égarés dans ce pandemonium de vices, c'est par un dégoût d'artiste, par un obscur instinct, plutôt que de propos délibéré, car il s'aperçoit à peine de ce qu'il fait, tant il fait de choses à la fois ; et le gros des lecteurs ne s'en aperçoit pas plus que lui, en sorte que l'effet moral de la distinction que je viens d'établir est entièrement perdu.

Si M. de Balzac eût eu conscience de ce qu'il faisait, s'il eût pris la peine de réfléchir, s'il n'eût pas été obsédé d'une double idée, une idée d'orgueil, — il voulait paraître le plus habile, le plus complet, le plus fécond peintre de mœurs — une idée de cupidité, — il ne s'en cachait pas, il voulait être riche — son talent aurait acquis une autre valeur. Il ne se serait pas complu dans les charniers et les immondices, et fait de sa galerie de prétendus portraits le pendant des pièces anatomiques du Musée Dupuytren, qu'on admire pour leur fidélité et qui soulèvent le cœur.

Il eût été plus chaste, plus sobre, plus correct, plus clair, plus nourri. Cinq ou six volumes peut-être auraient suffi à son activité, mais des œuvres achevées. Il ne l'a pas voulu. Il n'en a pas eu le courage.

Ah ! c'est qu'il en coûte d'être pauvre ! C'est que la vie s'use à ce métier littéraire, quand on y porte le respect de soi-même ; c'est que les cheveux blanchissent, tandis que l'obscurité s'étend autour de vous et que la misère frappe à votre porte. Tout le monde n'a pas l'héroïsme qu'il faut pour braver le mépris des parvenus, la pitié des sots, l'indifférence de la foule, les tentations intérieures, les conseils des amis et de la femme de Job. Non ! on aime mieux faire un peu de bruit, jouir un moment et disparaître pour jamais, que de rester pauvre, obscur, mais grand devant les anges, et honoré de deux ou trois amis comme un honnête homme (1). C'était pourtant toute l'ambition de Racine, de Corneille, de tous ces glorieux maîtres du XVIIe siècle, plus grands encore dans leur vie que dans leurs œuvres.

Mais la modestie n'est pas le caractère du siècle. Elle n'était pas le caractère de Balzac. Voilà pourquoi il décor e r

(1) Seul peut-être en son siècle, Aug. Callet était qualifié pour teni semblable langage. Voir sa biographie.

pompeusement ses ouvrages d'un titre que La Fontaine et Molière n'auraient pas osé choisir, du titre fastueux de *Comédie humaine*. Titre orgueilleux, titre menteur, avons-nous dit. Ajoutons : titre immoral, et qui donne, d'avance, une juste idée de cette bizarre épopée. Quoi ! vous avez la prétention de connaître l'homme, de peindre la société et les mœurs, la vie et ses mystères, et vous appelez tout cela une Comédie ! Quoi ! la chose n'est pas, à vos yeux, plus sérieuse qu'une pièce de théâtre. Ce mot de comédie n'est plus pour vous, comme pour Aristophane et Molière, le nom du genre littéraire que vous avez choisi ; c'est le nom de la chose que vous prétendez imiter, c'est le titre même de votre œuvre. Comédie humaine ! Vous qui lisez, vous voilà avertis. La vie réelle n'est qu'une farce de la foire, un mélodrame moitié gai, moitié sanglant, où chacun de nous a son rôle. Mais, s'il vous plaît, quel est l'auteur de la pièce ? Quel est son but et sa moralité ?

M. de Balzac n'en sait rien. Il ne le dit pas, du moins. Etranges comédiens que nous sommes ! Il faut que nous improvisions nos rôles dans cette farce universelle où quelque Dieu moqueur nous a jetés, sans nous dire pourquoi et sans nous souffler la réplique. Mais M. de Balzac le veut ainsi. Il ne voit partout que des oripeaux, que des masques, que du fard, que des tréteaux, que des coulisses, que des intrigues, que des passions feintes, des paroles menteuses. Qu'est-ce donc que vous allez faire au théâtre, jeune homme ? La comédie n'est pas là ; elle est partout, elle vous enveloppe, elle est dans votre foyer, dans les embrassements de votre mère, dans l'innocence de votre sœur, dans la bonne renommée de votre père. Comédie que tout cela ! Ce magistrat vieilli sur son siège, comédien ! Cet avocat illustre, ce médecin connu du Pauvre ! Cette veuve en deuil, comédiens ! Ce soldat mutilé, comédien ! Ce prêtre à genoux, qui console un mourant, comédien ! . . . . (1)

AUGUSTE CALLET.

---

(1) Cette Etude est restée inachevée.

L'Esthétique fondamentale et traditionnelle

(*suite*)

Du Fresnoy

1611-1665

Monsieur de Piles a donné une notice sur du Fresnoy, à l'article de l'Ecole Française. Par lui nous savons que du Fresnoy fut peintre et aima beaucoup la peinture; il est surtout connu par son *de Arte Graphica* — ou *Art de peindre* qu'il composa en vers latins et que Mignard publia après sa mort. M. de Piles le fit connaître en français ; c'est un ouvrage judicieux, dont je vais vous donner un aperçu.

« Comme l'esprit de du Fresnoy était d'une trempe à ne pas se contenter d'une connaissance médiocre — écrit son ami — il voulut fouiller son art jusqu'à la racine et en tirer toute la quintessence. Il étudia avec application Raphaël et l'Antique, et il dessinait tous les soirs aux académies avec une avidité extraordinaire. A mesure qu'il pénétrait son art, il en faisait des remarques qu'il écrivait en vers latins. Une lumière lui en donnait une autre, et son esprit s'étant peu à peu rempli des connaissances nécessaires à sa profession, il forma le dessein d'en composer un poème qui lui coûta beaucoup de veilles et de réflexions. Il le communiqua à tous les habiles gens dont il pouvait tirer des lumières ou de l'approbation.

Il avait un amour extraordinaire pour le Titien auquel il donnait la préférence sur tous les autres. »

« Nous n'avons pas eu de peintre français qui ait tant approché du Titien que du Fresnoy, à en juger entre autres par deux tableaux qu'il fit à Venise pour le noble Marc Patuta, dont l'un représente une Vierge à demi corps et l'autre une Vénus couchée. »

Que sont devenus les tableaux de du Fresnoy ? Il semble que la gloire n'ait voulu s'occuper que de son poème : pour-

tant s'il faut en croire M. de Piles — qui s'y connaissait — il a peut-être été le Titien français ?

Arrivons au *de Arte Graphica* ou art de peindre.

« Je ne prétends point lier les mains à ces artistes dont tout le savoir consiste dans une pratique et dans une sorte de routine — dit du Fresnoy, dans son poème — je ne veux pas étouffer le génie par un amas de règles, ni éteindre le feu d'une veine abondante et vive. J'ai plutôt dessein de faire en sorte que l'art, fortifié par les connaissances, passe sa nature peu à peu, et comme par degrés, pour se transformer lui-même en un pur génie capable de bien choisir le vrai, de faire le discernement du beau naturel d'avec le bas, le mesquin, et d'acquérir parfaitement, par l'exercice et l'habitude, toutes les règles et tous les secrets. »

« Rien n'est plus rempli de confiance ou de présomption, qu'un mauvais peintre et un méchant poète — déclare notre auteur.

Nil Pictore malo securius atque Poeta

« Comme la seule pratique — ajoute-t-il — destituée des lumières de l'art, est toujours prête à tomber dans le précipice comme une aveugle, sans pouvoir rien produire qui contribue à une solide réputation ; ainsi la théorie, sans l'aide de la main, ne peut jamais atteindre à la perfection qu'elle s'est proposée, mais est comme enchaînée dans son inaction et languit. Ce n'est pàs avec la langue qu'Appelles a produit de si beaux ouvrages.

Non lingua pinxit Apelles

« Il y a dans les choses un milieu et de certaines bornes hors desquelles il ne peut rien subsister de bien. »

Cela posé, du Fresnoy entre dans la pratique de l'art, qu'il va unir à la théorie du meilleur.

Il nous représente la toile blanche sur laquelle il s'agit *d'inventer*. Il parle ensuite de la *disposition*, *de la fidélité au sujet*, en recommandant de rejeter tout ce qui pourrait le charger ou l'affadir ; puis il disserte du dessin, *féconde partie de la peinture*.

« Les contours seront coulants — dit-il — grands et presque imperceptibles au toucher, comme s'il n'y avait ni éminences, ni cavités. Qu'ils soient conduits de loin, sans interruptions, pour en éviter le grand nombre. »

Puis il passe à la variété des figures, à la convenance des membres avec les draperies « Que chaque membre soit fait pour sa tête, qu'il s'accorde avec elle, et que tous ensemble ne composent qu'un corps, avec les draperies convenables. Enfin que les figures, auxquelles on ne peut donner de la voix, imitent du moins l'action des muets. »

Il étudie ensuite : la principale figure du sujet, le groupement, la diversité des attitudes dans les groupes, l'équilibre du tableau, le nombre des figures, les jointures et les pieds, l'accord des mains avec la tête. « Dans la distribution des figures fuyez les lignes et les contours égaux qui font des parallèles, et d'autres figures à pans ou géométrales, comme des carrés, des triangles, et toutes celles enfin qui pour présenter trop d'ordre font une certaine symétrie ingrate qui ne produit aucun bon effet ; mais, comme nous l'avons dit, les principales lignes doivent se contraster l'une l'autre. C'est pourquoi dans tous les contours vous aurez principalement égard au tout ensemble ; car c'est de lui que proviennent la beauté et la force des parties ».

Il conseille « de ne pas trop s'attacher à la nature, mais de l'accommoder à son génie, « Mais aussi ne croyez pas que votre génie et la seule mémoire des choses que vous avez vues vous fournissent assez pour faire un bon tableau sans l'aide de cette incomparable maîtresse, que vous devez toujours avoir présente comme un témoin de la vérité. »

Une déplorable prévention contre l'art gothique se trouve à chaque page des auteurs que je vous cite. J'avoue que c'est pour moi une peine, car ce défaut de compréhension est sans excuses, venant d'artistes éclairés ; la passion que l'art antique avait produite était alors si ardente qu'elle ne pouvait tempérer ces esprits pourtant bien doués et épris de la sagesse. Il a fallu deux siècles encore et comme une certaine lassitude de l'Antiquité, pour que de nouveau on *voie* la beauté de l'art gothique et pour que la magnificence ordonnée et fleurie des cathédrales soit appréciée à son juste prix. On en est venu, avec beaucoup de raison, à découvrir que la tradition ne s'est jamais arrêtée, et que le XIIIe siècle comme le douzième, le dixièmeou le quinzième n'ont rien ignoré des lois du plus bel ordre et de la noble architecture ; la différence consista à donner de nouvelles formes à la base traditionnelle. Le jour n'est pas lointain où l'on découvrira, qu'alors même que le XVIe et le XVIIe siècle s'éprirent de l'Antiquité jusqu'à l'imitation servile, les siècles antérieurs furent seuls à appliquer les lois antiques sur une création aussi belle dans sa logique, dans son harmonie totale et ses détails. Cessons la querelle absurde des classiques et des romantiques, unissons à la fois l'esprit d'ordonnance à l'imagination et à l'abondance originale. De même que nous allons puiser avec respect la tradition dans les livres des auteurs anti-gothiques, sachons voir chez les gothiques tout ce qu'ils eurent de vraie inspiration, de force, de tradition et de science. Le tort de ces hommes versés dans les lettres latines fut de ne voir que l'empire romain ; comme si rien n'était venu de-

puis, et comme si le romain seul eût été perfectible en ce monde. Ce n'est pas parce que les barbares détruisirent cet empire que tout ce qu'ils créèrent devait être nécessairement mauvais. Le génie de l'homme est universel et ne saurait se borner à un seul peuple ; cela ne nous empêche pas de reconnaître la supériorité de l'art antique, mais avec droit de cité et d'existence pour tout autre né d'une nation ou d'une race civilisée.

« N'ayez aucun goût pour les ornements gothiques — dit donc du Fresnoy — monstres produits par ces déplorables siècles où la discorde et l'ambition causée par la trop grande étendue de l'empire romain, après avoir répandu partout la guerre, la peste et la famine, firent périr les monuments et les arts. » Ces phases étaient consacrées ; on les lit dans tous les livres de ce temps.

Mais continuons l'analyse de l'*art de peindre* sans nous attarder à ces préventions. « La Chromatique est la proxénète ou la Dame d'atour, elle farde en quelque sorte sa sœur la Peinture, il est donc très avantageux de la connaître, la conduite des tons, des lumières et des ombres en donne le secret.

« Le peintre et le sculpteur dans leurs différents travaux doivent suivre à peu près la même conduite et tendre au même but. Ce que le sculpteur abat et arrondit avec le fer, le peintre le fait avec son pinceau, il chasse derrière ce qui doit moins paraître, par la diminution et la rupture de ses couleurs ; il tire au contraire au dehors, par les teintes plus vives et les ombres plus fortes, ce qui est directement opposé à la vue, comme étant plus sensible et plus distingué »

« Jamais deux jours égaux ne doivent se trouver dans le tableau, l'effet en serait mauvais.

« Le blanc tout pur avance ou recule à volonté, selon le degré d e noir qu'on place auprès ; mais le noir tout pur est ce qui approche le plus.

« Les corps qui sont assemblés se réfléchissent.

« L'air intervient, s'interpose ; moins il y a d'espace entre nous et l'objet, plus l'air est pur, plus les espèces se conservent et se distinguent. Au contraire, plus il y a d'air, moins il est pur, plus l'objet se confond et se brouille. Les objets qui sont sur le devant du tableau doivent donc être plus finis, les choses éloignées se massent.

« Les extrêmes contraires doivent être évités ; il faut les résoudre par la gradation. On ne doit pas mettre une ombre forte tout contre un blanc vif, on ne peut coller un jaune contre un bleu, un vert contre un rouge sans qu'il y ait un milieu.

« Il faut éviter la trop vive lumière, parce qu'elle est désagréable et détruit la grâce des demi-teintes.

« Le champ du tableau doit être comme la palette résultant du mélange de toutes les couleurs qui y figurent.

« La couleur ne doit pas donner dans la farine, mais doit être vive.

« La partie tournante doit être peu chargée de couleurs, mais la plus élevée et la plus près doit être fortement empâtée.

« Qu'il y ait une telle harmonie dans le tableau que les ombres n'en paraissent qu'une.

« Evitez de peindre sec.

« Le miroir est le maître des peintres.

« Dans le portrait il faut toujours travailler par l'ensemble.

« Si vous peignez pour un lieu restreint, que votre tableau soit de couleurs douces. Si au contraire vous peignez pour un endroit spacieux, que vos couleurs soient fortes.

« Le tableau doit se faire clair pour un lieu sombre et plus brun pour un lieu fort éclairé.

« Il faut éviter tout ce qui peut faire trou, c'est-à-dire les petits objets, les objets extraordinaires et qui peuvent choquer la vue, ce qui est trop bigarré et tout ce qui est d'une force égale d'ombre et de lumière.

« Les yeux ont horreur des choses que les mains ne voudraient pas toucher.

« Les beaux tableaux doivent avoir du grand et les contours nobles, ils doivent être démêlés, purs ; tout doit s'y trouver bien lié, composé de couleurs fières, mais toujours amies.

« L'orgueil nuit extrêmement au Peintre : tout le monde est aveugle dans ses propres affaires et ne peut être juge dans sa propre cause. Tout le monde aime ses enfants et se plaît dans ses productions. Si vous n'avez point d'ami éclairé qui vous aide de son conseil, celui du temps ne vous manquera pas »

Enfin du Fresnoy termine son ouvrage, après avoir encore parlé de la route à suivre, par cette déclaration : Ces préceptes auxquels j'ai réduit mes vues sont nés des réflexions que j'ai faites sur les vicissitudes du temps qui emporte tout jusqu'aux arts, et j'ai cru devoir le confier aux Muses, garantes de l'immortalité.

Comme on le voit, tous ces ouvrages n'ont qu'un seul et même but, et il est bien difficile de les citer sans tomber dans les redites. Parfois l'auteur trouve une définition singulière de la partie dont il traite, mais il la traite toujours dogmatiquement, se gardant bien d'altérer ce que la tradition a amené jusqu'à lui. Quand des observations personnelles lui ont donné de nouvelles lumières, il se contente de les ajouter à ce grand ensemble, avec tout le respect

qu'il lui-impose. S'il agit ainsi, c'est qu'il sait bien qu'il est le dépositaire d'une vérité supérieure, et qu'il importe seulement qu'il la répète, comme un apôtre — sans en rien altérer.

D'ailleurs du Fresnoy, quelque pédantesque qu'il puisse paraître à la critique moderne — laquelle est, vous le savez, le jouet des fantaisies les plus dangereuses — d'ailleurs, du Fresnoy, dis-je, qui mourut sans publier son poème, eut l'honneur d'être édité par Mignard, traduit en prose et annoté par de Piles, mis en vers français par Molière — lequel lui emprunta presque mot à mot tout ce qu'il dit de la peinture, dans sa pièce sur le *Dôme du Val-de-Grâce* — traduit en anglais par Dryden, et annoté, commenté et choisi pour guide par Reynolds. L'attestation publique d'admiration que lui ont donnée ces hommes de haut mérite, n'est-elle pas une garantie suffisante pour notre confiance et notre respect?

M. de Piles 1635-1709

Nous savons par un commentaire non signé,publié après sa mort par un de ses amis, que M. de Piles était peintre. Cet homme d'une haute intelligence critique a donné beaucoup d'écrits sur la Peinture. Il était lié avec Dufrenoy dont il a laissé en français une traduction avec notes. Il a publié un abrégé d'Anatomie, sous le nom de Tortebat, peintre de l'Académie du roi, et des dialogues, conversations et dissertations sur l'art de Peinture, sur Rubens, le Coloris et le Dessin. Sa vie fut édifiante,tant pour sa piété, son amour de l'art, que pour les services qu il rendit à l'Etat.Il était d'une famille noble du Nivernais, il voyagea, vit Rome et Venise ce qui développa beaucoup ses lumières. Le Duc de Richelieu et le roi Louis XIV lui témoignèrent leur estime par des présents et des pensions, il fut précepteur du fils du président Amelot, connut les grands hommes de son temps,et fit les portraits de Boileau et de Madame Dacier. Comme il aimait beaucoup le Titien, il apprécia Rubens, et fut le premier à écrire sur toute sa valeur ; on trouva même en son temps qu'il allait trop loin dans son admiration. Et cependant aujourd'hui elle nous paraît un peu froide. Louvois l'envoya à Gratz,acheter des tableaux pour le Roi.

« Il avait l'esprit naturellement réglé et méthodique — nous dit son biographe anonyme — Ses idées étaient nettes et justes : ce qui était cause qu'on n'a jamais vu varier en lui, ni les jugements, ni la conduite de sa vie, qui a été d'une égalité parfaite. Il était bon ami, sûr, fidèle et très discret. Ces qualités étaient la suite de son caractère

vrai et simple. Il avait un grand fond de religion, et il remplissait scrupuleusement tous ses devoirs.

Sa manière de peindre consistait dans une imitation parfaite des objets (entendez en cela qu'il savait leur donner leur qualité propre) et dans une grande intelligence du clair-obscur et du coloris. Les principes qu'il s'était faits là-dessus étaient si sûrs qu'ils lui tenaient lieu de l'usage de peindre, qu'il n'avait pas. Il avait pris soin de rassembler un grand nombre de dessins des plus excellents maîtres, et, entre autres, plusieurs études de Raphaël, que M. Croisat le jeune a achetés de ses héritiers.

M. de Piles était conseiller d'honneur de l'Académie de Peinture,dans laquelle il lisait souvent les savantes dissertations qu'il donnait ensuite au public ».

L'ouvrage capital de M. de Piles, après sa traduction de l'Arte Graphica de Dufresnoy, est l'*Idée du peintre parfait.* Il y résume, selon la tradition, l'idée qu'un peintre doit se faire pour atteindre à la perfection de son art. « Le génie est la première chose, dit-il. Il demeure comme enseveli dans l'inaction jusqu'à ce qu'il soit ébranlé par les occasions qui ont du rapport avec lui et qui sont de son ressort. Il est comme la corde d'un instrument, laquelle ne donne aucun son à moins qu'on ne la touche.

Le génie est en soi d'une aussi grande étendue que les règles de l'art dont il contient les semences. Et quoiqu'il contienne toutes les semences de l'art, il n'agit jamais sûrement quand il agit seul par une impulsion secrète dont il ne sait pas la cause, et ne produit alors que comme une terre abandonnée.

Mais lorsqu'il est cultivé par les règles et qu'il se les est appropriées, il se met au dessus d'elles, il leur commande en maître, il les rejette quand il lui plaît pour leur substituer quelque chose de plus heureux. Il en dispose enfin comme d'un bien dont il est en possession et qu'il croit lui appartenir.

Le génie est donc une lumière de l'esprit, laquelle conduit à la fin par des moyens faciles.

C'est un présent que la nature fait aux hommes dans le moment de leur naissance.

Il faut donc du génie, mais un génie exercé par les règles, par les réflexions et par l'assiduité du travail. Il faut avoir beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup étudié pour diriger ce génie et pour le rendre capable de produire des choses dignes de la postérité. »

Après avoir — selon la tradition — démontré que la nature ne suffit pas, parce qu'elle n'est pas parfaite, M. de Piles cherche pour l'artiste un modèle qui l'initie à la perfection, et il aperçoit les statues grecques. D'après elles il enseigne

les fondements du goût et passe à la définition de la Peinture, qui est un *art qui, par le moyen du dessin et de la couleur, limite sur une superficie plate tous les objets visibles* ».

Il pose ensuite comme base la Composition, qui est la raison du tableau. Elle se divise en Invention et Disposition. Après vient le dessin qui comprend, les attitudes, les expressions, les draperies. Puis il conseille l'étude des animaux et du paysage. La perspective fait partie intégrante du dessin et de la couleur. Le coloris comprend la couleur locale, le clair-obscur et l'accord général. Enfin il parle encore de l'unité d'objet, de la touche du pinceau, des licences et de la grâce.

« La grâce et la beauté sont deux choses différentes. La beauté ne plaît que par les règles, et la grâce plaît sans les règles. Ce qui est beau n'est pas toujours gracieux, mais la grâce jointe à la Beauté est le comble de la Perfection. C'est ce qui a fait dire à un de nos plus illustres poètes :

Et la grâce plus belle encor que la Beauté !

Je me plairais à terminer cette idée de M. de Piles en disant que dans la Beauté il y a toujours une certaine force, et que dans la grâce il y a toujours une certaine douceur, que c'est l'accord de ces deux contraires qui crée la perfection ; car l'harmonie naît de l'analogie des contraires, et le rôle du génie est de trouver leur résolution. Mais il y aurait un certain danger à ne rechercher que la grâce, qui est en quelque sorte la femelle du Beau ; et si le Beau perd sa froideur et se tempère au doux feu de la grâce, il peut néanmoins plutôt se passer d'elle qu'elle de lui. La recherche du Beau crée une augmentation, tandis que celle de la grâce amène souvent une diminution.

Dans les *Conversations sur la peinture* de M. de Piles il y a de fort excellentes choses que je ne veux point oublier. Là il a rangé ses idées selon le caprice de deux personnes qui se parlent des œuvres peintes. L'une contredit souvent l'autre, mais à dessein, et comme pour faire ressortir ce que dit celle qui a le plus juste esprit, je ne puis que détacher pour vous ce qui échappe à cette dernière personne : « Les tableaux que nous venons de quitter, dit-elle à son interlocuteur qui lui a parlé des règles — sont les véritables maîtres de la peinture... Ils vous diront tout ce que vous pouvez souhaiter pour sa connaissance... » Ensuite ils viennent à disserter ensemble de la destination des tableaux, l'un dit qu'il faut connaître tout de l'art pour juger des tableaux et l'autre répond : « Ce serait une chose bien étrange que les tableaux ne fussent faits que pour les peintres, et les concerts, que pour les musiciens. Il est très certain qu'un homme d'esprit qui ne sera point instruit des préceptes de l'art peut bien juger d'un tableau, encore qu'il ne donne pas

toujours raison de ses sentiments et qu'il ne les dise — si vous voulez — qu'avec incertitude ; s'il n'en juge pas en peintre, il en jugera en homme de bon sens ».

Venant à disputer sur le goût, l'un d'eux énonce que le goût est selon les hommes, et qu'il n'y a rien de sûr dans les arts si l'on pose le goût comme établissement de leur valeur. « Quand on dit qu'il ne faut point disputer des goûts, répond son adversaire, cela se doit entendre entre plusieurs choses également bonnes dont on choisit plutôt l'une que l'autre ; elle se dit encore afin de ne pas se commettre avec des gens qui ont le goût dépravé et qu'on ne saurait corriger par la dispute ; car il y a des choses si généralement reconnues bonnes qu'on serait ridicule de les quitter pour d'autres qui n'ont pas cette générale approbation et de la beauté desquelles il y a lieu de douter, et je suis sûr que vous croiriez un homme de mauvais goût à qui vous verriez préférer du vin de Brie à celui de Champagne. Ainsi il y a des choses dans les arts dont la perfection est tellement établie par un sérieux examen de personnes éclairées et par une expérience de plusieurs siècles, qu'on ne saurait mieux faire que de s'en remplir l'idée et de se les proposer pour modèles ».

Quant à l'antique, il déclare : « L'antique est un remède contre le mauvais goût, à la vérité ; mais s'il est pris tout cru et sans qu'il soit assaisonné des beautés vivantes de la nature, l'usage en sera dangereux. Le naturel a toujours quelque chose de vif et de remuant qui tempère cette immobilité des figures antiques, et ceux qui prennent trop de soin de les imiter sans prendre garde aux grâces particulières qui accompagnent la nature vivante, tombent toujours dans la sécheresse ».

La question des modes est parfaitement élucidée par cette phrase : « Les modes ne doivent point être pour le ciel (lisez l'art), où les choses sont éternelles et non sujettes au changement ».

Parlant de l'invention, l'un d'eux dit : « L'invention demande beaucoup de feu et de génie et la disposition beaucoup de flegme et de prudence... Je me représente la peinture comme un long pèlerinage ou comme un lieu fort éloigné, et pour y arriver le peintre doit se servir de son génie comme d'une monture... Il est plus facile et plus avantageux de n'avoir qu'à retenir quelquefois la bride qu'à donner sans cesse de l'éperon ».

Une description du beau fini dans les tableaux amène cette conclusion excellente : « Le beau fini demande de la négligence en bien des endroits, et non pas une recherche dans toutes les parties. Il ne faut pas que tout paraisse dans les tableaux, mais que tout y soit sans y être. Le pre-

mier coup d'œil est à un tableau ce que la beauté est aux femmes : quand cette qualité leur manque on néglige d'examiner le reste. Le peintre doit persuader les yeux comme un homme éloquent doit persuader le cœur ».

Puis la conversation vient sur Rubens. « Le génie de Rubens, déclare l'un d'eux, était capable de produire lui seul et sans l'aide d'aucun précepte des choses extraordinaires, mais comme il était naturellement éclairé, et de plus philosophe, il a bien cru que la peinture étant un art et non pas un pur effet du caprice, elle avait des principes infaillibles dont il tirerait bientôt la quintessence par l'ordre qu'il savait donner à ses études. Il a cherché ces principes, il les a trouvés, et s'en est servi utilement, comme on le voit dans ses ouvrages. Ainsi bien loin de rien faire sans raison, il possédait tellement ses règles que sa main, pour obéir promptement à sa volonté,ne s'était faite aucune habitude dans le maniement du pinceau, mais elle employait la couleur tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, toujours au gré des règles, et pour satisfaire à son imagination pleine d'un merveilleux discernement ».

M. de Piles n'aime pas les tableaux qui *donnent dans la pierre* à force d'imiter les antiques. Un de ses acteurs déclare « qu'il n'en aura jamais qui sentent la statue antique ». Il semble ainsi blâmer le Poussin de son excessif amour pour les marbres de Rome. Il se plaint aussi du goût artificiel que plusieurs artistes ont rapporté de cette ville. Il donne autorité au coloris dans la peinture, et penche pour les Vénitiens, sans toutefois négliger de placer Raphaël à son rang de demi-dieu. Il défend le dessin de Rubens, en disant qu'il est bon parce qu'il est fidèle à la vérité anatomique ; bref il ose écrire bien des choses qu'on ne lit pas dans les ouvrages de ce temps, et fait preuve d'un esprit hardi, qui sent la vérité et le génie.

La dernière partie de la Peinture, dit l'un de ces conversants de M. de Piles, et celle que distingue le peintre d'avec le sculpteur, est le coloris, qui n'est autre chose que l'intelligence des couleurs. Il nomme ensuite le clair obscur le fondement du coloris.

« De même, par exemple, qu'il ne suffit pas qu'il y ait de l'invention dans un poème épique, ni que la cadence des vers soit harmonieuse, et qu'on veut encore que tout y soit conduit avec esprit et selon les régles de l'art, pour y faire éclater le merveilleux et le vraisemblable, ainsi dans un ouvrage de peinture ce n'est point assez qu'il y ait du feu et de l'imagination, ni que la justesse du dessin s'y rencontre, il y faut encore beaucoup de conduite au choix des objets, des couleurs et des lumières, si vous désirez qu'on trouve dans les tableaux, comme dans les poèmes,

l'imitation de la nature accompagnée de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, ou plutôt ce merveilleux et ce vraisemblable qui fait toute la beauté de la peinture et de la poésie ».

Les deux amis regardent ensuite un tableau de Titien représentant *une Bacchanale*, et l'un d'eux s'écrie : Je suis profondément touché des beautés que je vois dans ce tableau,et j'ai fort sur le cœur que la plupart des peintres ne veuillent pas seulement tâcher de les découvrir pour les mettre en pratique ! » Partant de là ils causent longuement de la couleur, et sa recherche est ainsi divisée : il y a la couleur véritable de l'objet, la couleur réfléchie et la couleur de la lumière ; et parmi les couleurs artificielles (soit celles que le peintre a sur sa palette) il doit connaître celles qui ont amitié ensemble et celles qui ont antipathie ; il en doit savoir les valeurs séparément et par comparaison les unes aux autres. » De même que l'artiste cherche la beauté de la forme, il cherche aussi celle de la couleur « il songe non seulement à rendre ses objets en particulier beaux, naturels et véritables, mais encore il a soin de l'union du tout ensemble. Tantôt il diminue la vivacité du naturel et tantôt il enchérit sur l'éclat et sur la force des couleurs qu'il y trouve... Un habile peintre ne doit pas être un esclave de la nature, il en doit être arbitre et judicieux imitateur ; et pourvu qu'un tableau fasse son effet et qu'il impose agréablement aux yeux, c'est tout ce qu'on en peut attendre ».

Revenant au clair obscur il affirme que « *c'est le puissant moyen de faire valoir les couleurs locales et toute la composition d'un tableau* ».

Arrivé à l'anatomie, il la recommande comme indispensable. Il faut qu'on la tienne d'un professeur « pourvu toutefois que ce professeur soit peintre et qu'il sache accommoder l'anatomie à la peinture ». Puis il parle de l'accroissement nécessaire des connaissances : La peinture n'admet dans ses bonnes grâces que ceux qui sont capables d'embrasser plusieurs objets ou qui sont si bien tournés et qui savent si bien se ménager, qu'ils ne s'attachent qu'aux choses qui peuvent augmenter par degrés leur savoir. Les nouvelles études qu'ils entreprennent ne leur font point oublier celles qu'ils ont déjà faites ; au contraire, ils fortifient les unes par les autres, et s'efforcent de les acquérir toutes comme des moyens nécessaires pour arriver à leur fin.

Le dernier mot de ce dialogue ne doit pas être passé sous silence, il prouve combien nos ancêtres aimaient les fondements solides de la logique et de l'absolu. S'ils ont un semblant de pédanterie, il faut bien le leur excuser, car

ls nè l'ont point par une ostentation coupable,mais par un trop ardent désir de découvrir le fond des choses.

« La vérité doit être toujours bien reçue — dit M. de Piles par la voix de ses acteurs — et l'on doit fléchir le genou devant elle en tous temps et en tous lieux ».

Je vous inviterai pour les mêmes raisons à respecter les hommes sages dont nous parlons et qui se sont plu, pour le plus grand bien du monde, à découvrir le fondement des arts et de leur mécanisme ; ils ont ainsi provoqué l'entretien et la production de la Beauté dans notre vie.

Que de plus fameux qu'eux aient parlé des choses dont ils écrivent, cela n'infirme en rien leur droit à notre vénération ; car l'homme vaut par son amour pour le juste et le bien, surtout quand il les sait reconnaître et s'efface en quelque sorte derrière eux pour ne point porter atteinte à leur éclat. — La conduite des gens vulgaires qui ne se servent de l'art que pour se faire un vain nom est différente ! Au lieu que de produire de l'ordre dans les idées, ils les brouillent ; au lieu que reconnaître l'évidence, ils la couvrent de nuages et, prenant une attitude d'augures, ils affectent de ne rien apprécier que leurs volages théories. Combien ces hommes sont malfaisants ! Mais en revanche combien aussi leur ténébreuse image,opposée à celle d'un honnête homme pénétré de la vérité qui a fait l'amour de sa vie, donne du relief à ce dernier et nous montre le cas que nous en devons faire.

Mon but n'est pas de vous décrire tous les ouvrages de M. de Piles, mais de vous montrer que la méthode traditionnelle est en tous temps la même, que c'est à elle que tous les grands peintres ont obéi. Qu'elle est ainsi la seule bonne pour un peintre bien doué qui veut devenir artiste.

M. de Piles aimait tellement Rubens, qu'il a pris la peine de faire un ouvrage où il le compare avec les plus fameux peintres ; il a aussi écrit sa vie et fait le voyage d'Anvers pour connaître ses descendants ; avoir d'eux des renseignements justes et certains sur ce grand homme. Il a même eu la joie de tenir ses manuscrits et de les lire à son aise. C'est à lui que nous devons le fragment que je vous ai cité d'un ouvrage perdu de Rubens sur les *antiques*.

à suivre) EMILE BERNARD.

« L'Ame de Napoléon » de Léon Bloy

Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire. Quoique l'auteur ait lu les Houssaye et les Vandal, les Thiebaut et les Marbot (il est évident qu'il les a lus) il ne nous offre pas en ces pages à la glorification de Napoléon une discussion ou un récit.

« L'Ame de Napoléon », dira-t-on, est plutôt l'œuvre d'un poète et ce ne sera pas encore très exact.

Ce livre, en vérité, est un livre unique où il n'est question que de l'Essentiel.

Le titre nous met en garde contre toute espèce de comparaison. Tout ce qui a été dit ailleurs n'a plus d'importance à cette heure puisque c'est l'Ame de l'Empereur que l'éxégète va nous révéler.

Lorsque Victor Hugo, celui de tous les poètes qui a le plus souvent chanté Napoléon, écrivait :

> Ah ! oui nous te ferons de belles funérailles

il ne se doutait point que ses admirables vers pussent un jour apparaître comme une ironie. Hugo parlant de belles funérailles, c'était au moins cocasse si l'on songe à ce que devaient être les siennes, abjectes au point d'inspirer la pitié aux plus endurcis des détracteurs de la littérature.

Hugo, ne promettant à Napoléon que des funérailles, cela devient aujourd'hui une ironie. Léon Bloy, d'un titre, d'un simple titre, rature le chant somptueux du poète.

Le titre du livre de Léon Bloy est « l'Ame de Napoléon » et nous voilà loin des *belles funérailles*, souvenir précieux, lambeau de catafalque à conserver pieusement ; mais que nous importent l'âge de la poésie ou celui de la liberté à côté de ce qui est éternel.

Avec Hugo l'empereur est mort. Avec Léon Bloy il est toujours là. Léon Bloy va nous montrer de lui ce qui est immortel, ce que les affamés de victoires qui le suivaient

jadis n'ont guère entrevu et qui est précisément son essence, sa souffrance, sa raison de vivre.

On se demande en frémissant, après avoir lu ce titre. quel artiste, quel penseur a été assez osé pour s'imposer un pareil sujet et s'il n'a pas voulu tout simplement nous bouleverser dès la première page, sachant que tout français cache un adorateur du Grand Empereur, un amoureux de la Gloire qui le suivrait encore s'il était là.

Et cette entreprise de Léon Bloy ressemble à quelque formidable gageure.

Ceux pourtant qui ont lu ses livres savent qu'il n'y a pas là de témérité, mais l'aboutissement logique d'une manière qui fut toujours la sienne.

Les autobiographies qui s'appellent *Le mendiant ingrat*, *L'Invendable*, *Le Désespéré*, même pourraient s'intituler « L'Ame de Léon Bloy » et ses autres ouvrages pourraient s'appeler « Les autres âmes » comme il dit dans celui qui nous occupe aujourd'hui.

Léon Bloy n'a jamais vu que l'Ame, son âme et les âmes des autres.

Dans les individus, comme dans les faits, il cherche exclusivement ce qui est mystérieux.

Quand il aime, il aime l'âme de son ami et il veut qu'on aime son âme à lui si l'on veut l'aimer comme il veut être aimé.

C'est en regardant les âmes qu'il définit les êtres.

Quand Léon Bloy écrit : « Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les Ténèbres » c'est qu'il a regardé « L'Ame de Napoléon ». Ce titre audacieux est le plus simple qui soit.

Lorsque après une introduction qui est une merveille de clarté et de profondeur, Léon Bloy multiplie les chapitres : L'Angoisse, L'Escabeau, La Bataille, Les Abeilles, La Tiare... etc., c'est très simplement encore et en suivant avec amour, l'âme *du plus glorieux de tous les mortels*, qu'il trouve ces titres captivants et pleins de ce rayonnement qui fait l'unité de son livre.

Et toutes les promesses du titre et des sous-titres, l'auteur les tient complètement. Je crois que *L'Ame de Napoléon* sera parmi les deux ou trois plus beaux livres de Léon Bloy.

Je citerai, du chapitre *La Tiare* :

« Les jugements des hommes ont remplacé leurs colères, « mais on ne voit pas encore, chez les historiens, un dis- « cernement supérieur des magnifiques événements du « premier Empire. Nul ne s'est avisé de ceci qu'alors il se « passait entre les deux grandes puissances, les *seules* en « réalité, Dieu et César, quelque chose d'ineffable et ne

« pouvant être comparé qu'à l'une ou l'autre de ces para-
« boles ou préfigurations prophétiques de l'Ancien Testa-
« ment répercutées avec mystère à toutes les pages du
« Nouveau.

« Ici le cœur et la voix défaillent. On ne sait plus ce
« qu'il faut dire ou ne pas dire.

« Voici, par exemple, Moïse, l'immense Chef du Peuple
« de Dieu, à qui le Seigneur « parlait face à face comme
« un homme a coutume de parler à son ami ». En puni-
« tion de ses plaintes le Peuple de Dieu est affligé cruelle-
« ment. Moïse prie et le Seigneur lui commande de dres-
« ser un serpent d'airain dont la seule vue guérira tous
« ceux qui le regarderont. Le serpent signifierait donc à la
« fois l'antique Ennemi des hommes et leur Sauveur ;
« c'est la figure du Tentateur sur la Croix de Rédemption
« et celui qui instaure ce Signe effrayant et salutaire, c'est
« l'obéissant Vicaire de Dieu dans le désert, le prédéces-
« seur incontestable du Vicaire de Jésus Christ, en ces
« temps lointains. Ne serait ce pas là, j'ose à peine l'écrire
« — à la distance de quarante siècles, une merveille sym-
« bolique analogue au Sacre de Napoléon par Pie VII,
« sacre d'un *usurpateur* si souvent comparé à l'Antechrist,
« pour que fût présenté au monde expirant un signe tel
« quel de l'espérance d'une guérison miraculeuse ? Avec
« un peu d'audace on pourrait aller jusqu'à dire que ce
« sacre pour lequel fut tant blâmé le très doux Pontife,
« était peut-être dans la pensée de ce confident de la Cha-
« rité divine, comme l'Extrême-Onction administrée à une
« Europe très malade et condamnée par les plus savants
« docteurs. »

Maintenant des critiques littéraires, des historiens, des exégètes, vont parler de *L'Ame de Napoléon*, et n'en parleront que pour louer.

J'ai voulu seulement faire remarquer ici la puissance de beauté et de mystère de ces trois mots qui devront suffire à mettre le livre dans toutes les mains tremblantes d'émerveillement, si la sensibilité française n'est pas encore évanouie ou morte.

René Martineau.

PSYCHÉ

FRAGMENTS

. . . .

Le Faune

C'est l'heure ; l'ombre tiède a voilé la forêt
Et les astres dessinent
En profil délicat sur le ciel moins secret
La courbe des collines;

Le souvenir brûlant du jour est ébauché
Dans la chute des roses,
Si tendrement poignant que l'on dirait toucher
Jusqu'à l'âme des choses ;

L'air a tant de douceur qu'il semble le parfum
Emané du feuillage
Où l'haleine odorante et souple de quelqu'un
Dont survit le sillage ;

Voix de la nuit, murmure insaisissable et pur
Où tremble la présence
D'on ne sait quel glissant frisson de clair-obscur
Dans de l'ombre qui danse...

L'Homme

O nuit céleste, étang doré de nénuphars,
Voix de la nuit, forme légère, arôme épars,
O nuit terrestre, ô nuit divine, nuit humaine,
Je sens l'éclosion furtive de la plaine
Repeupler vos jardins fabuleux et chanter
Dans tous vos mots vivants dont mon cœur a tinté.
O souffles de la mer sur les fleurs paysannes
Bleu mirage des nuits sur le bleu des gentianes,
O les souffles fleuris des mers sans matelots
Quand le ciel amoureux s'est couché sur leurs flots,
Caresse universelle où ma joie est de n'être
Qu'un rhythme de hasard que l'infini pénètre,
O nuit, vous m'êtes bonne, et je m'oublie en vous

Et j'écoute cette ombre, et ce silence est doux
A mon cœur fatigué de l'homme et des paroles.
Sanglots des nuits d'amour, sagesse des nuits folles,
Ombre et silence, ardeur balsamique des nuits,
O verger défaillant du délice des fruits,
C'est la chair triomphante et la nuit nuptiale ;
L'étang que le rideau des peupliers signale
Dissout dans sa fraîcheur tout le ciel reflété
Et la courbe des monts cerne de volupté
L'azur interrompu de la nuit transparente ;
Les branches, le feuillage et toute l'âme errante
Des arbres, l'herbe chaude et tout le sol léger
Frémissent, dans la vie immense du verger,
Sous un subtil velours de rosée où j'adore
La promesse peureuse et moite de l'aurore.

. . . .

MARCEL MARTINET.

DEUX CROIX, UN CROISSANT

Alors que, par pans de mille, les hommes de cinq peuples s'écroulent dans les plaines de Thrace et de Macédoine et pourrissent sur la boue, les catholiques de France prennent parti.

Quelques-uns prennent parti d'une façon scandaleuse.

On peut rester dans le point de vue simplement humain et alors plaindre également tous les morts, éventrés ou décervelés par les projectiles. Mais si l'on veut, parce qu'on est catholique, exprimer une préférence, encore faut-il être logique avec soi-même.

Sont en présence : d'abord les musulmans de Turquie, braves gens, dit-on, mais qui cet hiver encore massacraient les grecs de Macédoine, qui, au mois d'août encore massacraient près de deux cents chrétiens à Kotchana et qui, il y a quelques années, assassinaient trois cent mille arméniens.

Au gouvernement purement coranique d'Abdul-Hamid a succédé un gouvernement dit « jeune-Turc » qui a eu la malice de mettre la maçonnerie au service de l'Islam. Francs-maçons et musulmans, les jeunes Turcs sont les deux ; ils gardent toutes les duretés de leur religion et ils mettent à leur service l'irréligion universelle. Méthode qui a des inconvénients ; *nous pouvons en effet* AFFIRMER *que si les Turcs ont subi des revers, c'est que leurs soldats, musulmans convaincus*, ONT REFUSÉ D'OBÉIR à leurs officiers, francs-maçons. Dans la crise actuelle, seuls les pays à gouvernement maçonnique, soutiennent les jeunes Turcs.

En face des Turcs se trouvent quatre peuples de chrétiens orthodoxes, dont le chef spirituel est le tsar de toutes les Slavies. Ils sont séparés des catholiques religieusement par quelques points de théologie mal compris d'eux et par quelques rites. Ces peuples ont eu ensemble des querelles et des guerres. Ils les ont oubliées pour s'unir contre les Ottomans.

Peut-être ont-ils des arrière-pensées de conquête, mais leur guerre est avant tout une croisade. Au vingtième siècle, ils ont pris la Croix pour combattre le Croissant.

De quel côté les catholiques doivent-ils porter leur sympathie ? On ne conçoit pas qu'ils puissent hésiter. Entre les musulmans et les chrétiens, on ne conçoit pas qu'ils puissent préférer, par raison religieuse, l'infidèle au schismatique.

Et pourtant... Certains journaux catholiques, comme *la Croix*, ont su choisir. Ils ont approuvé et encouragé la croisade. Ils ont loué ceux qui voulaient délivrer du joug Turc les chrétiens de Macédoine.

Mais d'autres qui, pour défendre quelque trône, croient nécessaire de compromettre l'autel, ont eu une attitude honteuse. Ils auraient pu, par sympathie personnelle, ou par raison d'intérêt se faire les défenseurs des Turcs. Ils n'ont pas eu cette franchise. Ils ont pris parti contre les chrétiens, pour les mahométans, parce que les chrétiens étaient des schismatiques.

Mais il leur fallait faire admettre par leurs lecteurs cette stupéfiante façon de voir. Ils se sont alors souvenus de leur vieille tactique : ils ont accusé les croisés orthodoxes d'être des Francs-Maçons ! La méthode chère à l'abbé Barbier reçoit ici son couronnement : les jeunes Turcs combattent les croisés avec l'approbation du parti conservateur catholique !

Les imbéciles malfaisants qui écrivent ainsi n'osent point encore imprimer que *la Croix* est un journal dangereux, à la solde du Grand-Orient. Mais cela vient ; on avertit *la Croix* déjà coupable d'avoir suivi les ordres de Léon XIII et de Pie X, de prendre garde aux conséquences de sa naïveté.

Ainsi les disciples de nos contradicteurs se trouvent aujourd'hui avoir accumulé sur eux la honte et le ridicule.

FERNAND DIVOIRE.

L'aurore de la Foi orthodoxe des anciens Cabalistes

Extraits des œuvres de Kemper, édités et annotés par André Norrel

Avant-Propos, Notes et traduction de Jean de Pauly

AVANT-PROPOS

Le manque de renseignements sur la vie des auteurs du *Phosphorus orthodoxæ fidei* etc., dont nous donnons la traduction française, nous empêche d'en tracer le *curriculum vitæ.* Nous savons seulement, d'après les indications données dans les Prolégomènes, que Johannès Kemper était un Rabbin converti au Christianisme, qu'il a publié plusieurs ouvrages cabalistiques, rédigés en hébreu et ayant pour but de ramener ses anciens coreligionnaires à la foi primitive, qui est conforme à la foi chrétienne, et qu'enfin, après sa mort, son ami André Norrel publia, à titre de spécimen, quelques extraits de la première partie de son ouvrage *Matté Mosché*, texte hébreu avec traduction latine en regard et pourvus d'annotations de l'éditeur. Ce spécimen, comme, du reste, tout l'ouvrage susnommé, consiste en divers extraits du Zohar accompagnés des commentaires de Kemper, qui, tous tendent à démontrer que le dogme de la Très Sainte Trinité était déjà enseigné par l'auteur du Zohar, Rabbi-Siméon, fils de Jochaï, le prince de la science ésotérique et le plus illustre de tous les Docteurs Juifs de l'époque talmudique. Ce Siméon serait, d'après Norrel, le même dont S. Luc (II, 25) fait l'éloge. C'est une erreur ; le Siméon dont il est parlé dans l'Evangile, est en réalité *Siméon le Juste.* L'âge, dit le Talmud, n'empêche jamais l'homme de tourner mal ; et la preuve en est que Siméon, après avoir exercé pendant quatre-vingts ans le pontificat, est tombé dans l'hérésie, c'est-à-dire « est devenu chrétien » (1). C'est fort probablement le même Si-

(1) Je ne vois ce que vient faire cette phrase ici, et en quoi elle se rattache au reste. (P. V.)

méon dont parle S. Luc. Dans l'excellente édition du Nouveau Testament grec de Tischendorff, nous lisons, à l'endroit précité dans S. Luc, une variante : « Siméon, surnommé le Juste ». (1) Quoi qu'il en soit, il est certain que le Zohar — nous ne parlons pas, bien entendu, des interpellations, qui sont nombreuses dans le Zohar, mais que le connaisseur sait distinguer à première vue du texte authentique ; et il serait à souhaiter qu'on publiât une édition critique de cette œuvre remarquable, que les Cabalistes appellent (Etz Hayim, VII et XIX) : « La Clef du Ciel », et qu'on la fît accompagner d'une traduction latine ou française (2) — remonte à une très haute antiquité. Savant de premier ordre, connaissant à fond toute la littérature sacrée des juifs, pour qui le Talmud et le Zohar n'ont point de secret, Kemper a compris toute l'utilité que son travail pourrait avoir pour la conversion de ses anciens coreligionnaires. Aussi a-t-il compilé et commenté plusieurs textes du Zohar, propres à démontrer aux Juifs que les vérités chrétiennes sont enseignées dans ce livre même qu'ils vénèrent.

Dire que Kemper a compris les textes du Zohar qu'il a compilés, serait superflu ; non seulement il les a compris, il en a aussi pénétré l'esprit et les finesses qui échappent au profane et que l'initié seul sait goûter. Sa profonde érudition ne l'a pas empêché pourtant de forcer la main à Rabbi Siméon et de faire violence aux textes pour les besoins de sa cause. Peut-être aussi a-t-il subi la loi naturelle : *quod volumus credimus libenter*, et animé d'un saint zèle, il a cru lire des choses dans le Zohar, que celui-ci n'a jamais dites. Il est vrai que ces violences faites aux textes sont très rares chez Kemper ; la plupart de ses extraits sont parfaits et ses commentaires excellents.

Mais il en est autrement de son ami et éditeur, André Norrel, celui-ci n'ignorait pas seulement la science cabalistique, mais il ne connaissait pas non plus le Talmud, dont il n'a fort probablement jamais vu l'original. Tout ce qu'il en cite, dans ses Prolégomènes et ses annotations, il ne le tient que de troisième ou quatrième main ; aussi la plupart de ses citations sont-elles défigurées et dénaturées. Que penser d'un hébraïsant qui classe la série *Neziqin* avant *Naschim* ? Que dire d'un savant qui cite *Tract. Bara* (sic !) *Metzia* (3), cap Ha-poalim, et renvoie en marge au En Ja-

(1) Le texte de Tischendorf est identique au latin de la vulgate : Or, il y avait à Jérusalem un nommé Siméon, homme juste... (P. V.)

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, la traduction française du Zohar a paru. (P. V.)

(3) Bossuet qui s'était mis sur le tard à l'hébreu disait, sans plus de justesse, *Bara* Metzia ! Et Leibnitz comprit un jour que l'évêque de Condom lui demandait le Talmud traduit par Mischna. Car Bossuet

qob, p. III fol. 521 b? N'est-ce pas comme quelqu'un qui cite le décalogue et donne comme référence le catéchisme, édition d'Orléans, p. 63 ! Toutes ces autres citations sont à l'avenant : ou il cite un auteur moderne quelconque ou bien il cite le Talmud de façon ridicule. A la page 15 (corps de l'ouvrage) note 11, il cite le traité Haghigha, fol. 82. Or, tout ce traité n'a que 27 folios. Le passage en question se trouve en réalité fol. 15 a. Quel galimatias que cette version latine de l'Elégie en l'honneur de R. Siméon (1).

Certes, l'auteur a raison de dire qu'Argus lui-même ne saurait trancher ce nœud gordien. Evidemment, ainsi traduite, l'élégie n'a aucun sens. Mais l'auteur ignorait complètement le langage rabbinique du moyen âge, où tous les mots ne sont que des imitations des textes bibliques, talmudiques ou zohariques, en d'autres termes où tout est jeux de mots, et que, par conséquent, il faut traduire d'après le sens et non pas selon les mots. Prenons un exemple à une expression chère à notre auteur qui se pique de latinisme. Il répète souvent le mot de Virgile : « *ô terque quaterque beati* ». Or, qu'on suppose un allemand qui n'a jamais lu Virgile, traduisant ces mots dans sa langue maternelle : « o drei mal vier mal glücklich »,ne serait-ce pas insensé ! Nous disons : « un allemand », parce que la langue allemande ne souffre pas cette expression de : « heureux, mille fois heureux ». La langue rabbinique du moyen-âge est toute farcie de ces expressions imitatives. Pour la traduire, il est indispensable de connaître tous les textes auxquels ces expressions font allusion ; sans quoi les mots traduits n'auraient aucun sens.

C'est cette ignorance de langage rabbinique qui lui fait traduire souvent les paroles de Kemper d'une façon vraiment plaisante. Ainsi il traduit les mots : « Abol meschibin mepné qalqalah véqalqalah zoth aié imoutzé etc (une faute d'impression a fait de qalqalah, qalalah ; Norrel ne s'en est point aperçu) : *cœterum perversæ isti ac tortuosæ sententiæ sic occurrimus*. Or, voici le sens véritable des paroles de Kemper : Pendant l'accomplissement de certains actes rituels, tels que la lecture du Schema, la sonnerie de la trompette, etc., l'Israélite est tenu de garder le silence et de ne point répondre à aucune question. Cependant, dit le Talmud, il doit bien répondre lorsque de son silence il pourrait résulter un inconvénient quelconque. C'est à cette

---

s'imagina vouloir traduire le Talmud. Il se défendit d'avoir pris le Pirée pour un homme. Cependant, c'est préférable pour sa gloire qu'il n'ait pas donné quelque version du Talmud. (P. V.)

(1) Voir plus loin le texte de cette Elégie, (P. V.)

expression talmudique que Kemper fait allusion : « Je sais bien, dit-il, que les juifs appliqueront le mot du Zohar « *aben* » aux Patriarches ; mais il faut que je leur réponde, attendu que de leur interprétation il résulterait l'inconvénient de donner aux Patriarches des noms divins, ce qu'on ne trouve nulle part dans l'Ecriture.

Plus plaisante encore est sa traduction des paroles de Kemper « aiin outargoum Jonathan Mimri ». Rapportant le mot *aiin* à la citation précédente de Raschi, et croyant que Mimri est l'interprétation que le Targoum de Jonathan donne des mots « Ki schemi beqirbou », il traduit : « *ad locum. Paraphrasis Jonathanis Mimra habet.* Autant de mots, autant d'erreurs. « *Aiin* » ne peut pas se rapporter au passage précédent, car dans ce cas, Kemper aurait écrit « aiin sham ». Dans aucun livre rabbinique, on ne trouvera le mot « aiin » *tout seul*. Ou le mot se rapporte au passage suivant, il est alors suivi immédiatement du titre de l'ouvrage auquel il renvoie, par exemple, *aiin Zohar*, *aiin Schulchan aruch*, *aiin Talmud*, etc., ou bien il se rapporte au passage précédent, et alors il est *toujours* accompagné de l'adverbe « scham », parfois aussi de « hithob ». Il est donc certain que nous nous trouvons en présence d'une erreur de copiste, et que le *vav* du mot « outargum » doit être placé à la tête du mot aiin ; lisez donc *ou aiin targum*, etc. Pour ce qui est du mot « Mimri », si Norrel avait pris la peine de consulter le Targoum en question, il aurait vu que cet interprète ne traduit nullement les mots. « Ki schemi beqirbou » avec « Mimri », mais bien par « demélacahbi ». « Mimri » est tout simplement la dénomination de « Targum » que les Rabbins appellent : Targum Jonathan ben Ouziel mimri, ou tout bref « targum Jonathan mimri », d'après le premier mot du manuscrit trouvé de ce Targoum. De même que les Rabbins appellent « Okhlâ-vé, okhlâ » le document massoréthique qu'on avait cru perdu, mais qu'on a retrouvé à la Bibliothèque Nationale (imprimé en 1864, à Hanovre) ; ce document commence également par les mots okhlâ-vé-okhlâ. Norrel a donc pris le Pirée pour un homme. Que reste t-il maintenant de tout l'échafaudage monté dans son annotation embrassant deux pages, où, après un long bavardage, selon sa coutume, sur le Targoum, ce qui n'a aucun rapport avec le texte de Kemper, l'auteur s'évertue à nous persuader que Mimri est un des *aschre mamroth*, le λογός, ou le Verbe ; et il cite le *Jouchasin* (1), il cite le *Zohar* mal à propos, il cite Philon,

(1) Dans le manuscrit de Jean de Pauly, il y a *schalscheleth ha Jouchasin*. Le mot *schalscheleth* est barré, mais il ne semble pas que ce soit avec la même encre. (P. V.)

il cite même un passage du Coran dont il a pas compris un seul mot, ni lui, ni le traducteur auquel il se rapporte. Que reste-t-il maintenant, disons-nous, de tout cet échafaudage ? Rien, si ce n'est la preuve que l'auteur a pris des moulins à vent pour des géants.

Nous ne finirions jamais si nous voulions énumérer toutes les bévues de Norrel. Disons seulement en terminant qu'il résulte des Prolégomènes et des annotations que Norrel était incapable de traduire la moindre phrase rabbinique, que tous les passages du Zohar qu'il cite, il les a extraits des manuscrits que son ami Kemper lui a légués. Il s'en est approprié jusqu'à l'accent. Dans sa transcription des noms d'ouvrages rabbiniques, il se sert toujours de *v* au lieu de *b*, de *s* au lieu de *th* : *Avodath* au lieu d'*Abodath* ; *Siphsé* au lieu de *Siphthé* ; *Avos* au lieu d'*Aboth*, etc. Seuls les Juifs de Russie et de Pologne ont cette prononciation. Ce qui nous confirme encore davantage dans notre supposition, c'est qu'il appelle la première partie du *Schulchan Aruch* « or Chayin », au lieu de « Orach Hayim ». Or, les Juifs des pays mentionnés et dont Kemper était sans doute originaire, ont coutume d'éluder la consonne finale en cas de rencontre. Ceci prouve que Norrel n'a jamais vu le *Orah Hayim* ; il en a entendu parler par son ami dont la prononciation l'a induit en erreur et lui a fait croire que le livre est intitulé « or Chayin ». A la page 12 de ses Prolégomènes, il traduit « ouqatzatham schlchou », etc. *cujus partem* ; il veut ainsi prouver que le Manuscrit du Zohar a été partagé entre le Pape, le duc de Bavière et l'Etat espagnol. Or qui ne sait pas que *Ouqlzatham* est au pluriel et veut dire *quarum partem* ! On parle donc des milliers de volumes enlevés à la Bibliothèque. A la page 14, il traduit l'abrégé « h'' h » : *doctoris Misnici Feibes filio*. Page 18, note 3, il s'écrie pathétiquement : *Accede Rabbi Maïmonides*. C'est comme qui dirait Rabbi Talmud (1). On dit *Miimoni* ou *Miimon*, on dit *rabbi Mosche bar miimoni*, on écrit en abrégé *Rambam* (2). Mais qui dit « Rabbi Maïmonides » ? (3) Ailleurs, faisant la description des *Tephilin*, il dit : « *Daleth in loramentis, iod in loramentorum extremitate* ». Or, il lui aurait suffi de demander à un Juif les phylactères pour voir que le « daleth » est formé par le nœud de la *tephila schel rosch*, et le « iod » par le « nœud » de la *tephila schel iad ; in loramentorum extremitate* il n'y a rien.

(1) L'analogie n'est pas exacte : *Talmud* est un nom de livre, *Maïmonides* un nom d'homme. D'autre part, J. de Pauly devient par trop vétilleux (P. V.)

(2) Si l'on veut aller plus loin dans les remarques minuscules, on peut noter que plus abréviativement ce rabbin fut désigné par Ram. (P. V.)

(3) Il me semble, sauf erreur, que cette locution est assez commune. (P. V.

Ainsi, sans la moindre connaissance de la littérature rabbinique, Norrel a formé ce chaos qu'il intitule pompeusement : « Phosphorus », et où il entassa pêle-mêle des citations tirées des manuscrits de son très savant ami Kemper ; citations le plus souvent mal comprises et presque toujours rapportées mal à propos. Le choix même du titre donné à cette publication, n'est pas étranger à la vanité de l'auteur. Il prétend avoir choisi le titre de *Phosphorus* — nous le traduisons « Aurore », parce que la langue française ne permet pas de dire : « L'étoile du matin de la foi » etc. — en raison des paroles de S. Pierre (II Pierre I, 19). Nous croyons plutôt à une autre raison. A cette époque (de 1700 à 1714), ont paru en Europe une dizaine d'ouvrages fort remarquables sur la Cabale, tous intitulés *Schohar* ; ce mot était alors à la mode. Nous avons de cette époque le *Schohar Israël*, le *Schohar Tob*, le *Schohar Aour*, le *Schohar Hatzaphon*, le *Schoar Schemaah*, le *Schohar Ischouram*, le *Schohar hazohar*, le *Schohar haschimoum*, le *Schohar Tzadoq*, etc. Ambitieux, Norrel voulait avoir son « Schohar » à lui ; de là ce titre bizarre de « Phosphorus ». Il est vrai que l'auteur affirme n'avoir jamais été guidé par l'ambition. Nous avons toutefois le regret de nous inscrire en faux contre cette affirmation. Si le seul fait d'avoir écrit sur des choses qu'il ne comprenait guère, ne suffisait point à nous en prouver la vanité, le trait suivant ne nous laissera aucun doute à ce sujet. Kemper avait traduit l'Evangile de St Mathieu et celui de Saint Jean, ainsi que l'épître aux Hébreux et les épîtres de Saint Pierre en langue syriaque, ou plutôt en langue zoharique, qui n'est qu'un jargon du syriaque. Chaque fois que Norrel cite un passage de l'Evangile de Saint Jean ou de l'épître de Saint Pierre, il reproduit d'abord le texte grec et le traduit ensuite en syriaque, sans toutefois nommer l'auteur de la traduction. Or, que l'on cite un auteur grec en langue grecque, ou un auteur syrien en syriaque, rien n'est plus naturel ; il convient toujours de citer la langue de l'ouvrage auquel on se rapporte. Mais que dire d'un homme qui cite le Dante ou le Tasse et après avoir reproduit le vers en italien, le traduit en hébreu ! quoi ! Norrel supposait-il que ceux qui ignorent le grec connaissent toujours le syriaque ? Non, l'auteur a beau protester ; nous ne pouvons trouver d'autres raisons pour expliquer ce fait que la vanité. Il ne nous reste qu'à rapporter à notre auteur la très judicieuse maxime du *Chou-King*, section dite *Chun-Tien* : « Méfie-toi de celui qui proclame trop haut sa modestie, car c'est à coup sûr l'homme le plus vaniteux. » (1)

(1) Fidèle au précepte que de Pauly a énoncé plus haut de citer toujours dans la langue de l'auteur auquel on emprunte, le savant traducteur du Zohar a reproduit les caractères chinois de sa citation (P. V.)

Dans ces conditions. nous avons jugé opportun de substituer nos propres remarques à celles de Norrel, et nous nous plaisons à croire que le lecteur ne perdra rien au change. Cependant pour permettre au lecteur de juger lui-même *de visu*, nous avons, à la fin du premier paragraphe, fait suivre nos remarques des notes de Norrel. Quant à la traduction les Prolégomènes ainsi que les morceaux du Zohar et les commentaires de Kemper, elle est littérale, presque mot à mot. Nous ne sommes pas toutefois tombé dans l'erreur de Norrel de traduire les calembours rabbiniques.

Certes, nous aurions préféré donner une traduction libre, plus convenable pour les ouvrages rabbiniques, et surtout cabalistiques. Mais on nous avait exprimé le désir d'avoir une traduction « *tout à fait* » fidèle. Accédant à ce désir, nous en donnons une, fidèle, très-fidèle, et à notre avis, même trop fidèle.

J. DE PAULY.

(à suivre)

Les suites d'une Polémique

RIPOSTE A UN NOUVEL ADVERSAIRE

Dans son n° du 15 septembre 1912, le directeur de la *Critique du Libéralisme*, M. l'abbé E. Barbier, faisant une allusion évidente à la riposte dont sa science et sa loyauté ont un peu souffert, écrit que pendant plusieurs mois nous lui avons jeté de la boue. Cet homme, qui ne peut parler sans blesser en quelque manière la vérité, est une fois de plus tombé dans l'erreur. Ce n'est pas de la boue que nous lui avons jetée ; nous nous sommes décrottés, puisque boue il y a, de celle qu'il nous avait impudemment lancée. Jugez à quel point ce M. Barbier a peu de sympathie naturelle pour la vérité. Nous avons rapporté le fait qu'un prélat parmi d'autres l'aurait appelé un « fléau de l'Eglise ». Il a fallu qu'il jetât un soupçon sur la véracité de l'anecdote. En supposant constamment son prochain capable de mensonge, on dirait que cet ecclésiastique se confesse.

S'il veut connaître un détail de plus, disons que l'incident, précédemment rapporté, s'est produit au mois de mai. Cependant laissons ce personnage. Car voici que se présente dans l'arène un autre adversaire pour le défendre. Tout d'abord, nous le saluerons de l'épée — avant de la lui passer au travers du corps — pour la franchise de son attaque. Le nouveau champion a fait le geste chevaleresque de nous envoyer un exemplaire de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, en marquant au crayon d'un bleu administratif que nous devions nous reporter à la page 898 où se trouve une contradiction à notre sujet. Elle est signée N. Fomalhaut.

De qui s'agit-il ? Nous n'avons pas affaire à un avorton. M. Fomalhaut est, en effet, l'auteur apprécié d'un *Manuel d'Astrologie sphérique et judiciaire*. Et du reste, on remarque vite, en parcourant la rubrique des Revues, tenue par lui, que cet affublé d'un nom stellaire a de la familiarité avec l'Occulte, une familiarité qui touche de très près à une intimité étroite. Il reprend les « Initiés » sur le terrain

même de l'Initiation en ajoutant : « leur excuse est dans l'ignorance ». Pourra-t-on lui pardonner son incartade au même titre ?

Nous avons écouté sa leçon, nous le prierons d'entendre celle que nous lui destinons généreusement, voulant être plus charitable que lui si nous sommes, à ce qu'il affirme, moins humble. Une vertu compensera l'autre.

Mais auparavant, nous présenterons, comme il convient, au public ce galant adversaire sous une autre de ses physionomies. Car cet astrologue est comme la lune, il a plusieurs phases. Sous le nom de Charles Nicoullaud, il a publié un roman : *Zoé la Théosophe à Lourdes*. Au point de vue littéraire, nous abandonnons cette étude de psychologie mystique au jugement quelconque du lecteur. Entre autres milieux, M. Nicoullaud y décrit ce qui serait les bas-fonds de la Société catholique. Un jésuite y joue le rôle de la crapule. Nous pensons naïvement que les Jésuites préféreraient l'œuvre d'Eugène Süe à celle M. Nicoullaud. En effet, quoique, par le fait du roman, le héros ténébreux ne soit qu'un cas particulier, l'ombre s'étend finalement sur la compagnie à laquelle il appartient. Nous n'exagérons pas. L'auteur affirme bientôt l'infériorité, et mieux la bassesse, de la mystique ignatienne. Voici, du reste, un exemple des « coups de patte », pour qu'on ne nous accuse pas de tromperie, donnés par notre Initié non seulement en sciences occultes mais encore en ascèse mystique : « La théologie mystique existait avant saint Ignace de Loyola et elle lui a survécu, malgré la fondation de la Congrégation de Jésus ». (p. 65) Citons une page qui donnera un spécimen du goût et de l'esprit de notre professeur en sciences carmélites. C'est la page 213 où il fait observer que pour certaines « hystériques de la dévotion il semble n'y avoir dans la Sainte Eglise que les Pères Jésuites et leur méthode de spiritualité. Tout pour eux et par eux, telle est la devise de ces hypnotisées de la piété d'orgueil ». Et alors, sous le manteau d'un personnage de roman, M. Nicoullaud remarque, « une fois de plus, que dans toutes les âmes, où a pénétré cet amour déréglé d'un Jésuite, le niveau de la spiritualité s'est abaissé en proportion. Elles se confinent alors dans l'orgueil des pratiques extérieures et la recherche exagérée de soi.

« En outre, si l'on fouille jusqu'au fond ces pauvres consciences, on découvre toujours une affection particulière déréglée pour un Père : dévergondage de l'esprit chez les unes, adultère de l'âme chez les autres.

« Et par l'action des grandes associations à aumôniers-conseils, qui, étendant leurs rameaux sur de nombreux diocèses, échappent, par cela même, au contrôle de la hié-

rarchie légitime, à la direction réelle et effective des évêques, seuls chefs reconnus des catholiques, cet entichement mauvais pour un seul ordre religieux, qui a tout envahi aux dépens des autres, gagne de proche en proche.

« Hors l'état mental, que produit cette névrose désastreuse dans les âmes, véritable oïdium de la piété, mildiou de la spiritualité, black-rot de la religion, phylloxéra de l'oraison, fait la tache d'huile et ronge, dessèche, brûle la vigne de l'Eglise dans notre pauvre pays. »

Il ne s'agit pas de défendre plus puissant que soi. Mais en une telle occurrence, on se demande logiquement ce qu'il reste à faire aux sociétés secrètes dont l'habile M. Nicoullaud déjoue mensuellement les subtiles influences ? Au fait, ce roman qui nous est parvenu en 1911 présente un petit air rétrospectif et vieillot. Il donne à penser — ce n'est qu'un sentiment personnel — à quelques peintures qu'un artiste reproduirait de souvenir sans que le temps ait pu effacer l'acuité des sensations. La société a accompli des progrès dont M. Nicoullaud ne s'est pas aperçu. La Congrégation est moins influente, de plus elle est réduite. Il est vrai que la Mystique n'a pas profité de ce nouvel état de choses pour refleurir.

Recommandons encore notre adversaire à l'attention du lecteur. Cet auteur dont l'ouvrage, *Zoé la Théosophe*, est un véritable cours sur la Mystique d'après les meilleurs maîtres s'il faut en croire les noms qu'il rabâche, aime les antithèses. C'est ainsi qu'il excelle dans le genre épicé. Un de ses chapitres est intitulé : *Tribadisme démoniaque*. Et pour graver avec crudité une scène, M. Nicoullaud sait descendre du saint Carmel où il niche avec orgueil son humilité, pour griffer le cuivre d'un tableau avec l'acide d'une perversité compétente.

Sans parler plus longuement de *Zoé la Théosophe*, disons que son auteur y prouve de remarquables connaissances en mystique divine et diabolique. Il serait davantage estimable toutefois de progresser plutôt dans la première.

Le chevaleresque défenseur de M. l'abbé E. Barbier connu, causons de ses remontrances.

M. Nicoullaud prétend que les arguments de M. Barbier « ont porté juste et touché le point sensible », car nous demeurerions toujours colère, paraît-il, et nous continuerions à perdre un peu la notion de la mesure. M. l'abbé E. Barbier ne nous en a pas conté si long !

Dès les premiers mots prononcés par notre nouvel adversaire, nous constatons une erreur. A dire franchement les choses, nous nous sommes indigné, et c'est noble et légitime, qu'un prêtre ait pu salir notre réputation et celle de tant d'autres, mais nous avons eu plus de mépris que de

colère à son égard. Un tel sentiment est assez visible dans notre riposte. Et nous aurions accusé davantage le caractère plaisant du Don Quichotte de l'hérésie, si M. Barbier n'était pas fâcheusement affligé de dyscratie, ce qui le rend digne de pitié. A parler plus franchement encore, nous nous étonnerons, et cela pendant plus de temps que nous n'en avons mis pour répondre, — lenteur annoncée même pour M. Nicoullaud, (1) — que l'autorité engage sa responsabilité à laisser agir en toute liberté un folliculaire qui matagrabolise la Chrétienté et calomnie avec insolence des travailleurs consciencieux. Et lorsque M. Nicoullaud prétend que son protégé est resté « sur le terrain de la discussion théorique », à laquelle nous n'avons pas opposé un « bon argument », c'est à croire que ce mystique rentrait dans une nuit obscure pour lire et les attaques de M. Barbier et notre réponse où peut bien s'être glissé, puisqu'elle a 140 pages, plus d'un bon argument . Mais, si M. Nicoullaud est à ce point de glace pour la vérité, nous allons dans un instant lui servir un bon « argument » dont il pourra faire bénéficier son ami Barbier. Auparavant, nous tenons à répondre sur un point, lorsqu'il énonce : « Cet argument, le directeur des *Entretiens Idéalistes* ne l'apporte pas. Je dirai presque, au contraire. S'il se déclare, en effet, « catholique, c'est tout », ce qui est parfait, il a le tort d'ajouter immédiatement: « De catholique il y a plus d'un genre». Non, il n'y en a qu'un, c'est le « genre » ultramontain, c'est-à-dire celui qui obéit aux enseignements de la Sainte Eglise, dont le chef infaillible est à Rome. »

Nous croyons aussi que le chef infaillible est à Rome, et nous croyons qu'il n'est même que là, en certaines conditions parfaitement définies. Mais que M. Nicoullaud consente à ne se servir des grands mots que dans les grandes occasions. Nous persistons à croire que « de Catholiques il y a plus d'un genre » ; et comme notre adversaire semble rétif à comprendre les propositions les plus claires, nous agirons comme avec les simples, en illustrant par un exemple ce que l'on n'a pas saisi directement.

Nous disons donc : *De catholiques il y a plus d'un genre.* Exemple : Il y a les catholiques calomniateurs et les catholiques calomniés dont nous sommes. Il y a les catholiques qui se servent de la Religion, et les catholiques qui servent la Religion.

Il y a de nos jours des réactionnaires qui sont catholiques positivistes et qui, de ce fait, affirment bruyamment

---

(1) Notre Anti-Barbier a été composé à minutes perdues, voulant perdre le moins de temps possible à la réfutation des propos d'un furieux ignorant.

obéir « aux enseignements de la sainte Eglise, dont le chef infaillible est à Rome », quoiqu'ils ne croient pas un mot de ses dogmes. Il y a, d'autre part, les catholiques qui ne sont pas positivistes. Logiques adversaires d'une erreur méridionale, et d'importation félibréenne, ils respectent en outre les dits enseignements et la dite infaillibilité, sans compromettre ces augustes choses par un bavardage inopportun.

La phrase de M. Nicoullaud que nous venons de reproduire, est immédiatement reliée au paragraphe suivant. Nous le citons entièrement. Il en vaut la peine.

« M. Vulliaud ne paraît pas comprendre et suivre cet enseignement lorsque écrivant : « S'il est un axiome en théosophie, c'est que l'initiation est en soi-même ; il prétend s'appuyer sur saint Augustin pour appliquer cet aphorisme, très exact en *occultisme*, à la doctrine religieuse. S'il est, en effet, un axiome en théologie mystique, c'est que, plus l'âme s'élève dans ces voies, plus il lui devient impossible de marcher seule et plus elle a besoin d'un guide sûr et instruit pour lui éviter les erreurs et discerner, auprès d'elle, si l'esprit qui parle à l'âme est le bon ou le mauvais ange ; ou encore si elle ne se parle pas à elle-même, lorsqu'elle croit « s'initier », pour employer le langage de l'occultisme, que M. Vulliaud aime peut-être un peu trop à introduire dans les discussions religieuses ».

Comme nous l'annoncions au début, et comme on peut l'apprécier, notre adversaire est un homme éminent. Son savoir en théologie mystique,dont il parle avec cette allure dogmatique assurément empruntée à l'expérience, en est la preuve. M. Nicoullaud est pourtant ici la dupe de ses connaissances de beaucoup supérieures aux nôtres. Aussi, son objection s'élève-t-elle dans une direction azurée, abandonnant le terre-à terre où s'agite plus modestement notre pensée.

Il ne s'agit pas des états de « douceurs célestes » où le penchant naturel de notre mystique censeur se transporte, de « subtiles tromperies » dont s'apeure cet heureux prédestiné. Nous sommes moins ambitieux, et le lecteur en a été prévenu dans les écrits qui nous attirent tant de critiques.

Nous avons énoncé, il est vrai, cet aphorisme suivant lequel l'Initiation est en soi-même, mais qu'il nous soit permis de trouver absurbe d'attribuer plus d'importance à une phrase isolée qu'elle n'en comporte. Elle en comporte d'autant moins que nous nous sommes beaucoup plus étendu sur les correctifs qui l'entourent, et sur lesquels nos adversaires ont le soin très particulier de tenir les yeux modestement fermés. Cette attitude n'est pas très heureuse et ne portera M. Nicoullaud à cet état que ses maîtres en mysti-

que nomme le « sommeil des puissances ». Son activité sophistique est encore trop vivace. Cependant, soyons obligeant pour notre contradicteur, considérons avec lui cette phrase même isolée de tout ensemble doctrinal.

Nous avons donné un triple témoignage de St-Augustin en faveur de notre affirmation. Ce vénérable auteur avait bien autant le souci que nos modernes zouaves pontificaux de consolider l'autorité extérieure. Qu'ils se tranquillisent donc, encore une fois! Elle n'est point compromise par le fait qu'on répète des enseignements officiellement autorisés par cette Sainte Eglise que des zélés veulent défendre, même lorsqu'elle n'est pas attaquée.

Comme dans notre riposte à M. Barbier nous n'avons donné qu'un fragment de citation, nous en produirons davantage. On estimera mieux la force que possède la théorie augustinienne. Traduisons plus rigoureusement aussi : « Pour les choses que nous comprenons, est-il dit, nous consultons la vérité qui préside intérieurement à notre esprit, et non la personne qui parle à l'extérieur ; ces paroles nous avertissent peut-être de la consulter. Or celui qui est consulté, instruit, celui qui habite dans l'homme intérieur est le Christ, c'est-à-dire l'immuable Vertu de Dieu et l'éternelle Sagesse ; c'est elle que l'âme raisonnable consulte vraiment, et qui se communique à chacun, autant que chacun peut la recevoir selon sa propre volonté bonne ou mauvaise. » Que voulez-vous ? La théologie catholique a établi que le Verbe divin éclaire tout homme non par voie éducative, διδασκαλικῶς mais par création δημιουργικῶς. (1) Et mesurez les limites de cette doctrine : « Dans toutes les sciences enseignées par les maîtres, et même celles de la Vertu et de la Sagesse, lorsqu'ils parleront, les disciples vérifieront la vérité de leurs paroles en eux-mêmes, regardant suivant leurs forces, la vérité intérieure ». Or nous savons que pour St Augustin la vérité intérieure, c'est Dieu.

On est bien obligé d'épouser de tels principes. Réfléchissez qu'il n'en peut être autrement. M. Nicoullaud a mis en scène, dans son roman, deux conducteurs d'âmes — car la direction des âmes tient une place trop considérable dans ce livre — l'un est une fripouille, l'autre serait le « guide sûr ». Comment distinguer leur qualité, si ce n'est par les lumières du maître intérieur?

On va encore nous dire que « plus l'âme s'élève, plus elle a besoin d'un guide sûr pour discerner si l'esprit qui parle à l'âme est le bon ou le mauvais ange, » etc., mais nous répondrons que nous ne montons pas aux sommets altis-

(1) Le lecteur vérifiera cette assertion en consultant le très beau passage du Commentaire sur St-Jean (ch IX) de St-Cyrille d'Alexandrie.

simes de la Mystique. Nous rampons encore. Et puis si les faveurs de la haute contemplation nous viennent, que M. Nicoullaud ne se soucie point de notre conduite spirituelle. Nous agirons comme les vrais mystiques, sans solliciter ni désirer, et en chassant, quand elles se présenteront, les « occupations surnaturelles ». Hélas ! nous n'en sommes pas là, disons-nous à nouveau. Nous nous contentons seulement de ces bonnes petites extases d'ordre naturel que concède, pour sourire à l'orgueil des philosophes, certaine théologie mystique dont parle le très docte ami du doctissime cardinal de Cusa, nous voulons parler de Denys le Chartreux.

Mais, on reprendra encore : Votre doctrine est dangereuse. Oui et non ! Et pas autant, après tout, qu'on se le figure. Car, selon St Bonaventure qui dit, ayant commis, lui aussi, la faute de s'appuyer sur St-Augustin : nous pouvons contempler par nous-même la vérité qui nous enseigne, si les phantômes (les choses sensibles) et la concupiscence n'y mettent obstacle, et ne viennent, comme de sombres images, s'interposer entre les divins rayons et nous. » Or, tous les catholiques soumis « aux enseignements de la Sainte Eglise dont le chef infaillible est à Rome », ne sont pas à même de composer les scènes impures de *Zoé la Théosophe*.

Maintenant ajoutons une réflexion : l'objection de M. Nicoullaud nous stupéfie en tant qu'elle émane d'un auteur qui fait parade de connaissances mystiques, et qui parle à tout propos de St-Jean de la Croix. Ne serait-il initié à la théologie mystique qu'en apparence ? Nous verrons bien.

Nous nous sommes aussi reporté très sagement à la lettre de Léon XIII contre l'Américanisme où nous devions trouver notre condamnation. Notre lecture nous a surtout suggéré que M. Nicoullaud confondait les genres. Cette lettre réprimande les gens qui exaltent trop exclusivement les forces naturelles et négligent l'autorité extérieure. Ce n'est pas notre cas, nos écrits sont témoins. Nous avons cru saisir que par *théologie mystique*, M. Nicoullaud entendait cette science qui a pour objet l'affection de la volonté, et par *initiation* : l'expérience distinguée de la connaissance intellectuelle. Sa critique porte donc à faux. Pour répondre plus rapidement, nous dirons que l'*Initiation en soi même* a pour objet ce que le cardinal de Cusa appelait l' « assimilation ». Il s'agit en somme des efforts personnels accomplis, selon les capacités de chacun, pour monter de la foi simple au degré appelé *gnostique* par l'ancienne théorie apostolique et patristique.

Arrivé à ce point de notre réponse à l'algarade de M. Nicoullaud, nous cédons au plaisir de montrer quels avanta-

ges engendre la méthode que nous suivons. Montrons-en des exemples sous le rapport des textes bibliques.

La Bible rapporte que Moïse monta sur le Sinaï, qu'une nuée couvrit la montagne, que la présence de Jehovah habita le Sinaï le couvrant d'une nuée pendant six jours, et que, le septième, Jéhovah appela Moïse du milieu de l'obscurité. Beaucoup de personnes, ayant atteint la majorité de l'esprit, se figurent mal ce tableau anthropomorphique. Mais elles sont mieux satisfaites lorsqu'elles savent que ces termes symboliques de « nuée », d' « obscurité » désignent la connaissance mystique que Dieu communique de son être à Moïse. Comprendre le sens intime de ce passage de l'Exode c'est en posséder l'ésotérisme. Peut-être m'objecterez-vous que notre lecture doit s'accorder avec celle de l'Eglise. Rassurez-vous, nous ne faisons que dévoiler le secret — nous ne l'inventons pas, — que les voiles du récit protègent, secret que nous ont appris des gens fort recommandables sous le rapport de l'orthodoxie depuis St Denis de l'Aréopage,jusqu'à St Thomas en passant par le docteur de Ruremonde, c'est-à-dire Denys le Chartreux. Nous ne commettrions pas l'oubli de rappeler une autorité chère à M. Nicoullaud, St-Jean de la Croix. Lorsque nous lisons que Jéhovah parlait face à face à Moïse, comme un ami avec son ami, les difficultés soulevées par cet anthropomorphisme s'évanouissent à la lecture ésotérique de ce nouveau passage. Le mot « face » est le symbole de « connaissance de Dieu ». Tout s'éclaire, il s'agit de cette connaissance que les théologiens admirés par M. Nicoullaud appellent « lumière de contemplation sublime ». Et c'est vraiment extraordinaire : un vrai mystique pourrait immédiatement connaître le sens symboliquement profond de la Cabale. Pour le cas présent, il s'agit de la vision dite du *Miroir luisant incréé*.

Nous pourrions ainsi continuer longtemps de donner quelques spécimens des méthodes préconisées dans nos publications. Mais nous en avons suffisamment dit.

D'où vient une différence que nous tenons à signaler? Lorsque M. Nicoullaud parle de la science mystique en nous renvoyant à ses docteurs : St-Jean de la Croix, Ste Thérèse, on a la sensation d'assister aux funérailles de l'esprit humain, tandis que le mysticisme est, pour tous les véritables initiés à cette science, propice au vol sublime de la pensée. Voilà pour l'ordre intellectuel ! D'où vient aussi que le mysticisme, chez ses prétendus adeptes, semble magiquement enchaîné à quelque cercle tracé avec un avare goupillon, tandis que, dans la réalité, il est assez indépendant pour que les âmes s'étendent sur les « lits spirituels » où elles languissent d'amour ? Voilà pour l'ordre expéri-

mental ! Quel est le motif de cette différence ? M. Nicoullaud nous a objecté que « ce n'est pas tout de citer avec abondance les Pères de l'Eglise ou la Sainte Ecriture, il faut pour les comprendre, les étudier en apportant dans cette recherche l'esprit catholique, c'est-à-dire l'humilité. » Nous partageons cette opinion en caractérisant qu'il faut l'humilité de cœur. Notre adversaire cultiverait-il seulement l'humilité de l'esprit ? Puis lorsqu'il note immédiatement après que « perdant qu'on travaille les textes des Pères et des Docteurs, on oublie de relire le catéchisme, » M. Nicoullaud oublie à son tour que dans son roman il gourmande durement le clergé de ne se point faire initiateur en science mystique. Ceux qui fréquentent les Pères sont ainsi ramenés au catéchisme, ceux qui s'en tiennent au catéchisme sont rudoyés pour leur manque de culture supérieure en matière religieuse. Cet homme n'est jamais content. Mais, d'autre part, qu'on se rassure encore. Nous avons récemment dessiné quelques illustrations pour le précieux livre dont la lecture est familière à notre contradicteur, le catéchisme ; nous en avons profité pour le lire une fois de plus.

M. Nicoullaud nous reproche également l'emploi du langage, qu'il appelle le « langage de l'occultisme, dans les questions religieuses, mais nous ne l'y *introduisons* pas, ainsi que le marque par inadvertance notre censeur. Ceux qui ont introduit les termes dont nous nous servons sont, après Jésus-Christ, les Apôtres, les Pères de l'Eglise et quelques autres autorités assez imposantes pour être imitées sans aucun danger. Nous avons déjà répondu sur ce chef à M. Barbier. Il faut s'étonner de voir M. Nicoullaud revenir là-dessus. Mais peut-être n'avons-nous pas été assez explicite. Ajoutons alors que dans l'épître aux Philippiens (IV, 12), tous nos adversaires pourront constater une allusion assez visible de l'apôtre au sujet de son initiation complète aux mystères (1) en se servant d'un langage éleusinien ; μεμύημαι dit-il. St-Pierre, de son côté, (II, ép. I, 16) emploie le terme qui désigne le second degré des mystères grecs.

St Paul ne parle-t-il pas également du μυστηρίον τῆς πιστεως, (Ep. à Timoth.) ? N'emploie-t-il pas ici un langage que nous connaissons aujourd'hui pour être celui des gnostiques (2) ?

Nous n'irons pas plus loin, d'abord pour ne point déflo-

(1) Aux mystères du Christ évidemment.

(2) Les chercheurs pourront trouver d'intéressants détails sur cette question chez l'auteur du *De Archi-sophia*, Jo. Henr. Maius dans son opuscule : *De Theosophia Christianorum universali*, Franckfort 1709. Inutile d'ajouter que les idées personnelles de cet auteur restent à sa charge. Il n'est question que de curieuse documentation.

rer un intéressant sujet d'étude, puis, parce que M. Nicoullaud, que nous prenons pour un docte, doit en savoir là-dessus autant que nous. Il doit bien savoir aussi que la théologie catholique a emprunté à l'Hellade son lexique. Quelle raison le pousse donc à nous reprocher l'usage légitime d'un vocabulaire autorisé par de sacrés exemples ?

Pour en terminer définitivement avec ce reproche de mêler le langage prétendu de l'occultisme avec le langage religieux, nous produirons le « bon document » promis en commençant et que M. Nicoullaud pourra lire en collaboration avec M. l'abbé E. Barbier.

Ouvrons donc une Revue qui porte l'épigraphe *Pro Patria et Pro Petri Sede*, qui a pour collaborateurs des cardinaux, une Revue qui publie une chronique officielle du Vatican, ornée des armes pontificales, et qui s'intitule *La Papauté et les Peuples*. Nous ouvrons, disons-nous, cette Revue et que voyons nous dans le numéro de janvier 1905 ? Un article de M. Le Leu qui a pour but de solliciter « l'élévation de la fête de la très Sainte Trinité au premier rang des grandes solennités chrétiennes ». L'érection d'une telle fête au rang d'honneur qui était désiré fut la suite de l'article. Or, c'est avec l'appui de la doctrine Cabalistique que l'auteur rédigea son mémoire ! Et à Rome aucune sommité ecclésiastique, ni personne, ne s'est troublé de voir cités les vieux Cabalistes en témoins de la Foi catholique ; personne n'a été assez ignorant ou insensé pour crier aux Infiltrations maçonniques dans l'Eglise (1).

Naturellement, M. Nicoullaud nous reproche la phrase sur laquelle des amis nous avaient demandé quelques explications. Il dit encore que notre phrase *fleure l'hérésie condamnée*. Quelle hérésie, quelle date de condamnation ? Mystère que nos adversaires ne nous révèlent pas. Mais on nous réprimande sur la qualité de notre énoncé : « Si tant est toutefois, écrit M. Nicoullaud, qu'on puisse appeler « promenade », le chemin du douloureux calvaire que notre Dieu fait homme a parcouru pour nous racheter et assurer, nous l'espérons, le salut de M. Vulliaud comme le nôtre »

Que Dieu bénisse notre contradicteur ! Si ses oreilles croyantes ont été offusquées de notre propos, M. Nicoullaud aurait dû réfléchir que cet énoncé, échappé dans le cours d'une dispute, était destiné à montrer par sa brutalité même, une erreur qui est celle de tant de gens. Dans un traité dogmatique, dans une discussion avec un intellectuel, nous

(1) Nous révèlerons, pour ceux que les infiltrations Maçonniques dans l'Eglise amusent, le fait que Mgr Scotti nonce de Pie VI fut reçu franc maçon à Malte dans la loge fondée par le comte de Kolowrat ! Or, il faut se souvenir qu'à cette époque les Francs Maçons avaient été l'objet de condamnations pontificales.

n'aurions pas employé de tels mots. Le style de la polémique permet quelque irrégularité de langage. Du reste, nous ferons observer à notre délicat censeur que nous étions sur un terrain philosophique et que le mot « promenade » suggérait l'idée « d'apparence sensible », hormis toute considération des actes messaniques. Que la piété sensible de M. Nicoullaud se console !

Malgré notre désir de conclure, en suivant pas à pas la contradiction qui nous est faite, nous rencontrons des points importants à traiter, et pour éviter au lecteur l'ennui de suivre des discusions personnelles, nous mêlerons le plus possible les détails qui pourraient l'instruire doctrinalement.

Cependant, il y a une question d'ordre personnel qu'il faut préalablement régler.

M. Barbier — et M. Nicoullaud l'imite — nous avait élevé à la fonction de « chef d'école ». Cet honneur, si honneur il y a, nous ne l'acceptons pas. Et ces messieurs qui prétendent se soucier de la vérité, voudront bien ne plus griser notre amour-propre puisqu'ils nous rappellent d'autre part à l'humilité.

Nous apprendrons même à l'astrologue qu'est M. Nicoullaud que notre planète s'oppose à ce que nous puissions arriver à une telle fonction. Il y a d'autres causes d'empêchement, fort terrestres. Pour rester sublunaire, nous ajouterons qu'un peu de réflexion aurait suffi à le deviner. Il est vrai qu'habitué à dissiper les voiles qui enveloppent les arcanes, nous ne sommes flatté qu'à moitié des honneurs qu'on nous produit. Défenseur des « droits de Dieu », du « Roc de Pierre », etc. on cherche à grandir le péril, on épaissit les ténèbres pour avoir l'air de ne point guerroyer sans gloire. C'est monter au Capitole à peu de frais ! Si nous sommes vraiment dangereux, nous ne pouvons pas l'être pour cette génération (1).

Reprenons un thème doctrinal.

M. Nicoullaud nous accuse à nouveau de confondre l'étude de l'ésotérisme avec la foi dans l'ésotérisme. N'aurait il point lu notre *Anti-Barbier* dont il prend la défense ? Mais il est une conséquence que cet adversaire tire de la prémisse qu'il a posée. Nous serions amené à « raisonner

---

(1) Nous sommes assurément, pour l'heure actuelle, moins dangereux que M. l'abbé Barbier dont les pamphlets nous ont produit quelque tort. Une anecdote. Notre sympathique confrère Paul Lowengard s'étant converti au catholicisme, un lecteur de M. Barbier, ayant appris notre passage à Lyon vers cette époque, imagina que nous nous étions déplacé pour engager ce néophyte dans l'apostasie ! ! ! O mystique ville de Lyon !... O charité chrétienne des lecteurs d'un Barbier !...

comme si » nous voulions nier la Révélation chrétienne. (1) « N'est-ce pas, en effet, écrit-on textuellement, la conclusion qui s'imposerait s'il y avait, comme le veut M. Vulliaud, analogie et succession entre les mystères anciens et le culte mosaïque, entre la religion d'Orphée et la religion du Christ. » L'objection est très grave. Elle vient si naturellement qu'il y a beau temps que nous nous la sommes adressée. Pour y répondre, M. Nicoullaud nous entraîne à tirer nos raisons, en dehors du catéchisme, de l'arsenal des Pères, des Docteurs et des écrivains que tous les érudits estiment compétents.

Procédons par ordre. Ce qui semblerait nier la Révélation chrétienne, c'est l'usage que nous faisons de la Cabale et des théologies secrètes de l'antiquité, où l'on affirme trouver, sous des voiles plus ou moins obscurs les mystères catholiques. Les textes les plus formels existent pour légitimer notre théorie. Nous pourrions citer Drach sans doute, autorité majestueuse avec son cortège d'approbations. Nous n'abuserons pas de cet auteur que nous avons déjà opposé à notre précédent adversaire. Reproduisons des enseignements presque ignorés, mais d'une telle puissance que nos contradicteurs perdront l'envie de chicaner.

Quelle n'est pas notre surprise de voir, en effet, saint Cyrille parler comme la Cabale ou plutôt en révéler les arcanes. Donnant le sens étymologique du mot *Abram*, il dit qu'il désigne « père » et « très-haut », et ajoute : « puisque Dieu fit ce changement de nom du patriarche (d'Abram en Abraham), il est manifeste que depuis longtemps avait été prémontré dans l'Ecriture le dogme secret et tout à fait ineffable de la Sainte Trinité. (*Nova Patrum biblioth.* T. III, p. 285).

Mais cette doctrine fut déclarée en plein Concile, le II[e] de Nicée, lorsqu'on cita le *Panégyrique de tous les saints glorieux et illustres martyrs*, composé par le diacre Constantin, gardien des chartes et juge des causes ecclésiastiques de l'Eglise, qui vivait autour du VI[e] siècle. Il est dit : « Abraham, notre père, qui excellait dans l'amour de la Sagesse a connu et compris, autant qu'il lui a été permis, les choses les plus sublimes, par la profondeur de ses recherches et plus encore par sa foi, et il a été clairement et sûrement initié aux mystères mêmes de la Trinité et de notre culte saint », (Spicileg, roman. T X.)

Aucun Père ne protesta, pas même pour le dernier membre de phrase.

(1) L'important serait qu'elle ne fût pas niée. Ce « comme si » est un euphémisme habile et charmant, surtout avec la phrase suivante que nous incorporons dans notre texte. Mais il y a progrès, M. Barbier n'y mettait pas tant de forme !

C'est là, un des textes les plus forts dont nous disposions en une telle controverse. Les personnages qui en sont les auteurs avaient moins que personne l'intention de nier la Révélation chrétienne. Que doit-on conclure ? Que nos adversaires devront mieux réfléchir sur la notion de Révélation chrétienne.

Une objection identique fut naguère adressée aux missionnaires de Chine, les Prémare, les Perny, qui avaient découvert dans la dogmatique chinoise la révélation chrétienne plus explicite peut-être que dans la tradition juive. Mgr. de Harlez critiqua les thèses de cette école. Il se plaignait, lui aussi, que de trouver dans la patrie de Confucius une connaissance des vérités les plus sublimes qui relèvent de la Révélation, la supprimait. Nous savons que le savant orientaliste de Louvain s'attira, de la part du P. Perny, sous le pseudonyme de Louis de Savigny, une réponse à laquelle Mgr. de Harlez ne répliqua pas Et nous tenons personnellement les Prémare et les Perny, quoique jésuites,pour d'incomparables sinologues et des gens fort orthodoxes. Ils expliquaient les nombreuses analogies, relevées par eux, par ce qu'ils appelaient très justement, après le doux et savant ami de Lamennais, Mgr. Gerbet, le « Christianisme primitif ».

Il en est ainsi pour toutes les ressemblances constatées dans toutes les religions. Elles se comprennent par le fait de la Révélation primitive et universelle. Et le saint et docte Ballanche était, par cela même, autorisé à dire : les mystères du Christianisme sont cachés dans toutes les cosmogonies. (1) Les vérités mystériales ont été plus ou moins fidèlement gardées au cours de la civilisation des peuples. Dès lors, pourquoi serions-nous surpris de rencontrer dans les mystères helléniques, les figures de Bacchus et de Cérès ; nous le sommes d'autant moins que, pour les Grecs, Bacchus était un Dieu étranger et d'importation orientale.

En vérité, la difficulté soulevée par M. Nicoullaud est depuis un certain nombre de lustres résolue.

Assurément, ces analogies entre différentes religions ont frappé une grande variété d'auteurs ; qu'on lise la dissertation de Lakomacherus, établie sur le fameux texte de Plutarque concernant le judaïsme et la religion dyonisiaque (2); qu'on lise, répéterons-nous, celle d'Eudes de Mirville qui a été réellement le plus loin dans l'investigation sur le même sujet ; qu'on se rappelle le mot rapporté par St-Augustin dans le *Coutra Faustum* (3), où l'on prétendait que l'Eglise

(1) *Orphée*. Argum. L. III.
(2) Francfort-sur-le-Mein. 1709.
(3) Liv. XX, ch. 13.

servait Cérès et Bacchus. Cette déclaration était bien fondée sur quelque analogie. Qu'on lise, encore une fois, *Anthinéa* de M. Charles Maurras. Ces analogies ne sont pas niables. Tertullien ne les niait pas. Il les attribuait au démon. M. Nicoullaud partage-t-il son opinion ? Il n'y a pourtant rien de diabolique à ce que la croyance universelle à la venue d'un Rédempteur engendrât des mystères figurant et préparât le règne de ce Rédempteur. Cette croyance était bien universelle, comme l'énonce St Thomas d'Aquin, plus prôné qu'étudié. Il a fallu que le mystère de l'Incarnation fût connu de quelque manière dans tous les temps et pour tous les peuples, dit-il (1).

Par on ne sait quel mépris de la science, M. Nicoullaud juge les mystères antiques sous un jour naturaliste. La lecture d'un article signé par cet auteur, faite par hasard, nous p rmet cette expression. Or, les anciens dogmes mystériaux auraient été, d'après lui, conservés et propagés jusqu'à nos jours par la Franc-Maçonnerie. Nous savons autant que personne ce qu'il faut penser d'une théorie semblable, ayant sur une telle question des documents aussi précieux que difficiles à trouver. Pourtant, nous estimons que la synthèse de notre adversaire est d'un simplisme exagéré. Nous ne pouvons nous livrer à tous les développements engendrés par le sujet. Toutefois, voici la réponse qui ruinera l'objection de nos ennemis à propos des mystères.

Pour les juger, il existe deux traditions qui s'opposent. C'est ainsi que pour les représenter par des noms, l'auteur de *Mose's divine legation*, Warburton, évêque de Glocester, trouva un adversaire chez Leland, auteur d'un ouvrage traduit en français sous le titre de *La Révélation prouvée par le Paganisme*. Les deux écrivains s'équivalent sous le rapport de l'érudition, de la science, et de la valeur morale. Que devra t-on conclure ? Que le cas, au moins, est douteux. Mais ne sera-t-on pas incliné cependant à croire, en dernière analyse, au côté vertueux des Mystères ? Cette attitude est bien légitime puisqu'elle est celle de grandes autorités catholiques, de célébrités savantes et saintes. Aucune puissance raisonnable ne nous forcerait à penser que dans un monde conduit par la Providence, — ce que nos censeurs répètent sans cesse — le démon ait une souveraineté pour ainsi dire absolue. Nous n'avons pas l'œil satanisé. Nous ajouterons que M. Niccoullaud marque trop les tendances d'un procès en négligeant les points de notre théorie où nous signalons les différences du Christianisme

(1) Summ. Th. Paris, 2a, 2æ, q. 11, art. 7.

à l'égard des religions ethniques et qui en composent la nouveauté.

Chateaubriand écrivait que le monde antique et le monde moderne étaient séparés par un abîme comblé d'une croix (1). Pensée sublime ! Elle est juste en quelque façon. Néanmoins on ne doit pas oublier l'œcuménicité et la perpétuité d'une Religion qui remonte à l'origine du monde. La vérité intégrale se compose de deux notions. Nous ne l'oublions pas dans nos écrits, si on omet de les y voir.

Notre réponse nécessiterait encore quelques pages ; il faut cependant terminer.

Brièvement. Lorsque nous verrons qu'on nous impute le grief de vouloir rendre ésotérique le catholicisme, nous ne cesserons d'affirmer que nos travaux n'ont pas même été examinés, et que c'est un tort d'en parler sans examen.

M. Nicoullaud nous reproche enfin d'avoir détourné la discussion, en mêlant des raisons politiques. Nous avions estimé qu'il était nécessaire de suivre l'exemple de notre accusateur. Mais nos ennemis nous réprimandent même lorsque nous imitons le « respectable M. Barbier » ! Nous ne glisserons donc pas à nouveau sur cette pente avec M. Nicoullaud, quoiqu'il inaugurât sa vie publique en jetant devant la Royauté quelque encens, et qui se montre, comme par hasard, l'avocat du réactionnaire abbé. La question, au surplus, est jugée contre nos adversaires.

Tout compte fait, le défenseur de M. l'abbé Barbier est, théoriquement, un éminent astrologue ; pratiquement, il rappelle celui du fabuliste. Initié aux sciences ésotériques, il devrait se rappeler que la Cabale se compose de deux parties, l'une sainte, l'autre abominable ; qu'il cultive la première, rien de mieux, mais souhaitons qu'il prenne en horreur la seconde qui porte le nom détesté de « Cabale des dévots ».

Et le souhait n'a-t-il pas son utilité pour l'ascèse mystique de M. Nicoullaud ? « Pour devenir véritablement humble, comme les saints, dit cet auteur dans son roman, il faut contempler le Créateur, et non scruter les créatures qui s'agitent dans le monde mené par l'ange révolté ». Qu'il ne s'occupe donc plus de nos théories et manœuvres diaboliques, sous peine, avec la logique qui ne nous quittera pas, de laisser croire qu'il n'est pas plus humble qu'un vulgaire adepte de la mystique des jésuites, telle qu'il nous la présente. Et cela vaudra mieux, surtout après la savante analyse de la fausse humilité qu'il a produite dans *Zoé la Théosophe* et qui justifierait cette parole de Léonard de Vinci suivant laquelle on se reflète dans ses propres œuvres.

PAUL VULLIAUD.

---

(1) Si les mots de la citation ne sont pas exacts, la pensée appartient à Chateaubriand.

CORRESPONDANCE

Les Lettres de Philarèthe et la réponse qu'elles comportent

Nos lecteurs se souviennent qu'au cours de notre polémique avec M. l'abbé E. Barbier, un correspondant nous écrivit sous le pseudonyme de « Philarèthe ». Nous avons publié sa lettre à titre d'intermède documentaire, estimant qu'elle pouvait servir à l'étude des influences occultes contemporaines sous le rapport religieux. Or, le 28 septembre, nous recevions une nouvelle épître, accompagnée d'un article qu'on nous priait d'insérer. L'article était intitulé : *L'Esotérisme chrétien et le mythe solaire.* Quoiqu'il soit agaçant de correspondre avec des inconnus, voilés de pseudonymes, notre pensée fut d'insérer le dit article. Deux numéros ont paru depuis (octobre-novembre), et notre correspondant, s'imaginant un refus, nous adresse une nouvelle lettre datée de ce 20 Novembre. Il informe en post-scriptum qu'elle a été écrite par ordre des Super. Rev. P. P. Rose + Croix de Londres. Et l'on ajoute que ces Rose + Croix n'ont rien de commun avec « l'ordre soi-disant Kabbalistique de la Rose + Croix, chevalerie imaginée par S. de Guaita, et qui renferme dans son sein des intelligences d'élite comme Oswald Wirth, mais qui n'a rien d'authentique avec les vrais et les anciens Frères de la Rose Croix de la Loge *New Atlantis* d'Angleterre ». Le correspondant français de cette Loge ajoute qu'elle « est secrète et ne paraît sur aucun document maçonnique.

Ces messieurs se trompent absolument en se figurant que nous nous refusions à la publication de l'article. Il y a deux raisons pour le rendre public. 1° Notre époque est trop avide de connaître les institutions secrètes pour garder les documents historiques qui nous échoient. — 2° Il y a trop de gens aujourd'hui portés à l'étude des théories maçonniques pour ne pas les faire profiter d'un exposé de ces théories rédigé par un adepte.

Seulement, et c'est la vraie raison de notre retard, les doctrines exposées par notre correspondant ne sauraient être publiés dans une revue catholique comme les *Entretiens Idéalistes* sans discussion ni réfutation. Or, la question soulevée par l'article de Philarèthe est d'une importance capitale, avons-nous jugé. Nous nous proposons donc de la traiter comme il convient en y joignant nos observations.

Tous ces jours, nous avon s eu d'autres préoccupations. Mais, si nous avons, d'ici peu quelques instants nous insérerons l'envoi de notre singulier correspondant.

PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

RELIGION-ESOTÉRISME

Ed. Schuré. — *L'Evolution divine. Du Sphinx au Christ.* Perrin, éd., 35, quai des Grands-Augustins, Paris, prix : 3 fr. 50.

Il est bien difficile de rendre compte d'un tel ouvrage. Des pages d'un génie sublime se mêlent aux pages où la pensée désempare le lecteur. Parlerons-nous, à propos de la nouvelle œuvre d'Edouard Schuré, de littérature ou de l'idée religieuse et philosophique ? Certes, après une carrière déjà laborieusement remplie, l'*Evolution divine* étonne et frappe d'admiration. Jamais, peut-être, Schuré n'avait atteint les cimes du lyrisme comme il le fait ici. Et c'est vraiment prodigieux d'avoir pu marier l'austérité de propos qui relèvent de l'ordre scientifique, malgré d'énormes contradictions avec la science positive, au charme d'une poésie grandiose. Mais l'éblouissement que produit une superbe éloquence laisse la place à quelque stupéfaction lorsqu'on réfléchit aux doctrines exposées. M. Schuré est l'adepte de cette école qui exagère la puissance de notre plus belle faculté cognitive, l'Intuition, mais qui reste la moins étendue dans l'état actuel des choses, puisqu'elle est, comme l'auteur l'énonce, voyance, contemplation de Dieu, communion avec l'Eternel. En tout cas, l'Intuition appliquée à l'Histoire et à la Géographie, il nous semble que le roman et la fable remplacent le réel. Et c'est justement l'usage et l'abus de cette faculté qui rendent impossible, pour ainsi dire, l'analyse d'un livre où, nous tenons à répéter encore l'éloge à côté de la restriction, le génie s'est réalisé souvent en merveilles. Mais, oserons-nous affirmer que notre théosophe, possédé par la fureur prophétique pour employer la terminologie de la Renaissance, côtoie aussi les abîmes de la divagation ?

Parlons de petites choses à titre d'exemples. Que penser d'un intuitif, un voyant, qui commet les fautes grossières qu'une érudition plus humainement vulgaire éviterait ? Nous ne parlerons pas du Verbe qui serait la « troisième personne ». Ce n'est qu'un lapsus échappé à la plume de l'auteur. Mais Platon n'a jamais dit que le Beau était la Splendeur du Vrai. Notre contemplatif s'embarrasse de citations répétées par les plèbes ignorantes. Et que penser lorsqu'il écrit de Scot Erigène qu'il a été un grand docteur de l'Eglise ? En le plaçant entre Albert le Grand et Saint Thomas nommés les « derniers grands docteurs », notre théosophe semble marquer son ignorance de la date où vécut Scot Erigène. Il a voulu parler de Duns Scot.

Ce sont de petites choses. Pardonnables chez un auteur d'ordinaires facultés, elles hurlent chez un intuitif, et prouvent que les voyants ne devraient pas négliger les plus simples moyens

d'information. Et c'est précisément cette confiance en l'Intuition qui dispense d'analyser les épopées des mondes évanouis décrites par M. Schuré.

L'*Evolution Divine* reste en dehors de tout contrôle. Il faut lire cette sorte d'ouvrage pour leur seule beauté plastique, lorsqu'on en trouve.

Pour passer des petites choses aux grandes, que penser d'un auteur qui vous déclare avec candeur, — au nom de la tradition rosicrucienne ! — que Lazare le Ressuscité n'est autre que Jean l'apôtre ?

On le voit, encore une fois, l'*Evolution Divine* échappe à la critique rationnelle. M. Schuré pense continuer son œuvre par un livre qui porterait ce titre : *Du Christ à Lucifer*.

Il y a en effet, d'après l'auteur, deux courants de civilisation : le *courant chrétien* et le *courant luciférien*. Celui-ci représente l'élément scientifique. Ces deux courants auraient été conciliés en synthèse par une minorité, classée sous la rubrique « hérétiques » depuis les Gnostiques jusqu'aux Catares, Albigeois, Templiers, Rose — Croix, etc., qui auraient eu pour disciples modernes, les Court de Gébelin, Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi, Saint-Yves d'Alveydre et beaucoup d'autres.

Nous ne discuterons pas cette histoire fabuleuse de la conciliation de la Foi et de la Science. Assurément ce mot de Lucifer ne doit point faire peur. Il ne s'agit pas de notre Satan qui donne le frisson aux dévots. Voici du reste, une définition empruntée à l'auteur, qui éclaire la donnée de son problème : « Le principe chrétien, qui est le sacrifice à Dieu conduit donc à la connaissance par l'Amour sans limites. Le principe luciférien, qui est l'Individualité et la Puissance, conduit à l'inverse à l'Amour par la Connaissance. Car, poussé à bout, il atteint le sacrifice par l'affirmation suprême de l'Individualité par le désir de créer à son tour. Le sacrifice volontaire, étant toujours une création, n'est plus une mort, mais une résurrection. Ainsi les deux principes se complètent et se confirment en se rejoignant. Leur collaboration devient donc la condition même de la cristallisation divine ».

Cette définition est le pivot central de la doctrine de M. Schuré. C'est elle qu'il faudrait profondément discuter. En effet, M. Schuré montre, en l'énonçant, l'erreur dont il est l'éminente victime. En se plaçant sur le terrain de l'auteur, on peut bien affirmer que la synthèse de la foi et de la science a été voici longtemps établie, dans ses principes, par le Christianisme. Si l'on ne veut point nous croire, qu'on aille s'informer auprès des maîtres que nous n'avons cessé d'exalter.

T. P. Boulage. — *Les Mystères d'Isis et d'Osiris. Initiation égyptienne*. (P. Chacornac éd., quai St-Michel, 11, Paris. Prix : 3 francs).

L'auteur a voulu condenser dans un petit nombre de pages ce qui a été « négligé ou omis à dessein » dans de nombreux et de volumineux ouvrages. Comme son but est précisé dans le chapitre d'Exposition nous en extrairons ces lignes : On s'est proposé le but de traiter de l'origine des mystères, et, de leur but primitif ; d'expliquer les différents degrés par où l'on arri-

vait à la grande révélation, les paroles sacrées affectées à chacun d'eux, et la morale qu'elles renfermaient. » Boulage retrace également les fables symboliques qu'on proposait à la méditation des initiés, ainsi que les vérités morales et religieuses qu'elles servaient à voiler et à perpétuer. » Prétendant que Warburton n'a posé que la première base de la doctrine des *initiés*, le mythologue va s'efforcer d'entreprendre l'édifice. Sous un modeste format, ce livre contient beaucoup de choses intéressantes. L'auteur insiste particulièrement, après avoir discuté les systèmes de Dupuis et de Pluche, sur le côté moral des Mystères antiques.

P. Saintyve : *La Simulation du merveilleux*. Préface par le Dr Pierre Janet. Ern. Flammarion, 26, rue Racine, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre plein d'anecdotes pittoresques, est un chapitre de la si longue histoire de la mystification. L'auteur s'efforce de déceler le naturel *dissimulé* sous le merveilleux. Dans ce but, il étudie la simulation des maladies par les mendiants et les exploiteurs, par les névrosés et les hystériques.

Son sujet le conduit à analyser la simulation des maladies réputées surnaturelles. Il étudie alors la supercherie chez les spirites, les démoniaques et les extatiques. La troisième partie de l'ouvrage traite des guérisons miraculeuses, principalement à Lourdes. L'auteur proteste qu'il ne faudrait pas s'imaginer, après cette longue étude sur les guérisons simulées, qu'il n'admette pas qu'il s'opère de véritables guérisons à Lourdes. M. Saintyves projette de les expliquer en un prochain volume.

Ça et là, reprochera-t-on à ce laborieux écrivain des exagérations de son point de vue rationaliste qui déparent les pénétrantes analyses de cas où se manifestent une supercherie réelle et la fraude inconsciente.

—

Albert Caillet : *Aperçu général sur le traitement mental*. Conférence faite le 20 juin 1912, à la société Magnétique de France. Illustré de 5 planches hors texte. Prix : 1 fr. Durville éd. 23, rue St-Merri Paris.

Tout le monde a plus ou moins entendu parler des guérisons obtenues par le fameux Antoine, surnommé le Guérisseur, qui vient récemment de mourir. On connaît aussi l'importance des sectes thaumaturgiques d'Amérique dont la plus célèbre se nomme la *Christian science*. Ces sectes, pour obtenir leurs guérisons, emploient ce que M. Caillet appelle le *Traitement mental*. Il en donne ici un intéressant aperçu, et montre que la médecine psychique s'appuie sur le système de philosophie hindoue Vedanta, qui est moniste, on se le rappelle.

Paul Vulliaud.

SOCIOLOGIE.

Stephen Bergeret. — *Plans de Réalisation de la Société Future*. (H. Daragon, Editeur, 96 et 98 Rue Blanche).

M. Bergeret reprend à son compte les vieilles thèses collectivistes et communistes ; décidément, le paradis terrestre des so-

cialistes ne nous convient pas : travailler le moins possible et jouir de tout le « confort moderne », voilà un beau rêve : quel idéalisme !

Nous savons, certes, qu'il y a nombre d'injustices criantes dans la société présente ; nous savons aussi qu'aucun état social n'est éternel ; mais vraiment, il y a d'autres buts plus nobles et plus beaux à proposer à l'effort humain que la société-caserne et l'état-garde-chiourme.

Le socialisme n'est-il pas, chez les masses populaires, un effort de création religieuse ; le peuple, le noble peuple de France à qui l'on a arraché toute foi et tout idéal cherche à se reconstituer, quand même, comme une caricature de religion avec ce paradis en toc, et cette contrefaçon de survie bienheureuse qu'est la société communiste.

Dans le tableau que nous trace M Bergeret, il n'y a plus ni religion, ni art, ni philosophie, à moins que tout cela ne soit relégué aux heures de loisir avec les sports et les voyages. C'est un esprit profondément matérialiste et positiviste qui semble inspirer notre auteur, qui croit encore que les convictions religieuses et philosophiques peuvent être « affaires complètement privées, complètement détachées de toutes conceptions politiques, économiques et sociales. »

Si l'on voulait entrer dans une discussion détaillée des « Plans de Réalisation de la Société Future », les objections se presseraient en foule : M. Bergeret construit une société contre nature en détruisant la famille par la suppression de l'héritage, par le monopole de l'enseignement ; la famille est de droit naturel et précède la société logiquement et chronologiquement ; or le rôle de la société est de sanctionner le droit naturel et non de le détruire.

N'est-ce pas aussi dépasser les bornes d'une naïve utopie que de représenter tous les hommes assez instruits pour parler deux langues, assez raisonnables pour employer convenablement leurs nombreuses heures de loisir, assez heureux pour jouir du confortable de l'Elysée-Palace ? Il faut vraiment avoir une grande credulité pour attendre la perfection sur terre sous forme de paradis matériel et jouisseur.

Nous avions espéré trouver, dans ce livre, quelque chose de plus précis et de plus substantiel en apprenant à la première page qu'il « a été écrit par un travailleur manuel, lequel... a désiré être auprès des hommes politiques de tous les partis, l'intermédiaire du plus grand nombre des travailleurs... ». La seule remarque à noter à ce sujet, c'est que M. Bergeret réprouve absolument les moyens violents d'action directe ; notre expérience personnelle nous incline à croire qu'il est sur ce point l'interprète de la grande majorité du prolétariat français.

CARL DE CRISENOY.

POÈMES

LOUIS EVEN : *Flânes rustiques et marines* (Grasset). — GÉRARD BATBEDAT : *Passage de Rêve* (H. Falque) — MARCEL RIEU : *Méandres* (Figuière).— ALBERT JEAN. *La pluie au printemps* (G. Crès) — JOË IMBERT VIER. — *Le chemin entre les haies* (L'Art libre. Lyon). PAUL GRANOTIER.— *Dans le silence des Rêves* (Jouve).

Le poète souvent est un fort habile homme. Il sait se présenter avec les gestes qui séduisent, il sait trouver l'attitude qui impose un peu à prime abord, qui attire et charme. Nous aurions tort de lui faire grief de son habileté, généralement elle n'est pas voulue, elle est naturelle, elle est la forme que revêt — quand il la revêt — l'Idéal, la Beauté, l'Idée, l'Art, pour nous conquérir.

L'œuvre des poètes d'aujourd'hui est volumineuse. Malgré soi on se sent obligé d'apporter des classifications dans un domaine où la règle est sans cesse combattue par la fantaisie, où l'unité est sans cesse entourée par la vanité. Un premier groupe de poètes retient ainsi notre attention — les poètes délicats, les poètes subtils, les poètes un peu tristes. Ils sont infiniment séduisants. Très agréables, très curieux, ils nous ouvrent mille petites fenêtres sur des horizons toujours nouveaux. Sans effort, nous faisons avec eux un voyage délicieux aux régions secrètes de la fantaisie. Et ainsi nous découvrons en nous maintes petites qualités que nous ignorions, il nous vient pour les poètes délicats, pour les poètes subtils une reconnaissance très grande, aussi hélas une indulgence sans bornes.

M. Louis Even est un de ces poètes. Il nous mène par des chemins divers. Nous le suivons dans ses « *Flânes Rustiques et Marines* » doucement avec bonheur. Au long de notre course nous nous arrêtons pour admirer un paysage, pour écouter la mélancolie éparse en la nature dans les derniers échos de la vie.

Un fin brouillard voile au ciel doux
La descente du crépuscule
Le fond du jardin se recule
En des lointains nouveaux et doux.

M. Louis Even décrit avec grâce, avec précision même. Il a de l'originalité, mais peut-être manque-t-il un peu de force. La pensée reste trop souvent imprécise et l'expression n'a pas ainsi la vigueur et la couleur souhaitables. Mais M. Louis Even a une sensibilité de poète, délicate, élevée. Le poète reste toujours idéaliste. Nous avons pu « flâner » avec quelque mélancolie certes, mais sans aucune désespérance Nous aurons goûté avec lui des instants de sérénité douce, rêveuse, un peu de bonheur.

Les poètes délicats sont souvent les poètes tristes. L'élégie leur paraît le meilleur genre propre à révéler le moi intime, tout en ne se livrant pas trop. Puis le sentiment élégiaque lui-même fait place à un sentiment plus amer. Nous trouvons fréquemment chez les poètes d'aujourd'hui une lassitude ou, ce qui est pis, une acceptation du banal, du vulgaire qui surprend et inquiète. Il semble qu'on ait trop lu et aimé Baudelaire et que

l'on prenne goût à voir la vie, le monde en noir, en gris, c'est-à-dire mesquin, commun.

La vie spirituelle existe partout cependant et loin de s'affaiblir, la flamme de lumière grandit et resplendit davantage.

M. Batbedat voit beaucoup de choses. Son âme curieuse, son cœur tout spontané, désireux du don de soi-même, se révèlent dans des poèmes réguliers quelquefois ingénieux. Il semblerait que le talent du poète le portât avant tout vers ce qui est mesuré, ordonné, distingué. Quelques touches réalistes, quelques descriptions trop exactes, par ci par là un terme bien commun n'ajoutent rien de bon à la poésie de M. Batbedat. Regrettons ces écarts, ces oublis, espérons que le poète se ressaisira davantage, qu'il prendra résolument le chemin qui monte. La souffrance ne saurait ni avilir ni détruire la foi en l'Idéal.

Mes yeux grandis de pleurs contiennent : plus de ciel !

Les poètes tristes ! Combien souvent plus que les autres ils sont les bienvenus auprès de nous. C'est que pour chacun la vie est mauvaise. Nous souffrons de tant de choses que nous ne savons plus. Nos souffrances sont si petites parfois, des coups d'épingles, que nous n'osons arrêter sur elles notre pensée. Nous nous moquons de notre misère. Mais les poètes tristes viennent à nous. Nous lisons leurs poèmes le cœur battant, reconnaissants, de retrouver exprimées, exagérées, exaspérées nos petites souffrances si cruelles. Quel réconfort lorsque l'âme intacte survit, quelle détresse lorsque toute foi s'en est allée.

M. Rieu nous entraîne dans des « *Méandres* » compliqués d'apparence. Nous le suivons volontiers, docilement, mais bien vite nous éprouvons une sorte de crainte, d'effroi même. Le poète dit les dégoûts, les désillusions de la vie quotidienne. Dans tout le poème il y a comme une sombre gradation. Au début, des descriptions jolies, un peu travaillées, mais baignées de soleil égayant un peu la tristesse de la philosophie du poète. Puis petit à petit c'est l'histoire de tout ce qui est beau, mais qui s'en va lentement, emporté par les flots muets irrésistibles dans le sinistre fleuve aux anneaux serpentants. Et c'est le « désir du néant, ce serait presque la croyance au néant si pour le sauver le poète ne gardait intacte sa « naïveté ». Naïveté, mot charmant qui dissipe l'idéalisme, la foi simple et la fierté. Le *Liminaire* de M. Rieu est un petit poème excellent où sous une forme simple, limpide un peu menue même apparaît avec modestie une pensée originale et profonde.

La pluie au printemps de *M. Albert-Jean* est une œuvre forte, très personnelle. Elle nous retient longtemps, car elle est bien un peu celle que nous cherchions. Les poètes de la tristesse ont un double écueil à éviter : se lamenter sur de trop petites choses (du moins est-ce l'impression qu'ils nous laissent), étaler un pessimisme général, impuissant et parfois inutile. M. Albert Jean, s'il ne dit pas des vérités absolument neuves, les expose toutefois d'une façon vraiment neuve. Un noble idéalisme ne cesse de se répandre à travers toute l'œuvre, et toutefois dans certains poèmes, « l'Adieu » particulièrement, il a su allier la pensée, le sentiment élevé, profond avec le détail matériel intime, vulgaire, presque trivial. C'était tenter quelque chose de très

dangereux et difficile. M. Albert Jean a pleinement réussi. Le procédé est-il à recommander ? Peut-être bien que non. D'ailleurs il semble bien difficile de recommander quoi que ce soit aux poètes, mais la faveur dont paraît jouir à l'heure présente ce mélange d'idéalisme et de réalisme précis, terre à terre, ne saurait constituer chez des talents médiocres que des effets négligeables et même regrettables. M. Albert Jean est un analyste fin. Il nous émeut tout simplement. Comment rester indifférent devant les souffrances du poète, lui qui devine nos douleurs

Les passants ont des yeux qu'on voudrait consoler

lui qui sait consoler nos « cœurs en agonie ».

JEAN MALYE.

LES REVUES

Dans la *Nouvelle Revue Française*, Jacques Rivière fait l'éloge *de la Foi*. « L'âme croyante, dit-il, c'est l'âme bien portante ». Et il l'explique, en poète philosophe qu'il est agréable d'écouter et qui sait convaincre :

Le doute est une idée mal attachée à l'esprit ; et les tiges sont malades auxquelles les feuilles ne tiennent pas solidement. Le doute est l'incapacité de nourrir ce que l'on pense. Un événement arrive quelque part où je ne suis pas ; on me le raconte ; j'en forme en moi l'idée, je me le représente ; si je ne le crois pas, c'est que je ne trouve pas en moi assez de réalité pour égaler la sienne, c'est que je suis plus pauvre, plus pâle, plus problématique que lui.

L'homme qui sort, un matin, devant sa porte et qui, regardant le monde se dit : « Peut-être que ces choses que je vois ne sont pas », — que peut-il vouloir signifier par là, sinon : « Dans mon esprit trop décoloré toute cette gloire, en se reflétant, n'arrive pas à plus de vivacité que n'en ont les images des songes. Elle n'y revit que sous forme d'idées, c'est-à-dire faible et incertaine comme moi-même. » Il ne peut pas empêcher qu'il soit le moins fort. Du monde et de lui, c'est le monde qui a raison, parce que c'est le monde qui dépense le plus. — Lui, il est pareil à ces malades dont l'infirmité est de ne pouvoir pas s'en tenir à ce qu'on leur demande, à la question que l'on traite : ils cèdent, ils s'en vont de côté, ils dérivent tout de suite ne parvenant pas à soutenir le tête-à-tête et la fixité. Le doute, c'est le refus de regarder en face, c'est le clin d'yeux de l'homme qui s'abrite avec son bras d'un éclat trop vif, c'est la digression et le détour.

—

Dans l'*Indépendance*, un article de M. G. Platon : « Histoire et Théologie ». L'auteur y accuse MM. Sabatier, Buisson, et aussi M. Boutroux de vouloir greffer sur la racine chrétienne, sur le sentiment catholique, ce qu'ils appellent : le sentiment religieux moderne (amour de l'idéal, du bon, du juste, etc) et qui n'a rien à faire avec le sentiment religieux.

—

Dans le *Mercure de France*, M. Paul Escoube a consacré deux articles à « Jules Laforgue, chevalier du Graal ».

—

La revue belge *Le Catholique* envisage bien le point de vue chrétien dans la guerre des Balkans. Elle n'est point de ces catholiques peu désintéressés qui prennent parti pour l'Islam.

M. Georges Ramaekers y mène bataille contre les faux dogmes « scientifiques ».

—

La Poétique consacre une partie de ses pages à la Renaissance celtique. On y trouve les articles des principaux membres de la Ligue celtique française, M. Robert Pelletier, etc...

—

M. José Hennebicq donne à *la Belgique artistique et littéraire* une « Méditation platonicienne » où il cite cette phrase du Vinci, « La plus haute des Seigneuries, c'est la Seigneurie de soi-même ».

—

Numéros spéciaux :

Les Marches de Provence consacrent leur numéro d'octobre à Léon Bloy, où se trouve le remarquable article de Mme J. Ternier-Boussac : *le Rythme* consacre le sien à Han Ryner : *les Marches de Provence*, ont consacré à Tristan Corbière leur numéro de septembre.

—

Articles à lire:

Dans *la Phalange*, M. Charles Oulmont découvre un poète symboliste et coloriste du XVIIe siècle : Du Bois-Hus; M. Valéry Larbaud, un poète anglais du XIXe, Digby Dolben.

Dans la *Renaissance contemporaine*, un poème de Robert Veyssié : « La foi ».

Dans *la Vie* (19 octobre) Jean Malye traduit des poètes Irlandais contemporains.

Dans *la Revue Hebdomadaire* : « Comment il faut lire Montaigne et Pascal » par A. Albalat.

Dans « *les Annales du Progrès* », Lamennais et Gerbet », par M. Pierre Harispe.

—

Revues reçues : *La Vie Française*, *le Beffroi*, *les Horizons*, *les Rubriques Nouvelles*, *l'Olivier*, *l'Ile Sonnante*, *la Plume*, *l'Effort libre*, *Pan*, *Isis*, *les Facettes*, *les Soirées de Paris*, *Miscellanées*, *Revue du Temps Présent*, *les Feuillets*, *le Thyrse*, *le Spectateur*, *l'Occident*, *l'Astrée*, *le Parthénon*, *le Feu*, *le Penseur*, *la Flora*, *Ombres et Formes*, *Echo littéraire du Boulevard*, *les Cahiers du centre* *The Poetry Review* et une nouvelle revue, *la Revue des lettres françaises* que dirige M Raymond de la Tailhède.

FERNAND DIVOIRE.

—

Autres Revues reçues : *le Voile d'Isis*, *L'Initiation*, *La Revue des Sociétés secrètes*, *La Chronique de la Presse*, *Le Bulletin de la semaine*, *Le Théosophe*, *l'Action Française*, *Psyché*, *La Vie Mystérieuse*, *Pages modernes*, *L'Alliance Spiritualiste*, *Le Fraterniste*, *Revista de estudios psiquicos*, *Les Loups*, *Les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*. etc.

P.V.

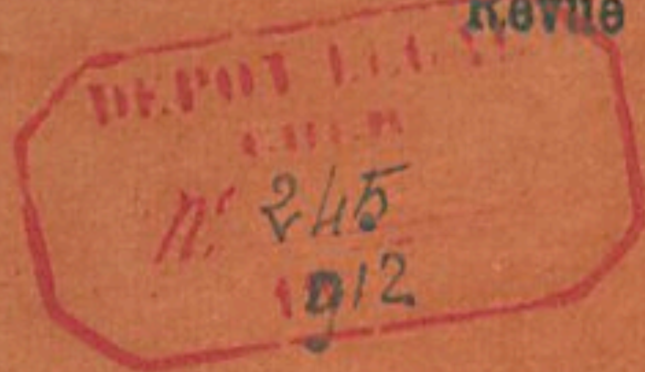
Le Gérant : P. VULLIAUD. Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher)

Vulliaud

Septième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Février 1912.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie





TOME XI — N° LXV

SOMMAIRE

POLÉMIQUE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

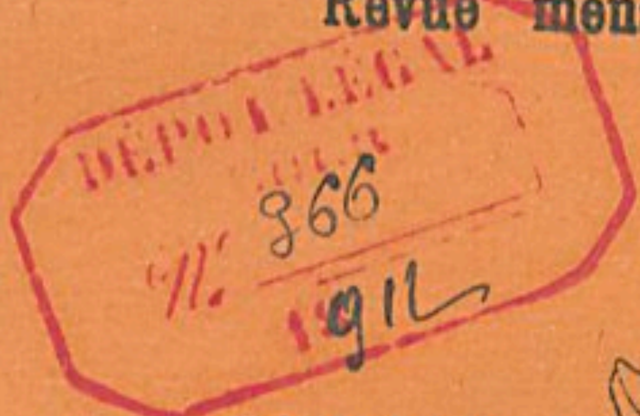
Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

Septième Année *Soixante-Quinze Centimes* *Avril 1912.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XI **N° LXVII**



SOMMAIRE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*
Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*
PARIS

Septième Année — Soixante-Quinze Centimes — Mai 1912.

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XI — N° LXVIII

SOMMAIRE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*
Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

Septième Année *Soixante-Quinze Centimes* *Juin 1912*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



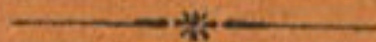
TOME XI



N° LXIX

SOMMAIRE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

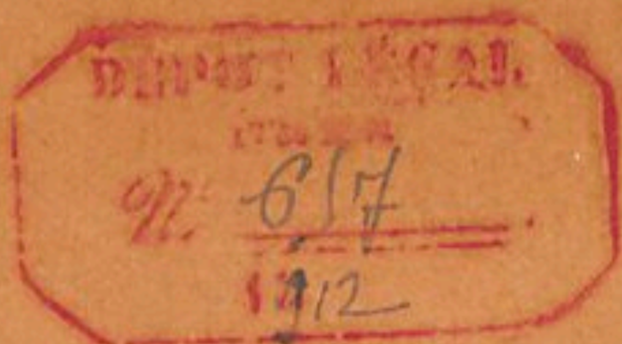
Septième Année *Soixante-Quinze Centimes* *Juillet 1912*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XII **N° LXX**



SOMMAIRE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

SOMMAIRE DU Nº LXIX

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : **Paul VULLIAUD**

ADMINISTRATEUR : **Pierre de CRISENOY**

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit** francs | Etranger....... .. . **Dix francs**

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES EN[illegible]TIENS IDEALISTES — JUILLET 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — JUILLET 1912

SOMMAIRE DU Nº LXVIII

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... Huit francs | Etranger........ . Dix francs

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDÉALISTES — JUIN 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — JUIN 1912

SOMMAIRE DU N° LXVII

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit** francs | Etranger......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Mècnain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront.
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDEALISTES — MAI 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — MAI 1912

SOMMAIRE DU N° LXVI

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit** francs | Etranger........ . **Dix francs**

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Mècnain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront.
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDEALISTES — AVRIL 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — AVRIL 1912

SOMMAIRE DU N° LXIV

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

ADMINISTRATEUR : *Pierre de CRISENOY*

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendrons.
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDÉALISTES — 25 FÉVRIER 1912

Septième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *Août 1912*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XII — **N° LXXI**

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*
Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*
PARIS

Septième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *Octobre 1912*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XII — N° LXXIII

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe).*

PARIS

Septième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *Novembre 1912*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie

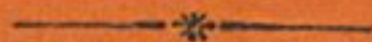


TOME XII — N° LXXIV



SOMMAIRE

CHRONIQUES



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS

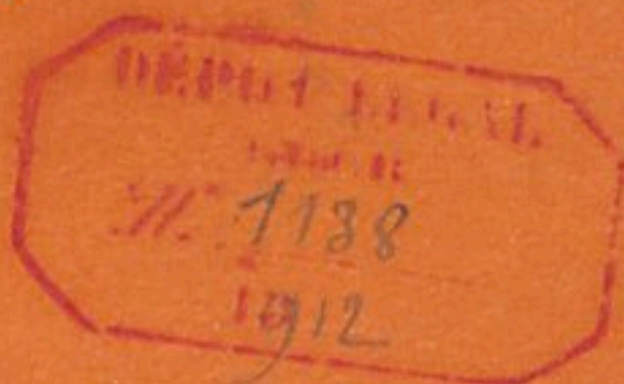
Septième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *Décembre 1912*

Les Entretiens Idéalistes

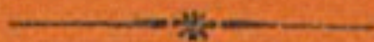
Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME XII — **N° LXXV**



SOMMAIRE



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration : *13, rue Méchain (XIVe)*

PARIS



SOMMAIRE DU N° LXXIV

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit** francs | Etranger......... . **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendron
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDEALISTES — DÉCEMBRE 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — DÉCEMBRE 1912

SOMMAIRE DU N° LXXIII

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : **Paul VULLIAUD**

ADMINISTRATEUR : **Pierre de CRISENOY**

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit** francs | Etranger......... . **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendron
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDEALISTES — NOVEMBRE 1912

SOMMAIRE DU N° LXXII

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit francs** | Etranger........ . **Dix francs**

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDEALISTES — OCTOBRE 1912

LES ENTRETIENS IDEALISTES — OCTOBRE 1912

SOMMAIRE DU N° LXX

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : **Paul VULLIAUD**

ADMINISTRATEUR : **Pierre de CRISENOY**

ABONNEMENT ANNUEL :

France.. .... **Huit francs** | Etranger......... **Dix francs**

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque vendredi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

Pf